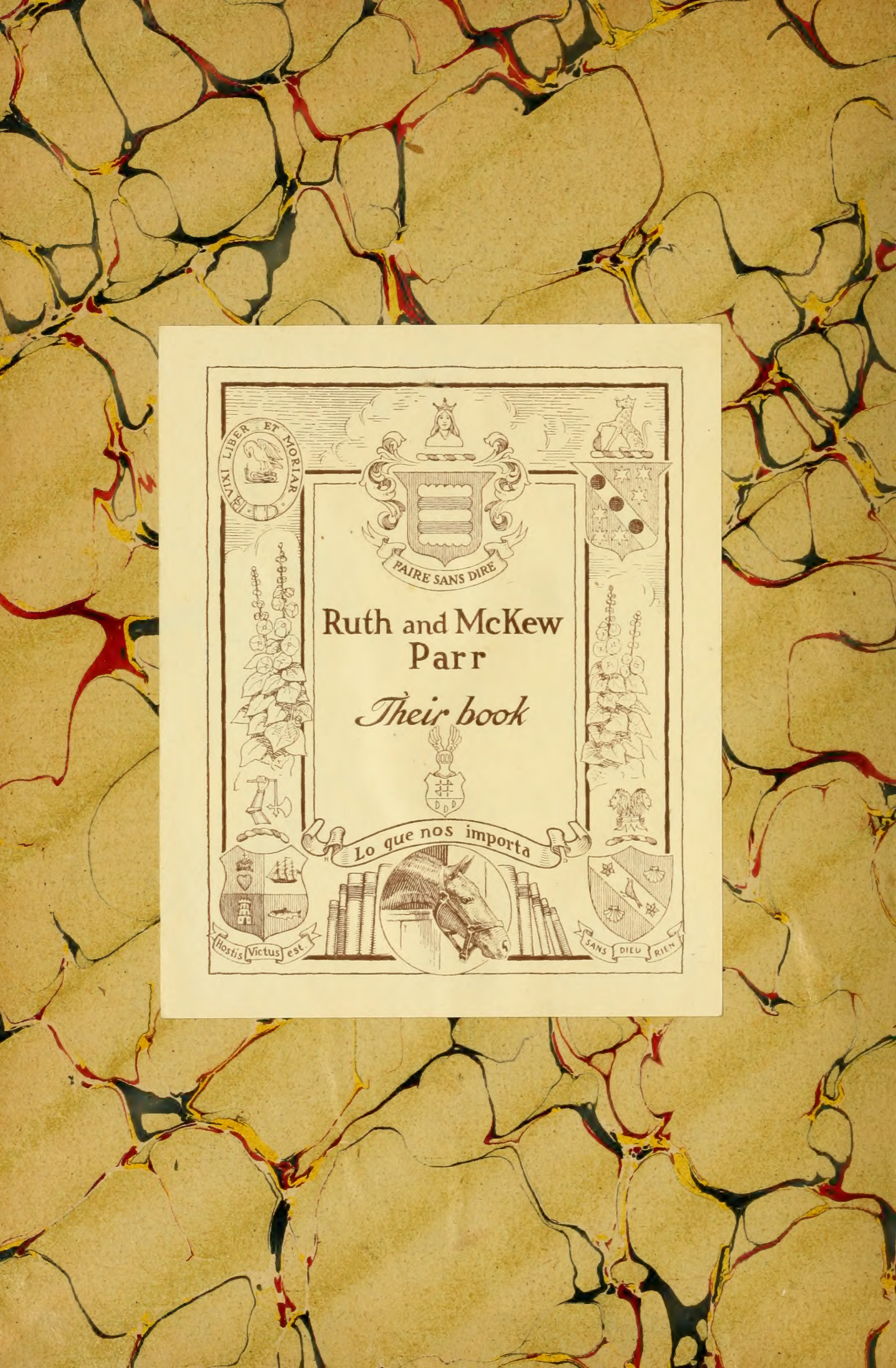



VIXI LIBER ET MORIAR
FAIRE SANS DIRE
Ruth and McKew
Parr
Their book
Lo que nos importa
Hostis Victus est
SANS DIEU RIEN



NOUVELLES ÉTUDES CRITIQUES

SUR LA

VIE DE CHRISTOPHE COLOMB

1491-1493

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

Etudes critiques sur la vie de Colomb avant ses découvertes. *Couronné par l'Institut* (Prix Loubat). — Sa famille italienne. — Les Colombo. — La vraie date de sa naissance. — Les études et les premiers voyages qu'il aurait faits. — Son arrivée en Portugal. — Son mariage, etc., etc. Un beau vol. in-8° de xvi-544 pages. Broché sur papier vélin anglais, **10** fr.; sur papier Hollande, **20** fr.; sur papier Japon, **30** fr.

La Lettre et la carte de Toscanelli sur la route des Indes par l'Ouest, adressées en 1474 au Portugais Fernam Martins et transmises plus tard à Christophe Colomb. Etude critique sur l'authenticité et la valeur de ces documents et sur les sources des idées cosmographiques de Colomb, suivie des divers textes de la lettre de 1474, avec traductions, annotations et fac-similé. Paris, Leroux, 1901, 1 vol. grand in-8°, p. xxix-319.

La Lettre de Toscanelli du 25 juin 1474 sur la route des Indes par l'Ouest, Trad. française (Tirage à part de l'appendice A du volume qui précède). Paris, Leroux, 1901, gr. in-8°, pp. 23.

Mémoire sur l'authenticité de la Lettre de Toscanelli du 25 juin 1474, adressée d'abord au Portugais Fernam Martins et plus tard à Christophe Colomb. Extrait du compte rendu du Congrès international des Américanistes, tenu en septembre 1900, précédé d'une réponse à mes critiques : Lettres à MM. G. Uzielli, Hermann Wagner et L. Gallois. Paris, Leroux, 1902, gr. in-8°, pp. xl-33.

Toscanelli and Columbus. The Letter and Chart of Toscanelli on the route to the Indies by way of the west, sent in 1474 to the Portuguese Fernam Martins, and later on to Christopher Columbus. A critical study on the authenticity and value of these documents and the sources of the cosmographical ideas of Columbus, followed by the various texts of the Letter, with translations, annotations, several fac similes and also a map. London, Sands and Co, 1902, 8°, pp. xix-365.

Toscanelli and Columbus. Letters to Sir Clements R. Markham and to C. Raymond Beazley. London. Sands and Co, 1903, 8°, pp. 32.

Toscanelli and Columbus. A Letter from Sir Clements R. Markham and a Reply. London, Sands and Co, 1903, 8°, pp. 40.

La carta y el mapa de Toscanelli sobre la ruta de las Indias por el oeste enviados a Cristobal Colomb... Obra traducida del francés y anotada por B. Enseñat, individuo correspondiente de la Real Academia Española de la Historia, etc. Madrid, Biblioteca de la Irradiación, 1902, p. 247.

La route des Indes et les indications que Toscanelli aurait fournies à Colomb. Lettre au Dr Jules Mees et au Dr Sophus Ruge. Paris, 1903, 8°, pp. 35.

A critical study on the various dates assigned to the birth of Columbus. The true date : 1451. London, 1903, Henry Stevens, Son and Stiles, 8°, pp. xii-122.

La Maison d'Albe et les archives colombiennes, avec un appendice sur les manuscrits que possédait Fernand Colomb et un tableau généalogique. (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes*, vol. I, n° 3.) Grand in-8°, pp. 17.

Sophus Ruge et ses vues sur Colomb. (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes*, vol. III, n° 1.) Grand in-8°, pp. 10.

Proof that Columbus was born in 1451. A new document. American Historical Review. January, 1907. Grand in-8°.

L'ancienne et la nouvelle campagne pour la canonisation de Christophe Colomb. (Extrait du *Journal de la Société des Américanistes*, vol. VI.) Grand in-8°, pp. 44.

HISTOIRE CRITIQUE

DE LA

GRANDE ENTREPRISE

DE

CHRISTOPHE COLOMB

COMMENT IL AURAIT CONÇU ET FORMÉ SON PROJET
SA PRÉSENTATION A DIFFÉRENTES COURS
SON ACCEPTATION FINALE
SA MISE A EXÉCUTION. — SON VÉRITABLE CARACTÈRE

PAR

HENRY VIGNAUD

CONSEILLER HONORAIRE DE L'AMBASSADE AMÉRICAINE
PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES AMÉRICANISTES
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
ETC., ETC., ETC.

Demonstration fails to change
established opinions.
HERBERT SPENCER.

TOME DEUXIÈME
1491-1493

PARIS
H. WELTER, ÉDITEUR
4, Rue Bernard-Palissy, 4

1911

Il a été tiré 25 exemplaires sur papier du Japon
numérotés de 1 à 25
et 25 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 26 à 50

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

QUATRIÈME ÉTUDE

Dernières négociations de Colomb avec les Rois Catholiques Les capitulations. Organisation de l'expédition. Le départ; la découverte. Le pilote qui l'aurait renseigné, 1491-1492.

SOURCES D'INFORMATION

1. Les dépositions prises dans les procès dits de Colomb, p. 3. — 2. Les ordonnances pour mettre l'entreprise à exécution, p. 5. 3. Les capitulations de Santa-Fé, p. 5. — 4. Celles de Grenade, p. 5. — 5. Mémoire de Colomb sur ses droits, p. 6. — 6. Ant. de Aspa, p. 6. — 7. Geraldini, p. 7. — 8. Les *Libros de Cuenta*, p. 8. — 9. Enquête sur les services rendus par les Ninos, p. 8.

CINQUIÈME ÉTUDE

Les deux légendes : Colomb cherchant le Levant par le Ponant. Toscanelli initiateur de la découverte du Nouveau-Monde.

SOURCES D'INFORMATION

SIXIÈME ÉTUDE

Le projet de Behaim et celui de Müntzer. Leurs rapports avec le grand dessein de Colomb.

INTRODUCTION

SOURCES D'INFORMATIONS

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE ET CONCLUSION

APPENDICE

PIÈCES JUSTIFICATIVES, TEXTES ET TRADUCTIONS

SOURCES D'INFORMATION

Pour la plus grande partie de l'intéressante phase de la vie de Colomb qui précède immédiatement son départ pour les régions qu'il allait découvrir, nous avons des sources d'information abondantes et sûres dont les principales sont les suivantes :

1. **Les dépositions** prises dans les enquêtes instituées de 1513 à 1535, à l'occasion des procès dits de Colomb, ainsi que les questionnaires et mémoires préparés par le ministère public.

Navarrete, *Viages*, Vol. III, nº LXIX, pp. 538-591. Par extraits seulement et d'une manière inexacte. Duro, *Colon y Pinzon, informe*... Par extraits également, mais d'une manière plus exacte et sans suppressions essentielles ; comprend les enquêtes de 1532 et 1535. *Pleitos de Colon*, formant les vol. 7 et 8 de la seconde série de la *Coleccion de Documentos ineditos*... On y trouve le texte intégral de toutes les dépositions, ainsi que les pièces relatives aux procès engagés, excepté celles qui ont déjà été publiées, mais avec l'indication des ouvrages où elles se trouvent. Ne comprend pas les enquêtes postérieures à l'année 1527, pour lesquelles il faut avoir recours à Duro.

Après la mort de Colomb, son héritier et successeur dans ses charges et dignités, Diego Colon, ne pouvant obtenir du roi la reconnaissance entière de ses droits, tels qu'il les entendait, sollicita l'autorisation, qui lui fut accordée, de porter ses réclamations devant les tribunaux. Il s'agissait principalement de savoir si c'était son père qui avait découvert la partie septentrionale de l'Amérique du Sud et si, par conséquent, il avait sur cette région les mêmes droits que ceux qui lui étaient reconnus sur les Antilles.

Les enquêtes motivées par ces réclamations et d'autres qui s'y rattachent commencèrent en 1512 et se poursuivirent jusqu'en 1535, parce qu'à la mort de Diego, sa veuve d'abord, et son fils

don Luis ensuite, continuèrent leurs instances. Au cours de ces longs procès, les Pinzon intervinrent pour revendiquer, comme appartenant à Martin Alonso Pinzon, une partie tout au moins des découvertes attribuées à Colomb. Mais les Pinzon se désistèrent et les héritiers de Colomb, Marie de Tolède et son fils Don Luis, se trouvèrent seuls en présence du fisc, qui défendit les droits de la couronne avec une ténacité passionnée qu'on a regardée comme malveillante.

On recueillit, tant à la requête des demandeurs qu'à celle des défendeurs, les dépositions de tous les survivants des expéditions de Colomb que l'on put trouver, ainsi que celles des personnes qui avaient été en rapports avec eux et qui pouvaient donner des indications utiles. Bien que les faits sur lesquels on voulait être renseigné se rapportassent plus particulièrement à la troisième expédition de Colomb, les témoins, au cours de leurs dépositions, parlèrent souvent des autres, surtout de la première, et, comme beaucoup d'entre eux étaient de Palos et des localités voisines, où Colomb recruta son équipage et où on était très bien informé sur ce qui se passa alors, ainsi que sur les péripéties de ce mémorable premier voyage, ils firent, à ce sujet, des dépositions qui sont une véritable mine de renseignements intéressants, dont les auteurs qui ne s'en tiennent qu'à la tradition colombienne n'ont guère tenu compte. Les faits, tels que les présentent ces dépositions, ne sont pas toujours, en effet, conformes à ce que rapporte cette tradition, car ils montrent que Martin Alonso Pinzon prit, dans l'organisation et même dans la conduite de l'entreprise de 1492, une part bien plus grande que ne le reconnaissent les deux premiers biographes de Colomb.

On a vu là un motif de mettre en suspicion les témoins qui déposèrent dans ce sens et de croire qu'ils avaient été influencés par le désir de nuire à Colomb ou de servir les Pinzon. Rien n'est moins justifié que cette critique. Les Pinzon n'étaient plus intéressés dans ces procès. Martin Alonso était mort depuis près de vingt ans quand ils commencèrent et son frère, Vincent Yañez, qui avait accompagné Colomb, n'y prit aucune part. Les témoins, dont la plupart ne vivaient plus à Palos ou dans les environs, et qui déposèrent dans des villes différentes et à de longs intervalles, n'avaient aucune raison d'altérer les faits dans un sens favorable à la famille des Pinzon, qui ne demandait rien. On croirait plutôt, si l'on voulait mettre en doute leur sincérité, qu'ils avaient des motifs d'être agréables aux Colomb qui occupaient alors une grande situation et qui étaient bien plus à ménager que les Pinzon. Il faut aussi noter que nombre de ces témoins furent cités à la requête des Colomb qui, vraisemblablement, ne les choisirent point parmi des gens mal disposés pour eux.

Ce n'est pas à dire que tous ces témoins déposèrent avec la

plus stricte impartialité et que quelques-uns, qui avaient eu des rapports étroits avec Martin Alonso, n'aient pas exagéré la part qu'ils lui ont attribuée dans la grande entreprise de 1492. Ici, comme en toute chose, la critique a ses droits, et elle n'est pas embarrassée pour discerner, entre les faits qui nous viennent de cette source, ceux qui doivent être écartés ou qui ne peuvent être acceptés que sous réserve.

2. **Les ordonnances royales** pour mettre l'entreprise de Colomb a exécution; avril-mai 1492.

Ces documents, au nombre de sept, sont tous dans NAVARRETE, Vol II, n°s VII à XII, et Vol. III, supplément, n° XI. On en trouvera l'indication précise aux notes et aux ouvrages cités.

Ces pièces, qui ont toutes un caractère officiel, montrent dans quelles conditions l'entreprise de Colomb fut organisée. Leur témoignage qui n'est pas d'origine colombienne, est irrécusable.

3. **Capitulation de Santa-Fé,** 17 avril 1492.

Il y a deux textes de cet acte, celui des Archives de Veragua, qui est donné par LAS CASAS, Vol. I, p. 251, et par NAVARRETE, Vol. II, n° V, p. 7. C'est le plus connu, parce que la plupart des auteurs le citent d'après Navarrete. Le second texte est celui des Archives de Simancas et de Barcelone qui est identique à celui que Colomb a reproduit dans tous ses cartulaires : SPOTORNO, n° 2, p. 50; STEVENS, p. 37; *Il codice* de la *Raccolta,* p. 21. Texte et traduction anglaise dans THACHER, Vol. I, p. 441-443. Traduction française aux pièces justificatives. Colomb fit confirmer cet acte à Burgos, le 23 avril 1491. NAVARRETE, n° 109, Vol. II, p. 191, et dans les cartulaires.

Ces deux textes ne sont pas identiques. Celui des cartulaires de Colomb et des Archives de Barcelone diffère par l'orthographe et par une particularité importante de celui donné par Navarrete. Le premier est, évidemment, le seul correct. Le second, qui aurait été copié à Haïti sur le document original appartenant à Colomb mais qui n'existe plus, a dû être altéré par le copiste. Voir le chapitre III de cette étude, § 1er.

4. **Capitulation de Grenade,** 30 avril 1492.

NAVARRETE, Vol. II, n° 3, p. 9, d'après la pièce originale des Archives de Veragua. Texte identique à celui des Archives de Simancas et de Barcelone et des cartulaires de Colomb. Textes et traduction anglaise dans l'édition du cartulaire de Paris de Stevens et dans Thacher, Vol. I, p. 444 et sq.

C'est le même acte que celui du 17 avril, rédigé sous une forme plus régulière, et avec quelques différences, quant au fond, plus avantageuse pour Colomb. Colomb fit confirmer cet acte à Barcelone le 28 mai 1493. Navarrete, Vol. II, n° XLI, p. 57.

5. COLOMB (Chr.). —**La déclaraçion** delo que perteneçe e perteneçer puede e deve al señor Almirante de las Yndias...

Cartulaires de Colomb, n° 42 de celui de Gênes, (SPOTORNO); n° 43 de celui de Paris, p. 229 de la reproduction de Stevens; p. 238 pour la phrase citée où Colomb reconnaît qu'à l'origine il ne s'agissait que de nouvelles terres à découvrir.

C'est un mémoire écrit par Colomb lui-même, ou d'après ses instructions, pour défendre les droits qu'il revendiquait comme amiral de Castille, d'après les capitulations qui sont discutées article par article. C'est évidemment, bien que rien ne le dise, une réplique à des objections formulées par la couronne aux prétentions exorbitantes de Colomb, qui ne furent jamais reconnues.

6. ASPA (Antonio de). —**Relacion** de los dos primeros viages de Christobal Colon, sacada de las cartas y decadas de Pedro Martir de Angleria, y copia de la carta que escribió al Ayuntamiento de Sevilla el Doctor Thanca, sevillano enviado por el Rey Catolico en el segundo viage, en la qual refiere lo que le sucedió y vió en lo descubierto.

Manuscrit de la Bibliothèque de la *Real Academia de la Historia*, à Madrid, (Est. 27, G. 3. E. Num. 93), provenant d'une collection diplomatique formée par D. Francisco Ribera et D. Antonio Mateos Murillo. Il se compose : 1° D'une relation du premier voyage de Colomb tirée principalement des lettres et de la première décade de Pierre Martyr, mais augmentée de divers renseignements dont la source n'est pas indiquée ; 2° D'une relation du second voyage, traduite simplement de la seconde décade de Martyr, sans aucune addition ; 3° De la relation de ce même second voyage par le Dr Thanca ou Chanca, de Séville, qui en faisait lui-même partie. C'est à ce manuscrit que Navarrete a emprunté cette curieuse relation d'un témoin oculaire qu'il a publiée ; 4° D'un court résumé des autres voyages de Colomb et de quelques-uns de ceux des Portugais. Les premiers feuillets de la première relation manquent.

D'après une note datée du 5 octobre 1522, ce manuscrit vient du Frère Antonio de Aspa, religieux hiéronimiste du monastère

de Mejorada, près d'Olmedo, qui, de 1512 à 1524, réunissait des documents relatifs aux premières découvertes. Les renseignements qu'il a ajoutés à ceux empruntés à Martyr sont relatifs à l'arrivée de Colomb en Portugal et à ses premières propositions, faits dont Martyr ne parle pas. Il termine sa première relation par un résumé d'un autre récit, dont l'origine n'est pas donnée, qui contient, à côté de quelques indications nouvelles, d'autres qui sont notoirement erronées.

La date de la rédaction de la première relation est donnée dans une phrase où Aspa parle de Diego Velasquez comme étant gouverneur de Cuba : *Diego Velasquez de Cuellor... governador de la isla que agora llaman Cuba ó Fernandina* (fol. 8). Ce Velasquez fut le premier gouverneur de Cuba, nommée auparavant Fernandina. Il occupa ce poste de 1511 à 1518. Les deux premières décades de Martyr, traduites par Aspa, avaient été imprimées en 1511 et en 1516. Ses lettres n'ont été imprimées en collection qu'en 1530, mais beaucoup d'entre elles circulaient parmi les lettrés bien avant cela. La quatrième partie du manuscrit est postérieure à la première ; on y cite des faits plus récents et Oviedo y est nommé comme écrivant alors son livre : *General historia que escrivió de las Yslas* (fol. 33). Ajoutons que Colomb avait eu des relations avec le monastère de la Mejorada, où il dit avoir déposé des papiers. (Lettre à la Nourrice, Navarrete, Vol. I, p. 274.) Voyez sur ce manuscrit la *Bibliografia Colombina*, p. 247, nº 100. Harrisse, *Chris. Colomb*, Vol. I, p. 3, n. et Vol. II, p. 63.

---

7. GERALDINI (Alessandro). — **Itinerarium** ad regiones sub æquinoctiali plaga constitutas Alexandri Geraldini Amerini, episcopi civitatis S. Dominici apud Indos Occidentales, Apostolicis, Imperialibus, Regiis Legationibus functi... Rome, 1631, in-12, 2 titres, 6 feuillets non paginés, et pp. 284, plus l'index.

Bien que cet ouvrage n'ait été publié qu'en 1631 par les soins d'un membre de la famille de l'auteur, Onophore Geraldini, il avait été écrit en 1522, ainsi qu'on peut le voir par le texte même (p. 227), et il n'y est question que de choses que Geraldini pouvait connaître par lui-même, car après avoir été précepteur des princesses royales, ce qui le mettait en relation avec tout le personnel de la cour, il devint évêque de Saint-Domingue où il mourut le 8 mars 1524 ; il fut inhumé dans la cathédrale de cette ville où l'épitaphe que porte sa tombe a été plusieurs fois relevée. Son frère Antonio était légat du pape en Espagne.

Geraldini qui est un des rares témoins auriculaires des secondes

conférences où furent discutées les propositions de Colomb, n'est malheureusement pas un guide sûr. Léger, dépourvu de toute critique et peu soucieux de l'exactitude, il ne mérite pas toujours confiance et les renseignements qu'il donne doivent être contrôlés. Plusieurs sont manifestement erronés. A l'époque où le livre parut, on le jugeait sévèrement, car Naudé le plaçait au nombre des fraudes et impostures du temps, et de nos jours un critique compétent a dit avec raison qu'on ne doit le suivre qu'avec précaution. (Harrisse, *Ch. Colomb*, Vol. I, p. 367.) C'était, néanmoins, un témoin oculaire; il connaissait Colomb, auquel il est favorable et ses assertions ne peuvent être écartées sans motifs.

8. **Libros de cuenta y razon** de la casa de contratacion de Indias.

Archivo general de Indias, cote 39, 2, 1/8.

Ce document, découvert il y a quelques années parmi les livres de comptabilité de l'office des Indes, contient, entre autres choses, le décompte des paiements faits de 1503 à 1515 aux veuves et aux héritiers des individus morts aux Indes au service des souverains. Ce document dont il y a une copie à la bibliothèque de l'Académie d'histoire de Madrid, nous a été communiqué par le capitaine Duro.

9. **Informacion** de servicios de la familia de los Niños, hecha en Moguer el 29 de Enero de 1552.

Coleccion del patronato; Archivo general de Indias à Séville. Dépouillé par Don Tenorio et cité par Ferré, *El Descubrimiento de America*. Appendice.

Contient des informations authentiques sur les états de services des différents membres de la famille des Niño, dont plusieurs firent partie du premier voyage de Colomb.

CHAPITRE PREMIER

RETOUR DE COLOMB A LA RABIDA ; SES PREMIÈRES RELATIONS AVEC MARTIN ALONSO PINZON

I. — Projet de Colomb de passer en France. Court séjour chez le duc de Médina-Celi.

A la fin de l'année 1490 et au commencement de l'année suivante, Colomb se trouvait dans une situation encore plus difficile que celle qu'il subissait depuis quelque temps. A la suite de la décision de la commission royale que son projet était inacceptable, les Rois Catholiques lui avaient signifié son congé, et après cinq années d'une attente pénible, il se voyait tout d'un coup, au moment où il avait la charge de deux enfants en bas âge, privé des maigres ressources que lui assuraient les subventions intermittentes de la couronne et sans aucune perspective ouverte devant lui (1).

Jusqu'alors, plein de confiance dans l'excellence de son projet, animé d'une ardeur que rien n'avait pu refroidir, il s'était complu dans l'espoir que ses propositions seraient acceptées, et les encouragements qu'il recevait de quelques personnages haut placés, qui lui voulaient du bien, avaient entretenu cet espoir. Maintenant son œuvre tout entière était à recommencer.

---

(1) Las Casas dit qu'à ce moment Colomb manquait des choses les plus nécessaires à la vie et qu'il partit plein d'affliction et de tristesse. (Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 234.)

Avec cette énergie morale qui fut l'un des traits de son caractère, il ne s'abandonna pas et prit le seul parti qu'il y avait à prendre : celui de s'adresser à une autre puissance. Il n'y en avait qu'une à ce moment, à laquelle il pouvait penser. Le Portugal l'avait repoussé ; l'Angleterre avait décliné les ouvertures faites par son frère ; Venise était l'ennemie de Gènes, sa patrie, et celle-ci ne l'aurait probablement pas écouté. Restait la France. C'est là qu'il résolut d'aller (2). Si l'on s'en rapportait à ce qu'il a dit, il aurait été en correspondance avec cette puissance et il aurait même reçu d'elles des avances (3). Mais ces assertions sont évidemment controuvées et il ne faut y voir qu'une de ces exagérations familières à sa nature ardente et que son sens moral ne réprouvait pas. La France, en tous cas, pouvait seule alors l'écouter, et même, mieux que la Castille dont la marine commençait à peine à se former, elle était en mesure d'exécuter un projet comme le sien. Colomb y avait d'ailleurs pensé depuis longtemps, puisqu'il avait conseillé à son frère, Barthélemy, de s'adresser à elle, si les ouvertures qu'il allait faire à l'Angleterre étaient repoussées.

Cependant, avant de prendre un parti aussi radical que celui d'abandonner la péninsule hispanique à laquelle l'attachaient des souvenirs intimes et des affections de

---

(2) Fernand Colomb dit que son père voyant qu'il ne pouvait convaincre les Rois Catholiques « résolut de s'adresser au roi de France auquel il avait « déjà écrit relativement à son projet ». (*Historie*, ch. XII [*bis*], fol. 34 recto et verso.) On verra à une note suivante que Las Casas porte le même témoignage. Dans sa lettre au Grand Cardinal le duc de Médina-Céli dit aussi que « Colomb se proposait de se rendre auprès du roi de France pour solliciter « sa faveur et son appui dans son entreprise des Indes. » (Voyez cette lettre ci-dessus, *Etude II*e, Sources n° 5.)

(3) Colomb se vante d'avoir décliné les avances de la France dans trois lettres: celle sans date, citée par Fernand Colomb et Las Casas (*Scritti*, in *Raccolta*, appendice II, n° VI, Vol. II, p. 237); celle de 1500 (*Scritti*, n° XXX), et celle de 150J (*Scritti*, n° LVIIII).

diverses natures, il avait des dispositions à prendre relativement à ses deux fils et des amis à voir ou à consulter. Parmi ceux-ci, quelques-uns, comme les franciscains du monastère de la Rabida, et comme le duc de Médina-Celi, auxquels il avait de si grandes obligations, ne pouvaient être négligés. Il paraît avoir vu d'abord ce dernier.

C'est une opinion très accréditée parmi les colombistes que c'est à cette époque seulement que notre Génois entra en relations avec ce grand personnage, ainsi qu'avec le duc de Médina-Sidonia. Cette opinion se fonde sur un passage de la lettre du duc de Médina-Celi, citée à un chapitre précédent, portant que, lorsqu'il accueillit Colomb, celui-ci se proposait de se rendre en France, dessein qu'il semble n'avoir formé qu'après avoir été remercié par les Rois Catholiques. Mais nous avons montré que cette lettre est contradictoire dans certaines de ses parties, et que les termes dans lesquels le duc lui-même dit avoir parlé de Colomb à la reine indiquent qu'il s'agissait d'un homme absolument inconnu à la cour, qui avait quelque chose de nouveau à proposer, et non d'une personne qui pendant cinq années consécutives avait pressé les souverains d'accepter ses propositions et qui était bien connu d'eux, ainsi que de plusieurs de leurs conseillers les plus importants.

Cette raison, et d'autres qu'il est inutile de rappeler ici, nous ont conduit à conclure que Colomb avait connu ces deux ducs dès son arrivée en Espagne, et, comme Médina-Celi assure lui avoir donné l'hospitalité pendant deux ans, ce qu'il n'a pu faire à cette époque, puisque le futur amiral, qui avait quitté le Portugal vers la fin de l'année 1484, était reçu par les Rois Catholiques dans les premiers mois de l'année 1486, nous admettons, avec plusieurs critiques autorisés, qu'après avoir été officiellement avisé, à la fin de l'année 1490, ou au commencement de l'année suivante, que ces propositions ne pouvaient être acceptées,

il retourna chez le duc et y séjourna encore quelque temps, pendant lequel il mûrit sa résolution de passer en France et se prépara à la mettre à exécution (4).

II. — Décidé à se rendre en France, Colomb va chercher son fils Diego à la Rabida, 1491.

Après être resté quelque temps chez le duc de Médina-Celi, Colomb, bien décidé à quitter l'Espagne, se rendit au monastère de la Rabida (5), où, comme nous l'avons vu, il avait laissé, cinq ans auparavant, son fils Diego, et où il savait retrouver des amis sur le dévouement desquels il pouvait compter.

Sur le fait de la visite de Colomb à la Rabida en 1491, il n'y a aucun doute et personne ne la conteste; mais il n'en est pas de même des circonstances qui l'y amenaient. Ici nous nous trouvons en présence de deux versions différentes. D'après l'une, Colomb, lorsqu'il arriva à la Rabida, en 1491, avait avec lui son fils Diego, et se rendait à Huelva, auprès de sa belle-sœur, chez laquelle il voulait laisser cet enfant, avant de passer en France. C'était la première fois qu'on le voyait dans ce couvent, où, cependant, on l'accueillit avec sympathie et dont le prieur

---

(4) Voyez la IIIe Étude de ce volume, chapitre II, où cette question des relations de Colomb avec les deux ducs de Médina-Sidonia et de Médina-Celi est amplement traitée.

(5) « Il alla au monastère de la Rabida, de l'ordre de Saint-François... avec « l'intention de se rendre à Huelva, chez un de ses beaux-frères... pour de « là passer en France et proposer son affaire au roi. » (Las Casas, Liv. I, ch. XXXI, Vol. I, p. 241.) Las Casas n'a pas emprunté ce qu'il dit là aux *Historie*, où se trouve la même assertion, car il déclare expressément qu'il a tiré ces faits « de certains passages de lettres de Colomb aux souverains « qu'il a vues, et plus particulièrement de l'enquête provoquée par le pro- « cureur du roi à l'occasion du procès que dut faire l'amiral Diego Colomb, « successeur de son père, pour la défense de sa fortune et de ses privilèges. » (*Op. cit.*, Vol. I, p. 240.)

prit un si grand intérêt à son projet qu'il voulut intervenir auprès de la reine pour qu'on l'examinât de nouveau avant que Colomb ne le portât ailleurs.

Cette version, qui est acceptée par plusieurs des meilleurs biographes modernes de Colomb, par M. Harrisse notamment (6), vient du médecin Garcia Fernandez, qui rapporte les faits de cette manière dans la déposition qu'il fit à Palos en 1515, déposition dont nous avons fait connaître les principaux passages à un chapitre précédent. Mais on a vu aussi à ce chapitre que cette déposition, qui est la source unique de cette version, soulève de si graves objections qu'on a été conduit à supposer que Fernandez avait dû confondre dans son récit des faits survenus à deux époques différentes, et que ce n'est pas en 1491 que Colomb, conduisant son fils Diego par la main, s'arrêta à la Rabida, mais en 1484 ou 1485, lorsqu'il arrivait du Portugal (7).

Ce récit de Fernandez, que ne confirme aucun autre témoignage et qui se concilie si difficilement avec l'ensemble des faits connus, est en outre, comme on l'a vu, contredit formellement par deux autres témoignages qui, dans l'espèce, pèsent d'un grand poids, celui de Las Casas et

---

(6) « Ce ne fut donc pas à la fin de l'année 1484, mais bien sept ans après, « au commencement de l'hiver de 1491-1492, que Colomb se rendit pour la pre- « mière fois au monastère de la Rabida. » (Harrisse, *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 348.) M. Harrisse suppose que Colomb alla prendre son fils Diego à Cordoue pour le confier à son beau-frère, et que c'est ainsi qu'il l'avait avec lui lorsqu'il s'arrêta fortuitement à la Rabida (*Ibid.*, pp. 356-357) ; c'est aussi la manière de voir de Sanguineti (*Vita*, p. 43). C'est là une supposition que rien ne motive. Si Colomb avait voulu confier son fils à Molyart, rien ne l'empêchait de le faire ; mais il ne le fit pas et un peu plus tard nous le voyons le renvoyer à Cordoue.

(7) Voyez sur tous ces points le chapitre 1er de la IIIe Étude, consacré à l'arrivée de Colomb en Espagne. Notons entre autres objections au récit de Fernandez, que, Colomb venait de Séville ou de Cordoue et allait à Huelva pour y conduire son fils, et que la Rabida n'était pas sur sa route.

celui du propre fils de Colomb (8). En présence de témoignages aussi autorisés, la critique ne saurait hésiter. Assurément ces deux premiers biographes de Colomb ne sont pas toujours absolument dignes de foi. L'un a quelquefois voulu nous tromper ; l'autre a été souvent induit en erreur; mais il n'y a pas lieu de supposer qu'il a pu y avoir duplicité ou erreur de la part de l'un ou de l'autre dans le cas présent. Nous pouvons donc tenir pour suffisamment bien établi, que lorsque Colomb se rendit à la Rabida en 1491, il y était parfaitement connu et que l'objet principal de cette visite était, comme le disent son fils Fernand et son historiographe Las Casas, de prendre son fils Diego et de l'envoyer à Cordoue, avant de quitter lui-même l'Espagne (9).

Notons bien toutefois que, lors même qu'il n'en serait pas ainsi et que ce serait seulement en 1491 que Colomb se présenta pour la première fois à la Rabida, cela ne changerait rien au cours des choses, et le séjour que le futur amiral fit à ce monastère dans l'année qui précéda sa grande aventure conserverait toute son importance. Cette visite, quel qu'en ait été l'objet original, eut, en effet, pour conséquence de ramener Colomb à la cour et de déterminer l'acceptation de ses propositions.

---

(8) On trouvera tous les textes justificatifs des vues exposées ici dans le chapitre ci-dessus indiqué.

(9) Parmi les auteurs qui ont ainsi vu les choses, il convient de nommer Tarducci qui dit: *...si mise in viaggio verso il convento di Santa Maria della Rabida por ringraziare della sua carità il buon P. Perez de Marchena, e ripreso il figlio Diego, condurlo à Cordova, dove aveva l'altro suo figliuoletto.* (*Vita...* Vol. I, p. 173.) Gaffarel, *Hist. de la Découverte de l'Amérique*, Vol. I, p. 82 ; Asensio, *Cristobal Colon*, Vol. I, p. 143; Lazzaroni, *Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 271 et 273, et Sir Clements Markham, *Columbus*, pp. 3 et 63, ont formulé la même opinion. Les deux visites de Colomb à la Rabida sont admises par la plupart des Colombistes, Harrisse, Ruge et Pinilla sont des exceptions à cet égard.

III. — Intervention du P. Perez en faveur de Colomb, d'après la déposition de Garcia Fernandez.

D'après la principale des sources d'information auxquelles tout le monde se rapporte, pour ce qui eut lieu à la Rabida quand Colomb s'y présenta en 1491, c'est-à-dire d'après la déposition du médecin Garcia Fernandez, qui forme le fond de ce que disent les *Historie* et Las Casas à cet égard, les choses se seraient passées rapidement et presque sans difficulté.

On a vu à un chapitre précédent (10) que Colomb, interrogé par l'un des religieux du couvent, le frère Juan Perez, aurait fait connaître ses efforts persistants et toujours infructueux pour décider les Rois Catholiques à accepter les contrées qu'il voulait leur donner, et aurait déclaré qu'ayant été ainsi repoussé et raillé par les uns et les autres, il avait définitivement quitté la cour et se rendait chez son beau-frère à Huelva (11). Intéressé par ce récit, Perez aurait envoyé chercher le médecin Garcia Fernandez, qui s'entendait un peu aux choses de l'astronomie (12), et tous deux se seraient entretenus avec l'étranger de son projet (13). Et, comme il n'entrait pas dans les desseins de la Providence, dit le fils de Colomb, qu'une si grande entreprise fût perdue pour l'Espagne, Dieu fit en sorte que le gardien de cette maison conçut une si grande amitié pour l'amiral et fut tellement séduit par son projet, qu'il s'affligea de sa résolu-

---

(10) Ci-dessus, IIIe Étude, chap. 1er, vol. I, p. 494.

(11) Déposition de Fernandez. Ce témoin parle comme si Colomb avait renoncé à toute démarche en Castille ; mais il ne dit pas que son dessein était de passer en France. Fernand Colomb et Las Casas ajoutent cette particularité à son récit.

(12) ... *E porque alguna cosa sabia del arte astronomyca*. (Dép. de Fernandez, *Pleitos*, Vol. II, p. 192 et Appendice I.)

(13) Même déposition et Las Casas. Les *Historie* ne mentionnent pas cette particularité.

tion et qu'il le pria d'en différer l'exécution jusqu'à ce qu'il eût pu communiquer avec la reine dont il avait été le père confesseur, et qui, il l'espérait, ajouterait foi à ce qu'il lui dirait pour faire écouter Colomb (14). Celui-ci ayant acquiescé à cela (15), Perez, sans avoir rien de spécial à dire à la reine à ce sujet, lui aurait écrit une lettre qui eut pour résultat, comme on le verra au chapitre suivant, de le faire appeler lui-même auprès de la souveraine et de tout arranger.

Ainsi, d'après cette version, le P. Perez, qui n'avait jamais vu Colomb et qui n'entendait rien aux questions de cosmographie, se serait soudainement épris du projet de cet étranger, et, sans consulter aucune autre personne que le médecin Garcia Fernandez, qui, de son propre aveu, n'avait que des notions élémentaires sur ces matières, il aurait écrit à la reine pour lui faire des représentations à à ce sujet, puis se serait rendu de sa personne auprès d'elle et l'aurait amenée, sans difficulté apparente, à accorder à Colomb tout ce qu'il demandait.

L'invraisemblance de ce récit dont nous avons déjà constaté l'incohérence et les contradictions saute aux yeux. Les supérieurs des couvents et les confesseurs des rois sont des gens circonspects et réfléchis, qui ne s'éprennent pas comme cela des projets aventureux qu'un inconnu peut leur soumettre, et ne se mettent pas aussitôt en campagne pour les faire réussir, alors surtout qu'il s'agit de choses auxquelles ils ne comprennent rien et qui intéressent l'État. Remarquons bien que si, comme le dit Fernandez,

(14) F. Colomb, ch. XII [*bis*], fol. 34 verso.

(15) Les *Historie*, ch. XII [*bis*], fol. 34 verso; Las Casas, Liv. I, ch. XXXI, Vol. I, p. 242. Ce dernier s'étend sur les motifs que Colomb avait de se réjouir à la pensée de renouer avec les Rois Catholiques, qu'il ne tenait pas pour responsables des refus qu'il avait essuyés. Fernand Colomb se borne à dire que son père préférait continuer avec l'Espagne parce qu'il y avait eu ses enfants.

Perez ne connaissait pas Colomb auparavant, et n'avait jamais entendu parler de son projet, et si, comme le veut la tradition, ce projet consistait à aller aux Indes orientales par l'ouest, tout ce que ce moine pouvait dire à la reine pour la faire revenir sur sa décision, c'est qu'il ne fallait pas laisser Colomb porter ailleurs ses propositions, considération dont les conséquences ne pouvaient avoir échappé à la reine et à ses conseillers.

Dans les conditions qui nous sont indiquées, la lettre de Perez ne pouvait contenir autre chose; cependant, si l'on doit s'en rapporter au témoignage du médecin de Palos, confirmé sur ce point par Fernand Colomb, la reine, au reçu de cette lettre, aurait écrit à son ancien confesseur de retenir Colomb et de venir la trouver immédiatement; tout se serait alors arrangé sans difficulté. On a peine à croire que les choses aient pu se passer ainsi.

Lors même, d'ailleurs, qu'on admettrait que Perez a pu prendre une attitude aussi contraire au caractère d'un religieux occupant sa position que celle qui lui est prêtée, on ne pourrait concéder qu'une question aussi grave que celle dont il s'agissait ait été tranchée avec la promptitude et la facilité dont parle Fernandez. Las Casas, qui cite, sous réserve, le témoignage de ce médecin, remarque avec raison qu'il ne pouvait savoir ce qui se passa à la cour et qu'il parle d'après les résultats acquis (16). Nous allons voir, en effet, que ce témoin se trompe non seulement sur les circonstances qui déterminèrent l'intervention du P. Perez, mais encore sur celles qui amenèrent l'acceptation du projet de Colomb.

---

(16) Las Casas, Liv. I, ch. XXXI, Vol. I, p. 243.

IV. — Rôle de Marchena dans cette affaire.

Le récit qui précède et qui prend sa source, comme nous l'avons dit, dans la déposition de Garcia Fernandez, est celui que l'on trouve à peu près partout. Mais d'autres dépositions, les unes faites dans l'enquête même qui donna lieu au témoignage de ce médecin, les autres prises dans des enquêtes subséquentes, montrent que cette version des faits qui suivirent l'arrivée de Colomb à la Rabida en 1491 doit être rectifiée et complétée sur plusieurs points. Fernandez n'a pas tout connu ou n'a pas tout dit. On va le faire voir.

En premier lieu, le P. Perez ne fut pas le seul moine de ce couvent qui s'intéressa à Colomb ; un témoignage qui a échappé à Muñoz et à Navarrete, auxquels nous devons les premières indications sur cette classe de documents, celui de Velez Allid (17), montre qu'il y avait là aussi un autre religieux qui était astronome. Ce religieux ne peut être que le P. Antonio de Marchena (18), dont Colomb a parlé avec reconnaissance, et qui paraît avoir été mêlé assez étroitement aux événements dont la Rabida fut alors le théâtre.

Cependant, Garcia Fernandez, Fernand Colomb et Las Casas ne connaissent, à ce monastère, que le frère Juan Perez, prieur du couvent et ancien confesseur de la reine.

---

(17) Antonio Velez Allid était alcade major de Palos. Duro a publié ses dépositions, qui furent données en 1532 et en 1535, dans *Colon y Pinzon : Informe relativo...*, Madrid, 1885, pp. 200 et sq. Nous nous y sommes arrêté à l'Étude précédente, chap. Ier.

(18) Velez ne nomme pas Marchena en toutes lettres, mais il dit que Colomb entretint de ses projets deux religieux de la Rabida, dont l'un était astronome et dont l'autre, qui s'appelait Juan, fit auprès de la reine une démarche dont le résultat fut de rappeler Colomb à la cour, ce qui suffit pour montrer qu'il parlait de Marchena et de Juan Perez. Voyez sur Marchena la IIIe de ses *Nouvelles Etudes*, chap. 1er, § 3.

Selon eux, c'est lui qui s'éprend du projet de Colomb, c'est lui qui le retient quand déjà il était sur la route de France, c'est lui qui écrit à la reine en sa faveur, c'est lui qui quitte sa retraite pour aller plaider sa cause auprès de la souveraine et c'est lui, enfin, qui le fait rappeler à la cour. De Marchena pas un mot. Parmi les autres témoins qui déposèrent comme Fernandez au cours des procès dits de Colomb, Cabezudo (19) ne connaît aussi que le frère Juan Perez et lui attribue le premier rôle dans cette affaire. Malgré ces témoignages, il y a de bonnes raisons de croire que c'est plutôt à Marchena qu'à Perez que Colomb est redevable de son retour à la cour. Velez se borne à dire, il est vrai, que le frère astronome conféra avec Colomb au sujet de son projet ; mais comme il dit aussi que c'est ce frère, et non Perez, qui était le cosmographe de la Rabida (20), et comme Colomb garde le silence à l'égard de Perez et qu'il exprime hautement sa gratitude pour Marchena qu'il n'a pu connaître qu'à la Rabida, on est fondé à se demander si ce n'est pas parce qu'on a confondu ces deux moines, en attribuant à Perez la qualité de cosmographe qui appartenait à Marchena, que ce dernier a été laissé au second plan.

Tel est certainement le cas pour Oviedo, qui dit que « Perez est la seule personne de ce monde à laquelle Colomb parla autant de ses secrets », et qui ajoute que d'après

---

(19) Déposition de Cabezudo, *Pleitos de Colon*, Vol. I, p. 116.

(20) Voici le passage : « Il vit que l'amiral resta longtemps à Palos, parlant de la découverte des Indes ; qu'il logea au monastère de la Rabida ; qu'il communiqua l'affaire de la découverte à un frère astronome qui se trouvait au couvent comme gardien, ainsi qu'à un frère Juan qui, étant jeune homme, avait servi la reine. *Vido que el Almirante estuvo en Palos mucho tiempo publicando el descubrimiento de las Indias e posó en el monasterio de la Rabida e communicaba la negociacion del descubrir con fraile estrólago que ende estaba en el convento por guardian e asi mesmo con un fray Juan que habia servido siendo mozo à la reina.* (Duro, *Colon y Pinzon. Informe*, etc., p. 231-232.)

les rapports courants « Colomb obtint de ce religieux beaucoup d'aide et de coopération parce qu'il était un grand cosmographe » (21). Il est évident qu'Oviedo confond ici le prieur du couvent avec l'astronome. La même observation s'applique à Gomara qui parle des grandes connaissances cosmographiques de Perez de Marchena.

En résumé, du moment qu'il est établi que Perez et Marchena se trouvaient ensemble à la Rabida, agissant tous les deux dans l'intérêt de Colomb, et que celui-ci, de même que les Rois Catholiques, ne parle dans ses lettres que de l'un d'eux seulement, celui qui était cosmographe, il va de soi que c'est celui-là qui eut la part principale dans cette action commune, car il serait trop singulier que Colomb ait réservé l'expression de sa reconnaissance pour celui de ces deux moines qui fit le moins et ait gardé le silence à l'égard de celui qui avait fait le plus. Pour toutes ces raisons nous croyons, que bien que Perez ait joué un rôle important dans cette phase critique de la vie de Colomb, il semble que c'est à Marchena qu'il convient d'attribuer l'initiative des démarches qui eurent pour résultat de renouer les rapports du futur amiral avec les Rois Catholiques.

Quoi qu'il en soit de cette manière de voir, à laquelle cependant, la suite des faits va donner une plus grande vraisemblance, il est certain que toutes les particularités qui viennent d'être relevées et dont Fernandez n'a pas parlé, montrent que si, comme le dit Las Casas, ce témoin était mal renseigné sur ce qui se passa à la cour, à cette époque, il ne l'était pas mieux sur les événements qui eurent lieu à Palos et à la Rabida presque sous ses yeux. Les paragraphes suivants feront encore mieux voir cela.

---

(21) *Y este frayle fué la persona sola de aquesta vida, á quien Colom mas comunicó de sus secretos ; é aun del qual é de su sçiençia se diçe hasta hoy que el resçibió mucha ayuda é buena obra, porque este religioso era grande cosmographo.* (Oviedo, *Historia general*, Liv. II, chap. V, Vol. I, p. 21, col. 1.)

V. — Nouvelles indications recueillies par Colomb à la Rabida et à Palos. Pero Vasquez de la Frontera.

Colomb était arrivé dénué de tout à la Rabida où les moines le recueillirent, le logèrent et subvinrent à tous ses besoins (22). Il demeura quelque temps à ce monastère et sut mettre à profit le séjour qu'il y fit pour entrer en relations avec les gens de Palos, de Moguer et de Huelva, localités voisines du couvent, qui étaient alors fréquentées principalement par des marins et des navigateurs.

Ce n'est pas, en effet, avec les seuls moines du couvent, et avec le seul médecin de Palos, que Colomb eut des entretiens sur l'objet qui le préoccupait : il en eut aussi avec d'autres. Dans le livre de notes où il avait recueilli les diverses indications obtenues par lui sur l'existence de terres à l'occident, livre dont Fernand Colomb et Las Casas nous ont conservé des extraits textuels (23), Colomb lui-même rapporte qu'un pilote qui s'appelait Pedro de Ve-

---

(22) Voir les dépositions suivantes. Pedro Arias, 1er nov. 1533 : L'amiral était très pauvre, les frères du monastère de la Rabida le nourrissaient : *El Almirante estaba muy pobre y los frailes del monasterio de la Rabida lo sustentaban.* (Duro, *Colon y Pinzon*, p. 231.) Rodrigo Prieto, même date : L'amiral demeurait au monastère de la Rabida : *Estuvo en el monasterio de la Rabida.* (Duro, p. 231.) Il était nécessiteux, pauvre et n'avait pas de moyens, les frères pourvoyaient à ses besoins : *estaba nescesitado y probe e no tenia posibilidad, e los frailes lo proveian en el monasterio de la Rabida.* (Duro, p. 233.) Alonso Velez Allid et Pedro Alonso Ambrosio, disent la même chose. (Duro, pp. 231 et 234.)

Geraldini a aussi connu la détresse de Colomb à cette époque et son séjour à la Rabida. Abandonné de tout le monde, il « dut s'adresser humble et sup-« pliant à un monastère de l'ordre de Saint-François, situé dans la Bétique, « dans la campagne de la ville de Marcena, pour qu'on lui donnât des ali-« ments nécessaires au soutien de sa vie. » (*Itinerarium*, pp. 203.)

(23) Le chapitre XIII du premier livre de Las Casas est entièrement composé de ces extraits des *Libros de memorias de Colomb*. Voyez pages 97 et 101 du Ier volume de son Histoire des Indes. Fernand Colomb a aussi fait usage du même livre ; il en a tiré son chapitre IX. Voyez sur ces *Libros de memorias* de Colomb, les sources de la première de ces *Nouvelles Études*.

lasco (24) et qui résidait à Palos lui raconta, au couvent de Sainte-Marie de la Rabida, qu'avec un nommé Diego Detienne (25), il avait navigué 150 lieues au sud-ouest de l'île de Fayal, et que, ne trouvant aucune terre de ce côté, ils étaient revenus en arrière, et qu'après avoir découvert l'île de Flores ils s'étaient dirigés vers le nord-est, où ils avaient fait des observations qui leur donnèrent à penser qu'il existait quelque terre à l'occident.

Un autre pilote, qui est désigné comme étant du port de Sainte-Marie, près de Cadix et non éloigné de Palos, parla aussi à Colomb d'une navigation qu'il avait faite à l'ouest de l'Irlande et dans laquelle il put apercevoir les côtes de Tartarie (26).

Ces indications et d'autres qu'il mentionne sans en faire connaître la provenance, ne sont ni les seules ni les plus importantes que Colomb recueillit à la Rabida ou dans les localités voisines, et celles dont il n'a jamais rien dit pourraient bien être celles qui lui furent le plus utiles. Les dépositions prises au cours des instances que nous avons mentionnées, vont nous renseigner à cet égard.

Nous voyons par ces précieux documents qu'il y avait alors à Palos un pilote nommé Pero ou Pedro Vasquez de la Frontera (27), qui passait pour être instruit dans les

---

(24) F. Colomb, fol. 22, recto. Las Casas, Vol. I, pp. 100-101.

(25) Le voyage de celui que F. Colomb et Las Casas appellent ainsi, mais dont le véritable nom était Diego de Teive, est parfaitement authentique ; il est mentionné par plusieurs auteurs et nous avons un acte officiel du roi Affonso V, de Portugal, en date du 28 janvier 1475, où Diego de Teive et son fils João sont désignés comme ayant découvert l'île de Flores. (*Alguns documentos*, pp. 38-40.) Voyez ci-dessus Étude Ire, Ire partie, ch. III, §§ 3 et 4.

(26) F. Colomb, ch. IX, fol. 22 verso ; Las Casas, Liv. I, ch. XIII, Vol. I, p. 100. L'un et l'autre parlent d'après Colomb même.

(27) Le témoin Velez Allid lui donne le prénom de Pedro ; un autre, Valiente, l'appelle Pero ; Gallego le désigne simplement comme un habitant de la Frontera. (Duro, p. 253.) En tous cas, c'est à Palos qu'il demeurait et c'est là que Colomb et Pinzon le consultèrent. Il se pourrait que ce fût le même que ce Pedro Velasco mentionné ci-dessus auquel Colomb reconnaît

questions maritimes (28), et qui disait avoir fait, autrefois, un voyage dans l'Atlantique, avec un infant de Portugal (29), pour y chercher *les Indes* (30). Il racontait qu'une circonstance toute particulière les avait seule empêchés de les découvrir. L'expédition avait rencontré des bancs de sargasses dans lesquels elle n'avait pas osé s'engager (31), et elle était revenue en arrière, contrairement à l'avis de ce pilote qui voulait que l'on poussât en avant quand même. Colomb, au dire de plusieurs témoins, alla voir ce pilote qui disait savoir où étaient les Indes (32), et ob-

---

devoir quelques indications. Mais, dans ce cas, il n'a pas fait voir le véritable caractère de ces indications et l'importance qu'il y attachait.

(28) C'était un homme très savant dans l'art de la navigation : *que era hombre muy sabio en el arte de la mar.* (Déposition de Fernando Valiente, in Duro, p. 253 ; Ferré, p. 119, n.).

(29) Voyez les dépositions de Alonso Velez Allid, 1er nov. 1532 (Duro, p. 234-235) ; de Alonso Gallego, 22 décembre 1535 (Duro, p. 253 et 254) ; et de Fernando Valiente, même date (Duro, p. 253).

(30) Velez Allid sait que « Vasquez disait avoir été à la découverte de cette terre avec un infant de Portugal ». (Duro, p. 235.) Gallego dit que ce marin avait été au service du roi de Portugal et avait connaissance de la terre des Indes ; il tenait cela de lui-même. (Duro, p. 253.) Valiente dépose que Vasquez de la Frontera « était allé une fois pour faire cette découverte avec un infant « de Portugal » (Duro, p. 253.)

Il est essentiel de rappeler que, dans les interrogatoires posés aux témoins il s'agissait des îles et terres découvertes par Colomb que l'on appelait alors les *Indes*. Quand les témoins parlent de cette terre, de ces Indes, et de cette découverte, il parlent des Antilles et de la découverte faite par Colomb.

(31) Parlant de la terre que l'Infant de Portugal voulait découvrir, Velez Allid dit que Vasquez assurait « que certainement ils l'avaient manquée « et avaient été trompés par les herbes qu'ils trouvèrent en pleine mer ». Il fallait braver cet obstacle, disait Vasquez ; « pour ne pas l'avoir fait le « dit infant de Portugal manqua la dite terre et n'y arriva pas » ; *porque el dicho infante de Portugal por no hacerlo erró la dicha tierra y no llegó allá.* (Duro, p. 234-235.)

(32) Fernando Valiente « sait que Don Cristobal Colon avant d'aller négo- « cier avec les Rois Catholiques au sujet de la découverte, vint au bourg de « Palos pour y chercher appui et aide afin d'aller à la dite découverte; qu'il « logeait au monastère de la Rabida, d'où il se rendait parfois au bourg de « Palos pour s'entretenir avec un certain Pero Vasquez de la Frontera »; *que sabe este que D. Cristobal Colon antes que fuese á negociar con los reyes*

tint de lui les indications qu'il pouvait donner sur le voyage qu'il avait fait, et sur ce qu'il y avait à faire pour trouver ces terres, que l'on était certain de découvrir si, malgré les sargasses, on persistait à aller de l'avant en suivant directement la ligne droite (33).

L'expédition portugaise à laquelle ce Vasquez aurait participé, n'est connue que par ce qu'il en dit. Elle n'est pas impossible cependant ; elle est même vraisemblable. Le prince Henrique et son neveu, le prince Ferdinand, qui lui succéda dans ses privilèges et concessions, pour les découvertes dans l'Atlantique, ordonnèrent ou favorisèrent plusieurs expéditions maritimes dont nous ne savons rien, et celle dont parle ce pilote a pu être du nombre. Dans ce cas, elle aurait eu lieu dans les der-

---

catolicos sobre el descubrimiento, vinó á la villa de Palos para buscar favor e ayuda para ir al dicho descubrimiento e posó en el monasterio de la Rabida y de alli venia algunas veces á la villa de Palos e hablaba con un Pero Vasquez de la Frontera. (Déposition du 22 décembre 1535, Duro, p. 253.)

Alonso Gallego dépose « qu'il a entendu dire à un habitant de la Frontera « que Colomb vint prendre langue avec lui parce qu'il avait été au ser- « vice du roi de Portugal et qu'il savait où étaient les Indes »; *e oyó decir á un vecino de la Frontera, que Colon vinó á tomar lengua y aviso del dicho vecino, como persona que habia sido del rey de Portogal y tenia noticia de la tierra de las Indias.* (Déposition du 22 décembre 1535, Duro, p. 253.)

(33) D'après la déposition de Allid c'est à Pinzon que Vasquez aurait dit que « quand ils arriveraient aux herbes il fallait suivre la ligne droite — *que cuando llegasen á las dichas hierbas... salvo que siguiesen la via derecha* — parce qu'il était impossible de ne pas rencontrer la terre — *porque era impossible el no dar en la tierra.* (Duro, pp. 234-235.) Cette déposition se rapporte à l'époque où l'expédition de Colomb était décidée ; mais on a vu par la déposition de Valiente qu'avant d'avoir obtenu ses capitulations Colomb était allé trouver ce Vasquez qui a dû lui tenir le même langage qu'à Pinzon. Ce même Valiente dit, d'ailleurs, dans un autre passage de sa déposition, que Vasquez donna des conseils à Colomb et à Pinzon : *daba avisos al dicho Colon e á Martin Alonzo Pinzon.* (Duro, p. 254.) Gallego parle aussi d'une conversation qui aurait eu lieu entre Colomb et Pinzon dans la maison de ce pilote (Duro, p. 259). Il faut noter que tout ce que ces témoins disent de ce Vasquez de la Frontera vient directement de lui-même : c'est de sa bouche qu'ils ont entendu tout ce qu'ils rapportent.

nières années de la vie d'Henrique ou dans celles qui suivirent sa mort, c'est-à-dire de 1460 à 1475 (34).

On voit qu'il y avait à Palos, au moment où Colomb s'occupait de sa grande entreprise, un homme, tout au moins, qui disait être certain de l'existence des terres mêmes que le futur amiral découvrit à son premier voyage, et qui donnait des indications sur la route à suivre pour les découvrir. Ce pilote avait-il des motifs autres que ceux qu'il a donnés pour être aussi affirmatif sur ce point, ou sa conviction était-elle simplement le résultat de ses conjectures ? On ne saurait le dire aujourd'hui, mais il n'est pas douteux qu'on croyait à ses affirmations, que Martin Alonso Pinzon aurait également reçues.

Comme les dépositions auxquelles nous devons toutes ces informations ont été recueillies dans le but de montrer que la part de Colomb dans les découvertes qu'il fit n'était pas aussi grande que son fils Diego le prétendait, il est possible que quelques-uns de ceux qui témoignèrent ainsi aient été mal disposés pour l'amiral et aient un peu exagéré les choses. Cette histoire de Vasquez de la Frontera n'a pu, cependant, être inventée de toute pièce, et il suffit d'en retenir que ce pilote donna à Colomb, ainsi qu'à Pinzon, des indications que ceux-ci recherchèrent et auxquelles ils croyaient.

VI. — Rapports de Colomb avec Martin Alonso Pinzon en 1491. Renseignements que celui-ci aurait rapportés de Rome.

Il y avait à Palos un homme bien plus important que ce Vasquez de la Frontera dont nous venons de parler : c'était Martin Alonso Pinzon, qui appartenait à une famille in-

---

(34) M. Harrisse dit, je ne sais pour quelle raison, que ce voyage dut avoir lieu de 1486 à 1490. (*Discovery*, p. 660.)

fluente du pays et dont le nom tient une place honorable dans les annales maritimes de l'Espagne (35).

Martin Alonso était le chef de cette famille; il avait de la fortune et jouissait d'une grande considération due, non seulement à sa situation personnelle et à ses relations de famille, qui étaient considérables, mais surtout au fait qu'on le tenait pour un marin instruit et expérimenté (36). Il avait navigué et possédait une barque et une caravelle avec lesquelles il se livrait à des entreprises de cabotage assez lointaines; mais on disait que son ambition était plus haute et qu'il méditait un voyage de découverte dans l'Atlantique. Il paraît avoir été un des premiers que Colomb chercha à voir dès son arrivée à la Rabida. A ce moment Pinzon se trouvait à Rome, où il s'était rendu,

---

(35) « Parmi les habitants de cette ville [Palos], se trouvaient trois frères « du nom de Pinzon. C'étaient des marins riches et personnes respectables. « L'un d'eux s'appelait Martin Alonso, c'était le plus riche et le plus consi- « déré des trois ; le second s'appelait Vicente Yanez, le troisième Francisco « Martinez. Presque tous les habitants de la ville étaient sous leur influence, « car ils étaient les plus riches et les mieux apparentés. » (Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XXXIV, Vol. I, p. 255-256.)

Tous trois firent partie du premier voyage de Colomb. Le premier, qui mourut immédiatement après son retour de ce voyage et qui est celui qu'on pose en rival de Colomb, laissa plusieurs enfants dont les plus connus, Arias Perez, Juan Martin et Diego Hernandez, n'ont guère fait figure dans la suite. Le second, Vincente Yanez, fut, au contraire, le plus célèbre de la famille : c'est le découvreur du Brésil et on doit le considérer comme le plus capable des navigateurs de son temps. Le troisième frère n'a joué aucun rôle. Sur les différents membres de cette famille de marins voyez ces noms dans les excellentes *Biographical notes* qui forment la Ve partie de la *Discovery of America* de M. Harrisse. Sur Martin Alonso, en particulier, voyez le petit volume du capitaine Duro : *Pinzon*... Madrid, 1892, in-12.

(36) « Un des hommes les plus entendus de l'époque dans les choses de la mer » : *honbre muy sabido en las cosas de la mar*. (*Pleitos de Colon*, XVIIe question, Vol. II, p. 128.) « Un vaillant pilote et capitaine » : *era piloto e capitan esforzado*. (Déposition de Camacho, *in* Duro, *Colon y Pinzon*, p. 252.) « Il n'y avait pas en ce temps un homme sur terre aussi déterminé pour n'importe quelle action de guerre. » (Déposition de Pedro Ortis, Duro, *op. cit.*, p. 252.) Montilla, Francisco Medel et plusieurs autres s'expriment en termes aussi élogieux pour Pinzon.

non pas seulement dans un but commercial, mais aussi, disait-on, dans le dessein de recueillir des indications cosmographiques et maritimes. Colomb attendit son retour (37).

Quand il revint de ce voyage il assura en avoir rapporté des informations précieuses sur l'existence de terres nouvelles à l'ouest (38), informations auxquelles lui et d'au-

---

(37) La 3e question posée par le Fiscal dans l'enquête de 1532 a pour objet de s'assurer si Colomb se rendit à Palos pour obtenir des renseignements de Pinzon, s'il n'apprit pas alors que celui-ci était à Rome: *halló quel dicho Martin Alonso era ido à Roma* ; et s'il ne l'attendit pas à la Rabida sans rien faire : *do estuvo sin entender en cosa alguna hasta la venida del dicho Martin Alonso.* (Duro, *Colon y Pinzon*, p. 231.) Pedro Arias répond affirmativement à toutes ces questions (*Ibid.*). Voyez aussi la 4e question, *op. cit.*, p. 232. Pedro Alonso Ambrosio est également très affirmatif sur ces points : il sait « que l'amiral vint à la maison du dit Martin Alonso et il « trouva qu'il était parti pour Rome... et il se rendit au Monastère de Sainte-« Marie de la Rabida, et là il l'y attendit. » (Séville, 17 déc.1535, dans Ferré, p. 127.)

(38) Dans l'enquête faite à Séville le 11 août 1515, le Fiscal, parlant des terres que Colomb découvrit à son premier voyage, demande aux témoins s'ils savent que Pinzon « avait des indications certaines et des documents relatifs à ces terres qu'il avait trouvés à Rome dans la bibliothèque du pape Innocent VIII » : *e tenya noticia cierta y escrituras de la tyerra, las quales avia avido en Roma de la liberia del papa Ynocencio VIII.* (11e question, *Pleytos de Colon*, Vol. II, p. 126.)

Arias Perez Pinzon, fils de Martin Alonso, répond qu'il se trouvait à Rome avec des marchandises appartenant à son père, lorsque celui-ci y alla « l'année avant qu'il partît pour le voyage de la découverte [celui de Colomb], « et que se trouvant dans la bibliothèque du pape, où il allait fréquemment « voir un serviteur intime du saint-père — *un familiar criado del papa*, — « qu'il connaissait, qui était un grand cosmographe — *que era grande cos-* « *mografo*, — et qui avait à sa disposition de nombreux manuscrits ; celui-« ci, en causant avec lui et avec le témoin, les renseigna sur les terres qu'il « y avait à découvrir: *Alli fue ynformado el dicho su padre y este testigo* « *destas tyerras questavan por descobrir.* » (*Pleitos*, Vol. II, p. 228.) Martin Martinez (*op. cit.*, p. 137), Juan Ungria (*ibid.*, p. 138), Manuel de Valdovinos (*ibid.*, p. 147), et plusieurs autres témoins disent avoir entendu parler de cela à l'époque.

Dans l'enquête instituée à Palos, en 1532, par Juan Martin Pinzon, le Fiscal demande encore aux témoins s'ils savent que Martin Alonso était allé à Rome pour obtenir des renseignements sur les terres que Colomb découvrit

tres paraissent avoir attaché une grande importance, puisque nombre de témoins en parlent comme étant très sérieuses et que lui-même se proposait, assure-t-on, d'aller à la découverte des îles auxquelles elles se rapportaient (39). Grâce aux dépositions qui nous fournissent tous ces détails, nous connaissons ces précieuses informations et nous savons que les unes n'étaient ni nouvelles ni importantes, même pour l'époque, et que les autres étaient absolument chimériques. Mais Palos n'était pas un centre intellectuel, et les pêcheurs, les matelots et pilotes d'un petit port comme celui-là, qui devaient avoir l'ignorance et la crédulité des gens de mer des classes inférieures, ont pu leur attacher une valeur exceptionnelle. Elles provenaient, nous dit-on, d'une mappemonde et d'un document ou d'un livre dont Pinzon avait eu connaissance à Rome.

La mappemonde appartenait à la bibliothèque du pape, où Pinzon l'avait consultée (40). Elle montrait, à ce qu'il

---

plus tard (11e question), et Pedro Arias répond qu'il en a été ainsi. Un autre témoin, Pedro Alonso Ambrosio, confirme le fait et ajoute ce détail que le navire de Pinzon était chargé de sardines. (*Pleitos*, Vol. II, pp. 230 et 2 1.)

(39) Cela résulte des questions posées aux témoins cités et de leurs réponses dans les deux enquêtes de 1515 et de 1532. La 11e question de la première enquête avait en partie pour objet d'établir que Pinzon avait eu connaissance à Rome des terres découvertes depuis par Colomb, et se disposait lui-même à aller à leur recherche, lorsque celui-ci se préparait à faire cette découverte. (*Pleitos*, Vol. II, p. 126.) Arias Perez, fils de Pinzon, dit qu'il tient de son père même qu'il « voulait armer deux navires pour aller à la « découverte de ces terres » et qu'il est très certain de cela. (*Pleitos*, Vol. II, p. 228.) Il répète la même chose un peu plus loin et ajoute que son père dit à Colomb que, s'il était arrivé plus tard, il ne l'aurait pas trouvé, parce qu'il allait partir pour cette découverte. (*Ibid.*, p. 229.) La 2e question de la seconde enquête se rapporte aussi au projet de Pinzon d'aller à la découverte « des Indes et des terres de la mer Océane ». (*In* Duro, p. 230.) Plusieurs témoins déposent qu'ils l'ont entendu dire cela.

(40) D'après les textes authentiques publiés dans les *Pleitos de Colon*, il n'a pas été question de cette mappemonde lors de l'enquête de 1515. Cependant, comme il y a une lacune dans ces textes, au passage où l'on parle des renseignements que Pinzon recueillit à Rome, il est possible que cette lacune doive être remplie par la mention de cette carte et c'est ce qu'a pensé Navar-

paraît, des terres à l'ouest à une distance où aucun voyageur connu n'avait encore pénétré. Le document, dont on ne parle qu'en termes vagues, devait être bien extraordinaire, car il contenait, relativement à ces mêmes terres, une note qui avait cela de particulièrement intéressant qu'elle remontait, assurait-on, au temps de Salomon. Elle indiquait la route à prendre, et même le nombre de degrés qu'il y avait à franchir pour arriver à la fameuse île de Cypangu, dont la richesse était suffisante, portait-elle, pour faire la conquête du monde (41).

---

rete qui a aussi donné le passage. (*Viages*, Vol. III, p. 559.) Si cette restauration n'est pas acceptée, c'est dans la 2e question posée à l'enquête faite à Palos le 1er novembre 1532, à l'instance de Juan Martin Pinzon, second fils de Martin Alonso, que cette carte est mentionnée pour la première fois. Le *Fiscal* demande aux témoins s'ils savent « que Martin Alonso Pinzon... « alla à Rome pour extraire de la mappemonde du pape ce qui concernait « toutes les régions et provinces [celles découvertes par Colomb] ; qu'il rap- « porta ces extraits, qui servirent d'avis et d'instructions pour la navigation « des Indes et des terres de la mer Océane » : *Quel dicho Martin Alonso Pinzon... fué a Roma para sacar del mapa mundy del papa todas las regiones e provincias e que ansi lo traxó todo sacado, lo cual se tomó aviso e fueron instrutos para la navegacion de las dichas Indias e tierras del mar Oceano.* (Duro, p. 230.) Pedro Arias répond affirmativement à cette question. Il sait que Pinzon alla à Rome pour mieux se renseigner et qu'il tira de la mappemonde du pape des indications qu'il rapporta. (*Loc. cit.*) Pedro Alonso Ambrosio dépose dans le même sens. Pinzon rapporta de Rome des avis relativement à la navigation des Indes, qu'il avait tirés de la mappemonde du pape et d'un livre : *e trajo sacado del mapa mundo del Papa e de un libro, avisos para saber la navegacion de las Indias.* (*Op. cit.*, p. 231.)

(41) Ce document extraordinaire est mentionné pour la première fois dans la 11e et la 12e question de l'enquête de 1515. A la 11e question, il est dit que Pinzon rapporta de Rome des documents — *escrituras* — relatifs aux nouvelles terres. (*Pleitos*, Vol. II, p. 126.) A la 12e question on demande aux témoins s'ils savent que Pinzon donna connaissance à Colomb du « susdit document » — *la escritura susodicha* — qui était une sentence du temps de Salomon — *que hera sentencia del tiempo de Salomon* —, portant ce qu suit : « En naviguant par la mer Méditerranée jusqu'à la fin de l'Espagne, et « de là du côté où le soleil se couche entre le Nord et le Midi, par une « route qui s'étend jusqu'au 95e degré, tu trouveras une terre de Sypanso « [Cypangu], laquelle est si fertile et si riche qu'à l'aide de ses ressources « tu subjugueras l'Afrique et l'Europe. » (*Op. cit.*, p. 126.)

Arias Perez Pinzon dépose à ce sujet, que lorsqu'il se trouvait avec son

En ce qui concerne le document cartographique en question, s'il s'agissait d'une carte représentant une partie de l'océan occidental où figuraient des îles encore inconnues, Pinzon a pu en voir plusieurs comme cela. Des cartes de ce genre n'étaient pas rares à cette époque et il nous en reste encore un certain nombre qui indiquent, au delà des Açores, plusieurs îles ou terres ayant des dimensions considérables, entre autres la fameuse île Antilia, à l'existence de laquelle on crut si longtemps. Les indications données par ce genre de cartes n'avaient rien de nouveau pour les cosmographes de profession; Pinzon, quoique bon marin, ignorait probablement ces choses-là.

Mais, si les témoins veulent parler d'une véritable mappemonde, — *mapa mundy* portent les textes, — c'est-à-dire d'une carte représentant la sphère entière et montrant, par conséquent, les côtes asiatiques à l'ouest, il n'y a pas trace de l'existence, à cette époque, d'un tel document, en dehors de la fameuse carte attribuée à Toscanelli, que

---

père à la bibliothèque du pape, on leur donna un document — *una escritura* — dont le texte était celui qui précède et que son père le prit et l'emporta. (*Pleitos*, Vol. II, p. 228.) Anton Fernandez Colmenero, qui habitait Palos à cette époque, et qui était apparenté à Martin Alonso Pinzon, dit qu'il a entendu celui-ci lire ce document. (*Op. cit.*, p. 166.)

Dans d'autres passages de ces enquêtes, il est question de ce document comme d'un livre. Ainsi, dans la 3e question de l'enquête de 1532, il est dit que Pinzon rapporta de Rome un livre sur la navigation aux Indes (Duro, p. 231), et on a vu à la note précédente que, d'après le témoignage de Pedro Alonso Ambrosio, les renseignements rapportés de Rome, par Pinzon, venaient de la mappemonde du pape et d'un livre — *del mapa mundo del papa e de un libro*. (Duro, p. 231.) Enfin il faut noter ici la curieuse déposition de Francisco Garcia Vallejo, qui faisait partie de l'équipage de la *Pinta* et qui dit que, deux jours avant d'arriver à l'île de Guanahany, Pedro Niño, pilote de cette caravelle, parla à l'amiral et lui dit qu'il serait bon de ralentir la marche cette nuit-là, parce que « suivant les indications de « votre livre je me trouve à seize lieues de la terre, à vingt au plus » — *segund vuestro libro dize, yo me hallo desyseys leguas de la tierra o veynte a mas tardar.* (*Pleitos*, Vol. II, p. 219.) S'agirait-il, ici, de la *escritura* que Pinzon avait rapportée de Rome et dont il aurait remis l'original à Colomb, d'après Arias Perez Pinzon?

nous regardons comme apocryphe. Nous estimons donc que l'expression de *mapa mundy* ne doit pas ici être prise à la lettre et que les témoins ont voulu parler d'un de ces portulans italiens représentant une partie de l'Atlantique comme ceux de Bianco, de Pareto et autres qui existaient alors en assez grand nombre (42).

Quant au document, livre ou écrit datant du temps de Salomon, ou contenant des indications qui remontaient à cette époque, si absurde que nous paraisse aujourd'hui la croyance à une pièce à laquelle on attribuait cette origine et où cependant il était question de degrés et de l'île de Cypangu, elle paraît avoir été prise en très sérieuse considération par les gens de Palos auxquels on en parla, ainsi que par Pinzon lui-même, qui, au cours du premier voyage de Colomb, était dominé par l'idée de trouver Cypangu et qui paraît avoir fait partager cette idée chimérique à Colomb (43).

---

(42) Nous possédons encore une dizaine de cartes de ce genre ; mais il devait y en avoir alors un très grand nombre. Parmi celles que Pinzon put voir, M. Uzielli cite un planisphère peint par Girolamo Bellavista pour le pape Pie II, en 1462, et un autre exécuté par Antonio Leonardi pour le même saint-père, cartes qui devaient être au Vatican à l'époque où les deux Pinzon visitèrent la bibliothèque du pape. (Uzielli, *Vita e i tempi di... Toscanelli*, in *Raccolta*, pp. 303 et 304.) M. Harrisse, qui n'a aucune confiance dans les dépositions donnant tous ces renseignements sur les Pinzon, suppose néanmoins qu'ils ont pu voir la carte de G. Benincasa, dont nous avons deux reproductions, l'une datée de 1463, l'autre de 1470. Nous croirions plutôt qu'il s'agit d'une des cartes de Bianco qui, en 1448, en dressait une à Londres où figure, au sud-ouest du cap Vert, une ligne de côte dans laquelle M Yule Oldham croit reconnaitre le Brésil. (*Geographical Journal*, March., 1895.) Humboldt, qui n'a connu qu'imparfaitement les divers témoignages relatifs aux documents communiqués à Rome à Pinzon, croit néanmoins qu'il y a là « quelque fond de vérité ». « Il est tout naturel, ajoute-t-il, « qu'on se soit empressé de montrer à un grand et intrépide marin comme « Alonso Pinzon, quelques-unes des cartes ou mappemonde, que déjà les « bibliothèques d'Italie possédaient alors en grand nombre. La vue de l'île « Brazir dans une carte de Picigano (1367), ou l'Antilia d'Andrea Bianco « (1436) pouvait avoir frappé l'imagination du marin espagnol. » (*Examen critique*, Vol. II, pp. 88, 89.)

(43) Comme Humboldt, Tarducci croit qu'il y a un fond de vérité dans

C'est au moment où Pinzon revenait de Rome avec ces singulières informations et avec l'intention de les mettre lui-même à profit, disait-il, que Colomb entra en relation avec lui.

VII. — Pinzon communique ses renseignements à Colomb.

On a vu au paragraphe précédent que Colomb, auquel on avait sans doute dit à la Rabida que Pinzon était homme à lui être très utile, chercha à le connaître et dut attendre son retour de Rome pour le voir.

D'après les déclarations des gens qui furent témoins des préparatifs et de l'organisation de l'expédition de 1492, ainsi que d'après celles attribuées à Martin Alonso Pinzon lui-même, qui était mort depuis longtemps, quand ces dépositions furent prises, ce dernier aurait communiqué à Colomb toutes les informations qu'il rapportait de Rome relativement à l'existence de terres nouvelles à l'ouest, et lui aurait dit qu'il s'était proposé d'armer deux caravelles pour aller à la découverte de ces terres, sur lesquelles il croyait avoir des indications précieuses (44).

---

cette histoire, qu'il réduit à des proportions vraisemblables, en disant que le bibliothécaire avec lequel Pinzon s'entretint a pu lui montrer un manuscrit du *Milione* de Marco Polo, où il est question de Cipangu comme d'une île qui se trouvait à une grande distance de l'Asie et lui parler aussi des voyages ordonnés par Salomon à Ophir et à Tharsis, d'où l'on tirait tant d'or. Pinzon, qui n'était pas un lettré, aura été frappé par ces indications, dont il ne comprit peut-être pas bien le sens, et il n'y a pas à s'étonner que ceux qui les mentionnèrent d'après lui, bien des années plus tard, les aient si mal interprétées. (Tarducci, *Vita*, Vol. I, ch. XII, p. 200.)

(44) Las Casas dit qu'aux deux questions du Fiscal : s'il est vrai que Pinzon se proposait d'aller lui-même à la découverte des terres sur l'existence desquelles il avait des indications obtenues à Rome, et s'il est vrai qu'il communiqua ces informations à Colomb, un seul témoin, Arias Perez, fils de Martin Alonso répondit affirmativement et que ces « deux faits furent regar- « dés comme prouvés, sans qu'il se trouvât une autre personne capable d'en « soutenir la vérité ». (Liv. I, ch. XXXIV, Vol. I, p. 258.) Cela est inexact.

Sur le premier point, il ne peut y avoir aucun doute. Il est certain que pendant le séjour qu'il fit à la Rabida en 1491, Colomb chercha auprès des gens de mer de la région des renseignements complémentaires sur l'entreprise qu'il méditait ; lui-même témoigne du fait en nommant plusieurs de ceux qui le renseignèrent alors. Parmi ceux-là, il ne nomme, il est vrai, ni Vasquez, ni Pinzon, qui semblent lui avoir fourni des indications plus utiles que celles obtenues par toutes les autres voies ; mais il n'y a pas à s'en étonner. Colomb faisait mystère de bien des choses et cachait surtout très soigneusement les sources véritables de ses informations. Le fait qu'il conféra avec Pinzon et que celui-ci lui donna des indications dont nous ne connaissons pas bien le véritable caractère, mais auxquelles tous ceux qui en parlent, et Colomb lui-même, attachaient de l'importance, est attesté par trop de témoins différents, pour être méconnu (45). Ici encore, d'ailleurs,

---

Outre Arias Perez (*Pleitos*, Vol. II, p. 228), deux témoins, Martin Martinez et Manuel Valdovinos, auxquels on demanda s'ils savaient que Martin Alonso se disposait à aller à ses frais à la recherche des terres que Colomb découvrit (11e question, *Pleitos*, Vol. II, p. 126), répondirent, l'un, qu'il avait entendu dire cela par Pinzon lui-même (*op. cit.*, p. 139), le second, que d'autres aussi le disaient (*op. cit.*, p. 147). Quant à l'autre fait on va voir qu'il est également attesté par plusieurs témoins. Du reste Las Casas paraît n'avoir connu que la première enquête ; celles de 1532 et de 1535 lui ont échappé, ou s'il les a connues, il n'en a pas fait usage.

(45) Nous avons à cet égard les témoignages suivants : lors de l'enquête faite à Séville le 11 août 1515, on demanda aux témoins s'ils savaient que Martin Alonso Pinzon donna avis à l'amiral de l'existence de la terre découverte par Colomb, et s'il s'entretint avec lui de cette découverte et des indications obtenues à Rome. (12e question, *Pleitos*, Vol. II, p. 126.) Martin Martinez répond simplement qu'il a entendu dire cela à Palos à l'époque. (*Op. cit.*, p. 137.) Mais Arias Perez Pinzon, celui-là même qui avait accompagné son père à Rome, est très explicite sur ce point. Il déclare que, lorsque Colomb se fut entretenu avec Martin Alonso, celui-ci lui montra le document qu'il avait rapporté de Rome, « que cela fut pour l'amiral un grand encouragement », et que son père finit par lui donner l'original de la pièce : *e le diò la escriptura original.* (*Pleitos*, Vol. II, p. 229-230.) Dans l'enquête de 1532, on revient sur ce point en demandant aux témoins s'ils savent qu'au

Colomb reconnaît indirectement le fait en montrant, dans son journal de bord, qu'il conférait avec Pinzon sur les terres qu'ils cherchaient et sur la route à prendre pour les trouver, route que celui-ci réussit à faire changer. Diverses autres particularités, relevées dans ce journal, laissent voir que Pinzon avait des idées à lui sur les terres qu'il s'agissait de découvrir.

Le second point n'est pas si bien établi. A la question du Fiscal, s'il est à la connaissance des déposants que Pinzon se disposait à aller à la découverte des terres que l'amiral découvrit plus tard, les fils de Martin Alonso répondent par l'affirmative et plusieurs témoins disent tenir le fait de lui-même. Il est vraisemblable, toutefois, qu'il y a là quelques exagérations. Pinzon, qui croyait que Colomb lui était très redevable, a pu tenir ce langage sans qu'on doive en conclure qu'il se proposait réellement de faire la découverte qui fut faite en 1492. Mais que Pinzon ait eu ou n'ait pas eu quelque intention de ce genre, il n'est pas moins certain que la question du Fiscal suppose que l'objet de Colomb était simplement de découvrir les îles mêmes qu'il a découvertes, ce qui est un point intéressant à constater.

VIII. — Engagements que Colomb aurait pris avec Pinzon.

Les témoins qui déposèrent dans les enquêtes auxquelles nous empruntons tous ces renseignements, ne disent pas seulement que Pinzon communiqua à Colomb les renseignements qu'il avait rapportés de Rome; ils disent aussi que cette communication impressionna si vivement le futur

---

retour de Pinzon de Rome, Colomb se rendit à sa maison; que là il s'informa et s'instruisit de la navigation projetée et que Pinzon lui donna les indications nécessaires pour découvrir les Indes. (Duro, *Informe*... p. 232.) Pedro Arias répond affirmativement. (*Loc. cit.*)

amiral, qu'il proposa à Pinzon une association par laquelle il bénéficierait de la moitié de tous les avantages qui pourraient résulter de la découverte projetée, si on décidait les Rois Catholiques à la tenter (46). Alonso aurait accepté cette offre et se serait alors mis complètement à la disposition de Colomb, auquel il aurait donné son concours personnel de marin expérimenté et énergique, ainsi que celui des membres de sa famille ; il l'aurait aidé de sa bourse, aussi bien que de son influence et de son crédit.

Si l'on s'en rapportait entièrement aux témoignages donnés, les engagements que Colomb aurait ainsi pris

---

(46) Dans l'enquête du 24 août 1535 on demande aux témoins s'ils savent que Pinzon s'associa avec Colomb et lui donna les moyens pécuniaires de se rendre auprès des souverains pour faire avec eux un contrat en leurs noms à tous deux, et s'il est à leur connaissance qu'il était bien convenu que Colomb donnerait à Pinzon la moitié de tout ce qu'il obtiendrait de la couronne, et que tout ce qui serait ainsi stipulé leur profiterait également à tous deux. (10e question, Duro, *Colon y Pinzon, Informe...* p. 242.) Juan Martin Pinzon déclare que tout cela est exact et s'étend sur le sujet : Il a vu bien des fois Colomb causer avec son père de la dite découverte; Don Christophe Colomb convint avec le dit Martin Alonso Pinzon de lui donner la moitié de tout ce qu'il obtiendrait des Rois Catholiques pour la dite découverte. (Duro, *op. cit.*, p. 246-247.) Selon d'autres témoins, le contrat d'association aurait été motivé par la communication à Colomb des indications rapportées de Rome et par la renonciation de Martin Alonso à son dessein d'aller à la recherche des terres dont il croyait connaître l'existence et la situation. Diego Fernandez Colmenero dit que Martin Alonso se décida à prendre part à l'entreprise avec ses frères, quand l'amiral lui promit la moitié de tous les avantages des honneurs et des profits qu'il retirerait de l'expédition : *la mytad de todo el ynteresse de la onrra e provecho que dello se oviese.* (*Pleitos*, Vol. II, pp. 208-209.) Rodrigo Prieto et Pedro Medel déposent dans le même sens. (Enquête de 1532, Duro, *op. cit.*, pp. 231-233.) Francisco Medel déclare qu'au temps où Martin Alonso organisait la flotte, il dit au témoin que Colomb avait convenu de lui donner tout ce qu'il demanderait. (Enquête du 22 décembre 1535, Duro, *op. cit.*, p. 354.) Enfin Alonso Gallego cite les paroles mêmes que Colomb aurait adressées à Pinzon à ce sujet : « Señor Martin Alonso, « faisons ce voyage ; si nous réussissons et que Dieu nous fasse découvrir « la terre, je vous promets par la couronne royale de partager avec vous « comme avec mon frère. » Et cela, ajoute le témoin, je l'ai entendu dire bien des fois à Colomb : *lo oyó decir al dicho Colon muchas veces.* (Duro, *op. cit.*, p. 254.)

envers Pinzon étaient formels. L'expédition à faire devait être commune aux deux navigateurs. Colomb devait tout partager avec celui sans lequel il n'aurait rien pu faire, et il avait à cet égard donné sa parole ou sa signature.

Cette thèse, qui est celle des Pinzon, adoptée ensuite par la couronne, après la renonciation du fils de Martin Alonso, découle logiquement de l'ensemble des dépositions prises, particulièrement de celle du second fils de Pinzon, Juan Martin, et on ne saurait l'écarter complètement sans méconnaître nombre de faits qui semblent bien établis. Tout indique, réellement, que Colomb dut prendre de sérieux engagements avec l'aîné des Pinzon. Jusqu'alors, en effet, il n'avait pu rien faire, il avait même complètement échoué dans ses démarches à la cour. Maintenant, grâce à Pinzon, qui lui apportait de nouvelles indications et qui donnait à son entreprise le concours moral et matériel d'un marin instruit et réputé, il pouvait la porter de nouveau devant les souverains et la leur présenter dans des conditions différentes qui étaient de nature à la faire agréer. Il était donc tout naturel, s'il réussissait dans cette nouvelle tentative, qu'il fît à Pinzon une part plus ou moins grande dans les avantages qu'il obtiendrait des Rois Catholiques. Le fait, ainsi présenté ne soulève aucune objection. Ce qu'on ignore, ce qui reste douteux, malgré les affirmations peut-être intéressées ou influencées de quelques témoins, c'est dans quelle mesure que Colomb s'engagea avec Pinzon.

La famille Pinzon, particulièrement le second fils d'Alonso, Juan Martin, qui, pendant un temps, revendiqua contre les héritiers de Colomb la moitié des droits, privilèges et avantages auxquels ceux-ci prétendaient du chef des capitulations, et qui porta l'affaire devant les tribunaux (47), regardait le découvreur comme devant tout

(47) A la mort de Diego Colomb, fils de Colomb, sa veuve, Marie de To-

à Alonso. C'est celui-ci qui lui avait fourni les indications nécessaires pour la découverte des Indes Occidentales ; c'est lui qui, au cours de l'expédition faite dans ce but, mit les caravelles sur la bonne route (48); c'est lui qui voulut qu'on continuât à aller en avant, alors qu'il était question de retourner en arrière (49) ; c'est lui enfin qui

---

lède, soutenue et conseillée par Fernand Colomb, continua les procès que son mari avait engagés contre la couronne en revendication des droits et privilèges qu'il prétendait tenir des capitulations. Le fisc représenté par le licencié Villalobos, qui montra dans cette affaire un parti pris très arrêté contre les Colomb, entreprit de prouver que leurs prétentions étaient vaines, parce qu'en réalité ce n'était pas Christophe Colomb qui avait découvert les Indes, mais Martin Alonso Pinzon, sans lequel il n'aurait rien pu faire et auquel il avait promis de partager tous les avantages et bénéfices qui résulteraient de la découverte. Juan Martin Pinzon intervint dans ce procès pour réclamer, en se fondant sur l'association conclue entre son père et Colomb, la moitié de ce que les héritiers du grand homme réclamaient eux-mêmes, et c'est lui qui fit citer la plupart des témoins dont nous avons rapporté les dépositions. C'est lui aussi qui, à la suggestion vraisemblablement du fisc, présenta le questionnaire du 1er novembre 1532 qui fut soumis aux témoins. On en trouvera le texte dans Duro, *op. cit.*, p. 230 et sq. En 1535, Pinzon renonça en faveur de la couronne à tous ses droits (Duro, p. 237), et le procès continua entre le fisc et les héritiers directs de Colomb : Marie de Tolède et son fils, Don Luis Colon.

(48) Cette prétention de Pinzon paraît justifiée. Voyez ci-après chapitre V, paragraphe VI.

(49) Cette assertion s'appuie sur divers témoignages, d'après lesquels Colomb, pris de découragement peu de jours avant la découverte heureuse de San Salvador, parlait de rentrer à Palos et en aurait été empêché par l'opposition énergique de Pinzon. La plupart des biographes modernes de Colomb regardent cette histoire comme une invention dont l'objet était de faire valoir Pinzon aux dépens du chef de l'expédition. Il est possible que quelques-uns des témoins entendus aient été animés par des sentiments de ce genre, mais tous, assurément, ne sont pas dans ce cas, et nous croyons que, malgré la partialité évidente de quelques-uns d'entre eux, il résulte de tout ce qu'ils disent qu'il y eut un moment où il fut réellement question de renoncer à l'entreprise et que Martin Alonso Pinzon a dû, dans cette heure critique, jouer un rôle décisif. Nous reviendrons sur ce curieux incident du mémorable voyage de 1492 et nous montrerons qu'on peut en déduire des conséquences intéressantes.

fut l'âme de l'entreprise et qui, en fait, découvrit la première terre importante (50).

Ces prétentions extraordinaires, que les tribunaux castillans n'ont pas trouvées justifiées (51), ont été rejetées aussi par la critique entière. Prises à la lettre, elles sont insoutenables. Que Colomb ait dû à l'aîné des Pinzon des services considérables qu'il n'a jamais reconnus, cela ne saurait plus faire l'objet d'aucun doute ; mais il ne semble pas que ces services avaient la portée qu'on leur a donnée. Colomb devait beaucoup à Martin Alonso Pinzon, il ne lui devait pas tout.

Lorsqu'il arriva à la Rabida en 1491, après avoir échoué auprès des Rois Catholiques, il ne connaissait pas ce marin qui se trouvait à ce moment, comme on l'a vu, à Rome. A cette époque, le projet de Colomb était formé depuis longtemps, puisqu'il l'avait déjà proposé au roi de Portugal et qu'il y avait plusieurs années qu'il cherchait

---

(50) C'est de la *Pinta*, que commandait Martin Alonso, qu'on vit d'abord la terre ; mais Colomb déclara qu'il avait aperçu auparavant une lumière dans la même direction, et on s'en rapporta à lui. Pinzon, au rapport de Medel, prétendait que non seulement la terre avait été vue de son bord avant qu'elle ne le fût du navire de Colomb, mais encore qu'il l'avait reconnue et délimitée avant celui-ci. Pinzon, dont le témoignage doit avoir été rapporté inexactement par Medel, a dû vouloir dire qu'il avait découvert et reconnu l'île nommée Española par Colomb avant que celui-ci n'y arrivât, ce qui est exact. (Déposition de Francisco Medel dans Duro, *Colon y Pinzon*, pp. 258-259. Journal de bord, 6 janv. 1493.)

(51) Par la renonciation de Juan Martin Pinzon, sa famille se trouvait désintéressée dans les procès intentés par les héritiers de Colomb à la couronne et celle-ci fut ainsi substituée aux Pinzon. Mais, bien que les divers arrêts rendus dans ces procès n'aient pas reconnu comme fondées toutes ces prétentions des Colomb, aucun de ces arrêts n'a admis celles des Pinzon. En entrant dans la famille d'Albe, les Colomb étaient devenus influents, et comme Martin Alonso Pinzon était mort et que ses héritiers ne réclamaient rien, on ne tint aucun compte de leurs prétentions. On fit même comprendre à Villalobos, qui voulait instituer une nouvelle enquête pour montrer que les droits des Pinzon devenus ceux de la couronne étaient réels, qu'il devait s'abstenir et c'est ce qu'il fit. (Voyez la préface de Duro aux *Pleitos de Colon*.)

à le faire accepter en Espagne. Pinzon lui-même n'avait point alors les renseignements qu'il communiqua à Colomb et qu'il considérait comme ayant assuré sa découverte. Il est donc difficile de croire que Colomb, qui avait une si grande idée de l'importance de la découverte qu'il proposait, que des conditions quasi-royales pouvaient seules le satisfaire, ait pris vis-à-vis de Pinzon un engagement aussi extraordinaire que celui de tout partager avec lui. La nature même des conditions qu'il posait ne permettait pas d'ailleurs ce partage. Il semble aussi que, si un engagement de ce genre avait existé, il aurait été constaté par quelque document écrit. Un homme intelligent comme Martin Alonso, un armateur, c'est-à-dire un homme d'affaires, n'aurait pas procédé autrement. Or, les Pinzon n'ont jamais produit aucun écrit de ce genre et n'ont même jamais prétendu qu'il avait existé (52). Cette circonstance seule suffit pour donner la certitude que Colomb a dû se borner à des protestations de reconnaissance et à des promesses plus ou moins explicites, qu'il n'a probablement pas tenues (53).

---

(52) Las Casas, qui nie formellement que Colomb se soit engagé à partager avec Pinzon les bénéfices de son entreprise, et qui s'élève vivement contre les questions du fisc dont l'objet, selon lui, était d'arracher aux témoins des dépositions contraires à la vérité, fait au sujet du contrat par lequel Colomb se serait lié à Pinzon la remarque suivante : « Vicente Yanez, qui vécut « longtemps après son frère et que j'ai connu personnellement, aurait for- « mulé quelque plainte à ce sujet, ou en aurait dit quelques mots. Il ne m'au- « rait pas caché cela, à moi, qui suis de ce temps-là, et pourtant il n'en a « jamais été question ; jamais il n'a été rien dit de pareil avant l'ouverture de « ce procès. » (Las Casas, Liv. I, ch. XXXVI, p. 257.) L'historien des Indes reconnait cependant que Colomb « dut promettre quelque chose [à Martin « Alonso], parce que les hommes ne se font mouvoir que par l'utilité et « l'intérêt, mais il ne dut pas lui faire les grandes promesses que certains « prétendent qu'il fit. » (*Op. cit.*, p. 256.) Du reste, Las Casas, comme nous l'avons déjà fait remarquer, semble n'avoir connu que les premières enquêtes.

(53) Le capitaine Duro, qui a donné de bonnes raisons pour croire que Colomb avait fait avec Pinzon un contrat, dont nous ne connaissons pas la teneur, mais qui assurait probablement à ce dernier l'une ou l'autre des

Les services que Martin Alonso Pinzon rendit à Colomb dans cette dernière phase de l'élaboration du projet que ce dernier avait formé depuis plusieurs années déjà, ne sont pas moins considérables et, bien qu'il soit difficile de les préciser, on peut avancer que sans sa collaboration, ce projet n'aurait pu reparaître devant les Rois Catholiques avec quelque chance de succès. Si l'on en croyait des témoins qui parlent d'après Pinzon lui-même, celui-ci disait que Colomb lui devait ce qu'il était (54). Il y a là certainement une grande exagération. Mais l'efficacité du concours de Pinzon dans la mise à point du projet de Colomb n'est pas moins réelle, et on doit tenir pour certain que le fait seul qu'un homme comme lui approuvait et encourageait son entreprise et annonçait qu'il devait y participer, fut pour beaucoup dans les résultats obtenus

---

grandes charges dont il était investi par les capitulations, dit que « l'absence « des actes rend très difficile l'établissement de la vérité sur ce point, mais, « comme la saine raison et la critique — ajoute-t-il — s'accordent à écarter « la probabilité que Pinzon ait consenti à sacrifier tout ce qu'il possédait « pour le caprice assez singulier de servir sans objet ou avantage les inté- « rêts d'un étranger, on doit présumer, ou bien que les actes furent égarés « à la suite des circonstances de la mort de Martin Alonso, en l'absence de « ses fils, ou qu'en homme d'honneur qui était incapable de manquer à sa « parole, il eut foi dans celle de gentilhomme du général de Leurs Altes- « ses... ou peut-être encore aura-t-il remis à plus tard la rédaction du con- « trat. » (Duro, *Pinzon en el descubrimiento de las Indias*, p. 56.)

(54) Francisco Medel qui donna son témoignage dans l'enquête ouverte à Séville le 22 décembre 1535, dit que quand les caravelles revinrent de la découverte, Pinzon, qui était malade, se fit conduire à la Rabida, où il lui raconta une altercation qu'il avait eue avec Colomb quand celui-ci parlait de retourner à Palos. Dans cette circonstance, Colomb se serait emporté au point de menacer Pinzon de le faire pendre, menace à laquelle celui-ci aurait répondu : « Je mérite que vous me traitiez ainsi pour vous avoir mis « dans la position où vous êtes » : *eso merezco yo por haberos puesto en la honra en que os he puesto, para que me digáis eso*. (Duro, *Colon y Pinzon*, p. 259.) Voyez sur ce point la déposition entière de Medel. La conversation qu'il rapporte aurait eu lieu très peu de temps, quelques jours seulement peut-être, avant la mort de Pinzon.

par Perez, quand il se rendit auprès de la reine pour plaider la cause du Génois.

Le concours effectif que Pinzon donna à Colomb, avant la mise à la voile de l'expédition, n'est pas le seul service signalé qu'il lui rendit. Nous verrons en effet, à un autre chapitre, qu'on peut dire que sans l'énergique et intelligente intervention de ce marin, au cours du fameux voyage, Colomb aurait été probablement obligé de rentrer à Palos sans avoir atteint son but.

IX. — Jusqu'à présent, il ne s'agit toujours que d'îles ou terres nouvelles à découvrir.

On a vu que, lorsque Colomb quitta la cour de Castille, il avait renoncé à tout espoir de faire agréer son projet aux Rois Catholiques, et qu'à son arrivée à la Rabida, où il venait chercher son fils, il n'avait d'autre dessein que celui d'aller porter ses propositions à la France. On a vu aussi que, d'après le témoignage du médecin Garcia Fernandez, il aurait suffi à Colomb de s'ouvrir au frère Juan Perez pour gagner les sympathies de ce religieux, et pour le déterminer à faire une démarche insolite auprès de la reine, dont le succès ne s'explique pas.

Mais les faits relevés aux paragraphes précédents ont montré aussi que, contrairement à ce que rappelle Fernandez, Colomb, pendant le nouveau séjour qu'il fit à la Rabida, s'entretint de son projet avec bien d'autres personnes qu'avec ce médecin et avec les religieux du couvent; qu'il chercha à recueillir d'autres renseignements sur l'entreprise qu'il méditait et qu'il se mit, dans ce but, en rapports avec plusieurs pilotes de la région, notamment avec Martin Alonso Pinzon, dont il chercha et obtint le concours.

Sur ce point essentiel la déposition de Fernandez est donc inexacte. Ce témoin a ignoré ou négligé des faits importants qui peuvent expliquer, d'une manière plausible,

comment les Rois Catholiques furent amenés à renouer leurs relations avec Colomb. On ne comprend guère, en effet, que le P. Perez ait réussi aussi complètement et aussi promptement dans ses démarches à la cour, s'il n'avait à faire valoir auprès de la reine que des considérations d'ordre général suggérées par les confidences de Colomb et par la crainte de le voir passer à l'étranger. Il en serait tout autrement, si ce religieux avait été mis en position de dire à la reine des choses qu'elle ignorait et qui étaient de nature à l'impressionner, et c'est précisément ce que les dépositions prises dans les procès dits de Colomb donnent lieu de croire qu'il fit.

Par Velasco, par Vasquez et par d'autres, par Pinzon surtout, Colomb avait obtenu des indications qui complétaient ou confirmaient celles qu'il avait déjà, et qui ne pouvaient que donner plus de consistance à son projet. En s'attachant Pinzon, il s'assurait, en outre, l'appui moral et matériel de l'homme le plus capable de faire réussir une entreprise comme la sienne, entreprise qui prenait par là même une importance qu'elle n'avait pas auparavant.

On est donc fondé à dire que, pendant le séjour qu'il fit à la Rabida et à Palos en 1491, Colomb recueillit sur son projet original, — celui qu'il avait vainement pressé le roi João et les Rois Catholiques d'accepter, — des indications nouvelles qui lui donnaient plus de valeur et qui le rendaient ainsi plus acceptable. Ou il faut rejeter en bloc tout ce que tant de témoins rapportent de l'activité de Colomb à cette époque, de ses conférences avec Pinzon et avec d'autres, ainsi que tout ce que lui-même dit des renseignements qu'il recueillit alors, ou il faut reconnaître qu'il trouva dans ces renseignements des éléments importants de rectification ou de confirmation, et que c'est là seulement que son projet prit sa forme définitive, celle qui le fit agréer en dernier lieu par les Rois Catholiques.

Si nous cherchons maintenant ce qu'était alors ce pro-

jet, nous trouvons dans les dépositions qui nous ont fourni tant de détails curieux et peu connus sur l'emploi du temps de Colomb, pendant le séjour qu'il fit à la Rabida en 1491, des indications très utiles à ce sujet.

Ce qui frappe, tout d'abord, c'est qu'on n'y voit rien qui puisse donner à penser qu'il s'agissait de franchir l'espace maritime séparant les extrémités occidentales du monde de ses extrémités orientales. Pas un de ceux qui nous assurent, — à tort ou à raison, cela importe peu, — que Pinzon se proposait d'aller, de son chef, à la recherche des terres que Colomb devait découvrir, ne fait aucune allusion à cela ; rien de ce qu'on nous dit des renseignements que ce marin obtint à Rome ne se rapporte à ce sujet ; rien dans les informations que Colomb recueillit auprès de Pedro Velasco et qu'il note avec soin, rien dans les indications si curieuses que Vasquez donna sur ce qu'il fallait faire pour atteindre les terres inconnues situées au delà de la mer de Sargasses, ne laisse voir que les uns ou les autres pensassent que ces terres nouvelles faisaient partie des régions de l'Asie Orientale, ou se trouvaient dans leur voisinage. Ce que Colomb cherche auprès de tous ces pilotes qu'il interroge, ce n'est pas la confirmation de l'idée de la proximité de l'Asie et de la possibilité d'y arriver en naviguant vers l'occident, sur tel ou tel parallèle, c'est la confirmation de la croyance qu'il existait à l'ouest des terres nouvelles à découvrir.

En fait, et c'est une remarque sur laquelle il faut appeler l'attention, à l'époque où le fisc rédigea les différents questionnaires qui furent soumis aux témoins cités, personne, pas plus chez ceux qui poursuivaient que chez ceux qui se défendaient, ne paraît s'être douté que Colomb pouvait avoir eu un autre objet en vue que celui de découvrir de nouvelles terres. Et cela se passait en 1512, en 1515 et en 1532 et même en 1535 et en 1536. La légende du grand dessein de Colomb, c'est-à-dire d'un plan de pas-

sage aux Indes Orientales basé sur une conception scientifique, n'était donc pas encore formée à ce moment, ou tout au moins n'était pas connue des témoins, car autrement, quelque chose de cette manière de voir aurait percé dans les dépositions faites par des gens qui avaient connu le célèbre Génois et ses compagnons, et dont quelques-uns avaient eux-mêmes pris part à la grande découverte, tandis que les autres avaient vécu dans le milieu où l'expédition fut préparée et mise à exécution.

Il n'est pas douteux que, comme Colomb, Pinzon croyait à l'existence de terres non encore découvertes à l'ouest. Nous connaissons les raisons sur lesquelles il fondait cette croyance et nous savons qu'elles n'avaient rien de théorique; s'il était acquis que la conviction de Colomb était au contraire basée sur des considérations ayant un caractère spéculatif, il ne faudrait pas hésiter à reconnaître que ces deux hommes étaient séparés par toute la distance qui existe entre une conception scientifique et des notions purement empiriques. Mais jusqu'à présent rien ne montre que tel était le cas. Loin de là, nous voyons Colomb rechercher les conseils de Pinzon et les renseignements qu'il pouvait donner, non sur des questions de navigation ou d'exécution matérielle, mais sur ce qui faisait l'objet même de son entreprise : la découverte à faire.

Ayant tous les deux le même objet en vue, et animés tous les deux de la même ardeur, nous les voyons se mettre d'accord pour agir en commun. Nous ne connaissons pas les termes de cet accord ; mais nous n'avons pas besoin de les connaître pour savoir que ce qui en faisait la base, c'était la découverte de certaines îles où terres de l'Océan, sur lesquelles ils croyaient l'un et l'autre avoir des indications (55), et non la recherche d'une route plus

---

(55) Le capitaine Duro remarque à ce sujet que « Pinzon sympathisait avec « l'idéal de Colomb et était du même avis que lui sur deux points : à savoir:

courte pour aller aux îles indiennes des épices et aux riches ports des possessions asiatiques du Grand Khan.

Voilà ce que laisse voir une lecture attentive de toutes ces dépositions. Malgré leur exagération, flagrante sur certains points, leur sympathie évidente pour les Pinzon et le sentiment de malveillance ou de jalousie envers Colomb qui perce chez quelques témoins, elles nous laissent l'impression bien nette qu'il n'a jamais été question d'autre chose, pour le chef de l'entreprise et pour Pinzon, ainsi que pour tous ceux qui y prirent part, que de la découverte des îles mêmes qui furent découvertes, que tout le monde désignait, à l'époque où ces dépositions furent prises, par l'expression des Indes.

Nous pouvons donc conclure de tout ceci que, pas plus à l'époque des enquêtes motivées par les procès dits de Colomb qu'à celle à laquelle les témoins se rapportent, on ne connaissait la prétention de Colomb d'avoir organisé son expédition pour aller aux pays des épices. Si telle était réellement le but qu'il poursuivait, nous avons constaté qu'il ne l'a laissé voir dans aucune des démarches qu'il a faites jusqu'en 1491 pour faire agréer son projet. Reste à savoir si dans ses dernières négociations avec les Rois Catholiques et dans les nombreuses démarches auxquelles l'obligèrent l'organisation de son expédition et l'équipement des trois caravelles qui devaient la composer, il se montra plus explicite à cet égard.

On peut, dès maintenant, toutefois, hasarder l'opinion que la légende qui donne pour but au premier voyage de Colomb la recherche d'un passage aux Indes par l'ouest, ne s'est accréditée que postérieurement aux années 1532, 1535 et 1536, date des dernières enquêtes où l'on entendit les survivants de la grande aventure de 1492.

« la possibilité de trouver des terres en naviguant vers l'Occident, et la pro-
« babilité que leur découverte compenserait surabondamment la peine qu'on
« aurait eue à les découvrir. (Duro, *Pinzon*, p. 29).

CHAPITRE DEUXIÈME

SECOND SÉJOUR DE COLOMB A LA COUR. LES CONFÉRENCES DE SANTA-FÉ. ACCEPTATION DE SON PROJET, 1491-1492.

I. — Démarche du P. Juan Perez auprès de la reine.

Les faits exposés au chapitre précédent en laissent supposer d'autres qui en sont la conséquence logique. Nous savons que Colomb s'était rendu à la Rabida avec l'intention arrêtée de passer en France. Nous savons qu'il fut détourné de ce dessein par les franciscains de ce couvent, et qu'au lieu de se préparer à quitter l'Espagne, il se mit à fréquenter les pilotes et marins de la localité et à recueillir de nouveaux renseignements relatifs à l'existence de terres à découvrir dans l'Atlantique. Nous savons, enfin, que les religieux de la Rabida, qui lui donnèrent l'hospitalité, s'intéressèrent beaucoup à son projet et que l'un d'eux intervint auprès de la reine pour la décider à renouer avec lui.

Tous ces faits, qui sont bien constatés, autorisent la supposition que les choses ont dû se passer à peu près de la manière suivante.

A la Rabida, où nous avons montré que Colomb n'était pas un inconnu, où, à son arrivée du Portugal il avait reçu des encouragements précieux, où même on lui aurait fourni des indications qui confirmaient celles qu'il avait déjà sur l'existence de certaines terres nouvelles à l'ouest

et où, par conséquent, on était persuadé de l'excellence de son projet, l'insuccès de ses démarches à la cour dut causer une pénible surprise, et il est tout naturel qu'on ait cru qu'elles pouvaient être renouvelées avec quelques chances de succès.

Les moines avaient pour cela des motifs valables, surtout si, comme il y a lieu de le croire, ils étaient renseignés sur les faits qui formaient la base du projet de Colomb. Dans ces conditions, ils pouvaient dire à notre Génois qu'il se décourageait à tort ; que si les souverains n'avaient pas été convaincus par les raisons qu'il leur avait données, il fallait leur en donner d'autres ; que Palos et les localités voisines étaient des lieux habités par des marins chez lesquels on pourrait trouver de nouveaux arguments à l'appui de son projet ; que parmi ces marins, il y en avait qui connaissaient par expérience les mers où il se proposait d'aller à la découverte, et d'autres, comme les Pinzon, dont les conseils en ces matières étaient précieux, et qu'il fallait voir tous ces gens-là pour obtenir de nouveaux renseignements et même des promesses de concours, qui le mettraient en position de se représenter devant les Rois Catholiques avec d'autres faits et des arguments auxquels on ne pourrait manquer de prêter attention.

Un tel langage était de nature à persuader facilement un homme qui ne s'était résolu qu'à regret à quitter l'Espagne, et, si nous n'avons aucune preuve documentaire qu'il a été tenu, nous savons, tout au moins, que Colomb a agi sous l'influence de considérations de ce genre, puisque, dès son retour à la Rabida, on le voit se mettre en relations avec tous les gens qui pouvaient lui fournir des renseignements sur l'objet qu'il avait en vue et qu'il sut mettre à profit.

C'est donc à la suite d'une sorte d'enquête conduite par Colomb lui-même, à la Rabida et à Palos, sur les motifs qu'il y avait de croire à l'existence de terres inconnues à

l'ouest, que se produisit l'intervention du P. Perez auprès de la reine dont parle Garcia Fernandez, qui nous la représente comme ayant eu lieu immédiatement après l'arrivée de Colomb au monastère et comme étant motivée uniquement par l'entretien que celui-ci eut avec lui, Fernandez, et le P. Perez (56).

Il est certain que ce religieux ne fit pas cette grave démarche spontanément, et que Fernandez se donne, dans cette affaire, un rôle qu'il n'a pas eu, ou qu'il exagère singulièrement. Il est évident, en effet, que Perez n'a pu s'avancer, ainsi qu'il l'a fait, qu'après que ceux qui s'intéressèrent à l'entreprise de Colomb et qui, mieux que lui, pouvaient la comprendre et la favoriser, comme Marchena, Pinzon, et d'autres peut-être, l'eurent mis en position de fournir à la reine des explications qui n'avaient point encore été données et qui étaient de nature à rendre plus probable le succès de l'entreprise.

Rien ne s'oppose à admettre que Perez écrivit d'abord à la reine, ainsi que le dit Fernandez, et que Las Casas le répète après lui (57). Peut-être que Pinzon le fit aussi ; en tous cas un témoin le dit (58). Il est également vraisembla-

---

(56) Frappé par le langage de Colomb, le gardien du couvent aurait envoyé chercher le témoin et « tous trois se mirent à discuter sur la question. A la « suite de cet entretien, ils chargèrent un homme d'aller porter à la reine « Isabelle, que Dieu ait reçu son âme, une lettre dudit frère Perez qui était « son confesseur. Le porteur de cette lettre fut un nommé Sebastien Rodri- « guez, pilote de Lepe. » (Déposition de Garcia Fernandez, *Pleitos*, Vol. II, p. 192.)

(57) Las Casas, liv. I, ch. XXXI, Vol. I, p. 242. Le capitaine Duro suppose que Perez écrivit non seulement à la reine mais aussi à des prélats et des seigneurs de la cour. (*Pinzon*, p. 31.) Aucun document ne le dit, mais c'est assez vraisemblable. Même remarque en ce qui concerne Pinzon, qui, outre la lettre qu'il aurait adressée à la reine, aurait également écrit à ses amis. (*Loc. cit.*)

(58) Déposition de Pedro Arias. (Duro, *Colon y Pinzon*, p. 233.) Ce qui semble confirmer le fait, c'est qu'un autre témoin, Diego Fernandez Colmenero, déclare qu'au retour de la grande expédition, la reine chargea un mes-

ble que la reine, ainsi avisée que l'affaire qu'elle avait repoussée était plus importante qu'elle ne le supposait, et qu'il y allait de l'intérêt de la couronne qu'on ne laissât pas Colomb la porter ailleurs, voulut savoir à quoi s'en tenir à ce sujet et qu'elle commanda au P. Perez de venir la trouver (59). Il partit donc pour Grenade, ou plutôt pour Santa-Fé qui était alors le lieu où se tenait la cour. Il partit nuitamment, secrètement, si l'on veut, bien qu'on ne comprenne pas l'objet de ces précautions (60). C'est Colomb qui loua la mule qu'il monta (61), et c'est probablement Pinzon qui fournit l'argent nécessaire (62).

D'après le témoignage de Fernandez qui, ici encore, se trompe grandement, Perez n'aurait eu qu'à se présenter à

---

sager d'aller dire à Martin Alonso Pinzon qu'elle voulait le voir pour qu'il la renseignât et pour qu'elle le récompensât, mais que lorsque cet homme arriva à Palos, Pinzon était mort. La reine, ajoute le témoin, fut très affectée de sa mort. (Duro, *op. cit.*, p. 237.) On sait que Pinzon qui arriva malade à Palos se fit transporter à la Rabida où il mourut très peu de temps après.

(59) « Les religieux retinrent Christophe Colomb dans le monastère en « attendant la réponse à la lettre envoyée à Son Altesse, pour voir ce qu'il en « résulterait, ce qui fut fait. Quatorze jours après, Notre Dame la Reine écri- « vit au dit frère Juan Perez, le remerciant de son intervention et le priant, « lui ordonnant, au reçu de sa lettre, de se rendre à la cour auprès de Son « Altesse, de laisser bon espoir à Christophe Colomb et de lui dire d'atten- « dre qu'elle lui écrivît. » (Déposition de Fernandez, *Pleitos*, Vol. II, p. 192.)

(60) « Dès qu'il eut reçu cette lettre, conformément à son contenu, le dit « frère partit secrètement du monastère, dans la nuit, sur une mule. » (Garcia Fernandez). Las Casas dit la même chose, mais en précisant que le départ de Perez eut lieu à minuit. (*Op. cit.*, Vol. I. p. 242.)

(61) Déposition de Rodriguez Cabezudo qui dit qu'il vit Colomb à Palos avec un religieux de Saint-François, et qu'il lui loua une mule pour que le religieux se rendît à la cour, où il alla en effet et fit des démarches pour l'amiral. (*Pleitos*, Vol. II, p. 18.) C'est à ce Cabezudo et à un prêtre nommé Martin Sanchez que Colomb confia son fils Diego lorsqu'il partit pour sa grande découverte.

(62) C'est l'opinion du Procureur (fiscal). Voyez la 13e question de l'enquête du 11 août 1515, à Séville. (*Pleitos*, Vol. II, p. 126, 127.) Dix-sept ans plus tard, le fiscal a la même opinion et cherche à la faire établir par les témoins. Voyez la 4e question de l'enquête de 1532 et la réponse affirmative de Pedro Arias. (Duro, *op. cit.*, p. 232.)

la reine pour obtenir d'elle les navires que Colomb demandait (63). Nous savons que les choses ne se passèrent pas ainsi, puisque les propositions de Colomb firent l'objet de nouvelles délibérations et qu'il s'en fallut de peu que les négociations ne fussent encore rompues définitivement. Mais il n'est pas moins vrai que c'est la démarche du P. Perez qui ramena Colomb à la cour, et que c'est ce qu'il dit à la souveraine qui la décida à reprendre des pourparlers qui cette fois devaient aboutir (64).

Nous ne savons par aucun document quelles raisons ce religieux fit valoir auprès de la reine pour arriver à ce résultat inespéré ; mais nous savons qu'il pouvait lui dire que des marins compétents, comme les Pinzon, avaient si bonne opinion de l'entreprise de Colomb qu'ils voulaient y participer ; que des gens qui étaient bien renseignés sur les explorations dont l'Atlantique avait été l'objet, ne doutaient pas qu'il n'existât à l'ouest des terres nouvelles à découvrir, et, s'il est vrai, comme le récit de Gomara le

---

(63) « Il se présenta à la cour et là ils décidèrent que l'on donnerait trois « navires au dit Christophe Colomb » : *e pareció en la corte et de alli consultaron que le diesen al dicho Cristobal Colon tres navios.* (Dép. de Fernandez, *op. cit.*, p. 193.) Las Casas remarque avec raison, à ce sujet, que celui qui fit cette déposition devait ignorer ce qui se passa à la Cour. (LAS CASAS, Vol. I, p. 242.)

(64) Il faut noter ici que Las Casas, qui était enclin à ajouter foi au récit que lui avait fait, à Española, un nommé Morales des rapports de Colomb avec le duc de Médina-Celi, place la correspondance de ce duc avec la reine en 1491, d'où la conclusion que ce serait l'intervention de ce duc plutôt que celle de Perez qui influença la reine en faveur de Colomb. (LAS CASAS, ch. XXX, Vol. I, pp. 237 et 238.) Mais nous croyons avoir montré que cette correspondance ne peut être placée à cette époque et qu'elle date de l'arrivée de Colomb en Espagne. Ce que le duc avait écrit à la reine a pu néanmoins contribuer à lui faire prêter une oreille plus favorable aux représentations de son ancien confesseur, auquel le premier rôle appartient dans cette affaire. Geraldini, qui écrivait avant Las Casas et avant Fernand Colomb, et qui, vraisemblablement, n'a pas connu la déposition de Fernandez, dit que Perez alla trouver les Rois Catholiques à Grenade et que ceux-ci « par égard « pour lui envoyèrent chercher Colomb ». (*Itinerarium*, Liv. XIV, p. 204.)

donne à supposer, qu'on savait à la Rabida qu'un pilote dont Colomb connaissait l'aventure avait réellement découvert une île nouvelle à l'ouest, il est évident que ce fait a dû être mentionné, et que le P. Perez n'a pas manqué de représenter qu'il y avait là une raison décisive pour croire au succès de l'entreprise proposée. Il est fort possible même que cette raison particulière ait eu plus d'influence sur la décision de la reine que toutes les autres considérations.

Il est clair que tout ceci suppose que les propositions de Colomb se rapportaient à des découvertes nouvelles, car, dans ce cas seulement, Perez pouvait dire à la reine des choses qui fussent de nature à la faire revenir sur sa première opinion. Il en serait tout autrement s'il s'agissait d'aller aux Indes par l'ouest ; dans ce cas, l'ancien confesseur de la reine, quelque influence qu'il eût sur la souveraine, n'aurait rien pu lui dire de satisfaisant. Pour toutes ces raisons, nous devons conclure qu'il est impossible que les choses se soient passées comme Garcia Fernandez les raconte et que la reine ait rappelé Colomb simplement par égard pour son ancien confesseur. Le succès de ce moine auprès de la souveraine ne s'explique que par la supposition qu'il put lui dire des choses que Colomb n'avait pas dites et qui furent considérées comme assez importantes pour motiver la reprise des négociations avec le futur amiral.

II. — Retour de Colomb à la cour.

Quoi qu'il en soit des raisons qui déterminèrent la reine, il n'est pas douteux qu'elle rappela Colomb, qui ne tarda pas à rejoindre Perez à la cour (65). Si l'on en croyait un

(65) C'est ce que disent Fernandez et Las Casas. Le récit des *Historie* est tout différent. Colomb, d'après son fils, aurait accompagné le P. Perez à la

document publié de nos jours, Perez lui-même aurait écrit à Colomb pour lui annoncer son succès et lui dire que la reine le demandait (66). D'après Fernandez, la souveraine

---

cour. (Chap. XIII, fol. 35 recto.) Mais ceci ne s'accorde ni avec le témoignage de Fernandez, ni avec celui de plusieurs autres témoins. M. Harrisse croit que Perez revint à la Rabida, puis retourna à la Cour avec Colomb et il fonde cette opinion sur la déposition de Cabezudo, où il est dit que Perez accompagna Colomb quand celui-ci vint à Moguer pour louer une mule. (*Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 357 et 370.) Mais cette mule était pour Perez, Cabezudo le dit formellement : « Il était avec un religieux de Saint-François « qui l'accompagnait. Il demanda au témoin une mule en location afin que « le religieux pût se rendre à la cour pour les négociations. » (Déposition de Cabezudo, *Pleitos*, Vol. II, p. 18.) Rien dans cette déposition et dans celles des autres témoins ne donne à supposer que Perez revint à la Rabida et retourna ensuite à la cour. Au contraire, Velez Allid dit nettement que Perez alla seul à la cour où l'on fit ensuite venir Colomb. (Déposition du 1er nov. 1532, DURO, p. 232.)

(66) En 1879 on publia dans le tome Ier d'une *Revue Franciscaine* imprimée en Espagne, la lettre suivante que le P. Perez aurait adressée de la cour à Colomb.

Nuestro Señor ha escuchado las suplicas de sus siervos. La sabia y virtuosa Isabel, tocada de la gracia del cielo, acogió benignamente las palabras de este pobrecillo. Todo ha salido bien ; lejos de rechazar vuestro proyecto, lo ha aceptado desde luego, y os llama à la Corte para proponer los medios que creáis más á propósito para llevar á cabo los designios de la Providencia. Mi corazón nada en un mar de consuelo, y mi espiritu salta de gozo en el Señor. Partid cuanto antes, que la Reina os aguarda, y yo muchó más que ella. Encomendadme à las oraciones de mis amados hijos y de vuestro Dieguito. La gracia de Dios sea con vos, y Nuestra Señora de la Rabida os acompañe. « Notre Seigneur Dieu a écouté les prières de ses « serviteurs. La savante et vertueuse Isabelle, touchée de la grâce du ciel, a « accueilli avec bienveillance les paroles de ce pauvre que je suis. Tout a « bien réussi. Loin de repousser notre projet, elle l'a accepté immédiate- « ment, et elle vous appelle à la cour pour vous proposer les moyens que « vous croirez les plus convenables pour mener à bonne fin les desseins de « la Providence. Mon cœur nage dans une mer d'allégresse, et mon esprit « tressaille de joie dans le Seigneur. Partez le plus tôt possible, car la reine « vous attend, et moi, encore plus qu'elle. Recommandez-moi aux prières de « mes fils aimés et de votre petit Diego. La grâce de Dieu soit avec vous, « et que Notre-Dame de la Rabida vous accompagne. »

Cette lettre, qui n'est pas datée et dont la provenance n'est pas indiquée est évidemment apocryphe ; la langue toute moderne dans laquelle elle est écrite le prouve suffisamment. Plusieurs auteurs, cependant, l'ont reproduite

écrivit à Colomb et lui envoya 20.000 maravédis (67). Las Casas dit la même chose, mais, évidemment, il parle ici d'après Fernandez. Suivant les témoins entendus dans les deux enquètes de 1532 et de 1535, c'est Pinzon qui défraya Colomb de toutes ses dépenses (68). Ni Las Casas ni les *Historie*, ni Fernandez ne précisent la date de cet

---

sans mettre en doute son authenticité, entre autres : le P. Coll (*Colon y la Rabida*, pp. 168, 169, 2e édition); Valladar (*Colon en Santa Fé*, pp. 36, 37); Lazzaroni (*Christophoro Colombo*, Vol. I, p. 276); Asensio (*Cristobal Colon*, Vol. I, p. 147).

(67) « La Reine Notre Dame envoya 20.000 maravédis en florins qu'apporta « Diego Prieto, habitant de cette ville, qui les donna au témoin avec une « lettre pour qu'il remît le tout à Christophe Colomb. » « Avec cette somme « il devait se vêtir convenablement et acheter une monture pour se rendre « à la cour; c'est ce qui fut fait. » (Déposition de Fernandez, *op. cit.*) La reine aurait ainsi fait remettre à Colomb en une fois et sur la recommandation de Perez, une somme plus considérable que la totalité des subventions qu'on lui avait accordées pendant plusieurs années.

(68) L'histoire des 20.000 maravédis envoyés à Colomb paraît très contestable. Garcia Fernandez est seul à mentionner ce fait que rien ne confirme. D'une part, en effet, Muñoz et Navarrete, qui ont relevé toutes les mentions de sommes versées à Colomb n'ont rien trouvé relativement à celle-là. D'autre part, des témoins qui déposèrent dans la même enquête que Fernandez ont fait des déclarations qui ne concordent pas avec la sienne sur ce point. Ainsi, lors de cette enquête, on demande aux témoins, s'ils savent que Martin Alonso Pinzon fit aller Colomb à la cour pour obtenir le privilège d'entreprendre la découverte et s'ils ont connaissance qu'il lui fournit de l'argent pour cela. (13e question, *Pleitos*, Vol. II, p. 127.) A cette question Martin Martinez répond qu'il a entendu Martin Alonso Pinzon lui-même avancer le fait (*Pleitos*, Vol. II, p. 137), et le fils de celui-ci, Arias Perez, déclare qu'il en est bien ainsi; que son père fit un arrangement avec Colomb et qu'il lui donna les moyens pécuniaires d'aller à la cour. Le témoin était présent quand cela eut lieu. (*Pleitos*, Vol. II, pp. 229-230.) A l'enquête de 1532 on demande encore aux témoins, (4e question), s'il est exact que Pinzon fit en sorte que l'amiral allât trouver les Rois Catholiques pour leur faire connaître ce que lui, Pinzon, savait, et pour les décider à ordonner une expédition, et s'il donna de l'argent à l'amiral pour cette négociation. (Duro, p. 232.) Pedro Arias répond affirmativement et ajoute que c'est Diego Prieto, de Palos, qui remit à Colomb l'argent que donnait Pinzon pour les frais de la négociation (*Ibid.*) Enfin, à l'enquête de 1535. Juan Martin Pinzon dépose que son père donna 60 ducats en or à Colomb pour aller négocier le privilège de la découverte. (Duro, p. 247.)

événement ; mais l'enchaînement des faits montre clairement que cela eut lieu dans la seconde moitié de l'année 1491 (69).

A en croire Garcia Fernandez, il aurait suffi à Colomb de voir la reine et de lui exposer son projet pour la convaincre et pour obtenir ce qu'il voulait (70). On va voir que c'est tout à fait inexact.

Tout d'abord, il est vrai, les négociations marchèrent assez rapidement, car la situation était alors changée pour les Rois Catholiques. Les Maures, chassés successivement de toutes les villes qu'ils occupaient, étaient réduits à la seule possession de Grenade et de sa riche plaine appelée la Vega. Dès le mois d'avril Ferdinand et Isabelle avaient commencé les opérations contre la capitale du roi Abou-Abdallah, dit Boabdil, et, le 14 juillet, ils avaient fondé, dans la Vega même, la ville de Santa-Fé, où ils séjournaient et d'où ils dirigeaient le siège du dernier refuge des Maures. C'est peu de temps après que Colomb se présenta devant eux.

---

(69) M. Harrisse suppose que c'est vers octobre ou novembre que Colomb se trouvait à la Rabida. (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 357.)

(70) « Colomb se présenta à la reine avec laquelle il s'entretint de son « projet et de là il revint pourvu d'une licence. » (Déposition de Fernandez, *op. cit.*) L'éminent historien Prescott, chez lequel on s'étonne de trouver une pareille assertion, dit que dans son entretien avec les souverains, Colomb développa de nouveau les arguments sur lesquels reposait sa thèse et tâcha de stimuler leur cupidité en dépeignant les régions de Cathay et de Mangi, qu'il était certain d'atteindre, sous les riches couleurs que leur avait données Marco-Polo, et représenta le grand intérêt qu'il y avait à porter la croix dans ces contrées payennes. (*Ferdinand and Isabella*, Vol. II, p. 125.) Un historien espagnol moderne justement estimé, Modesto Lafuente, nous assure, de son côté, que « Colomb exposa aux rois les raisons qu'il avait à l'appui « de son plan et sa conviction d'arriver aux Indes par la voie de l'occident ». (*Historia general de España*, Vol. II, p. 250.)

Est-il besoin de dire que ces assertions si positives et si propres à égarer le lecteur non prévenu, n'ont d'autres fondements que la croyance, chez leurs auteurs, que l'objet de l'entreprise de Colomb était le passage aux Indes par la route de l'ouest.

Les instances de Perez, secondées peut-être par une lettre de Pinzon et appuyées sur les faits et les considérations qu'il était chargé de faire valoir ; la correspondance que la reine avait eue précédemment avec Médina-Celi relativement au projet de Colomb, le penchant qu'elle avait, dit-on, pour ce projet, les succès obtenus de toutes parts contre les Maures, ceux sur lesquels on comptait encore, tout contribuait à faire bien venir, cette fois, celui qui apportait un monde à l'Espagne. Las Casas dit qu'outre Perez, plusieurs autres personnes, peu nombreuses il est vrai, ajoute-t-il, qui étaient favorables à Colomb, supplièrent la reine de reprendre les pourparlers avec lui (71) et c'est ce qu'on fit.

Mais, si désireuse que la souveraine fût de renouer avec Colomb, ses propositions n'étaient pas de celles qui pouvaient être acceptées sans examen, et cette fois encore on les renvoya à une commission (72).

III. — Les conférences de Santa-Fé. Fin de l'année 1491.

Nous sommes mal renseignés sur le caractère de la nouvelle commission qui fut appelée à se prononcer sur le projet de Colomb. S'agit-il d'une commission spéciale, comme celle que Talavera avait organisée et qui avait dédaigneusement écarté ce projet, ou simplement du grand conseil des Rois Catholiques, auquel les affaires importantes étaient souvent renvoyées?

Fernand Colomb chez lequel on s'attendrait à trouver un renseignement précis à ce sujet ne le donne pas. Après

---

(71) Las Casas, ch. XXXI, Vol. I, p. 213.

(72) Sanguineti suppose qu'il n'y eut là qu'une affaire de forme, parce que la reine était décidée à traiter avec Colomb. (*Vita*, p. 47.) Si tel avait été le cas, Isabelle n'aurait pas laissé partir une seconde fois Colomb qui ne fut rappelé, comme on le verra plus loin, que grâce à l'intervention de Santangel.

avoir rapporté le retour de Colomb à la cour et dit que la reine, sur les instances de Perez, « consentit à ce qu'on « revînt une autre fois à l'examen du projet de découverte », il passe aux conditions que son père posait et constate le refus de Leurs Altesses de les accepter (73).

D'après Geraldini qui, le premier, nous parle de cela et qui était un témoin oculaire, puisqu'il assista à l'une des réunions où le projet de Colomb fut examiné, c'est aux grands du royaume qu'il fut soumis et c'est dans « la ville « d'Illiberis que nous appelons aujourd'hui Grenade », que leurs délibérations eurent lieu (74). Selon Bernaldez, il s'agirait plutôt d'une conférence spéciale. Les rois, dit-il, « appelèrent des hommes qui étaient de savants astrolo- « gues et astronomes et des hommes de cour connaissant « la cosmographie, auprès desquels ils se renseignè- « rent » (75). Las Casas, notre dernier témoin, car ni Oviedo ni Gomara ne parlent de cela, est encore plus explicite. « Il y eut, — écrit-il, — une nouvelle enquête. Nom- « bre de personnes se réunirent en conseil ; on consulta « des philosophes, des astrologues, des cosmographes, si « toutefois il y en avait alors de capables en Castille, on « interrogea des marins, des pilotes (76). »

---

(73) *Historie*, chap. XIII, fol. 35 et 36.

(74) Geraldini, *Itinerarium*, ch. XIV, p. 204. Cette phrase fixe la date et le lieu de ces délibérations. Elles ne peuvent en effet avoir pris place à Grenade même puisque le siège de cette ville qui commença en avril 1491 ne se termina que le 2 janvier 1492, jour où les Rois Catholiques entrèrent dans l'Alhambra. Geraldini a donc voulu parler de Santa-Fé, bâtie par les Rois Catholiques dans la plaine de Grenade et qui, dans les premiers temps, en faisaient en quelque sorte partie. Las Casas nomme d'ailleurs Santa-Fé. Quant à la date elle doit être reportée aux derniers mois de l'année 1491. (Voyez sur ce point Harrisse, *Chr. Colomb*, Vol. I, pp. 381-382.)

(75) Bernaldez, ch. CXVIII, Vol. I, p. 359.

(76) *Hiciéronse de nuevo muchas diligencias, júntanse muchas personas, hobiéronse informaciones de filósofos, y astrologos, y cosmógrafos (si con todo entónces algunos perfectos en Castilla habia), de marineros y pilotos.* (Las Casas, *Historia de Las Indias*, Liv. I, ch. XXXI, Vol. I, p. 243.) On

Malgré le silence que Fernand Colomb garde à cet égard, il semble donc que le projet de Colomb fit alors l'objet de nouvelles conférences où on l'examina sérieusement, puisque, au rapport de Las Casas on y interrogea des marins et des pilotes, et que Geraldini y a entendu formuler des objections qu'il mentionne. D'après ce témoin « les « avis étaient partagés, un grand nombre des évêques du « royaume trouvaient les idées de Colomb manifestement « entachées d'hérésie, parce que, disaient-ils, Nicolas de « Lyra professe qu'il n'y a aucune terre habitée dans la « partie du globe inférieure à la nôtre, qui s'étend des îles « Fortunées, par la mer, jusqu'aux côtes de l'Orient ; et, « d'ailleurs, ajoutaient-ils, saint Augustin affirme que les « antipodes ne sont pas habités » (77). Ce texte est significatif, car il est évident que s'il s'était agi d'aller au pays de Cathay ou aux îles Asiatiques des épices, Geraldini n'aurait pas passé sous silence un fait de cette importance. Remarquons d'ailleurs que l'objection faite à Colomb que les antipodes étaient inhabités prouve que les îles ou terres nouvelles qu'il proposait d'annexer à la Castille étaient peuplées.

---

connaît incidemment deux des membres de cette commission : le cardinal Mendoza et Talavera, nommés l'un par Geraldini, l'autre par Las Casas.

(77) *Itinerarium, loc. cit.*, Geraldini dit qu'étant présent à la conférence où l'on souleva ces objections, il demanda à parler au cardinal Mendoza et lui fit remarquer que de Lyra et saint Augustin avaient été sans doute de grands théologiens, mais qu'assurément ils n'étaient pas cosmographes, puisque les Portugais avaient fait des découvertes qui prouvaient que leur opinion sur ce point n'était pas fondée (pp. 204 et 205). Tarducci remarque à ce propos que peut-être aurions-nous eu le spectacle de Colomb comparaissant devant le terrible Torquemada, si Geraldini, voyant le danger qu'un fanatisme aveugle faisait courir à Colomb, n'avait amené le Grand Cardinal à le couvrir de sa protection. (Tarducci, *Vita*, ch. X, Vol. I, p. 155.)

On vu, à une étude précédente, que d'après quelques auteurs, Colomb aurait été soupçonné d'hérésie dès l'époque des premières conférences, en 1486 et 1487. Nous croyons cette supposition mal fondée. Les Dominicains, dont l'influence était prépondérante, lors des premières conférences, savaient parfaitement que les antipodes étaient peuplés.

Nous n'avons aucune donnée positive sur la durée de ces conférences ; mais elles n'ont pu se prolonger bien longtemps, puisqu'elles commencèrent après la fondation de Santa-Fé en juillet 1491, et que tout était terminé en janvier 1492, comme on le verra ci-après (78).

IV. — Les conditions de Colomb.

Pour bien se rendre compte de l'importance de la décision que la conférence était appelée à prononcer, et que les Rois Catholiques devaient prendre après elle, il faudrait connaître exactement ce que Colomb proposait de faire, et, comme ce qu'il dit à cet égard est contestable, et que rien dans l'enquête que nous poursuivons sur sa vie, en Portugal et en Espagne, n'a encore été relevé qui soit de nature à confirmer ses assertions sur ce point, au contraire, nous ne pouvons en faire le point de départ d'aucune déduction acceptable. Mais, si nous sommes mal renseignés sur ce que Colomb voulait réellement faire, nous savons ce qu'il demandait ; sur ce point nous sommes amplement documentés.

On pourrait croire que Colomb, qui avait perdu tout espoir de faire accepter ses propositions en Castille, et qui voyait approcher le moment où il serait obligé d'abandonner ce pays, où son fils nous dit qu'il tenait à rester, pour aller recommencer ailleurs les pénibles et humiliantes démarches auxquelles il s'était plié pendant cinq ans, allait maintenant se montrer moins exigeant qu'il ne l'avait

---

(78) Au dire de Las Casas Colomb souffrit pendant ces quelques mois d'attente de la pauvreté, du froid et de la faim, car il fut réduit à cette extrémité à Santa-Fé, comme il le dit lui-même dans une lettre — *como el en una carta, dice que padeció en Sancta-Fé.* (Liv. I, ch. XXXII, Vol I, p. 249.) Dans les conditions où Colomb retournait à la cour : appelé par la reine, aidé par Pinzon, protégé par les Franciscains de la Rabida, il semble bien improbable qu'en si peu de temps il ait pu tomber dans une telle détresse.

été jusqu'alors, afin de faciliter les efforts de ses amis de Palos et de la Rabida, qui l'avaient fait rappeler à la cour. Cependant il n'en fut rien. Sûr de lui-même, parlant et agissant comme s'il tenait dans la main ce qu'il offrait, il posait des conditions si extravagantes qu'elles l'auraient couvert de ridicule s'il avait échoué. Il demandait, d'abord, qu'on lui assurât la somme nécessaire pour équiper trois caravelles, somme qu'il estimait à deux millions de maravédis (79) ; il voulait, à titre héréditaire dans sa famille, la noblesse, l'amirauté de l'Océan, la vice-royauté et le gouvernement des pays qu'il découvrirait (80). Le titre d'amiral de l'Océan devait comprendre tous les honneurs et privilèges qu'il comportait (81) ; sa vice-royauté devait s'étendre à toutes les îles et terres dont on lui devrait la découverte (82), et cette vice-royauté ne devait pas être honorifique mais effective. Colomb entendait « que

---

(79) « Pour tous les frais immédiats qu'il y avait à faire, ce qu'il demandait « n'allait pas ou ne dépassait pas deux millions de maravédis »... Il ne demandait pas cet argent pour son usage personnel, « il le voulait pour acheter « et gréer trois navires et acquérir les choses nécessaires pour le voyage ». Las Casas, Liv. I, ch. XXIX, p. 232.) Ailleurs Las Casas parle seulement d'un million. Voyez les pages 247, 248 et 250.

(80) ... « Il demandait la noblesse, et à perpétuité les titres d'amiral, de « vice-roi, de gouverneur, etc., etc. » (Las Casas, *op. cit.*, p. 243.) Les *Historie* ne parlent pas de la noblesse ; mais il est à croire que Colomb la demanda, puisqu'on la lui donna. Voyez sur ce point nos *Études critiques*, p. 75 et note 53.

(81)... « D'être amiral dans toute la mer Océane avec les droits, prérogatives, et prééminences qu'avaient les amiraux de Castille.» (Fernand Colomb, *Historie*, ch. XIII, fol. 35 verso.) Ces droits et prérogatives étaient à l'époque considérables. Colomb se fit délivrer, dans la suite, des expéditions en règle de toutes les pièces conférant ces privilèges, et elles figurent dans les différentes copies qu'il fit faire de son cartutaire. Navarrete les a aussi données dans le 1er volume de sa collection de *Viajes*.

(82) ... « Dans toutes les îles et terres fermes il serait vice-roi et gouver- « neur, avec cette autorité qui était accordée aux amiraux de Castille et de « Léon. » (*Fernand Colomb*, *op. cit.*, fol. 35, verso.) Colomb entendait cela de la manière la plus large, et son fils Diego, le second amiral, l'entendait comme lui.

« les offices de l'administration et de la justice dans toutes « les dites îles et dans la terre ferme seraient pourvus « absolument par lui, et retirés à sa volonté et à son ar- « bitre (83). Enfin, outre le traitement attaché à ses fonc- « tions, il serait perçu à son profit un droit de 10 % sur « tout ce qui serait acheté, échangé, trouvé, gagné et qui « existerait dans les limites de son amiralat (84). »

De pareilles conditions, sur lesquelles Colomb ne voulait rien rabattre, et qu'il posait en termes *sine qua non*, ne rendaient pas facile l'acceptation, par les conseillers de la couronne, de propositions sur lesquelles ils n'étaient pas suffisamment renseignés, puisque, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, celui qui les faisait ne voulait pas s'expliquer complètement, et qu'elles venaient d'un homme n'ayant aucune notoriété personnelle. Las Casas et Fernand Colomb reconnaissent, implicitement, que ce sont les exigences de Colomb qui furent la raison véritable de la longue résistance opposée à ses demandes. « Ce qui rendait plus dif- « ficile encore l'acceptation de ses propositions, écrit le « premier, c'était l'importance des avantages qu'il récla- « mait (85). » Il avait contre lui, dit en substance son fils, les conditions mêmes qu'il formulait et qu'il paraissait difficile de lui concéder (86).

L'acceptation de telles conditions aurait fait de Colomb,

---

(83)... *E che gli ufficii dell' amministratione, e giustitia in tutte le dette Isole, e nella terra ferma fossero da lui assolutamente proveduti, e rimossi a sua volonta, e arbitrio.* (*Historie*, fol. 35, verso.)

(84) *Dimandò il decimo di tutto quello, che si comprasse, fàrattasse, si trovasse, si guadagnasse, e fosse dentro de'confini del suo ammiragliato.* (*Op. cit.*) Outre ces 10 %, Colomb réclama plus tard 8 % à titre de participant pour un huitième dans les frais de l'entreprise. Voyez le commencement de l'acte instituant le majorat de Colomb. (NAVARRETE, Vol. II. p. 226.)

(85) LAS CASAS, *Historia*, Liv. I, chap. XXXI, Vol. I, p. 243.

(86) « Si ce qu'il proposait se trouvait vrai, ils estimaient que ce qu'il de- « mandait était beaucoup; et dans le cas contraire il leur paraissait légèreté « de l'accorder. » (*Historie, Loc. cit.*)

en cas de réussite, un personnage considérable, le plus grand du royaume par le rang, par la richesse, par la puissance effective. Et rang, titres, honneurs, émoluments, devaient passer à ses héritiers. Ce n'était pas seulement un homme qu'on élevait au-dessus des autres, c'était une famille dont le chef devait jouir à perpétuité de tous ces biens. Qu'on s'imagine ce qu'aurait été l'homme qui aurait réuni dans sa main la vice-royauté et les revenus non pas seulement des régions découvertes par Colomb lui-même, mais aussi de celles découvertes d'après ses indications, car telle fut la prétention que Diego Colomb éleva plus tard !

Les conseillers de la couronne ne soupçonnaient pas, il est vrai, que Colomb allait découvrir une moitié du monde, lui-même ne le soupçonnait pas davantage, mais pour insister, comme il le fit, sans jamais rien céder sur ce point, pour qu'on lui assurât les choses extraordinaires qu'il demandait, il faut bien qu'il ait avancé que ce qu'il proposait de découvrir était considérable, et la commission devait se dire que lors même qu'il ne découvrirait que quelques îles, ce qu'il demandait lui aurait fait une grande situation. En fait, les Rois Catholiques en jugèrent ainsi, car, avant même la mort de Colomb, ils songèrent à se ressaisir, et, après la mort de celui-ci, son fils et son petit-fils durent transiger avec la couronne, qui se refusa à perpétuer en eux ce qui avait été imprudemment accordé au premier amiral.

On s'est demandé si Colomb n'aurait fait connaître ses conditions qu'au dernier moment. Quelques auteurs (87) croient que ce fut à Santa-Fé qu'il en parla pour la première fois. Jusqu'alors, il ne s'était agi que de la découverte

---

(87) Lazzaroni, *Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 284, 285 ; La Torre y Velez, *Vida de Colon*, p. 293 ; Lafuente, *Historia General de España*, Vol. V, p. 251.

et non des conditions qu'on y mettait, qui n'auraient été discutées qu'après que la reine eut promis les caravelles (88). Dans cette manière de voir, la conférence de Santa-Fé n'aurait eu à s'occuper que de ce que Colomb demandait; mais cette thèse, insoutenable à tous les points de vue, est détruite par le témoignage de Geraldini, qui établit que la question de principe était également engagée à la conférence de Santa-Fé. Comment croire, d'ailleurs, que, pendant les cinq années d'instances de Colomb auprès des souverains et de la commission chargée d'examiner son projet, il n'ait jamais fait connaître ses conditions, et qu'on l'ait congédié en 1490 sans lui demander en quoi elles consistaient.

A ces raisons, suffisamment concluantes, il faut ajouter celle-ci que Colomb lui-même laisse voir que ses conditions étaient connues dès l'origine, quand il se plaint avec amertume qu'on se moquait de lui et qu'on le tournait en ridicule. Ce ne peut être, en effet, parce qu'il proposait d'aller à la recherche de terres nouvelles qu'on riait de lui. A cette époque d'explorations maritimes, fécondes en découvertes de ce genre, cette proposition n'avait rien de risible, et en admettant même qu'il eût offert, comme il l'a dit plus tard, de gagner l'Asie par l'ouest, on ne voit pas comment cela aurait donné matière à dérision. On comprend très bien, au contraire, qu'un étranger qui n'avait ni antécédents, ni ancètres, ni famille, qui portait des habits rapés et qui était réduit pour vivre aux secours qu'on lui donnait parcimonieusement, ou qu'il obtenait de quelque grand personnage, ait paru fort ridicule de demander, en échange d'une découverte problématique, une vice-royauté et des prérogatives tellement étendues que la puissance royale elle-même en était diminuée. A cette époque et dans les conditions où elles furent for-

---

(88) Lazzaroni, *loc. cit.*

mulées, de telles précautions devaient provoquer la raillerie et ont dû donner lieu aux sarcasmes ou aux plaisanteries dont Colomb paraît avoir gardé un pénible souvenir.

V. — Rejet des propositions de Colomb par la Commission de Santa-Fé.

Geraldini ne dit pas dans quel sens ceux qui participèrent aux conférences de Santa-Fé, qu'il avait suivies de près, se prononcèrent ; mais Las Casas ne nous laisse aucun doute à cet égard. Tous, nous dit-il, « tous, d'un « commun accord, répondirent que cela [ce que propo- « sait Colomb], était folie et chimère » (89). Sans être aussi explicite, Fernand Colomb dit, au fond, la même chose (90).

Bernaldez assure, il est vrai, que « l'opinion de la plu- « part, après avoir entendu les raisons de Colomb, fut qu'il « disait la vérité, de manière que le roi et la reine eurent « confiance en lui » (91) ; mais, la suite des faits montre qu'il se trompe, car nous allons voir Colomb congédié encore une fois après la nouvelle enquête prescrite par les souverains. Il est donc certain, quoi qu'on ait dit à ce

---

(89)... *Y todos à una voz decian que era todo locura y vanidad.* (Ch. XXXI, p. 243.) Les deux dernières pages de ce chapitre sont consacrées à l'arrivée de Colomb à la cour à Santa-Fé, à l'examen de ses propositions et au refus de les accepter.

(90) Après avoir mentionné l'arrivée de son père à Santa-Fé et les choses de « grande estime et d'importance » qu'il demandait, Fernand Colomb dit qu'il parut à la reine que c'était « chose dure que de les lui accorder — *le pa- « rve cosa dura concedergliele*, — d'où il résulta que l'affaire s'en alla tout « à fait en fumée — *totalmente andó in fumo.* » (*Historie*, ch. XIII, fol. 35, verso.) « C'est pourquoi, reprend-il plus loin, ces choses étant si importan- « tes et Leurs Altesses ne voulant pas les accorder — *e le Altezze loro non « volendo concederle*, — l'amiral, etc., etc. » (*Ibid.*, fol. 36, recto.)

(91) Bernaldez, *Historia de los reyes catolicos*, ch. 118, Vol. I, p. 359.

sujet (92), que le résultat des conférences de Santa-Fé fut défavorable à Colomb (93).

---

(92) Le fait avancé ici que les conférences de Santa-Fé repoussèrent le projet de Colomb n'est pas admis par M. Harrisse qui dit, au contraire, qu'elles furent favorables à Colomb et que c'est pour cette raison que les Rois Catholiques acceptèrent ses propositions. M. Harrisse base cette opinion sur le passage de Bernaldez mentionné ci-dessus, qui est corroboré, selon lui, d'abord, par le témoignage de Garcia Fernandez où il est dit qu'à la cour, après avoir consulté, on accorda à Colomb trois navires, et ensuite par le récit de Geraldini qui rapporte, comme nous l'avons vu, que le projet de Colomb fut discuté dans une commission composée d'hommes haut placés. (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 363.) On ne saurait voir dans le passage cité de la déposition du médecin de Palos une confirmation de l'assertion de Bernaldez. Il est vrai, comme le dit Fernandez, que les Rois Catholiques « consultèrent », et il est également vrai qu'après cette consultation ils firent droit aux demandes de Colomb, mais il ne suit pas de là que ce fut en raison de cette consultation qu'ils agirent ainsi. Quant au témoignage de Geraldini, il est neutre. Cet évêque ne dit ni que la conférence fut favorable à Colomb ni qu'elle lui fut hostile ; mais si l'on voulait tirer une induction du peu qu'il dit à ce sujet, elle serait plutôt contraire à cette manière de voir, puisqu'il constate que la plupart des prélats espagnols étaient opposés au projet de Colomb.

Reste l'assertion de Bernaldez, qui est formelle, mais qui est en contradiction avec l'assertion non moins formelle de Las Casas et de l'auteur des *Historie*, lesquels disent, l'un et l'autre, en précisant leurs termes, et en donnant des détails circonstanciés sur le fait, que la commission rejeta les propositions de Colomb. Elle est en contradiction aussi avec les propres paroles de Colomb, car s'il est vrai que les savants et cosmographes auxquels on renvoya, en dernier lieu, ses propositions, acquirent la conviction qu'il disait la vérité, il ne peut être vrai, comme il l'écrit à plusieurs reprises, que tout le monde se moqua de ses projets, qu'on les trouva ridicules et futiles et que seuls, en dehors de Leurs Altesses, deux moines partagèrent ses idées. Ce n'est pas tout. Si les choses se sont passées comme le dit Bernaldez et comme le croit M. Harrisse, il faut supprimer un chapitre entier de la vie de Colomb, celui relatif à son départ de Grenade et à son rappel sur les instances de quelques amis, toutes choses que Las Casas, sans parler des *Historie*, rapporte avec soin. C'est d'ailleurs ce que fait M. Harrisse, car cet épisode intéressant et décisif de la vie de Colomb ne figure pas dans son livre.

(93) Las Casas dit même que les membres de la commission tournaient Colomb en ridicule : « A tous propos ils le plaisantaient et se moquaient de lui, ainsi que l'amiral lui-même le rapporte et l'affirme. » (*Historia*, Liv. I, ch. XXXI, Vol. I, p. 243.) Las Casas fait ici allusion à la lettre de Colomb mentionnée à la note précédente, lettre citée plus au long à un autre chapitre.

Il n'en pouvait être autrement; subordonnée aux conditions extraordinaires que Colomb posait, l'acceptation de son projet était impossible de la part de conseillers de la couronne, qui devaient juger les choses au point de vue des intérêts des Rois Catholiques.

Las Casas dit que ce fut l'opinion de Hernando de Talavera qui entraîna celle des autres, et que la seule raison qu'il y avait pour cela, est qu'il n'entendait rien à la question (94). Mais il faut se tenir en garde contre les jugements de Las Casas, qui était un homme passionné et qui ne parle jamais avec impartialité de ceux dont il ne partageait pas la manière de voir. En ce qui concerne Talavera, il est certainement injuste (95). Les *Historie* disent aussi, cependant, que dans cette circonstance « l'avis du « prieur de Prado et de ses partisans était contraire à Co- « lomb » (96). Si le fait est exact, Talavera avait, comme on l'a vu, d'autres raisons pour rejeter les propositions de Colomb que l'incompétence en matière de cosmographie qu'on lui suppose.

Les deux biographes originaux de l'heureux navigateur, son fils et Las Casas, reconnaissent que la décision de la

---

(94) « L'homme qui eut le plus de part à cette dernière déconvenue de « Colomb fut le susdit prieur de Prado, dont l'avis entraina celui de ses amis, « et la seule raison qui le détermina c'est qu'il n'y entendait rien. » Las Casas, *op. cit.*, p. 243.) Cette remarque de l'évêque de Chiapas suppose que Talavera faisait aussi partie des conférences de Santa-Fé, ce qui devait être, d'ailleurs, si, comme le dit Geraldini, ce fut aux grands du royaume que l'on commit le soin d'examiner à nouveau les propositions de Colomb. Talavera, qui avait été l'âme de la première commission, occupait une situation trop grande pour ne pas être aussi membre de celle-ci.

(95) Les auteurs modernes renchérissent à cet égard sur ce que dit Las Casas. Ainsi Lazzaroni assure qu'il s'emporta contre Colomb en termes acerbes, qu'il déclara sa requête extrêmement arrogante et proclama qu'il ne convenait pas à la dignité de Leurs Altesses d'y condescendre et de traiter ainsi avec un aventurier étranger. (*Christoforo Colombo*, Vol. I, p. 287.) Voyez sur Talavera la troisième de ces *Études*, chapitre III, § 5.

(96) *Historie*, ch. XIII, fol. 35, recto.

commission aurait pu être différente, s'il ne s'était pas montré aussi exigeant; mais ils n'hésitent pas, néanmoins, à le louer de ne pas avoir abandonné ses prétentions. Fernand Colomb admire sa confiance dans le succès de son entreprise, et remarque, qu'alors qu'il était réduit à un tel état qu'il semblait devoir se contenter de quoi que ce soit, il se montra néanmoins « très décidé à ne vouloir accepter que « de grands titres et une grande situation, et demandait des « choses telles, que, s'il avait prévu et connu avec plus que « de la certitude — *più que certamente* — l'heureuse issue « de son entreprise, il n'aurait pas pu demander et sti- « puler davantage » (97). Las Casas s'exprime dans le même sens, mais se demande si Colomb n'aurait pas dû être plus accommodant (98). En général les auteurs modernes approuvent son attitude intransigeante.

---

(97) *E essendo ridotto in tempo, e in stato, che di qualunque cosa, e partito doveva contentarsi : fu animosissimo in non voler accettar, se non grandi titoli, e stato, chiedendo cose che, s'egli havesse preveduto e compreso più che certamente il fin lieto della sua impresa, non havrebbe potuto chiedere, o capitolar meglio.* (*Historie*, ch. XIII, fol. 35 verso.)

(98) « Ici nous devons faire remarquer la constance et la générosité de « Christophe Colomb, autant que sa sagesse, comme aussi l'assurance qu'il « avait, nous l'avons déjà dit, de réussir dans sa découverte — *la certidumbre...* « *que tuvo de su descubrimiento.* — Malgré la peine que lui causaient tant de « refus, tant de contradictions, malgré le besoin qui le pressait, il ne voulut « jamais rien céder de ses prétentions et il persista jusqu'au bout à réclamer « intégralement ce qu'il avait demandé dès le premier moment. Et cependant, « il est à croire que, s'il s'était montré plus coulant sur ce point, — et il « semble que dans sa situation, il aurait dû se contenter de n'importe quoi, « — les souverains n'auraient pas hésité à lui donner ce qui lui était néces- « saire. » (Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XXXI, Vol. I, pp. 243-244.)

(99) Parmi les biographes modernes de l'illustre Génois aucun ne l'a loué plus que Tarducci d'avoir refusé de céder sur ce point. Colomb, selon lui, n'était mû en ceci par aucun intérêt personnel, au contraire, il se sacrifiait lui-même. Tout entier à la grande idée qu'il avait conçue de faire servir la découverte qu'il projetait à la délivrance du Saint Sépulcre, il ne se croyait pas le droit de renoncer à aucun des avantages qu'elle devait lui rapporter. (*Vita*, Vol. I, ch. XII, p. 184. Voyez aussi le chap. IV du Liv. III.) Le plus récent des biographes de Colomb, Filson Young, attribue la ténacité de Co-

Quelle qu'ait été la source de la conviction de Colomb, il fallait qu'elle fût profondément enracinée en lui pour le déterminer à prendre et à maintenir une telle attitude. Il agissait, cela ne peut faire l'objet d'aucun doute, Las Casas le dit à plusieurs reprises, son fils le constate, et toute sa conduite le prouve, comme s'il était absolument certain de la réussite de ce qu'il proposait de faire. Mais ce qu'il faut aussi constater, c'est qu'il ne fait pas connaître les motifs de son inflexible ténacité. Ni lui, ni ses deux premiers biographes ne nous révèlent les raisons qui lui inspiraient une foi tellement profonde dans l'excellence de son projet, que Fernand Colomb et Las Casas eux-mêmes semblent s'en étonner un peu (100). Il garde, avec sa conviction, le secret de cette conviction. Il s'offre, on le repousse, il se retire.

VI. — Colomb est congédié pour la seconde fois. Janvier 1492.

Rien n'indique qu'on ait pris la peine de motiver à Colomb les raisons du congé qui lui fut brusquement signifié, à la suite des conclusions de la Commission ou Junte de Santa-Fé. Il semble même qu'on le traita dans cette circonstance avec quelque dédain.

« On eut si peu confiance dans ce que promettait Co- « lomb », — dit Las Casas en terminant le chapitre où il raconte les dernières démarches de celui dont il écrit l'histoire, — « on en fit si peu de cas, qu'on le congédia définiti-

lomb à un tout autre sentiment. C'est parce qu'il faisait ce calcul adroit que sa propre estimation des services qu'il proposait de rendre à l'Espagne ne serait pas sans influence sur l'idée que les Rois Catholiques s'en feraient. (*Christopher Columbus*, Vol. I, p. 123.)

(100) Cet étonnement est partagé par un des plus judicieux biographes modernes de Colomb : « On reste stupéfait et émerveillé, dit Ruge, de cette foi « inébranlable dans le succès, et de la confiance qu'il avait dans ce voyage. » (*Columbus*, p. 96.)

« vement: les souverains lui firent dire qu'il pouvait par-« tir. » Las Casas ajoute, — on ne sait si c'est sérieusement ou par ironie, — qu'ils lui souhaitèrent bon voyage (101).

On est fondé à dire que le caractère particulier des exigences de Colomb avait irrité et indigné les conseillers de la couronne, et peut-être aussi les Rois Catholiques eux-mêmes qui, comme eux, devaient voir là d'intolérables prétentions (102). On peut s'expliquer par ces sentiments, si naturels à l'époque et dans les conditions indiquées, le peu de ménagements que l'on prit pour faire savoir à celui auquel on devait donner plus tard bien plus qu'il ne demandait, qu'il n'avait plus rien à attendre des deux souverains dans lesquels il avait mis toutes ses espérances. Mais Colomb avait une âme bien trempée et, pas plus cette fois que l'année précédente, il ne faiblit devant la mauvaise fortune qui l'accablait. Sans hésiter, il reprit de nouveau la route de Cordoue avec le dessein bien arrêté de ne pas différer plus longtemps de passer en France, où, comme on l'a vu, il avait déjà décidé de se

---

(101) *Llegó à tanto el no creer ni estimar en nada lo que Cristóbal Colon ofrecia, que vinó en total despedimiento, mandando los reyes que le dijesen que se fuese en hora buena.* (Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XXXI, Vol. 1, p. 243.)

(102) C'est ainsi qu'en juge Lazzaroni : « Celui à qui on donnait la veille « une poignée d'argent pour se vêtir décemment, et à qui l'on accordait « comme une grande faveur trois caravelles pour exécuter son chimérique « dessein, le pauvre étranger qui vivait du travail de ses mains et des secours « des grands, s'élevait d'un coup à réclamer l'honneur le plus recherché en « Espagne, et demandait au souverain, par une hardiesse nouvelle, une par-« tie de son titre divin et de son autorité. Ce fut une explosion d'indignation « parmi les conseillers des monarques. La Majesté royale elle-même en fut « épouvantée. » (Lazzaroni, *Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 286.) Le mieux connu des historiens de l'Espagne pense de même : « Ces conditions paru-« rent exorbitantes, inadmissibles ; les courtisans et les grands, parmi les-« quels le docte archevêque Talavera, les traitèrent d'exigences offensantes « pour le trône et les considérèrent comme intolérables chez un misérable « aventurier étranger. » (Lafuente, *Hist. Gen. de España*, Vol. V, p. 251.)

rendre, quand les instances de ses amis de la Rabida et les relations nouvelles qu'il s'était créées à Palos le déterminèrent à se prêter à une autre tentative auprès des Rois Catholiques (103).

« Congédié une seconde fois par mandement des sou« verains, — reprend Las Casas, — et cette fois absolu« ment, sans emporter l'espoir, comme précédemment, « que la cour reviendrait à s'occuper de son affaire, Chris« tophe Colomb, plein de tristesse et de déception, comme « chacun peut se l'imaginer, s'éloigna de la ville de Gre« nade (104). »

On était alors au mois de janvier 1492. Le 2 de ce mois Grenade avait capitulé ; les Rois Catholiques avaient occupé l'Alhambra et fait dans la ville une entrée triomphale, à laquelle Colomb était présent (105).

---

(103) Ruge croit que Colomb était si persuadé que sa mission était providentielle et si certain que les Rois Catholiques céderaient à ses demandes qu'il n'en voulut rien rabattre et qu'il feignit seulement de s'éloigner : « Il « m'est impossible de croire que cette tentative de départ fût sérieuse. Co« lomb ne voulait qu'exercer une pression sur la reine et hâter sa décision. « C'est pourquoi il se garda bien de se faire prier quand on le rappela. » (*Columbus*, p. 97.) Fernand Colomb parle cependant comme si son père avait hésité avant de revenir sur ses pas. (Ch. XIV, fol. 37 verso.) Avec Markham (*Columbus*, p. 58), nous croyons que Colomb avait mûrement réfléchi sur ce qu'il avait à faire et que son départ fut le résultat d'une décision prise depuis longtemps et dont une acceptation pure et simple de ses conditions pouvait seule le faire revenir.

(104) Las Casas, Liv. I, ch. XXXII, Vol. I, p. 245. Dans le récit des *Historie*, qui est moins circonstancié, il n'est pas fait mention expressément du congé donné à Colomb ; mais l'auteur constate, comme l'évêque de Chiapas, que l'avis du prieur de Prado étant contraire et les rois ne voulant pas accorder ce que l'amiral demandait, les négociations échouèrent et l'amiral, après avoir pris congé de ses amis, se mit en route pour Cordoue — *se n'andiò alla volta di Cordova*, — pour préparer son voyage en France : *per dare ordine alla sua andata in Francia*. (F. Colomb, *Historie*, ch. XIII, fol. 36, recto.)

(105) On ne peut fixer la date exacte à laquelle Colomb fut avisé qu'il n'avait plus rien à attendre des Rois Catholiques, mais c'est certainement dans le mois de janvier, et après la reddition de Grenade ; Las Casas le dit net-

VII. — Intervention de Santangel pour faire rappeler Colomb. Janvier 1492.

C'est ici que se produisit le grand événement qui fit passer Colomb de la situation la plus désespérée au comble de la faveur. Il fut rappelé et on fit droit à toutes ses demandes. Nous n'avons sur cet événement que deux récits : celui de Fernand Colomb et celui de Las Casas, qui, pour le fond, ne diffèrent pas l'un de l'autre et qui, cependant, ne se ressemblent guère.

« Le même jour que l'amiral partit de Santa-Fé — dit « Fernand Colomb, — un de ceux que son départ affligeait « et qui voulait remédier à cela, Luis de Santangel, alla « trouver la reine et, avec les paroles que lui suggéra son

---

tement : « Il s'éloigna de Grenade où les souverains étaient entrés depuis le 2 janvier. » (*Loc. cit.*) Colomb reconnaît lui-même, d'ailleurs, avoir vu à cette date arborer les bannières royales sur les tours de l'Alhambra. (Prologue à son Journal de bord.) Et comme, d'un autre côté, Fernand Colomb écrit « qu'on entrait dans le mois de janvier » quand l'amiral partit de Santa-Fé (ch. XIV, fol. 36 verso), on doit placer l'événement dans les premiers jours de ce mois. Cependant Washington Irving (Liv. II, ch. VII, Vol. I, p. 160), Tarducci (Liv. I, ch. XII, Vol. I, p. 184), et Winsor (p. 177) donnent la date de février 1492. Fiske, sans plus de raison, place le fait en octobre ou novembre 1491. (*The Discovery*, Vol. I, p. 409.) Harrisse n'en fait aucune mention.

Ne tenant aucun compte du témoignage de Fernand Colomb et de celui de Las Casas, M. Thacher bouleverse toute la chronologie de cette phase de la vie de Colomb. Selon lui les conférences de Santa-Fé eurent lieu en novembre et en décembre 1491. La décision ayant été défavorable, Colomb quitte la cour à la fin de décembre (*Columbus*, Vol. I, p. 430) et se rend à la Rabida avec son petit garçon, et c'est alors que se produit l'intervention du P. Perez. Rappelé par la reine, Colomb arrive à Santa-Fé vers le 1er janvier 1492, à temps pour assister à la capitulation de Grenade. L'épisode du second rappel de Colomb, attesté par le fils même du découvreur et par Las Casas disparaît entièrement dans cette manière d'arranger les faits, qui semble n'avoir eu d'autre objet que de montrer Colomb réussissant, avant la chute de Grenade, à convaincre les Rois Catholiques de la nécessité d'accepter son entreprise, malgré les graves préoccupations que leur donnait la campagne qu'ils poursuivaient. (*Loc. cit.*, p. 436.)

« désir de la persuader, il lui dit qu'il s'étonnait de voir « qu'elle, qui avait toujours montré un esprit résolu en « toute matière grave et importante, en manquait mainte- « nant quand il s'agissait d'entreprendre une chose dans « laquelle il y avait si peu de risques à courir et qui pou- « vait tourner à la gloire de Dieu et de son Eglise, non « sans valoir des avantages à ses royaumes et leur faire « honneur (106). »

Continuant sur ce ton, Santangel aurait fait remarquer à la souveraine que, si quelque autre prince bénéficiait de cette affaire, il en résulterait un grand dommage pour son royaume et qu'elle s'exposait au reproche d'avoir mérité ce qui arriverait ; que celui qui proposait cette affaire était un homme de bon jugement et de savoir, qui ne demandait à être récompensé que proportionnellement à ce qu'il trouverait, qu'il consentait même à contribuer à une partie de la dépense et que, par conséquent, la reine ne devait pas considérer l'entreprise proposée comme étant aussi impossible que des savants le disaient ; mais que, lors même qu'elle serait incertaine, on pouvait bien risquer quelque chose pour la tenter. Enfin, il aurait insisté sur ce point que Colomb ne demandait que 2.500 écus pour équiper sa flotte, et il aurait conclu en disant qu'il ne fallait pas que la crainte de dépenser une aussi faible somme fît la reine abandonner cette affaire.

Devant un langage aussi ferme et aussi sensé, la reine aurait immédiatement cédé. Elle aurait voulu, nous disent nos deux biographes, attendre un peu pour se remettre des fatigues et des soucis que la guerre lui avait causés, mais puisqu'il fallait agir de suite, elle était prête à faire ce qu'on lui demandait, et même, au besoin, à mettre ses bijoux en gage pour couvrir les frais de l'expédition. Heureux de sa victoire, Santangel assura la reine qu'il ne se-

---

(106) Fernand Colomb, *Historie*, ch. XIV, fol. 36 verso.

rait pas nécessaire de recourir à cette extrémité et qu'il avancerait la somme indispensable. Cette promesse coupa court à toutes les hésitations et fit décider le rappel de Colomb (107).

Tel que le présente Fernand Colomb, cet épisode, un peu romanesque dans la forme, n'a rien d'invraisemblable. L'auteur des *Historie* a pu connaître l'intervention de Santangel soit par son père, soit par son oncle Barthélemy, ou par quelques papiers de famille qui n'existent plus, et Las Casas, qui reproduit le fait à peu près de la même manière, quant au fond, était en mesure d'en vérifier l'exactitude. Mais il est curieux de noter comment, sous la plume des autres biographes de Colomb, le récit de son fils s'est accru de détails parasites qui le rendent moins vraisemblable.

Le premier auteur de ces altérations de la version originale est Las Casas lui-même, qui reproduit le discours de Santangel, à la première personne, comme s'il en avait le texte authentique sous les yeux, et qui s'efforce de lui donner une forme dramatique. Santangel, dans le récit du bon évêque, plaide la cause de Colomb avec des accents pathétiques : lui, personnellement, n'a aucun intérêt dans cette affaire, mais il aime ses souverains et sacrifierait sa vie pour eux. C'est ce qui lui donne le courage de prendre la parole dans cette circonstance. On ne peut laisser cette entreprise passer à d'autres mains ; il faut en prendre la responsabilité, car elle donnera un nouvel éclat à la réputation des souverains, qui ne feront ainsi, d'ailleurs, que suivre l'exemple des Ptolémée, des Alexandre et autres grands rois. Il faut donc donner à Colomb ce qu'il demande (108). Enflammée par ce discours, Isabelle s'écrie qu'elle est prête à donner ses diamants pour tenter une

(107) *Op. cit.*, fol. 36 et 37.
(108) Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XXXII, Vol. I, pp. 246, 247.

si grande chose, et Santangel, pénétré de reconnaissance, se jette aux genoux de la souveraine. Luttant alors de générosité avec elle, il déclare qu'il avancera l'argent nécessaire et demande qu'on envoie chercher immédiatement Colomb qui est peut-être déjà parti (109).

L'exemple donné ainsi par Las Casas a été suivi par bien d'autres, et, parmi les auteurs modernes, c'est à qui apportera un trait de plus à la relation originale (110). Malgré ces inutiles superfétations, on doit admettre que, dans ses lignes générales, le récit de Fernand Colomb est exact, car, excepté sur quelques points secondaires qui sont mentionnés ailleurs, il est conforme à la suite des faits, tels que nous les connaissons, et Geraldini, qui écrivait à une date où il n'a pu connaître ni le récit du fils de Colomb, ni celui de Las Casas, en confirme la teneur (111).

Si l'on voulait tenir cet épisode pour imaginaire, il faudrait admettre que les conclusions de la Junte de Santa-

---

(109) *Ibid.*, p. 243.

(110) Au moment le plus pathétique de l'entretien de Santangel avec la reine, Muñoz fait entrer Quintanilla qui vient aussi intercéder pour Colomb (*Historia del Nuevo Mundo*, Liv. II, § XXX), et Washington Irving ajoute à leurs instances celles de la marquise de Moya (*Life*, Liv. II, ch. VII, Vol. I, pp. 162-163), qui, nous assure un autre, était assise sur un sofa pendant que cette scène mémorable se jouait entre la reine et ses deux interlocuteurs. (FISKE, *Discovery of America*, Vol. I, p. 416.) Chez Roselly de Lorgues, le tableau prend encore une plus vive couleur. Soudain, nous dit-il, la reine change d'attitude, son regard s'illumine, un mouvement mystérieux s'opérait dans son âme : Dieu lui ouvrait l'entendement. Ses yeux se dessillaient : elle comprenait Colomb tout entier. (*Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 212-213.)

(111) Geraldini raconte l'intervention de Santangel d'une façon moins dramatique et plus naturelle. Il dit que c'est après s'être informé auprès de Colomb de ce qu'il lui fallait pour entreprendre son long voyage et avoir appris de lui que trois mille pièces d'or et deux navires lui seraient nécessaires, que ce financier déclara « qu'il voulait bien se charger de l'entreprise et donner la somme nécessaire ». (*Itinerarium*, p. 203.) Il est vraisemblable que les choses se passèrent à peu près de cette manière, car, tout ami qu'il pouvait être de Colomb, Santangel était un homme d'affaires, ou plutôt un homme d'argent ; quelques auteurs modernes ont même vu en lui un usurier.

Fé n'avaient pas été défavorables au projet soumis à leur examen, et c'est ce que semble croire M. Harrisse, qui passe entièrement sous silence le fait en question. Mais, pour voir ainsi les choses, il faut rejeter le témoignage formel de Fernand Colomb et de Las Casas, qui est confirmé par celui de Geraldini et même par Colomb, qui a dit, comme on le verra plus loin, qu'il était déjà en route pour quitter l'Espagne lorsqu'il fut rappelé.

Il est permis, toutefois, de se demander si l'intervention de Santangel a suffi pour amener les Rois Catholiques à prendre ce parti et à accepter les dures et extraordinaires conditions que posait Colomb. Les *Historie* ne nomment que Santangel, et Las Casas, qui, à différentes reprises, constate l'intérêt que ce personnage prenait à Colomb, dit nettement que c'est lui qui décida la reine (112). Il y a là, il semble, quelque exagération. Santangel était un homme influent par sa situation plutôt que par sa naissance, car il était de race et de famille israélites (113). Ses aptitudes

---

(112) « Alors que tant de lettrés, tant de personnes de grande courtoisie « qui se trouvaient autour des souverains voulaient les détourner et les « dissuader d'accepter cette entreprise, ils finirent par y consentir et par la « favoriser sur l'avis d'un homme illettré qui, par sa bonne volonté, sut « chrétiennement et prudemment persuader la reine et la décider. » (LAS CASAS, *Historia*, Liv. I, ch. XXXII, Vol. , p. 249.) Un peu plus haut Las Casas dit de Santangel que c'était un homme très considéré et prudent que les souverains estimaient beaucoup et qui finalement décida la reine : *por quien finalmente la Reina se determinó.* (*Ibid.*, ch. XXIX, Vol. I, p. 228.)

(113) Comme tant d'autres personnages de cette époque qui devinrent la souche de grandes familles catholiques, les Santangel appartenaient à cette classe de Juifs convertis qu'on appelait des *Marranos* et que l'on soupçonnait de pratiquer en secret les rites de la religion juive. Ils étaient Aragonais et jouissaient d'une grande influence due à leurs talents, à leurs relations de famille et à leurs richesses. Malgré la considération dont ils étaient entourés, ils n'échappèrent point aux persécutions de l'Inquisition et plus de dix d'entre eux périrent sur le bûcher de 1486 à 1496 (KAYSERLING, *Christopher Columbus and the participation*, etc. New-York, 1894, pp. 66-71.) Luis de Santangel échappa par miracle au terrible tribunal et sut conserver, avec la faveur du roi Ferdinand, sa grande influence et ses charges. Il était membre du conseil royal (HARRISSE, *Christ. Colomb*, Vol. I, p. 389), trésorier de la Sainte-Her-

financières et ses richesses l'avaient fait admettre au conseil royal et il occupait divers emplois publics importants. Colomb, qui l'avait connu dès son arrivée à la cour, avait su gagner ses sympathies et, bien qu'il ne l'ait nommé dans aucun des rares passages où il parle en termes voilés de ceux qui lui avaient été utiles, il n'est pas douteux qu'il lui dût des services.

Il est invraisemblable, toutefois, que les objections persistantes qu'avait soulevées le projet de Colomb de la part de tous ceux auxquels les Rois Catholiques l'avaient soumis, se soient évanouies, comme le disent Fernand Colomb et Las Casas, à la suite d'un discours plus ou moins pathétique, qui ne contient rien, en somme, que la reine ne devait connaître déjà par Colomb lui-même et par les partisans de son entreprise. Colomb avait d'autres amis à la cour de Castille et on doit croire qu'ils ne restèrent point étrangers aux démarches de la dernière heure qui changèrent sa fortune.

VIII. — Autres personnages qui durent intervenir dans le même but: Mendoça, Quintanilla, la marquise de Moya, Juan Cabrero, Deza, Sanchez, etc.

Il serait intéressant de pouvoir déterminer la part de ceux qui, avec Santangel, contribuèrent à amener les Rois Catholiques à changer complètement de résolution vis-à-vis de Colomb et à lui accorder soudainement tout ce qu'ils

---

mandad ou police du royaume (Navarrete, Vol. I, p. 167, note), *el Escribano de racion et contador mayor* d'Aragon (chancelier et contrôleur général). Il était aussi fermier de certaines redevances royales et à la tête d'une grande maison de commerce. En 1497 le roi Ferdinand le garantit par patente spéciale contre toute accusation d'apostasie de la part de l'inquisition, et cette garantie s'étendait à ses descendants. Kayserling a donné le texte de cette singulière pièce (*op. cit.*, pp. 124, 125 et 147.) Voyez aussi sur les Santangel le petit ouvrage de M. Miguel Mir : *Influencia de los Aragoneses en el descubrimiento de America.* Palma, 1892, pp. 27-42.

lui avaient précédemment refusé, tout ce que leurs propres conseillers avaient refusé de donner.

En dépouillant la correspondance du découvreur du Nouveau Monde et les écrits des auteurs du temps, particulièrement ceux de Fernand Colomb, de Las Casas et d'Oviedo, on trouve que Colomb avait plus d'amis et de partisans de son entreprise qu'il veut le donner à entendre, quand il affirme que tout le monde le tournait en dérision, excepté deux moines. Outre ces deux moines, Perez et Marchena, dont on a fait connaître le rôle important, outre Médina-Celi qui le recommanda à la reine, et Quintanilla qui le reçut sous son toit, outre Deza, qui lui témoigna une bienveillance constante, et Santangel dont on vient de voir l'importante et décisive intervention, Colomb pouvait compter sur le concours de bien d'autres personnes qui avaient rang à la cour, ou qui étaient en position de l'y appuyer.

Gusman de Mendoza. — Parmi ceux-là les auteurs font une place prépondérante au grand cardinal d'Espagne, Gusman de Mendoza, qui aurait, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, obtenu pour Colomb une audience des Rois Catholiques lorsqu'il arriva à la cour, en 1486. D'après Oviedo, qui le premier a présenté les choses de cette manière, c'est grâce à l'intervention de ce grand personnage que notre Génois avait réussi (114). Cette opinion, qu'on retrouve chez Barros et chez Gomara, qui la lui ont vraisemblable-

(114) Après avoir dit que c'est par le moyen du cardinal et de Quintanilla que Colomb eut audience des souverains, et que c'est de là que date l'attention que l'on prêta à ses propositions, Oviedo ajoute : « Et l'affaire vint à se « conclure à l'époque où les Rois Catholiques tenaient assiégée la grande et « très renommée ville de Grenade, l'an 1492 de la nativité de notre rédempteur. » (*Historia General*, Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 20.) Oviedo veut évidemment dire ici que c'est cette première audience accordée à Colomb qui lui valut l'acceptation de son projet, et c'est bien ainsi que tous les auteurs l'ont compris. Mais le fait est inexact, on a pu s'en convaincre par l'exposé des différentes phases par lesquelles ce projet passa avant d'être finalement accepté.

ment empruntée (115), ne peut être acceptée sans réserve. Las Casas, qui la rapporte d'après Barros, reconnaît que le cardinal appuya chaudement Colomb à diverses reprises, mais ne croit pas que ce soit lui qui ait entraîné la reine (116). Ce prélat qui, à en juger d'après le récit de Geraldini, se montra favorable à Colomb dans la conférence de Santa-Fé, a probablement appuyé son projet ; mais il est à croire que si le ministre, alors tout puissant et sans lequel rien d'important ne se faisait, avait réellement voulu que ce projet fût accepté, on n'aurait pas congédié Colomb, comme on le fit, à l'issue de cette conférence (117). Tout ce qu'on peut avancer avec quelque certitude, c'est que ce grand personnage fit bon accueil à Colomb et lui témoigna de la sympathie ; peut-être appuya-t-il la proposition de rappeler Colomb ; il ne s'y opposa pas certainement.

QUINTANILLA. — Plus encore que le grand cardinal, Alonso de Quintanilla, *contador major* de Castille, c'est-à-dire contrôleur des finances, paraît avoir encouragé et appuyé Colomb, car Oviedo, Las Casas, Gomara et Garibay disent tous qu'il lui vint en aide de diverses manières (118) ; mais aucun d'eux ne le fait intervenir à la der-

---

(115) L'édition originale des premiers livres de l'ouvrage d'Oviedo est de l'année 1535, la seconde édition est de 1547. La première Décade de Barros ne parut qu'en 1552. On y lit que le roi refusa de donner audience à Colomb « jusqu'au moment où, par le moyen de l'archevêque de Tolède, Dom « Pero Gonzalez de Mendoça, le roi l'entendit et, finalement, son projet fut « accepté ». (*Da Asia*, Déc. I, Liv. III, ch. II, Vol. I, p. 250). Gomara répète presque textuellement ce que Oviedo a dit. (*La Historia*, Anvers, 1554, ch. XV, fol. 20.)

(116) LAS CASAS, Liv. I, ch. XXXII, Vol. I, p. 248.

(117) Voyez ce que nous avons dit à ce sujet, ÉTUDE III, ch. III, n° 3 M. Harrisse a exprimé une opinion contraire. Selon lui le rôle de Mendoça a été prépondérant en dernier lieu. (*Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 363, 378-380.) Gaffarel pense de même. (*Hist. de la déc. de l'Amérique*, Vol. I, p. 83.) Le P. Mandonnet a judicieusement critiqué cette manière de voir. (*Les Dominicains*, etc., p. 136 et sq.)

(118) Voyez ce que nous avons dit de ce personnage à l'*Étude III*, ch. II, § 4.

nière heure auprès de la reine. Herrera est le premier, croyons-nous, qui lui attribue un rôle dans cette circonstance. La reine, écrit-il, se voyant importunée par Quintanilla, comme elle l'avait été par Santangel, céda à leur conseil, et alors tous deux « lui baisèrent les mains » (119). Se fiant à cette assertion Muñoz d'abord (120), Washington Irving ensuite (121), et d'autres après eux (122), ont associé Quintanilla aux démarches de Santangel. C'est une addition malheureuse, car il a été démontré que de 1491 à la fin de 1492 Quintanilla était à Burgos et à Valladolid (123). Il ne pouvait donc pas baiser les mains de la reine à Santa-Fé ou à Grenade en janvier 1492.

La marquise de Moya. — Après Mendoza et Quintanilla, on nomme cette grande dame comme ayant pris une grande part au rappel de Colomb.

Beatrix Fernandez de Bobadilla, femme de Andres de Cabrera, premier marquis de Moya, était certainement en position de rendre de grands services à Colomb. Amie d'enfance de la reine, qu'elle ne quitta jamais et dont elle ferma les yeux, active, énergique, intelligente et dévouée à la souveraine, qui l'aimait beaucoup et qui appréciait ses qualités, elle avait une influence réelle à la cour, qu'elle suivait partout, même aux camps (124). Usa-t-elle jamais

---

(119) *Quintanilla, i Sant Angel la besaron las manos.* (Déc. I, liv. I, ch. VIII.)

(120) *Historia del Nuevo-Mundo*, Liv. II, § XXX.

(121) *Life*, etc., Vol. I, p. 161.

(122) Roselly de Lorgues, Vol. I, p, 212; Gaffarel, *Histoire de la découverte*, etc., Vol. I, p. 84.

(123) Voyez Navarrete, *Viage*, Vol. III, p. 601, et le chapitre II de l'Étude III, note 113.

(124) Au siège de Malaga, où elle avait accompagné la reine, elle faillit être assassinée par un prisonnier maure qu'on avait conduit au camp royal pour être interrogé par le roi. Voyant la marquise causer familièrement avec Don Alvaro de Portugal, il les prit pour les deux souverains et, tirant un poignard qu'il avait caché, il se précipita sur eux et leur porta à chacun un coup qui blessa le prince, mais qui glissa sur les broderies d'or du vêtement de la

de son pouvoir en faveur de Colomb ? On le suppose plus qu'on ne le sait ; mais la plupart des biographes de l'illustre navigateur ont admis la tradition qui témoigne du fait, sans chercher à remonter à sa source, dont la plus ancienne trace se trouve dans un poème latin que l'on dit être du commencement du XVI[e] siècle, mais dont l'authenticité n'est pas bien établie (125), et dans un ouvrage de

---

marquise. A leurs cris on accourut et le Maure fut massacré sur place. (PRESCOTT, *Ferdinand and Isabella*, Vol. II, p. 26 et les documents cités là)

Notons, en passant, que cet Alvaro de Portugal, avec lequel la marquise s'entretenait, était le frère du duc Ferdinand de Bragance décapité par ordre de João II de Portugal en 1483. Alvaro réussit à passer en Castille où on l'accueillit favorablement. Son fils Jorge de Portugal, fait comte de Gelves par Charles-Quint, épousa Isabelle fille de Diego Colomb, et leur petit-fils, Nuño de Portugal, devint en 1608 héritier des titres et des biens de Colomb. (Voyez notre mémoire sur la *Maison d'Albe.*)

(125) ALVAR GOMEZ de Ciudad-Real, seigneur de Pioz, de Pozo et Attançon — *De mira novi orbis detectione. Poetica prolusio* (De l'admirable découverte du Nouveau-Monde. Essai poétique). C'est un poème inédit publié par Pinel en tête de l'ouvrage cité à la note suivante, où se trouve, en vers naturellement, le discours que la marquise de Moya aurait tenu à la reine pour l'amener à revenir à Colomb. On y lit que cette noble dame, saisie d'une sainte fureur, interpella la souveraine de la manière suivante : « Isabelle, fille « des héros, illustre rejeton d'une famille illustre et qui doit donner le jour « à de petits enfants auxquels sont réservés l'empire des terres et les hauts « sceptres des mers, quelle lâche inaction te retient ? Quelle crainte remplit « ton cœur de terreurs effrayantes ?... Entreprends une chose que la muse « chantera et que le monde célébrera... Suis avec confiance la voie de Dieu « et les flottes de l'Hespérie sillonneront les flots de l'Atlantique, qui effrayèrent autrefois le tyran armé d'une massue et les destins te donneront les « terres et les mers *plus ultra*... Courage, vole, la fortune qui accable les « lâches élève aux cieux les audacieux et les vaillants... plus de délais, chasse « bien loin la faiblesse : un autre Tiphys est là : qu'il y ait un autre Argo !... « La reine transportée par ces exhortations, déride son front et ordonne que « Colomb revienne. »

L'auteur supposé de ce poème, qui ne manque ni de mouvement ni de couleur, était un poète renommé du XVI[e] siècle, qui mourut en 1538. Si nous étions certain de l'authenticité du poème qui lui est attribué, il y aurait là une preuve que la tradition, qui fait intervenir la marquise de Moya en faveur de Colomb, date au moins du commencement du XVI[e] siècle ; mais Pinel se borne à dire qu'il a reçu ce poème d'une personne digne de foi (p. 329), et, comme Antonio, qui cite Gomez avec éloge, et qui donne la liste de ses

la fin du siècle suivant, où il est dit que c'est la marquise de Moya qui contribua le plus à déterminer la reine à mettre Colomb en position d'exécuter son projet (126).

On a vu que, brodant sur ce thème, Washington Irving et Fiske font assister la marquise de Moya à la scène qui aurait eu lieu entre la reine et Santangel au sujet du rappel de Colomb. D'autres, comme Lafuente et Asensio, se bornent à dire qu'elle joignit ses instances à celles de Santangel (127) ; mais Burke et Markham lui font jouer dans la circonstance un rôle tout à fait décisif : c'est elle qui a tout fait et Santangel disparaît complètement ou passe au second plan (128). Il est à peine nécessaire de dire qu'aucun document du temps ne justifie de telles assertions.

---

ouvrages (*Biblioteca Hispan. Nova*, Vol. I, pp. 59-60) ne dit rien de celui-ci, il est permis de douter de son authenticité. L'allusion à Tiphys, qui semble avoir été suggérée par un passage des *Historie*, publiées seulement en 1571, et le fait que ce poème, dont l'objet est de glorifier la marquise de Moya, est publié dans un livre écrit visiblement dans l'intérêt de la famille et sur des pièces venant d'elle, donnent à penser qu'il a pu être composé pour la circonstance et faussement attribué à Alvar Gomez.

(126) Francisco Pinel y Monroy. *Retrato del buen vassallo, copiado de la vida y hechos de D. Andres de Cabrera, primero marques de Moya*. Madrid, MDCLXXVII, in-fol.

Voici le passage auquel nous nous référons : « Il est certain que ce fut « Doña Beatrix qui, voyant la reine incertaine et irrésolue, à cause des nom- « breuses difficultés que présentait l'admission de l'entreprise, contribua le « plus à l'encourager et à la déterminer à favoriser D. Christophe Colomb « afin que, sous ses auspices, il pût mettre à exécution son projet aussi mé- « morable qu'aventureux. » (Liv. II, ch. XXII, p. 328.) Pinel reconnaît lui-même que sa seule source d'information est le poème de Alvar Gomez cité à la note précédente. (Voyez p. 329.)

(127) Lafuente, *Historia general de España*, Vol. V, 251. Asensio, *Cristobal Colon*, Vol. I, p. 164.

(128) Burke, *A History of Spain*, Vol. II, p. 113, note 2. Cet auteur ne nomme même pas Santangel. Markham, *Columbus*, p. 28. Pour ce dernier la marquise occupe le premier plan et Santangel passe au second. C'est elle qui cherche à voir la reine, et qui la conjure de rappeler Colomb. Santangel ne fait que la seconder.

Andres de Cabrera. — Nous n'avons non plus aucune indication authentique sur le concours que le mari de la marquise, Andres de Cabrera, aurait donné à Colomb. Comme elle, il était en position de le servir efficacement, car il était l'un des plus anciens défenseurs des droits d'Isabelle, qu'il avait soutenus auprès du roi Henri IV à une époque où ils étaient très contestés, et il jouissait d'une grande autorité. On le considérait comme le type du gentilhomme accompli : droit, brave, généreux et loyal ; son biographe l'a peint sous les traits du vassal parfait (129).

Juan Cabrero — Un homme dont l'intervention à la dernière heure paraît avoir été plus certaine que celle de Mendoza et de la marquise de Moya, et tout aussi efficace que celle de Santangel lui-même, est celui que Las Casas appelle le *Camarero* Juan Cabrero.

Ce personnage, relativement effacé, dont le nom figure à peine dans les biographies de Colomb, était chambellan ou camérier du roi ; mais il avait toute la confiance de son maître, qui l'aimait beaucoup et dont il était le confident. Ainsi que Santangel, il était Aragonais et juif d'origine (130). Çurita en parle comme d'un homme ayant eu une grande importance politique (131). Ses relations avec le roi étaient anciennes et ce monarque égoïste et froid lui témoigna, tant qu'il vécut, une affection particu-

---

(129) Voir l'ouvrage de Pinel, cité un peu plus haut : *Retrato del buen vasallo.* Oviedo a aussi consacré un des dialogues de ses *Quincuagenas,* le 23e, à ce personnage.

(130) Il était, dit Kayserling, fils de Martin Cabrero et d'Isabelle de Paternoy, tous deux de lignée israélite et d'une famille qui paya son tribut à l'Inquisition. En 1497 les restes d'un Paternoy furent exhumés à Saragosse et brûlés dans l'autodafé du 20 juin de cette année. (Kayserling, *Christopher Columbus*, pp. 50 et 72.)

(131) Çurita, *Anales de Aragon,* Part. V, Liv. III, ch. XXIV, et XXX.

lière ; il l'avait même nommé l'un de ses exécuteurs testamentaires (132).

La part importante qu'il prit à l'acceptation du projet de Colomb par les souverains est attestée de différentes manières, d'abord par Colomb lui-même, qui, dans une lettre au roi Ferdinand, que Las Casas dit avoir vue, parle de Deza, sur lequel nous reviendrons tout à l'heure, et de Cabrero, comme « ayant été cause que les souve- « rains possèdent les Indes » (133). Las Casas ajoute que longtemps avant d'avoir vu le fait attesté par Colomb, il savait que Deza et Cabrero « se faisaient gloire d'avoir « été cause que les rois acceptèrent l'entreprise de la dé- « couverte des Indes » (134). Revenant sur ce sujet dans une autre partie de son livre, Las Casas nous dit encore que Colomb étant allé en 1505 trouver le roi à Ségovie pour obtenir un réglement lui suggéra que personne ne pourrait mieux s'acquitter de cela « que l'archevèque de « Séville, parce qu'il a été cause, avec le chambellan, que « Votre Altesse a eu les Indes » (135). Et Las Casas complète le sens de cette phrase par la remarque que cet archevèque était Diego de Deza, qui « insista beaucoup auprès de « la reine pour qu'elle acceptât l'entreprise » de Colomb, et que le chambellan était l'Aragonais Juan Cabrero « qui en « avait fait autant, car il était très intime avec le roi » (136).

---

(132) Testament du roi Ferdinand de 1512, fait à Burgos. (Mir, *Influencia de los Aragoneses*, p. 50.)

(133) *Habian sido causa que los reyes tuviesen las Indias.* (Las Casas, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 228.) Nous ne possédons plus cette lettre dont Las Casas ne cite qu'une phrase, mais il dit l'avoir vue et qu'elle était de la main de Colomb : *de su mano*.

(134) *Se gloriaban que habian sido la causa de que los reyes aceptasen la dicha empresa y descubrimiento de las Indias* (*loc. cit.*).

(135) Las Casas, Liv. II, ch. XXXVII, Vol. III, p. 188.

(136) *Loc. cit.* Nous avons trois lettres de Colomb à son fils dans lesquelles il parle de Cabrero en termes qui indiquent qu'il entretenait des relations avec lui et qu'il comptait sur son appui. Dans la première, en date du

A ces témoignages si précis il faut en ajouter un autre qui est tout aussi concluant, celui du roi Ferdinand. Pour récompenser les services de Cabrero, ce prince lui avait accordé, à titre tout à fait exceptionnel, le droit de posséder des esclaves indiens, droit qui n'appartenait qu'aux seuls résidents des Iles. De son vivant, ce privilège ne paraît pas avoir été contesté à Cabrero ; mais à sa mort, son neveu et héritier, Martin Cabrero, ayant trouvé de la résistance auprès de Diego Colomb, gouverneur général d'Española, à lui reconnaître son droit, se plaignit au roi qui écrivit alors à Diego une lettre dans laquelle il dit, en parlant de ces esclaves indiens : « Vous devez savoir « que je les ai donnés à Juan Cabrero parce qu'il a travaillé « à ce que j'ordonne l'entreprise de votre père (137). »

Tous ces documents ne permettent pas de douter de la réalité et de l'efficacité de l'intervention de Juan Cabrero à l'heure critique où on allait décider si l'Espagne devait prendre à son compte l'entreprise des Indes ou laisser Colomb la porter ailleurs (138).

1er décembre 1504, il recommande à Diego de s'adresser à l'évêque de Palencia [Deza] et au chambellan du roi : *y ansi al Sr. Camarero.* (Navarrete, Vol. I, p. 339; *Scritti*, in *Raccolta*, Vol. II, nº XLIX, p. 237.) Dans la seconde, en date du 21 décembre, il lui renouvelle cette recommandation à propos d'une autre affaire. (Navarrete, Vol. I, p. 346; *Scritti*, nº LII, p. 244.) Enfin, à la date du 18 janvier 1505 il envoie à Diego une lettre pour le seigneur chambellan : *y te envié una carta para el Sr. Camarero.* (Navarrete, Vol. I, p. 349, *Scritti*, nº LVI, p. 251.)

(137) *Porque trabaxó que diese empresa al Almirante vuestro padre.* (Cédule en date de Burgos, 23 fév. 1512, dans *Coleccion de Documentos de Indias*, Vol. XXXII, p. 329. Apud Mir, *Influencia,* p. 53.) Nous avons, aussi, une lettre de ce Martin Cabrero dans laquelle on lit que le « Roi Catholique « accorda certains Indiens au camérier Juan Cabrero, son oncle, parce que, « outre les autres nombreux services qu'il rendit, ledit camérier fut la cause « principale que l'entreprise des Indes se fit : *el dicho camarero fué cabsa principal que se ymprendiese de las Indias.* (Même collection, Vol. XXXIV, p. 330. *Apud* Mir, p. 52.) Navarrete avait déjà donné un extrait de ces deux documents dans ses *Noticias exactas de Americo Vespucci*, in *Viages*, Vol. III, pp. 325-326.

(138) Nous avons insisté sur l'importance du rôle de Cabrero dans cette cir-

Diego de Deza — Il n'est pas douteux que le dominicain Diego de Deza, qui occupa successivement les principaux sièges épiscopaux de l'Espagne (139), et qui était un homme de grand savoir (140), doit être compris parmi ceux qui contribuèrent le plus à l'acceptation définitive des propositions de Colomb, qu'il paraît avoir été un des premiers à connaître et à approuver (141). Ses relations avec celui qui n'était alors qu'un humble solliciteur datent probablement de l'année 1486 ou de la suivante, époque à laquelle on assure qu'il y eut à Salamanque des conférences sur les idées de Colomb, dans lesquelles Deza, qui était alors prieur du couvent de San Esteban, de cette ville et professeur à l'Université, aurait eu un rôle important (142).

---

constance, parce qu'il est, en général, mal compris ou méconnu. C'est ainsi que le P. Mandonnet, dans un livre très bien fait, d'ailleurs, a soutenu que ce chambellan n'avait donné son concours à Colomb qu'après ses découvertes. (*Les Dominicains*, etc., p. 179 et sq.) Outre les pièces et passages cités ci-dessus, voyez sur Cabrero une longue note de Lollis à l'*Illustrazione* du document XLIX, *Scritti*, Vol. II, pp. CVIII et CVIIII.

(139) Voici, d'après les notes recueillies aux sources authentiques par le P. Mandonnet (*op. cit.*, p. 146), les évêchés occupés par Deza : Zamora, 1494 ; Salamanque, 1497 ; Jaen, 1498 ; Palencia, 1500 ; Séville, 1504; Tolède, 1523. Avant d'être élevé à l'épiscopat, il avait été professeur de théologie à Salamanque et précepteur du prince Juan, fils d'Isabelle et de Ferdinand. Il fut aussi grand inquisiteur et chancelier de Castille Il était fils de Antonio Deza et de Doña Ines Tavera; il naquit à Toro en 1444 et mourut en 1523. Voyez sur ce personnage la troisième de ces *Études*, ch. III, § 10. Voyez aussi la note 4 à l'*Illustrazione* de Lollis au Doc. XXXVII in *Scritti*, Vol. II, pp. C et CI, et le livre plusieurs fois cité du P. Mandonnet.

(140) « A la fin du XVe siècle, dit le P. Mandonnet, Deza était en Espagne « un des maîtres les plus écoutés de l'école dominicaine. » (*Les Dominicains*, p. 106.) L'ordre des Dominicains était le plus éclairé des ordres monastiques de ce temps. Il professait les doctrines d'Albert le Grand et de saint Thomas, qui prenaient leurs sources dans les idées d'Aristote. Les Dominicains étaient nombreux et très influents en Espagne.

(141) « Monseigneur l'évêque de Palencia, dès que je suis arrivé en Castille, « m'a toujours favorisé et a désiré mon honneur. (Lettre de Colomb à son fils 21 nov. 1504, Navarrete, Vol. I, pp. 333-334. *Scritti*, Vol. II, n° 47, p. 232.)

(142) « Il n'était pas seulement un théologien consommé, mais un homme

Il n'était encore que précepteur du prince Juan quand, en décembre 1491, ou à une date très rapprochée de celle-là, Colomb fut congédié pour la seconde fois ; mais les fonctions intimes qu'il remplissait à la cour lui fournissaient l'occasion de voir souvent les souverains et il paraît en avoir profité pour faire des représentations contre la décision prise. D'après son propre témoignage, que semble corroborer, à première vue, une lettre de Colomb, ce serait lui seul qui aurait décidé les souverains à revenir sur leur décision. Las Casas nous dit, en effet, comme on l'a vu un peu plus haut, qu'il était à sa connaissance que Deza et Cabrero s'attribuaient l'un et l'autre le mérite d'avoir amené les souverains à accepter l'entreprise des Indes (143), et nous possédons une lettre de Colomb à son fils où il lui tient le langage suivant :

« Monseigneur l'Evèque de Palencia fut la cause que « Leurs Altesses possèdent les Indes et que je suis resté « en Castille », car, ajoute-t-il, « j'étais déjà en route pour « en sortir » (144), phrase qui vise évidemment le fait re-

---

« de science... Il entendit Colomb et s'éprit de son projet. » (Pinilla, *Colon en España*, pp. 154-156.) Cet auteur dit qu'il était à cette époque confesseur du roi et Prescott écrit, d'après des manuscrits d'Oviedo, qu'il exerçait une grande influence sur ce prince avec lequel il resta en correspondance jusqu'à la fin de ses jours. (*Hist. of Ferdinand and Isabella*, Vol. II, p. 121.)

(143) Las Casas, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 228, voir note 134.

(144) *El que fué causa que sus Altezas oviesen las Yndias, y que yo quedase en Castilla, que ya estaba yo de camino para fuera.* (Lettre de Colomb à son fils, 21 déc. 1504. Navarrete, Vol. I, p. 346, *Scritti*, Vol. II, nº LII, p. 244.)

Comme dans cette lettre, ainsi que dans celle du 21 novembre, Colomb ne nomme pas Deza, qu'il désigne seulement par son titre d'évêque de Palencia, et comme il y a quelque incertitude sur la date exacte à laquelle ce religieux prit possession de son siège épiscopal de Séville et laissa celui de Palencia à Juan de Fonseca, on s'est demandé si ce n'était pas ce dernier dont Colomb avait voulu parler. (Thacher, *Columbus*, Vol. III, pp. 285 et 310-311.) Mais bien que Deza eût été nommé à l'évêché de Séville en 1504, il ne prit possession de ce nouveau siège qu'en 1505. En novembre et en décembre 1504, date des deux lettres de Colomb ci-dessus mentionnées, l'évêque de Palencia

laté par Ferdinand Colomb et qui sera rapporté plus loin, que son père avait quitté la ville, lorsqu'on vint le chercher de la part des souverains.

Si Colomb n'avait parlé du rôle de Deza dans cette circonstance que dans la lettre qui vient d'être citée, on pourrait croire qu'il entendait attribuer son rappel à la cour à la seule intervention de ce dominicain ; mais on a vu, un peu plus haut, que dans une lettre au roi Ferdinand, il associe Cabrero à Deza dans les démarches qui, selon lui, valurent aux Rois Catholiques la possession des Indes (145) et qu'il répète cette assertion dans un entretien qu'il eut avec le roi en 1505 (146). Il faut donc admettre que, pour Colomb lui-même, aussi bien que pour Las Casas, l'intervention de Deza ne fut pas la seule cause de la décision que prirent les Rois Catholiques de donner suite à l'entreprise des Indes (147).

Les personnages sur lesquels nous venons de nous arrêter quelques instants ne sont pas les seuls qui étaient en position d'intervenir en faveur de Colomb à la dernière

---

était Diego de Deza. (Voyez Zuniga, *Anales, año* 1505, pp. 200, et 201 et Mandonnet, *op. cit.*, p. 146, n.) On a vu d'ailleurs que Colomb nomme Deza dans un autre passage.

(145) Las Casas, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 228. Voir ci-dessus, note 133.

(146) *Quien lo puede mejor hacer que el Arzobispo de Sevilla, pues habia sido causa, con el camarero, que su Alteza hobiese las Indias.* (Las Casas, Liv. II, ch. XXXVII, Vol. III, p. 188.)

(147) Le P. Mandonnet, qui a étudié avec soin le rôle de Deza dans cette circonstance, assure que c'est lui qui a tout fait : « Ce fut son intervention « qui sauva tout. » (*Op. cit.*, p. 149.) Les textes que nous avons cités ne permettent pas de maintenir cette assertion. Dans la manière de voir de l'auteur dominicain, les démarches des autres amis de Colomb, si tant est qu'ils en firent, se produisirent tardivement, après que Deza eût tout obtenu, et en ce qui concerne celles de Santangel, il pense que tout ce que Las Casas en dit est emprunté à Fernand Colomb qui, par ignorance ou mauvaise foi, attribue à ce personnage le rôle qu'aurait rempli Deza (*Op. cit.*, p. 175.) Las Casas aurait été alors complice de ce nouveau méfait attribué à Fernand Colomb. car, tout en faisant la part grande à Deza, il laisse la leur à Santangel et à Cabrero.

heure. Gabriel Sanchez, trésorier général de la couronne d'Aragon, qui avait la confiance du roi et auquel est adressée l'une des deux expéditions de la première relation de Colomb (148) ; Doña Juana Velasquez de la Torre, nourrice du prince Juan (149), à laquelle Colomb adressa une lettre navrante lorsque Bobadilla le renvoya en Espagne, en 1500, avec les fers aux pieds ; et Gaspar de Gricio, secrétaire des Rois Catholiques (150), vivaient aussi dans l'inti-

(148) Les Sanchez appartenaient à une famille aragonaise et riche de Juifs convertis dont les membres occupèrent des situations élevées. Leur influence ne put les mettre à l'abri des persécutions de l'Inquisition, qui fit dans cette famille de nombreuses victimes. Kayserling qui a fait des recherches consciencieuses dans les archives mêmes d'Espagne sur le rôle des Juifs dans la découverte de l'Amérique, a donné sur ce sujet des détails épouvantables. (*Op. cit.*, pp. 37-39.) Gabriel échappa au terrible tribunal, grâce sans doute à ses fonctions qui le mettaient à même de rendre des services d'argent au roi Ferdinand, et comme il était apparenté à Santangel qui remplissait des fonctions analogues aux siennes, il est à croire qu'il ne fut pas étranger, sinon à la démarche de ce dernier auprès de la reine, du moins aux arrangements financiers qui permirent d'avancer les fonds nécessaires à la grande entreprise. Gabriel mourut en 1505.

(149) Nous n'avons aucune preuve documentaire que Juana de la Torre fût la nourrice du prince et Zuniga nomme même une autre personne comme ayant été chargée de cela. Colomb, cependant, lui donne cette qualité dans la longue lettre qu'il lui écrivit, et il ne pouvait se tromper sur ce point, car à son second voyage il avait pris avec lui le frère de cette dame, Antonio de Torres, qui ramena en Espagne une partie de la flotte et auquel il confia d'importants papiers. Comme le prince Juan mourut en 1497, il est probable que Juana resta auprès de la reine, qui lui témoignait, d'ailleurs, une grande affection, puisqu'elle lui assura une pension de 60.000 maravédis et qu'en 1503, après sa mort, elle dota richement sa fille. (Navarrete, Vol. II, p. 265, note.) Les termes de la lettre de Colomb montrent qu'il était certain de ses sympathies et qu'il comptait qu'elle serait son interprète auprès de la reine. Juana avait un autre frère, Pedro, qui fut aussi l'un des secrétaires des Rois Catholiques.

(150) On suppose qu'il était de ceux qui appuyèrent Colomb, parce que, celui-ci, dans sa lettre du 21 novembre 1504, recommande deux fois à son fils de voir le « secrétaire » pour qu'il parle en sa faveur aux souverains, et parce que, à cette date, celui qui remplissait ces fonctions était Gaspar de Gricio qui signe en cette qualité plusieurs documents reproduits par Navarrete, entre autres, une en date de février 1504. (Navarrete, Vol. II, n° 154.) Il mou-

mité des souverains et occupaient auprès d'eux des postes qui leur permettaient de servir les intérêts de Colomb auquel il n'est pas douteux qu'ils témoignaient de la sympathie.

Alexandre Geraldini qui, comme on l'a vu, assistait aux conférences de Santa-Fé et parla pour Colomb au grand cardinal, était aussi dans le même cas et on peut en dire autant du P. Juan Perez, qui ne paraît pas être retourné immédiatement à la Rabida, ou qui, en tous cas revint à la cour où nous le verrons donner son concours à Colomb pour la rédaction de ses capitulations avec les souverains.

Nous n'avons aucune preuve écrite que tous ces personnages firent, soit auprès de la reine, soit auprès du roi, des démarches semblables à celles que firent Santangel, Cabrero et Deza, quand il fut connu que Colomb avait été congédié et qu'il se préparait à partir ; mais cela est assez probable, car c'était le cas ou jamais de dire ce qu'ils pensaient de l'entreprise qui allait échapper à l'Espagne, si réellement ils croyaient à son succès, comme cela n'est pas douteux, pour plusieurs d'entre eux tout au moins. C'est ainsi, d'ailleurs, que l'entend Las Casas, qui, tout en faisant la première place à Santangel dans cette dernière phase des tribulations de Colomb à la cour, admet que ses autres amis ont dû contribuer à le faire écouter, bien que leur concours eût été insuffisant sans celui du secrétaire des finances (151).

---

rut en 1507. Ce Gricio était le frère de Beatrix Galindo qui dirigea l'instruction scientfique d'Isabelle et qu'on appelait *la Latina*, à cause de sa grande connaissance du latin. Elle était la fille d'un professeur de latin à l'Université de Salamanque. (Antonio, *Bib. Hisp. Nova*, Vol. II, p. 346.)

(151) Las Casas, Liv. I, ch. XXIX, Vol. I, p. 228.

IX. — Rappel de Colomb et acceptation de ses conditions.

Nous allons maintenant retrouver Colomb sur la route de Cordoue où nous l'avons laissé.

Il n'était encore arrivé qu'à la porte de Pinos, à deux lieues de Grenade, lorsqu'un alguazil envoyé par ordre de la reine le rejoignit et lui fit connaître l'ordre qui lui avait été donné de le ramener avec lui (152). Colomb, qui avait été tant de fois déçu dans ses espérances au moment où il croyait toucher au but qu'il poursuivait depuis si longtemps, paraît avoir hésité un instant à revenir sur ses pas. Bien assuré, cependant, de la détermination de la reine, il retourna avec l'alguazil à Santa-Fé, où les souverains lui firent bon accueil. Fernand Colomb et Las Casas disent tous les deux que la reine « ordonna immédiatement au « secrétaire d'État Juan de Coloma de dresser en toute dili- « gence la convention à signer entre eux, avec toutes les « pièces que Colomb lui demanderait comme étant néces- « saires pour son voyage et sa découverte » (153) ; mais, comme les premières capitulations ne furent arrêtées qu'au mois d'avril, il s'écoula plus de deux mois avant que Colomb et le secrétaire d'État ne s'entendissent sur leur rédaction.

Il faut noter ici que ni Fernand Colomb, ni Las Casas ne font intervenir le roi Ferdinand dans ces arrangements préliminaires. Ils ne parlent tout le temps que de la reine et laissent l'impression que cette entreprise la regardait seule. Les capitulations furent cependant consenties par les deux souverains, et la suite des événements montre que Ferdinand eut une aussi grande part qu'Isabelle à la

---

(152) F. Colomb, *Historie*, ch. XIV, fol. 37 verso ; Las Casas, ch. XXXII, Vol. I, p. 248.

(153) Las Casas, *loc. cit.*

direction des affaires des Indes. C'est une opinion trop facilement accréditée que, dès l'origine, Ferdinand se montra indifférent ou sceptique aux ouvertures de Colomb, tandis que la reine, qui était susceptible d'enthousiasme, voyait, au contraire, l'entreprise proposée avec sympathie. Le roi, dans cette manière de voir, ne se serait rallié à l'entreprise que par déférence pour la reine (154) et sur les instances des personnes qui pensaient comme elle. Rien ne justifie ces suppositions, contre lesquelles militent bien des faits. Comment croire, par exemple, que Santangel, qui était fonctionnaire aragonais et qui dépendait du roi, se serait avancé comme il le fit si son maître et protecteur avait été opposé à l'entreprise de Colomb? Un autre fait très significatif c'est que le ministre qui fut chargé de préparer les capitulations et qui les signa, Juan de Coloma, était secrétaire d'État pour l'Aragon. La vérité est que la reine Isabelle, dont le caractère moral a, d'ailleurs, été surfait, se montrait en politique aussi froide et aussi dépourvue de sentimentalité que celui dont elle était bien la digne compagne, et, quand il s'agissait d'intérêts, son cœur restait aussi fermé que celui de Ferdinand à tout ce qui pouvait leur être contraire. Tout indique qu'à l'origine ils étaient l'un et l'autre indifférents ou opposés à l'entreprise de Colomb, et, s'il est vraisemblable que la reine fut gagnée la première, il n'y a pas lieu de croire que les raisons qui finirent par déterminer le roi étaient différentes de celles qui avaient décidé la reine.

Washington Irving suppose que Colomb lui-même fut pour beaucoup dans la conversion du roi à ses idées. A son retour à la cour, il aurait fait valoir qu'il allait se ren-

---

(154) *Per deferenza alla moglie* (Tarducci, *Vita*, Vol. I, p. 188. Avant lui, Roselly de Lorgues, avait écrit que la reine s'était déterminée « malgré le « sentiment du roi son époux » et que « le cauteleux et défiant roi d'Aragon « resta étranger à l'expédition ». (*Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 214 et 215.) Lazzaroni et bien d'autres ont pensé de même.

dre aux extrémités de l'Asie, à ce vaste et magnifique empire du Grand Khan, dont avait parlé Marco Polo en termes si pompeux; que le souverain de ces opulentes et à demi barbares régions avait jadis manifesté l'intention d'embrasser la foi chrétienne; qu'il était de l'intérêt de l'Église de répondre à ce désir et que lui, Colomb, se sentait de force à remplir cette grande mission. Et Ferdinand aurait prêté une oreille complaisante à ces discours, parce qu'il savait faire servir la religion à ses intérêts, de sorte qu'il aurait été gagné au projet de Colomb pour des motifs différents de ceux qui avaient entraîné la reine (155).

Bien qu'il ne le dise pas, l'historien américain base cette supposition sur une assertion de Colomb qui assure, dans la lettre extraordinaire formant le prologue de son Journal de Bord, qu'au mois de janvier 1492 il avait parlé aux Rois Catholiques du Grand Khan, et leur aurait tenu à ce sujet des propos identiques, quant au fond, à ceux que Washington Irving lui fait tenir (156).

Si nous étions certains que Colomb a tenu alors ce langage, il y aurait là une preuve valable, la première que fournit l'étude de l'histoire de ses démarches pour faire agréer son projet, que ce projet consistait à aller aux Indes par l'ouest. Malheureusement cette lettre, qui date du retour de Colomb de son fameux voyage, ne nous donne que le témoignage de Colomb lui-même, qu'il a répété sous différentes formes, et qu'il s'agit de contrôler par des témoignages provenant d'une autre source.

Colomb aurait aussi parlé à ce moment de l'idée qu'il avait conçue de faire servir les richesses que produiraient ses découvertes au rachat ou à la conquête des lieux saints,

---

(155) Washington Irving, *Hist. of the life*, Liv. II, ch. VIII, Vol. I, pp. 167. 167.

(156) Journal de bord de Colomb, Navarrete, *Viajes*, Vol. I, p. 1. Nous citerons ailleurs ce passage.

idée qui paraît lui être venue en 1489, quand le soudan d'Égypte menaça les Rois Catholiques de représailles en terre sainte, s'ils ne cessaient pas la guerre contre les Maures d'Espagne (157), et qui finit par prendre une si grande place dans ses conceptions mystiques. Colomb rapporte, dans son Journal de Bord, qu'il parla de cela à Leurs Altesses et on peut admettre que c'est à ce moment qu'il le fit ; mais de son aveu même les Rois Catholiques ne paraissent avoir attaché aucune importance à ces propos (158).

Washington Irving voit là un trait caractéristique du grand dessein de Colomb, dont on n'a pas assez tenu compte, et remarque, avec raison, que la délivrance du Saint-Sépulcre fut l'un des objets de l'ambition du futur amiral, qui croyait avoir reçu une mission spéciale à ce sujet et qui finit par considérer sa découverte comme un moyen employé par la Providence pour en assurer l'exécution (159).

Nous croyons, toutefois, qu'au moment où Colomb s'entendait avec les Rois Catholiques pour l'exécution de son projet, il ne fut question de rien de semblable et que ce fut seulement dans la suite que ces idées-là et d'autres du même genre s'emparèrent de son esprit.

---

(157) Voyez l'*Étude* III, ch. VI § 2.
(158) Journal de bord, 26 décembre 1492.
(159) Wash. Irving, *Life*, Vol. II, pp. 168-169.

CHAPITRE TROISIÈME

LES CAPITULATIONS. JANVIER-AVRIL 1492

I. — Capitulation du 17 avril 1492 pour la découverte et la prise de possession de certaines îles et terres de l'Océan.

On a vu que Colomb, qui avait quitté la cour avec le dessein de passer immédiatement en France, fut rappelé par la reine dans les premiers jours de janvier 1492, et que des ordres furent aussitôt donnés pour qu'on préparât, conformément à ses désirs et à ses indications, le contrat déterminant les conditions dans lesquelles son grand projet allait être mis à exécution.

Il s'écoula cependant trois mois avant que l'acte stipulant ces conditions pût être prêt. Il est du 17 avril 1492 et porte, avec l'attestation du secrétaire d'État, Juan de Coloma, la signature protocolaire des souverains : *yo el Rey, yo la Reina* (160). Il fut passé dans la nouvelle ville de Santa-Fé, et non à Grenade que les Maures avaient évacuée, parce que, dit Las Casas, les appartements qu'on préparait pour les souverains à l'Alhambra n'étaient pas prêts (161). Oviedo note cette circonstance avec satisfaction (162).

---

(160) « Sur l'ordre de Leurs Altesses, Juan de Coloma délivra à l'amiral, sous « leur sceau et signature, l'acte par lequel on lui accordait tout ce qu'il avait « demandé, sans aucune exception ni restriction. » (F. Colomb, *Historie*, ch. XIV, fol. 37 verso.) « Il finit par obtenir ce qu'il voulait et traita comme « s'il avait tenu enfermé dans un tiroir ce qu'il promettait de découvrir. » (Las Casas, Liv. I, ch. XXXI, Vol. I, p. 244.)

(161) Las Casas, Liv. I, ch. XXXIII, Vol. I, p. 251.

(162) « C'est dans le bourg que nos bienheureux princes avaient fondé, au

Cet acte du 17 avril, qui est l'acte fondamental des capitulations conclues entre Colomb et les Rois Catholiques, a un caractère tout particulier. Ce n'est pas un contrat rédigé dans les formes ordinaires, où les parties intéressées interviennent pour stipuler ce qui incombe à chacune d'elles ; c'est une pièce qui émane d'une des parties seulement et à laquelle l'autre donne son adhésion. Colomb, parlant à la troisième personne, pose ses conditions et les rois adhèrent successivement à chacune d'elles, c'est-à-dire qu'ils promettent, point par point, de lui accorder toutes les demandes qu'il formule. Il n'est donc pas douteux que ce document soit l'œuvre de Colomb même. Nous avons, d'ailleurs, une preuve du fait dans cette particularité, que passent sous silence Fernand Colomb et Las Casas, et qu'on ignora pendant longtemps, que le P. Juan Perez, celui dont l'intervention auprès de la reine fut si utile à Colomb, était resté à Santa-Fé, ou y retourna pour défendre les intérêts de son protégé, et que c'est lui qui, d'accord avec le secrétaire d'État Coloma, arrêta la teneur de l'acte du 17 avril (163).

« milieu de leur armée, et qui s'appelait Santa-Fé, c'est là, ou pour mieux « dire, dans la sainte foi elle-même qui existait dans ces cœurs royaux, que « cette découverte eut son commencement. » (Oviedo, *Historia General*, Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 20.)

(163) De agravios del almirante in *Nuevos autografos*, pp. 25-28. Ce mémoire, qui est adressé aux souverains « au nom de l'amiral des Indes » commence de la manière suivante : « Je dis qu'au temps où il vint offrir à Vos « Altesses l'entreprise des Indes, il demandait par un mémoire plusieurs cho- « ses et que frère Juan Perez et messire Coloma, qui s'occupaient de cela par « ordre de Vos Altesses convinrent, etc. » : *En nombre del Almirante de las Yndias : digo que al tiempo que el vinó a sus Altezas con la impresa de las Yndias, que el demandaba por un memorial muchas cosas y fray Juan Perez y mosem Coloma, los quales entendian en esto por mandato de S. A, le concertaron que*, etc (p. 25). Un peu plus loin, le mémoire repète que c'est par la médiation du frère Juan Perez et de messire Coloma — *seyendo terceros fray Juan Perez y mosen Coloma* — que l'accord se fit, et au dos du document, auquel était jointe une copie des capitulations du 17 avril, se trouve une note de la main de Colomb portant que ce contrat a été fait par le frère

Quoi qu'il en soit, ces célèbres capitulations portent qu'en récompense de ce *qu'il a découvert*, ou de ce qu'il doit découvrir — nous revenons plus loin sur ce point — les choses demandées — *las cosas suplicadas* — et que Leurs Altesses donnent et octroient à Don Cristobal Colon — *dan y otorgan a D. Cristobal Colon* — sont les suivantes :

1° La dignité « d'amiral en toutes les îles et terres qui « seront découvertes ou acquises par lui-même ou par son « industrie », dignité qui lui appartiendra « sa vie durant « et qui, après sa mort, passera à ses héritiers et succes- « seurs à perpétuité avec toutes les prééminences et pré- « rogatives appartenant à cette charge » (164) ;

2° La vice-royauté et le gouvernement général des îles et terres qu'il découvrirait et acquerrait — *descubriere e ganare* — avec le droit de désigner au choix de la couronne trois personnes pour chacun des emplois relevant de cette vice-royauté ;

3° La dixième partie, déduction faite de tous les frais, des perles, pierres précieuses, or, argent, épices et autres marchandises quelconques, de quelque espèce qu'elles soient, qui seront achetées, échangées, trouvées et acquises dans les limites de cette vice-royauté ;

4° Le privilège d'être seul juge, en sa qualité d'amiral, de toutes les contestations qui pourraient s'élever relati-

---

Juan Perez et messire Coloma — *que fizieron fray Juan Perez e monsen Coloma* (p. 28). Il ne saurait donc y avoir aucun doute que c'est ce moine de la Rabida qui arrêta au nom de Colomb les conditions de l'acte du 17 avril 1492. Voyez sur le document les Sources de la III[e] de ces *Études* n° 8, Vol. I, p. 487.

(164) *Primeramente : que Vuestras Altezas... fazen dende agora al dicho Don Cristobal Colon su Almirante en todas aquellas yslas é tierras-firmes, que por su mano e yndustria se descubriran ó ganaran en las dichas mares Oceanas para durante su vida, é, despues del muerto, á sus herederos é subçesores de uno en otro perpetuamente con todas aquellas preheminencias é prerogativas pertenecientes al tal oficio.* (Cartulaire de Paris, Doc. 17, p. 42 ; Cartulaire de Gênes, p. 23. Edit. de la *Raccolta*.)

vement au commerce avec les îles et terres qu'il allait acquérir et découvrir — *se ganaren ó descubrieren*;

5° Le droit de contribuer pour un huitième aux frais de l'entreprise et celui de percevoir un huitième des bénéfices qui en résulteraient.

Les souverains approuvent par une mention spéciale chacune de ces demandes de Colomb, — *Don Cristobal Colon*, lit-on partout dans l'acte, — avec la seule réserve, en ce qui concerne la quatrième demande, que le droit de juridiction, ainsi concédé, ne s'étendra pas au delà de celui qui appartient à la dignité d'amiral.

On remarquera que, dans ce contrat extraordinaire par lequel les Rois Catholiques accordent soudainement, et en apparence sans discussion aucune, des prérogatives royales à un homme que l'on avait jusqu'alors éconduit dédaigneusement, il n'est fait aucune allusion à ce qui est considéré comme ayant été l'objet même de sa grande entreprise, à ce qui a imprimé à cette entreprise un caractère exceptionnel et lui a donné une valeur scientifique : le passage aux Indes par une route nouvelle directement opposée à celle que l'on suivait alors.

Ainsi, Colomb qui formule lui-même ses conditions, qui dit les choses qu'il se propose de faire et pour lesquelles il exige les récompenses les plus hautes, passe sous silence la plus importante de ces choses, celle qui devait changer du tout au tout les conditions des relations commerciales de l'Europe avec les contrées de l'Extrême-Orient, celle qu'il a dit, plus tard, avoir été le but unique qu'il poursuivait, celle qui lui a fait jusqu'à présent une place à part, supérieure à toutes les autres, parmi les grands voyageurs qui ont entrepris la découverte du monde (165).

---

(165) Il est à noter que Colomb a reconnu indirectement qu'il ne s'agissait pour lui que d'îles et terres nouvelles à découvrir, car dans le mémoire aux Rois Catholiques, cité plus haut, où il s'attache à montrer l'importance de son

Mais ce silence, incompréhensible en pareille circonstance, n'est pas la seule chose extraordinaire qu'il y ait à relever dans cet acte célèbre, si souvent cité et reproduit et cependant si mal connu.

Nous possédons deux textes de ce document, l'un venant directement de Colomb, l'autre emprunté aux archives des ducs de Veragua (166). Tous deux ont un caractère au-

---

entreprise et les grands résultats qu'elle a eus, il en parle tout le temps comme ayant eu pour objet la découverte d'îles et de terres situées au delà d'une ligne tracée d'un pôle à l'autre, en passant par le cap Vert et les Açores. A différentes reprises il est question, dans ce mémoire, de ces îles et de ces terres, où on lui ordonnait d'aller et dont il assura la possession à ses souverains, mais on n'y dit pas, ou on n'y donne pas à entendre que c'est aux extrémités orientales de l'Asie qu'il était allé les chercher.

Dans son mémoire sur ce qui lui appartenait comme amiral de Castille, en vertu des capitulations, Colomb a reconnu encore plus clairement que *originairement,* son objet était expressément de trouver, ou d'acquérir des îles ou terres : *al principio señaladamente yva a gànar yslas e tierra firme.* (*Declaration de lo que perteneçe al Almirante...* Dans les cartulaires de Colomb, p. 238 ; édition Stevens, p. 94 in *Raccolta.*)

(166) Le premier de ces deux textes, celui qui vient de Colomb, est celui que les Rois Catholiques confirmèrent solennellement, à sa demande, par un acte daté de Burgos, 23 avril 1497, et dont il fit faire quatre expéditions authentiques, pour les quatre cartulaires dans lesquels il réunit toutes les pièces relatives aux privilèges et concessions qui lui avaient été accordées et plusieurs autres pièces importantes. (C'est le n° II de ce précieux recueil.) Ce document, qui commence par des considérations d'un ordre élevé sur le devoir qu'ont les rois d'honorer les grandes actions, est suivi de la reproduction *in extenso* de l'acte du 17 avril 1492, et se termine par une confirmation formelle de toutes les stipulations qu'il contient et par un ordre à tous ceux que cela peut concerner de s'y conformer. L'un des quatre cartulaires, ainsi établis par Colomb, est aujourd'hui à Gênes, un autre est à Paris. Ils ont tous les deux été publiés *in extenso,* le premier d'abord par Spotorno, en 1823, et ensuite par la *Raccolta Colombiana,* en 1892 ; le second par B.-F. Stevens, en 1893. Outre la reproduction ainsi conservée par Colomb des capitulations du 17 avril 1492, il en existe une autre transcription dans les Archives de la cour d'Aragon qui se trouvent à Barcelone, où Bergenroth l'a relevée au registre 3569, folio 136 (*Calendar of State papers. Spanish.* Vol. I, London, 1862, n° 70, p. 71.) Le texte de Barcelone, comme celui des cartulaires, auquel il est identique en tous points, porte la signature de Coloma à chaque clause et à la fin. La confirmation du 23 avril 1497, comprenant, comme nous l'avons dit, les capitulations du

thentique, mais différent entre eux, néanmoins, dans une particularité singulière. Celui qui vient à n'en pas douter de Colomb même, celui que les Rois Catholiques ont solennellement ratifié et confirmé, celui dont il existe aux archives d'Aragon, à Barcelone, une minute entièrement écrite de la main du premier secrétaire d'État du roi (167), ce texte-là motive les récompenses que sollicite Colomb par des découvertes *qu'il a déjà faites*, aussi bien que par celles qu'il fera dans le voyage qu'il va entreprendre, tandis que l'autre texte, celui emprunté par Navarrete aux archives de Veragua et qui est généralement cité, ne parle que de découvertes à faire; — *que ha descubierto :* qu'il a découvert, porte le texte des cartulaires; — *de lo que ha de descubrir :* de ce qu'il doit découvrir, lit-on dans la copie de Navarrete.

Il n'y a pas à hésiter entre ces deux textes. C'est celui que Colomb a fait copier sous ses yeux et qu'il a inséré dans ses cartulaires qui est le texte authentique, celui qu'il

---

17 avril 1492, fut imprimée à l'époque même, mais on ne connaît qu'un exemplaire de cette impression, qui a été reproduite par la duchesse d'Albe dans son volume *Autografos de Cristoforo Colon*, Madrid, 1892, in-fol., pp. 10 et sq. Ce texte est également identique à celui des cartulaires et de Barcelone.

Le second texte des capitulations du 17 avril 1492 est celui qui fait aujourd'hui partie des archives de la famille de Colomb et qui est indiqué comme étant enregistré à Simancas. C'est celui que Navarrete a publié dans sa collection de *Viages*, Vol. II, nº 8, et que donne Las Casas, Vol, I, p. 251. Il provient d'une copie faite en décembre 1495 à l'île Espagnole sur la pièce originale délivrée à Colomb, aujourd'hui disparue. (Navarrete, *Viages*, Vol. II, p. 8, note.) Ce texte diffère de celui des cartulaires et de celui de Barcelone par l'orthographe et par la particularité sur laquelle nous appelons l'attention.

(167) Bergenroth qui, comme on le sait, passa plusieurs années en Espagne pour y étudier et transcrire les documents du XVIe siècle intéressants pour l'histoire d'Angleterre, a constaté que le texte de Barcelone était entièrement de la main de Miguel Perez Almazan, le plus capable et le plus influent des ministres de Ferdinand, celui en qui il avait toute confiance et auquel il faisait écrire ses dépêches les plus importantes. (*Calendar*, etc., Vol. I, pp. XVII-XVIII.)

a soumis lui-même aux Rois Catholiques et que ces princes ont ratifié et confirmé à différentes reprises. On ne saurait dire que la phrase des cartulaires est une erreur de copiste. Dans les conditions où ces cartulaires ont été établis une pareille erreur n'aurait pu passer inaperçue. Comment d'ailleurs, s'il en était ainsi, se retrouverait-elle dans le texte officiel de Barcelone et dans celui de la maison d'Albe, qui n'ont pas la même origine (168)? Colomb aurait donc prétendu avoir déjà fait les découvertes qu'il allait entreprendre de faire de nouveau pour le compte des Rois Catholiques et pour lesquelles il demandait des récompenses exceptionnelles.

Si extraordinaire que cela paraisse, les textes sont trop nombreux et trop précis pour qu'on puisse mettre en doute que Colomb ait réellement parlé d'une découverte déjà faite, ce qui, d'ailleurs, se concilie parfaitement avec les termes de son contrat où il est toujours question d'îles et de terres à découvrir ou à acquérir — *ó ganaren, ó ganare, se ganaren* — expressions qui reviennent presque à chaque clause et qui semblent indiquer qu'il s'agissait aussi d'îles et de terres déjà connues, mais n'appartenant encore à

---

(168) Cette opinion a cependant été soutenue par M. Thacher : *When the book of privileges was prepared the scribe carelessly used the wrong part of speeche.* (*Colombus*, Vol. I, p. 442.) N'est-il pas plus vraisemblable que l'erreur vient de ceux qui copièrent le document à Haïti, en 1495, hors de la présence de Colomb ? M. Thacher dit que les lignes où se trouvent les mots *que ha descubierto* ne font pas partie du document, tel qu'il vint des souverains, et en forment le titre. Il suffit de lire la pièce pour voir qu'il n'en est pas ainsi. Ce que M. Thacher appelle le titre de la pièce est indispensable à son intelligence et en forme une partie essentielle. Le texte copié à Haïti et reproduit par Navarrete ne diffère pas seulement, d'ailleurs, que de celui des cartulaires, il diffère de tous ceux qui nous restent de cet acte, y compris celui de Simancas, où M. Altolaguirre a constaté qu'on lit, comme dans les cartulaires: *que ha descubierto.* (*Estudio Juridico...* in *Bol. Real Acad. de la Historia*, Vol 38, avril 1901, p. 279.) Il ne saurait donc y avoir aucun doute que cette leçon est la bonne, et que celle *de lo que ha de descubrir* est une erreur de copiste ou une altération intentionnelle du texte original.

personne. Remarquons que ceci s'accorde également avec le langage tenu par Colomb en d'autres circonstances. Si, en effet, il proposait, non pas seulement de découvrir de nouvelles terres, mais aussi de placer sous la domination de la Castille des îles qu'il avait déjà découvertes ou dont il connaissait l'existence, on s'expliquerait la certitude qu'il disait avoir de trouver les terres qu'il allait chercher et le grief qu'il faisait à ceux auxquels il soumettait ses projets de ne pas vouloir s'en rapporter à sa parole pour cela. Un homme absolument certain de ce qu'il avançait pouvait seul prendre cette attitude et la conserver jusqu'à la fin.

Enfin, et c'est un fait qui ne doit point passer inaperçu, Las Casas a parfaitement connu la prétention de Colomb d'avoir déjà découvert les terres qu'il offrait aux Rois Catholiques, et il la croyait fondée, car après avoir constaté que l'aventurier génois parlait de ces terres comme si déjà il y était allé personnellement : *como si en ellas personalmente hobiera estado*, il ajoute : « ce dont je ne doute pas » : *de lo cual cierto yo no dudo* (169).

Les parties de la vie de Colomb restées si longtemps obscures sont maintenant suffisamment connues pour donner la certitude qu'avant son entrée au service de l'Espagne, il n'avait fait par lui-même aucune découverte maritime ; mais nous savons aussi que, de son temps, on prétendait qu'il avait su profiter de la découverte d'un autre. Si le fait était vrai, il n'y aurait pas à s'étonner que, dans les explications fournies aux Rois Catholiques ou à leurs conseillers, il ait considéré cette découverte, que lui seul connaissait, comme étant la sienne.

En tous cas, il ne saurait y avoir deux manières d'interpréter les termes des capitulations du 17 avril 1492 :

---

(169) *Historia*, Liv. I, ch. V, Vol. I, p. 55.

Colomb y propose aux Rois Catholiques de leur assurer la possession d'îles ou de terres dont il affirmait connaître l'existence et s'engage à leur en découvrir d'autres. C'est pour ces découvertes faites et à faire, sur lesquelles il refusait de s'expliquer, qu'il demandait des prérogatives et des récompenses extraordinaires, dont il ne voulut jamais rien rabattre et qu'on finit par lui accorder, sans que rien n'indique qu'il ait jamais révélé son secret (170).

II. — Lettres patentes du 30 avril 1492, confirmant et étendant les privilèges accordés le 17 du même mois.

Bien qu'elles constituassent un engagement réel vis-à-vis de Colomb, les capitulations du 17 avril 1492 ne contenaient, en somme, que des promesses des Rois Catholiques, et Colomb ne perdit pas de temps à faire donner à cet acte une forme plus explicite et plus formelle. Quelques jours après l'entrée des souverains à Grenade, il leur demanda de lui faire délivrer des lettres royales constatant les avantages qu'ils lui promettaient (171) et cette demande fut immédiatement accordée.

Treize jours seulement après les premières capitulations, un nouvel acte, émanant cette fois directement de l'autorité souveraine, donna aux promesses du 17 avril la

---

(170) Bien que les capitulations du 17 avril 1492 soient reprises et reproduites sous une autre forme dans les lettres patentes du 30 du même mois qui font l'objet du paragraphe suivant, Colomb demanda en 1497 qu'on lui en délivrât une confirmation formelle et les souverains y consentirent. Elle lui fut donnée à Burgos le 23 avril de cette année, c'est le n° 11 des cartulaires et le n° 109 de Navarrete, Vol. II, p. 191, dans lequel toutefois ce dernier n'a pas compris l'acte même qui figure dans sa collection à sa date et porte le n° 5. Spotorno a donné une traduction italienne de ce document dans son édition du *Codice*, et il y en a deux traductions anglaises, l'une par Beecher, *Memorials of Colombus*, p. 35, l'autre donnée par Stevens dans son édition du cartulaire de Paris et reproduite par Thacher, Vol. I, p. 441.

(171) Las Casas, Liv. I, ch. XXXIII, Vol. I, p. 253.

sanction nécessaire, mais en précisant qu'elles étaient faites conditionnellement et qu'elles n'auraient d'effet qu'après que Colomb aurait accompli les choses auxquelles il s'engageait.

Cet acte, qui est daté de Grenade, 30 avril 1492, étend encore davantage les privilèges, déjà si considérables, assurés à Colomb. Après un long préambule qui semble avoir pour objet de justifier l'énormité de ces privilèges, les rois, s'adressant directement à celui auquel ils les accordaient, s'expriment ainsi :

« Attendu que vous, Christophe Colomb, allez par notre « ordre — *vos Cristobal Colon vades por nuestro mandato* « — à la découverte et à la conquête de certaines îles et « terres dans la mer Océane — *a descobrir é ganar... cier-* « *tas islas é tierra firme en la mar Oceana* — il est juste « que vous soyez récompensé pour vous exposer ainsi. » En conséquence, les souverains déclarent :

Que dès qu'il aura découvert et acquis, en tout ou en partie, les dites îles et terre ferme — *despues que hayades descubierto é ganado las dichas islas é tierra firme* — il sera, pour ces îles et terres, « notre amiral, vice-roi et gouverneur » — *nuestro almirante, visorey é gobernador en ellas* — et que dès ce moment, il pourra se faire appeler Don Cristobal Colon (172), titre réversible sur ses

---

(172) *Vos podades dende en adelante llamar e intitular Don Cristobal :* Vous puissiez dès ce moment vous appeler et vous intituler Don Christophe Colomb. Prise isolément cette phrase peut vouloir dire que c'est immédiatement, — *en adelante :* désormais, à partir de ce moment — que Colomb pourra prendre le Don. Mais comme l'acte tout entier vise des récompenses conditionnelles qui ne seront acquises qu'après que certaines choses auront été faites, il semble qu'on doive donner à la phrase le même sens, et croire que c'est également après la réalisation de ses découvertes que Colomb pourra user de la prérogative qui lui était accordée. C'est ainsi que le traducteur anglais du cartulaire de Paris, publié par B.-F. Stevens, a rendu la phrase et M. Thacher a suivi cette leçon. Mais ce n'est pas ainsi que l'entendait Colomb qui, dans la lettre prologue de son Journal de bord, rappelle aux Rois Catholiques qu'ils lui ont fait la grâce de l'anoblir « afin que dorénavant je m'appelasse

fils et successeurs dans ses charges, ainsi que ceux d'amiral, de vice-roi et de gouverneur des lieux découverts et conquis ;

Qu'il pourra exercer ces hautes fonctions par lui-même ou par ses lieutenants ;

Qu'il aura juridiction civile et criminelle dans l'étendue de son gouvernement, de la même manière que les amiraux de Castille exerçaient cette juridiction ;

Qu'il recevra les émoluments et aura les droits appartenant à ces charges et qu'on lui rendra les honneurs qui lui sont dus à ces divers titres ;

Enfin, il est stipulé qu'après que les îles et terres qu'il se proposait de découvrir et d'acquérir auront été découvertes et acquises et que leur prise de possession aura eu lieu dans les formes requises, les princes, cardinaux, évêques, hauts dignitaires et fonctionnaires du royaume, devront le reconnaître, lui, ses fils et ses successeurs dans la suite et pour toujours, comme amiral de l'Océan, vice-roi et gouverneur des îles et terres ainsi découvertes et acquises (173).

Don» : *Y me anoblecieron que dende en adelante yo me llamase Don.* (Navarrete, Vol. I, p. 2.) Colomb se fonde évidemment sur l'acte du 17 avril où à chaque clause il est appelé Don Cristobal Colon. Mais cet acte a été rédigé par Colomb lui-même, ou par Juan Perez qui le représentait, et les rois n'y sont intervenus que pour approuver successivement chacune des clauses soumises à leur sanction. C'est Colomb qui s'octroie ce titre, ce ne sont pas les rois qui le lui donnent. Et ce qui le prouve c'est que, dans aucune des instructions officielles données pour l'armement et l'équipement de la flottille de Colomb, il n'est désigné avec ce titre, qui figure pour la première fois sous la plume des Rois Catholiques dans la lettre qu'ils écrivirent à Colomb le 30 mars 1493, en apprenant son heureux retour et l'accomplissement de ses promesses. C'est également dans cette lettre que se trouve pour la première fois l'expression de *las Indias*, qui va maintenant revenir à chaque instant. (Navarrete, Vol. II, n° XV, p. 21.) En parlant de l'anoblissement de Colomb dans nos *Études critiques*, note 25, p. 78, nous nous sommes mépris sur ce point.

(173) Cet acte, dit Las Casas, écrit sur parchemin, signé du roi et de la reine, pourvu du sceau en plomb fixé à des cordons de soie de couleur, avait

On voit que, bien que les lettres patentes du 30 avril n'eussent pour objet que de donner une forme définitive aux promesses de l'acte précédent, elles n'en sont pas simplement la reproduction et la confirmation ; elles les précisent davantage et les étendent sur plusieurs points, dont un particulièrement est à noter.

Dans l'acte du 17 avril, il est bien dit que l'amirauté de l'Océan est donnée à Colomb à titre héréditaire, mais il n'en est pas de même pour les titres de vice-roi et de gouverneur général, qui ne sont accordés qu'à lui seul et qui devaient s'éteindre avec lui. Les lettres patentes du 30 avril font de cette vice-royauté à vie, une charge héréditaire : « Vos fils et successeurs, dans les dites charges et fonc- « tions, pourront s'intituler et s'appeler Don, Amiral, Vice- « Roi et Gouverneur (174). »

Il faut remarquer que ces nouveaux avantages assurés à Colomb semblent lui être accordés à titre gracieux. Les rois, qui avaient fait droit à toutes ses demandes, telles qu'il les avait lui-même formulées dans l'acte du 17 avril, ne lui devaient plus rien. C'est en plus de ce qu'ils lui avaient accordé, qu'ils rendent maintenant héréditaire dans sa famille sa vice-royauté éventuelle. Cette distinction n'est

---

ainsi toutes les garanties d'authenticité et de vigueur qui étaient en usage dans ces temps. (*Op. cit.*, p. 254). C'est le n° VI de NAVARRETE, Vol. II, p. 9. Colomb attachait la plus grande importance à cet acte, non seulement à cause de sa forme, mais parce qu'il était plus précis, en ce qui concernait ses droits comme amiral de l'Océan, fonction à laquelle appartenaient des prérogatives élevées et étendues, entre autres celle de participer pour un tiers aux profits des entreprises faites dans le ressort de son amirauté ; aussi demanda-t-il sa confirmation aussitôt après son retour de son premier voyage, ce que les souverains firent par de nouvelles lettres patentes données à Barcelone, le 28 mai 1493. C'est le n° XLI de NAVARRETE, Vol. II, p. 57. Un peu plus tard Colomb demanda une confirmation de ces lettres patentes. Barcelone, 28 mai 1493. (NAVARRETE, Vol. II, n° XLI, p. 57.)

(174) *Vuestros hijos é sucesores en el dicho oficio é cargo se puedan intitular é llamar Don, é Almirante, é Visorey, é Gobernador.* (NAVARRETE, *op. cit.*, p. 9.)

pas inutile, car on peut inférer de là que les rois étaient libres de retirer la faveur qu'ils faisaient ainsi à Colomb de leur propre chef, et c'est effectivement ce qu'ils firent plus tard. Il n'est pas impossible que Colomb se soit rendu compte qu'il ne devait ses privilèges héréditaires, ceux auxquels il tenait le plus, qu'au bon plaisir des souverains et que ce soit pour cela qu'il fit confirmer à plusieurs reprises les actes qui les lui conféraient (175).

Les capitulations du 17 avril et les lettres patentes du 30 ne faisaient pas seulement à Colomb une grande situation dans le royaume, une situation quasi-royale, elles lui assuraient aussi des avantages matériels considérables : 1° le dixième des bénéfices de l'entreprise à titre de découvreur et de conquérant des îles et terres qu'il s'engageait à trouver et à faire passer sous la domination des rois de Castille ; 2° le huitième des produits des îles et terres ainsi acquises, à titre d'associé, puisqu'il participait pour un huitième dans la dépense générale (176) ; et 3° le tiers des bénéfices réalisés dans ces îles et terres en sa qualité d'amiral de l'Océan, fonction assimilée à celle d'amiral de Castille, dont il devait avoir les mêmes droits et privilèges (177). Colomb estimait lui-même que l'ensemble de ses droits s'élevait à 25 °/ₒ de tout ce que devaient produire les Indes (178).

---

(175) Voyez sur ce point l'intéressante étude de M. Altolaguirre sur les capitulations citée ci-dessus, et le chapitre II, deuxième partie de son livre sur Colomb et Toscanelli.

(176) Voir ci-dessous le paragraphe VI.

(177) Le 23 avril 1497 on délivra à Colomb une copie authentique des anciennes chartes et lettres de grâce constituant et définissant les privilèges et prérogatives accordés à Affonso Henriquez, grand amiral de Castille, et dont Colomb devait jouir. Ces pièces, datées de la première moitié du xvᵉ siècle, forment le document I des cartulaires de Colomb. Navarrete les a données en appendice au Vol. I de sa collection et les a fait suivre de plusieurs autres pièces relatives à ce sujet. Elles sont traduites en français dans la *Collection des quatre voyages*, de Verneuil et La Roquette, Vol. 3.

(178) Dans l'acte constituant son majorat en faveur de son fils, acte qui est

Ces conditions ne furent jamais complètement observées et Colomb ne cessa d'en réclamer la stricte exécution (179). Mais, si extraordinaires qu'elles soient, ce n'est pas là ce qui nous frappe le plus dans les lettres patentes du 30 avril. Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'ici encore dans ce second des actes constituant les engagements réciproques de la

---

du 22 février 1498, Colomb s'exprime ainsi : « J'ordonne à Don Diego mon « fils et à tous ceux de mes descendants, spécialement à celui qui héritera de « ce majorat, qui se compose comme je l'ai déjà dit [au commencement de « ce même acte], du dixième de tout ce qui se trouvera ou existera dans les « Indes, de la huitième partie, d'un autre côté, des terres et des revenus, ce « qui ensemble, avec mes droits pour mes fonctions d'amiral, de vice-roi et « gouverneur, forme plus de 25 pour cent. » (Navarrete. Vol. II, p. 233.)

(179) Le mémoire des griefs de Colomb, cité ci-dessus, est entièrement consacré à ce sujet. Colomb rappelle aux Rois Catholiques dans ce document les grands services qu'il a rendus et pour lesquels, aux termes des engagements envers lui, il doit non seulement avoir le gouvernement effectif et la vice-royauté de toutes les îles et terres qu'il découvrirait, mais encore le dixième des transactions commerciales, tous frais déduits, le huitième de ce que rapportent les flottes, ainsi que le tiers des bénéfices réalisés et que « jusqu'à présent [1498] il n'a reçu aucun revenu, ni profit en raison des dits « tiers, huitième ou dixième » : *non ha recibido ninguna cosa de renta ny de provecho por razon del dicho tercio, ny octavo ny diezmo* (p. 26).

Un peu plus loin, il dit « qu'il est venu de loin pour servir Leurs Altesses, « qu'il a usé à cela dix-sept années, les meilleures de sa vie, sans aucun profit « jusqu'à présent (p. 26-27). Ce tiers, ce huitième et ce dixième de tout ce « qu'il y a dans les îles et terres », lui appartiennent, fait-il remarquer, parce « qu'elles sont à présent gagnées et que tout ce que l'on fera désormais « n'est plus pour les gagner, mais seulement pour les faire valoir » (p. 27). C'est la question d'argent qui semble le plus affecter Colomb. A trois ou quatre reprises différentes, il revient sur son tiers, son huitième et son dixième, qui lui appartiennent et qu'on ne lui donne pas. « C'est lui qui doit « régir et gouverner et non un autre... parce que outre qu'il est ainsi spé- « cifié par contrat, il est juste que cela soit pour la part qu'il a donnée à « cette affaire, car il n'aurait pas accepté de se charger de cette entreprise « s'il n'avait pas dû la régir et la gouverner. » (*Ibid.*)

Colomb n'obtint jamais complètement justice sur ce point, et trois ans plus tard il adressait aux souverains un autre mémoire exprimant les mêmes demandes. Ce document suit l'autre dans le volume *Nuevos autografos* de la duchesse d'Albe, pp. 27-31. Colomb qui était infatigable dans ses réclamations, a écrit ou fait écrire plusieurs autres mémoires à ce sujet. Il y en a deux dans les cartulaires de Gênes et de Paris, n[os] 42 et 43 de ce dernier.

cour de Castille et de Colomb, acte rédigé avec le plus grand soin, où les Rois Catholiques s'étendent sur les devoirs des souverains, représentant la justice divine sur terre, d'honorer et d'élever ceux qui rendent de grands services, où ils énumèrent les choses que Colomb doit faire pour mériter d'être ainsi honoré et élevé, et où ils stipulent toutes les faveurs, tous les honneurs qu'ils lui accorderont quand il aura fait les dites choses, il n'est question que de découvertes et de conquêtes d'îles et de terres nouvelles dans l'Océan. Les prérogatives exceptionnelles, les titres et les honneurs élevés qui l'attendent sont destinés, — cela est explicitement déclaré, — à la récompense de la découverte et de la conquête des îles et terres de l'Océan, à la recherche desquelles il va se mettre.

Aucune indication n'est donnée sur la situation de ces îles et terres, non plus que sur la direction dans laquelle elles doivent se trouver ; les mots d'Inde, d'îles des Épices, de Chine, de Cathay et de Grand Khan, qui reviendront si souvent plus tard dans les documents colombiens, ne figurent pas une seule fois dans cet acte et dans celui qui le précéda. Les découvertes à faire doivent avoir lieu dans l'Atlantique, c'est-à-dire dans ce qu'on appelait alors la mer Océane, voilà tout ce qui est dit à cet égard.

Il est donc bien certain que, d'après les deux seules pièces authentiques que nous ayons relativement à l'objet que se proposait Colomb au moment même où il traita avec les Rois Catholiques, cet objet était la découverte et la prise de possession de terres situées dans une partie encore inconnue de l'Océan. Il est également certain que c'est cette découverte seule, et la prise de possession qui devait la suivre, que les Rois Catholiques entendaient reconnaître comme ils le disent dans les deux actes du 17 et du 30 avril 1492.

III. — Les frais de l'entreprise.

Les capitulations ne nous renseignent pas sur ce qu'on appellerait aujourd'hui la partie financière de l'entreprise. Quelle était la somme demandée ou nécessaire à l'exécution du projet de Colomb et comment devait-elle être obtenue?

Sur ces deux points, si intéressants, nous n'avons que des indications incomplètes; elles suffisent cependant pour nous renseigner d'une manière générale.

Dans le discours qu'il prête à Santangel pour décider la reine à accepter les propositions de Colomb, Las Casas lui fait dire que celui-ci ne demande qu'un million de maravédis, somme que lui, Santangel, est prêt à avancer (180). Ainsi présentée, cette déclaration du contrôleur aragonais, qu'on retrouve dans le récit de Fernand Colomb (181), et que semble confirmer un passage d'Oviedo où il dit que c'est ce fonctionnaire qui fit les fonds qu'il fallait pour équiper sa flotte (182), pourrait donner à croire que la

---

(180) *Cuanto mas, Señora, que todo lo que al presente pido no es sino sólo un cuento...* (Las Casas, Liv. I, ch. XXXII, Vol. I, p. 247.) Plus loin Santangel dit qu'il avancera la somme de sa bourse; *prestando el cuento de mi casa.* (*Ibid.*, p. 248.)

(181) *Oltra che l'Ammiraglio non chiedeva altro, che MMD scudi per metter l'armata ad ordine* : « Outre que l'amiral ne demandait que 2.500 écus pour équiper la flotte. » (*Historie*, ch. XIV, fol. 37 recto.)

Il y avait alors des écus d'argent et des écus d'or de différente valeur, de sorte qu'il n'est pas facile de déterminer exactement l'équivalent de cette somme en maravédis. Mais il ne faut pas perdre de vue que cette mention de 2.500 écus est la traduction italienne du texte espagnol de Fernand Colomb, qui a très probablement indiqué la somme en maravédis. Et comme Las Casas suit toujours et en tous points Fernand Colomb, il est vraisemblable que le chiffre donné par le fils du découvreur est bien celui qu'il a fait connaître.

(182) « Et comme l'argent manquait pour son expédition à cause de la « guerre, l'*escribano de racion*, Luis de Santangel, prêta ce qu'il fallait pour

somme totale nécessaire à l'entreprise ne s'élevait qu'à un million, si Colomb lui-même ne s'était expliqué de manière à montrer que tel n'était pas le cas. Dans son testament Colomb dit, en effet, que Leurs Altesses n'ont voulu dépenser et n'ont dépensé pour son entreprise qu'un million de maravédis et que c'est lui qui a trouvé le reste (183).

Le million dont Santangel parla à la reine ne représentait donc que la contribution demandée par Colomb aux Rois Catholiques et non la somme entière qui lui était nécessaire et qu'il dut compléter ou faire compléter. Cette somme entière, nous dit Las Casas, ne s'élevait pas ou ne dépassait pas deux millions de maravédis (184). Dans un autre passage, il est vrai, Las Casas parle comme si les frais de l'expédition ne devaient s'élever qu'à un million. C'est ainsi qu'en terminant le chapitre où il rapporte les instances de Santangel auprès de la reine, il se livre à des commentaires moraux sur les desseins de la Providence qui a voulu « que l'œuvre héroïque, monstrueuse par sa « nature et sa grandeur, de la découverte de nos Indes fût « entreprise avec un million prêté par un serviteur peu « riche par lui-même » (185). Mais il est clair que Las Casas parle ici seulement du million prêté par Santangel; s'il y avait quelque doute à cet égard, le témoignage de Colomb lui-même le ferait disparaître.

« former cette première flotte des Indes et pour la découverte de celles-ci. » (Oviedo, Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 20.)

(183) *SS. AA. no gastaron ni quisieron gastar para ello, salvo un cuento de maravedis, é á mi fue necesario de gastar el resto.* (Testament de Colomb, 19 mai 1506, in Navarrete, Vol. II, n° CLVIII, p. 313.)

(184) *Porque para todos los gastos que al presente se habian de hacer, lo que pedia no llegaba ó no pasaba de dos cuentos de maravedis :* Car pour tous les frais qu'il y avait à faire immédiatement, ce qu'il voulait n'allait pas ou ne dépassait pas deux millions de maravédis. (Las Casas, *op. cit.*, ch. XXIX, Vol. I, p. 232.)

(185) *Un cuento, y prestado por un criado, no muy rico, de los reyes.* (Las Casas, ch. XXXII, Vol. I, p. 250.)

Dans le mémoire rédigé par son ordre que nous avons déjà cité, mémoire où il expose ses griefs aux Rois Catholiques, il leur rappelle qu'ils n'ont accordé qu'un tiers et un dixième à celui qui alla leur gagner et leur découvrir les Indes contre l'opinion de tous; qu'il fit la moitié de la dépense de l'entreprise, qu'il y exposa sa personne; qu'ils ne voulurent pas mettre dans l'affaire plus d'un million, et qu'il fut, lui, obligé de fournir la moitié de la somme nécessaire (186).

Ce passage, que Las Casas a peut-être connu, et celui extrait du testament de Colomb cité plus haut, ne portent, comme on le voit, qu'à deux millions la dépense causée par la découverte des Indes. Cependant, dans d'autres de ses écrits Colomb répète plusieurs fois qu'il a contribué pour un huitième aux frais de son entreprise, et Las Casas assure que c'est 500.000 maravédis qu'il y a apportés (187). A ce compte, la dépense totale de l'entreprise n'aurait pas été de deux millions, mais de quatre, et c'est ainsi que plusieurs critiques ont compris les textes. Pourtant Colomb ne dit nulle part à combien s'élevait le huitième qu'il souscrivit et Las Casas ne dit pas non plus que les 500.000 maravédis versés par Colomb formaient le montant de son huitième, tandis que l'un et l'autre disent explicitement que l'entreprise entière coûta deux millions. C'est donc à ce dernier chiffre qu'il faut s'en tenir, et nous pouvons conclure qu'il résulte des documents que nous possédons sur ce point que les frais de l'organisation et de l'équipement de la petite flot-

---

(186) *Y el cual fizo la meytad del gasto y puso su persona, porque SS. AA. para este negocio no le quisieron dar mas de um cuento, y a el fue necesario de prover de medio, porque non abastaba para tal fecho.* (*Memorial de agravios del Almirante,* dans les *Nuevos autografos,* de la duchesse d'ALBE, p. 28.)

(187) « Il est avéré que Colomb contribua aux frais de l'expédition pour un demi-million de maravédis, en guise d'un huitième ». (LAS CASAS, LIV. I, ch. XXXIV, Vol. I, p. 256.)

tille avec laquelle Colomb découvrit le Nouveau Monde ne s'élevèrent qu'à deux millions de maravédis, c'est-à-dire 30.000 francs, — si on admet que le maravédis ne valait qu'un centime et demi (188), — dont la moitié seulement fut donnée par l'Espagne (189).

---

(188) Les auteurs sont loin de s'entendre sur la valeur exacte du maravédis au XVe siècle. Nous avons montré à l'Etude précédente que, d'après l'évaluation la plus vraisemblable, le maravédis valait environ un centime et demi de notre monnaie. (Voyez l'ÉTUDE III, ch. IV, § 1, note 223). Notons cependant que Sophus Ruge porte cette valeur à un chiffre plus élevé.

(189) Notons sur ce point des opinions divergentes. HARRISSE, *Christ. Colomb*, Vol. I, p. 404 ; DURO, *Pinzon*, p. 52 ; et THACHER, *Columbus*, p. 460, ne portent la dépense totale qu'à 1.640.000 maravédis. Mais ils trouvent ce chiffre en ajoutant aux 1.140.000 remboursés pour le prêt de Santangel, dont il sera question à un paragraphe suivant, les 500.000 maravédis que Las Casas dit avoir été donnés par Colomb; ils ne tiennent aucun compte de l'assertion du découvreur lui-même, confirmée par Las Casas, que les frais de l'expédition se montèrent à deux millions. LOLLIS, *Christoforo Colombo*, p. 112, et CHANNING, *Hist. of the United States*, Vol. I, 1905, p. 20, qui ignorent aussi cette déclaration de Colomb, élèvent la dépense à 4.000.000 de maravédis, parce qu'ils infèrent du langage de Las Casas que les 500.000 maravédis donnés par Colomb formaient le huitième de la somme totale. Un autre auteur américain, auquel on doit une belle *Histoire des Etats-Unis*, AVERY, réduit la dépense à 4.000 dollars (Vol. I, p. 133). C'est aussi l'appréciation de LAFUENTE qui estime à 20.000 pesetas le coût total de l'expédition. (*Hist. gén.*, Vol. V, p. 253.) A la fin du XVIe siècle le célèbre MARIANA l'augmentait considérablement en disant que la découverte de l'Amérique fut entreprise avec 17.000 ducats — environ 144.000 francs, — somme que MUNOZ transforme en 17.000 écus (*Historia del Nuevo Mundo*, Liv. II, § XXXII), environ 87.000 francs, ce qui est encore beaucoup trop. Au commencement du XVIIe siècle l'historien aragonais, ARGENSOLA, qui prétendait, cependant, avoir des preuves de ce qu'il avance, fait des 17.000 ducats de Mariana des florins, (*Primera parte de los Anales de Aragon*, 1630, Vol. I, p. 100), ce qui donne encore une somme beaucoup trop élevée. (Voyez sur ce point HARRISSE, *Christ. Colomb*, Vol. I, p. 305.) Au XVIIIe siècle l'historien anglais, ROBERTSON, estimait que l'entreprise de Colomb avait coûté 4.000 livres sterling, soit 100.000 francs. On voit que presque toutes les anciennes appréciations sont très exagérées.

IV. — Les bijoux que la reine Isabelle aurait engagés pour l'entreprise de 1492.

On a vu que sur les deux millions qui étaient nécessaires à Colomb pour mettre à exécution son plan, Santangel avait proposé d'avancer celui qui était demandé aux Rois Catholiques, et on verra plus loin qu'il fit réellement cette avance. Mais on s'est demandé si, contrairement au langage généreux que Las Casas attribue à l'*escribano de racion*, le million qu'il prêta ne provenait pas des diamants de la couronne, que la reine aurait spontanément offert de donner en garantie pour obtenir la somme nécessaire.

En réalité, il n'y a aucune raison de le supposer et il n'est même pas certain que la reine ait tenu le langage que la tradition met dans sa bouche. Cette tradition, si on remonte à son origine, vient de Fernand Colomb seul. C'est lui qui a dit le premier que la reine avait fait cette offre (190) et c'est certainement à lui que Las Casas a emprunté le fait (191). Aucun des auteurs du temps ne parle de cette proposition de la reine, qui méritait, cependant, d'être constatée par ceux dont les écrits sont remplis du panégyrique de cette souveraine (192). Herrera, dont le livre parut au commencement du XVIIe siècle, est le second auteur qui mentionne le fait (193) ; mais pas plus que Fer-

---

(190) *Contentava, che sopra le gioie della sua camera si cercasse imprestito della quantità de' denari, necessaria per far detta armata* : elle consentit à ce que sur les joyaux de sa cassette on cherchât à emprunter la somme (d'argent nécessaire pour armer la flotte. (*Historie*, ch. XIV, fol. 37 verso.)

(191) « Je veux bien — aurait dit la reine à Santangel, — qu'on emprunte sur les bijoux de ma garde-robe l'argent qu'il demande pour équiper la flotte. » Las Casas, Liv. I, ch. XXXII, Vol. I, p. 248.)

(192) Ainsi, Fernando del Pulgar, Bernaldez, Nebrija, Oviedo, Pierre Martyr, Geraldini, Garibay, Mariana et Çurita ne connaissent pas cette proposition de la reine.

(193) Herrera, Dec. I, Liv. I, ch. VIII.

nand Colomb et que Las Casas, qui sont évidemment sa seule source d'information sur ce point, il ne dit que l'offre attribuée à la reine fut acceptée. C'est seulement quarante ans plus tard que nous trouvons cette assertion chez Pizarro y Orellana, auteur disert, érudit, mais dépourvu de critique: « Santangel, nous dit-il, ayant prêté à la reine 16.000 écus sur ses joyaux — *sobre sus joyas* — elle se décida (194). » D'Orellana l'anecdocte est passée dans les nombreux ouvrages où on la trouve, et le meilleur historien moderne de l'Espagne l'a présentée de façon à faire croire que la reine mit réellement ses bijoux en gage à cette occasion (195).

M. Harrisse a cru faire justice de cette histoire en remarquant qu'à l'époque où la reine fut amenée à accepter les propositions de Colomb, elle n'avait probablement plus ses bijoux qui avaient été mis en gage pour subvenir aux frais de la guerre (196). La reine avait effectivement emprunté aux villes de Valence et de Barcelone une somme assez forte garantie par sa couronne royale et par un collier de perles (197). Mais la reine était très riche en bijoux (198), et, en 1492 même, il lui en restait encore assez pour faire

(194) Pizarro y Orellana, *Varones ilustres del Nuevo Mundo*, p. 10.

(195) La magnanime reine, — nous dit cet auteur — voyant le roi Ferdinand hésiter s'écria : « Eh bien, n'exposez pas les trésors de votre royaume « d'Aragon, je prends cette entreprise à la charge de ma couronne de Cas- « tille... j'engagerai mes bijoux pour suffire aux frais. » (Modesto Lafuente, *Historia general de España*, Vol. V, p. 251.)

(196) *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 392.

(197) Voyez Harrisse *Fernand Colomb*, § 28, et Duro : *Las Joyas de Isabel la Católica*, p. 22.

(198) Clemencin en a donné un inventaire partiel dans son éloge de la Reine Isabelle, et M. Sepulveda en a dressé un autre, qui établissent le fait. En 1500 la reine donna à l'Infante Marie, qui allait se marier, de magnifiques bijoux. Les rois de Castille, qui aimaient ce luxe, empruntaient souvent aux villes ou aux usuriers des sommes considérables sur leurs bijoux et leur vaisselle d'or et d'argent. Le roi Henri IV, auquel Isabelle succéda, avait laissé un riche trésor de ce genre.

l'offre qu'on lui attribue (199). Ce n'est donc pas parce qu'elle n'était plus en possession de ses bijoux qu'il faut rejeter toute cette histoire ; c'est parce qu'elle est inconnue à tous les auteurs du temps qui étaient en position de la connaître, et parce que rien ne la confirme, alors que tout semble l'infirmer (200).

Mais l'invraisemblance d'un fait n'empêche pas d'y croire, et le spectacle d'une reine sacrifiant ses joyaux pour faciliter une grande entreprise est d'un exemple si heureux que toutes les dénégations de la critique n'ont pas réussi à l'effacer du livre de l'histoire où, probablement, il figurera toujours. Le peuple espagnol, dit un érudit castillan, qui s'est occupé de la question, croit à l'infaillibilité de l'histoire des bijoux engagés par la reine Isabelle pour la découverte du Nouveau Monde ; cela suffit (201).

Ce mot résume l'histoire de toutes les légendes : le grand public ne les discute pas : il y croit ou il n'y croit pas (202).

---

(199) En septembre 1492 les Rois Catholiques firent leur entrée à Barcelone avec leurs filles, toutes très richement vêtues de brocart avec colliers, bracelets et perles de grande valeur. (Vallador, *op. cit.*, p. 55, d'après d'anciens documents.)

(200) M. Duro croit que la phrase de Fernand Colomb qui témoigne du fait a été imaginée pour donner plus de couleur à son récit, et que Las Casas l'a copiée sans y attacher de l'importance. (*Las Joyas*, p. 22.)

(201) Ricardo Sepulveda, *Colon y las Joyas de Isabella la Catolica*, chapitre extrait du tome II de *Las cronicas del Madrid viejo*, du même auteur, publié par la *Epoca* du 2 avril 1891. Cet érudit croit tellement à l'authenticité de cette tradition, qu'il s'est efforcè de dresser une liste des bijoux que la reine Isabelle aurait sacrifiés pour venir en aide à Colomb : *Inventario de las alhajas que la Reina Catolica Dona Isabel I empeñó, segun unos, ó dió á Cristobal Colon, segun otros, para atender con su producto al descubrimiento del Nuevo Mundo*... Ce curieux document, fait, dit l'auteur, d'après les papiers de la marquise de Moya qui était, comme on l'a vu ci-dessus, l'amie intime de la reine, donne l'énumération détaillée de 12 joyaux précieux valant pour le moins trois millions de réaux.

(202) On a montré pendant quelque temps à la cathédrale de Grenade le coffret même qui avait contenu les bijoux que la reine avait mis en gage. Il

V. — Le million avancé par Santangel.

Le million prêté par Santangel, pour faire face aux dépenses de l'expédition de Colomb (203), ne venait donc pas de la reine Isabelle. Mais d'où provenait cette somme? Est-ce comme trésorier de la Sainte-Hermandad, fonction qu'il a aussi remplie, ou comme contrôleur d'Aragon — *escrivano de racion*, — ou simplement à titre privé qu'il a fait cette avance ? Il y a quelque incertitude à cet égard.

La première pièce comptable que nous trouvons relative à cette avance est une note portant, que le 5 mai 1492, il a été fait à Santangel, par l'ordre de l'archevêque de Grenade, un versement en compte sur diverses créances, dont l'une est de 1.140.000 maravédis, « qu'il avait prêtés « pour payer les caravelles que Leurs Altesses envoyèrent « ensemble aux Indes, et pour solder Christophe Colomb « qui va dans la dite flotte » (204). Une autre pièce, en date du 19 août 1494, mentionne encore un versement fait à Santangel et rappelle qu'il a prêté 1.140.000 maravédis pour équiper la flottille de Colomb (205).

---

faut croire qu'ils ne rentrèrent pas tous au trésor royal, car il y a quelques années on offrait en vente à Denver, dans le Colorado, un des diamants que la généreuse Isabelle avait engagés pour faire face aux frais de l'expédition de Colomb.

(203) Sur le fait même de cette avance il ne saurait y avoir aucun doute : outre le témoignage de Fernand Colomb et de Las Casas, nous avons à cet égard celui des auteurs suivants : Oviedo, Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 20 ; Geraldini, *Itinerarium*, p. 205 ; Gomara, ch. XV ; Garibay, *Los XL libros*, tome II, p. 1371 ; Argensola, *Primera Parte...*, p. 100. Il existe, d'ailleurs, des pièces comptables qui établissent le fait.

(204)... *Que prestó para la paga de las carabelas que Sus Altezas mandaron ir de armada á las Indias, é para pagar a Cristobal Colon que va en la dicha armadá.* (Livre de comptes de Pedro de Montemayor, Navarrete, Vol. II, n° 11, p. 5.)

(205) Navarrete, Vol. III, n° XVIII, p. 490. Le texte porte 1.040.000 maravédis ; mais c'est là évidemment une erreur de copiste, car les diverses som-

Il semble, d'après ces deux pièces, que l'avance faite vient de Santangel, et c'est ainsi qu'en ont jugé plusieurs critiques (206) ; mais nous possédons un autre document relatif à cette affaire qui la présente sous un jour différent. C'est un extrait d'un livre de comptes de la Sainte-Hermandad portant que, de 1491 à 1493, il a été versé à Luis de Santangel et à Francisco Pinelo, trésoriers de cette organisation — *tresoreros de la Hermandad*, — 1.140.000 maravédis « que vous avez donnés, par notre ordre, à l'évêque « d'Avila, aujourd'hui archevèque de Grenade, pour expé- « dier l'amiral D. Christophe Colomb » (207).

D'après cette dernière pièce, ce ne serait pas Santangel seul, mais lui et Pinelo qui auraient fait l'avance de la somme en question, et, comme on la leur rembourse en leur qualité de trésoriers de la Hermandad, on peut inférer de là que c'est de la caisse de cette célèbre institution que vint l'argent. Santangel n'aurait fait dans ce cas que prendre la responsabilité de faire le prêt (208).

---

mes mentionnées dans cette pièce donnent, additionnées, un total qui oblige à lire 1.140.000.

(206) Harrisse, Kayserling, Thacher. Cette opinion est basée sur ce que rapportent Fernand Colomb et Las Casas. Ce dernier fait dire à Santangel: *prestando el cuento de mi casa*. (Vol. I, p. 248.)

(207) *Vos fueron recibidos é pagados en cuenta un cuento é ciento é cuarenta mil maravedis que distes por nuestro mandado al Obispo de Avila, que agora es Arzobispo de Granada, para el despacho del Almirante D. Cristobal Colon.* (Navarrete, Vol. II, n° 11, p. 5.)

Il convient de noter ici que ce Francisco Pinelo, qui est désigné dans ce document comme étant, avec Santangel, trésorier de la Hermandad, était, au rapport de Zuñiga, un Génois, qui entretenait avec Colomb et avec son fils Diego des rapports d'amitié. Colomb en parle dans deux de ses lettres à Diego, l'une du 1er décembre 1504, l'autre du 3 du même mois. Voyez sur ce personnage l'*Illustrazione* de Lollis au document L. Scritti, Vol. II.

(208) La *Santa Hermandad*, Sainte Fraternité, était une sorte de gendarmerie rurale créée pour assurer la sécurité des routes qui étaient alors livrées aux brigands et aux malandrins de tout genre. Elle avait des droits de police et de juridiction étendus, et levait des contributions qui lui laissaient la disposition de sommes importantes. Voyez sur cette curieuse organisation Prescott, *Ferdinand and Isabella*, Vol. I, pp. 176-181.

Selon une autre version, dont l'historien aragonais Argensola s'est fait l'écho, ce serait le trésor du royaume d'Aragon qui aurait fourni la somme et le rôle de Santangel, qui était trésorier, chancelier ou contrôleur de ce royaume — *escribano de raciones* — se serait borné à faire cette avance sur l'ordre du roi Ferdinand (209). Cette version, qui a été acceptée par Washington Irving (210) et par d'autres (211) ne provient, comme on le voit, d'aucune source authentique. Le seul auteur qui la connaisse écrivait près d'un siècle et demi après l'événement, et le seul document qu'il cite à l'appui de son assertion, document resté introuvable, est contredit par d'autres pièces dont l'authenticité est incontestable.

En fait, la seule raison qu'il y ait de supposer que l'argent provenait des caisses de l'Aragon, c'est que Santangel occupait un emploi dans l'administration financière de ce royaume qui lui permettait, avec le consentement du roi, d'en faire l'avance sur les fonds de l'État. Mais on a vu que ce personnage remplissait aussi d'autres fonctions qui lui donnaient les mêmes facilités, et, en l'absence de toute pièce authentique infirmant celles que nous possédons, on doit plutôt croire que c'est la caisse de la

---

(209) Cet auteur cite une pièce que M. Harrisse a fait vainement chercher dans les Archives d'Aragon, et qui ne serait pas concluante, d'ailleurs, car il y est simplement dit que Luis de Santangel, *escrivano de raciones de Aragon*, prêta 17.000 florins pour équiper la flotte : *y para el gasto de la Armada*. (ARGENSOLA, *Primera Parte de los Anales de Aragon*, 1630, Vol. I, p. 100.)

(210) *The funds really came from the coffers of Aragon*. (WASH. IRVING, *Hist. of the Life of Columbus*, Vol. I, p. 163.)

(211) Parmi ceux-là il faut nommer le célèbre historien américain PRESCOTT (*op. cit.*, Vol. II, p. 127) ; l'érudit auteur de plusieurs ouvrages remarquables sur l'Espagne, Martin A. S. HUME, note 3, p. 113, Vol. II, à son édition de la *History of Spain* de BURKE, et l'élégant historien moderne de la Catalogne, Victor BALLAGUER, qui a repris cette thèse dans sa conférence *Castilla y Aragon*.. Roselly de LORGUES a aussi exprimé cette opinion (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 213), ainsi que IBARRA, *D. Fernando el Catolico*, ch. VII, pp. 159 et sq.

Sainte-Hermandad qui a fait les fonds de cette avance.

Quelle que soit la source à laquelle Santangel puisa pour trouver la somme qu'il avait promise à la reine, et qu'il ait fait cette avance à l'insu du roi, ou, comme nous le croyons, avec son assentiment, il n'est pas douteux que c'est la promesse de cette avance qui rendit possible l'acceptation du projet de Colomb. Il est difficile de croire, cependant, qu'en donnant cet argent Santangel ait été mû par les sentiments désintéressés que lui prête Las Casas et que ce soit l'amitié qu'il avait pour Colomb, ou la crainte patriotique de voir porter ailleurs le projet, qui l'ait déterminé. Comme le remarque M. Sepulveda, ce juif, converti par force, qui avait vu nombre de membres de sa famille périr au milieu de supplices barbares, et qui avait subi lui-même de pénibles humiliations, motivées uniquement par sa race et par ses croyances religieuses, ne pouvait ressentir un bien grand amour pour le pays qui l'avait traité d'une manière si cruelle et qui le tenait encore en suspicion. Il est donc à croire que le patriotisme resta étranger à ce prêt, qui dut être pour lui une affaire de banquier, sinon d'usurier (212).

VI. — Le huitième des frais fourni par Colomb.

Le million avancé par Santangel ne formant que la moitié de la somme nécessaire à Colomb, il reste à savoir comment fut obtenu le second million. On a vu que, d'après Colomb, ce serait lui qui l'aurait donné. Évidemment, il faut entendre par là, non qu'il donna lui-même la somme,

(212) Remarquons, à l'appui de cette observation, que Santangel, qui n'avait prêté qu'un million, reçoit en remboursement un million cent quarante mille maravédis, sans que rien n'explique cette augmentation de la somme prêtée originairement. Cf. Mir, p. 40; Duro, *Pinzon*, p. 40 ; et Thacher, I, p. 313, note. Il faut noter encore que cette somme entière de 1.140.000 maravédis paraît être entrée dans la caisse de la Sainte-Hermandad.

mais qu'il la trouva. Personnellement, Colomb ne paraît avoir contribué que pour un huitième aux frais de son entreprise. Ses adversaires, nous dit son fils, ayant objecté qu'il ne risquait rien dans l'expédition qu'il proposait, si ce n'est d'en être le capitaine pendant tout le temps qu'elle durerait, il aurait répondu qu'il était prêt à prendre à sa charge un huitième de la dépense totale, à la condition que dans ce cas, il participerait aux bénéfices dans la même proportion (213). Cette proposition ayant été agréée, elle fut stipulée dans les capitulations du 17 avril 1492, dont elle forme la cinquième et dernière clause.

Il n'y a pas de doute que Colomb se prévalut de ce droit, car à plusieurs reprises il a réclamé ce huitième comme lui appartenant (214). Colomb ne dit pas à combien cela s'élevait; mais, comme il dit que la somme totale nécessaire était de deux millions et que Las Casas confirme cette assertion, on doit conclure de là que sa part contributive devait être de 250.000 maravédis. Las Casas affirme cependant qu'elle fut de 500.000 maravédis, et son affirmation est si positive qu'on doit la tenir pour bien fondée (215).

Mais qu'il s'agisse d'un demi ou d'un quart de million, Colomb n'était pas en état de le donner de sa poche à cette époque, qui est précisément celle où il souffrit le plus de la gène. Las Casas dit lui-même qu'il revint à la cour endetté (216), ce que confirment les dépositions des gens de Palos, qui nous le représentent comme étant alors

---

(213) F. Colomb, *Historie*, ch. XIII, fol. 36 recto.

(214) Notamment dans son testament, dans le mémoire de ses griefs cité ci-dessus, et dans une lettre à son fils en date du 1er décembre 1504. Nous possédons, d'ailleurs, une cédule des Rois Catholiques, en date du 2 juin 1497, où ils reconnaissent que Colomb a droit à ce huitième. (Cartulaire de Paris, n° 4. Navarrete, Vol. II, n° CXIV, p. 202.)

(215) « Il est avéré qu'il contribua aux frais pour un demi-million. » (Las Casas, Liv. I, ch. XXXIV, Vol. I, p. 256.)

(216) *Loc. cit.*

sans ressources. Colomb emprunta donc la somme qu'il mit dans son entreprise, et on est fondé à dire que c'est l'aîné des Pinzon qui la lui prêta. Du temps de Las Casas on disait que la somme venait de lui, et on disait même qu'il en avait avancé une plus considérable, car le bon évèque, tout en reconnaissant qu'il est vraisemblable que c'est Martin Alonso Pinzon, ou ses frères, qui prètèrent à Colomb un demi-million, ajoute : « Mais il ne lui prêta que cela (217). »

Si l'on en croyait Baldassare Colombo, cet Italien des Colombo de Cuccaro qui vint en Espagne au XVIIe siècle pour réclamer l'héritage du Découvreur, on savait, dans la famille de Béatriz Enriquez, que Pinzon avait avancé à Colomb le montant de son huitième et on prétendait même que cette dame s'était généreusement appauvrie pour mettre Colomb en mesure de s'acquitter de cette dette. Baldassare aurait appris ces faits des Arana de Cordoue et les aurait fait connaître à Cuccaro, où on en avait conservé la tradition jusqu'à l'époque où l'un des descendants de ces Colombo les aurait révélés à Roselly de Lorgues (218).

---

(217) *Loc. cit.*

(218) Cet auteur a rapporté ces faits dans son *Satan contre Christophe Colomb*, pp. 159-161 ; dans son *Histoire posthume de Colomb*, pp. 224-225, et dans ses *Calomniateurs*, pp. 33-37, où il dit qu'il en possède le récit entièrement écrit pour lui de la main du dernier membre de cette antique race : Mgr Luigi Colombo. Après que le vénérable Postulateur eût fait connaître cette singulière histoire, le capitaine Duro fit faire faire une enquête à Cordoue pour s'assurer si, dans les archives particulières ou publiques de cette ville ou chez quelque membre de la famille à laquelle Béatriz avait appartenu, il n'y aurait pas quelque trace de cette affaire ; mais ses recherches n'ont eu aucun résultat. (*Historia Postuma*, note 165.)

Asensio avait aussi supposé que Béatriz Enriquez, ou l'un des Arana, ses parents de Cordoue, avait fait la somme nécessaire pour Colomb ; mais il a reconnu lui-même que cette supposition n'était pas fondée et s'est alors demandé si les protecteurs du Génois à la cour, ou même les moines de la Rabida ne lui avaient pas fait obtenir la somme ; le plus vraisemblable, con-

S'il n'y avait d'autres raisons de croire aux avances d'argent de Pinzon à Colomb que cette histoire extraordinaire, il faudrait regarder le fait comme dénué de toute vraisemblance, mais on a vu qu'outre ce que dit Las Casas à ce sujet, il y a d'autres motifs de penser que Pinzon aida Colomb de sa bourse. Les auteurs modernes, restés fidèles à la tradition colombienne, se montrent en général peu favorables aux Pinzon et méconnaissent l'importance des services que cette famille, et notamment son chef, Martin Alonso, rendit à Colomb. Mais si on lit avec attention et sans parti pris les nombreuses dépositions recueillies au cours des procès auxquels donna lieu l'héritage du premier amiral, on reconnaîtra facilement que le rôle de Martin Alonso Pinzon fut considérable dans la période qui précéda l'accord intervenu entre Colomb et les Rois Catholiques et que son influence ne fut pas étrangère à la conclusion de cet accord. Nous verrons plus loin qu'après le retour de Colomb à la Rabida, avec les capitulations en poche, cet actif et très capable homme de mer lui rendit de tels services, qu'on a pu dire sans exagération que, sans lui, la grande expédition de 1492 n'aurait pu se faire.

Pourquoi Pinzon aurait-il fait tout cela, s'il n'avait aucun intérêt matériel dans l'entreprise? Pinzon était alors indispensable à Colomb, qui, sans lui ne pouvait rien ; il était riche, considéré et n'avait aucun besoin de Colomb ; pourquoi se serait-il bénévolement dévoué à son entreprise, comme nous verrons qu'il le fit ? Il est donc on ne peut plus vraisemblable qu'il avait une part matérielle dans l'entreprise de Colomb et que, comme on le dit à Las Casas, c'est bien lui qui mit le futur amiral en mesure de s'engager à participer pour un huitième dans l'af-

---

clut-il, c'est qu'elle vint de Martin Alonso. (*Cristobal Colon*, Vol. I, pp. 186-187.) Voyez ce que nous avons dit à ce sujet, vol. I, p. 632.

faire et qui lui fournit les moyens de tenir cet engagement (219).

VII. — Autres personnes probablement intéressées dans l'affaire.

En admettant que ce soit pour cinq cent mille maravédis, et non pour un huitième seulement des deux millions demandés, que Colomb contribua à l'organisation de sa grande entreprise, cela ne fait, avec le million de Santangel, qu'un million et demi, et, pour compléter la somme indiquée comme nécessaire, il manque encore un demi-million. S'il a été versé, ce qu'à vrai dire nous ignorons, — car les derniers arrangements pris avec Pinzon ont pu rendre cette somme inutile — il faut qu'il y ait eu d'autres collaborateurs financiers à l'œuvre de Colomb que Santangel et Pinzon et que Colomb lui-même. Rien ne le prouve absolument, mais cela résulte des faits, tels qu'ils nous sont connus. Malheureusement nous ne connaissons ni les noms de ces collaborateurs inconnus à la grande aventure de 1492, ni dans quelle mesure ils peuvent y avoir pris part. Nous avons cependant une indication assez importante à cet égard.

---

(219) Harrisse, *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 402, et son *alter ego* Thacher, *Columbus*, Vol. I, p. 455, objectent à cette manière de voir que, si Pinzon avait réellement contribué financièrement à la première expédition de Colomb, Charles-Quint, quand il anoblit cette famille, n'aurait pas manqué de rappeler ce fait dans l'acte où les services rendus par Martin Alonso sont mentionnés. Cette preuve par omission pèse bien peu auprès du témoignage formel de Las Casas, témoignage d'autant plus valable qu'il semble être donné à regret. Une meilleure raison serait le silence que gardent sur ce point les fils de Pinzon dans leurs revendications ; bien qu'ils rappellent à cette occasion les services que rendit leur père, ils ne parlent pas de celui-là, qui avait cependant une certaine importance. Ce silence est surprenant ; mais il ne détruit pas le fait que Colomb, qui était sans argent, trouva les fonds nécessaires pour organiser une expédition à laquelle Pinzon, qui avait de l'argent, prenait un intérêt extraordinaire.

Parmi les documents publiés ces dernières années, il y en a un très curieux, faisant partie des archives de la maison d'Albe, qui peut se rapporter à la question que nous cherchons ici à élucider. C'est une pièce émanant du fameux banquier et armateur florentin Juanoto Berardi, qui était établi à Séville à l'époque et que nous savons avoir entretenu des relations étroites avec Colomb. Dans cette pièce, qui est datée du 15 décembre 1495 et qui fut écrite à la veille de sa mort (220), Berardi déclare que Colomb lui est redevable de 180.000 maravédis et il le supplie de payer cette somme à sa fille qu'il laisse pauvre. Et comme il résulte de la teneur de cette déclaration que la dette date de trois ans, c'est-à-dire de 1492, on est fondé à dire qu'il s'agit d'une somme avancée à Colomb, soit pour compléter son huitième, soit pour l'aider à armer sa flottille (221).

A cette époque, Colomb était aussi en relations avec plu-

---

(220) Berardi mourut dans ce même mois de décembre. (NAVARRETE, Vol. III, p. 317.)

(221) *Credito de Janoto Berardi contre Cristobal Colon*, publié d'après la pièce originale par la duchesse d'Albe dans ses *Documentos escogidos*, pp. 201-203, et dans ses *Autografos*, pp. 7-9.

Le 15 décembre 1495, Juanoto Berardi, qui avait fait son testament la veille, appelle trois notaires de Séville et leur fait rédiger une déclaration, destinée évidemment à Colomb auquel elle fut envoyée, puisqu'on l'a trouvée dans ses papiers, par laquelle il confirme son testament et dont les passages essentiels portent ce qui suit : *Digo é confieso por decir verdad á Dios é guardar salud de mi anima, que el Señor Almirante Don Cristobal Colon me deve é es obligado á dar é pagar por su cuenta corriente ciento y ochenta mill mrs pocos mas ó menos, segun por mis libros parecerá, y mas el servicio y trabajo que yo por su Señoria é por sus hermanos é fijos é negocios he fecho y trabajado tres años* : « Je dis en toute vérité devant Dieu « et sur le salut de mon âme que le Seigneur Amiral Don Christophe Colomb, « me doit et est obligé de me payer, d'après son compte courant, 180.000 ma- « ravédis environ, selon mes livres, outre mes services et les peines prises « dans son intérêt et celui de ses frères et de ses fils et pour ses affaires, il y « a trois ans. » Cette déclaration, que Berardi dit faire de cette manière parce qu'il est trop faible pour écrire à Colomb, se termine par un appel pathétique au grand navigateur de payer ce qu'il lui doit à ses exécuteurs testamentaires, afin qu'ils puissent acquitter des dettes qu'il a laissées et venir en aide à sa fille, qui reste orpheline et pauvre.

sieurs autres personnages qui lui avaient témoigné de la sympathie et qui paraissent avoir cru au succès de son entreprise. Tels sont, par exemple, les deux ducs de Médina-Sidonia et de Médina-Celi, qui menaient l'un et l'autre un train de prince ; le grand cardinal d'Espagne qui avait des revenus considérables ; le chambellan Juan Cabrero qui disposa le roi en faveur du projet de Colomb, le trésorier d'Aragon Gabriel Sanchez, parent de Santangel, et le Génois Francisco Pinelo, trésorier de la Sainte-Hermandad. Il est donc possible que Colomb ait trouvé chez un ou plusieurs de ces personnages, ou parmi d'autres amis dont tous les noms ne nous sont pas parvenus, une partie du concours financier qui paraît lui avoir été nécessaire, et en ce qui concerne ces derniers, nous avons quelques indications authentiques (222). Il est certain, en

---

(222) Le frère Antonio de Aspa, qui rédigea entre les années 1512 et 1524 une relation du premier voyage de Colomb, principalement d'après Pierre Martyr, mais aussi d'après d'autres renseignements donnés par des compagnons mêmes de Colomb, dit que selon les informations ainsi obtenues l'entreprise de 1492 avait été organisée avec le concours financier de « trois « commerçants génois dont l'un s'appelait Jacopo di Negro qui jouissait à « l'époque d'un grand crédit à Séville, un autre s'appelait Çapatal et habi- « tait Xérès ; l'autre avait nom Luis Doria et habitait Cadix » ; *Tres ginoveses mercaderes que al uno llamavan Jacobo de Negron, que tenia en aquel tiempo mucho credito en Sevilla y al otro llamavan Çapatal y estava en Xeres, y al otro llamavan Luis Doria que morava en Cadix.* (*Relacion de los dos primerros viages*, fol. 5 du Manuscrit original, de l'Académie Royale de Madrid, dont nous avons fait prendre une copie. Ce passage a été donné dans la *Bibliografia Colombina*, nº 100, pp. 247-248 et par M. Harrisse dans *Colomb devant l'Histoire*, note 118.) Il faut toutefois noter que la plupart des indications que l'auteur de ce manuscrit a ajoutées à ce qu'il emprunte à Pierre Martyr sont erronées.

Un autre auteur du XVIe siècle, qui nous a laissé un mémoire curieux sur la famille de Colomb, dit qu'en outre de sa participation personnelle aux frais de son premier voyage, quatre Génois nommés Riberol, Francisco de Oria, Francisco Cataño et Gaspar Spinola, qui habitaient l'Espagne et qui appartenaient aux premières familles de Gênes, lui avancèrent des sommes relativement considérables. (NUNCIBAY, *Genealogia de la casa de Portugal*, Manuscrit de la Bibliothèque de l'Académie d'Histoire de Madrid, dont nous avons une copie.) Colomb confirme ce renseignement en disant que ces

tous cas, que les Rois Catholiques ne mirent qu'un million dans l'affaire et que la part contributive de Colomb ne dépassa pas un huitième de la somme totale, puisque c'est ce qu'il réclamait et que c'est aussi ce qu'on lui paya (223) ; il faut, par conséquent, que le reste de la somme ait été fourni par d'autres, si ce n'est par Berardi.

Ces indications et celles notées aux paragraphes précédents nous renseignent suffisamment sur la provenance des fonds avec lesquels fut organisée la grande aventure de 1492 ; mais, excepté en ce qui concerne Colomb, nous restons dans l'ignorance sur les dispositions qui furent prises pour la répartition des bénéfices, car il est évident que ceux qui prirent part originairement à l'entreprise n'y virent qu'une affaire. Les capitulations qui s'étendent complaisamment sur les avantages, tant matériels que moraux, qui reviendraient à Colomb en cas de réussite, se taisent à cet égard, et ni les documents provenant d'une autre source, ni les auteurs du temps ne suppléent à ce silence.

---

quatre Génois lui prêtèrent 118.000 maravédis pour compléter le huitième des marchandises qui ont été envoyées aux Indes. (Mémoire à son fils Diego, 1502. *Scritti*, Vol. II, n° 36, p. 170.)

Ainsi, la provenance des deux millions nécessaires à l'organisation de la fameuse entreprise de 1492 s'expliquerait de la manière suivante. Le million avancé par Santangel viendrait de la caisse de la Sainte-Hermandad et celui trouvé par l'entremise de Colomb aurait été fourni par des marchands ou banquiers, parmi lesquels Colomb lui-même en nomme trois dans la lettre à son fils citée ci-dessus. Les autres bailleurs de fonds paraissent avoir été Pinzon, Berardi et les quatre marchands nommés par Aspa.

(223) Colomb s'est plaint amèrement qu'on ne lui tenait pas compte de son huitième. Il est certain, cependant, qu'on le lui paya, quelquefois tout au moins, car il y a une cédule des Rois Catholiques, en date du 2 juin 1495, ordonnant qu'on remette immédiatement à Berardi la huitième partie de l'or qu'il réclamait au nom de Colomb. (Navarrete, Vol. III, p. 317.) Il faut dire que Colomb ne réclamait pas seulement le huitième des produits résultant des découvertes faites à son premier voyage, aux frais duquel il avait contribué, mais aussi de ceux provenant de toutes les autres découvertes qui suivirent celles-là, bien qu'il n'eût pas contribué aux dépenses qu'elles avaient nécessitées. (Voyez la *Declaration de lo que pertenece al almirante*.)

On doit inférer de cette absence complète de tous renseignements sur ce point, que ceux qui avaient prêté leur concours financier à Colomb durent être promptement renboursés et que les Rois Catholiques et lui restèrent seuls engagés dans l'entreprise. Il résulte néanmoins des renseignements qui nous sont parvenus, que l'expédition avec laquelle Colomb découvrit le Nouveau Monde ne fut pas originairement une entreprise gouvernementale, mais une affaire commanditée et patronnée par l'Etat, dans laquelle, toutefois, il n'entra que pour une moitié du capital nécessaire.

VIII. — Le concours du roi Ferdinand.

On peut mettre au nombre des légendes dénuées de tout fondement l'histoire, si souvent répétée, que le roi Ferdinand était hostile au projet de Colomb et que la découverte du Nouveau Monde se fit sans son concours et presque malgré lui. C'est encore chez Fernand Colomb qu'il faut chercher la source de cette manière de voir que Las Casas a peut-être exagérée, malgré son respect professionnel pour la personne royale (224). On n'en trouve la confirmation ni dans les auteurs du temps, ni dans les faits.

---

(224) Voici l'un des passages où Las Casas met en contraste les sentiments bienveillants de la reine pour Colomb et ceux plutôt hostiles du roi. « Cette « dame et bienheureuse reine avait été non seulement la première à accep- « ter l'entreprise de la découverte de nos Indes... mais c'était elle qui favo- « risait Colomb, qui l'encourageait, le consolait, le défendait, le soutenait en « femme chrétienne qu'elle était... Tout au contraire le Roi Catholique, je ne « sais comment et dans quel esprit, ne faisait rien, ne lui donnait aucun « gage pour lui prouver sa reconnaissance ; loin de là il le desservait de tout « son pouvoir, tout en le comblant de compliments. Je crois que s'il avait « pu le faire en bonne conscience et sans détriment de son honneur et de sa « renommée, il n'aurait tenu que peu et peut-être aucune des clauses aux- « quelles il avait si justement consenti. » (Las Casas, *Historia*, Liv. II, chap. XXXVII, Vol. III, p. 187.) On verra plus loin que Colomb s'exprime tout autrement.

La tradition a fait au roi Ferdinand d'Aragon la réputation qu'il méritait d'être un politique froid, intéressé et fourbe, et à la reine Isabelle celle qu'elle ne mérite pas, d'une femme dont le cœur et l'esprit étaient ouverts à toutes les nobles aspirations humaines. Au point de vue moral, les deux souverains se valaient. Aussi habile, aussi ambitieuse et aussi peu scrupuleuse, au besoin, que son royal époux, Isabelle n'a donné dans sa vie publique et privée aucun exemple qui autorise à dire qu'elle était plus susceptible d'enthousiasme que le roi d'Aragon et plus capable de céder à aucun des sentiments désintéressés qui ennoblissent l'âme humaine. Tout ce qu'on a dit de la sympathie particulière avec laquelle elle envisageait les projets de Colomb et de son désir de les favoriser, contrairement à ce que pensait Ferdinand, paraît singulièrement exagéré.

Il a plu à Fernand Colomb et à Las Casas de mettre la reine plus particulièrement en avant dans les derniers événements qui amenèrent l'adoption du plan de Colomb, et peut-être fut-elle réellement appelée à jouer alors un rôle prépondérant, mais on ne saurait en inférer, comme on l'a fait, que le roi Ferdinand la laissa agir, sans partager son opinion (225), et même qu'il était opposé à ce qu'on prît en considération les propositions de Colomb (226).

---

(225) *The king looked coldly on the affair*, écrivait Washington Irving en 1828. (*Life of Colombus*, Vol. I, p. 163.) Le grand historien américain, Prescott, dit à peu près la même chose : *Ferdinand had looked with cold distrust on the expedition from the first.* (*Ferdinand and Isabella*, Vol. II, p. 126.) Lazzaroni qui estime que le roi désirait que les propositions fussent écartées, dit qu'il finit par laisser faire, sans vouloir se mêler de rien. (*Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 289, 291.)

(226) Dans son *Cristophe Colomb*, Roselly de Lorgues se borne à dire que le roi ne voulut personnellement entrer pour aucune part dans l'entreprise à laquelle il ne croyait pas (Vol. I, p. 213) ; mais dans ses ouvrages subséquents, il finit par faire du roi Ferdinand un ennemi implacable de Colomb qui, sournoisement, mettait tout en œuvre contre lui. Ces assertions, répétées sous diverses formes et avec l'ardeur qu'il mettait à soutenir ses thèses, furent trop facilement accueillies et des biographes de Colomb d'une autre

Si Ferdinand avait été opposé à l'entreprise de Colomb, elle n'aurait pas eu lieu, en Castille du moins, car c'est par lui plutôt que par la reine qu'elle s'est faite. C'est son secrétaire des finances qui a fourni l'argent ; c'est son secrétaire d'État qui est chargé de s'entendre avec Colomb pour la rédaction des capitulations par lesquelles les deux souverains s'engagent, et c'est lui, si on s'en rapporte à son propre témoignage, qui ordonna l'expédition (227). Enfin nous avons la déclaration du principal intéressé, de Colomb, qui reconnaît en s'adressant au roi lui-même « qu'il « l'a honoré dès qu'il eut connaissance de son projet » — *despues que hobo cognoscimiento de mi decir, me honró...* — et qui lui dit, qu'ayant ainsi agi « au temps où il n'avait « encore eu de lui que des paroles » — *al tiempo que no habia visto de mi salvo palabras,* — « il renouvellera, main-« tenant que son œuvre est connue, les récompenses pro-« mises » (228).

Voilà, il semble, des témoignages qui montrent le peu de fondement de la légende que le roi Ferdinand éprouvait de la répugnance à entrer dans la voie indiquée par Colomb et du mauvais vouloir qu'il lui aurait toujours témoigné. Si ce monarque ne fut pas, comme on l'a dit avec quelque exagération, celui qui au dernier moment fit et dirigea tout (229), il est certain qu'il ne fut pas hostile aux projets

---

valeur que le vénérable postulateur, comme Tarducci et Lazzaroni, s'en firent l'écho. Le roi, dit le premier, fut très mécontent de la décision de la reine et s'efforça de calmer son ardeur et de la ramener à sa première opinion : *Il re Ferdinando senté molto male la determinazione presa dalla moglie.* (*Vita*, ch. XII, Vol. I, p. 187.) Le second assure que Ferdinand se réjouissait en son cœur de voir les propositions de Colomb rejetées par la commission à laquelle on les avait renvoyées. (*Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 289.)

(227) Lettre du roi à Diego Colomb, citée au chapitre précédent. Note 137.

(228) Lettre de Colomb au roi Ferdinand. Ségovie, mai 1505. (Las Casas, Liv. II, ch. XXXVII, Vol. III. *Scritti* in *Raccolta*, Vol. II, nº 59.) Voyez sur ce document la IVe de nos *Études critiques*. Sources, p. 289.

(229) Mir, *Influencia de los Aragoneses*.. 1892, p. 60. Cet auteur va même jusqu'à supposer que c'est peut-être le roi Ferdinand qui dépêcha Santangel à

de Colomb et que c'est avec son consentement, ou plutôt avec son concours, que ces projets finirent par être agréés et mis à exécution (230). Nous ne serions même pas éloigné d'admettre que le rôle du roi Ferdinand, à cette époque décisive, a été plus grand que celui d'Isabelle.

IX. — La participation de l'Aragon.

Un autre point sur lequel plane une certaine obscurité, c'est la mesure dans laquelle l'Aragon participa à l'entreprise de Colomb.

Les auteurs, comme on l'a vu, font dire à Isabelle, répondant à Santangel, qu'elle la prendrait au compte de son royaume de Castille. S'il en est ainsi, comment se fait-il que tous les actes relatifs à cette entreprise soient signés ou pris, non par la reine de Castille, mais par les deux souverains ? Comment se fait-il que tous les ordres qui se rapportent à son organisation émanent, non d'elle seule, mais d'eux (231) ? Que ce soient des fonctionnaires aragonais qui y prennent la plus grande part, que ce soient eux qui

---

la reine pour la convertir à l'idée de Colomb. Ibarra donne aussi à ce monarque un rôle prépondérant dans l'acceptation et dans la mise en œuvre du projet de Colomb. (*D. Fernando el Catolico*, passim et notamment pp. 170-172).

(230) L'historien moderne de la Catalogne, Victor Balaguer, s'élève très judicieusement contre les écrivains mal renseignés qui ont accusé Ferdinand d'avoir été hostile aux projets de Colomb, ou qui le représentent comme ayant été tout au moins froid et indifférent. Ce roi, ajoute-t-il, prit à la découverte de l'Amérique une part directe, spéciale et décisive : *directa, especial, y decisiva.* (*Castilla y Aragon en el descubrimiento de America*, Madrid, 1892, p. 18.)

(231) Ainsi, dans les lettres patentes du 30 avril 1492 qui ratifient les capitulations du 17 du même mois, le roi intervient au même titre que la reine et le document oblige également les grands, les magistrats et les autorités des royaumes des deux couronnes. Les mêmes formules reviennent dans toutes les ordonnances relatives au premier voyage de Colomb, ordonnances auxquelles sont soumis les villes, villages et localités de « tous nos royaumes et seigneries », portent les textes : *de todos los nuestros reinos é senorios.*

fassent le plus gros de la somme nécessaire et qui rédigent les contrats? Faut-il voir là de simples formes de chancellerie qui dissimulaient la réalité des choses (232)? Le fait rapporté par un annaliste aragonais, que le roi Ferdinand employa le premier or reçu du Nouveau Monde à redorer son palais de Saragosse (233), ne se concilie pas avec cette manière de voir, car il montre que ce n'était pas seulement en nom, mais en fait, que l'Aragon était associé à la Castille dans l'exploitation de la nouvelle découverte.

Cependant Oviedo a écrit que « tant que vécut la reine « catholique, Doña Isabelle, on n'admettait à passer aux « Indes que les propres sujets et vassaux de ses apanages » (234). Mais cette assertion semble être plutôt une interprétation des facilités qu'on donnait alors plus particulièrement aux Castillans, car c'est ainsi que Gomara, qui écrivait à la même époque, présente les choses, quand il dit « qu'on soupçonnait la reine de favoriser plus que « le roi la découverte des Indes, parce qu'elle ne permettait qu'aux seuls Castillans d'y aller ». Et si quelque Aragonais voulait s'y rendre, ajoute-t-il, « il fallait qu'il « obtînt pour cela une permission spéciale » (235).

(232) « Malgré l'apparente participation du roi Ferdinand et malgré sa « signature aux titres et pouvoirs accordés à Colomb, tout était concédé par « ordre d'Isabelle et pour le compte du trésor de Castille. » (LAZZARONI, *Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 297.)

(233) Cette assertion vient d'ARGENSOLA, qui dit que, pour commémorer l'entreprise des Indes, le roi ordonna « qu'avec une partie du premier or que « Colomb rapporta des Indes on dorât, à Saragosse, les toits et les plafonds « de la salle royale dans le grand palais » : *que con una parte del oro primero que Colon truxo de las Indias se dorasen en Çaragoça los techos y artesones de la sala real en el gran palacio...* (*Primera parte de los anales de Aragon...* 1630, p. 100.)

(234) *Porque, entanto que la catholica reyna doña Isabel vivió, no se admitian ni dexaban pasar á las Indias sino á los proprios subditos é vasallos de los senorios del patrimonio do la reyna.* (OVIEDO, Liv. III, ch. VII, Vol. I, p. 74, col. I.)

(235) *De donde sospecho que la reyna favoreció mas que no el rey el descubrimiento de las Indias. Y tambien porque no consentia passar a ellas*

Nous voyons d'ailleurs que les Rois Catholiques ouvrirent les Indes à tout le monde moins de deux ans après la première découverte (236). Colomb protesta contre cette disposition libérale, qui, d'après sa manière de voir, portait atteinte à ses privilèges, et les Rois Catholiques, par lesquels il fut toujours traité avec une grande bienveillance, rendirent une autre ordonnance modifiant en partie la première, mais ne créant pas néanmoins un privilège en faveur des seuls Castillans. En 1495, au moment où Colomb organisait sa troisième expédition et où les Rois Catholiques prenaient des dispositions pour peupler les Indes, on défendit cette fois, dit Herrera, à toute personne excepté aux Castillans d'y passer (237). En 1501 on donna pour instruction à Ovando, qui allait remplacer Bobadilla, de ne permettre à qui que ce soit de vivre dans les Indes qui ne serait originaire du royaume d'Espagne (238).

Il faut croire cependant qu'il existait en fait, sinon en droit, une règle qui assurait aux Castillans dans les Indes des privilèges que les Aragonais n'avaient pas ou qu'ils n'obtenaient qu'avec difficulté, car, aux Cortès d'Aragon tenus à Monzon en 1585, on décida que désormais les

---

sino a Castellanos, y si algun Aragones alla yva, era con su licencia y espresso mandamiento. (Gomara, *La Historia General*, ch. XVII, fol. 22, verso, édit. 1554.) L'annaliste aragonais, Zapater, continuateur d'Argensola, cite ce passage de Gomara et dit que le fait qui y est avancé est incroyable. *No es creible.* (*Segunda parte de los anales de la Corona y Reyno de Aragon*... p. 136.)

(236) Cédule du 19 avril 1495. (Navarrete, Vol. II, nº 86, p. 165.) Cette ordonnance fut rendue, non parce que les Indes n'avaient été ouvertes jusque-là qu'aux seuls Castillans, mais parce que Colomb croyait que seul il avait le privilège d'y autoriser le commerce. Ces dispositions furent rappelées en partie par l'ordonnance du 2 juin 1497. (Navarrete, nº CXIII, p. 201-202.)

(237) *I de esta vez se proveió, que de ninguna nacion, sino de la castellana, pasasen á las Indias.* (Herrera, *Historia general*, déc. I, Liv. III, ch. II.) Quelques-uns disent, ajoute Herrera, que c'est Colomb qui obtint cet ordre de la reine. (*Loc. cit.*)

(238) *Que no se permitiese vivir en las Indias, ninguno que no fuese natural de estos reinos.* (*Op. cit.*, déc. I., Liv. IIII, ch. XII).

Aragonais jouiraient dans les Indes des mêmes facilités accordées aux Castillans (239). Mais il ne semble pas néanmoins qu'on puisse conclure de là, comme le fait un éminent biographe de Colomb, « que l'empire des Indes « relevait exclusivement de la couronne de Castille et « que jamais celle d'Aragon n'y eut de droits » (240).

---

(239) La loi (*fuero*) stipulée à cette occasion porte : « Attendu que la décou- « verte des Indes et le commencement de leur conquête se firent dans le temps « du sérénissime roi Don Ferdinand le Catholique de glorieuse mémoire et « que des personnes de ce royaume y ont pris part — *e intervinieron en* « *ella personas deste reyno* — Sa Majesté, par la volonté de la cour, et à la « supplication de celle-ci, décide et ordonne que les naturels du royaume « d'Aragon puissent passer là-bas et y jouissent et puissent jouir des offices, « bénéfices, prélatures et dignités ecclésiastiques et séculières, et des autres « prééminences et prérogatives dont les naturels des royaumes de Castille « jouissent. » (Miguel Ramon Zapater, *Segunda parte de los Anales de la Corona y Regno de Aragon*... Saragosse, 1663, liv. II, chap. IV, p. XXXIV, p. 137.) On peut inférer du fait qu'il a fallu prendre cette disposition que le droit des Aragonais dans le Nouveau Monde avait été tout au moins contesté. Dans une enquête judiciaire qui semble avoir été faite sur cette question même et dont on trouve quelques extraits dans les *Pleitos* de Colon on lit : *Pro utroque regno* (*Castellæ et Aragonum*) *fuerunt dictæ Indiæ acquisitæ* : Lesdites Indes ont été acquises au profit des deux royaumes : *Castille et Aragon* (Vol. I, p. 24).

(240) Harrisse, *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 397. Dans un autre ouvrage (*Qui a imprimé la première lettre de Colomb*, p. 12), M. Harrisse a cité à l'appui de son opinion une phrase du testament d'Isabelle disant que la découverte et la conquête des îles et de la terre ferme ont été faites aux frais de ses royaumes (la Castille et le Léon) : *A costa de estos mis reynos*. (*Discursos varios de historia*. Zaragoça, 1638, p. 344.) Il n'y a pas doute que c'est ce que prétendait la reine.

CHAPITRE QUATRIÈME

ORGANISATION DE L'EXPÉDITION. SON DÉPART
30 avril-3 août 1492

I — Ordonnances rendues pour envoyer Colomb avec trois caravelles dans certaines parties de l'Océan non désignées.

Colomb avait déclaré que trois caravelles lui étaient nécessaires, et pour divers motifs, dont l'un paraît avoir été de diminuer les frais d'organisation de l'expédition, on décida de mettre deux de ces caravelles à la charge de la ville de Palos, qui s'était mise dans le cas de se voir imposer cette dépense (241). Ce point arrêté, on agit avec promptitude.

Le même jour que, par les lettres patentes du 30 avril 1492, les Rois Catholiques régularisaient la situation de Colomb, des ordres étaient expédiés pour la préparation de la grande entreprise.

Le premier de ces ordres était adressé aux autorités et aux habitants de la ville de Palos (242). Les souverains

---

(241) Le choix de Palos s'explique aussi par d'autres raisons. C'est dans ce petit port, alors beaucoup plus actif que de nos jours, que le projet de Colomb avait pris la forme définitive qui le fit adopter. C'est là que se trouvaient les franciscains de la Rabida et les Pinzon, dont l'intervention avait été si profitable à Colomb et devait encore lui être utile. A cette époque, d'ailleurs, il n'y avait que Cadix qui pouvait offrir plus ou autant de ressources pour l'organisation d'une expédition comme celle qu'allait entreprendre Colomb. En fait, les conditions dans lesquelles l'entreprise fut décidée imposaient le choix de Palos.

(242) Provision par ordre du Conseil pour que les gens de Palos donnent deux caravelles... Grenade, 30 avril 1492. (Navarrete. Vol. I, n° 7.)

leur rappelaient que, pour certains méfaits commis par eux (243), ils avaient été condamnés, par le conseil royal, à servir la couronne pendant douze mois avec deux caravelles, armées à leurs propres frais, et leur ordonnaient, en conséquence, de préparer ces deux caravelles et de les mettre à la disposition de Colomb, auquel il était commandé d'aller « en certaines parties de la mer Océane pour des « choses de notre service » : *para ciertas partes de la mar Oceana, sobre algunas cosas que cumplen á nuestro servicio*. L'ordre devait être exécuté dans les dix jours qui suivraient sa réception ; Colomb y est désigné comme étant le capitaine, — *nuestro capitan*, — des trois caravelles composant son expédition, et les gens qui l'accompagneraient devraient le suivre partout où il leur commanderait d'aller, excepté que ni lui ni eux ne devaient se rendre à l'établissement portugais de la Mine, sur la côte d'Afrique, « qui appartient au sérénissime roi de Portugal, notre « frère, et y faire aucun commerce » (244).

Une autre ordonnance, de la même date (245), portait que, comme Colomb avait absolument besoin de trois caravelles pour exécuter l'ordre qu'on lui a donné « d'aller « dans certaines parties de la mer Océane pour des choses

---

(243) L'ordre porte simplement : pour certaines choses faites et commises par vous à notre détriment — *en deservicio nuestro* — sans dire quelles étaient ces choses ; mais il se termine par la promesse que, sur une attestation signée du capitaine de l'expédition qu'il est satisfait, la charge imposée par le Conseil sera remise.

(244) *Con tanto que vos, ni el dicho Cristobal Colon, ni otros algunos de los que fueron en la dichas carabelas, no vayan á la Mina, ni al trato de ella que tiene el Serenisimo Rey de Portugal, nuestro hermano;* « parce que, « ajoutent les souverains, notre volonté est de respecter et de faire respecter « ce que nous avons arrêté et conclu à cet égard ». Par le traité de 1479 Ferdinand et Isabelle avaient, en effet, reconnu au Portugal la possession de toute la région appelée alors Guinée, dans laquelle était situé le fort de la Mine, centre alors d'un commerce important pour le Portugal.

(245) Cette ordonnance ne nous est connue que par sa reproduction textuelle dans une instruction en date du 20 juin 1492, qui sera mentionnée plus loin. (Navarrete, Vol. III, n° VIII, p. 480.)

« très utiles au service de Dieu et au nôtre » (246), il était ordonné aux corrégidors, alcades et autres fonctionnaires, de lui faire livrer ces caravelles avec tout ce qui leur était nécessaire, quand il les leur désignerait, et d'obliger les maîtres et équipages à aller avec lui. Il était stipulé, toutefois, que les gages des gens ainsi requis seraient payés, de même que tous les objets dont on aurait besoin.

Une troisième ordonnance, datée également du 30 avril 1492 (247), enjoignait aux autorités locales de fournir à Colomb, qui allait « en certaines parties de la mer Océane, « comme notre capitaine pour y exécuter certaines choses « utiles à notre service » (248), tout ce qui était nécessaire pour armer et équiper ses trois caravelles. Enfin deux autres ordres, donnés en même temps que les autres, portaient, l'un (249), suspension de toute poursuite contre les gens qui accompagneraient Colomb dans les parties

---

(246) *Nos habemos mandado á Cristobal Colon que como nuestro capitan vaya con tres carabelas de armada á algunas partes de la mar Oceana, sobre cosas muy complideras á servicio de Dios é nuestro.*

(247) *Provision para que á Cristobal Colon que iba con tres carabelas a ciertas partes del Oceano...* Provision pour qu'on procure à Cristobal Colon, qui allait avec trois caravelles en certaines parties de l'Océan, tout ce dont il pourrait avoir besoin pour les réparer et les pourvoir de bois, de vivres, de poudre, munitions, etc., en payant le tout à prix raisonnable. Grenade, 30 août 1492. (NAVARRETE, Vol. II, nº VIII, p. 14.)

(248) *A ciertas partes de la mar Oceana, como nuestro capitan, sobre algunas cosas que cumplen a nuestro servicio.*

(249) *Provision de los Reyes mandando suspender el conocimiento de los negocios y causas criminales contra los que van con Cristobal Colon fasta que vuelvan.* Grenade, 30 avril 1492. (NAVARRETE, Vol. II, nº IX, p. 15.)

Il est à remarquer qu'aux termes de l'ordonnance, elle a été rendue à la requête de Colomb « parce que autrement les gens dont il a besoin pour les « trois caravelles qu'il emmène... ne voudraient pas aller avec lui ». Comme cette ordonnance est de la même date que les autres, 30 avril, il en résulte que Colomb savait, avant de retourner à Palos, qu'il éprouverait de grandes difficultés à trouver le monde qu'il lui fallait. Ce fait confirme les dépositions faites au cours des procès de Colomb, d'après lesquelles on s'était occupé de son projet, à Palos, avant que, sur les instances du P. Perez, il ne fût rappelé à la Cour et ensuite pendant même qu'il s'y trouvait.

de la mer Océane où on l'envoyait pour accomplir diverses choses du service des souverains, et l'autre dispense du paiement des droits de douane ou autres, sur les objets nécessaires à Colomb, qui était chargé d'aller « avec certaines fustes armées dans certaines parties de l'Océan « pour des choses concernant notre service » (250).

Ainsi, dans toutes les dispositions administratives prises pour fournir à Colomb les caravelles nécessaires à son entreprise, pour les armer, les équiper et les approvisionner, l'objet de l'entreprise est indiqué de la même manière et dans les mêmes termes : c'est dans certaines parties de la mer Océane, non explicitement désignées, qu'on l'envoie, et c'est pour y faire certaines choses, non également expliquées, mais qui sont dans l'intérêt ou pour le service de l'État, qu'il y va. Ces expressions calculées pour ne faire connaître de l'expédition que ce que l'on voulait qu'on en sût, et choisies évidemment avec intention, se trouvent répétées dans cinq ordonnances différentes, et on doit constater qu'elles sont en parfaite concordance avec tout ce que nous savons des propositions de Colomb, d'après des sources autres que celles d'origine colombienne. Elles ne sauraient s'appliquer à une expédition allant à l'aventure à la découverte d'îles ou de terres inconnues, non plus qu'à un voyage ayant pour destination arrêtée, soit les Indes, soit les côtes de l'Asie Orientale où régnait le Grand Khan ; elles s'entendent très bien, au contraire, d'une expédition ayant pour but la prise de possession d'îles et de terres de l'Atlantique dont on connaît l'existence, mais sur la situation desquelles on désire garder le secret.

Pas plus dans ces documents que dans aucun de ceux

---

(250) Navarrete, Vol. II, n° X, p. 16. Une troisième ordonnance, ayant le même objet que cette dernière, fut rendue le 15 mai. (Navarrete, V. II, n° XII, p. 18.)

constatant l'accord avec Colomb, il n'est question des Indes et de la route des Indes ou de Cathay et des régions des extrémités de l'Asie. L'une de ces pièces, la première, montre même qu'on n'avait à ce moment aucune idée que l'expédition pouvait avoir ces contrées pour destination, puisqu'elle stipule que Colomb pourrait lui faire prendre la direction qu'il voudrait, excepté celle de la Mine de Saint-George, sur la côte d'Afrique, ou de toute autre possession du roi de Portugal. Pourquoi cette défense, s'il s'agissait d'aller, comme le porte la lettre attribuée à Toscanelli, droit de Lisbonne à Quinsay?

Il ne faudrait pas dire que les Rois Catholiques ont eux-mêmes indiqué que l'entreprise qu'ils sanctionnaient avait cette destination, en nommant les Indes dans plusieurs documents officiels, parce que ces documents, ainsi qu'on le fera voir dans un autre chapitre, sont tous postérieurs au retour de Colomb et ont été rédigés après qu'on eût connaissance des résultats qu'il annonçait et qu'il était impossible de vérifier. Le silence que gardent les souverains sur ce point important dans les capitulations du 17 avril 1492, dans les lettres patentes du 30 du même mois, ainsi que dans diverses ordonnances rendues pour préparer l'expédition, détruit toute la portée que l'on pourrait donner autrement aux mentions des Indes qui se trouvent dans les documents postérieurs.

II — Passeport et lettres de créance, donnés à Colomb. La lettre pour le Grand Khan?

Entre autres pièces dont Colomb fut pourvu, il y avait, nous assure-t-on, un passeport et des lettres de créance pour les princes des contrées qu'il pourrait visiter. C'est lui qui aurait demandé ces lettres et les Rois Catholiques se seraient empressés de le satisfaire. Parmi ces lettres, nous dit Las Casas, il y en avait qui étaient particulière-

ment adressées au Grand Khan de Tartarie (251), personnage dont il est question dans la lettre attribuée à Toscanelli, et qui paraît avoir exercé une influence fascinatrice sur Colomb. Dans tous les livres qu'il eut entre les mains et qui nous sont restés, où cette expression se trouve, il la souligne ou en fait l'objet d'une note. Dans l'*Historia Rerum* de Pie II, il la relève huit fois ; dans le Marco Polo elle le frappe trois fois, et dans l'*Imago Mundi* il la remarque deux fois (252). Dans la singulière pièce qui sert de prologue à son Journal de bord, il affirme avoir fourni

---

(251) Voici ce que dit Las Casas à ce sujet : « Comme il crut toujours que « non seulement il découvrirait des îles et des continents, mais qu'il devait « encore rencontrer par là les royaumes du Grand Khan et les terres très « riches de Cathay, suivant les renseignements qu'il tenait de Paul, méde- « cin, — choses qu'il aurait faites peut-être s'il n'avait pas trouvé les terres « qu'il a découvertes en travers de son chemin, — il demanda aux souverains « des lettres de recommandation pour le Grand Khan et pour les rois et « princes de l'Inde et de toute autre contrée qu'il pourrait rencontrer dans « les terres qu'il découvrirait. Il lui en fut donné aussi pour les princes « chrétiens dont il pourrait visiter les contrées et les ports. Dans ces lettres, « on leur faisait savoir que Colomb était envoyé par Leurs Altesses et qu'il « était revêtu de leur autorité ; on les priait de le tenir pour recommandé « comme leur ambassadeur et leur serviteur et d'ordonner qu'il fût bien « traité, de même que Leurs Altesses étaient prêtes à bien traiter ceux qu'ils « leur enverraient et qui seraient porteurs de lettres de créance de leur part. » (*Historia*, Liv. I, ch. XXXIII, Vol. I, p. 254.)

Il faut remarquer que ce que Las Casas dit ici de la persuasion où était Colomb de rencontrer, dans ses découvertes, les terres du Grand Khan, fut écrit longtemps après que notre Génois eût avancé qu'il était allé jusqu'aux extrémités de l'Asie ; cela devait sembler tout naturel à un homme qui avait entre ses mains la correspondance attribuée à Toscanelli et qui n'avait aucune raison de suspecter son authenticité. Il est évident que si cette correspondance a réellement eu lieu, tout ce que dit Las Casas est justifié. Si elle est apocryphe, toutes ses suppositions tombent avec les pièces qui en forment la base. En ce qui concerne Colomb lui-même, non seulement il n'a jamais dit qu'il espérait trouver des terres en allant aux Indes, mais il a dit expressément qu'il ne cherchait que les Indes et qu'il ne voulait pas s'attarder à chercher autre chose.

(252) On peut aisément faire cette constatation grâce aux *Postille* des *Scritti di Colombo* dans la *Raccolta Colombiana*. Nous avons donné les numéros de ces notes au chapitre VII, de la deuxième partie de la première de ces *Nouvelles Études*.

aux Rois Catholiques des renseignements sur ce potentat, pour lequel ils lui auraient donné des lettres, et son Journal, tel que nous le possédons, semble confirmer cette assertion. Nous y voyons, en effet, qu'il se préoccupe de la situation de Cathay, résidence supposée de ce Grand Khan, qu'il s'informe de la distance qui le sépare de ses possessions, qu'il veut aller jusqu'à lui et qu'il s'efforce de lui faire remettre les lettres dont il dit être porteur.

Bien que cette pièce n'existe ni aux Archives des Indes, où se trouvent toutes celles relatives à l'organisation de l'expédition de Colomb, ni aux Archives particulières des descendants du découvreur, il y en a une copie à celles d'Aragon, à Barcelone, où elle fait partie d'un dossier contenant aussi une copie d'un passeport général au nom de Colomb, pièce qui manque également aux Archives des Indes, ainsi qu'à celles de Veragua (253).

Nous n'avons pas été en mesure de vérifier l'authenticité de ces deux pièces extraordinaires qui supposent que les souverains admettaient l'éventualité d'une navigation pouvant s'étendre jusqu'aux côtes asiatiques, alors

---

(253) Ces deux pièces sont transcrites au registre 3.569, le passeport au folio 136, recto, la lettre de créance au verso du même folio. Comme toutes les pièces de ce genre, le passeport a une forme générale. Il est adressé à tous les Sérénissimes et Illustrissimes Rois et à tous leurs premiers-nés, parents et amis très chers de Ferdinand et d'Isabelle, par la grâce de Dieu Roi et Reine, etc., ainsi qu'aux ducs, marquis, comtes, vicomtes, barons, seigneurs et dames de terres de leurs Royaumes, auxquels sont recommandés le noble homme Christophe Colomb qui est chargé de certaines choses et affaires concernant le service de Dieu et l'accroissement de la foi chrétienne ainsi qu'à notre avantage et utilité.

Les lettres de créance ne sont pas adressées nominativement au Grand Khan, mais il semble bien quelles lui soient destinées. Les Rois Catholiques appellent le souverain auquel elles sont adressées « notre très cher ami » et lui disent que, sachant qu'il est animé de bons sentiments pour eux et qu'il désire être informé de ce qui les intéresse, ils lui envoient leur noble capitaine Christophe Colomb, qui le renseignera et auquel ils le prient d'accorder créance entière. On trouvera aux pièces justificatives une transcription de cette pièce, avec traduction française.

que tout ce que nous savons jusqu'ici de la grande entreprise montre qu'il ne s'agissait que de la découverte et de la prise de possession d'îles ou terres dont Colomb affirmait connaître l'existence, mais dont il refusait de faire connaître la situation.

On peut cependant s'expliquer le fait. On a vu ci-dessus qu'on prêtait à Pinzon l'intention d'aller à la découverte de l'île de Cypangu, sur laquelle il avait rapporté de Rome des indications lui inspirant toute confiance, et aussitôt communiquées à Colomb, qui avait anxieusement cherché à se mettre en rapports avec lui, et on verra plus loin, qu'après s'être associé à l'entreprise, Pinzon s'attacha à faire valoir auprès de ceux qui hésitaient à y prendre part, les grands avantages qu'ils retireraient de la découverte de Cypangu. Ce fait et d'autres, dont plusieurs ont déjà été relevés dans les pages précédentes, montrent que, si Colomb n'avait en vue que les découvertes nouvelles pour lesquelles il avait contracté avec les Rois Catholiques, Pinzon, lui, pensait à Cypangu.

Il peut donc se faire qu'influencé par ce dernier, avec lequel il était alors en excellents termes, Colomb, au dernier moment, ait entretenu les souverains de la possibilité de pousser son exploration jusqu'aux côtes asiatiques et leur ait demandé des lettres pouvant être éventuellement présentées au Grand Khan, dont la puissance paraît l'avoir vivement impressionné. Il est même permis de voir dans la perspective, ainsi entr'ouverte aux Rois Catholiques, une des raisons qui ont donné au plan originel de Colomb une forme nouvelle plus acceptable ; et si, comme cela semble évident, le P. Perez, qui avait mis Colomb en rapports avec Pinzon, a également parlé à la reine de Cypangu, on s'expliquerait mieux la facilité extraordinaire avec laquelle il la ramena à un projet qu'elle connaissait parfaitement et qui avait été écarté après mûre considération.

Dans ces conditions, l'idée de la recherche du Levant par le Ponant, qui devint plus tard une idée fixe chez Colomb, aurait pris naissance dans les suggestions de Pinzon relativement à Cypangu. On trouvera dans les pages suivantes plusieurs faits curieux, passés inaperçus jusqu'ici, qui viennent à l'appui de cette supposition.

III. — Résistance des gens de Palos à l'armement de l'expédition (254).

Colomb, ayant été pourvu de toutes les pièces nécessaires à l'organisation de son entreprise, ainsi qu'à la garantie de ses droits et privilèges, partit de Grenade le 12 mai 1492 (255), pour se rendre à Palos, où l'on devait réquisitionner et équiper les trois caravelles qui lui étaient nécessaires. Cette fois encore il logea à la Rabida où les frères pourvurent à ses besoins, comme ils avaient fait précédemment (256). Des difficultés d'un autre genre allaient maintenant commencer pour lui.

---

(254) Tout ce que nous savons des préparatifs de la grande expédition à Palos et des difficultés auxquelles cela donna lieu, vient principalement de Las Casas et des pièces des procès dits de Colomb. Les *Historie* ne disent rien de cela. On ne trouve rien non plus à cet égard dans Oviedo ni dans Gomara.

(255) Cette date est donnée par Fernand Colomb, chapitre XV, par Colomb lui-même, au prologue de son Journal de bord, et par Las Casas, qui raconte de la manière suivante le départ de Colomb de la Cour.

« Après qu'il eut expédié toutes ses affaires à la Cour et, qu'à sa grande « satisfaction, il se vit pourvu de toutes les provisions de chancelleries, « brevets lettres et faveurs royales qu'il avait demandés, il prit congé des « Rois Catholiques et leur baisa les mains. Ceux-ci lui dirent adieu de la façon « la plus aimable en faisant des vœux pour l'heureux succès de son voyage. « Il partit de Grenade au nom de la Très Sainte Trinité, — c'est sous cette « invocation qu'il avait l'habitude de commencer tout ce qu'il faisait, — le « samedi 12 mai de la susdite année 1492. » (*Historia*, Liv. I, ch. XXXIV, Vol. I, p. 255.)

(256) Les dépositions de plusieurs témoins établissent le fait, entre autres, celles de Pedro Medel et de Rodrigo Prieto (15 nov. 1532, Duro, *Colon y Pinzon, Informe*... p. 231). Las Casas dit que Colomb arriva de la Cour à Palos

Las Casas dit qu'en arrivant à Palos il commença par se mettre en relation avec l'aîné des Pinzon et s'occupa immédiatement des préparatifs de son départ (257). Mais nous avons vu que ses rapports avec les Pinzon étaient antérieurs à son retour à la Cour, et nous savons par plusieurs témoins qui déposèrent dans les procès dits de Colomb que, pendant son absence, Martin Alonso avait déjà commencé à préparer les esprits à la difficile entreprise dans laquelle il s'était engagé (258).

Il y a quelque incertitude sur l'attitude que prit Colomb en arivant à Palos. Contrairement à ce que dit Las Casas, il semble qu'il ait voulu tout d'abord agir par lui-même. Y eut-il alors quelque froissement entre lui et l'aîné des Pinzon ? Celui-ci, qui se savait indispensable, se montra-t-il mécontent de ce que Colomb ne lui eût fait aucune part dans ses arrangements avec la couronne ? Ou est-ce notre Génois qui, revenant les mains pleines, se crut en position de se passer du concours de Pinzon ou du moins de

---

endetté (ch. XXXIV, Vol. I, p. 256). Oviedo constate aussi que lorsque Colomb retourna à la Rabida « il resta avec le P. Juan Perez, conférant « avec lui sur son voyage et mettant ordre aux choses de son âme et de sa « vie. » (*Hist. Gen* , Liv. II, ch. V, Vol. I, p. 21.)

(257) Las Casas place à ce moment les premières relations de Colomb avec les Pinzon, sur lesquels il s'exprime dans les termes suivants : « Parmi les « habitants de cette ville [Palos] se trouvaient trois frères du nom de Pinzon. « C'étaient des marins riches et des personnes honorables. L'un d'eux s'ap- « pelait Martin Alonso Pinzon, c'était le plus riche et le plus considéré des « trois ; le second s'appelait Vicente Yanes, le troisième Francisco Martinez. « Presque tous les habitants de la ville étaient sous leur influence, car ils « étaient les plus fortunés et les mieux apparentés. (*Loc. cit.*, pp. 255-256.)

(258) Alonso Gallego déclare que, pendant que Colomb était allé à la Cour pour négocier au sujet de la découverte, il vit que Martin Alonso préparait l'armement des navires, recrutait et enrôlait des matelots ; il vit aussi qu'il donnait à quelques personnes de l'argent et ce dont ils avaient besoin pour leurs maisons. L'on disait alors que le dit Martin Alonso payait et donnait de sa propre bourse ; et le témoin ignore si au retour de Colomb, celui-ci lui remboursa l'argent avancé. (Enquête du Fiscal, Séville, 22 déc. 1535, in Duro, *Colon y Pinzon* p. 255. Voyez aussi la déposition de Fernan Yanez de Montilla, *ibid.*)

ne pas lui faire dans l'entreprise la place sur laquelle il comptait ? On ne saurait le dire (259). Toujours est-il que Colomb entreprit d'organiser son expédition avec les seuls moyens d'action qu'il tenait des souverains : son titre, les ordonnances dont il était armé et le concours des autorités locales. Il devait bientôt voir que cela ne suffisait pas.

Le 23 mai, Colomb se rendit à l'église Saint-George de Palos avec un notaire, qui, en présence des autorités locales, lut l'ordre royal enjoignant à la ville d'équiper et d'armer dans les dix jours deux caravelles et de les mettre à la disposition de Colomb (260). Une publication semblable eut lieu dans d'autres localités, mais bien que personne ne refusât d'obéir, il ne se trouva personne pour s'offrir de le faire et Colomb se heurta partout à une résistance passive que ses promesses ne purent vaincre. Il fallut de nouveau recourir à l'autorité royale, et le mois suivant les souverains rendirent une autre ordonnance enjoignant aux autorités de l'Andalousie de saisir tout navire approprié au voyage projeté, et d'obliger leurs équipages à accompagner Colomb dès qu'il serait prêt à partir (261). Cette ordonnance fut exécutée, au moins en

(259) M. Ferré croit que le différend vint de ce que les titres obtenus par Colomb n'étant pas divisibles ou transférables, l'amiral ne put se conformer aux termes de l'engagement qu'il aurait pris avec Pinzon, qui refusa alors le concours qu'il avait offert. (*El descubrimiento de America*, p. 138.) C'est là, en effet, ce qui semble le plus probable.

(260) Tarducci, *Vita*, Vol. I, p. 195. Voyez aussi l'ordonnance pour la réquisition des navires : Navarrete, Vol. II, n° VII, p. 11.

(261) *Sobrecarta, cometiendo á Juan de Penalosa la ejecucion de lo mandado en la carta inserta, para facilitar tres carabelas a Cristobal Colon.* Guadelupe, 20 juin 1492. (Navarrete, Vol III, n° VIII, p. 480.) Cette ordonnance porte que, Colomb n'ayant pu faire exécuter à Moguer celle du 30 avril stipulant qu'on devait lui fournir trois caravelles pour le service de la couronne, il était enjoint à lui, Penalosa, *contino de nuestra casa*, auquel on donnait tous les pouvoirs nécessaires pour cela, de faire exécuter la dite ordonnance par la force. Du même jour date une ordonnance conçue dans des termes identiques, adressés au même Penalosa contre les gens de Palos et nommément contre Rodriguez Prieto. (Navarrete, Vol. III, n° IX, p. 482.)

ce qui concerne l'une des deux caravelles, la *Pinta*, mais on ne sait pas au juste comment les deux autres furent obtenues (262).

Cette difficulté d'ordre matériel vaincue, il fallut en surmonter une autre qui était plus grave. On avait les navires et on pouvait avoir tout ce qui était nécessaire pour les équiper, mais on n'avait pas les hommes pour les monter. Personne ne voulait faire partie de l'expédition. On ne croyait ni à l'homme qui l'organisait, ni à la réussite de son entreprise (263). Les gens auxquels on demandait de s'embarquer refusaient de le faire en donnant pour raison que le voyage projeté serait long et périlleux (264), que l'exis-

---

(262) On voit Colomb requérir le ministère d'un notaire de Moguer, Alonso Pardo, pour saisir les navires qui lui étaient nécessaires (déposition de ce notaire, Duro, *Colon y Pinzon*, p. 222, et les *Pleitos*, Vol. II, pp. 28, 29), mais on ne voit pas que cette saisie ait eu des suites. Le capitaine Duro dit que les caravelles, primitivement réquisitionnées furent remplacées par deux autres en bon état appartenant à ceux qui devaient faire partie de l'expédition (*Pinzon*, p. 44), et divers témoignages semblent confirmer le fait. En ce qui concerne Alonso Pinzon, nous avons le témoignage de son fils Juan Martin qu'aucune des caravelles ne lui appartenait. (Déposition du 28 août 1535. Duro, *Colon y Pinzon*, pp. 242, et 247.) Cependant d'autres témoins dirent le contraire. Il est possible, probable même, que les Pinzon étaient intéressés dans la propriété des deux caravelles substituées à celles qui avaient été saisies et dont les principaux propriétaires auraient été Quintero et Rascon, pour la *Pinta*, et Niño pour la *Niña*. La troisième caravelle, qui était à la charge de l'entreprise, paraît avoir été obtenue par un arrangement amiable avec ses propriétaires, dont l'un était Juan de La Cosa. (Asensio, Vol. I, pp. 182, 183.)

(263) Fernan Yanez de Montilla dépose que Colomb était un homme de peu, qui n'avait pas grand'chose et qui n'était pas connu. Francisco Medel dit qu'il était inconnu et n'avait aucun crédit. (Déposition du 22 décembre 1535, Duro, pp. 252, 253.) Alonso Velez Allid dépose qu'il ne trouvait personne pour aller avec lui (1er nov. 1532, Duro, p. 231). On peut relever d'autres dépositions ayant le même caractère.

(264) Diego Hernandez Colmenero : L'amiral ne trouvait personne pour aller avec lui, parce que le voyage était périlleux. (1er octobre 1515. *Pleitos*. Vol. II, p. 203.) Pedro Arias : Aucun autre que les Pinzon, leurs amis et parents, n'osait faire partie de la flotte, car il leur paraissait que cela était périlleux et pénible. (1er nov. 1532, Duro, p. 233.)

tence de terres nouvelles dans les parties inexplorées de l'Océan était plus que douteuse (265) et que c'était une folie que d'en entreprendre la recherche (266).

---

(265) Bartolomé Colin : On regardait comme certain qu'il n'y avait pas de terres à l'ouest parce que le Portugal avait déjà exploré cette région et n'y avait rien trouvé. (Déposition du 15 fév. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 51.) Arias Perez Pinzon: On disait que s'il partait il ne trouverait aucune terre. (1er oct. 1515, *Pleitos*, Vol. II, p. 220.) Juan Rodriguez Mafra: On disait que dans ces parages de l'ouest, il n'y avait pas de terres et qu'il était impossible d'en trouver. (16 oct. 1515, *Pleitos*, Vol. II, p. 78-79.)

Bartolomé Colin et Mafra, en parlant des tentatives infructueuses faites en Portugal pour découvrir des terres vers l'ouest, faisaient sans doute allusion à des expéditions, ou des projets d'expéditions, sur lesquels nous possédons aujourd'hui quelques renseignements. En 1475, le roi Affonso accorda à Fernam Tellez le privilège d'aller à la recherche de l'île des Sept Cités. En 1486, le roi João II autorisa Fernam Dulmo à aller à la découverte de cette même île des Sept Cités et autres terres à l'ouest, dont on lui assurait le gouvernement à titre héréditaire. On ignore si cette expédition reçut un commencement d'exécution, mais nous avons de nombreux détails sur ses préparatifs, qui révèlent ce fait curieux qu'elle avait à peu près le même but que celle de Colomb. Le privilège, en effet, ne parle pas seulement de l'île des Sept Cités qu'il s'agissait de chercher, mais aussi de la terre ferme. Ainsi, en 1486, à l'époque même où Colomb entrait en relations avec les Rois Catholiques, il y avait en Portugal des gens qui croyaient à l'existence de terres à l'ouest et qui proposaient au roi João II exactement ce que lui, Colomb, était venu proposer de faire en Castille, car il n'est pas contestable que son projet, tel qu'il ressort des capitulations de 1492, soit identique dans ses grandes lignes à celui de Dulmo. On trouvera à la dernière de ces *Études Nouvelles* un chapitre entier sur l'expédition de ce Dulmo.

On ignore ce qu'il advint de l'entreprise portugaise. Elle échoua, c'est évident, bien qu'on ne sache pas dans quelles conditions ; mais il est permis de croire que les gens de mer de Palos, de Huelva, de Moguer, de Lepe et autres localités maritimes du comté de Niebla, intéressés par leur profession et leurs habitudes à se renseigner sur de semblables entreprises, savaient à quoi s'en tenir à cet égard et il n'y avait pas là de quoi les encourager à s'associer aux projets de Colomb.

(266) Cabezudo : Nombre de personnes se moquaient de l'amiral et de son projet; on riait de lui... on tenait son entreprise pour vaine (12 fév. 1515, *Pleitos*, Vol. II, p. 19.) Mafra : Beaucoup de gens n'osaient pas aller avec l'amiral parce qu'ils tenaient l'entreprise pour vaine. (*Loc. cit.*).

Ce sentiment était celui de la plupart des gens auxquels en pareille circonstance on pouvait s'adresser. Contrairement à ce qu'on a souvent dit, ce qui retenait ces gens-là, ce n'était pas la croyance que l'Atlantique était peuplé de monstres de toutes sortes et que si on s'aventurait trop loin sur ses

C'est à ce moment que Colomb dut se résigner à avoir de nouveau recours à Pinzon.

IV. — Intervention de Martin Alonso Pinzon.

Il ne fallut rien de moins que l'influence toute puissante de Martin Alonso Pinzon sur les gens de Palos, de Moguer, de Huelva et des localités voisines, pour vaincre les résistances que Colomb avait partout trouvées (267). Sans Pinzon, sans le concours qu'il détermina ses frères, ses parents et amis à donner à l'entreprise, il est à croire

---

flots on ne pourrait échapper à la mort. En 1492, la légende de la mer Ténébreuse qui avait longtemps arrêté les navigateurs du prince Henrique n'effrayait plus personne. Il y avait déjà un demi-siècle que les navires portugais, qui sillonnaient cette mer jusqu'aux Açores et au Golfe de Guinée, en avaient chassé les monstres dont l'imagination l'avait peuplée. La véritable raison pour laquelle on ne voulait pas aller avec Colomb, c'est que ceux dont il sollicitait le concours ne voulaient pas s'embarquer dans une entreprise qui leur paraissait dangereuse et hasardée sous un chef dans lequel ils n'avaient pas confiance.

(267) Prévoyant qu'il lui serait difficile de recruter le monde qui lui était nécessaire, Colomb avait pensé à se servir de gens qui étaient condamnés ou poursuivis pour quelques crimes ou délits et, dans ce but, il avait obtenu des Rois Catholiques une ordonnance suspendant l'action de la justice envers ceux qui consentiraient à s'embarquer avec lui (Provision du 30 avril 1492. Navarrete, Vol. II. n° IX, p. 15.) Grâce aux Pinzon, il ne fut pas nécessaire d'avoir recours à cette mesure extrême, qui aurait compromis le succès de l'expédition et, contrairement à ce que plusieurs auteurs ont avancé, Lazzaroni entre autres, aucun criminel ne fit partie de l'expédition de Colomb. L'équipage de ses trois caravelles fut principalement composé de volontaires andalous et cantabres accoutumés à la mer et dont Colomb a parlé avec éloge.

Sans rendre complètement justice aux Pinzon, Las Casas a constaté l'importance de leur rôle dans l'organisation de l'expédition de 1492: « Nous « croyons, dit-il, que Martin Alonso et ses frères furent d'un grand secours « pour Colomb et l'aidèrent beaucoup dans ses préparatifs de départ, notam- « ment Martin Alonso, qui était plus hardi et plus expérimenté dans les cho- « ses de la mer. » (Chap. XXXIV, Vol. I, p. 256.) Une fois les Pinzon gagnés, écrit-il plus loin, il fut facile d'en décider beaucoup d'autres à faire partie de l'expédition. (*Loc. cit.*, p. 260.)

qu'elle n'aurait pas eu lieu. Plus de dix témoignages constatent le fait (268) et nous ne croyons pas qu'il puisse être sérieusement contesté (269).

---

(268) Voici les principaux : *Juan Rodriguez Mafra:* Si Martin Alonso Pinzon n'était pas allé avec lui, les autres n'y seraient pas allés. (Déposition du 16 fév. 1515, *Pleitos*, Vol. II, p. 79.) *Diego Hernandez Colmenero* dit la même chose. (19 sept. 1515, *Pleitos*, Vol. I, p. 208.) *Rodrigo Prieto :* Il ne trouvait pas de gens pour aller avec lui... Sans Pinzon, il aurait eu fort à faire pour équiper sa flotte. (1er nov. 1532, Duro, *Colon y Pinzon*, pp. 231-232.) *Alonso Velez Allid* : Voyant que les Pinzon y allaient, beaucoup d'autres les suivirent. (1er nov. 1535, Duro, *op. cit.*, pp. 232-233) *Pedro Arias* : C'est par l'avis et l'industrie des Pinzon que l'on pourvut à l'organisation de la flotte... il est notoire que Colomb n'aurait pu organiser l'expédition sans l'intervention de Martin Alonso Pinzon. (1er nov. 1532, Duro, *op. cit.*, p. 233.) *Pedro Medel*... Sans lui, les Indes n'auraient pas été découvertes. (1er nov. 1532, Duro, *op. cit.*, p. 233.) *Pero Benitez Codera:* Tout le monde disait que c'était Martin Alonso Pinzon qui organisait la flotte et rémunérait les gens. (22 déc. 1535, Duro, *op. cit.*, p. 255.) *Antonio Romero* et *Alonso Gallego* disent la même chose. (22 déc. 1535, Duro, p. 253.) *Fernando Valiente* : Si Martin Alonso ne s'était pas déterminé à partir pour ce voyage et pour cette découverte, Colomb n'aurait trouvé personne pour l'accompagner. (22 déc. 1535, Duro, p. 251.) *Fernan Yanez de Montilla*... Sans Martin Alonso, Colomb n'aurait trouvé personne pour l'accompagner... Quand Colomb revint avec les pouvoirs de la Cour, le témoin a vu Martin Alonso déployer une grande activité pour déterminer les gens à s'engager dans l'expédition. C'est à cause de la confiance qu'on avait en lui que beaucoup de gens partirent de Palos, de Huelva et de Moguer. (22 déc. 1535, Duro, *op. cit.*, pp. 252 et 255.)

(269) Dans le rapport que le procureur de la couronne (le fiscal) fit au conseil des Indes et dans lequel il résume les témoignages recueillis par lui dans le procès en revendication des Pinzon, il constate que, sans leur concours, l'expédition n'aurait pu avoir lieu, et le capitaine Duro qui a fait une étude spéciale de tous les documents relatifs à ce procès, n'hésite pas à écrire que sans « Alonso Pinzon la flotte n'aurait pas été équipée, Christophe Colomb « ne serait pas sorti du port et les Indes n'auraient pas été découvertes » *Pinzon*, p. 46). Les auteurs modernes, qui s'en tiennent, en général, à la tradition colombienne, voient là, pour la plupart, une exagération, et Lazzaroni, qui s'est fait l'écho de leurs sentiments à cet égard, dit que l'opinion d'après laquelle les Pinzon auraient eu un rôle prépondérant dans la préparation de l'entreprise de Colomb, est basée sur les dépositions d'une poignée de parents, d'amis et « de créatures des Pinzon » (*Cristoforo Colombo*, Vol. I, p. 302). C'est ici qu'il y a exagération. Les témoins dont nous avons cité les dépositions n'étaient pas tous, tant s'en faut, apparentés ou inféodés aux Pinzon, quelques-uns étaient cités par Diego Colomb. D'autres n'étaient plus, depuis longtemps, sous l'influence des Pinzon et avaient cessé d'habiter

Est-ce seulement alors que Pinzon donna à Colomb un concours définitif et que celui-ci s'engagea envers lui, comme tout indique qu'il le fit ? Plusieurs témoins, entre autres l'un des fils de Pinzon, le disent. D'autres assurent que cet engagement est antérieur au retour de Colomb à la Cour et la suite des faits semble donner raison à cette version ; il y a là, néanmoins, un fait qui reste incertain. Les probabilités sont que Pinzon, qui avait déjà prêté son concours à Colomb pour le mettre en position de représenter son projet aux Rois Catholiques, ne se livra complètement à lui qu'après qu'il eut reçu des assurances formelles qui avaient à ses yeux la valeur d'un engagement, et que cela n'eut lieu qu'après le retour de Colomb à Palos, quand il se fut rendu compte que les ordonnances royales dont il était muni ne lui suffisaient pas.

Avec les renseignements que nous possédons aujourd'hui, il n'est pas non plus possible de dire dans quelle mesure exacte Colomb se lia avec Pinzon. Qu'il y ait eu entre eux une sorte d'arrangement ou de contrat par lequel le premier s'engagea à reconnaître le concours que le second lui donnait, on n'en peut douter (270). En quoi consistait ce contrat et comment il devait être exécuté, nous l'ignorons, et la mort de Pinzon, au lendemain même

---

Palos. L'un d'eux, Pero Ortiz, a entendu Barthélemy Colomb lui-même dire que, sans Martin Alonso Pinzon, l'entreprise n'aurait pu avoir lieu. (Duro, *op. cit.*, p. 256.)

(270) Le procureur Villalobos, chargé de conduire les enquêtes instituées à la suite des procès intentés à la couronne d'abord par Diego Colomb, puis par la vice-reine, déclare dans son rapport au conseil des Indes que Martin Alonso était l'associé de Colomb, qui s'était engagé à lui donner la moitié de tout ce que les Rois Catholiques lui accorderaient. Villalobos se montre peut-être trop partial pour Pinzon, mais il faut reconnaître que sa manière de voir et de juger les choses est autorisée par des dépositions positives, celles entre autres de Juan Martin Pinzon, de Francisco Medel, de Alonso Gallego et de Diego Fernandez Colmenero. Voyez ce document dans Duro, *Pinzon*, appendice I, pp. 128, 130, et pour plusieurs de ces dépositions les notes au premier et au présent chapitre de ces *Études*.

de son retour de la grande aventure, laisse ce point dans une obscurité qui probablement ne sera jamais percée ; mais le fait même se dégage de nombreuses circonstances sur le sens desquelles on ne peut se méprendre.

Sans parler des témoignages si nombreux, si variés, si positifs, qui montrent que Colomb eut des rapports étroits avec Pinzon, aussi bien avant de retourner à la Cour qu'après en être revenu, et qu'il ne pouvait rien sans lui, on ne saurait expliquer que par une participation intéressée à l'entreprise l'ardeur avec laquelle elle fut embrassée par tous les Pinzon, leurs parents et leurs amis, alors que personne à Palos n'en voulait. Un homme ayant le droit de diriger, de commander, de parler avec connaissance de cause, pouvait seul faire ce que nous voyons Martin Alonso Pinzon faire en ce moment : amener la reprise des négociations avec la Cour, convertir à l'entreprise des gens qui la regardaient comme vaine et y engager sa personne et ses biens ; nous le verrons plus tard agir avec indépendance vis-à-vis de Colomb, conférer avec lui sur la situation des terres cherchées et faire prévaloir son opinion dans des cas graves.

On ne fait pas toutes ces choses sans droit et sans motif; Pinzon n'aurait pas déployé une si grande activité et ne se serait pas imposé les sacrifices qu'il a faits, s'il n'avait trouvé son avantage à agir ainsi. Las Casas l'a très bien compris, lui qui, tout en cherchant à diminuer le rôle de Pinzon dans l'entreprise de Colomb, remarque, comme on l'a vu, que les hommes ne se laissent mouvoir que par l'intérêt (271). Si étrange que soit cette réflexion sous la plume d'un philanthrope, elle est judicieuse : Pinzon n'aurait pas pris et n'aurait pas gardé jusqu'à la fin l'attitude qu'il eut dès le commencement, s'il n'avait été qu'un subordonné ou un simple collaborateur. Il était certainement

---

(271) Las Casas, *op. cit.*, ch. XXXIV, Vol. I, p. 256.

plus que cela dans la mémorable expédition dont Colomb eut tout l'honneur et tout le profit. La couronne, qui soutint toujours les revendications de sa famille, savait qu'il en était ainsi, autrement elle ne lui aurait pas donné des armes en récompense de services rendus, parmi lesquels les découvertes mêmes de 1492 sont énumérées (272).

La critique n'est donc pas fondée à donner tort à Pinzon vis-à-vis de Colomb, ni à écarter les dépositions de ceux qui témoignèrent de la part considérable qu'il prit à la découverte du Nouveau Monde. Nous pouvons admettre que, parmi tous les témoignages favorables à Pinzon, recueillis dans les différentes enquêtes que l'on connaît, il y en ait quelques-uns, beaucoup si l'on veut, qui soient empreints de partialité et même de mauvaise foi, mais il est inadmissible que les gens qui tinrent le même langage en 1515, en 1532 et en 1535, à Palos, à Séville, à Saint-Domingue, se soient entendus pour répéter les mêmes faussetés dans tant de lieux différents et à de si longs intervalles (273).

---

(272) *Real provision*, etc. Provision royale assignant un blason aux descendants des Pinzon et à d'autres qui avaient pris part aux découvertes de Colomb. Barcelone, 23 septembre 1519. (Navarrete, Vol. III, p. 145-146.) On lit dans cette pièce qu'en considération des services que les Pinzon ont rendus à la couronne dans le premier voyage de découverte et dans d'autres, il leur est donné comme récompense « pour armes distinctives trois caravelles « au naturel sur la mer, et de chacune d'elles sortira une main montrant la « première terre qu'ils ont trouvée et découverte ».

(273) Le capitaine Duro, qui a étudié minutieusement toutes les pièces de ces procès, auxquelles nous devons la révélation de tant de faits curieux, et qui les a publiées dans les deux volumes de la seconde série de la *Coleccion de documentos ineditos*, intitulés : *De los pleitos de Colon* et dans son mémoire : *Colon y Pinzon*, est convaincu qu'il y eut un engagement formel entre Colomb et Pinzon. Dans son substantiel petit volume : *Pinzon en el descubrimiento de las Indias*, où il a analysé et résumé toutes les pièces qui se rapportent à ce sujet, il fait remarquer que l'absence d'actes constatant le fait rend difficile l'établissement de la vérité. « Mais, ajoute-t-il, comme la « saine raison et la critique réunies repoussent la probabilité que Pinzon ait « consenti à sacrifier tout ce qu'il possédait pour le caprice, qui aurait été « très singulier, de servir les intérêts d'un étranger, il convient de présu-

Pinzon seul n'aurait jamais découvert l'Amérique. Il fallait pour accomplir cette héroïque tâche la haute personnalité de celui qui osa l'entreprendre, et ce talent, qu'il paraît avoir eu au suprême degré, de s'imposer, talent sans lequel on accomplit rarement de grandes choses; mais on doit ajouter que sans l'appui éclairé et énergique qu'il trouva dans Martin Alonso Pinzon, Christophe Colomb n'aurait pu mettre à exécution, en Espagne du moins, son vaste projet. On verra au chapitre suivant que, même après le départ de la flottille, Pinzon fut encore d'un grand secours à Colomb.

V. — Equipement et armement des trois navires de Colomb.

L'armement et l'équipement de la *Capitana* et des deux autres bâtiments, qui ne devaient prendre que dix jours, d'après l'une des ordonnances royales du 30 avril 1492, ne furent terminés qu'après deux mois d'efforts laborieux, que paralysaient la mauvaise volonté des uns et l'indifférence des autres, et dont toute l'énergie de Colomb n'aurait pu triompher sans le concours que lui donnèrent les Pinzon.

Enfin, le 2 août, la petite flottille était prête. Elle se composait, comme Colomb l'avait désiré, de trois bâtiments, que l'on désigne généralement par le terme de caravelle, auquel on donne à tort le sens de petit navire (274), et

« mer, ou bien que les écritures furent égarées par suite des circonstances « de la mort de Martin Alonso en l'absence de ses fils, ou bien, qu'ayant foi, « comme un homme d'honneur qui ne manquait pas à sa parole, dans celle « de gentilhomme du général de Leurs Altesses, qui n'était pas encore et « ne devait pas être jusqu'après la victoire en possession des dignités pro- « mises, il aura remis à plus tard la rédaction du contrat. » (*Op. cit.*, p. 56.)

(274) Le dépouillement de nombreux document du temps, fait à l'occasion de la célébration du quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde, a montré que le nom de caravelle était donné, au XVe siècle, à des navires de genres différents, mais pas nécessairement petits. L'expression

qu'on se représente, également à tort, comme ayant été peu propres à la grande traversée qu'on allait entreprendre (275). Elles étaient petites assurément, mais on peut

---

emportait avec elle l'idée de légèreté et de rapidité dans la marche, plutôt que celle de petitesse. Beaucoup avaient quatre mâts, ce qui dénote déjà d'assez grandes dimensions. Leur qualité principale était la facilité de la manœuvre. « Avec la caravelle, dit un juge compétent, la boussole et l'astrolabe, on pou- « vait faire le tour du monde. Le difficile était de l'entreprendre. » (JURIEN DE LA GRAVIÈRE, *Les marins des* XVe *et* XVIe *siècles,* Vol. I, pp. 40.)

Le fait que Colomb désigne toujours la *Santa-Maria* par le terme de *Nao* — le navire, la nef — et réserve celui de *carabela* pour la *Pinta* et la *Nina* (*Journal,* 14, 15, 16, 17, 19 oct. 1492), a donné à penser qu'il y avait une différence dans la construction de ces navires. Mais comme ces mêmes trois bâtiments sont désignés dans d'autres documents du temps comme étant des caravelles, on est fondé à dire qu'il n'y avait entre eux aucune différence de forme. Ainsi, on peut relever nombre d'exemples de l'emploi facultatif des termes de *nao* et de *carabela*. Colomb lui-même a désigné ses trois bâtiments comme étant *tres navios* (*Journal,* lettre-prologue), et les Rois Catholiques les ont appelés *tres carabelas.* (Ordonnance du 30 avril 1490. NAVARRETE, Vol. II, p. 11.) Il semble donc qu'en se servant de l'expression de la *Nao* pour désigner la *Santa-Maria,* Colomb ait simplement voulu marquer la prééminence de ce navire sur les deux autres, parce que c'était celui où il se trouvait. En tous cas les travaux de la Commission archéologique espagnole constituée en 1891 pour étudier la reconstruction des trois fameux bâtiments avec lesquels le Nouveau Monde fut découvert, ont confirmé ce que le capitaine Fernandez Duro avait déjà dit, que la caravelle, conçue comme type de navire sujet à des formes déterminées et ayant une mâture et un gréement uniformes, n'a jamais existé. (DURO, *Disquisiciones Nauticas,* Vol. IV, p. 126.)

(275) Washington Irving s'était figuré les navires de Colomb comme des barques légères, semblables aux bâtiments côtiers de nos jours, ouverts et sans pont au milieu (*Hist. of the Life of Columbus,* Liv. II, ch. IX, Vol. I, p. 181.) Lamartine, dans sa très attachante notice sommaire sur Colomb, a encore exagéré ce tableau en parlant des « barques » sur lesquelles s'accomplit le mémorable voyage de 1492, barques dont la plus grande était un « étroit et frêle navire de commerce », alors qu'il « aurait suffi d'une lame « pour engloutir les deux autres » (*Christophe Colomb,* pp. 103 et 104). Un biographe plus récent de Colomb, auquel l'esprit critique ne fait pas défaut, cependant, s'étonne que les découvreurs de l'Amérique « se soient aventurés « sur d'aussi misérables bâtiments, plus dignes du nom de barques que de « vaisseaux. C'est là une des choses les plus étonnantes de ce voyage mé- « morable : *E questa una delle cose più stupende di quel viaggio memorabile.*» (LAZZARONI, *Cristoforo Colombo,* Vol. I, p. 310.) En général cette idée est celle qu'on se fait des trois bâtiments de Colomb. Ce n'est pas celle qu'il en avait lui-même.

avancer qu'elles étaient solides, convenablement gréées et bonnes marcheuses. Il ne nous reste, malheureusement, aucun document donnant leurs dimensions, leur tonnage, leur armement et leur chargement. Grâce, cependant, à quelques indications fugitives relevées dans le Journal de Colomb particulièrement, et en s'aidant de gravures et d'autres pièces du temps, les hommes du métier ont pu recueillir sur ces différents points des renseignements assez satisfaisants. De même que les paléontologistes sont arrivés à reconstruire des espèces éteintes au moyen de quelques os échappés à la destruction, les archéologues de la marine sont parvenus à reconstituer théoriquement et matériellement les trois navires qui abordèrent au Nouveau Monde avec Colomb (276).

C'est la tradition que ces trois caravelles avaient des dimensions différentes, la *Santa-Maria* étant la plus grande et la *Niña* la plus petite. C'est ainsi qu'on les voit représentées partout et c'est ainsi qu'on les a reconstruites pour le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique; mais il faut dire que, comme bien d'autres parties de la légende colombienne, celle-ci ne repose que sur de vagues indications, qui ne permettent aucune affirmation. En réalité, il n'est pas du tout certain que la *Santa-Maria* fût plus grande que la *Pinta* (277). Quoi qu'il en soit, la

---

(276) Ce travail a été fait en 1892 à l'occasion de la célébration du quatrième centenaire de Colomb. Une commission royale espagnole dont faisaient partie le capitaine Cesareo Fernandez Duro et MM. Casimir Bona et Rafael Monleon, hommes spécialement compétents en ces matières, fut chargée d'étudier les moyens de reconstruire les trois navires de Colomb et soumit à cet effet des plans qu'une commission technique agréa. A la suite de ces études le Gouvernement Espagnol se chargea de la reconstruction de la *Santa-Maria*, et celle des deux caravelles, la *Pinta* et la *Niña*, fut confiée par le Gouvernement des États-Unis au lieutenant Mc Carthy Little, de la marine fédérale.

(277) Voici les seules indications que nous ayons à ce sujet. La première et la plus importante est un dessin de deux groupes de trois caravelles de grandeur différente qui se trouve sur une carte de l'île Espagnole ajoutée au

commission archéologique espagnole a admis que, d'après leur grosseur, les trois bâtiments de Colomb devaient s'échelonner dans l'ordre suivant : la *Santa-Maria*, la *Pinta* et la *Niña*.

La *Santa-Maria* (278), que montait Colomb aurait me-

Pierre Martyr de 1511, appartenant à la Colombine de Séville. On attribue cette carte à Fernand Colomb, voire même à son père, et on suppose que les trois caravelles qui figurent dans chacun de ces deux groupes représentent celles avec lesquelles on fit la découverte. Mais ni l'une ni l'autre de ces suppositions n'est bien justifiée ; en premier lieu, la plupart des critiques qui se sont occupés de cette carte n'ont pas admis qu'elle fût de Colomb ou de son fils. (Voir ci-après l'appendice III : Les cartes attribuées à Colomb.) Quant à la supposition que les caravelles qui y figurent représentent la *Santa-Maria*, la *Pinta* et la *Niña*, elle est détruite, ou du moins singulièrement affaiblie, par le fait que, dans l'un de ces groupes, la plus petite des trois caravelles a trois mâts, tandis que dans l'autre elle n'en a que deux. Tout ce qu'on peut avancer c'est que ces dessins représentent des caravelles du temps. L'un de ces deux groupes est reproduit par Asensio, Vol. I, p. 176, par Markham, *Journal of Columbus*, p. IV, et dans le Mémoire la *Nao Santa-Maria*, p. 15.

Une autre raison d'admettre une différence de grandeur entre la *Santa-Maria* et la *Pinta* est l'assertion de Juan de Escalante, que les navires de Colomb mesuraient un peu plus de 100 tonneaux, mais pas plus de 200. (*La Nao*, p. 26.) Cet Escalante était de l'époque, puisque le 5 octobre 1501 il fit un contrat pour découvrir de nouvelles côtes (*Colecc. de docum. ined. de Indias*, Vol. XXII), et son témoignage a de la valeur ; mais il ne suppose pas nécessairement que la *Santa-Maria* était le plus grand des trois bâtiments. Enfin, on a remarqué que, d'après le Journal de bord de Colomb, 10 janvier 1493, la *Pinta* put entrer dans une rivière à cause de son peu de tirant d'eau, ce qui suppose que la *Santa-Maria* n'aurait pu le faire, et on note que Colomb appelle *batel* l'embarcation de la *nao* et *barca* celle des deux autres caravelles, d'où l'on peut inférer que ces dernières étaient de moins grandes dimensions que la première.

C'est sur ces données, et sur quelques autres du même genre, comme celle que la *Niña* portait une voilure latine, qui était attribuée aux petits navires, et sur le fait que Colomb, qui choisit la *Santa-Maria* pour s'embarquer affecte de l'appeler *nao*, que la commission archéologique espagnole s'est basée pour admettre, avec la tradition, que la *Santa-Maria* était le plus grand des trois bâtiments de Colomb.

(278) Colomb ne donne nulle part ce nom à ce navire, qu'il appelle toujours comme on l'a dit ci-dessus, la nef, la *nao*, ou la *capitana*. D'après Herrera, cependant, ce serait Colomb qui lui aurait attribué ce nom (Dec. I, Liv. I, ch. IX) que lui donne aussi Fernand Colomb (ch. XV, fol. 38, recto) et qui

suré 39 m. 10 dans sa plus grande longueur et 22 m. 60 entre perpendiculaires, ce qui donne la longueur du pont. Son déplacement ou sa capacité de chargement aurait été de 233 tonnes (279). Elle avait ce qu'on appelait alors un gros château au gaillard d'arrière, et un plus petit au gaillard d'avant. Elle était pontée de bout à bout, avait trois mâts et portait une voilure carrée.

La *Pinta* aurait été de dimensions un peu moindres. Son

---

lui est resté. D'un autre côté Oviedo dit que le navire que montait Colomb s'appelait *Gallega* (*Historia*, Liv. II, ch. V, Vol. I, p. 21) et nous voyons par le témoignage de Cristobal Garcia Xalmianto, qui était le pilote de la *Pinta*, que l'amiral perdit à Española son navire qui s'appelait *Marie-Galante : que se llamava Marigarante*. (*Pleitos*, Vol. II, p. 200.) Un document publié par Navarrete (*Biblioteca Maritima Espanola*, Vol. II, pp 208-209) montre que ce navire appartenait à Juan de la Cosa de Santoña. Comme le dit Xalmianto la *Santa-Maria* ou Marigarante se perdit sur la côte d'Haïti le 25 décembre 1492, par la faute d'un novice auquel La Cosa avait confié le gouvernail. Colomb accuse ce dernier d'avoir pensé dans cette circonstance qu'à se sauver. (Journal de bord, 25 décembre 1492.)

(279) Ce sont là les mesures principales finalement adoptées par la Commission, sur lesquelles la *Santa-Maria* a été reconstruite. (Voir la *Nao*, p. 35.) On y est arrivé en prenant pour base la moyenne de l'assertion d'Escalante, mentionnée à une note précédente, sur le tonnage des navires de Colomb, et en se fondant sur diverses autres indications, dont l'une, donnée par le Journal de bord de Colomb est que la barque de la *Santa-Maria* mesurait cinq brasses, ce qui permet de déduire les dimensions du navire auquel elle appartenait. En procédant d'après cette méthode, le capitaine Duro, président de la Commission, avait même trouvé que la *Santa-Maria* pouvait avoir une capacité de chargement de 271 tonnes. (La *Nao*, pp. 26-27.) Il va sans dire que ce sont là des déterminations essentiellement approximatives et qui peuvent s'éloigner sensiblement de la vérité. Nous nous bornerons à faire remarquer que si la *Santa-Maria* avait les dimensions qu'on lui attribue ce navire l'emportait de beaucoup sur celui avec lequel Cristobal Guerra alla deux fois, en 1500, à la côte de l'Amérique du Sud, lequel n'avait que 50 tonneaux (Harrisse, *The Discovery*, pp. 678 et 683), sur celui de Vincent Yanez Pinzon, la *Fraila*, qui ne jaugeait que 47 tonneaux et avec lequel il alla bien plus loin que Colomb à son premier voyage ; sur les deux navires de Juan Diaz de Solis, dont l'un était de 60 tonneaux et l'autre de 30, et enfin sur la célèbre *Victoria*, de l'expédition de Magellan, qui fit le tour du monde et qui n'avait que 85 tonneaux. (Voyez Duro, *Disquisiciones Nauticas*, Vol. IV, p. 134.) Ajoutons qu'à son dernier voyage Colomb lui-même n'avait aucun bâtiment jaugeant plus de 70 tonneaux.

pont avait 17 m.80 de long, et sa hauteur, au plancher de la dunette, était de 6 m. 50. Sa plus grande largeur, à la poupe, était de 6 m. 80. Comme la *Santa-Maria*, elle avait trois mâts et portait une voilure carrée (280). En somme, d'après la Commission, la *Pinta* ne différait de la *Santa-Maria* que par les dimensions; sa construction, ainsi que sa voilure, étaient exactement les mêmes. Elle était plus rapide que les deux autres bâtiments (281).

La *Niña* est celle des trois caravelles que l'on fait la plus petite. La longueur de son pont aurait été de 17 m. 10, quelques centimètres de moins seulement que celui de la *Pinta*, mais sa hauteur était bien moindre : 3 mètres au gaillard d'arrière. Elle n'avait pas de dunette. D'après la Commission, la *Niña* ne différait pas beaucoup de la *Pinta*, la principale différence consistant en l'absence de gaillard ou de château d'avant. Sa construction était bonne, c'est Colomb lui-même qui le dit (282). Dans les conditions indiquées son tonnage devait nécessairement être restreint. Il faut remarquer cependant que cette caravelle n'était pas si petite qu'on le suppose, puisque, après la perte

---

(280) Une phrase du Journal de bord de Colomb, dans le texte de Navarrete, porte littéralement qu'on fit la *Pinta* ronde, de latine qu'elle était : *hicieron la Pinta redonda, porque era latina* (9 août 1492), ce qui veut dire qu'on la gréa à la façon des vaisseaux ronds, qui portaient une voiture carrée. (Voyez une note de Jal à ce sujet, *Archéologie Navale*, Vol. II, p. 231.) Mais le texte de la *Raccolta*, corrigé sur le manuscrit de Las Casas, porte *Nina* au lieu de *Pinta*. (*Scritti*, Vol. I, p. 4.) Fernand Colomb dit, d'ailleurs, que c'est la voilure de la *Nina* qui fut changée. (*Historie*, ch. XVI, fol. 40 verso.)

(281) On a vu que cette caravelle appartenait à Gomes Rascon et à Cristobal Quintero, qui faisaient partie de son équipage et qui étaient opposés au voyage (Journal de bord, 6 août), auquel, sans doute, ils n'avaient pris part que parce que leur navire avait été saisi ou nolisé. On attribue à leur malveillance un accident qui arriva au gouvernail de cette caravelle. (Journal de bord, même date.) Cependant plusieurs des témoins qui déposèrent dans les procès de Colomb ont déclaré que la *Pinta* était la propriété des Pinzon. (Duro, *Colon y Pinzon, Informe*, pp. 291, 292.) Quintera et Rascon n'y avaient peut-être qu'un intérêt.

(282) Journal de bord, 17 fév. 1493.

de la *Santa-Maria*, Colomb s'y transporta avec tout son monde, — moins ceux qu'on laissait au fort de la *Navidad*, — et tout ce qu'il rapportait en Espagne (283).

Ces deux caravelles étaient pontées (284), comme la *Santa-Maria*, et comme elle aussi bonnes voilières (285).

---

(283) Des recherches semblables à celles de la commission archéologique espagnole, entreprises en Italie, également à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte, ont conduit à des résultats à peu près semblables à ceux que nous venons d'indiquer. D'après le capitaine d'Albertis, de la marine royale italienne, la *Santa-Maria* devait avoir 26 m. 32 de long sur 8 m. 40 de large. Sa quille mesurait 19 mètres et sa capacité maximum était de 200 tonnes. La *Pinta* avait 25 m. 20 de long sur 7 m. 28 de large, son tonnage était de 110. La *Nina* avait 24 m. 08 en longueur sur 7 m. 28 en largeur, son tonnage était de 105.

D'après d'autres calculs, la capacité de transport des trois navires aurait été bien moindre. Markham estime que celle de la *Santa-Maria* était de 100 tonnes, celle de la *Pinta* de 50 et celle de la *Nina* de 40. (*Life of Christopher Colombus*, pp. 66, 79 et 71.) Bien des années auparavant, un érudit historiographe de la marine, Jal, avait calculé que la *Santa-Maria* devait avoir 27 m. 77 de long sur 8 m. 12 de large. (*Archéologie Navale*, Vol. II, p. 230.) On voit que ces divers calculs ne diffèrent pas beaucoup les uns des autres.

Voir sur les données que l'on peut utiliser pour reconstruire les caravelles de Colomb, *La Nao Santa-Maria, Memoria de la Commission Arqueologica ejecutiva*, Madrid, 1892, in-4° ; *Restauracion hypotetica de las carabelas de Cristobal Colon por D. Rafael Monleon*, Madrid, 1891, 8° ; D'Albertis, *L'Arte Nautica ai Tempi di Colombo*, in *Raccolta Colombiana*, Rome, 1893, 1 Vol. in-fol. ; Jal, *Archéologie Navale*. Paris, 1840, 2 Vol. 8°. Article *Caravelle*.

(284) Pierre Martyr dit que la *Santa-Maria* seule était pontée. (Déc. I, ch. I.) Se fiant à tort à cette assertion, plusieurs auteurs ont pensé que Jal s'était trompé en soutenant que les trois caravelles de Colomb devaient être pontées. (*Archéologie navale*, article *Caravelle*, à l'index.) Les raisons que l'éminent historiographe de la marine a données à l'appui de son opinion sont cependant péremptoires, et tous les gens du métier qui ont eu l'occasion de s'occuper des caravelles de Colomb en ont jugé de même ; on vient de voir que la commission archéologique qui les a fait reconstruire en 1492 les a faites toutes trois pontées. Comment admettre, en effet, que des navigateurs et des pilotes expérimentés comme les Pinzon, les Niño et autres qui eurent une si grande part à l'organisation de la flottille de Colomb, auraient consenti à s'embarquer sur des navires non pontés pour une expédition que l'on jugeait devoir être longue et dangereuse ?

(285) Elles firent la traversée en trente-cinq jours, — Gomera 6 septembre, Guanahani, 11 octobre. Aujourd'hui encore les navires à voiles ne parviennent pas toujours à franchir l'Atlantique en moins de temps. Elles faisaient en

C'étaient d'excellents bâtiments tout à fait propres à l'usage auquel on les destinait ; Colomb lui-même le reconnaît (286). Les trois navires étaient armés ; mais nous ne savons comment. Nous voyons par le journal de Colomb que le 26 janvier 1493 il fit tirer une *bombarda* et une *espingarda;* mais nous ignorons s'il avait plusieurs pièces de cette artillerie, cela est cependant probable (287).

---

moyenne 15 milles italiens ou 11 milles marins à l'heure, ce qui est une belle vitesse pour des navires voyageant de conserve.

(286) « Je vins à la ville de Palos... où j'équipai trois vaisseaux très con« venables pour une pareille entreprise »: *Tres navios muy aptos para semejante fecho.* (*Journal*, lettre-prologue, NAVARRETE, Vol. I, p. 2.) Le 12 février, étant pris par la tempête, Colomb, qui montait alors la *Nina*, dit que si la caravelle n'avait pas été si bonne et en si bon état, il aurait craint de périr. (NAVARRETE, Vol. I, p. 149.) Cependant, Colomb a dit ailleurs que la *Santa-Maria* était peu propre aux découvertes ! (NAVARRETE, Vol. I, 26 déc.) Jal formule de la manière suivante sa manière de voir sur les bâtiments de Colomb : « On peut conclure, contre une opinion trop généralement répandue, « que ces navires étaient à peu près de l'importance d'un brick de guerre « moderne de 12 à 16 canons, qu'ils étaient bons, solides et propres à l'entre« prise que le pieux Génois voulait mener à fin; qu'ils n'étaient pas mauvais « voiliers, enfin qu'ils ne ressemblaient en rien à ces barques infimes, non « pontées, délabrées et pour ainsi dire dépourvues de tout, que l'imagination « de quelques biographes a créées. » (*Archéologie Navale*, Vol. II, pp. 236-237.)

(287) M. d'Albertis, de la marine royale italienne, dont nous avons déjà cité les intéressants calculs sur les dimensions des caravelles de Colomb, a aussi cherché comment elles pouvaient être armées, et voici ce qu'il dit à ce sujet : « Nous devons admettre que la *Santa-Maria* avait quatre bombardes « se chargeant par bouche, du calibre de 10 centimètres environ et d'une « longueur de 1 m. 50 ; elles devaient lancer des projectiles de pierre, comme « on peut le voir par le journal de bord de Colomb et par d'autres docu« ments. Elles devaient être en batterie dans l'entrepont à l'arrière du grand « mât. Pour défendre l'arrière du navire et le château de proue, il devait y « avoir six fauconneaux, se chargeant par la culasse, d'une longeur de 1 m. 30 « environ et d'un calibre de 5 à 7 centimètres, lançant des projectiles de « plomb, ou de fer cerclés de plomb, dont le poids devait être d'un kilo« gramme environ. Les deux caravelles, la *Pinta* et la *Niña* ne devaient avoir « que deux bombardes et quatre fauconneaux placés sur les bords pour « la défense de la poupe et de la proue. » (*L'arte nautico ai tempi di Colombo*, volume de la *Raccolta*, p. 228.) Bien que ces indications viennent d'un homme du métier qui, avant de les donner, a pris la peine d'étudier l'artillerie en

La croix était peinte sur toutes les voiles ; c'était l'usage pour distinguer les navires portugais et espagnols de ceux des infidèles. Ramusio dit, nous ne savons d'après quelle source, que la bannière déployée par Colomb sur la *Santa-Maria* montrait le Christ crucifié (288).

Plusieurs auteurs ont écrit que la flottille de Colomb emportait des vivres pour un an, ce qui montrerait qu'on prévoyait une très longue navigation ; mais cette assertion, empruntée à Herrera, qui ne dit pas d'où elle lui vient (289), n'est confirmée par aucun document du temps et est contredite, indirectement, par Las Casas, qui dit que le 24 septembre, c'est-à-dire dix-huit jours après le départ de Gomera, les gens de Colomb craignaient déjà de manquer de provisions pour le retour (290). Remarquons en passant qu'une pareille crainte, qu'elle fût fondée ou non, n'aurait pu être formulée à la date indiquée, si réellement l'expédition avait pour destination les extrémités orientales de l'Asie. Un autre fait qui a la même signification, c'est que Colomb embarqua nombre d'objets d'échange, tels que des colliers de verre, des miroirs et autres de ce genre qui n'étaient certainement pas destinés à trafiquer avec les riches populations de Quinsay, de Zaiton et des îles des Épices.

---

usage sur les navires espagnols au xve siècle, nous estimons qu'elles sont d'une précision un peu exagérée.

(288) *Delle navigazioni*, Vol. III, p. 1, apud TARDUCCI, Vol. I, p. 204. Au xv[e] et au xvi[e] siècle, il était fréquent de peindre des figures d'ornements sur les voiles. La croix était le plus commun. On la voit sur l'une des caravelles de l'édition illustrée de la lettre de Colomb à Sanchez, de Rome, 1493. Mais si les trois caravelles qui figurent sur la carte attribuée à F. Colomb représentent celles avec lesquelles la découverte se fit, aucune de leurs voiles ne porte de croix. La commission archéologique en a orné celle de la *Santa-Maria*. Mais les trois caravelles avaient chacune une bannière royale, où figurait la croix avec les lettres F et Y à droite et à gauche. (*J. de bord*, 11 octobre 1492.)

(289) *Historia*, Déc. I, Liv. I, ch. IX.

(290) *Op. cit.*, Liv. I, ch. XXXVII, Vol. I, p. 276. Voyez aussi les *Historie*, ch. XIX, fol. 44 verso.

VI. — Les équipages des trois navires.

Nous n'avons que des renseignements incertains et incomplets sur le nombre de personnes qu'emportèrent les trois navires de Colomb. Le fils du Découvreur et Las Casas disent que l'expédition se composait de 90 hommes (291). Oviedo porte ce chiffre à 120 (292), tandis que Pierre Martyr l'élève jusqu'à 220 (293), et que Diego Colomb le réduit à 68 (294).

La Commission archéologique espagnole mentionnée ci-dessus, a concilié l'assertion des deux premiers biographes de Colomb avec celle d'Oviedo, en supposant que les 90 hommes mentionnés par les premiers formaient l'équiquipage même des trois navires, et qu'il y avait en outre 30 autres personnes qui étaient des fonctionnaires et des

---

(291) Les trois caravelles « munies de tout ce qui leur était nécessaire, « emportaient quatre-vingt-dix hommes » : *con novanta huomini.* (F. Colomb, ch. XV, fol. 38 recto). « En tout, dit Las Casas, ils étaient quatre-vingt-dix « hommes. » (Liv. I, ch. XXXIV, Vol. I, p. 260). L'inscription que porte la pierre tumulaire de Fernand Colomb dans la cathédrale de Séville dit la même chose : *Con tres galeras y 90 personas, y partió del puerto de Palos á descubrirlas á 3 de agosto.* (*Los restos de Colon,* Madrid, 1879, p. 197.) Malgré la précision de ce langage, Jal a pensé que cela voulait dire 90 hommes par navire, ce qui porterait à 270 le nombre des membres de l'expédition, chiffre absolument invraisemblable. (Jal, *Archéologie navale*, Vol. II, p. 228-229.)

(292) Oviedo, *Hist. Gen.*, Liv. II, ch. V, Vol. I, p. 22.

(293) Il [Colomb] avait un équipage d'environ 220 hommes. (Déc. I, ch. I, p. 6. Ed. Gaffarel.)

(294) *Con tres carabelas y 68 hombres.* (*Relacion del pleito del Estado de Veragua, hecha por el Almirante D. Diego Colon,* dans les *Nuevos Autografos*, de la duchesse d'Albe, pp. 36, 37.

Ce document est un mémoire de Diego Colomb à l'appui des procès qu'il faisait à la couronne en revendication de ses droits, dérivés de ceux de Colomb, sur la région de Veragua qu'il avait découverte. Diego avait assisté étant encore enfant aux préparatifs de la première expédition de son père ainsi qu'à son départ, et depuis il eut certainement l'occasion de se bien renseigner sur ce point. Son témoignage, ici, est déconcertant.

serviteurs (295). Nous croyons qu'en ce qui concerne l'équipage proprement dit, il y a toute raison de s'en tenir au chiffre de 90 hommes, qui nous vient de si bonnes sources. Il y avait, en outre, à bord de ces bâtiments un certain nombre de personnes qui n'étaient ni pilotes ni marins ; mais il ne devait guère y en avoir plus de 20 ; 30 nous paraît un chiffre bien élevé. En tous cas, il ne semble pas que l'expédition pouvait comprendre plus de 120 personnes, car les trois bâtiments, qui avaient à emporter des vivres et une provision d'eau assez considérable, n'auraient pu prendre plus de monde. Il est à croire, d'ailleurs, que si leur équipage s'était élevé à 220 hommes, comme le dit Pierre Martyr, ou à 270, comme le pense Jal, on serait arrivé à retrouver les noms d'un plus grand nombre de ceux qui avaient pris part à cette mémorable aventure qu'on n'a réussi à le faire.

Ces indications ne sont pas les seules que nous ayons à cet égard. Colomb, qui y regardait de près quand il s'agissait d'argent, avait fait constater par un notaire de Palos les paiements qu'il faisait à son équipage. Malheureusement, les archives de ce notaire n'existent plus. Mais Colomb avait eu la précaution de faire faire une copie de ce rôle, qu'il destinait à ses archives personnelles, déposées au monastère de Las Cuevas, et nous possédons une grande partie de ce précieux document (296). Tel qu'il est, on y

---

(295) « Ce qui est rationnel, après examen des données, en tenant compte « du tonnage des bâtiments et de la place qu'exigeaient les vivres et la pro- « vision d'eau faite dans l'éventualité d'un long voyage, c'est de supposer « qu'il y avait 90 hommes de mer et qu'avec les fonctionnaires nommés par « les Rois, les écuyers et les domestiques, l'expédition comprenait en tout « 120 hommes. » (*La Nao Santa-Maria, memoria de la Comision arqueologica ejecutiva*. Madrid, 1892, 4°, p. 581).

(296) *Rol ó relacion de la gente que fue con Cristobal Colon en el primer viage*, dans les *Nuevos Autografos*, de la duchesse d'Albe, pp. 7-10.

Ce document ne vient pas des Archives de la famille d'Albe. Il a été acheté par la duchesse avec d'autres pièces qui avaient appartenu à Colomb ; mais

relève 37 noms, dont 9 seulement sont mentionnés ailleurs. En ajoutant à ces noms ceux qui sont mentionnés dans le journal de bord de Colomb, dans les nombreuses pièces de la procédure des procès dits de Colomb et dans plusieurs autres documents découverts de nos jours (297), on arrive à former une liste de cent et quelques personnes ayant pris part, à différents titres, à la fameuse entreprise (298), ce qui confirme la supposition que le chiffre de 90 hommes, donné par Fernand Colomb et par Las Casas, est celui des seuls gens de mer ou autres engagés et payés par Colomb.

Colomb laissa au fort de la Navidad dans l'île Espagnole 37 personnes (299), qui y furent toutes massacrées. Un do-

---

son authenticité ne peut faire aucun doute. Il porte en tête la phrase : *Jhesus cum Maria sit nobis in via* (que Jésus et Marie nous accompagnent dans notre route), écrite de la main de Colomb et est précédé, d'une note datée de Santo-Domingo, 16 nov. 1498, expliquant ce qui a été dit ci-dessus. Suit la liste des noms des personnes auxquelles Colomb fit des avances à Palos le 23 juin 1492, avec le chiffre des sommes ainsi avancées. Ce curieux document auquel il manque malheureusement un feuillet, a été traduit et publié en anglais dans le *Colombus* de Thacher, Vol. I, pp. 477-479.

(297) Parmi ces documents, deux sont à noter. Le premier est un livre de comptes, *Libros de cuenta,* indiquant des sommes payées aux héritiers de gens morts dans la première expédition de Colomb ; le second est une *Informacion* instituée en 1552 sur les services rendus par la famille Niño, de Moguer. Voir les Sources.

(298) Les listes données par les auteurs suivants : Duro, *Colon y Pinzon*, pp. 322-324; Harrisse, *The Discovery*, pp. 662-666; Markham, *Columbus*, pp. 69-71; Thacher, *Columbus*, Vol. I, pp. 470-471 ; Young, *Christopher Columbus,* Vol. II, appendice III, sont bien moins étendues, parce que ces auteurs n'ont pas connu tous les documents cités ci-dessus. Ces listes sont d'ailleurs erronées pour y avoir compris les 40 noms donnés par Navarrete, d'après un document qui n'a pas le caractère qu'on lui avait attribué. Voir ci-après note 300. Une liste plus exacte est celle donnée par Don Nicolas Tenorio, formant l'appendice III du livre du professeur Ferré : *El descubrimiento de America.* Elle a été composée d'après des documents originaux.

(299) Fernand Colomb dit 36 personnes (ch. XXXIII, fol. 70, verso), et le Journal de bord de Colomb 39 (2 janvier 1493); Las Casas, de même (Vol. I, p. 113, et Vol. II, p. 12). D'après Pierre Martyr et Oviedo ce serait 38 person-

cument publié par Navarrete (300) avait donné à penser que nous connaissions les noms de tous ces malheureux ; mais une pièce découverte depuis a montré que la liste du document de Navarrete porte les noms d'autres personnes, mortes aux Indes à différentes époques (301). Nous ne

---

nes que Colomb aurait laissées à la Navidad. (Martyr, Lettre 133, Barcelone, 13 sept. 1493, édit. Gaffarel, p. 4; Oviedo, *Hist. Gen.*, Liv. II, ch. VI, Vol. I, p. 26.) Les *Libros de Cuenta*, montrent que le chiffre inscrit aux Archives des Indes est celui de 37.

(300) *Lista de làs personas*... Liste des personnes que Colomb laissa à l'île Espagnole et qui étaient mortes quand il y retourna. (Navarrete, *Viages*, Vol. II, nº XIII, p. 18.)

Cette liste, empruntée aux papiers du collectionneur Muñoz, qui lui-même l'aurait tirée des Archives des Indes, sans indication de cote particulière, est précédée d'une note d'après laquelle elle viendrait d'une notice de la *Casa de Contratacion*, convoquant les héritiers des personnes décédées aux Indes à se présenter pour recevoir ce qui leur revenait, notice où il serait dit que, d'après un état envoyé par Leurs Altesses, Colomb avait laissé 37 personnes à l'île Espagnole et que les noms de ces personnes sont donnés ci-après. Suit une liste de 40 noms. Il est donc évident qu'il y a là une erreur flagrante, puisque, d'après le document même c'est 37 personnes qui restèrent à la Navidad et que la liste en compte 40, erreur que rend encore plus manifeste le fait que trois de ceux que nous savons avoir été laissés à la Navidad par le Journal de Colomb et par Las Casas manquent dans ces 40 noms. Mais une raison décisive de croire que ces 40 noms ne sont pas ceux de ces malheureux, c'est que pas un d'eux ne figure, ni dans le rôle partiel d'équipage dressé par Colomb, ni dans son Journal de bord, ni parmi ceux que F. Colomb et Las Casas nomment comme ayant fait partie du fameux voyage, ni enfin parmi ceux, en assez grand nombre, que le dépouillement des pièces des procès dits de Colomb nous ont fait connaître. Pour toutes ces raisons, on est fondé à dire que cette liste peut bien être celle de personnes mortes aux Indes au service de l'Espagne, mais qu'elle ne peut être celle de ceux auxquels Colomb commit la garde du fort de la Navidad. Cette conclusion est confirmée par un document découvert dans ces dernières années, et dont il sera question dans une autre note, les *Libros de Cuenta*, où sont enregistrés les noms de plusieurs des martyrs de la Navidad, dont aucun n'est donné dans la liste de Navarrete. L'erreur relevée ici s'expliquerait sans doute, si nous connaissions le texte entier de la pièce dont Munoz n'a donné qu'un extrait.

(301) Ce document est un registre de comptes de la trésorerie de la *Casa de Contratacion* : *Libros de cuenta y razon de la Casa de Contratacion de Indias*, découvert en 1891 dans les Archives des Indes à Séville par l'archiviste D. Francisco Javier Delgado, qui s'est empressé d'en envoyer une copie

connaissons aujourd'hui que les noms de 17 de ces 37 premiers martyrs faits par les Indiens du Nouveau Monde (302).

Ainsi qu'on l'a dit plus haut, outre les pilotes, matelots et mousses, d'autres personnes faisaient aussi partie de l'expédition. « Il y avait, dit Las Casas, plusieurs officiers « du roi qui, par curiosité, voulurent aller avec Colomb, « ainsi que plusieurs de ses serviteurs et connaissan- « ces (303). » Colomb n'était pas le seul à avoir des domestiques à son bord, car sa liste donne le nom de cinq personnes engagées comme serviteurs (*criados*) ; il y avait aussi des mousses : *grumetes*. Chose singulière, il semble qu'aucun ecclésiastique ne fit partie de l'expédition, ce qui est assez surprenant étant donné la grande piété de Colomb et le caractère religieux qu'il attribuait lui-même à son entreprise (304).

à l'Académie d'Histoire de Madrid. D. Nicolas Tenorio l'a utilisé pour sa liste des compagnons de Colomb. (Ferré, *op. cit.*, appendice.) Ce document montre que de 1505 à 1515 l'office des Indes fit des paiements à des veuves et héritiers de 13 personnes, dont chacune est désignée et nommée comme étant l'une des 37 qui moururent au fort de la Navidad : *Que murió en la Española entre las treinta y siete personas que allaron muertas en la Española.*

Il résulte de ce document que Colomb ne laissa à la Navidad que 37 personnes, et que les seules de ces personnes dont nous connaissions les noms sont celles qui sont nommées, auxquelles il faut ajouter quatre autres noms empruntés à d'autres sources.

(302) On trouvera à l'appendice, une liste alphabétique des 108 noms connus des personnes qui accompagnèrent Colomb. Ceux des 17 personnes que l'on sait être restées à la Navidad y sont indiqués.

(303) Las Casas, Liv. I, ch. XXXIV, Vol. I, p. 269. Herrera dit aussi: « Il « y avait parmi eux quelques amis de l'amiral Colomb et d'autres qui avaient « servi dans la marine du roi. » (D. L., Liv. I, ch. IX.)

(304) D'après un manuscrit ancien de la Bibliothèque nationale de Madrid. (*Bibliografia Colombina*, p. 342, n° 198), la première messe dite en Amérique l'aurait été par le P. Pedro de Arenas, qui avait connu Colomb à la Vega de Grenade et qui l'aurait accompagné à son premier voyage. Mais rien ne confirme cette assertion, que contredisent tous les faits connus. Un savant religieux du XVIIe siècle, le P. Remon, prédicateur et chroniqueur de

On peut regarder comme certain qu'aucun criminel ne fit partie de l'équipage des trois navires. Ainsi qu'on l'a dit plus haut, Colomb avait pensé à recourir à ce moyen pour compléter le nombre de gens qu'il lui fallait ; mais il n'eut pas besoin de cela. Parmi les nombreux témoins de Palos qui déposèrent dans les procès de Colomb aucun ne mentionne le fait et l'un d'eux déclare qu'il a entendu dire que Colomb voulait tirer des gens des prisons de la ville pour les amener avec lui, ce qui suffit pour montrer qu'il n'en fit rien (305). La plupart des gens que Colomb engagea étaient de Palos, de Moguer, de Huelva et des localités voisines ; mais il y en avait aussi de Séville, de Jaen et d'autres villes espagnoles ; on compte parmi eux des étrangers : un Génois et un Portugais (306).

Nous n'avons aucune information directe sur la solde

---

l'Ordre de la Merci, qui a fait de longues recherches sur ce point, et qui donne de bonnes raisons pour croire qu'un prêtre accompagna Colomb à son premier voyage, reconnaît cependant qu'il n'a pu établir le fait. (*Historia dela orden de Nuestra Señora de la Merced*. Madrid, 1618, Vol. I, fol, 90.) Il constate, toutefois, que deux écrivains anciens, l'un, auteur de l'*Historia Pontifical*, l'autre, Bernard de Vargas, qui écrivit l'histoire de l'Ordre de la Merci, avancent le fait, mais il n'ose s'en rapporter à ce qu'ils disent à ce sujet. Le P. Beaumont, qui a fait des recherches analogues, et le P. Coll, qui les a reprises de nos jours, n'ont pas été plus heureux, et, si étrange que cela paraisse, il semble bien qu'aucun religieux n'accompagna Colomb à son premier voyage. Si le fait avait eu lieu, Las Casas, qui s'intéressait à ces choses, l'aurait connu et n'aurait pas manqué de le mentionner.

(305) Déposition de Hernan Perez Camacho, dans Ferré, p. 142, note 1. Plusieurs auteurs cependant sont d'une opinion contraire. Le P. Cappa, par exemple, croit que 24 de ceux qui partirent avec Colomb à bord de la *Santa-Maria* venaient des prisons de Palos et de Huelva, ouvertes par la cédule du 30 avril, et qu'ils firent partie de ceux qu'on laissa à la Navidad, parce qu'ils étaient moins propres que les autres à la navigation. (*Colon y los Españoles*, p. 367.) M. Harrisse et M. Thacher semblent croire que Colomb fit usage de cette cédule.

(306) Ce renseignement nous vient de la liste même de Colomb. La plupart des auteurs disent qu'un Irlandais, Guillermo Ires, et un Anglais, Tallarte de Lages, avaient aussi fait partie de l'expédition ; mais ces deux noms sont empruntés à la liste de Navarrete qui n'est plus recevable aujourd'hui.

qui leur était payée. Colomb indique bien, dans le rôle que nous avons cité, les sommes qu'il donna à un certain nombre de ses compagnons, mais comme il s'agit d'avances, cela ne nous renseigne pas. On estime que les matelots étaient payés à raison de 6.000 maravédis par an (307).

Voici les seules indications certaines que nous ayons sur l'équipage de chacun des trois navires de Colomb. On ne connaît d'une manière exacte ni le nombre ni les noms de ceux qui montaient chacun de ces navires ; les listes qu'on a données à cet égard sont conjecturales.

La *Santa-Maria*, que montait l'amiral commandant la flotte et qui portait son pavillon, avait pour maître d'équipage son propriétaire, Juan de La Cosa, de Santoña, en Cantabrie, qui, vraisemblablement, remplissait les fonctions de capitaine ; il était cosmographe et on lui doit une carte fameuse (308). Les pilotes étaient Sancho Ruiz (309), dont on ne sait rien, et, vraisemblablement, Bartolomé Roldan qui se fixa à l'île Espagnole et devint un de ses notables (310). Il y avait à bord de ce navire un

---

(307) Se basant sur des données du temps, et notamment sur un document relatif à l'équipement d'une flottille espagnole destinée à la côte d'Afrique, en 1493, M. Thacher a trouvé que les gages et appointements payés aux différentes catégories de personnes qui suivirent Colomb peuvent être fixés de la manière suivante :

Les capitaines, 80.000 maravédis par an ; les pilotes, 20.000 ; les maîtres, 20.000 ; les médecins, 24.000 ; l'interprète, 10.000 ; les matelots, 6.000.

En ajoutant aux gages tous les frais faits pour les vivres, pour l'achat des objets de trafic et pour d'autres raisons, M. Thacher trouve que l'armement de l'expédition entière coûta 1.167.542 maravédis, non compris la location des trois navires. (*Colombus*, Vol. I, pp. 474-475.)

(308) Voyez sur ce personnage la curieuse notice que lui a consacrée M. Harrisse dans les *Biographical notes* de sa *Discovery*.

(309) Journal de Colomb, 10 février 1492 et Las Casas.

(310) Il est certain que ce pilote fit partie de la première expédition de Colomb ; mais les documents ne disent pas sur lequel des trois bâtiments il s'engagea, bien que généralement on le place à bord de la *Nina*. Le Journal de bord de Colomb dit que le 10 février Roldan — sans prénom — releva le point ; mais dans la liste de Colomb il porte le nom de Bartolomé. Il fut aussi

médecin, Maestre Alonso, de Moguer (311), un secrétaire ou archiviste, Rodrigo Escobedo, de Ségovie (312), un interprète, Luiz de Torres (313), qui connaissait plusieurs langues ; un maître d'équipage, Pedro de Terreros, et un page ou domestique nommé Pedro de Salzedo (314). La *Santa-Maria* prit aussi à son bord Diego de Arana (315), grand alguazil de la flotte, et un nommé Pero Gutierrez dont les fonctions ne sont pas définies (316). Il resta au fort de la Navidad avec Torres et Alonso.

La *Pinta* avait pour capitaine l'aîné des Pinzon, Martin Alonso. Ses pilotes étaient Francisco Martin Pinzon, frère d'Alonso, et Cristobal Garcia Xalmiento ou Sarmiento (317). Le quartier-maître du bord était un nommé Garcia Hernandez, de Palos, qu'on a confondu avec le médecin de ce nom (318). Les deux propriétaires de la caravelle, Gomez Rascon et Cristobal Quintero, faisaient aussi partie de l'équipage de la *Pinta* (319), ainsi que Rodriguez Bermejo, qui prétendit avoir aperçu le premier

---

l'un des pilotes de Colomb à sa seconde expédition. C'est Las Casas qui nous apprend qu'il se fixa à Saint-Domingue. (Liv. I, ch. LXIX, Vol. I, p. 443.)

(311) *Libros de cuenta.*

(312) Fernand Colomb, ch. XXXIII ; Las Casas, ch. LXIII.

(313) Journal de bord, 2 nov. 1492.

(314) Les noms de Terreros et de Salzedo nous viennent du témoignage de Francisco Morales, *Pleitos,* Vol. I, p. 419. Voyez la liste des compagnons de Colomb, Appendice II.

(315) F. Colomb et Las Casas.

(316) *Repostero de estrados del Rey*, dit Las Casas, Vol. I, p. 414.

(317) Ces différents noms sont certains, ils sont donnés par le Journal de bord de Colomb, par Las Casas et par les dépositions de nombreux témoins.

(318) Voyez Navarrete, Vol. III, p. 540, note. Le médecin Hernandez ou Fernandez, qui fit la déposition sensationnelle relative à l'arrivée de Colomb à la Rabida, donna une seconde fois son témoignage, et ni dans l'une ni dans l'autre de ses dépositions il ne dit qu'il accompagna Colomb, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire si tel avait été le cas.

(319) Journal de bord et Las Casas, Liv. I, ch. XXXV.

une lumière à l'île Guanahani (320) et Rodrigo Triana qui le lendemain vit le premier la terre (321).

La *Niña* était commandée par Vicente Yañes Pinzon (322), le plus jeune des frères d'Alonso et le plus célèbre des marins de ce nom. Son pilote était Pero Alonso Niño (323), d'une famille de pilotes de Moguer, à laquelle appartenait la caravelle et dont plusieurs s'embarquèrent avec lui.

VII. — L'expédition met à la voile. Palos, 3 août 1492.

Colomb avait achevé tous ses préparatifs le 2 août 1492 (324). Ses navires étant prêts à partir, il confia son fils Diego à un religieux et à un ami nommé Cabezudo, qui devaient le conduire à Cordoue, auprès de Beatriz Enriquez sans doute (325), et prit ses dernières disposi-

---

(320) Francisco Garcia Vallejo, qui était aussi à bord de la *Pinta*, dépose le 1er octobre 1515 que c'est ce Bermejo qui le premier vit une lumière briller dans l'île qu'on allait découvrir; mais d'après le Journal de bord, Colomb lui-même avait aperçu cette lumière auparavant. En tous cas, c'est lui qui eut la prime de 10.000 maravédis promise par les Rois Catholiques à celui qui verrait le premier la terre. Oviedo dit que Triana dépité de ne pas avoir eu cette récompense qu'il croyait avoir méritée, passa en Afrique à son retour et se fit mahométan. (Liv. II, ch. V, Vol. I, p. 24.)

(321) Journal de bord de Colomb.

(322) Le Journal de bord, F. Colomb, Las Casas, etc., 11 oct. 1492.

(323) M. Harrisse a cru que Niño avait été le pilote de la *Santa-Maria* (*Discovery*, p. 663), parce que Colomb le nomme comme étant avec lui lors de son retour en Espagne ; mais Colomb montait à ce moment la *Niña* par suite de la perte de la *Santa-Maria*. Voyez la déposition de F. G. Vallejo, *Pleitos*, Vol. II, p. 219, et le Journal de bord, *passim*.

(324) Las Casas, ch. XXXV, Vol. I, p. 261.

(325) Ceci résulte des faits suivants. Le 12 février 1515, un habitant de Moguer, Juan Rodrigez Cabezudo, dépose qu'au moment où Colomb partait de Palos, il lui confia, ainsi qu'à un religieux nommé Sanchez, son fils Diego : *al tiempo que se partió, le dió á Don Diego su hijo en guarda á este testigo e á Martyn Sanchez, clerigo.* (*Pleitos*, Vol. II, p. 18.) Cabezudo ne dit pas qu'on le chargea de conduire Diego à Cordoue ; mais comme Colomb écrit dans son Journal de bord, à la date du 14 février, que ses deux fils sont en

tions. Le lendemain, au lever du soleil (326), après s'être confessé et avoir reçu le saint-sacrement (327), il leva l'ancre au port de Palos (328), franchit la barre de Saltes

---

ce moment à Cordoue, où ils font leurs études, et comme c'est dans cette ville que résidait la mère de Fernand Colomb, lequel n'avait alors qu'un peu plus de quatre ans, il n'est pas douteux que Sanchez et Cabezudo avaient reçu l'ordre de conduire Diego chez Beatriz Enriquez. On doit noter que ce Cabezudo est un témoin cité par Diego lui-même et que c'est lui qui loua à Colomb, en 1491, la mule avec laquelle le P. Perez se rendit à la cour. Ces faits donnent à penser que Colomb entretenait avec lui des rapports d'amitié.

(326) « Le 3 août, au point du jour, ils firent voile en droite ligne vers les Canaries. » (F. Colomb, ch. XV, fol. 38 rect.)

(327) Oviedo parle comme si c'était au P. Juan Perez que Colomb se confessa, car après avoir dit qu'il resta avec ce religieux à la Rabida, où il se mit en règle avec Dieu en plaçant, comme un catholique, son entreprise dans ses mains, il ajoute : « Et après s'être confessé, il reçut le très saint-sacrement de l'Eucharistie, le même jour qu'il prit la mer. » (*Hist. Gen.*, Liv. II, ch. V, Vol. I, p. 21.) Si l'on en croyait le P. Buldu, les pêcheurs de Palos et de Moguer aiment à raconter que le jour où Colomb mit à la voile, sa femme Beatriz Enriquez aurait communié avec lui, après quoi elle se serait rendue à Cordoue. (Lettre du P. Buldu, de Moguer, en date du 20 sept. 1877, publiée dans l'édition espagnole du livre de Roselly de Lorgues : *Monumento á Colon*, Vol. I, p. 134.) Le capitaine Duro, qui a pris la peine de faire une enquête à ce sujet, dit que D. Baldomero de Lorenzo, curé de Huelva, ne confirme pas cette tradition. (*Nebulosa*... note 102, p. 256.)

(328) Et je partis dudit port, dit Colomb : *Vine á la villa de Palos, que es puerto de mar... y partí del dicho puerto.* (Journal de bord, prologue.) Plus loin le Journal dit : nous partîmes de la barre de Saltes : *partimos... de la barra de Saltes.* (Journal, 3 août.) Palos est sur le Rio Tinto, un peu en amont ; au point où cette rivière et le Rio Odiel se jettent à la mer se trouve l'île Saltes, aujourd'hui inhabitée, qu'on ne peut dépasser sans franchir une barre formée par les sables à la jonction des deux rivières.

A propos de Palos, certains érudits ont imaginé que Colomb ne fit pas voile de ce petit port qui doit à cette circonstance toute sa célébrité, mais de Cadix. Un savant espagnol, auquel on doit d'estimables ouvrages, D. Adolfo de Castro, s'est fait le champion de ce paradoxe historique. Dans un premier travail, il avait imprudemment dit que Colomb était parti de Palos, mais il se repentit d'avoir eu raison sans le vouloir, et dans un petit mémoire intitulé : *La salida definitiva de Colon*... il entreprit de se réfuter lui-même et le fit consciencieusement. Compulsant un tas de vieux auteurs, il montra que Pierre Martyr, en 1493 (Lettre au comte Tendilla) ; Sébastien Munster en 1552 (*Cosmographie*) ; Garcia Malamoras en 1553 (*De Academia*) ; Pedro Simon en 1627 (*Primera parte de las noticias*...) ; le P. Jérome de la Con-

et mit à la voile pour les grandes destinées qui s'ouvraient devant lui.

---

ception, en 1688 (*Emporio del orbe*); Wadding, en 1648 (*Annales ordinis Minorum*), et d'autres, ont tous écrit que Colomb était parti de Cadix. Fernand Colomb et Las Casas ont bien dit que c'est de Palos que Colomb partit, mais ce sont des auteurs sans autorité. Ceux qui sont bien renseignés sur ce point sont ces auteurs du XVIe et du XVIIe siècle, parce qu'ils s'appuient sur Colomb lui-même qui a dit : *Tricesimo tertio die postquam à Gadibus discessi in mare Indicum* : trente-trois jours après mon départ de Cadix, j'entrai dans la mer de l'Inde. (Lettre à Raphael Sanchez.) Eh bien ! Colomb n'a jamais dit cela. Cette phrase est une interpolation du traducteur latin au texte espagnol, où elle ne se trouve pas, non plus que dans le Journal de bord, ce qui n'empêche pas nombre d'auteurs de répéter les uns après les autres que Colomb fit voile de Cadix. M. de Rosny lui-même est tombé dans cette erreur. Voir note 1, à sa traduction de la lettre de Colomb.

CHAPITRE CINQUIÈME

COMMENT SE FIT LA GRANDE DÉCOUVERTE

I — Instructions données par Colomb à son départ des Canaries; 9 septembre.

On ne se propose pas ici de faire l'histoire du premier voyage de Colomb, mais seulement de relever celles des particularités de cette fameuse expédition qui laissent voir quel en était l'objet et qui montrent de quelles espérances se nourrissaient ceux par lesquels elle avait été organisée, ainsi que ceux qui y prirent part.

Au moment de se mettre définitivement en route, après avoir été retenu quelque temps aux Canaries, Colomb donna des instructions écrites aux capitaines de sa flottille. Nous ne possédons plus, malheureusement, ce document qui serait pour nous du plus grand intérêt; mais, grâce à Fernand Colomb et à Las Casas, qui témoignent du fait, nous en connaissons le premier article, qui est très important, comme on va le voir. Après avoir fait 700 lieues à l'occident des Canaries, portait cet article, on devait s'abstenir de naviguer pendant certaines heures de la nuit, si alors on n'avait pas encore trouvé terre (329). Fernand

(329) C'est incidemment que Fernand Colomb donne ce renseignement: Le jeudi 11 octobre, à la veille de la grande découverte, Colomb, nous dit-il, pria les gens de son équipage de veiller avec soin, et à cette occasion « il « leur rappela qu'ils savaient bien que, dans le premier article des instruc- « tions qu'il avait données à chaque navire, aux Canaries, il leur recomman- « dait d'avoir, après qu'ils auraient navigué au Ponant 700 lieues sans trouver

Colomb ne donne pas la raison de cette recommandation, mais elle est évidente. C'est parce qu'après avoir franchi la distance indiquée on devait se trouver près de la terre et qu'il ne fallait pas s'exposer à la dépasser sans la voir ou à échouer sur l'une de ses côtes. L'auteur des *Historie* ajoute que son père avait prévenu les gens de l'expédition qu'il ne s'attendait pas à trouver terre avant d'avoir fait 750 lieues à l'occident des Canaries (330). Il avait dit, — écrit-il, — que dans cette limite il la trouverait (331).

Colomb s'attendait donc à trouver la terre après avoir franchi 700 à 750 lieues et nous allons voir que son Journal de bord montre qu'il en a été réellement ainsi.

Notons d'abord que Colomb n'a pas fait voile de Palos vers l'ouest. Il s'est rendu aux Canaries, expressément pour y prendre son point de départ, et c'est de Gomera, par le 28e parallèle, qu'il a fait route vers la région oc-

---

« la terre, à s'abstenir de naviguer la nuit entre minuit et le jour » ; *Riducendo loro alla memoria, che ben sapevano, si come egli nel primo capitolo della commissione da se data ad ogni naviglio nelle Canarie, commandava loro, che, poi che avessero navigato per ponente 700 leghe senza aver trovato terra, non facessero camino dalla mezzanotte fino a di.* (*Historie*, ch. XXI, fol. 50 recto ; Las Casas, ch. XXXIX, Vol. I, p. 287.) Cette importante instruction de Colomb est ou omise ou dénaturée par ses biographes modernes. La plupart de ceux qui l'ont mentionnée ont cru qu'il s'agissait de fixer un rendez-vous à la flottille en cas de séparation.

(330) *Non aspettava terra fin tanto, che non avessero camminato 750 leghe verso occidente dalla Canaria.* (*Op. cit.*, ch. XX, fol. 48 verso.)

(331) Voir ci-après note 385 pour le texte de cette importante déclaration. Elle est d'ailleurs aussi explicite chez Las Casas, qui nous dit que le 11 octobre Colomb comprit qu'on se trouvait très près de terre, d'abord par suite des indices manifestes qu'on rencontrait « et d'autre part par la distance « qu'il savait avoir parcourue depuis son départ des Canaries, car il avait « toujours eu dans l'esprit, *soit qu'il eût eu quelque occasion d'en avoir « connaissance*, soit par quelque conjecture qu'il s'était formée, que, après « avoir fait 750 lieues environ à travers la mer Océane, à partir de l'île de « Fer, il trouverait la terre ». (*Historia*, Liv. I, ch. XXXIX, Vol. I, p. 287.) On remarquera que, dans ce passage, Las Casas admet la possibilité que Colomb ait été renseigné sur la distance à laquelle on trouverait les terres qu'il cherchait.

cidentale où il comptait se rendre. Le choix de cette route ne s'imposait pas, s'il s'agissait simplement d'aller aux Indes, et, s'il visait particulièrement les îles des Épices, il devait prendre sa direction plus au sud. On doit inférer de cela que Colomb avait un motif spécial pour choisir cette route, et cette supposition est confirmée par le fait que, tout le temps du voyage il s'attacha à suivre rigoureusement ce parallèle dont il ne consentit à s'écarter qu'avec répugnance, ainsi qu'en témoigne son Journal. On en conclut aussi qu'il croyait trouver sur cette route ce qu'il cherchait, et nous allons voir que ce n'était pas les Indes Orientales.

II. — Colomb se met immédiatement à la recherche de certaines îles; 17-26 septembre 1492.

Dès son départ, Colomb semble naviguer comme un homme qui sait exactement où il va. Il se dirige droit sur un point déterminé, où une carte qui lui servait de routier indiquait des îles. Le 19 septembre, les trois navires de sa flottille se consultent relativement à leur situation, et Colomb trouve qu'on a fait quatre cents lieues depuis leur départ des Canaries (332). Des vols d'oiseaux avaient déjà fait croire au voisinage de quelque terre, quoiqu'il n'y en eût aucune dans ces parages, et dès le 17, Colomb comptait bientôt la trouver (333). Du 20 au 22, nouveaux signes du voisinage de la terre, aussi trompeurs que les précédents d'ailleurs ; du 20 au 24, Colomb change

(332) *Primer Viage*, 19 septembre.

(333) Ce jour-là Colomb écrit dans son journal : «. . le Ponant, où j'espère « que Dieu puissant, entre les mains de qui sont toutes les victoires, nous « fera bientôt trouver terre. » *Del Poniente, donde espero en aquel alto Dios en cuyas manos estan todas las victorias que muy presto nos dara tierra.* (Journal de bord, 17 septembre.)

plusieurs fois sa direction, inclinant légèrement, tantôt au sud, tantôt au nord du 28e parallèle, comme s'il cherchait quelque chose qu'il ne trouvait pas. Le 25, il confère avec Pinzon et tous deux s'étonnent de ne pas avoir encore rencontré la terre, dont tant de signes leur paraissaient annoncer l'existence. Ils consultent leur carte qu'ils se passent de l'un à l'autre, et, vérification faite, constatent qu'ils se trouvent bien dans les parages où elle indique des îles, qui, cependant, échappent à leurs recherches (334). Un moment ils croient les avoir aperçues et tout le monde rend grâce à Dieu (335). L'erreur dissipée, la recherche recommence.

Remarquons qu'il n'y a pas d'îles dans les parages où se trouvait alors la flottille, c'est-à-dire par le 28e parallèle et vers le 47e ou le 48e degré de longitude, et qu'aucune carte du moyen âge n'y place l'une ou quelques-unes de ces îles fantastiques, à l'existence desquelles on croyait alors. Les îles que Colomb et Pinzon cherchaient avec tant d'ardeur et qu'indiquait leur carte, étaient donc des

---

(334) « Martin Alonso disait qu'ils étaient [les navigateurs] dans ces para- « ges, et l'amiral répondait qu'il le croyait aussi » : *Y respondia el Almirante que asi le parecia á el.* (*Op. cit.*, 25 de setiembre.)

Voici ce que dit à ce sujet un juge compétent en ces matières, Lord Dunraven, qui a étudié le Journal de bord de Colomb en marin : *There can be no doubt that Columbus and the other captains and navigators believed themselves to be near land on the 25 th, and in the evening of that day Pinzon thought he saw it in the south west and raised a great shout. That Columbus believed land had been sighted in that direction is obvious, for he sailed south west 51 miles in search of it. But on the 26 th, he resumed his course due west for 48 miles. He was evidently looking about for land which he believed to be in the immediate neighbourhood.* (Earl DUNRAVEN, *Note on the navigation of Columbus's first voyage, in* FILSON YOUNG, *Columbus.* Vol. II, pp. 311-312.)

(335) A la nouvelle criée par Pinzon de son navire, qu'il voyait la terre, « l'amiral se jeta à genoux pour remercier le Seigneur, Martin Alonso chan- « tait le *Gloria in excelsis Deo* avec son équipage, et celui de l'amiral en fit « autant... L'amiral partagea leur opinion et crut qu'on était à 25 lieues de « la terre. » (Journal de bord, 25 sept. 1492.)

îles sur lesquelles ils avaient des indications particulières.

Las Casas a dit que cette carte était celle de Toscanelli, et, bien qu'il ne nomme pas Antilia, tous les cosmographes qui ont tenté de reconstituer ce document, ont cru que cette fameuse île, qui tient une si grande place dans la géographie du moyen âge, était celle, ou l'une de celles que Colomb et Pinzon cherchaient si anxieusement dans la dernière semaine de septembre 1492 (336). Mais nous avons fait voir ailleurs que Las Casas ne savait réellement pas de qui était cette carte, et on peut montrer que, si elle était de Toscanelli, Antilia ne devait pas y figurer à la latitude où la flottille de Colomb se trouvait en septembre 1492.

Nous ne connaissons, en effet, la carte perdue attribuée à Toscanelli que par la lettre de 1474, également attribuée à ce savant, et dont elle était le complément. Antilia n'y est nommée que comme une étape pour passer aux Indes, et tout ce que l'auteur de la lettre en dit, c'est qu'elle est connue des Portugais. Or, la seule Antilia que les Portugais connaissaient était celle des portulans du temps, puisqu'elle n'existait que là, et, comme dans tous, sans exception, elle figure sur le parallèle de Lisbonne ou celui du cap Saint-Vincent, c'est-à-dire vers le 40e degré de latitude nord (337), Toscanelli ne pouvait la placer sous le parallèle de Gomera, le 28e, où Colomb se trouvait quand il cherchait si anxieusement l'île ou les îles qu'indiquait sa carte. On ne saurait dire que l'auteur de la lettre de 1474 a pu vouloir placer cette île ailleurs qu'on ne

(336) Ces auteurs sont : Peschel, Ruge, Vivien de Saint-Martin, Wagner, Uzielli, Murray, Kretschmer. Pour les indications bibliographiques relatives à ces reconstructions de la carte de Toscanelli et à quelques autres, voyez notre *Columbus and Toscanelli* pp. 175-176.

(337) En voici la liste : Pizigani, 1367 ; Weimar, 1424 ; Beccaria, 1426 et 1435; Bianco, 1436 ; Pareto, 1455 ; Bianco, 1448; G. Bennicasa, 1463 et 1470 ; A. Bennicasa, 1476.

le faisait généralement à l'époque, car, dans ce cas, il se serait exprimé autrement. Voulant indiquer la situation de cette île sur la route des Indes, il n'aurait pas écrit à des Portugais qu'ils la connaissaient, c'est-à-dire qu'ils savaient où elle se trouvait, s'il avait eu des idées particulières à cet égard différentes de celles admises alors.

Pour toutes ces raisons, nous croyons que l'incident du 25 septembre 1492 montre que la carte à laquelle Colomb et Pinzon se référaient ce jour-là ne pouvait venir de Toscanelli, et que les îles qu'elle indiquait étaient des îles dont les deux chefs de l'expédition croyaient connaître la situation, îles dont la découverte entrait dans leurs plans. Que l'une de ces îles fût Antilia, cela n'est pas impossible, parce que, postérieurement à Toscanelli et aux cartographes dont nous avons cité les cartes, un cosmographe tout au moins, Behaim, avait placé Antilia près du Tropique, c'est-à-dire bien plus au sud que ses prédécesseurs ne l'avaient fait (338), et tout près de la route que suivait la flottille.

Remarquons encore que, si le dessein de Colomb était d'aller aux Indes, et si la carte qui lui servait de routier venait de Toscanelli, il est des plus singulier qu'il n'en soit plus question après l'alerte de septembre. A partir de ce moment, en effet, cette carte n'est plus mentionnée dans le Journal de bord. Et cependant, si nous en croyons la lettre de 1474, elle représentait tout l'espace maritime s'étendant jusqu'aux côtes orientales de l'Asie ; elle indiquait la situation de Cipangu et de Quinsay, que Colomb,

(338) Sur la soi-disant reproduction du globe de Behaim qui fait partie de l'Atlas de Jomard, Antilia figure tout près de l'Équateur, à la place occupée sur le globe de Nuremberg par l'île de San-Brandan ; mais on a reconnu qu'il y a là une erreur de transcription, et que c'est bien l'île de San-Brandan, que Behaim a voulu indiquer à cette latitude. *Antilia*, sur le globe original, est près du tropique, vers le 23e degré de latitude nord, et, chose curieuse, elle est dédoublée. Voyez la reproduction de Ravenstein, feuille I, fuseau B.

quinze jours plus tard, ne sait où chercher. Pourquoi, dans son embarras, ne consulte-t-il pas sa carte ? Il n'y pensa même pas (339).

Jusqu'à présent, Colomb avait navigué à peu près sur le 28e parallèle, dont il évitait autant que possible de s'écarter. A partir de sa déconvenue du 25 septembre, il semble qu'il ne sait plus au juste où aller et qu'il s'attende à chaque instant à voir la terre. Le 26, on fait encore trente et une lieues dans l'espoir de la trouver ; on était alors à six cents lieues des Canaries (340). Le 27 et les jours suivants, on continue la navigation vers l'ouest ; le 1er octobre on avait fait sept cent sept lieues (341) ; c'est-à-dire qu'on n'avait pas encore franchi la limite extrême de la distance dans laquelle Colomb comptait trouver la terre.

III. — Assertion que les îles ainsi cherchées étaient sur la route des Indes.

On pourrait dire, et quelques auteurs l'ont dit, en effet, que la recherche de certaines îles par Colomb n'était pas inconciliable avec le but qu'il assigne à son entreprise, parce que les îles ainsi cherchées étaient sur la route qu'il suivait pour aller aux Indes, et qu'il avait prévu leur existence ; on ajoute qu'il n'y attachait aucune importance et qu'il ne voulut même pas s'attarder pour constater le fait (342).

---

(339) Ceci d'après le Journal de bord. Las Casas, dans le récit qu'il donne du premier voyage, se réfère souvent à la carte de Toscanelli ; mais il semble que ce soient des commentaires que lui suggère la carte qu'il avait sous les yeux, qu'il croyait être celle même de Toscanelli. Rien n'indique que c'est au Journal de Colomb qu'il emprunte les réflexions qu'il fait à propos de cette carte.

(340) Cela résulte du nombre de lieues fait entre le 26 sept. et le 1er oct.

(341) Journal de bord, 1er octobre, et Las Casas, Liv. I, ch. XXXVIII, Vol. I, p. 282.

(342) Colomb, en effet, a dit cela plusieurs fois. Voyez, notamment le Journal de bord à la date du 19 septembre.

Cette explication, basée sur une assertion de Fernand Colomb, qui a d'ailleurs paru bien extraordinaire aux colombistes orthodoxes (343), n'est pas recevable ; ce que Fernand dit lui-même des instructions données par son père au départ des Canaries, et de l'engagement qu'il prenait de trouver terre à sept cents lieues environ, suffirait pour le montrer, si le Journal de bord même n'établissait d'une manière incontestable que Colomb, malgré ses dénégations, s'attachait tout particulièrement à la découverte de ces îles. Que ce soit simplement par mesure de précaution, pour éviter quelque accident de nuit, ou pour calmer les appréhensions de ses gens et les encourager à le suivre jusqu'au bout, il est évident qu'en leur tenant le langage rapporté par son fils, Colomb entendait dire que sept cent cinquante lieues, au plus, formaient le terme approximatif de la route qu'il y avait à parcourir pour atteindre le but qu'il poursuivait. C'était une limite qu'il traçait lui-même à la distanec qu'on serait appelé à franchir, et une promesse que cette distance ne serait pas dépassée, ce qui exclut toute idée à ce moment d'aller aux Indes.

IV. — Après avoir fait sept ou huit cents lieues sans trouver terre, il est question de renoncer à l'entreprise ; 1er-6 octobre 1492.

La journée du 26 septembre, dans laquelle il avait fallu reconnaître que les terres que l'on croyait distinguer à l'horizon n'existaient pas, causa un grand désappointement à l'équipage de Colomb et dut certainement contribuer à diminuer le peu d'autorité qu'il avait sur ses gens. Dès le 17, en effet, ils avaient commencé à murmurer (344), et

(343) *Historie*, ch. IX, fol. 19 verso. Nous avons cité le passage au chapitre III de la première Étude de ce volume, où l'on a pu voir que M. Harrisse s'est indigné du langage tenu là par le fils de Colomb.

(344) Témoignage de Las Casas. (Liv. I, ch. 36, Vol. I, p. 268.) Fernand

quelques jours plus tard, le 22, Colomb dut, pour les calmer, donner l'assurance qu'on était près de terre (345), ce dont il était lui-même persuadé, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus.

On reprit donc la recherche de la terre qu'à plusieurs reprises on croyait avoir approchée ; mais il n'est pas douteux qu'à partir de ce moment les appréhensions des matelots de la *Santa-Maria* et leur insubordination, dont Colomb avait déjà eu quelque peine à avoir raison, ne firent qu'augmenter. Le Journal de bord, cependant, est très discret à ce sujet et tout ce que nous y voyons, c'est qu'à la date du 3 octobre, Colomb croyait avoir dépassé les îles qu'indiquait sa carte, mais qu'il ne voulut pas s'attarder à les chercher, quoiqu'il eût des données sur leur existence dans ces parages (346). Fernand Colomb ajoute que cette décision de son père mécontenta l'équipage, qui fut sur le point de se mutiner (347), et Las Casas dit à peu près la même chose : mais nous allons trouver dans les dépositions prises lors des procès dits de Colomb, des renseignements plus complets et plus vraisemblables sur les causes réelles du mécontentement des marins de la *Santa-Maria* et de leur répugnance à suivre plus loin l'amiral.

La première indication relevée à ce sujet est donnée par l'une des questions de l'interrogatoire posé aux témoins cités par le représentant du gouvernement, qui était dé-

---

Colomb dit que c'est même dès le 9 septembre, quand on perdit la terre de vue, que la crainte de ne plus la revoir troubla l'équipage et que Colomb, pour réconforter ses gens, leur promit beaucoup de terres et de richesses : *molte terre e richezze*. (*Historie*, ch. XVII, fol. 41 recto.)

(345) *Historie*, ch. XVIII, fol. 44 recto. Fernand Colomb parle de complots formés contre son père. A la date du 22 septembre, le Journal de bord constate seulement une grande effervescence.

(346) *Aunque tenia noticia de ciertas islas en aquella comarca.* (Journal de bord, 3 octobre.)

(347) *Historie*, ch. XX, fol. 47, verso. Las Casas dit que tous les pilotes croyaient à l'existence de ces îles, notamment Pinzon, d'après la carte que Colomb lui avait montrée, c'est-à-dire celle produite le 25 septembre, que Las Casas croit être de Toscanelli. (Liv. I, ch. XXXVIII, Vol. I, p. 282.)

fendeur dans l'affaire. Savez-vous, leur demande-t-on, si après avoir fait 800 lieues, Colomb s'approcha de Pinzon et sollicita son avis sur ce qu'il y avait à faire, maintenant qu'on avait dépassé de 200 lieues la distance à laquelle on devait trouver la terre (348). La question était insidieuse, en ce sens qu'elle avait pour objet de mettre en relief l'attitude de Pinzon dans cette circonstance ; mais elle montre que le gouvernement savait que Colomb avait fixé la distance à laquelle on devait trouver la terre, ce qui est d'ailleurs établi, comme on l'a vu ci-dessus, par le double témoignage de Fernand Colomb et de Las Casas.

Sur le fait que la question de rebrousser chemin fut soulevée après qu'on eut parcouru la distance indiquée par Colomb et sur celui de l'intervention des Pinzon dans cette circonstance, il ne saurait y avoir aucun doute, car l'un et l'autre sont attestés par un grand nombre de témoins. Garcia Vallejo, qui faisait partie de l'équipage de

---

(348) Voici la question entière. *Sy saben que en el dicho viaje fué el dicho Martin Alonso como persona principal por capitan de uno de sus dos navios e sus hermanos de las otras dos, e que corrieron desde la ysla del Hierro en el hueste ochocientas leguas, e que en este tienpo doscientas leguas antes el dicho almirante se hazia con la tierra, e no sabia ya donde yr e desque vido que no fallava, llegóse al navio de Martin Alonso y le dyxo que le parecia que fisyesen, que ya doscientas leguas avian andado demasiado de lo qual pensaba e ya avian de aver llegado a la tierra.* (XVe question du Fiscal, Séville, 15 août 1515. *Pleitos de Colon,* Vol. II, p. 127.)

Plus tard, quand les Pinzon se furent désistés en faveur de la couronne, le Fiscal, qui connaissait toutes les dépositions reçues dans les précédentes, enquêtes, donna à cette question la forme suivante dans l'action judiciaire intentée au Gouvernement en 1535 par la vice-reine, veuve du second amiral : « S'ils savent qu'ayant navigué huit cents lieues par mer vers l'ouest, le « dit D. Christophe Colomb était ébranlé et sans confiance ; qu'on ne savait « où on allait et qu'il voulait s'en retourner... et qu'il demanda au dit « M. A. Pinzon ce qu'on devait faire et que le dit Pinzon encouragea ledit « Colomb, ainsi que ceux qui allaient dans la dite flotte, et dit : en avant, en « avant ! qu'il était déterminé à naviguer jusqu'à trouver terre, et qu'il le « fit ainsi ? » (Enquête du Fiscal, XIVe question, Madrid, 28 août 1535, in Duro, *Colon y Pinzon,* pp. 239-266.)

la *Pinta* et qui déclare avoir été présent aux faits qu'il rapporte, dit qu'après qu'on eut fait 800 lieues, l'amiral informa les autres capitaines que ses gens murmuraient, et leur demanda conseil (349). Hernan Perez Mateos déclare tenir de Pinzon lui-même, qu'il vit dès son retour, qu'après une longue navigation, les gens de Colomb menaçaient de se révolter (350); Francisco Morales a appris de Juan Niño, qui était maître d'équipage à bord de la *Niña*, qu'on voulait forcer Colomb à revenir en arrière (351); Juan Roldan tient de Juan de Jerez, qui était du fameux voyage, qu'après avoir navigué 700 à 800 lieues, les matelots prétendaient obliger Colomb à rentrer en Castille (352); Juan Moreno tient de ceux mêmes qui étaient de l'expédition qu'ils voulaient s'en retourner (353); Juan de Quexo tient de la plupart des compagnons mêmes de Colomb qu'après avoir fait 800 lieues sans découvrir aucune terre, l'amiral consulta Pinzon sur ce qu'il y avait à faire (354).

D'autres témoins, en assez grand nombre (355), font des dépositions analogues en ce qui concerne les deux faits principaux, à savoir: l'intention d'une partie des gens de l'équipage de renoncer à l'entreprise, quand on eut fait inutilement 700 à 800 lieues, et l'intervention de Pinzon pour les faire rentrer dans l'ordre.

Le seul point que ces dépositions ne permettent pas de trancher avec toute certitude, c'est à qui incombe la res-

(349) Déposition du 1er octobre 1515 à Palos. (*Pleitos*, Vol. II, pp. 217-218).

(350) Déposition du 26 janvier 1535 à Saint-Domingue. (Duro, *Colon y Pinzon*, p. 263.)

(351) Déposition du 14 oct. 1514, Porto-Rico. (*Pleitos*, Vol. I, p. 421.)

(352) Déposition du 22 décembre 1535 à Séville. (Duro, *Colon y Pinzon*, p. 260.)

(353) Déposition du 16 février 1511 à San-Salvador, in Ferré, *op. cit.*, p. 158.

(354) Enquête de Séville du 24 décembre 1535, in Duro, *op. cit.*, p. 266.

(355) Entre autres Alonso de Cota (Porto-Rico, 30 septembre 1514, in Ferré *op. cit.*, p. 158) ; Pedro de Bilbao (même source); Pero Ortiz (Séville, 22 décembre 1535 (Duro, *op. cit.*, p. 256), et ceux nommés aux notes suivantes.

ponsabilité d'avoir posé la question d'un retour en arrière. Est-ce Colomb lui-même qui aurait fini par perdre tout espoir de trouver ce qu'il cherchait ? Garcia Vallejo, témoin oculaire et auriculaire, semble le dire, et Juan Quintero, ainsi que Gutierre Perez, témoins oculaires également, l'ont dit formellement, l'un à Fernan Martin Gutierrez (356), l'autre à Gonzalo Martin (357), et Pinzon lui-même se serait exprimé de cette façon en parlant à Francisco Medel (358). Mais on doit noter que Quintero était hostile à Colomb, qu'il ne suivit qu'avec répugnance, et on ne peut guère admettre que Pinzon ait tenu à Medel un langage différent de celui qu'il tint à Mateos. Ces témoins et d'autres qui déposèrent dans le même sens (359) ont pu, d'ailleurs, mal interpréter la démarche, fort naturelle dans les circonstances où il se trouvait, que Colomb fit auprès des Pinzon et croire, de bonne foi, que c'est lui qui voulait renoncer à la découverte que l'on avait en vue. Ces dépositions ne sauraient prévaloir contre celles qui attribuent à l'équipage seul de Colomb l'intention d'abandonner la recherche, et encore moins contre celles de témoins oculaires comme

---

(356) Enquête de Séville, 22 décembre 1335. (Duro, *op, cit.*, p. 259.)

(357) Gutierre Perez, qui était l'un des compagnons de Colomb, aurait dit à Gonzalo Martin qu'après avoir navigué pendant 800 lieues, l'amiral fut pris de découragement et voulait qu'on reprît la route d'Espagne ; mais que Pinzon s'y opposa énergiquement et qu'il y eut à ce sujet une violente altercation entre eux. (Enquête de Séville, 22 décembre 1535, Duro, *op. cit.*, pp. 257-258.)

(358) Séville, 22 décembre 1535 (Duro, *op. cit.*, p. 258.)

(359) Les plus marquants sont Fernan Yanes de Montilla, Pero Ortiz de Matienzo, Fernan Perez Camacho, qui parlent d'après les dires de ceux qui avaient fait le voyage et qui, comme les précédents témoins, placent la scène avec Pinzon après qu'on eut fait 800 ou 1.000 lieues. Il faut remarquer que ces dernières dépositions furent toutes prises le même jour, à la même place et 42 ans après l'événement. Dans ces conditions on peut soupçonner que les témoins ne se rappelaient pas exactement les faits et qu'ils se sont répétés les uns les autres. (Enquête de Séville, 22 décembre 1535. Duro, *op, cit.*, p. 256-257.)

Garcia Alonso et Garcia Hernandez, qui faisaient partie du voyage et qui disent, en substance, que Colomb, loin d'avoir eu des défaillances, ne cessait d'encourager ses compagnons et de leur affirmer qu'ils ne tarderaient pas à voir la terre (360). Comment admettre d'ailleurs que Colomb, qui était obstinément attaché à son entreprise et qui avait tant intérêt à la poursuivre jusqu'au bout, même en courant les plus grands risques, ait pu de son propre mouvement y renoncer aussi facilement (361)?

Le fait n'a, d'ailleurs, qu'un intérêt secondaire. Il importe peu que ce soit Colomb ou ses gens ou Pinzon lui-même, car un témoin le met en cause (362), qui parla de renoncer à l'exploration commencée; l'essentiel est que la question fut soulevée et qu'elle ne l'a été qu'après qu'on eut parcouru une distance plus grande que celle qui, d'après le langage de Colomb, était considérée comme devant être le terme de l'expédition, c'est-à-dire au moment où l'on croyait que le but indiqué par lui était manqué. Il résulte donc clairement de ces faits que ce n'est pas parce que les compagnons du hardi navigateur désespéraient d'arriver aux Indes Orientales, dont on ne leur avait jamais parlé, qu'ils hésitaient à le suivre plus longtemps ou

(360) Les dépositions de Garcia Alonso et de Garcia Hernandez ont été données par le professeur Sales Ferré dans son excellent petit livre *El descubrimiento*, etc., pp. 165 et 166. L'une est de Saint-Domingue, 5 septembre 1514, l'autre de Huelva, 25 septembre 1515.

(361) Oviedo, qui rapporte cet incident, attribue aux trois frères Pinzon le dessein de faire renoncer à l'entreprise; mais à la fin du chapitre il constate que, d'après une autre version ce seraient au contraire les Pinzon qui se seraient opposés au désir de Colomb de revenir en arrière ; il ne se prononce pas entre les deux versions et dit que le procès qui se plaidait au moment où il écrivait fera connaître la vérité sur ce point. (*Hist. Gen.*, Liv. II, chap. V, pp. 23 et 24.)

(362) Manuel de Valdovinos dépose qu'il tient de Yanes Pinzon que c'est celui-ci et son frère Martin qui demandèrent à Colomb ce qu'il comptait faire, quand on eut parcouru 800 lieues sans rien découvrir. (Enquête de Lepe 19 sept., 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 147.)

refusaient de le faire, mais parce qu'il s'était engagé vis-à-vis d'eux à trouver la terre dans les limites de 700 à 750 lieues à l'ouest des Canaries, et qu'on avait dépassé cette distance sans que rien n'indiquât que ses promesses dussent se réaliser (363).

V. — Pinzon s'oppose énergiquement au retour en arrière.

Il y a ici un point important à faire ressortir. C'est le rôle de l'aîné des Pinzon dans cette situation difficile et si critique pour Colomb. Qu'il se soit prononcé énergiquement pour la continuation de l'exploration, et qu'il ait pris vis-à-vis de la partie indisciplinée et hostile des équipages de la flottille une attitude tellement énergique qu'il ne fut plus question de renoncer à l'entreprise, c'est ce que disent à peu près tous les témoins cités.

« Pendez quelques-uns des mutins, dit-il à Colomb, et si « vous n'osez le faire, mes frères et moi passerons à votre « bord et le ferons (364). » En ce qui le concernait, lui, Pinzon, il était déterminé à aller de l'avant (365) ; il n'avait pas de motifs pour renoncer à la recherche entreprise et il la continuerait seul (366) ; il irait de l'avant pendant un an s'il

---

(363) Plusieurs témoins parlent de la persistance des vents et courants vers l'ouest qui les poussaient en avant et qui auraient pu les repousser en arrière, quand on voudrait rentrer en Espagne, comme ayant alarmé l'équipage de Colomb ; mais cette objection à la continuation de la marche en avant n'était que la conséquence du fait qu'on n'avait trouvé aucune terre à la distance où le chef de l'expédition avait dit qu'on la trouverait. C'est le manque de confiance dans ce chef qui fut la véritable cause de la répugnance de son équipage à le suivre plus loin ; ceux de la *Pinta* et de la *Niña*, qui avaient toute confiance dans les Pinzon, ne soulevèrent aucune objection.

(364) *Y si no se atreve, yo y mis hermãnos barloaremos sobre ellos y lo haremos.* (Déposition de Hernan Mateos. Duro, *op. cit.*, p. 263.)

(365) Déposition de Diego Hernandez Colmenero. Palos, 1er octobre 1515. Ferré, *op. cit.*, p. 162.

(366) Déposition de Gonzalo Martin, Séville, 22 déc. 1535. Duro, *op. cit.*, p. 258.

le fallait (367) ; il ne retournerait donc pas à Palos sans avoir donné de la proue dans la terre qu'il cherchait, *en la tierra de que trayo demanda* (368), car il doit faire cette découverte ou mourir (369). D'autres témoins confirment ces dépositions et attestent que Pinzon prit bien l'attitude décidée et intransigeante qu'indique son langage (370). On remarquera que ce langage n'est pas celui d'un subordonné qui agit uniquement sous la direction d'un chef qu'il est venu seconder. C'est celui d'un homme qui avait des vues personnelles sur l'objet de l'expédition dont il faisait partie, qui savait qu'il ne s'agissait pas d'aller aux Indes asiatiques, mais de la découverte d'îles ou terres nouvelles sur lesquelles il avait lui-même des indications, et qui était bien décidé à pousser l'aventure jusqu'au bout, coûte que coûte.

Comme, dans son Journal de bord, Colomb glisse ou garde le silence sur tous ces faits, qui tiennent cependant une place importante dans l'histoire de sa découverte, comme il ne dit absolument rien des conseils et de l'appui que Pinzon lui donna dans une des circonstances les plus critiques de son mémorable voyage, et comme le rôle joué dans cette circonstance par cet énergique marin se concilie difficilement avec tout le mal que le rancunier Génois a dit de lui dans ce même Journal, ceux qui s'en rapportent uniquement à ce document sont portés à mettre en question non seulement les services rendus par Pinzon,

---

(367) Déposition de Manuel de Valdovinos. Lepe, 19 sept. 1515, *Pleitos*. Vol. II, p. 147-148.

(368) Déposition de Francisco Medel. Séville, 22 déc. 1535. Duro, *op. cit.*, p. 258.

(369) Témoignage de Garcia Vallejo, Palos, 1er octobre 1515. *Pleitos*, Vol. II, pp. 217-218.

(370) Voyez entre autres les dépositions suivantes : Fernando Martin Gutierrez, qui tenait ses informations d'un témoin oculaire : Juan de Quintero. (Séville, 22 déc. 1535, Duro, p. 259) ; Juan Roldan, également renseigné par un des compagnons de Colomb (Duro, p. 260) ; Fernan Perez Camacho (Duro, p. 256-257) ; Alonso Beles (Séville, 15 déc. 1535. Ferré, p. 161.)

mais la révolte même qui en a été l'occasion (371). Les témoins dont les nombreuses et explicites dépositions sont aujourd'hui connues ont, quant à tous ces faits, une autorité plus grande que celle de Colomb lui-même, qui était trop intéressé pour être impartial et dont l'injustice envers Pinzon est manifeste. La plupart de ces témoins parlent, il est vrai, par ouï-dire ; mais la source de leurs renseignements remonte aux compagnons mêmes du Découvreur et on ne saurait ni supposer qu'ils se trompent tous, ni croire à quelque parti-pris de leur part, car leurs témoignages sont identiques, quant au fond, bien que variant sur des points de détails, et ont été donnés, pour la plupart, dans des villes et à des dates différentes, ce qui exclut aussi bien la possibilité de l'erreur que celle d'une coupable entente préalable.

VI. — Sur le conseil de Pinzon, Colomb prend une nouvelle direction qui le conduit aux Lucayes.

Les dépositions analysées au paragraphe précédent montrent que la période aiguë de la mutinerie que la constance de Colomb et l'énergie de Pinzon firent avorter, se place dans les huit jours qui précédèrent la découverte.

---

(371) Parmi les critiques qui comptent, le P. Cappa est de ce nombre. Son raisonnement est que Colomb, qui s'est montré si sévère pour ceux dont il croyait avoir à se plaindre, ainsi que le montre ce qu'il dit de Pinzon, n'aurait pas manqué de parler de cette rébellion si elle avait eu lieu. (*Colon y los Españoles*, pp. 78-80.) Colomb a certainement évité de s'expliquer à cet égard, mais il a néanmoins constaté le fait, incidemment, dans son Journal où, sous la date du 10 octobre, il écrit que l'équipage « se plaignait de la longueur du voyage et ne voulait pas aller plus loin ». Le 14 février, il fait allusion « aux souffrances et aux tourments que lui avaient fait éprouver « ses matelots et son équipage, qui tous d'un commun accord étaient résolus « à s'en retourner et voulaient se révolter contre lui, s'oubliant même jus- « qu'aux menaces ». Le fils de Colomb admet, d'ailleurs, le fait et dit qu'on avait comploté de jeter adroitement son père à la mer. (*Historie*, ch. XIX, fol. 45.)

Vallejo fixe la date exacte : le 6 octobre 1492. Or, à cette date, le Journal de bord consigne un fait d'une grande importance, qui dut contribuer beaucoup à rendre aux marins pusillanimes de l'expédition l'espoir de réussir qu'ils avaient perdu, et qui pourrait bien être la cause déterminante de leur soumission.

Cette nuit, lit-on dans ce Journal, Martin Alonso dit qu'il serait bon de naviguer à l'ouest quart sud-ouest (372). Mais l'amiral, qui tenait à ne pas s'écarter du 28e parallèle qu'il s'était toujours attaché à suivre (373), refusa tout d'abord. Le lendemain, cependant, il se ravisa. Soit qu'il comprît qu'en se rendant à l'avis de Pinzon, qui avait la confiance des trois équipages, il calmerait les esprits, soit qu'il n'eût plus lui-même autant de foi dans l'exactitude des indices qui l'avaient guidé jusque-là, il prit la direction suggérée, qui devait le conduire à sa première découverte.

Nous sommes ici à l'une des dates les plus intéressantes, au point de vue de son importance historique, de l'expédition de Colomb, car c'est la décision qu'il prit ce jour-là qui assura le succès de son entreprise (374). Colomb ne dit pas que c'est sur l'avis de Pinzon qu'il changea ainsi sa direction, et donne une autre raison à sa décision : c'est parce que le vol des oiseaux indiquait que la terre était du côté où ils se dirigeaient (375). Le Journal de bord ne

---

(372) *Esta noche, dijó Martin Alonso, que seria bien navegar à la cuarta del oueste, á la parte del sudueste.* (Journal de bord, 6 octobre.)

(373) « Il garda toujours cette direction de l'ouest, ou droit vers l'occident, « et ne la quitta que peu de jours avant de découvrir la terre, pour pren- « dre un quart de vent du côté gauche, vers le sud. » (LAS CASAS, Liv. I, ch. XXXVI, Vol. I, p. 266.)

(374) A ce moment-là du moins, car il va de soi que, même si Colomb n'avait pas changé de route, il aurait fini par trouver la terre.

(375) « L'amiral savait que les Portugais durent à l'observation du vol des « oiseaux la découverte de la plupart des îles qui sont en leur possession. « Cette raison le détermina à abandonner la route directe de l'ouest et à « tourner sa proue vers l'O.S.O. » (Journal de bord, 7 octobre 1492.)

dit rien de plus, et Las Casas, sans nommer une seule fois Pinzon, attribue entièrement à Colomb la décision de prendre une direction plus méridionale (376). Mais ici encore les enquêtes faites pour les procès des héritiers de Colomb suppléent au silence que lui et son historiographe gardent à cet égard.

Garcia Vallejo et Garcia Fernandez, tous deux témoins oculaires et auriculaires, disent nettement que c'est à Pinzon que cet heureux changement fut dû (377). Juan de Ungria tient le fait de Pinzon et de plusieurs autres compagnons des deux navigateurs (378). Arias Perez Pinzon dit que Colomb lui-même en convenait et que la chose était notoire (379). Diego Fernandez Colmenero, qui était à Palos, lors du retour de Colomb, et qui causa avec les gens de son navire, fait une déclaration analogue (380). Plusieurs autres témoins, interrogés sur ce point, parlent comme s'il était bien connu à l'époque que c'est Pinzon qui fit changer la route (381). Comme Las Casas, Fernand Colomb, qui devait connaître ces témoignages, ne les mentionne pas, mais il y répond indirectement, en expliquant

---

(376) Voyez le récit de Las Casas, Liv. I, chap. XXVII, Vol. I, pp. 285-286.

(377) L'un et l'autre faisaient partie de l'équipage de la *Pinta*. Le premier a vu Pinzon engager Colomb à incliner au sud-ouest et on le fit. (Palos, 15 oct. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 216.) Le second dit que Colomb résista d'abord à la demande de Pinzon de se diriger un quart vers le sud-ouest, mais qu'il finit par suivre ce conseil et qu'alors on trouva la terre. (Huelva, 25 sept. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 160.)

(378) Enquête de Séville, 11 août 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 142.

(379) Palos, 1er oct. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 231.

(380) Palos, 1er oct. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 210.

(381) Martin Martinez, Séville 11 août 1515. (*Pleitos*, Vol. II, p. 137). Martin Gutierrez, Séville 22 déc. 1535. (Duro, *Colon y Pinzon*, p. 259.) Luis de Valle, Palos, 1er oct. 1515. (*Pleitos*, Vol. II, p. 214.) Pedro Medel, Palos, 1er nov. 1532. (Duro, *op. cit.*, p. 234.) La question à laquelle ces témoins répondent est la dix-huitième de l'interrogatoire. On leur demande s'ils savent qu'après avoir changé de route et de direction, sur le conseil de Pinzon, on alla aborder aux Lucayes et à l'île Guanahani. (*Pleitos*, Vol. II, p. 128.)

de la manière suivante pourquoi son père abandonna la direction qu'il avait suivie jusqu'alors : En inclinant vers le sud-ouest, nous dit-il, l'amiral ne s'écartait pas sensiblement de la route qu'il s'était tracée et, en suivant le chemin que prenaient les oiseaux, il prenait la route même sur laquelle il avait toujours dit qu'il trouverait la terre (382).

Mais on va voir qu'en donnant cette explication (dont l'objet est, évidemment, de montrer que l'intervention de Pinzon dans cette circonstance était inutile à Colomb), le fils du Découvreur admet un point important, à savoir que son père savait, ou croyait savoir aussi bien que son lieutenant, où devait se trouver la terre qu'ils cherchaient, ce qui est une confirmation autorisée de toutes les raisons qu'on a de dire que Colomb se dirigeait d'après des indications positives qu'il croyait sûres. On verra plus loin que cette confirmation n'est pas la seule du fait avancé.

VII. — Découverte de l'île que Colomb cherchait : (Española-Cypangu).

Quelle était donc cette terre qui se trouvait dans la direction indiquée par Pinzon, et dont Colomb, de l'aveu de son fils, connaissait l'existence et la situation? Nous connaissons l'opinion de Pinzon à cet égard. Comme on l'a vu à un chapitre antérieur, il avait rapporté de Rome des renseignements sur Cypangu et, bien qu'ils fussent absurdes, il y croyait et les avait communiqués à Colomb, qui paraît s'y être intéressé ; il n'est pas douteux qu'il fut question de la découverte de cette île entre les deux naviga-

---

(382) *Facevano quasi la medesima via, nella quale egli sempre hebbe per certo di dover trovar terra* : « [Les oiseaux] prenaient presque tous la même « route sur laquelle il avait toujours tenu pour certain qu'il trouverait la « terre. » (F. Colomb, *Historie*, ch. XX, fol. 48, verso.)

teurs et que cette découverte entra dans leurs plans. Pinzon était entiché de ce projet et parlait avec enthousiasme de cette île, qu'il représentait aux matelots et marins de Palos comme étant tellement riche que sa découverte devait faire leur fortune (383).

Y eut-il quelque entente entre lui et Colomb à ce sujet? On ne peut le prouver ; mais cela semble assez probable, et on peut relever divers faits qui tendent à montrer que les deux chefs de l'expédition étaient d'accord sur l'objet pour lequel elle avait été organisée. Parmi les plus significatifs sont ceux qui se passèrent du 19 au 26 septembre, période pendant laquelle nous avons vu Pinzon agir de concert avec Colomb, comme s'ils étaient également renseignés sur les îles cherchées alors. Evidemment, il ne s'agissait pas à ce moment de Cypangu, mais plus tard le Journal de bord donne à entendre, et Las Casas dit formellement, que c'est pour arriver à cette île que Pinzon voulait faire changer la direction des navires, à la fin de la journée du 6 octobre (384).

---

(383) Parlant de Cypangu aux gens de mer que l'on cherchait à embaucher pour l'expédition, voici, d'après un témoin oculaire, le langage que Pinzon leur tenait : « Amis, venez ça, partez avec nous pour ce voyage ; ici vous êtes dans la misère, partez pour ce voyage, car d'après la renommée nous trouverons les maisons avec des tuiles d'or et, tous, vous reviendrez riches et en bonne fortune : *Amigos, andad acá, ios con nosotros esta jornada, que andais aqui misereando ; ios esta jornada, que segund fama habemos de fallar las casas con tejas de oro, e todos vernéis ricos e de buena ventura.* (Déposition de Fernan Yanes de Montilla de Huelva, âgé de 80 ans. Séville, 22 déc. 1535, dans Duro, *Colon y Pinzon*, p. 255.)

(384) Le Journal de bord est ici assez obscur. Las Casas, dans le résumé qu'il nous a donné de ce document, écrit : *Al almirante pareció que no decia esto Martin Alonso por la isla de Cypango.* (*Primer viage*, 6 octobre.) Ce qui, traduit littéralement, donne : L'amiral pensa que Martin Alonso ne disait pas cela par rapport à l'île de Cypangu. Mais dans son *Historia*, Las Casas dit formellement que la proposition de Pinzon avait pour objet de gagner Cypangu : *Esta noche dijo Martin Alonso que seria bien navegar à la cuarta del gueste, à la parte del sudueste, por la isla de Cypango.* (*Historia*, Liv. I, ch. XXXVIII, Vol. I, p. 283.) C'est ce qui résulte d'ailleurs de la suite des faits.

Etait-ce dans le même but que Colomb accéda à la proposition de son premier lieutenant et peut-être aussi associé ? On doit le croire, si on s'en rapporte à Fernand Colomb qui, dans un passage déjà mentionné plus haut, dit que la terre dont son père parlait à ses compagnons, quand il leur disait qu'il ne s'attendait pas à la trouver avant d'avoir fait 750 lieues à l'ouest des Canaries, mais qu'il la trouverait certainement dans cette limite, était *l'île Espagnole que l'on appelait alors Cypangu*. Ce sont les expressions mêmes de Fernand Colomb (385).

Ainsi, *Española* était l'île que Colomb avait cherchée depuis le commencement, c'était celle qu'il croyait trouver à 750 lieues des Canaries, celle dont il continua à affirmer l'existence à son équipage, même après avoir fait plus de 800 lieues, celle que, dans les premiers jours d'octobre, il espérait rencontrer en naviguant directement à l'ouest, celle que le 7 au soir il se décida à aller chercher en inclinant un peu vers le sud-ouest et qu'il ne tarda pas à découvrir ! Comment douter de tout cela? c'est son fils même qui le dit, et Las Casas corrobore son témoignage à cet égard (386).

Voilà, il semble, une confirmation pleine et complète de tout ce qui a été dit ci-dessus relativement aux renseigne-

---

(385) Voici le passage entier : *Con ció fosse che, come bene sapevano, spesse volte esser loro stato detto da lui, non aspettava terra fin tanto, che non avessero caminato 750 leghe verso occidente dalla Canaria ; nel qual termine aveva ancor detto, che avrebbe ritrovato la Spagnola, detta allora Cipango :* « Car [les gens de l'équipage] le savaient bien, plus d'une fois il « [Colomb] leur avait dit qu'il ne comptait pas trouver la terre avant d'avoir « fait 750 lieues à l'occident des Canaries, distance à laquelle il leur avait « dit aussi qu'il trouverait la Española, appelée alors Cypangu. » (Fernand Colomb, *Historie*, ch. XX, fol, 48 verso.)

(386) Il avait toujours eu dans l'esprit, *soit qu'il eût quelque occasion d'en avoir connaissance*, soit par quelque conjecture qu'il s'était formée, qu'après avoir fait 750 lieues à travers l'Océan, à partir de l'île de Fer, il trouverait la terre. (Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XXXIX, Vol. I, p. 287.)

ments que devait avoir Colomb sur une ou plusieurs îles de l'Atlantique non encore connues ! Si quelques doutes subsistaient encore à cet égard, reportons-nous de nouveau à Las Casas et nous y verrons que « Colomb avait « avec lui une carte sur laquelle se trouvaient marquées « nos Indes — *estas Indias* — et leurs îles, notamment « Española qu'il appelait Cypangu » (387). Remarquons bien que les Indes dont parle Las Casas ne sont pas les Indes orientales, mais les Antilles, que Las Casas a toujours appelées *las Indias,* comme tout le monde à cette époque, d'ailleurs.

On peut se demander ici pourquoi Colomb attendit pour aller vers cette île que Pinzon suggérât de prendre par le sud-ouest. Si depuis longtemps il savait où était Española, pourquoi n'y allait-il pas ? Ni le Journal de bord, ni Las Casas ne le disent. Mais Fernand Colomb tente de l'expliquer. Parlant d'Española-Cypangu, il écrit : « Il n'y a pas « de doute qu'il l'aurait trouvée, s'il n'avait su que sa lon- « gueur, à ce qu'on disait, était de la tramontane au midi, « c'est pourquoi il ne s'était pas tourné davantage vers le « sud pour la rencontrer (388). » C'est-à-dire que Colomb, qui naviguait directement à l'ouest, crut qu'en raison de la longueur de cette île et de sa projection vers le nord, il n'était pas nécessaire d'incliner vers le sud pour la rencontrer et qu'il ne pouvait manquer de le faire même en restant dans la direction qu'il suivait. Il est évident qu'ici encore cette explication n'est donnée que pour montrer que Colomb n'avait pas besoin de Pinzon ; elle répond indirectement aussi aux dépositions de ceux qui dirent

---

(387) *Una carta de marear que llevaba Cristobal Colon, donde tenia pintadas estas Indias é islas, mayormente esta Española que llamó Cipango.* (*Op. cit.*, Liv. I, ch. XXXVIII, Vol. I, p. 278.)

(388) *La onde egli non si era volto più al mezzodi, per urtare in essa.* (*Historie,* ch. XX, fol. 49 recto.)

que c'est le changement de route conseillé par Pinzon qui assura la découverte.

Les faits exposés dans les paragraphes qui précèdent ayant démontré que, d'après Colomb lui-même, ce qu'il cherchait c'était l'île à laquelle il donna le nom d'*Española,* nous n'avons pas ici à le suivre plus loin dans son premier voyage.

VIII. — Rôle de Martin Alonso Pinzon dans la découverte de l'Amérique.

Tous les documents de source colombienne et tous les auteurs qui s'y sont fiés entièrement, réduisent considérablement le rôle de Martin Alonso Pinzon dans la grande découverte dont Colomb a tout l'honneur. Peu s'en faut même qu'on ne lui fasse jouer le rôle d'un envieux et d'un traître. Ni le fils du Découvreur ni celui-ci n'aimaient Pinzon. Le premier passe sous silence le concours effectif qu'il donna à son père lors de l'organisation de l'expédition, ainsi que dans le cours du voyage, et le second ne s'est pas fait faute de dénigrer secrètement son lieutenant, dans son Journal de bord qui était destiné aux souverains seuls (389).

Colomb, qui était vindicatif et orgueilleux, semble avoir gardé rancune à Pinzon de s'être rendu nécessaire et d'avoir exercé sur ses gens une autorité morale que lui-même ne put jamais obtenir (390). Il est possible que Pin-

(389) Excepté à la date du 6 août, tout au commencement du voyage, date à laquelle l'énergie de Pinzon est constatée, le Journal de bord ne mentionne le capitaine de la *Pinta* qu'en termes désobligeants : avarice, désobéissance et « bien autre chose » (21 nov.) ; mensonge, tromperie (3 janv.); cupidité, entêtement, orgueil, grossièreté (6 et 8 janv.) ; insolence, sans délicatesse, sans vertu (9 janv.) ; méchanceté notoire, violence (10 janv.); sont les seules qualités que Colomb lui reconnaisse.

(390) « Les Pinzon, dit Las Casas, étaient les capitaines et les chefs de tous

zon, qui était un rude marin, se soit exprimé trop librement sur l'incompétence nautique de Colomb, qui avait alors peu navigué, et que celui-ci ait été froissé de ces propos. Quelque chose de ce genre doit avoir eu lieu, lorsque Colomb eut la malheureuse idée de laisser une quarantaine d'hommes au fortin de la Navidad, car il paraît que Pinzon qui blâmait ce dessein, s'oublia, à cette occasion, au point de parler de l'amiral en termes d'une telle verdeur qu'ils cessèrent toute relation. L'intervention des frères de Martin amena une réconciliation apparente entre eux (391). Mais Colomb n'était pas homme à pardonner sincèrement une telle offense. On en voit la preuve dans ses insinuations perfides (392) et dans le silence qu'il a toujours gardé sur les services considérables qu'il avait reçus de celui sans lequel il n'aurait pu ni quitter le port de Palos, ni vraisemblablement avoir raison de son équipage quand il était sur le point de se mutiner. La situation personnelle de Pinzon dans la flottille était telle, que Colomb devait par prudence lui céder, la plupart du temps, ou tout au moins éviter de se mettre en opposition avec lui (393) ; mais cette attitude devait singulièrement lui peser, et, comme il était lui-même violent et emporté, il ne put évi-

---

« les équipages, car comme la plupart des marins étaient originaires de Pa-
« los et de Moguer, tous recouraient à eux et les écoutaient. » (Liv. I, ch. XXXVII, Vol. I, p. 276.)

(391) Oviedo, *Hist. Gen.*, Liv. II, ch. VI, Vol. I, p. 26.

(392) Faisant allusion, sans les nommer, aux deux frères Pinzon, Colomb parle des « méfaits d'hommes sans délicatesses et sans vertus, qui prétendent « insolemment faire prévaloir leur volonté contre celui qui leur fit tant « d'honneur. » (Journal de bord, 9 janvier 1493.)

(393) « Dans les différends qui auraient pu surgir entre les deux chefs, dit « avec raison le professeur Ferré, l'amiral n'aurait eu d'autre ressource que « de se soumettre, car si de son côté était l'autorité légale, du côté de Pin- « zon était l'autorité morale et la réalité du pouvoir, en vertu desquelles il « aurait pu arrêter l'expédition en quelque point du chemin. Il était difficile « que cette supériorité de Pinzon ne blessât pas Colomb, de caractère auto- « ritaire et quelque peu soupçonneux » (*El Descubrimiento*, p. 150.)

ter quelques scènes désagréables avec son second, que le Journal de bord laisse entrevoir et dont plusieurs dépositions témoignent (394).

Quoi qu'il en soit, on ne rend pas justice à Pinzon en se bornant à dire que, sans lui, Colomb aurait été obligé de reprendre sa vie errante de solliciteur plus ou moins écouté auprès de quelque autre cour. Pinzon a été plus que le bras de celui qui dirigeait l'entreprise (395) ; il a été son collaborateur, car s'il est vrai que Colomb avait conçu son dessein avant d'avoir connu ce marin, celui-ci lui a apporté des informations tout aussi valables que celles qu'il avait déjà recueillies, et qui ont non seulement rendu son entreprise possible, mais qui paraissent aussi avoir exercé sur lui une influence considérable. Les faits que nous avons mis en lumière montrent, en effet, que l'idée de se mettre à la recherche de Cypangu, qui prit naissance chez Pinzon et qu'il suivit tout le temps du fameux voyage, fut l'un des buts de l'expédition et finit par devenir l'objet principal des préoccupations de Colomb.

La distinction si souvent faite entre les deux découvreurs, que l'un avait des vues théoriques et l'autre des visées pratiques, ne peut plus être maintenue devant les faits que la critique a relevés. Rien n'indique que des considérations d'ordre scientifique aient été pour quelque chose dans l'entreprise de 1492, tandis qu'on voit clairement que pour Colomb, comme pour Pinzon et comme pour tous ceux qui s'y engagèrent, il s'agissait de la découverte d'îles et de terres nouvelles dont on espérait tirer de grands avan-

(394) Déposition de Francisco Medel, qui vit Pinzon à son lit de mort, à la Rabida, et qui tient de lui que Colomb l'avait menacé de le faire pendre. Voyez cette curieuse déposition à la note 54 de cette Étude.

(395) C'est ainsi qu'un des meilleurs biographes de Colomb, Asensio, juge le rôle de Pinzon.

tages, et à l'existence desquelles on croyait pour des raisons qui n'avaient rien de scientifique.

La part qui appartient à Pinzon dans la recherche de ces îles semble avoir été aussi importante que celle de Colomb lui-même. Avant le départ de la petite flottille, comme après, on le voit agir en homme qui se sent une grande responsabilité dans l'œuvre entreprise et qui, bien que placé nominalement au second rang, occupe presque toujours le premier. C'est le concours matériel et moral qu'il donna à Colomb qui rendit l'entreprise possible. C'est son exemple et ses représentations qui décidèrent la plupart de ceux qui y prirent part. C'est ce qu'il disait de Cypangu qui enflamma leur zèle. C'est lui qui empêcha qu'on ne revînt en arrière. C'est son énergie, sa compétence et son influence sur les équipages qui firent poursuivre les recherches. C'est lui qui, aux derniers jours, fit prendre la bonne direction, croyant aller sur Cypangu. Enfin, comme *Española,* qu'on découvrit peu après, et dans laquelle Colomb reconnut la Cypangu de Pinzon, est l'île même que le Génois cherchait, d'après son fils, et dont il aurait connu la situation, on serait presque fondé à dire que la découverte de cette île fameuse, qui était l'objet de Pinzon et l'espoir de ceux qu'il avait influencés, fut en réalité l'objet principal de la mémorable expédition de 1492.

Ce que nous disons ici de la part de Pinzon dans la découverte du Nouveau Monde n'était pas ignoré en Espagne au temps de la découverte, ou du moins à une époque où vivaient encore des gens qui avaient été des compagnons de Colomb ou qui les avaient connus. On peut avancer que c'était ce que pensait la couronne même; la manière dont furent conduits les procès entamés pour déterminer ce qui appartenait réellement à Colomb dans ses découvertes, le montre clairement. Nous voyons en effet par un rapport adressé au Conseil des Indes par le magistrat chargé des enquêtes nécessitées par ces procès que, dans

son opinion, Pinzon avait eu au moins une part égale à celle de Colomb dans la grande découverte. Il avait des indications sur les îles découvertes, il se proposait d'aller à leur recherche lorsque Colomb vint le trouver, il s'associa alors à lui et fournit les moyens de mettre l'entreprise à exécution. Il devait donc bénéficier de la moitié de tous les avantages que rapporterait la découverte; mais profitant de ce que Pinzon mourut avant d'avoir pu voir les rois, il s'en attribua tout le mérite (396).

Les auteurs qui s'en tiennent uniquement à la tradition colombienne écartent ce document comme entaché de partialité excessive pour Pinzon ; mais c'est là une opinion à laquelle la froide critique peut difficilement se rendre. Les Pinzon n'étaient plus engagés dans ce procès où les héritiers de Colomb et la couronne se trouvaient seuls en présence. Pourquoi Villalobos les aurait-il favorisés contre les Colomb, qui étaient devenus de grands personnages depuis leur alliance avec la maison d'Albe? Si une pression a été exercée dans ces procès, elle l'a été en faveur des Colomb et on peut en voir la trace, sinon la preuve, dans l'arrêt du Conseil des Indes repoussant la demande de Villalobos d'ouvrir une nouvelle enquête pour établir les faits qu'il avançait et déclarant le procès clos. On est donc justifié à tenir compte de l'opinion du magistrat qui avait dirigé lui-même l'instruction de ce procès, qui avait entendu les témoins des deux parties et qui se prononçait d'une manière aussi nette sur la grande participation de l'aîné des Pinzon à l'œuvre de Colomb.

Des auteurs modernes ont jugé avec sévérité deux actes de ce marin, qui, examinés de près, semblent échapper à toute critique. Le premier est sa séparation de Colomb le 21 novembre 1492, alors que les trois caravelles devaient

---

(396) *Alegato del fiscal licenciado Villalobos,* in Duro, *Colon y Pinzon en el Descubrimiento,* pp. 129-138.

se rendre de conserve à l'île appelée Babeque par les Indiens, qui assuraient qu'on y trouvait beaucoup d'or. Colomb accuse Pinzon de l'avoir quitté sans ordre pour aller chercher cet or et dit qu'il fit tenir un fanal allumé pour lui indiquer où se trouvait le vaisseau amiral (397). Pinzon ne rejoignit les deux autres caravelles que le 6 janvier et, dit le Journal, donna à l'amiral les raisons pour lesquelles il s'était involontairement séparé de lui. Colomb ne fait pas connaître ces raisons, mais dit qu'elles étaient toutes fausses et que c'est uniquement pour avoir de l'or que Pinzon avait ainsi agi (398). Colomb ne dit pas non plus que son lieutenant lui apporta l'or qu'il avait recueilli dans son expédition (399), ce qui détruit l'accusation de cupidité portée contre lui. Si Pinzon avait voulu se rendre seul en Espagne pour tromper les souverains par des mensonges, comme Colomb le craignait (400), rien ne l'empêchait de le faire à ce moment.

Le second reproche fait au capitaine de la *Pinta* est d'être rentré en Espagne sans Colomb, quand les deux caravelles qu'ils commandaient furent séparées par la tempête qui les assaillit le 14 février. Si cette tempête obligea Colomb lui-même à chercher un refuge au port de Lisbonne, elle a pu certainement forcer Pinzon à entrer dans le premier port qu'il lui fut possible de gagner, qui se trouva être Bayona de Galice, et on ne saurait voir là un acte de déloyauté envers son chef. Fernand Colomb dit qu'il voulait devancer l'amiral auprès des Rois Catholiques et que, leur ayant écrit pour annoncer son arrivée ils refusèrent de le recevoir, ce qui l'aurait fait mourir de

(397) Journal de bord, 22 nov. 1492.

(398) Journal de bord, 6 janvier 1493.

(399) Déposition de Garcia Vallejo, Palos, 15 août 1515. *Pleitos,* Vol. II, pp. 220-221.

(400) Journal de bord, 3 janvier.

chagrin (401). Si Pinzon écrivit aux souverains, ce qui dans les circonstances où il se trouvait était tout naturel, puisqu'il ignorait le sort de la *Niña* que montait Colomb, il est inexact que les souverains refusèrent de le voir ; il paraît au contraire que la reine lui envoya un messager pour lui dire de se présenter, mais que Pinzon était mort lorsque ce message arriva à Palos (402). Il est à croire que s'il eût vécu, Colomb n'aurait pas obtenu aussi facilement le renouvellement des privilèges exorbitants qu'il avait obtenus.

La légende colombienne a fait à l'aîné des Pinzon un si mauvais renom, que peu d'auteurs ont été tentés de prendre sa défense, et ceux en petit nombre, qui ont osé le faire (403), n'ont pas échappé au reproche d'avoir voulu diminuer, au profit d'un Espagnol, le mérite de Colomb qui était étranger. La vérité est, cependant, que les accusations portées contre Pinzon viennent toutes de Colomb, qui n'était ni véridique, ni impartial, ni reconnaissant, excepté envers les grands, et qu'elles sont contraires à tout ce que nous savons par ailleurs. Il semble que ce fait suffise pour montrer qu'elles ne méritent guère créance,

---

(401) *Historie*, ch. XLI, fol. 84 verso. Cette histoire a été reproduite par Herrera (Déc. I, Liv. II, ch. VI), où Charlevoix et Muñoz l'ont prise et d'où elle est passée dans nombre d'ouvrages modernes. Oviedo n'en dit rien, Las Casas assure que Pinzon mourut de remords. (Liv. I, ch. XXXXII, Vol. I, p. 469.)

(402) Déposition de Diego Rodriguez Colmenero. (Enquête de 1532 dans Duro, *Colon y Pinzon*, p. 237) Pinzon en effet s'était empressé de se rendre à Palos où il arriva malade ; il se fit transporter à la Rabida où il mourut quelques jours après. Voyez le témoignage de Francisco Medel. Madrid, 22 déc. 1535. Duro, p. 258.

(403) Parmi ceux-là il faut citer en première ligne le capitaine Duro et le professeur Manuel Sales Ferré. L'un a publié les dépositions prises dans les procès de Colomb et a discuté judicieusement les critiques adressées au principal collaborateur de Colomb, dans ses deux ouvrages sur Pinzon; l'autre a repris la même tâche, avec quelques documents nouveaux, dans son petit volume *El descubrimiento de America*, qui est des plus instructifs.

ou qu'elles ont été singulièrement exagérées. Il n'est pas vraisemblable que les magistrats qui instruisirent les procès dont nous avons parlé, que les nombreux témoins oculaires et auriculaires qui y furent entendus, et que l'empereur Charles-Quint, qui rappela publiquement les services que Martin Alonso avait rendus dans la découverte de l'Amérique, aient été tous dans l'erreur et que, seul, Colomb soit justifié à parler de lui comme il l'a fait et à lui imputer, sans en donner aucune preuve, les graves méfaits dont il l'a chargé.

Tout bien considéré, il semble que la légende de Pinzon traître et ingrat doive aujourd'hui disparaître du livre de l'histoire ; elle n'a en tous cas d'autre fondement que des assertions d'origine colombienne, que rien ne confirme et dont quelques-unes sont manifestement erronées.

IX. — Invraisemblance de la thèse que Colomb cherchait les Indes et non des terres nouvelles.

Tous les faits qui ont été exposés dans les paragraphes précédents montrent que dans le cours de ce mémorable premier voyage de Colomb, on ne peut relever aucune particularité indiquant qu'on avait alors l'intention d'aller jusqu'aux extrémités de l'Asie orientale, tandis que les divers incidents du voyage qui ont été notés, ne laissent voir que la préoccupation de trouver certaines îles dont l'existence était affirmée par les chefs de l'expédition. Pas un des nombreux témoins qui déposèrent dans les enquêtes judiciaires faites de 1513 à 1532 et à 1535 ne dit un mot du dessein que Colomb aurait eu d'aller aux Indes, alors que nombre d'entre eux abondent en détails sur les îles et terres nouvelles qu'à ce moment-là on cherchait avec anxiété.

Peut-on croire que, si le voyage avait eu réellement

une destination aussi extraordinaire que celle qui lui est attribuée, il n'en aurait pas été question dans les diverses circonstances qui motivèrent les murmures des équipages de Colomb, et qui firent craindre qu'on ne fût obligé de retourner en arrière ? Ou, dira-t-on, que des gens qui se souvenaient si bien des diverses péripéties de ce voyage historique avaient oublié, ou omirent de mentionner dans leurs dépositions, un fait aussi important que l'objet même de l'entreprise ? Remarquons aussi que dans aucun des interrogatoires préparés, tant par la couronne que par les représentants de la famille de Colomb, pour être soumis à ces témoins, la question n'est soulevée. On leur demande une foule de choses relatives à ce premier voyage, mais jamais s'ils savent que Colomb voulait aller aux Indes orientales. Nous savons, cependant, que celui-ci affirme, dans son Journal de bord, que telle était son intention et que c'est ce qu'il s'était engagé à faire vis-à-vis des Rois Catholiques ; il va même, comme on l'a déjà fait remarquer, jusqu'à avancer qu'il ne voulut pas s'attarder à chercher des îles sur sa route, bien qu'il connût leur existence, alors que ce même Journal dément ces assertions de la manière la plus nette.

Nous avons vu, en effet, que loin de montrer qu'on ne cherchait pas des îles, ce document établit qu'on n'a fait que cela tout le temps du voyage ; qu'on s'empressait de se diriger du côté où quelque indice paraissait révéler leur présence, qu'on était fort désappointé quand on ne les trouvait pas, et que, finalement, c'est par la recherche délibérée de l'île appelée par Colomb *Española,* et par Pinzon *Cypangu,* que l'expédition atteignit le but qu'elle s'était proposé.

Ces assertions extraordinaires de Colomb sont, d'ailleurs, contraires au plus élémentaire bon sens. Le grand Génois avait tout intérêt à chercher des îles et aucun à aller aux Indes orientales ou au royaume du Grand Khan.

C'est pour la découverte de certaines îles qu'il avait contracté avec les Rois Catholiques; c'est pour faire cette découverte qu'il avait engagé les capitaux de ses amis et c'est elle seule qui devait mettre dans sa famille la dignité perpétuelle d'amiral et lui assurer une vice-royauté héréditaire, avec des prérogatives royales et des revenus qui pouvaient se chiffrer par millions. A l'en croire, cependant, lui, qui était si âpre au gain, aurait dédaigné de s'arrêter en route pour constater l'existence de ces îles, dont la découverte devait lui assurer des avantages si considérables, et aurait préféré se rendre directement aux Indes, dont il n'est pas dit un mot dans ses engagements avec les souverains et où aucun intérêt ne l'appelait!

Est-ce assez invraisemblable, et ne serait-on pas autorisé à voir là une raison suffisante pour écarter la prétention bizarre de Colomb si, comme on l'a vu, il n'y en avait bien d'autres?

X. — Colomb avait des indications qu'il croyait certaines sur les terres ou îles qu'il proposait de découvrir.

Puisque tous les renseignements que nous avons recueillis sur l'objet de la grande entreprise de 1492 vont à l'encontre de ce que Colomb dit à ce sujet, et montrent qu'il n'avait en vue, à l'origine, que la découverte de nouvelles îles ou terres, il va de soi qu'il était convaincu de leur existence.

Mais d'où lui venait cette conviction?

Nous savons que Colomb recueillait avec soin tous les indices qu'il pouvait trouver relativement à l'existence de terres inconnues dans les régions maritimes non encore complètement explorées, et qu'il les enregistrait lui-même dans des cahiers de notes, que son fils et Las Casas ont pu dépouiller. Nous possédons, grâce aux deux biographes du fameux navigateur, une liste de toutes ces indications

et nous voyons bien qu'elles étaient réellement de nature à faire soupçonner l'existence de terres jusqu'alors non reconnues, et à inspirer à un esprit aventureux l'idée d'entreprendre leur découverte ; mais, par leur nature même, ces indications restaient un peu vagues ou indécises et ne pouvaient donner lieu à aucune certitude.

Or, Colomb avait une certitude. Tous les actes que nous le voyons faire montrent qu'il en était ainsi : la crainte qu'il avait de se voir dérober son plan s'il s'expliquait trop ouvertement ; son intransigeance relativement aux conditions qu'il posait; les termes léonins de son contrat avec les Rois Catholiques, et surtout la facilité avec laquelle le P. Perez gagna la reine, après l'avoir entretenue en secret, sont autant de preuves logiques qu'il était renseigné sur les îles et terres dont il proposait d'assurer la possession à la couronne de Castille, et que Las Casas a eu raison de dire qu'il agissait comme s'il avait tenu ces îles sous clé (404).

Une pareille assurance ne pouvait lui venir de considérations d'ordre théorique. On ne traite pas d'égal à égal avec des souverains, comme il le faisait, et on ne leur offre pas, en échange de prérogatives royales et de revenus qui pouvaient être considérables, des terres dont l'existence n'aurait été prouvée que par la conviction que Marin de Tyr avait eu raison contre Ptolémée en donnant 225 ou 230 degrés à l'étendue du monde connu, et que le degré équatorial mesurait 56 milles 2/3 au lieu de 62 1/2. Il est donc clair que Colomb savait ou croyait savoir où étaient les terres dont il parlait. Sa certitude à cet égard était si grande que, sans vouloir donner les raisons

(404) Nous avons cité ailleurs deux passages de Las Casas à ce sujet. Dans l'un il dit que Colomb avait la certitude de découvrir des terres ayant des habitants « comme si déjà il y était allé en personne ». (Liv. I, ch. V, Vol. I, p. 55.) Pour l'autre passage voir le ch. XIII du Liv. I, Vol. I, p. 106.

sur lesquelles il s'appuyait, il refusait de rien céder sur le prix qu'il mettait à sa découverte éventuelle. Il était si sûr de son fait qu'à trois reprises différentes il préféra abandonner la partie et reprendre sa pénible existence de solliciteur besogneux, plutôt que de se laisser marchander.

Ce n'est, cependant, ni la découverte de bambous d'une espèce étrangère à nos climats, apportés par les flots, ou celle de pièces de bois sculptées par des mains inconnues, jetées sur les côtes des îles portugaises, ni les racontars de pilotes et de matelots sur les terres qu'ils avaient cru apercevoir au loin, ni les diverses tentatives, toujours infructueuses, faites pour trouver ces terres, qui pouvaient lui donner l'assurance dont parle Las Casas et dont témoigne son attitude dans des circonstances critiques de sa vie. Une certitude aussi grande, aussi inébranlable de réussir dans l'entreprise qu'il proposait, devait être motivée par d'autres faits que ceux qu'il a notés et par d'autres considérations que celles qu'il a fait valoir plus tard. Il est évident qu'il ne disait pas tout ce qu'il savait et qu'il y avait certaines choses qu'il tenait obstinément cachées. A-t-il fini par s'expliquer plus clairement à cet égard ? A-t-il fait connaître, en dernier lieu, la nature des renseignements qu'il possédait et qui lui donnaient la certitude de réussir? On ne peut le dire, mais il est bien certain qu'avant de conclure définitivement avec lui, les Rois Catholiques se laissèrent persuader qu'il connaissait lui-même les îles et terres dont il parlait, puisque son contrat avec eux le dit en toutes lettres (405).

Colomb avait donc des indications, cela ne peut faire l'objet d'aucun doute. Que ces indications fussent matérielles, réelles, c'est-à-dire d'ordre pratique et non dérivées de considérations théoriques, cela est également cer-

---

(405) Voir ci-dessus, chap. III, § I.

tain. Elles étaient erronées, évidemment, puisque Colomb n'a pas trouvé, où il croyait qu'elle était située, l'île ou les terres qu'il cherchait ; mais elles avaient, néanmoins, un caractère de précision qui lui inspirait une confiance absolue, restée chez lui inébranlable, malgré les déceptions qu'il éprouva au cours de son exploration, et sans laquelle il n'aurait pas fait sa grande découverte.

Nous chercherons dans le prochain chapitre la source de ces indications ; pour le moment nous devons nous borner à constater qu'elles existaient réellement et que c'est parce que Colomb y croyait qu'il découvrit l'Amérique.

RÉSUMÉ DU CHAPITRE

En résumé ce chapitre a fait voir :

Que Colomb était parti avec la conviction qu'il découvrirait une île nouvelle vers le 28e parallèle à environ 750 lieues des Canaries, et qu'il s'était engagé envers son équipage à faire cette découverte dans cette limite ;

Que ne l'ayant pas faite à cette distance, ses gens voulurent revenir en arrière, malgré ses déclarations répétées qu'on n'était pas loin de la terre qu'il cherchait et qu'il la trouverait ;

Que c'est grâce à l'attitude énergique de Pinzon, qui pensait à Cypangu, que l'expédition ne fut pas arrêtée et qu'on put continuer la recherche ;

Que c'est la découverte de l'île ou de la terre ainsi cherchée qui fut la préoccupation constante de tous les membres de l'expédition, et non le dessein de passer aux Indes orientales, dont il n'y a pas trace qu'on ait jamais parlé;

Que cette recherche continuant à être vaine, on prit à 200 lieues des Antilles une autre direction qui, d'après Pinzon, devait conduire à Cypangu et d'après Colomb à

une île dont il disait connaître l'existence et la situation ;

Qu'on arriva ainsi aux Antilles, où, dans l'île qu'il nomma Española, Colomb reconnut la Cypangu de Pinson ;

Que cette île était celle même qu'il cherchait, d'où il résulte que Colomb avait des indications sur cette île et que c'est pour la découvrir que l'expédition de 1492 fut organisée.

Cette assertion que Colomb avait des indications matérielles sur les terres qu'il cherchait s'appuie encore sur les faits suivants :

La clause des capitulations où il parle des îles qu'il propose de découvrir comme s'il les connaissait lui-même ;

Le témoignage de Las Casas, qui dit qu'il agissait comme s'il était allé en personne à ces îles et comme s'il les tenait sous clé ;

Les instructions écrites qu'il donne au départ de ne plus naviguer la nuit, si on n'avait pas trouvé terre à 700 lieues des Canaries, et ses promesses répétées que c'était à 750 lieues au plus que la découverte se ferait ;

La détermination d'aller prendre le parallèle de Gomera pour se mettre en route, ce qui n'était pas nécessaire si son objectif était Cathay ou les Indes orientales et la ténacité avec laquelle il s'attacha à suivre ce parallèle dont il ne voulait pas s'écarter ;

La carte par laquelle il se guidait, qui indiquait des îles sous ce parallèle et son désappointement, partagé par Pinzon, de ne pas les trouver ;

La déclaration de Las Casas qu'il avait une telle foi dans cette carte qu'il ne douta jamais de trouver les terres qui y étaient indiquées ;

Sa propre déclaration, lorsque six jours avant la découverte, on prit une direction qui devait conduire aux Antilles et à Española, qu'il connaissait cette île, qu'il aurait pu y aller auparavant et que c'était celle qu'on appelait alors Cypangu ;

Ses réticences au sujet de ce qu'il se proposait de découvrir, de crainte qu'on ne profitât de ses indications;

L'opinion généralement accréditée à l'époque qu'un pilote l'avait renseigné sur des îles qu'il découvrit;

Et, enfin, le fait significatif que Las Casas consacre un chapitre entier à l'histoire de ce pilote, qu'il la raconte, sans y faire aucune objection, en constatant que les premiers découvreurs la tenaient pour vraie, et qu'il admet que la Providence a pu vouloir éclairer Colomb de cette manière.

CHAPITRE SIXIÈME

SOURCE DES INDICATIONS QU'AVAIT COLOMB : LE PILOTE SANS NOM

I. — Introduction.

Quel que soit l'objet que Colomb avait en vue plus particulièrement ou le but qu'il s'était tracé ; qu'il ait ou qu'il n'ait pas entretenu une correspondance avec Toscanelli, il n'est pas moins certain qu'il avait des indications sur l'existence et la situation de certaines îles ou terres inconnues de l'Atlantique qu'il a cherchées. Les faits relevés et précisés dans les chapitres précédents ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. Nous voudrions maintenant déterminer l'origine de ces indications et montrer comment Colomb est arrivé à la conviction que ces îles existaient et qu'il pourrait les découvrir.

Les récits de pilotes et autres recueillis par Colomb dans ses *Libros de memorias*, et qui nous sont donnés par ses deux premiers biographes comme ayant exercé une certaine influence sur ses décisions, ne sont pas les seuls auxquels on puisse attribuer une action semblable. Plusieurs autres voyages ou entreprises maritimes de l'époque ont aussi occupé son attention et ont certainement contribué à fixer ses idées.

Parmi les récits relatifs à des entreprises ou aventures de ce genre qui circulaient de son temps, il y en a au moins deux qui ont une bien plus grande importance que tous

ceux qu'il a enregistrés. L'un, qu'il a à peine mentionné, est celui de l'expédition de l'Açoréen Dulmo à la recherche d'une terre continentale à l'ouest. Nous y reviendrons dans la dernière de ces *Nouvelles Études*. L'autre, dont il n'a jamais soufflé mot, est celui de l'aventure d'un pilote, dont le nom est resté inconnu ou incertain, qui aurait abordé par fortune de mer à l'une des Antilles et qui l'aurait renseigné sur la route qu'il fallait prendre pour s'y rendre. On a pu voir par ce que nous en avons déjà dit que si l'histoire est authentique, il n'y a pas à chercher ailleurs la source des indications que Colomb paraît avoir eues. Mais est-elle authentique ? C'est ce que nous allons maintenant examiner.

II. — Sources de l'histoire du pilote anonyme.

Il paraît que l'histoire de ce pilote circulait en Espagne dès la fin du xve siècle, c'est-à-dire à l'époque même des premiers voyages de Colomb (406) ; mais ce n'est que vers le milieu du siècle suivant qu'elle fut imprimée. Les deux premiers auteurs qui lui donnèrent de la publicité sont Oviedo (407) et Gomara (408). L'un la donna en 1535, en disant qu'elle avait cours parmi le vulgaire et qu'il n'y

---

(406) Voir ci-après le paragraphe V.

(407) *Historia general y natural de las Indias*... Madrid, 1851-1855, 4 vol. in-4°. La première édition des XIX premiers livres est de 1535, Séville, et la seconde de 1547, Salamanque. L'histoire du pilote se trouve au Liv. I, ch. II. Elle est encore mentionnée au ch. IV, Vol. I, pp. 13 et 18 de l'édition de Madrid.

(408) *Primera y segonda parte de la historia general de las Indias*... Çaragoça, 1553, fol. Nous citons l'édition d'Anvers, 1554, 8°, ch. XIII, XIV et XV. Gomara était en position de recueillir sur cette histoire des renseignements de première main, car plusieurs des compagnons de Colomb vécurent assez longtemps pour qu'il ait pu les consulter. Voyez sur ce point notre *Toscanelli*, p. 134 et note 136.

croyait pas (409); l'autre, qui la publia en 1553, la présenta comme parfaitement authentique (410).

Bien qu'Oviedo eût plus d'autorité que Gomara, c'est le sentiment de ce dernier qui prévalut dans la péninsule hispanique, et la plupart des auteurs espagnols et portugais qui mentionnèrent l'histoire, après lui, la tinrent comme lui pour authentique. Telle était l'opinion de Garibay (1571) (411), d'Acosta (1590) (412), de Fructuoso (1590) (413), de l'éminent historien Mariana (1601) (414), de Simão de

---

(409) *Que esto passase assi ó no, ninguno con verdad lò puede affirmar: pero aquesta novela assi anda por el mundo entre la vulgar gente de la manera que es dicho. Para mi yo lo tengo por falso, é como dice el Augustino: Melius est dubitare de ocultis, quam litigare de incertis.* « Que les choses se « passèrent ainsi ou non, personne ne peut l'affirmer. Mais ce récit, ainsi « qu'on vient de le lire, court le monde, parmi les gens du commun. Pour « moi je le tiens pour faux. Comme dit saint Augustin, il vaut mieux douter « de ce que nous ignorons que de disputer sur ce dont on n'est pas cer-« tain. » (*Historia*, Vol. I, p. 13. Édit. de 1851.)

(410) Après avoir donné la légende du pilote, Gomara dit : « Voilà comment Christophe Colomb eut connaissance des Indes ». (... *Y assi tuvo Christoval Colon noticia de las Indias.*) Plus loin il explique que Colomb n'était pas un homme instruit, mais de bon jugement, et qu'ayant ainsi appris l'existence de ces nouvelles terres, il consulta les gens qui savent et se convainquit que ce que lui avait dit ou écrit le pilote qui mourut dans sa maison était certain: *Y assi creyó por muy cierto lo que le dexo dicho y escrito aquel piloto, que murió en su casa.* (*Historia general*, 1554, fol. 17 verso et 18 recto.)

(411) Garibay (E.). — *Los XL libros del compendio historial de las chronicas y universal historia de todos los reynos de Espana.* Anvers, 1571, 4 V. fol. Liv. XVIII, ch. 30. Édit. de 1628, V. II, p. 650. Garibay la mentionne aussi dans son mémoire *De Don Cristobal Colon*, publié en partie par Duro, *Nebulosa*, p. 196.

(412) Acosta (J.). — *Historia natural y moral de las Indias,* Séville. Liv. I, ch. XIX.

Une simple mention.

(413) Fructuoso (G.). — *Saudades da terra.* Liv. I, ch. XXII.

Cette partie de l'ouvrage est encore manuscrite. M. Azevedo a publié le passage ci-dessus indiqué en note à son édition de la partie des *Saudades* du P. Fructuoso consacrée aux îles portugaises. Funchal, 1873, p. 659 et 660. On le trouve aussi en note dans le mémoire de M. L. Cordeiro : *Part des Portugais, etc.*, 1876, p. 39.

(414) Mariana (Le P.). — *Historia general de España...* Toledo, 1601. Liv. XXVI, ch. III. Dans l'édition française le passage sur le pilote inconnu

Vasconcellos (1603) (415), de Gregorio Garcia (1607) (416), de Garcilaso de la Vega (1609), qui donna l'histoire avec des détails précis, en assurant qu'il la tenait de son père qui lui-même la tenait de compagnons de Colomb (417), de Tome Cano (1611), qui dit l'avoir apprise de première main (418), du P. Torquemada (1613) (419), et d'un assez grand nombre d'autres auteurs (420).

---

se trouve au même Liv. 26, § IX, Vol. V, p. 126. L'édition de 1601 est la première où parut ce livre 26. Mariana n'ajoute rien aux récits précédemment connus et croit à l'histoire.

(415) Vasconcellos (Simão de). — *Chronica da companhia de Jesu do estado de Brasil.* Lisbonne 1663. Édition de 1865, Liv. I, Noticias, p. XXVIII.

(416) Garcia (Gregorio). — *Origen de los Indios*, Liv. I, ch. IV, § I.

(417) Garcilaso de la Vega. — *Primeira parte de los commentarios reales*. Lisbonne, 1609, in-fol. Liv. I, ch. III.

Garcilaso naquit en 1540. Étant enfant, il entendit raconter l'histoire par son père qui mourut vers 1560. C'est donc entre les années 1550 et 1555 qu'il recueillit ce témoignage. A cette époque il existait encore quelques-uns de ceux qui avaient accompagné Colomb ; mais le père de l'Inca pouvait la connaître depuis longtemps et par conséquent il n'est pas impossible, matériellement, qu'il ait tenu l'histoire de quelques-uns de ceux-là. Cependant un témoignage recueilli dans de telles conditions ne peut avoir un grand poids et on ne doit guère en retenir que le fait que le père de l'Inca, qui était en position d'être bien renseigné croyait à l'histoire.

(418) Cano (Tome). — *Arte para fabricar, fortificar y apareiar naos o de guerra y merchante...* Séville, 1611, in-4°

(419) Torquemada (Juan de). — *Los veinte i un libros rituales y Monarchia Indiana...* Madrid, 1723, 3 vol. in-fol. Liv. XVIII, ch. I, Vol. III, pp. 283-284. La première édition est de l'année 1613.

(420) L'histoire du pilote est encore mentionnée comme véritable dans les ouvrages suivants qui sont de la même époque.

Mariz (Pedro de). — *Dialogos de varia historia...* Coïmbre, 1594. Deuxième édit., 1597, in-8°.

Victoria (Fr. Juan de). — *Catalogo de los reyes godos de España*. Manuscrit du xvi[e] siècle, appartenant à la Bibliothèque nationale de Madrid. (Voyez sur ce document la *Bibliografia Colombina*, p. 467, n° 1163, et Duro, *Colon y la historia postuma*, Madrid, 1885, pp. 223, 251, 299.)

Aldrete (Bernardo). — *Varias antiguedades de España...* Anvers, 1614, 8°.

Solorzano Pereira (Joannes de). — *De Indiarum jure...* Lyon, 1682, 2 Vol. In-fol. (La première édition est de 1629.) Liv. I, ch. V, n[os] 6 et 7, Vol. I, p. 29.

Barreda (Onofre Antonio de la). — *Compendio de la vida de los Senores*

Aucun de ces auteurs n'était contemporain de Colomb; mais ils vivaient dans le milieu où avaient vécu ceux qui les premiers eurent connaissance de l'histoire et ils avaient pu l'entendre raconter par des gens qui la tenaient directement d'eux. Cette circonstance donnait à leur témoignage quelque autorité et on y ajoutait généralement foi (421). Il convient de remarquer qu'au xvie siècle la mémoire de Colomb n'était pas populaire en Espagne. Le souvenir des déceptions et des souffrances éprouvées par ceux qui avaient pris part à ses voyages n'était pas effacé, la Couronne contestait l'importance et l'étendue de ses découvertes, et en général on était plutôt disposé à déprécier les services qu'il avait rendus qu'à les reconnaître. On doit tenir compte de cet état d'esprit, quand on note que la

---

Reyes Catolicos de España D. Fernando V y Da Isabel por... Manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, 1631.

Caro (Rodrigo). — *Antiguedades y principado de la ilustrisima ciudad de Sevilla...* Séville, 1634, in-fol. Liv. III, ch. 76.

Orellano (Pizarro y). — *Varones ilustres del Nuevo Mundo...* Madrid, 1639, in-fol., ch. II.

Estaço (Gaspar). — *Varios antiguedades de Portugal.* Lisbonne, 1625, in-4°, ch. LXXX, p. 286.

Simon (Pedro). — *Primera parte de las noticias historiales...* Cuenca, 1626, ch. XIV, p. 44.

Remon (Alonso). — *Historia general de la orden de Nuestra Señora de la Merced.* Madrid. Vol. I, 1618, p. 89.

(421) L'histoire du pilote est aussi consignée dans des manuscrits espagnols du temps, dont l'un, qui appartient à l'Académie Royale d'Histoire de Madrid, est peut-être le plus ancien document où on la trouve. C'est un manuscrit du xvie siècle formé de pièces réunies par un religieux nommé Antonio de Aspa. Il est décrit aux sources de cette IVe Étude, n° 5. La mention de l'histoire du pilote sans nom qu'on y trouve est, après celle de Las Casas, la plus ancienne que nous ayons.

Le capitaine Duro, dans son étude sur la *Tradicion de Alonso Sanchez* (*Boletin de la Real Academia de la Historia,* Tome XXI, p. 40, Madrid, 1892), estime que cette mention de Aspa est antérieure de vingt-cinq ans à celle d'Oviedo. Oviedo est cependant nommé par le P. Aspa, mais c'est dans les feuillets qui suivent la relation de Chanca, qui sont évidemment de date postérieure. (Voyez ci-dessus, Sources, vol. II, p. 6.)

plupart des auteurs espagnols du temps tenaient pour authentique l'histoire de ce pilote.

III. — Protestation de Benzoni et de F. Colomb. Silence d'Herrera.

Dès cette époque même, cependant, une voix s'était élevée pour protester contre l'authenticité de l'histoire et surtout contre les conséquences qu'on en tirait. En 1565 le Milanais Benzoni, qui avait voyagé en Amérique et en Espagne, publia son *Histoire du Nouveau Monde*, dans laquelle il releva avec amertume ce qu'avait dit Gomara de l'aventure du pilote et n'hésita pas à l'accuser d'avoir dénaturé les faits pour faire tort à Colomb, qui n'était pas Espagnol (422).

Le livre de Benzoni fut suivi de près par celui de Fernand Colomb (1571), où il mentionne l'histoire du pilote pour en donner une explication incompréhensible (423).

---

(422) *La Historia del Mundo Nuevo*, Venise, 1565, Liv. I, ch. V. Édition française de 1579, pp. 32-40. Benzoni, qui revint de son voyage en Amérique avec des sentiments peu favorables aux Espagnols, n'est pas un témoin impartial. Il accuse Gomara de mauvaise foi et en donne pour preuve le récit attribué par Ramusio à Pierre Martyr, d'après lequel Colomb aurait offert son projet à Gênes avant de passer en Portugal, récit dont aucun des écrits du célèbre Milanais ne garde trace, et conclut ainsi :

« En quoy l'on peut voir que cest auteur hespagnol, Gomara, en meslant « et obscurcissant la vérité par plusieurs inventions, ne prétend à autre « chose qu'à diminuer le renom immortel de Christophe Colomb. Car aussi « cela fait mal au cœur à plusieurs et ne peuvent supporter que l'on die « qu'un estranger, mesmement issu d'Italie, ait acquis tant d'honneur et tant « de gloire, non seulement par-dessus la nation hespagnole, mais sur toutes « les autres nations. » (*Histoire nouvelle du Nouveau Monde*... Genève, 1579, 8°, p. 38.)

(423) « Don Gonsalvo d'Oviedo raconte dans son *Histoire des Indes* que « l'amiral eut un écrit dans lequel il trouva les Indes décrites par quelqu'un « qui les avait découvertes auparavant, ce qui n'est pas et n'advint pas, sinon « de la manière suivante. » (*Historie*, ch. IX, fol. 23, recto.) Fernand Colomb raconte alors l'histoire de ce Vincente Dias, exposée précédemment, qui n'a

Cet ouvrage, qui donna une forme précise et autorisée à la légende colombienne, jusqu'alors un peu flottante, c'est-à-dire à l'histoire des origines de Colomb et de celles de son grand dessein, telle qu'il voulait qu'on la connût, eut une influence considérable sur les idées que l'on s'est formées depuis sur le découvreur de l'Amérique et sur son œuvre. A partir de ce moment l'histoire de Colomb, d'après Colomb lui-même, fut acceptée à peu près par tout le monde et lorsque quelques années plus tard Herrera entreprit de faire connaître, dans un ouvrage devenu classique, les conquêtes d'outre-mer des Castillans, il était si complètement sous l'influence de la tradition colombienne, qu'il passa entièrement sous silence l'aventure du pilote anonyme, qu'il avait cependant trouvée dans l'œuvre manuscrite de Las Casas, dont il eut communication et à laquelle il emprunta à peu près tout ce qu'il dit de Colomb.

Il faut constater, toutefois, que le nouveau courant d'idées ainsi formé n'eut guère d'influence sur les auteurs portugais et espagnols de notre temps, qui, à peu d'exceptions près (424), ont continué à considérer l'histoire du pilote anonyme comme ayant un fondement historique assez solide pour la faire accepter (425). La plupart cependant se sont bornés à reproduire l'histoire, sans chercher

---

aucun rapport avec celle du pilote anonyme. Las Casas, qui raconte aussi l'histoire de ce Dias, ne fait aucun rapprochement entre les deux aventures, bien qu'il eût sous les yeux le texte original de Fernand Colomb. Il faut donc croire, ou qu'il n'admettait pas la rectification de F. Colomb, ou, et c'est plus probable, que cette prétendue rectification ne se trouvait pas dans le texte original des *Historie*.

(424) Parmi ces exceptions citons : NAVARRETE, *Coleccion de los viages...* Vol. I, Madrid, 1825, 8°, pp. XLVII et 5 et 6 ; CLADERA, *Investigaciones historicas...* Madrid, 1794, 4°, p. 44 et passim ; SANTAREM, *Essai sur l'histoire de la cosmographie...* Paris, 1839, 3 Vol. 8°, Vol. I, p. 257.

(425) Parmi les auteurs espagnols ou portugais du XVIIIe et du XIXe siècle qui ont ajouté foi à l'histoire, on peut citer : le P. TORRUBIA, chroniqueur ancien de l'ordre des Franciscains ; Bernard de ESTRADA, auteur estimé d'une histoire encore manuscrite des découvertes et conquêtes faites au Nouveau

à l'élucider. Seuls M. Cordeiro, alors président de la Société de Géographie de Lisbonne (426), et M. Duro, secrétaire perpétuel de l'Académie d'Histoire de Madrid (427), la soumirent à un examen critique sérieux et apportèrent à la discussion des arguments et des faits nouveaux, qui, malheureusement, passèrent inaperçus.

IV. — Sans connaître Las Casas, la plupart des auteurs anglais, français et italiens rejettent l'histoire.

Ailleurs qu'en Espagne, on jugea les choses dans un tout autre esprit. Influencés par le livre du fils de Colomb, et par l'œuvre magistrale d'Herrera, qui pendant longtemps ont été les principaux, pour ne pas dire les seuls guides de tous ceux qui écrivirent sur Colomb, les auteurs français, italiens et anglais ou américains, ont considéré l'histoire du pilote comme Benzoni l'avait fait, et l'ont mise au nombre des calomnies auxquelles les grands hommes sont souvent en butte de la part des envieux. C'est

---

Monde ; le jésuite brésilien, Ayres de Cazal (*Corografia Brazilia*) ; Abreu de Lima, *Memoria sobre as colonias de Portugal*.

Dans les deux ouvrages suivants la question est traitée spécialement. Couto (D. José Ferrer de), *Colon y Alonso Sanchez*. Madrid, 1857, 8° ; Leal (Baldomero de Lorenzo y), *Cristobal Colon y Alonso Sanchez ó el primer descubriento del Nuevo Mundo, por el presbitero...* Jerez, 1892, 8°. Ouvrage dont la principale utilité est de réunir un grand nombre de textes.

(426) Cordeiro (Lucien). — *La part des Portugais dans la découverte de l'Amérique*. Lisbonne et Paris, 1875, in-8°. Travail érudit, le premier qui ait été fait sur la question. Le *Cristoforo Colombo in Portogallo* de l'abbé Peragallo est presque entièrement consacré à la réfutation de cet ouvrage.

(427) Duro (Cesareo Fernandez). — *La tradicion de Alonso Sanchez de Huelva* (*Boletin de la Real Academia de la Historia*. Madrid, 1892, tome XXI, pp. 33-65.) Étude critique très judicieuse. Le très érudit et très obligeant secrétaire perpétuel de l'Académie d'Histoire de Madrid s'est occupé plusieurs fois de cette tradition, notamment dans : *Colon y la historia postuma...* Madrid, 1885, in-8° ; dans *Nebulosa de Colon*. Madrid, 1890, 8° ; et dans *Pinzon en el descubrimiento de las Indias*, Madrid, 1892, in-8°.

dans ce sens qu'en ont parlé Robertson, d'abord (428), Washington Irving, ensuite (429), Humboldt, après (430), puis Roselly de Lorgues (431), M. Harrisse (432), M. Gaffarel (433), sir Clements R. Markham (434), Tarducci (435), Ruge (436), Haebler (437), et la plupart, sinon tous ceux qui, en deçà des Pyrénées, eurent l'occasion de traiter la question.

Les uns affirment que l'histoire n'a pour source que le récit d'Oviedo, copié par tous ceux qui l'ont racontée après lui (438) ; les autres sont certains qu'elle est née de l'en-

---

(428) *History of America* (1777). Note XVII au Vol. I. Édition française de 1828, Vol. I, note 23.

(429) *A History of the life and voyages of Christopher Columbus*, Londres, 1828, 4 vol. 8°, Vol. IV, appendice XVII.

(430) *Examen critique*. Paris, 1836-1839, 5 vol. 8°, Vol. I, p. 225; Vol. II, p. 155.

(431) *Christophe Colomb...* Vol. I, p. 17 ; *Histoire posthume de Christophe Colomb...* Paris, 1885, 8°, p. 83.

(432) *Christophe Colomb...* Vol. I, p. 106 et p. 297.

(433) *Histoire de la découverte de l'Amérique...* Paris, 1892, Vol. I, p. 49-52.

(434) Ce critique, le plus compétent assurément de ceux qui en Angleterre se sont occupés de Colomb, a parlé plusieurs fois de cette histoire : Dans une note à son édition anglaise de *Garcilaso*, Vol. I, pp. 24-26, où il se montre moins sceptique qu'il ne l'a été plus tard ; dans sa *Life of Christopher Columbus*, Londres, 1892, 8°, pp. 37-38 ; et dans la lettre qu'il a bien voulu m'écrire : *A letter from sir Clements R. Markham*, Londres, 1898, p. 31.

(435) *Vita di Cristoforo Colombo*. Milan, 1885, 2 Vol. 8°, Vol. I, pp. 80-85.

(436) Ruge appelle cette histoire « un conte de matelot » et la range parmi les fables « qui ne peuvent en imposer qu'aux esprits crédules ». (*Die Echtheit des Toscanelli-Briefes* in *Zeitschrift der gesellschaft für Erdkunde*, 1902, n° 6, p. 508.)

(437) Ce savant trouve l'histoire d'une fabrication si grossière qu'il s'étonne qu'on y ait cru si longtemps : *It is so clumsy a fabrication that it is surprising that it has been so long credited.* (*America*, dans la *History of the world*, de Helmolt, p. 349.)

(438) M. Harrisse est le premier, croyons-nous, qui ait formulé ce jugement, que tant d'autres depuis ont copié : « C'est également dans l'*Historia* « *general* (Oviedo) que se trouve pour la première fois le conte du pilote an- « dalou, portugais ou basque qui serait mort dans la maison de Colomb à « Madère ou au Cap Vert, et lui aurait communiqué le secret de l'existence « des terres transatlantiques. Las Casas, Gomara et Garibay répètent cette

vie et de la jalousie et qu'elle était propagée par des gens sans aveu.

On a vu que c'est Benzoni qui le premier avança cette opinion. Washington Irving, pour qui Colomb était impeccable, n'a pas hésité à accepter cette manière de voir et lui a ainsi donné généralement cours (439). Après le célèbre historien américain, cette opinion devient monnaie courante et on la retrouve un peu partout. Humboldt nous parle de l'aventure comme d'un événement dont « les en-« nemis de la gloire de l'Italie s'efforçaient d'exagérer l'im-« portance » (440); et Roselly de Lorgues n'y voit qu'une « ignoble calomnie... digne du vieux Ferdinand » (441); Tarducci, qui s'étend longuement sur l'histoire, et qui croit qu'elle vient d'Oviedo, qu'il accuse de malveillance pour Colomb, nous assure qu'elle a été inventée pour enlever à un Italien la gloire d'avoir découvert l'Amérique afin de l'attribuer à un Espagnol (442). Peragallo pense comme Tarducci (443) et Gaffarel suit le même courant d'idées (444), auxquelles le très érudit géographe italien, Luigi Hugues, a donné la forme la plus nette et la plus

---

« légende en copiant presque mot à mot Oviedo, qui est évidemment leur « seule autorité. » (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 106.) Ailleurs, M. Harrisse mentionne encore la « fameuse histoire du pilote qu'Oviedo fut le premier à « raconter » et dit qu'il la donne comme un « bavardage du vulgaire. » (*Op. cit.*, p. 297.) « C'est Oviedo, — écrit M. Gaffarel, — qui le premier...raconta « dans son *Histoire...* » (*Op. cit.*, Vol. II, p. 51-52.) M. Thacher répète : « *He* (Oviedo) *narrates for the first time a story of a pilote...* »(*Colombus*, Vol. I, p. 326.) Sir Clements R. Markham fait de même : « *Gomara... copying no doubt from Oviedo.* » (*A Letter from sir...* Londres, 1903, p. 13.)

(439) *Among the various attempts to injure Colombus by those who where envious of his fame, was one intended to destroy all his merit as an original discoverer.* (*Op. cit.*, Vol. IV, p. 197.) Suit l'histoire du pilote.

(440) *Examen critique*, Vol. II, p. 155.

(441) *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 17, et *Histoire posthume*, p. 83.

(442) *Vita*, Vol. I, p. 80-85.

(443) *Cristoforo Colombo in Portugallo*, Gênes, 1882, pp. 125-175.

(444) « Dépouiller un héros au profit d'un inconnu, il y avait là de quoi « satisfaire bien des envieux. » (*Op. cit.*, Vol. I, p. 53.)

vigoureuse (445). Plus récemment, à propos de la campagne menée contre notre *Toscanelli,* plusieurs auteurs et des plus autorisés se sont exprimés dans le même sens (446).

Avec les seules informations qui étaient alors à la portée de tout le monde, ces auteurs étaient fondés à porter un tel jugement. Pour eux l'histoire n'avait d'autres sources que les témoignages contradictoires d'Oviedo et de Gomara, entre lesquels on ne pouvait hésiter. L'un venait d'un historien judicieux et généralement impartial, l'autre provenait d'un écrivain auquel ces qualités manquaient.

---

(445) « Que faut-il déduire de tout cela ? Rien autre chose, si ce n'est qu'en « l'année 1502, il circulait à Hispaniola l'histoire d'un pilote inconnu, lequel « on ne sait en quelle année aurait précédé Colomb dans la découverte des « Indes occidentales. Mais si l'histoire était véritable, pourquoi ne l'a-t-on « pas connue plus tôt et même immédiatement après le premier voyage ? Au « lieu de cela ce n'est que plusieurs années après que cette légende se produit « et on la voit prendre une consistance de plus en plus grande quand toutes « les trames ourdies contre Colomb étaient déjà tissées ; quand l'envie causée « par la glorieuse entreprise accomplie par lui était arrivée à son comble ; quand « on l'enchaînait avec ses frères Diego et Barthélemy, par ordre de Bova- « dilla et qu'on le conduisait ainsi en Espagne ; quand il écrivait de Cadix à « dona Juana de la Torre la lettre fameuse dans laquelle se reflète tout entier « l'état de son esprit dans l'année 1500, si triste pour lui ; quand enfin, préci- « sément dans les derniers jours de juin 1502, Ovando, nouveau gouverneur « de l'île Espagnole, lui refusait avec barbarie l'accès de cette île, que l'état « pitoyable d'une de ses caravelles, à moitié brisée, rendait nécessaire. C'est « en un mot dans l'histoire même du grand navigateur, connue de tous, qu'il « faut chercher l'origine de la légende du pilote inventée de toutes pièces « par ses ennemis. » *La lettera di Paolo dal Pozzo Toscanelli...* Casale Mont, 1902, pp. 30-31.

(446) Gallois m'a dit à cette occasion que « la malveillance des compagnons « de Colomb, leur hostilité qui s'est traduite par des faits bien connus, n'ex- « plique que trop ces légendes haineuses » (*Toscanelli et Christophe Colomb*, Extrait des *Annales de Géographie*, mars 1902, p. 110), et mon éminent adversaire, sir Clements R. Markham, a bien voulu, à ce même propos, me donner l'assurance que l'histoire tout entière devait être écartée comme une fable malveillante : « *The whole story must be dismissed as an ill nature fable.* » (*A Letter from sir Clements R. Markham*, etc. Londres, Sands, 1903, p. 31.) Dans son *Columbus*, il avait dit de l'histoire qu'elle avait été inventée pour obscurcir la gloire de Colomb. (*Op. cit.*, p. 37.)

Quelle sanction pouvait donner à ce dernier témoignage celui des autres auteurs du temps, qui ne savaient rien par eux-mêmes et qui ne pouvaient être que l'écho de bruits dont la véritable source leur était inconnue ? Comment croire au récit circonstancié et si précis de Garcilaso, qui, bien qu'écrivant après les autres, sait ce qu'ils ont tous ignoré ? Comment tenir pour vraie une histoire qui paraissait si invraisemblable, dont les particularités étaient rapportées de diverses manières ; une histoire contre laquelle protestait un témoin aussi digne de foi qu'Oviedo et qui était en contradiction manifeste avec tout ce que l'on savait alors de la vie de Colomb ?

Dans ces conditions, on devait tout naturellement pencher pour cette conclusion que tous ceux qui avaient rapporté l'histoire après Oviedo n'en connaissaient que ce qu'ils lui empruntaient, que des gens sans aveu seuls y ajoutaient foi et qu'elle n'était pas croyable. C'est à cette opinion que s'arrêta le plus grand nombre de ceux auxquels leur compétence en ces matières donnait quelque autorité, mais qui n'avaient pas connu ou avaient négligé d'étudier la plus importante de nos sources d'informations sur cette tradition, celle dont nous allons maintenant parler.

V. — Production du récit de Las Casas, qui regarde l'histoire comme vraisemblable.

La question semblait être jugée en dernier ressort, lorsqu'un document de la plus haute importance, le récit de Las Casas, qui avait passé inaperçu jusqu'alors, fut apporté au débat.

Ce document n'était pas nouveau et on avait eu maintes fois l'occasion de le connaître. Las Casas en avait recueilli les éléments à Haïti dès son arrivée dans cette île et il est probable que c'est vers 1527 qu'il le mit en

écrit (447). Son *Historia de las Indias*, dont il forme le chapitre XIV, ne fut publiée, il est vrai, qu'en 1875, mais dès l'année 1600 les érudits avaient obtenu communication de l'œuvre manuscrite, et les plus notables historiens de Colomb la connurent. Herrera lui fit des emprunts considérables; Muñoz en avait une copie ; Washington Irving eut à sa disposition celle que Rich avait fait faire ; Prescott, Bancroft et Helps en avaient chacun une et M. Harrisse compulsa le texte original lui-même. Cependant Herrera et Muñoz passent entièrement sous silence l'aventure du pilote ainsi que les conséquences qu'on en tirait à l'époque, sur lesquelles Las Casas s'arrête longuement; Washington Irving dit que ni lui ni Fernand Colomb n'en ont parlé (448) et M. Harrisse, ainsi qu'on l'a vu, le met au nombre de ceux qui n'ont fait que copier Oviedo. La publication de l'ouvrage ne changea rien aux choses; la conviction que l'histoire de ce pilote n'avait été inventée que pour faire tort à Colomb était si profondément

(447) Las Casas dit qu'il commença son livre en 1527 et nous savons qu'il en écrivit une partie à l'île Espagnole, où il arriva pour la première fois en 1502 avec Ovando. C'est lui-même qui dit qu'il apprit l'histoire dans les premiers temps de son séjour dans cette île. « Je veux écrire ici ce que l'on disait « et l'on croyait communément à cette époque (*comunmente en aquellos « tiempos se decia y creia*) et ce que j'ai pu obtenir moi-même à ce sujet, « me trouvant là à un moment très rapproché de ces premiers temps... Parmi « nous, qui à cette époque nous trouvions là, et qui étions venus au commen- « cement, il était fréquent, comme je l'ai dit, d'en parler [de cette histoire] et « de s'en entretenir comme d'une chose certaine » ; *Tractarlo y platicarlo como por cosa cierta*. (*Historia*, Vol. I, p. 103.)

(448) « *Las Casas, Fernando, the son of the admiral and... are all silent to « this report.* » (*A History of the Life and voyages of Christopher Columbus*. London, 1828, Vol. IV, appendice XI, p. 198-199.) En ce qui concerne Las Casas, cette assertion du célèbre historien est d'autant plus extraordinaire que son livre est en très grande partie basé sur l'œuvre de l'évêque de Chiapas dont il avait une copie manuscrite. Son assertion n'est pas plus exacte en ce qui concerne Fernand Colomb qui, ainsi qu'on l'a vu, relève la mention qu'Oviedo avait faite de l'histoire. Irving connaissait cependant les *Historie*, qu'il cite fréquemment.

ancrée dans les esprits qu'on tint pour acquis que Las Casas ne pouvait que l'avoir écartée.

La révélation qu'il en était tout autrement et que l'apôtre des Indes, que l'on doit considérer comme le véritable historiographe de Colomb, avait rapporté l'histoire tout au long (449), obligeait à la considérer bien autrement qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, puisque son témoignage remettait en question les faits mêmes sur lesquels on s'était appuyé pour en nier l'authenticité. Il établit en effet que, contrairement à ce qu'on avait pu penser, Oviedo n'était pas le premier qui connut l'histoire, qu'elle était généralement répandue de son temps et que ceux qui l'ont mentionnée après lui n'ont pas eu besoin de la lui emprunter; qu'elle n'a pas l'origine vulgaire que ce chroniqueur lui attribue (450), que ce ne sont pas non plus des ennemis ou des envieux de Colomb qui en parlaient (451), puisque

---

(449) La constatation que Las Casas avait raconté l'histoire tout au long a été faite, je crois, pour la première fois par le capitaine Duro dans son mémoire précité sur la *Tradicion de Alonso Sanchez;* mais elle était passée inaperçue, bien que M. Travers eût donné, en français, un résumé étendu des vues du critique espagnol : *Alonso Sanchez de Huelva*. Paris, Picard, 1892, 8°.

Nous avons refait cette démonstration dans notre *Toscanelli,* en l'appuyant sur des extraits de Las Casas qui auraient dû la rendre indiscutable.

(450) Las Casas dit que l'histoire se répétait « non seulement parmi ceux « qui étaient venus avec l'amiral lui-même lors du premier voyage pour s'y « établir [à Haïti], au nombre desquels il y en avait quelques-uns qui l'avaient « aidé à découvrir l'île, mais encore parmi ceux qui peu de temps après vin- « rent y habiter ». (*Historia,* Liv. I, ch. XIV, Vol. I, p. 103.)

(451) Las Casas ne dit pas un mot indiquant que ceux qui contaient l'histoire, et de qui lui-même la tenait, fussent des gens animés de mauvais sentiments pour Colomb. C'est une observation qu'il n'aurait pas manqué de faire s'il y avait eu quelque raison pour cela. Gomara lui-même, qui donne l'histoire pour véritable et qu'on a mis à tort parmi les ennemis de Colomb, ne lui a pas adressé des critiques aussi vives que celles d'Oviedo et de Las Casas. Il dit que, si sa découverte ne lui avait pas été suggérée son mérite aurait été plus grand, mais il ajoute qu'il a fait néanmoins une grande chose, que son nom ne sera jamais oublié et que l'Espagne lui sera toujours reconnaissante. (*La Historia*, ch. XXV, fol. 32, recto.) Le dernier des quatre

lui, Las Casas, qui était son admirateur et son panégyriste, s'étend sur elle plus longuement que tous les autres auteurs du temps, puisqu'il admet qu'on peut y croire, et va jusqu'à donner des raisons pour lesquelles on serait fondé à le faire.

Il admet aussi, il est vrai, qu'on peut ne pas y croire et ne se porte pas garant de l'authenticité des faits; mais le soin qu'il prend de dire, à plusieurs reprises, qu'il les a obtenus de première main, qu'ils lui viennent de gens qui étaient à même de les connaître et qui peut-être les avaient appris de la bouche même de Colomb (452), son assertion qu'on les tenait pour certains (453), l'insistance qu'il met

---

auteurs du temps de qui nous tenons l'histoire, Garcilaso, la donne exactement dans le même esprit. Ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que l'un des plus illustres parmi les héritiers du nom et des titres de l'amiral, don Pedro Colon, III[e] duc de Veragua, marquis de la Jamaïque et vice-roi du Mexique, n'écartait pas l'histoire, au contraire. Il y fait allusion dans un mémoire à la reine d'Espagne, où il s'étend sur les grands services que son aïeul avait rendus à la couronne, et le jurisconsulte Galardi, qui lui dédia son *Traité politique*, rappelle, tout à l'honneur de Colomb, qu'il accueillit généreusement le pilote malheureux et que celui-ci lui donna une haute preuve de son estime en lui confiant le secret de sa découverte.

(452) *Que se derivaria de alguno ó de algunos que lo supiesen, ó por ventura quien de la boca del mismo almirante...* (*Op. cit.*, p. 104.)

Un érudit auquel on doit quelques études intéressantes sur Colomb, M. Emile Eude, que ces paroles de Las Casas embarrassaient, parce que, naturellement, il tient l'aventure du pilote pour apocryphe, les explique d'une manière tout à fait ingénieuse. Au cours de son fameux voyage, lors de « l'horrible sédition » qui faillit faire avorter son grand dessein, Colomb, à bout d'arguments, aurait eu recours à un « sublime mensonge » pour vaincre les résistances des mécontents ; il leur aurait raconté l'histoire imaginaire d'un pilote qui l'avait exactement renseigné sur les terres qu'ils cherchaient. Grâce à cette héroïque supercherie, l'équipage reprit courage et consentit à continuer l'exploration. Voilà comment les compagnons de Colomb entendirent de sa bouche même l'histoire de ce pilote. (Emile Eude : *Les Compétiteurs de Colomb. Rev. Britannique*, nov. 1892.)

(453) Voyez ci-dessus note 452. Las Casas répète cela une autre fois et d'une manière encore plus catégorique : « Voilà ce qui s'est raconté... ce qui, à ce « moment, se répétait communément parmi nous comme je l'ai dit, et était « considéré comme certain » : *Esto es lo que se dijo .. y lo que entre nosotros,*

à montrer qu'ils ne sont pas invraisemblables et à énumérer des exemples du même genre (454), tout cela laisse clairement voir que, s'il ne garantit pas l'exactitude des choses qu'il expose, c'est que n'en ayant pas été témoin oculaire, il ne peut le faire; mais qu'il n'existe, à sa connaissance, aucun motif de les rejeter (455).

Las Casas ne fait qu'une réserve ; il proteste contre la portée qu'on prétendait donner à cette aventure, et n'admet pas qu'elle ait été, comme on le disait alors, c'est lui-même qui rapporte le fait, la cause déterminante de l'entreprise de Colomb (456). Pour lui, le découvreur du Nouveau Monde était un homme providentiel, auquel Dieu avait tracé sa voie et qui n'avait pas besoin pour la suivre des indications du pilote en question ou de celles de tout autre marin. Mais c'est là, évidemment, un point de vue spécial, que la critique n'a pas à prendre en considération et qui ne touche point aux faits mêmes. D'ailleurs, Las Casas, après avoir formulé cette réserve, la retire, en fait, quand il ajoute qu'il se peut que la Providence, dans ses inscrutables desseins, ait voulu envoyer à Colomb ce surcroît de lumière, et il termine par cette remarque signifi-

---

los de aquel tiempo y en aquellos dias comunmente, como ya dije, se platicaba y tenia por cierto. (*Op. cit.*, p. 106.)

(454) Las Casas s'étend complaisamment sur ce point et va chercher ses exemples jusque chez Aristote, Hérodote et Cornelius Nepos. Une des raisons qu'il donne à l'appui de la vraisemblance de l'aventure est que les Indiens de Cuba assuraient que, peu d'années avant l'arrivée des Espagnols, on avait vu à l'île Espagnole des hommes blancs et barbus.

(455) Ce dernier point résulte du fait que Las Casas, qui voit tant de raisons pour admettre la vraisemblance de l'histoire, n'en voit pas une seule qui pourrait la faire mettre en doute.

(456) « Pour finir avec cette question des motifs qui déterminèrent Colomb, « nous allons rapporter la croyance qui était commune autrefois d'après « laquelle il était admis que la cause la plus efficace de sa décision finale « (*la causa mas eficaz de su final determinacion*) est celle qu'on va exposer « dans ce chapitre. » (*Historia*, Liv, I, ch. XIV, Vol. I, p. 103.) Suit l'histoire du pilote.

cative, qu'on peut assurer, en tous cas, que Colomb paraissait agir comme à coup sûr (457).

Il résulte clairement de tout ce qui précède qu'on ne saurait, avec aucune apparence de raison, mettre Las Casas au nombre de ceux qui regardaient l'histoire de ce pilote comme apocryphe. Les réserves qu'il fait relativement à son authenticité, sont effacées par les termes de son récit qui laissent voir qu'il croyait à la réalité matérielle des faits rapportés et qu'il ne contestait que la portée qu'on prétendait leur attribuer. S'il en avait été autrement, il n'aurait pas donné une si grande place à cette histoire et il n'en aurait pas parlé comme il l'a fait. Avec la vivacité qu'il mettait dans l'expression de ses opinions, il n'aurait pas hésité à dire qu'il la tenait pour fausse ou pour douteuse, si telle avait été sa manière de voir. Son silence sur ce point est une raison de croire à l'authenticité de l'histoire qu'il n'est pas facile d'écarter (458).

VI. — Objections diverses.

Venant d'une source aussi autorisée, et recueillie dans les conditions qui ont été indiquées, cette histoire, telle que la racontait Las Casas, donnait au récit de Gomara, généralement discrédité, une vraisemblance qu'on avait

---

(457) ...« Quand il se décida, il était aussi certain de découvrir ce qu'il a « découvert que s'il l'avait tenu sous clé dans sa propre chambre » : *cuando el se determinó, tan cierto iba de descubrir lo que descubrió y hallar lo que halló, como si dentro de una cámara, con su propia llave, lo tuviera.*

Ce sont les lignes par lesquelles Las Casas termine l'histoire du pilote sans nom. (Ch. XIV, Vol. I, p. 106.) Toute la fin du chapitre qu'il a consacré au sujet est très significative. M. Thacher, qui donne le texte espagnol de Las Casas, a supprimé cette partie. (*Columbus*, Vol. I, pp. 232-233.) On trouvera à l'appendice le texte entier du récit de Las Casas.

(458) L'autorité de la chose jugée est telle que, malgré les preuves du contraire, preuves déjà indiquées dans notre *Toscanelli*, on continue à ranger l'évêque de Chiapas parmi ceux qui n'admettaient pas l'authenticité de cette histoire. « *Las Casas himself,* écrit M. Thacher, *does not consider the story*

pu lui refuser et ajoutait une valeur inattendue à l'opinion de tous les auteurs espagnols du xve et du xvie siècle qui ont pensé comme lui. Assurément cela ne suffit pas pour la faire accepter ; mais c'est assez pour changer les termes du problème tel qu'il se posait auparavant. Les faits se présentent maintenant dans des conditions différentes, qui ne permettent pas de les écarter sans les avoir soumis à un examen critique auquel ils ont échappé jusqu'ici.

Dire qu'Oviedo ne croyait pas à l'histoire (459) ; qu'elle nous est rapportée avec des particularités qui la rendent invraisemblable ; que sur la route d'Espagne à l'Angleterre il ne règne pas de vents et de courants qui auraient pu pousser un navire aux Antilles (460) ; qu'un pilote au-

---

as true. » (*Columbus*, Vol. I, p. 335.) M. Gallois, qui s'est occupé sérieusement de la question est également de cette opinion, que Sir Clements R. Markham n'éprouve aucune difficulté à partager.

(459) L'opinion d'Oviedo a une grande valeur ; il faut donc tenir compte de sa manière de voir. Il ne croyait pas, lui, à l'histoire, cela est certain ; mais les passages suivants, que l'on ne cite jamais, montrent qu'il admettait que d'autres pussent y croire :

« Poussé par ce désir [celui de faire des découvertes], en homme qui con-
« naît bien le secret de l'art de naviguer, — c'est-à-dire de suivre une route
« déterminée, — Colomb, soit par l'effet de sa science, soit qu'il fût certain
« de son fait, *ó por estar certificado de la cosa*, par la révélation de ce pi-
« lote, *por aviso del piloto*, qui premièrement, disait-on, lui avait fait connaî-
« tre, en Portugal ou aux îles, cette terre inconnue, si la chose est vraie, *si*
« *aquello fué assi*, soit qu'il fût renseigné par les auteurs mentionnés au cha-
« pitre précédent, ou quel que soit le motif qui le détermina, il..., etc. »
(*Historia general*. Liv. II, ch. IV, Vol. I, p. 18, col. 2. Edit. de 1851.) Ce langage indique un doute, non une certitude. Dans le chapitre suivant, racontant la découverte de la première terre, il dit « qu'on soupçonna beaucoup « qu'il avait été renseigné d'une manière certaine par le pilote qui mourut, « disait-on, dans sa maison » : *Se tuvo mas sospecha que el estaba certificado del piloto que se dixo que murió en su casa*. (Liv. II, ch. V, Vol. I, p. 24.) Si Oviedo ne tenait aucun compte de cette histoire, pourquoi la mentionne-t-il à trois reprises différentes ?

(460) Un marin américain, M. Taber, qui, pendant des années, a navigué sur l'Atlantique, a fait valoir cette objection ; mais elle suppose que le na-

quel une telle aventure serait arrivée n'aurait pu noter sa route et rapporter de son voyage des indications utiles (461) ; que si une pareille découverte avait eu lieu, le nom du découvreur ne serait pas tombé dans l'oubli (462) ; que la date tardive à laquelle on a connu l'histoire milite contre son authenticité (463) et d'autres objections de ce

---

vire du pilote en question allait en Angleterre, ce qui ne serait le cas que d'après l'une des versions de l'histoire, tandis que deux des quatre auteurs qui, les premiers, l'ont racontée, disent que le navire se rendait des Canaries à Madère ou du Portugal à la Mine, sur la côte d'Afrique. Dans l'un comme dans l'autre cas, l'objection de M. Taber tombe. (*Columbus and the Pilot story, The Evening Post*. New-York, Feby. 21, 1903.)

(461) Cette objection vient de M. Thacher qui en a fait bien d'autres dont l'une des plus étonnantes est celle que si ce pilote avait fait le trajet qu'on lui attribue il aurait découvert la déclinaison de l'aiguille aimantée : *Would he not have discovered the erratic conduict of the magnectic needle.* (Thacher, *Columbus*, Vol. I, p. 336.) M. Thacher, qui semble croire que la grande découverte dont il parle était encore à faire, énumère une foule de choses que le pilote aurait faites, s'il avait réellement découvert l'une des Antilles. Ainsi, par exemple, il en aurait pris possession au nom de ses souverains et, alors, voici ce qui serait arrivé : Si le pilote était Portugais, le roi João II aurait représenté au pape qu'il avait mal placé sa ligne de démarcation. Si, au contraire, il était Espagnol, le roi Ferdinand aurait eu une raison capitale à opposer aux incessantes revendications de Colomb. (*Op. cit.*, p. 337.) M. Thacher n'ajoute pas que, dans ce cas, le Nouveau Monde au lieu de prendre le nom d'Americ Vespuce aurait pris celui de ce pilote. C'est dommage.

(462) M. Uzielli a consacré un travail spécial à la légende du pilote (*Toscanelli, Colombo e la leggenda del Pilota*, Florence, M. Ricci, 1902, 8°, pp. 38), où cependant il n'en parle guère. Ses objections principales sont que les contemporains ont passé sous silence le nom du personnage, que son pays est inconnu et qu'on ne trouve pas trace de son aventure dans les archives, p. 8.

(463) M. Luigi Hugues croit que si l'histoire était vraie, elle aurait été connue dès le lendemain du premier voyage de Colomb, tandis qu'elle n'a commencé à circuler qu'au moment où les ennemis de Colomb se donnaient toute liberté contre lui. (*La Lettera*, p. 31.) Cette observation aurait beaucoup de poids, si nous savions que les choses se sont passées ainsi ; mais nous ne le savons pas. C'est à l'époque où les ennemis de Colomb récriminaient contre lui que Las Casas recueillit l'histoire, vers 1502 ; mais rien dans son récit n'indique que c'est à ce moment-là seulement qu'on commença à en parler, son langage suppose même le contraire, puisqu'il dit

genre, perdent toute leur force devant les particularités rapportées par Las Casas (464).

La vérité est qu'en s'inscrivant pour ou contre l'authenticité de cette tradition, les auteurs ont été influencés par l'idée que, selon qu'on adoptait l'une ou l'autre manière de voir, Colomb se trouvait diminué ou grandi. Ce ne sont pas les raisons qu'ils ont données et que nous avons exposées, qui font qu'ils regardent l'histoire comme un conte ou comme une calomnie, c'est une autre raison qu'on ne formule pas, mais qui, à elle seule, pèse d'un plus grand poids que toutes les autres ensemble. Cette raison c'est qu'en admettant l'authenticité de l'histoire on admet, implicitement, que l'objet de Colomb était de découvrir des terres nouvelles, et non de passer aux Indes. Il y a, en effet, une corrélation étroite entre les deux faits. Si ce sont les révélations du pilote qui décidèrent Colomb, si c'est là ce qui fut, comme on le disait, la cause déterminante de son entreprise, ce n'est pas pour se rendre aux Indes, comme il l'a affirmé, qu'il partit de Palos en 1492, puisqu'il est certain que le pilote n'était pas en position de lui donner aucune indication à ce sujet.

Cette considération, qui a pu longtemps arrêter la critique, n'eut aucune influence sur les auteurs du temps, qui, comme nous allons le montrer par des textes indiscutables, n'ont jamais attribué à l'entreprise de Colomb un autre objet que celui de faire des découvertes nouvelles, et qui parlent même comme s'ils ignoraient qu'il préten-

---

qu'elle avait cours parmi les compagnons de Colomb qui peut-être la tenaient de lui-même.

(464) Ce fait a été reconnu par le professeur Bourne, de Yale College, un juge des plus compétents en pareille matière : *This Pilot story M. Vignaud successfully puts upon a new footing by bringing out the fact that Las Casas testifies that it was generally believed in Hispaniola as early as ten years after Columbus first voyage.* (*American Historical Review.* New-York, janvier 1903, p. 346.)

dait avoir eu un autre dessein. Garibay, le P. Acosta, Mariana, Torquemada, le P. Simon, le P. Aspa, le P. Remon et bien d'autres, qui ont rapporté l'histoire du pilote, ne l'ont pas fait dans un sentiment hostile à Colomb, qu'ils tiennent tous en grande admiration. Ils n'ont rien vu là que de très naturel, et cela se comprend aisément. Une entreprise organisée expressément pour aller à la recherche de terres nouvelles devait nécessairement être basée sur des indications diverses, parmi lesquelles il y en avait de plus exactes que les autres. Celles attribuées au pilote sans nom étaient de ce nombre. En quoi cela pouvait-il faire tort à Colomb d'avoir compris leur importance et de les avoir mises à profit ? Au contraire, il y aurait plutôt lieu de le louer de sa perspicacité.

Nous connaissons Colomb maintenant mieux qu'on ne le connaissait il y a vingt ou trente ans ; nous savons qu'il était capable de dissimuler et d'altérer les faits, et la supposition qu'il a pu vouloir cacher les véritables origines de son entreprise en taisant l'histoire du pilote n'a rien qui soit de nature à nous surprendre. On oserait presque dire qu'il était dans son caractère qu'une telle idée lui vînt.

L'histoire du pilote sans nom nous apparaît donc aujourd'hui sous un jour différent (465). Ce qui semblait calomnieux et incroyable, quand on était convaincu que Colomb

---

(465) On le voit par le langage tenu dans des écrits postérieurs à la production du témoignage de Las Casas. Ainsi, comme nous le disions tout à l'heure, le professeur Bourne, dont nous regrettons la mort prématurée, reconnaissait que l'histoire du pilote sans nom repose maintenant sur des bases différentes. M. Gabriel Marcel admet qu'elle a « un fond de vérité qui « nous est attesté par l'évêque de Chiapas ». (*La Géographie*, 15 av. 1902, p. 271); le dernier biographe de Colomb, M. Filson Young, dit qu'elle n'est ni impossible ni invraisemblable (*Columbus*, Vol. I, p. 79) et Lord Dunraven ajoute que les probabilités sont qu'elle soit vraie (Même ouvrage, Vol. II, p. 294.)

n'avait jamais eu d'autre but que de passer aux Indes et qu'il était indifférent à tout autre objet, prend un caractère différent devant les nombreux faits qui montrent que, pendant toutes ses démarches, il ne paraît avoir eu en vue que la découverte de nouvelles îles. De pareils faits ont une portée considérable ; ils changent complètement l'aspect des choses en laissant voir clairement que Colomb avait des indications précises qu'il ne voulait pas faire connaître, mais qui lui donnaient la certitude de réussir dans l'entreprise qu'il proposait.

On suppose que cette certitude lui venait des informations que lui aurait communiquées le pilote sans nom, parce que de telles informations ne pouvaient lui venir que d'une source de ce genre, et parce que tous les faits qui montrent que son objectif était la découverte d'îles dont l'existence ne faisait pour lui aucun doute, sont autant de raisons de croire que l'histoire de ce pilote n'est pas une invention des ennemis de Colomb. Si elle est fausse, il n'est pas faux qu'elle circulait à l'époque même de la découverte et que c'étaient des gens qui avaient pris part à cette découverte, ou qui avaient connu les premiers compagnons de Colomb, qui la répétaient, ce qui suppose, chez ceux qui l'auraient imaginée, la croyance que c'était pour découvrir des terres nouvelles, et non pour aller aux Indes, que l'expédition de 1491 avait été organisée. L'invention même de l'histoire serait ainsi une indication contraire à l'opinion généralement admise sur le but qui était alors poursuivi.

Nous nous sommes longtemps arrêté à cette histoire de pilote parce que tous les auteurs lui donnent une importance exceptionnelle et parce qu'en réalité elle en a une grande. Dans les spéculations sur les origines du projet de Colomb, elle tient une place trop considérable pour qu'on puisse l'écarter sommairement. Il était donc nécessaire de montrer sur quelles bases elle repose véritablement et

de faire connaître les raisons pour lesquelles tant d'auteurs la rejettent.

On a vu que ces raisons ne sont pas de celles qui autorisent à dire qu'elle est inadmissible, et que s'il n'est pas possible de prouver qu'elle est authentique, il y a certainement bien des motifs de croire à sa réalité. Remarquons bien que l'authenticité de cette histoire particulière importe peu, au fond. Ce qui est essentiel, ce qu'on doit tenir pour certain, c'est que Colomb avait des renseignements d'une nature particulière qui lui paraissaient absolument sûrs, et que c'est la confiance qu'il avait dans leur exactitude qui explique ses démarches persistantes, au milieu des circonstances les plus décourageantes, et ses exigences, autrement incompréhensibles. Que ces renseignements lui vinssent du pilote sans nom ou de toute autre manière, cela ne change rien à cette conclusion suggérée par tant de faits concordants : que le projet présenté aux Rois Catholiques et accepté par eux était basé sur des données matérielles et non sur des conceptions d'ordre spéculatif.

Nous terminons ici la partie de ces Études consacrée à l'examen critique des actes de la vie de Colomb pendant la période qui se termine à sa première découverte. Dans les deux Études suivantes, nous chercherons l'explication des faits que notre enquête a mis en lumière.

CINQUIÈME ÉTUDE

LES DEUX LÉGENDES

COLOMB CHERCHANT LE LEVANT PAR LE PONANT.

TOSCANELLI, INITIATEUR DE LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

SOURCES D'INFORMATION

Jusqu'à présent, nous avons pu suivre strictement la méthode qui s'impose dans les recherches historiques : bien établir les faits d'abord, et en tirer ensuite les conséquences légitimes. L'application rigoureuse de cette règle a conduit à cette constatation, à laquelle on ne s'attendait guère, qu'en ce qui concerne le caractère et le but de la grande entreprise de 1492, les informations obtenues des sources colombiennes sont en contradiction avec toutes celles que l'on peut recueillir par d'autres voies.

On a vu, en effet, qu'il résulte de l'enquête, rendue nécessaire par la constatation de ce fait extraordinaire, que cette fameuse entreprise avait eu pour objet, non le passage aux Indes en traversant l'espace maritime s'étendant à l'ouest, mais la découverte de nouvelles îles, sur lesquelles Colomb avait obtenu des indications, et que les pièces, publiées sous le nom de Toscanelli, qui prouveraient que les choses se sont passées comme le rapporte la tradition colombienne, ne viennent pas de ce savant. Mais on a vu aussi que cette constatation, qui change complètement le caractère que l'on était en droit d'attribuer à l'œuvre de Colomb, n'épuise pas la tâche de la critique et qu'il reste encore à donner l'explication des faits ainsi établis. Elle doit montrer comment cette incroyable légende de Colomb cherchant une nouvelle route pour aller aux Indes, contre laquelle s'élève tant de faits avérés, a pu se former, s'accréditer et entrer dans l'histoire ; et il lui incombe de dire comment il se fait que les biographes autorisés de l'heureux navigateur, les dépositaires de ses papiers, les interprètes de sa pensée, les défenseurs de sa mémoire, ont été amenés à produire des pièces aussi extraordinaires que celles que l'on dit venir de Toscanelli, dont l'existence n'était même pas soupçonnée, dont l'authenticité ne peut être

établie, et qui, si elles étaient authentiques, enlèveraient à celui même dont ils sont les panégyristes, le mérite auquel il tenait par-dessus tout, qui est d'avoir seul conçu le plan de l'entreprise qu'il a mise à exécution.

C'est à ces questions que nous allons essayer de répondre dans ces deux dernières Études. Mais, en entreprenant de le faire nous ne pourrons pas toujours nous appuyer sur des faits positifs et bien avérés; il nous faudra quelquefois entrer dans la voie des hypothèses qui ouvre de larges perspectives et qui souvent laisse voir des vérités cachées, mais qui n'est pas toujours sûre. Ici, en effet, il ne s'agit plus seulement de montrer que les faits dont se compose la vie de Colomb ont été mal connus ou complètement ignorés; il faudra les concilier entre eux et chercher leur signification en montrant les conséquences qu'ils comportent. Il nous arrivera ainsi d'abandonner parfois le terrain de la critique pure pour entrer dans le champ des conjectures, ce qui est souvent dangereux; mais c'est une nécessité de l'histoire. Les faits en eux-mêmes ne sont rien; ce sont des lettres mortes, tant qu'une explication ou une interprétation ne leur a pas donné la vie.

Nous espérons que celles que nous proposerons confirmeront les propositions précédemment formulées et expliqueront les points restés encore obscurs.

Nos sources d'informations sur les faits embrassés dans cette V[e] Étude sont, pour la plupart, celles déjà indiquées aux Études précédentes. Les auteurs contemporains qui ont parlé de la découverte de Colomb sont assez nombreux; mais nous ne leur empruntons que quelques lignes et ce que nous en disons aux notes suffit. Les documents sur lesquels il convient de s'arrêter ici sont ceux énumérés ci-après.

1. COLOMB. — **Lettre à Santangel**, contrôleur général.

Archives royales de Simancas ; liasse *Despacho y correspondencia general interior de Estado al numero* 1. Quatre feuillets in-folio. Aucun titre ; commence par le mot *Señor*. Pas d'alinéa ; date : 15 février, à la hauteur des Canaries [ou de Santa-Maria]. P. S. daté de Lisbonne, 14 [ou 4 mars] 1493. Note de l'archiviste du temps portant que Colomb envoya cette lettre à l'*Escribano de Racion* avec une autre pour Leurs Altesses. Reproduction par NAVARRETE, *Viages*, Vol. I, pp. 167-175, d'après une copie authentique faite

en 1818, sur l'original— *El documento original* — déclare l'Archiviste de Simancas, Thomas Gonzalez, déclaration confirmée à deux reprises différentes par Navarrete (pp. 174 et 175). Navarrete constate que certaines parties du document, les indications numériques notamment, se lisent difficilement. Pour la date du P. S. il a lu 4 mars. Bergenroth qui a copié le même document a lu 14. (*Calender of Spanish papers*, Vol. I, n° 80.) Le copiste de la pièce mentionnée ci-après a également lu 14.

Il n'y a aucune reproduction photographique de cet important document, mais il en existe une autre copie authentique faite en 1840 par les soins du conservateur des Archives de Simancas, Don Hilario de Ayala y Ayala, en vue de conserver la pièce, dont il constate l'état de détérioration. Cette copie, faite ligne pour ligne, et qui contient des observations marginales sur les passages devenus difficilement lisibles, appartient également aux Archives de Simancas. Elle a été exposée à Madrid, en 1892, à côté du document dit *el original* et nous en avons fait faire une photographie, ce qu'il a été impossible d'obtenir pour l'autre, en raison du mauvais état de conservation dans lequel il était alors. Nous n'avons pu nous assurer s'il existe encore et où il se trouve.

L'authenticité de ce document est établie par la note administrative, officielle on peut dire, indiquant sa destination et par la place qui lui est assignée dans les archives royales. Le fait mentionné par cette note, que la lettre envoyée par Colomb était accompagnée par une autre destinée aux souverains, se concilie avec l'assertion de Fernand Colomb et de Las Casas, que Colomb les avisa de sa découverte aussitôt après son arrivée. On comprend qu'ayant à leur faire parvenir une communication comme celle-là, il l'ait confiée au haut fonctionnaire qui remplissait auprès d'eux une charge importante, et qui avait si grandement contribué au succès de son entreprise. Il était tout naturel qu'il procédât ainsi, et il n'était pas nécessaire, dans ce cas, de nommer celui qui remplissait alors cette charge. C'était au fonctionnaire et non à l'homme qu'il s'adressait.

Malgré l'opinion des archivistes Gonzalez et Ayala, opinion confirmée par Navarrete et par les auteurs de la *Bibliografia Colombina*, publiée par les soins du gouvernement espagnol en 1892, p. 195, les critiques sont à peu près tous d'accord pour se refuser à voir dans le manuscrit de Simancas un document original. Si on entend par là que ce manuscrit n'est pas de la main de Colomb, cela ne peut guère faire l'objet d'un doute, et il est vraisemblable que les archivistes et bibliographes espagnols n'ont pas prétendu dire cela. Mais s'ils ont simplement voulu dire que le document de Simancas est une copie authentique, faite sur la lettre même envoyée par Colomb, nous ne voyons aucune raison pour écarter cette manière de voir, bien que cette copie puisse être incorrecte sur quelques points,

comme le sont toutes celles qui n'ont pas été obtenues par des procédés mécaniques. On ne saurait, en tout cas, lui préférer aucun des autres textes espagnols que nous possédons aujourd'hui.

Ces textes sont, comme on le sait, les deux suivants :

1° Celui de l'édition in-folio, imprimée vraisemblablement à Barcelone, en 1493, dans l'officine du P. Pedro Posa. (HAEBLER, *Der deutsche Kolumbusbrief.*) Découverte en 1889 par Maisonneuve et publiée en fac-similé par cet éditeur d'abord, puis par Quaritch qui en avait fait l'acquisition, la lettre, d'après cette édition, est destinée, comme dans le manuscrit de Simancas, à l'*Escribano de Racion* et n'a aucun titre ; elle commence aussi par le mot *Señor.*

2° Celui de l'édition in-4° de l'Ambrosienne de Milan, que le baron Pietro Custodi fit connaître en 1852 et qui fut publié d'abord en 1863, puis par le marquis d'Adda, qui en donna en 1866 une édition figurée, et en dernier lieu par Thacher, qui le reproduisit en fac-similé dans son *Columbus*. Ce texte, qui aurait été imprimé à l'époque même, à Lisbonne, selon Pasqual de Gayangos, à Naples, d'après Quaritch, à Séville selon Ascensio, et à Barcelone, suivant Varnhagen et Harrisse, ne date, en réalité, que de l'année 1497 et est sorti des presses de Pietro Giraldi, imprimeur italien établi alors à Valladolid. (HAEBLER, *Der deustche Kolumbus brief*, p. 9, et *De quelques incunables*... pp. 15-20.) Comme dans le manuscrit de Simancas et dans l'édition in-folio, le destinataire de la lettre, qui n'a aucun titre, est l'*Escribano de Racion*.

Nous passons sous silence le texte d'Ellis dont il n'y a pas à tenir compte, puisqu'il est faux. (Londres, 1889).

Pour les raisons suivantes, sans parler de plusieurs autres, ni l'un ni l'autre de ces deux textes ne peut avoir la priorité sur celui de Simancas : l'in-folio, parce qu'il contient nombre de catalanismes que Colomb n'a pu commettre et dont le texte de Simancas est exempt ; l'in-quarto, parce qu'il est manifestement la reproduction, avec quelques changements, de l'in-folio.

Est-ce à dire que le texte de Simancas est une reproduction fidèle de celui de Colomb même ? Diverses raisons nous feraient hésiter à reconnaître ce caractère à cette pièce. Nous n'en mentionnerons que deux. La première porte sur la date. Dans le texte de Simancas, comme dans celui des deux éditions in-folio et in-quarto, la lettre est datée des îles Canaries, 15 février. Or, à cette date Colomb n'était pas dans le voisinage des Canaries, mais au large des Açores. On a cherché à expliquer cette date en disant que Colomb a pu croire qu'il était réellement aux îles qu'indique sa lettre ; mais il suffit de lire son Journal pour voir que tel n'était pas le cas. Colomb n'a jamais cru qu'il était près des Canaries ; il savait parfaitement, au contraire, que l'île qu'il

avait en vue le 15 février était l'une des Açores, et le 18, quand il y aborda, il apprit que c'était celle appelée *Santa-Maria*. (Voyez le Journal à ces différentes dates.) Il semble donc impossible que Colomb ait donné à sa lettre la date qu'elle porte dans le texte du manuscrit de Simancas et dans ceux qui ont été imprimés à l'époque. Nous ne trouvons à cette singulière méprise, qui est manifeste, que deux explications valables. Ou Colomb a réellement commis la grande erreur de croire que le 15 il avait devant lui l'une des Canaries, et a arrangé son Journal, après coup, de façon à ne pas laisser voir qu'il s'était trompé aussi grossièrement, ou sa lettre originale portait la date du 18, que le premier copiste aura mal lue, ainsi que le nom de *Santa-Maria* qui a pu être pris pour *Canaria*. Cette ingénieuse supposition, qui nous vient de M. Justo Zaragoza, secrétaire général du IX[e] Congrès des Américanistes et que sir Clements Markham a également faite (*Columbus*, p. 131), trouve une certaine confirmation dans le texte de Valence, qui seul porte la date de *Santa-Maria*, 18 février. Si nous étions certains de l'authenticité de ce texte, la question serait tranchée; malheureusement il n'en est pas ainsi. Cependant, il faut dire qu'on ne voit pas où le copiste de ce manuscrit a pris cette date, puisque de son temps le Journal de Colomb, où il aurait pu la trouver, n'était pas connu. La supposition que le texte original de Colomb, aujourd'hui perdu ou inaccessible, aurait été mal lu par celui qui le copia pour les Archives de Simancas n'a donc rien d'invraisemblable. Ce serait, dans ce cas, sur cette copie défectueuse qu'aurait été imprimée l'édition in-folio, type de celle in-quarto et source également, comme on le verra plus loin, des différentes éditions latines.

L'autre objection que nous avions en vue est la date du P. S. : Lisbonne, 14 mars. A cette date Colomb n'était plus depuis vingt-quatre heures dans les eaux du Tage, qu'il avait quittées la veille. D'un autre côté, nous savons par Colomb lui-même que c'est le 4 mars qu'il entra dans le port de Lisbonne et on voit par la teneur du P. S. qu'il a été rédigé ce jour-là. La véritable date de ce P. S. ne peut donc être que celle du 4, et l'erreur s'explique par la remarque de Navarrete que, dans le texte original, cette date est écrite d'une manière confuse. (*Viages*, Vol. I, p. 175.) Ici encore le premier copiste aura mal lu. Navarrete et M. de Lollis ont lu : 4 mars.

Quoi qu'il en soit, nous estimons que le texte du manuscrit de Simancas est celui qui se rapproche le plus du document original envoyé par Colomb à l'*Escribano de Racion*.

2. ——— **Lettre à Sanchez**. Texte espagnol de Valence. Santa-Maria, 18 février 1493.

Fait partie d'un recueil manuscrit de la fin du XVI[e] ou du commencement du

XVIIᵉ, ayant appartenu à D. Juan de Sanfelices, du Collegio Mayor de Cuenca ; acheté en 1858 par Varnhagen, qui le publia immédiatement sous le pseudonyme de Volfagan (*Primera Epistola*...) et qui le republia en 1869 avec des notes et quelques modifications suggérées par les autres textes (*Carta de Cristobal Colon*).

Le texte de Valence diffère de celui du manuscrit de Simancas et des in-folio et in-quarto par la date attribuée à la lettre, par la suppression du P. S., par l'absence de la signature qui est remplacée par la lettre X, et par la substitution du titre *Carta del Almirante à D. Gabriel Sanchez*, à la mention : *envió Colon al Escribano de Racion*. Autrement, il s'accorde avec le texte de Simancas et se termine comme celui-ci, avant le P. S. et immédiatement avant la date : *Isla de Santa-Maria, 18 de febrero de 93*, par les mots, *esto segundo ha fecho ser muy breve :* ce second [récit] a été fait très sommairement ; tandis que dans les deux textes imprimés le mot *segun* (selon) se lit à la place de *segundo*, ce qui donne un sens tout différent. Cette particularité n'est pas sans intérêt, car, si la leçon des deux manuscrits de Simancas et de Valence est préférée à celle des imprimés, cela suppose l'existence d'une autre relation antérieure et plus étendue. En effet, pourquoi Colomb prendrait-il le soin de mentionner que cette seconde relation est sommaire, s'il ne voulait pas la distinguer d'une autre qui n'était pas aussi abrégée ? On a supposé qu'il voulait parler de son Journal de bord ; mais cela est fort peu probable, car, à la date où il écrivait, ce journal n'était pas terminé et on ne voit pas pourquoi Colomb y aurait fait allusion dans cette circonstance. Nous estimons, quant à nous, qu'il avait en vue la lettre destinée aux Rois Catholiques qui, d'après l'annotation de l'archiviste de Simancas, accompagnait celle envoyée à l'*Escribano de Racion*.

Plusieurs critiques ont pensé que le texte de Valence est celui sur lequel la traduction latine a été faite ; mais cette opinion, que Varnhagen avait tout d'abord partagée, n'a plus aujourd'hui créance, car une comparaison attentive des textes laisse voir que, si le copiste de celui de Valence avait sous les yeux un ancien manuscrit espagnol de la lettre en question — ce qui est possible — il a dû emprunter aussi quelques traits de la version latine donnée par Cosco.

3. ———— **Lettre à Sanchez**. Lisbonne, 14 mars 1493. Texte latin.

Il y a huit éditions de cette lettre imprimées en 1493, trois à Rome, une à Bâle, trois à Paris et une à Anvers. Voici le titre de l'édition princeps: *Epistola Christofori Colom; cui ætas nostra multum debet: de Insulis Indiæ*

supra Gangem nuper inuentis. Ad quas perquirendas octauo antea mense auspicijs et ære invictissimi Fernandi Hispaniarum Regis missus fuerat : ad Magnificum dum Raphaelem Sanxis : eiusdem Serenissimi Regis tesaurarium missa: quam nobilis ac litteratus vir Aliander de Cosco ab Hispano ideomate in latinum convertit : tertio Kal's Maij. MCCCXCIII. Pontifica tus Alexandri sexti Anno primo: Lettre de Christophe Colomb auquel notre siècle doit beaucoup. Des îles nouvellement découvertes dans l'Inde, au delà du Gange, à la recherche desquelles il a été envoyé il y a huit mois sous les auspices et aux frais du très invincible Ferdinand, roi d'Espagne, adressée au magnifique seigneur *Raphaël Sanxis*, trésorier du dit roi, et traduite de l'espagnol en latin par le noble et savant Aliander de Cosco. Le trois des calendes de mai [29 avril] 1493. Première année du pontificat d'Alexandre VI. Sans lieu ni date [Rome, Stephanus Planck, 1493]. In-4°, 4 feuillets de 34 lignes chaque.

Les sept autres éditions latines de l'année 1493 sont faites d'après celle-ci, mais avec quelques variantes, particulièrement dans le titre. Dans toutes, la lettre est datée de Lisbonne, 14 mars 1493 ; elle est adressée à Sanchez et porte la signature de Colomb Les principaux changements sont les suivants. Le destinataire est tour à tour appelé Sanxis, Sanchis et Sanchez. Son prénom est quelquefois Raphaël et d'autres fois Gabriel. Le prénom du traducteur prend aussi des formes différentes. Tantôt c'est pour le compte du roi Ferdinand seul que la découverte a été faite, tantôt, c'est pour celui de ce monarque et de la reine Isabelle. Mais la plus importante de ces variantes est la substitution de *in mare Indico*, à *supra Gangem*. Cette correction apparaît dans la seconde édition de la lettre imprimée à Rome par Silber presque immédiatement après l'autre.

Les bibliographes ne sont pas d'accord sur l'ordre dans lequel les éditions du xve siècle de cette lettre latine se sont succédé ; mais tous admettent maintenant que celle de Planck, dont le titre précède, est l'édition princeps. Il ne reste qu'un très petit nombre d'exemplaires de chacune de ces éditions et ils atteignent dans les ventes des prix extrêmement élevés. Toutes ont été reproduites en fac-similé. On trouvera dans le curieux volume de M. Harrisse sur *Colomb et les académiciens espagnols* une bibliographie complète de toutes ces éditions, avec l'indication des bibliothèques où on les trouve, de leurs fac-similé et de leurs traductions. Pour la chronologie de ces éditions voyez aussi *l'Illustrazione al Documento II*, de M. de Lollis (*Scritti*, Vol. II, notamment pp. LX et LXI) et le chap. LXIV du *Colombus* de Thacher, Vol. II, pp. 46 et sq.

Par un singulier concours de circonstances, la première relation de Colomb, envoyée certainement par lui, en duplicata dès son retour des Antilles, et imprimée immédiatement après dans son texte original espagnol, n'a été répandue dans le monde que sous la forme d'une mauvaise version latine donnant des indications complètement erronées et adressée à un personnage auquel tout indique qu'elle n'était pas destinée. C'est, en effet, cette ver-

sion latine, imprimée et réimprimée nombre de fois à la fin du xve siècle et au commencement du xvie, qui seule a fait connaître la découverte de Colomb. La relation originale en langue espagnole est restée à cet égard sans influence perceptible. Aucun auteur n'en parle, ceux du temps comme ceux des époques postérieures. On semble avoir ignoré qu'elle avait été imprimée, et, de fait, comme on l'a vu, ce n'est que de nos jours qu'on a découvert qu'il y en avait eu au moins deux éditions du temps même de Colomb. Ni Muñoz, ni Navarrete, ni Washington Irving n'ont soupçonné ce fait.

Il en est tout autrement du texte latin de cette relation, connu sous le nom de lettre à Sanchez. Avant même la fin du xve siècle, la version latine de Cosco avait été imprimée huit fois en 1493 et une fois en 1494. De plus elle avait donné naissance à cinq éditions différentes d'une traduction italienne en vers par Dati, publiée de 1493 à 1495, et à une traduction allemande qui est de l'année 1497. Le seul texte espagnol que l'on connaisse de cette lettre est celui découvert à Valence en 1858, qui n'a été imprimée que de nos jours et qui n'a qu'une valeur relative.

Malgré les variantes indiquées ci-dessus, et d'autres du même caractère que les premières rendaient nécessaires, il n'y a au fond aucune différence entre la lettre à Santangel et celle à Sanchez. Les deux lettres sont identiques. Cette identité ne frappe pas, au premier abord, parce que le passage d'une langue à une autre et les libertés que le traducteur a prises donnent une physionomie différente à la pièce ; mais elle n'est pas moins incontestable et l'on peut avancer que si Colomb a écrit une lettre à Santangel et une autre à Sanchez, l'une était l'exacte copie de l'autre.

Mais Colomb a-t-il écrit à Sanchez ? On le suppose généralement, bien qu'il n'y ait aucune raison sérieuse pour cela. Que Colomb ait écrit à Santangel et qu'il l'ait en même temps chargé du soin de remettre aux souverains la première lettre par laquelle il leur annonçait la réussite de son entreprise, cela se conçoit aisément. Santangel était en rapports étroits avec Leurs Altesses et, au dernier moment, c'est son influence et son appui financier qui avaient eu raison de leurs hésitations. Dans ces conditions, il allait de soi qu'il s'adressât à lui. Il n'en était pas de même pour Sanchez qu'il n'avait aucun motif particulier de renseigner avant les autres.

Si l'authenticité du texte de Valence était bien établie, il faudrait voir là, malgré l'invraisemblance du fait, une preuve que Colomb écrivit aussi au trésorier d'Aragon ; mais si ce texte a été copié sur une lettre même de Colomb, il porte des traces si évidentes d'interpolations et d'autres changements, qu'on ne peut être certain que le nom de Sanchez, qui y figure, n'a pas été emprunté au titre de la version latine de Cosco. Or, ce titre contient de telles inexactitudes, qu'il n'est pas possible de considé-

rer cette partie du document comme authentique. Si Colomb avait lui-même écrit que c'est à Sanchez qu'il destinait cette lettre, il ne se serait pas trompé sur le nom du personnage, et il n'aurait pas dit que c'était aux frais du roi Ferdinand que son entreprise avait eu lieu.

Ces erreurs extraordinaires, qui sont certainement voulues, ne pouvant venir de Colomb, on s'est demandé si elles ne venaient pas du traducteur de la lettre. Cosco était Catalan et comme tel il ne dépendait que de la couronne d'Aragon. Aurait-il voulu par ses falsifications faire reporter à Ferdinand seul l'honneur d'avoir ordonné la grande découverte? (Harrisse, *Christ. Colomb*, Vol. II, p. 18.) Il semble, cependant, que si Cosco avait eu cette intention il aurait montré plus d'intelligence ; il ne se serait pas borné à effacer le nom de la reine du texte qu'il traduisait, il en aurait aussi modifié toutes les phrases où Leurs Altesses sont mentionnées au pluriel ; il n'aurait pas non plus commis la bourde de faire partir l'expédition de Cadix. Enfin il aurait écrit correctement le nom du destinataire de la lettre, ainsi que son propre nom. Si Catalan qu'il fût, Cosco n'aurait pas accumulé tant d'erreurs dans un document de cette importance historique.

Ces erreurs, intentionnelles ou non, doivent venir d'une autre source et cette source pourrait bien être L. de Corbaria, évêque de Montepeloso, qui ajouta à la lettre de Colomb une épigramme en vers qu'on trouve dans les premières éditions latines. Ce Corbaria, qui était originaire de la région de Corbières, sur les frontières de l'Aragon et du Roussillon, et qui, par conséquent, était Catalan, a pu suggérer à l'éditeur ou à l'imprimeur de la lettre le titre qu'elle porte.

Que ce soit lui ou un autre qui en soit l'auteur, un fait que Varnhagen et Major avaient déjà signalé et sur lequel MM. de Lollis et Haebler ont appelé l'attention, peut expliquer comment on a été amené à désigner Sanchez comme le destinataire de la lettre. Il existe à l'Ambrosienne une ancienne traduction italienne, partielle, de la lettre de Colomb qui porte en tête qu'elle a été envoyée par le trésorier général d'Aragon à son frère Juan Sanchez qui était alors à Florence (*Scritti*, in *Raccolta*, Vol. I, *Allegato* A, p. LXVIIII). C'est donc, selon toute probabilité, par cette voie que la lettre de Colomb, à Santangel arriva en Italie et, comme elle ne porte aucun nom de destinataire, ceux qui la firent traduire et imprimer ont pu croire qu'elle avait été écrite à celui qui l'avait envoyée à son frère. Ce n'est là, évidemment, qu'une hypothèse, mais M. de Lollis ne la repousse pas (*Illustrazione al Documento II*, *Scritti* in *Raccolta*) et le professeur Haebler lui est favorable (*Sur quelques incunables espagnols*, p. 7).

Ce que cette supposition n'explique pas, c'est où l'auteur du titre latin a trouvé que les îles découvertes par Colomb étaient situées au delà du Gange, car les textes espagnols que nous con-

naissons ne disent rien de cela. Cette indication viendrait-elle de la lettre perdue de Colomb aux Rois Catholiques, que Januarius dit avoir vue, lettre dont l'existence paraît avoir été connue en Italie avant même celle que Cosco traduisit? Quoi qu'il en soit de ces diverses suppositions, il faut dire qu'il n'y a aucune preuve que Colomb ait communiqué directement avec Sanchez à son retour et que toutes les indications que nous possédons sur les lettres qu'il écrivit, en arrivant en Espagne, ou au moment d'y arriver, pour faire connaître sa découverte, se rapportent aux suivantes:

1° Celle qu'il écrivit sur parchemin et qu'il adressa aux Rois Catholiques, le 14 février 1493, alors qu'il était en danger de périr et qui fut jetée à la mer dans un tonneau, avec une note priant celui qui la trouverait de la faire parvenir à son adresse. (Journal de bord, 14 février, F. COLOMB, *Historie*, ch. XXXVI, fol. 76, verso.) Cette pièce n'a jamais été recueillie.

2° Celle que, le même jour, il adressa de la même manière et qu'il arrima sur le pont de la *Niña* de façon à ce qu'elle pût flotter si le navire périssait dans la tourmente. (F. COLOMB. *loc. cit.*) Le navire ayant échappé à ce danger, cette seconde lettre resta à Colomb, et c'est, sans doute, une de celles qu'il utilisa plus tard.

3° Celle qu'il envoya à Leurs Altesses le 4 mars, jour de son arrivée à Lisbonne. (Journal de bord, 4 mars, et le P. S. de la Lettre à l'Escribano de Racion.)

4° Celle qu'il envoya le même jour à l'Escribano de Racion, qui est datée des Canaries ou de l'île Sainte-Marie, le 15 février 1493, — selon la manière dont on déchiffre le manuscrit — et à laquelle il ajouta un post-scriptum daté du 4 ou du 14 mars. C'est cette lettre qui contenait la précédente destinée à Leurs Altesses.

Et 5° enfin, celle que, très vraisemblablement, il écrivit encore, aux souverains à son arrivée à Palos. Nous disons vraisemblablement, parce que Fernand Colomb se borne à dire qu'il avisa les Rois de son retour (ch. XLI, fol. 84, verso); mais Herrera ajoute qu'il leur envoya un résumé de tout ce qu'il avait fait (Déc. I, Liv. II, ch. VII), et nous voyons Ferdinand et Isabelle accuser réception à Colomb de ses lettres au pluriel, ce qui suppose qu'il leur en écrivit au moins deux. (Lettre des Rois Catholiques à Colomb, Barcelone, 30 mars 1493. NAVARETTE, Vol. II, p. 21.)

4. JANUARIUS (Hannibal). — **Lettre à son frère.** Barcelone, 9 mars 1493.

Archives de Modène. Publiée pour la première fois par M. HARRISSE, avec

traduction française, dans son *Christophe Colomb*, Vol. II, pp. 7-9. Autre texte, tiré des Archives de Modène et donné par Berchet, *Fonti*, in *Raccolta*, Vol. I, Ferrare, n° 1, pp. 141-142, d'après une autre copie contenant quelques lignes de plus, insignifiantes d'ailleurs.

Cette lettre fut envoyée de Barcelone à Milan, où Giacomo Trotti, conseiller du duc Hercule d'Este, en obtint une copie et l'envoya le 21 avril 1493 au duc Hercule d'Este. Voyez chapitre I, n° 7.

5. ALEXANDRE VI. — **Ses trois Bulles** de mai 1493 : *Inter cetera*, 3 mai ; *Eximie*, 3 mai ; *Inter cetera*, 4 mai.

Fac-similé et transcription dans Heywood et dans Thacher ; texte latin seul dans Berchet (*Raccolta*), Vol. I, n°s 1, 2 et 3. Traduction anglaise dans Thacher, Vol. II, et dans les *Philippines Islands* de Blair et Robertson, Vol. I, p. 97 et sq. Le texte latin de la Bulle *Inter cetera* du 4 mai se trouve dans tous les *Bullarium*, dans Raynaldi et dans le codex de Leibnitz. Il a été imprimé pour la première fois dans Solorzano, *De Indiarum Jure*, Liv. II, ch. XXIV. Excellente traduction française dans Gourd, *Chartes Coloniales*, Vol. I.

Ces trois bulles, promulguées immédiatement après les premières découvertes de Colomb et à la demande des Rois Catholiques, sont des documents de la plus grande importance pour l'histoire de la prise de possession des régions nouvelles et pour la définition des conditions auxquelles les puissances chrétiennes pouvaient les posséder légitimement. Elles ne nous occupent ici que parce qu'elles montrent où l'on plaçait, à Rome, au lendemain même de la découverte, la région qui en avait été l'objet.

La première bulle, celle *Inter cetera* du 3 mai, explique que l'objet des Rois Catholiques, en entreprenant de nouvelles découvertes, était de servir la religion et reconnaît à eux et à leurs successeurs des droits de souveraineté sur les terres de l'Ouest, ainsi découvertes ou à découvrir, identiques à ceux qui ont été reconnus aux rois de Portugal à l'occasion de découvertes du même genre. La deuxième bulle, *Eximie devotionis*, a le même objet que la précédente, dont elle semble être le résumé. Plusieurs critiques la considèrent cependant comme ayant précédé l'autre, qui en serait le développement. La troisième et plus importante des trois, *Inter cetera*, 4 mai, répète la première, avec cette addition qu'elle trace une ligne de démarcation entre les régions ouvertes à l'activité des Portugais et des Espagnols.

6. MARTYR (Pierre). — **Opus Epistolarum** Petri Martyrii Anglerii Mediolanensis, Protonotarii Apostolicii... cui

accesserunt Epistolæ Ferdinandi de Pulgar... Editio postrema, Amsterdam, Elzevir, 1670, in-fol.

Contient 816 lettres écrites de 1488 à 1525. La première édition de ce recueil est de 1530 ; mais celle de 1670 est généralement préférée et c'est celle que nous citons. Sur les différences entre les deux éditions, voyez l'étude de Thacher sur P. Martyr dans son *Columbus*, Vol. I, notamment pages 45 et sq. Celles relatives à Colomb ou au Nouveau Monde sont au nombre de 51. M. Berchet les a toutes reproduites dans le Vol. II de ses *Fonti*. Thacher en a donné une vingtaine, en fac-similé, d'après l'édition de 1530, avec traduction anglaise (*Columbus*, Vol. I pp. 55 et sq). M. Gaffarel et l'abbé Louvot ont traduit en français 43 de ces lettres qu'ils ont publiées, avec d'intéressantes notes, dans la *Revue de Géographie*, en 1885.

Les lettres de Martyr embrassent mille sujets ; tout l'intéressait et il écrivait sur tout, souvent avec une légèreté et une précipitation qui ne sont pas une garantie d'exactitude. Elles ont été réunies avec quelque difficulté et Ranke et Hallam ont mis en doute l'authenticité de certaines d'entre elles. Peut-être ont-elles été retouchées. Il y a sûrement de l'incertitude sur la date de plusieurs d'entre elles. A tout prendre, néanmoins, elles forment, en ce qui concerne Colomb et les premiers découvreurs, une source précieuse de renseignements à laquelle on peut se fier.

7. ESTANQUES (Alonso).—**Cronica** *de los reyes D. Fernando y Dona Isabel, reyes de Castilla y de Aragon, compuesto por... cosmographo mayor. Dedicada al principe D. Felipe* (el Hermoso).

Manuscrit appartenant au British Museum, dont Pascual Gayangos a fait une copie pour la Bibliothèque de l'Académie d'Histoire de Madrid. C'est le nº 582, p. 386, de la *Bibliografia Colombina*. Le capitaine Duro a donné un long extrait de ce document dans son *Colon y la Historia Postuma*, note 169, p. 279-284.

Nous ne savons rien de la vie de cet Estanques, mais comme sa chronique est dédiée au *prince* Philippe-le-Beau qui ne devint roi de Castille qu'en 1504 et qui mourut en 1506, elle est antérieure à la première de ces deux dates. Il est évident qu'Isabelle était encore vivante quand il l'écrivit, ce qui reporte la composition de l'ouvrage à une date plus ancienne encore. En tous cas cette chronique est antérieure aux ouvrages de Fernand Colomb, d'Oviedo, de Gomara et de Las Casas.

8. CUNEO (Michele de). — **Lettera**. Savone, 15-28 octobre 1495.

Fonti Italiane (*Raccolta Colombiana*), Vol. II, n° LXV, pp. 95-107. Rome, 1893, in-fol. Ce document, qui fait partie des manuscrits de l'Université de Bologne, a été signalé pour la première fois en 1885 et M. Harrisse, qui en eut communication, l'a mentionné dans son *Quatrième centenaire de la découverte du Nouveau-Monde*, p. 8, puis dans son mémoire sur *Christophe Colomb à Savone*, pp. 36-37, et enfin dans sa *Discovery*, pp. 103-104, où il en donne un passage. M. Berchet l'a reproduit intégralement dans le volume de la *Raccolta* cité ci-dessus.

C'est une très curieuse relation du second voyage de Colomb adressée, sous forme de lettre, à Jérôme Annari qui était Savonésien comme Cuneo, lequel avait accompagné Colomb pendant ce voyage, dont il a rendu compte en homme instruit. Colomb, qui lui témoignait beaucoup de considération, lui fit cadeau de l'une des petites Antilles, à la découverte de laquelle il assista. Nous devons à ce témoin un renseignement précieux sur les conditions dans lesquelles fut signée la fameuse déclaration portant que Cuba était une partie de l'Asie.

9. NUNCIBAY (D. Francisco Medina). — **Genealogia** de la Casa de Portugal.

Manuscrit de la collection Vargas Ponce, Vol. 54, appartenant à l'Académie d'Histoire de Madrid.

Lorsque Vargas Ponce réunissait de nombreux et précieux documents qui devaient servir de base à l'histoire de Colomb qu'il se proposait d'écrire, il obtint communication de ce manuscrit dont il fit prendre une copie. L'original a disparu, mais il est certain que l'auteur de ce document puisait à des sources authentiques. Colomb y tient une grande place, parce que sa petite fille, Isabel, était entrée dans la maison royale de Portugal en épousant Jorje, comte de Gelves, petit-fils de Ferdinand, deuxième duc de Bragance. Malheureusement la copie fournie à Ponce a été faite avec peu de soins, car on y relève des erreurs qui ne peuvent venir de l'auteur. Telle qu'elle est, cette généalogie est un document précieux qui contient, outre des indications curieuses sur Colomb, le texte d'un mémoire qu'il avait adressé à son fils Diego au moment de partir pour son quatrième voyage. Ce mémoire, qui n'est connu que par cette transcription, a été publié par le capitaine Duro dans sa *Nebulosa de Colon* et dans la *Raccolta Colombiana*, *Scritti*, Vol. II, n° 36, p. 168. Nuncibay a

constaté, bien longtemps avant que la critique n'ait établi le fait, que c'est en 1476 seulement que Colomb arriva au Portugal; il mentionne avec intérêt l'aventure du pilote anonyme et il nous renseigne sur ceux qui prêtèrent à Colomb l'argent nécessaire pour faire les frais de son premier voyage. C'est aussi par Nuncibay que nous apprenons qu'on avait publié du temps de Charles-Quint des écrits préjudiciables à Colomb, que l'Empereur autorisa l'amiral Don Luis Colon à faire saisir pour les détruire. A côté de nombreux faits intéressants, Nuncibay en avance d'autres qui sont absolument controuvés et qui obligent à lire son mémoire avec précaution.

CHAPITRE PREMIER

LA LÉGENDE DE COLOMB CHERCHANT LES INDES PAR L'OUEST

I. — Les assertions du Journal de bord sur le dessein de Colomb.

La légende de Colomb à la recherche des Indes en prenant par l'ouest ne s'est pas formée tout d'une pièce et, avec quelque attention, on peut suivre les différentes phases par lesquelles elle est passée. A ne s'en rapporter qu'aux documents et à les prendre par ordre de date, on la voit apparaître pour la première fois dans le Journal rendant compte de la grande découverte. Si Colomb a avancé antérieurement que c'est aux Indes qu'il voulait aller et qu'il n'avait pas d'autre dessein, le fait n'a laissé aucune trace. C'est donc dans ce même Journal de bord, où nous avons relevé tant de particularités démontrant que l'objet du voyage était la recherche de certaines îles ou terres, sur lesquelles on avait des indications, que nous allons maintenant relever des assertions qui contredisent formellement les inférences que les faits semblent clairement justifier.

Jusqu'à présent, on l'a vu, il n'a rien été dit des Indes. Colomb a conduit toutes ses négociations, tant avec le roi de Portugal qu'avec les souverains de Castille, sans prononcer, que nous sachions, le nom de cette région ; il a organisé son expédition et mis à la voile sans en parler, et une grande partie du voyage s'est faite, non seulement sans qu'il ait été question d'y aller, mais dans des condi-

tions qui indiquent qu'on ne pensait pas à cela. Cependant, on va maintenant voir Colomb s'inscrire en faux contre son propre Journal en affirmant que la destination de l'expédition est les Indes, que c'est là que les Rois Catholiques l'envoient et qu'il n'a d'autre souci que d'y arriver.

Ces singulières assertions, — singulières en raison de ce qui est constaté dans d'autres passages de ce Journal, et que Colomb avance ici pour la première fois, — se trouvent dans deux parties différentes et bien distinctes de ce document : dans le corps du Journal même, indiquant jour par jour les diverses particularités du voyage, et dans une lettre adressée aux Rois Catholiques, qui en forme l'introduction ou le prologue. Chose remarquable, dans le Journal même, c'est incidemment que Colomb fait cette importante déclaration, inattendue dans les circonstances connues, que son objectif était les Indes, et c'est seulement le 19 septembre, quarante-huit jours après son départ de Palos, qu'il la fait. Sa flottille se croyait alors dans le voisinage de quelques îles qu'on ne trouvait pas et Colomb nous dit qu'il ne voulut pas s'arrêter à les chercher parce que sa volonté était de poursuivre sa route jusqu'aux Indes (1). C'est la première fois que cette expression figure dans le Journal de Bord.

Le 3 octobre, parlant de ces mêmes îles qui étaient marquées sur sa carte et sur lesquelles il avait des données, mais qu'on n'apercevait pas, Colomb répète qu'il n'a pas voulu s'attarder à les chercher parce que « son but était « de se rendre aux Indes » (2). Le 10, il répond à ses gens qui se plaignaient de la longueur de la route, qu'il était venu dans ces mers « pour se rendre aux Indes et qu'il « entendait poursuivre son voyage jusqu'à ce qu'il les eût

---

(1) *Porque su voluntad era de seguir adelante hasta las Indias*. (*Primer Viage*, 19 de setiembre, Navarrete, *Viages*, I, p. 11.)

(2) *Pues su fin era pasar á las Indias*. (*Op. cit.*, 3 de octubre, p. 16.)

« trouvées » (3). A partir de ce moment, il ne parle plus d'aller aux Indes parce qu'il croit y être arrivé. Le 13, il exprime l'intention de pousser jusqu'à Cypangu, le 21 il projette de se rendre auprès du Grand Khan, et s'il ne tente pas de le faire c'est que diverses circonstances l'en empêchèrent.

II. — L'expression de « Las Indias ».

Avant d'aller plus loin arrêtons-nous à cette expression de *las Indias* qui revient à plusieurs reprises dans le Journal de bord de Colomb, et que l'on regarde comme désignant les Indes Orientales. Si elle a réellement ce sens, et si elle n'a pas été ajoutée après coup, on est fondé a voir là une preuve que le but originaire de l'entreprise était de se rendre aux Indes des Épices, mais alors les passages où on la trouve, passages dont aucun ne dépasse deux ou trois lignes, et qui figurent dans le texte d'une manière incidente, sont en contradiction avec la teneur générale du Journal de Colomb, où les particularités relatives à la recherche de nouvelles îles ou terres tiennent la première place. Si nous avions le texte original de ces singulières assertions, nous pourrions probablement mieux en mesurer la portée. Malheureusement, tel n'est pas le cas. Nous ne connaissons le Journal du premier voyage de Colomb que par l'analyse que nous en a donnée Las Casas. Sans doute l'évêque de Chiapas n'a pas sciemment altéré le texte de ce document ; mais, dans toute analyse ou résumé, il entre une part d'interprétation et, comme le

(3) *Pues que el habia venido á las Ind ias, y que asi lo habia de proseguir hasta hallarlas.* (*Op. cit.*, 10 de octubre, p. 19.) Il faut renouveler ici l'importante observation déjà faite, que dans tous les documents du temps l'expression *las Indias,* les Indes, signifie les Antilles ; c'est par ce nom seul qu'on les désignait. Quand Colomb s'en sert, on ne peut assurer qu'il ne parle pas des îles mêmes qu'il voulait découvrir et qu'il a découvertes.

bon évêque avait adopté avec enthousiasme la thèse de Colomb que son objet était de montrer qu'on pouvait aller aux Indes Orientales en naviguant à l'ouest, on peut se demander si, inconsciemment, il n'a pas donné aux assertions qu'il reproduit, en les abrégeant, un tour plus ou moins favorable à sa propre manière de voir.

Mais ces expressions de *las Indias* sont-elles réellement employées dans le texte du Journal, tel que nous le possédons, dans le sens que nous leur donnons aujourd'hui, celui des Indes Orientales ? Il est permis de se le demander. Le dépouillement de tous les documents postérieurs au premier voyage de Colomb montre que c'est par l'expression de *las Indias* que tout le monde désignait les îles nouvellement découvertes. Dans les procès dits de Colomb, quand les témoins appelés à déposer parlent de *las Indias*, où l'on voulait aller, qu'on cherchait et qu'on découvrit, ce sont les Antilles qu'ils appellent ainsi, et non les Indes Orientales, dont il n'a jamais été question dans celles de ces dépositions relatives à la première entreprise de Colomb. Quand les marins de Palos, de Moguer et de Huelva discutent entre eux, ainsi qu'avec Colomb et Pinzon sur l'existence et la possibilité de découvrir les îles qui furent ensuite découvertes par eux-mêmes et qu'ils appellent *las Indias*, c'est encore des Antilles qu'il est question. Quand les héritiers de Pinzon d'abord, et le fisc ensuite, soutiennent que Colomb n'a trouvé *las Indias* que sur les indications et avec le concours de l'aîné des Pinzon, c'est toujours des Antilles qu'ils parlent et non des Indes Orientales. Il est donc permis de se demander si Las Casas, quand il se sert de cette expression de *las Indias*, dans son analyse du Journal de Colomb, a entendu lui donner un sens différent de celui dans lequel tout le monde l'employait de son temps ? Si telle n'était pas son intention, quand il nous dit que Colomb voulait aller aux Indes, que son but était les Indes, il ne fait que confirmer ce que

toutes les dépositions prises dans les procès en question montrent clairement : à savoir que le but de l'entreprise de 1492 était la découverte des îles appelées ensuite *las Indias*.

En tous cas il est permis de s'étonner que, dans un journal qui serait celui d'un voyage entrepris expressément pour exécuter une chose aussi extraordinaire que celle de passer d'Europe en Asie par une route que personne n'avait faite et qu'on s'était tracée uniquement d'après des données théoriques, les choses y soient présentées de cette manière. Ce n'est pas, il semble, incidemment et par deux ou trois membres de phrase de quelques mots chacune, qui tiennent à peine au sujet, et qui sont faciles à ajouter ou à supprimer, qu'on y ferait connaître l'objet même de l'entreprise, alors surtout que cet objet avait une si grande importance et était d'un caractère si exceptionnel. Ce n'est pas là, il est vrai, que Colomb nous a révélé toute sa pensée, mais on va voir que la pièce dans laquelle il le fait soulève aussi de graves objections.

III. — Ce que dit de ce dessein le prologue au Journal de bord.

C'est, comme on l'a vu, dans la lettre aux Rois Catholiques qui précède son Journal de bord que Colomb déclare catégoriquement que les Indes asiatiques sont l'objet de son expédition et que c'est sur l'ordre des souverains qu'il y va. C'est sur sa proposition, nous dit-il, qu'ils lui auraient donné cette mission. Il les avait renseignés sur les contrées de l'Orient ; il leur avait dit qu'il existait là un Grand Khan qui, à plusieurs reprises, avait demandé qu'on lui envoyât des docteurs versés dans la foi chrétienne, et Leurs Altesses, frappées par ces considérations, lui auraient commandé, en leur qualité de princes chrétiens, qui s'intéressaient au triomphe de la foi, de se rendre dans ces contrées de l'Inde et de se mettre en rapport

avec leurs souverains en vue de les convertir. Ils lui auraient enjoint aussi de ne pas y aller par l'est, comme on le faisait communément, mais d'y aller par la route de l'Occident, qui n'avait jamais été prise (4).

Au premier abord ces déclarations semblent mériter toute créance : elles émanent du Découvreur lui-même, elles sont destinées aux souverains qui lui ont confié la mission qu'il explique et dont il leur rappelle l'objet ; comment douter de leur exactitude ? Si l'expédition n'avait pas eu le caractère que lui donne Colomb, comment aurait-il osé tenir un pareil langage à ceux qui, mieux que personne, savaient à quoi s'en tenir à cet égard ?

Cette remarque serait justifiée, si nous étions certains de connaître le Journal de voyage de 1492 tel qu'il a été écrit originalement ; mais, comme on va le voir, l'analyse par laquelle nous connaissons cet intéressant document n'a pas été faite sur le texte original, que Las Casas ne paraît pas avoir connu. C'est sur une copie que l'évêque de Chiapas a travaillé et une copie qui, elle-même, était défectueuse, puisqu'il y relève des erreurs et des omissions. Quelle preuve avons-nous que cette lettre ait été remise aux Rois Catholiques ? Sa transcription par Las Casas ? Ce serait peut-être suffisant, si le texte authentique des capitulations intervenues entre Colomb et les souverains n'existait pas, ou si ces documents, qui sont des papiers d'État, s'accordaient avec les termes de cette lettre. Mais il n'en est pas ainsi. L'objet de l'expédition, d'après la lettre, était de faire des choses dont il n'est pas dit un mot dans les capitulations (5), et auxquelles, ni ces actes ni ceux qui les

---

(4) Bien que nous ayons déjà cité ce passage, nous le reproduisons ici à cause de son importance : *Y ordenaron que yo no fuese por tierra al Oriente, por donde se costumbra de andar, salvo por el camino de Occidente, por donde hasta hoy no sabemos por cierta fé que haya pasado nadie.* (*Op. cit.*, Vol. I, p. 2. Lettre prologue.)

(5) Thacher dit qu'il n'est pas question du passage aux Indes dans les ca-

suivirent, ne font aucune allusion, de sorte que, si cette lettre est authentique, elle rappelle aux Rois Catholiques qu'ils ont donné à Colomb une mission de la plus haute importance, que non seulement aucune pièce officielle ne constate, mais encore dont l'existence se concilie bien difficilement avec celles que nous possédons.

Cette objection n'est pas la seule qui milite contre l'authenticité de cette pièce. D'où vient-elle ? Les archives espagnoles n'en ont gardé aucune trace ; elle n'existe pas dans les papiers de famille des héritiers et descendants du Découvreur, et, son propre fils, qui avait sous les yeux le Journal de bord de son père, auquel il fait de larges emprunts, la passe sous silence. Elle valait cependant la peine d'être mentionnée. Las Casas seul la connaît, mais il n'est pas sûr de son texte, car les deux transcriptions qu'il en donne varient dans nombre de particularités, peu importantes, il est vrai, mais qui suffisent pour montrer qu'il ne possédait ni la pièce originale, ni le brouillon de Colomb, ni même une copie exacte, à moins, ce qui serait encore plus grave, qu'il se soit permis d'y faire des changements (6).

L'évêque de Chiapas l'a sans doute trouvée dans les papiers que Marie de Tolède et Luis Colon lui avaient con-

---

pitulations parce que cela avait été complètement stipulé dans d'autres pièces: *it was fully included and incorporated in other documents.* (*Columbus*, Vol. I, p. 155.) Malheureusement, personne ne connaît ces autres documents que l'heureux bibliophile américain ; ils auraient cependant richement *illustré* la splendide histoire de Colomb que nous devons à sa munificence.

(6) La première transcription de cette pièce donnée par Las Casas est celle qu'il a faite pour son résumé analytique du Journal de bord ; on la trouve en tête de toutes les reproductions et traductions de ce document. La seconde est celle qu'il a insérée dans son *Historia de las Indias*, Liv. I, ch. XXXV, Vol. I, pp. 261-263. Les différences entre les deux textes sont assez nombreuses, mais peu importantes ; elles sont toutes indiquées en note de la reproduction du Journal de bord dans la *Raccolta Colombiana, Scritti*, Vol. I.

fiés ; mais ce n'est pas une preuve qu'elle ait été écrite au moment du départ de l'expédition et qu'elle ait reçu sa destination nominale. Toutes les pièces auxquelles Luis Colon a touché sont suspectes et nous savons qu'il a touché au Journal de son grand-père, comme aux *Historie* de son oncle ; il voulait publier l'un et il a fait publier l'autre. Si la lettre est authentique, pourquoi n'est-elle pas datée ? et qui l'a mise en tête du Journal ? est-ce Colomb ou son petit-fils ?

Ce n'est pas tout. On relève dans cette lettre extraordinaire des anachronismes bien singuliers dans une pièce adressée aux Rois Catholiques. Colomb leur dit que c'est dans le mois de janvier 1492 qu'ils mirent fin à la guerre contre les Maures et que c'est dans ce même mois de janvier, après avoir chassé les Juifs d'Espagne, qu'ils lui ordonnèrent de partir pour les Indes (7). Or, c'est bien en janvier 1492 que Ferdinand et Isabelle firent leur entrée à Grenade ; mais c'est en mars que le décret d'expulsion des Juifs fut rendu et c'est en avril que les capitulations furent signées. Si la lettre est authentique, elle a été écrite au mois d'août, c'est-à-dire quelques mois seulement après les événements considérables qui y sont mentionnés, et Colomb, qui en avait été le témoin oculaire, aurait ainsi confondu les dates de faits auxquels il était particulièrement intéressé (8).

Ces différentes observations font perdre à cette lettre la

(7) *Este presente año de 1492, despues de Vuestras Altezas haber dado fin à la guerra de los Moros... y haber acabado la guerra en la muy grande ciudad de Granada, adonde este presente año á dos dias del mes de Enero por fuerza de armas vide poner las banderas Reales... en las torres de Alambra... Asi que despues de haber echado fuera todos los Judios de todos vuestros reinos y señorios, en el mismo mes de Enero mandaron Vuestras Altezas á mi que con armada suficiente me fuese à las dichas partidas de Indias.* (*Primer Viage*, NAVARRETE, Vol. I, p. 1 et 2.)

(8) NAVARRETE, *Loc. cit.*, note, et HARRISSE, *Christophe Colomb*, Vol. I, pp. 381-382, ont appelé l'attention sur ces anachronismes.

valeur historique qu'il faudrait lui reconnaître autrement. Si Colomb l'a réellement écrite, dans les termes que nous lui connaissons, elle doit dater de l'époque, où ses idées ayant changé, il voulait faire prévaloir l'opinion que, contrairement à ce que l'on était en droit de conclure des termes de ses capitulations, l'objet de son entreprise était uniquement la découverte d'une route nouvelle pour se rendre aux Indes Orientales.

IV. — Faits qui indiquent que le Journal de bord a dû être remanié et complété après le retour.

Cette circonstance que la lettre prologue rappelle aux Rois Catholiques des choses dont les capitulations, qui devraient en témoigner, ne disent rien, est de nature à faire naître quelques doutes sur l'authenticité du texte que nous possédons du Journal de bord.

Si Las Casas eut sous les yeux le document original, ou simplement une copie fidèle, on peut s'étonner que lui, qui se montre si soucieux de reproduire *in extenso* de nombreuses lettres de Colomb, ne crut devoir faire connaître que sous une forme abrégée le plus important de ses écrits, celui qui importait le plus à sa gloire. Le fait, facile à constater, qu'il a introduit dans ce document des remarques qu'on n'est pas toujours certain de distinguer du texte, et celui qu'il y manque des parties intéressantes, sinon importantes (9), est une autre raison de se deman-

(9) Parmi les interpolations de Las Casas notons, entre autres, la remarque qu'il y avait des îles, comme le croyait Colomb, à l'endroit où la flottille se trouvait le 19 septembre (voyez le Journal de Bord à cette date) et cette observation que, contrairement à ce qu'avance Colomb, il ne pouvait faire chaud par le 42° degré de latitude Nord (Journal de Bord, 21 nov.). Markham a supprimé ce passage, qu'il regarde avec raison comme une bévue (*blunder*) de Las Casas. (*The Journal of. C. C.*, p. 82, note.) On le trouve dans Navarrete, et dans la *Raccolta*. Le 6 septembre, Las Casas écrit dans son analyse

der s'il ne travaillait pas sur une copie qui avait déjà subi des suppressions et peut-être aussi des modifications.

Un fait qui, à ce point de vue, doit fixer l'attention, c'est celui, déjà mentionné, que le Journal de Colomb remis à la reine différait du texte que nous en possédons aujourd'hui. Cela résulte de deux lettres d'Isabelle à Colomb lui-même, l'une en date du 5 septembre 1493, l'autre du 16 août 1494. Dans la première, la reine, qui vient de lire le Journal, se plaint du vague des informations qu'il donne sur la situation des îles découvertes, ainsi que du manque d'indication des degrés, et demande une carte qui la renseignerait davantage. Dans la seconde lettre, qui est très affectueuse d'ailleurs, la reine revient sur ce sujet et dit qu'elle ne connaît ni le nombre des îles découvertes, ni la distance à laquelle elles se trouvent les unes des autres. Le Journal de bord ne contenait donc pas à ce moment ces divers renseignements qui s'y trouvent aujourd'hui!

---

du Journal, que le roi de Portugal était sans doute jaloux que Colomb fût entré au service de l'Espagne, ce qui n'était sûrement pas dans le texte de Colomb. M. Harrisse a aussi remarqué que les dénominations de *Lucayes*, *Peña de los Enamorados*, *Rio Tejo*, *Cabo Frances*, sont également des interpolations. (*Christophe Colomb*, Vol. I, p. 417, n.) Elles sont, en effet, postérieures à la découverte. Le 8 octobre Las Casas constate la distance parcourue, d'après le Journal, et fait cette remarque singulière : si le texte dit vrai : *si no esta mentirosa la letra.* Dans ces exemples les interpolations se laissent voir facilement ; mais dans bien d'autres cas elles peuvent nous échapper.

Quant aux suppressions, elles sont nombreuses, son plan l'y obligeait d'ailleurs ; mais on peut se demander si elles ont toujours été faites avec le tact et l'à-propos nécessaires. Ainsi, il a omis le passage, conservé dans les *Historie*, où Colomb dit qu'il avait préparé une seconde lettre, relatant sa découverte, destinée aux Rois Catholiques pour le cas où son navire se serait perdu ; il omet aussi de dire que la grande quantité de fucus rencontrée le 21 septembre avait fait croire à Colomb qu'on était près de la terre, particularité qu'il mentionne dans son *Historia*, Vol. I, p. 271, et qui a son intérêt, parce qu'elle rappelle ce que Vasquez de La Frontera avait dit à Palos avant le départ de l'expédition. Voyez ci-dessus, Étude IV, note 31.

Tous ces faits autorisent la supposition que la rédaction définitive du Journal de bord n'a eu lieu qu'après le retour de l'expédition. Les observations que la reine fit à Colomb, à propos des indications qu'elle ne trouvait pas dans ce document, ne s'expliqueraient pas autrement. Ce serait alors que le Journal aurait été remanié et complété pour le mettre au point où Las Casas le trouva. Dans ces conditions, on comprend la brièveté des passages relatifs à la recherche des Indes, qui n'ont pu être introduits facilement dans une relation, déjà rédigée, dont chaque page, pour ainsi dire, indique que ce n'était pas là l'objet que l'on avait en vue. De là, aussi, la nécessité de la lettre prologue qui, en précisant nettement le caractère attribué à l'expédition, suppléait à l'insuffisance du Journal sur ce point.

V. — Autre fait de ce genre : le double compte de distances que Colomb aurait tenu.

Parmi les diverses particularités enregistrées dans le Journal de bord qui sont de nature à entretenir les doutes que les remarques précédentes font naître, sur l'authenticité du texte dont Las Casas a fait l'analyse, il faut mentionner celle relative au double loch que Colomb aurait tenu pour dissimuler une partie de la route que l'on faisait à ceux qu'il voulait entraîner jusqu'aux Indes sans trop les effrayer. Pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnaîtra aisément que cette tromperie, qu'on s'est habitué à considérer comme une ingénieuse supercherie, n'était pas praticable. En premier lieu, ce n'est pas le capitaine d'un navire et encore moins l'amiral d'une flottille qui relève le compte des distances parcourues chaque jour. C'est là le travail des pilotes. Il y en avait plusieurs à bord de la *Capitana*, qui, sans doute, faisaient le point à tour de rôle.

Colomb se serait donc entendu avec eux pour tenir son compte en partie double. Cela semble déjà assez invraisemblable. Mais en admettant que cette entente ait pu se faire, à quoi cela aurait-il servi, puisqu'il y avait deux autres navires dont les pilotes tenaient, indépendamment les uns des autres, le compte des distances parcourues? Cette observation suffit pour montrer que la ruse dont on fait honneur à Colomb, — y a-t-il bien de quoi? — d'après le Journal, tel qu'il existe aujourd'hui, n'a pu être pratiquée. Le Journal même le laisse voir, car, à la date du 25 septembre, il constate que le pilote du bord et quelques-uns de ses marins se mirent à pointer la carte routière. Il y a là évidemment, une supercherie; mais elle pourrait bien consister dans l'invention d'un fait qui a pu trouver difficilement place dans le Journal original de ce mémorable voyage et qui a dû y être introduit à dessein.

Remarquons à ce sujet que Las Casas, dans son analyse, donne quelquefois les distances parcourues par les deux autres navires. Où prend-il ces indications? Dans le Journal qu'il résume? Mais alors ce Journal n'a pas été tenu jour par jour comme il devait l'être, car Colomb n'a pu apprendre que plus tard les calculs des pilotes de la *Pinta* et de la *Niña*. Il y a là une autre preuve que le Journal de bord de la fameuse expédition a été complété après coup.

Supposons, cependant, que Colomb ait réellement tenu son Journal en partie double, ce procédé, assez singulier de la part d'un amiral, ne pouvait le mener bien loin, car s'il était possible d'escamoter de cette manière quelques dizaines ou même quelques centaines de lieues, on ne pouvait en dissimuler 800 ou 1.000, ce qui aurait été nécessaire, si Colomb avait voulu franchir la distance à laquelle lui-même a placé les extrémités de l'Asie Orientale, dans l'exposé qu'il a fait, plus tard, de sa thèse cosmographique. D'après cet exposé, l'espace maritime qui séparait les

Açores ou les îles du Cap Vert des extrémités orientales de l'Asie, formait le tiers de la circonférence du globe, soit 120 degrés (10). Mais, dans son voyage, Colomb comptait ses distances des Canaries (11) qui sont à 10 degrés plus à l'est. C'est donc, d'après ses propres calculs, 130 degrés ou 1.950 lieues qu'il avait à franchir pour atteindre l'Asie, puisqu'il ne donnait au degré que 15 lieues ou 60 milles (12). S'il avait donné au degré sa longueur véritable, 20 lieues marines, la distance à parcourir eût été bien plus grande. Eh bien! prenons le Journal de bord de Colomb et voyons à quelle distance il nous dit être arrivé au but qu'il poursuivait.

Nous avons vu qu'il avait d'abord estimé que la terre qu'il cherchait se trouvait à 700 ou 800 lieues, au plus, des Canaries. Admettons, puisque cette thèse a été soutenue, que la terre ainsi cherchée n'était pas le but qu'il poursuivait et que l'on doit y voir seulement cette terre de « grande utilité », dont parle Fernand Colomb, qui devait se rencontrer sur la route de son père. Colomb ne la trouva pas et continua son chemin. Le 1er octobre, il n'avait encore fait que 707 lieues. Dix jours après il dé-

---

(10) F. Colomb, ch. VI. Nous avons exposé, avec toutes les preuves à l'appui, le système cosmographique de Colomb dans la première de ces *Nouvelles Études*, ainsi que dans notre *Toscanelli and Columbus*, p. 91 et sq. Il n'y a d'ailleurs aucune contestation à ce sujet.

(11) Le Journal de bord montre cela nombre de fois. Las Casas précise le fait : en disant que Colomb comptait ses distances à partir de l'île de Fer, la plus occidentale des Canaries : *las cuales estaban de la isla del Hierro, que es la más occidental de las islas de Canaria*. (*Historia*, Liv. I, chap. XXXVI, Vol. I, p. 268.)

(12) Pour ses théories scientifiques, Colomb avait adopté, comme on l'a vu ci-dessus, le module d'Alfragan de 56 milles 2/3 au degré. Mais, dans la pratique, il en comptait 60. Son Journal de bord donne à chaque instant la conversion des lieues en milles d'après cette règle. Le mille de Colomb était le mille italien, dont il entrait quatre à la lieue. Aucun de ces faits n'est contesté. Il ne s'agit ici que des distances d'après Colomb et non des distances véritables.

couvrait San-Salvador ; il avait fait alors 1.116 lieues et considéra qu'il était arrivé à la région qu'il cherchait (13). Sans pousser sa navigation plus loin, dans la direction de l'ouest, il se met à la recherche d'autres îles et découvre successivement Cuba et Haïti. Il revient alors en Europe et raconte qu'il est allé jusqu'aux extrémités de l'Asie, où il s'était proposé de se rendre, et qu'il a découvert les Indes. Or, d'après son propre système cosmographique, il lui restait plus de 800 lieues à faire pour atteindre cette région.

Que devient, devant tous ces faits, dont rien ne peut détruire la portée, la thèse que Colomb était parti pour aller à la découverte d'une route nouvelle conduisant aux Indes et qu'il ne chercha pas autre chose ?

VI. — Dans les lettres à Santangel et à Sanchez, Colomb se borne à dire qu'il revient des Indes.

On est tout d'abord porté à croire que c'est par la lettre prologue du Journal de bord, où Colomb a si nettement affirmé que le passage aux Indes était l'objet de son entreprise, que cette opinion s'accrédita ; mais, outre que nous sommes en droit de croire que cette lettre a été ajoutée plus tard au Journal, ce Journal même étant resté inconnu aux contemporains, n'a pu exercer aucune influence sur l'opinion qu'on se fit de l'entreprise de 1492, au moment où on en connut les résultats. C'est donc par les premières lettres que Colomb écrivit pour annoncer sa découverte et par ce que lui et ses compagnons rappor-

(13) Il l'écrit aux Rois Catholiques et son Journal de bord témoigne du fait. Ce journal ne dit pas expressément le nombre de lieues qu'on avait faites à l'arrivée à San-Salvador ; mais il fournit les éléments du calcul. Ainsi, il y est constaté que le 1er octobre on avait fait 707 lieues et on y trouve le nombre de lieues fait chaque jour jusqu'au 12 à 2 heures du matin.

tèrent que cette opinion se forma. La lettre qui précède le Journal de bord, tel qu'il existe aujourd'hui, ne put exercer aucune influence sur la manière de voir des contemporains.

Nous connaissons deux de ces premières lettres de Colomb, écrites toutes deux dans les derniers jours du voyage de retour. L'une est celle à l'*Escribano de Racion*, Luis de Santangel, l'autre, celle adressée au trésorier Raphaël Sanchez (14). Reçues à Barcelone en avril 1493, avant l'arrivée de Colomb dans cette ville, où se trouvaient alors les Rois Catholiques, ces deux lettres furent immédiatement imprimées, la première, celle à Santangel, à Barcelone même, vraisemblablement; l'autre, celle à Sanchez, à Rome et ailleurs, dans une traduction latine faite par Leandro Cosco, datée du 29 avril 1494 (15).

Il n'est pas douteux que ce fut principalement par ces deux versions, notamment par la seconde, qui eut une grande et rapide publicité, que le monde apprit l'étrange découverte et que se forma la première idée qu'ont eut de son importance et de son caractère. Colomb y dit qu'il est passé aux Indes; qu'il y a découvert de nombreuses îles dont il a pris possession aux noms des Rois Catholiques; que ces îles ne sont pas éloignées des possessions du Grand Khan et que leurs habitants sont des Indiens; mais il ne dit ni qu'il avait été envoyé aux Indes, ni qu'il s'était proposé d'y aller. Cette réserve n'est pas sans signi-

---

(14) Nous prenons ici ces documents tels qu'ils étaient connus à l'époque. La lettre à l'*Escribano de Racion* et celle au trésorier Sanchez n'en forment qu'une sous deux adresses différentes. Il est certain que cette lettre fut envoyée par Colomb à Santangel ; mais on ne peut affirmer qu'il l'ait aussi adressée à Sanchez. et il se peut que ce soit après sa réception à Barcelone qu'on en ait fait une copie qui fut publiée sous le nom de lettre à Sanchez. Pour notre objet cela importe peu, et il est utile de maintenir la distinction, parce que, dans les publications du temps, il y a quelques différences entre ces deux versions du même document.

(15) Voyez sur ces deux lettres les *Sources* de la présente Étude, nos 1, 2 et 3.

fication, quand il s'agit de déterminer comment s'accrédita l'opinion que les Indes avaient été l'objectif de Colomb et qu'il s'était tracé d'avance un plan pour s'y rendre. Il faut donc noter que ce n'est pas par les deux lettres dites à Santangel et à Sanchez que Colomb émit la prétention, qu'il soutint plus tard, d'avoir mis à la voile pour se rendre aux Indes par une route nouvelle.

Mais la distinction entre le fait qu'on revient d'une région et celui qu'on s'était proposé d'y aller, ne se laisse pas facilement saisir, et Colomb va pouvoir passer facilement d'une assertion à l'autre. Dans les deux lettres en question il se borne à la première : c'est le point de départ de la légende.

VII. — Relations perdues de Colomb où il dit que son intention était de se rendre aux Indes.

La lettre à Santangel, sous ses deux formes, n'est pas la seule que Colomb écrivit pour annoncer son retour et l'heureuse issue de son expédition.

Le 14 février, se croyant en danger de périr, il prépare deux relations sommaires de sa découverte, dont l'une est jetée à la mer dans un tonneau. Le 15 ou le 18, il écrit ou date de l'un de ces deux jours celle de ses relations connue aujourd'hui sous le nom de lettre à *l'Escribano de Racion* (16). Il est à croire qu'il se proposait de l'expédier

---

(16) La lettre, telle qu'elle est publiée sous ses deux formes, est datée du 15 février 1493 en vue des îles Canaries. Mais on a vu au paragraphe des *Sources* qu'il y a des raisons très sérieuses de croire qu'il y a une erreur de copiste dans cette mention. La première, c'est que le 15 février Colomb n'était pas dans le voisinage de l'une des Canaries, mais près de Sainte-Marie des Açores, et qu'il s'en était parfaitement rendu compte, ainsi qu'en témoigne son Journal de bord. Colomb n'a donc pu dater sa lettre d'un lieu où il savait qu'il n'était pas. Une autre raison, c'est que Colomb était malade et que la mer était encore très grosse, deux circonstances qui rendent peu probable la rédaction ou la copie autographe d'une lettre de l'importance et

après avoir atterri à l'île où il arriva le 18 ; mais, si telle fut son intention, il ne put la réaliser, car l'attitude hostile des autorités portugaises l'obligea à s'éloigner. Il y revint le 21, et, ne pouvant encore débarquer, il reprit la mer. Du 25 au 26, il navigua à l'est par un temps assez favorable. Le 27, la tempête commence à s'élever et pendant plusieurs jours de brusques sautes de vents le jettent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le 3 mars, après avoir essuyé une bourrasque qui le mit dans un péril imminent, il se trouva à proximité des côtes du Portugal. Le lendemain, 4 mars, malgré la tempête qui avait encore augmenté, il parvint à entrer dans le Tage et alla mouiller à Rastello, à quelque distance dans l'intérieur du fleuve.

Le jour même de son entrée dans ce petit port, qui est celui de Lisbonne, Colomb ajoute à sa lettre du 15/18 février un post-scriptum dans lequel il dit qu'il a résolu d'écrire de là à Leurs Altesses (17). Du 4 au 13 il communique avec les autorités ; il voit le roi, puis la reine, ainsi que nombre d'autres personnages, et envoie un courrier aux Rois Catholiques avec une lettre leur annonçant sa découverte (18). Le 13 il remet à la voile, le 15 il arrive à Palos et envoie un autre courrier aux souverains (19).

---

de l'étendue de celle qui nous occupe. Ajoutons que l'un des deux manuscrits anciens de cette lettre que nous possédons, celui de Simancas, porte : *Sobre las Islas de Canaria*, *quince de Febrero*, l'autre, celui de Valence, porte : *Sobre la isla de Santa-Maria, 18 de Febrero 93*. Il est donc possible que le copiste du texte reçu de Colomb ait pris un 8 pour un 5 et que de *Santa-Maria* ou *Stamaria*, comme il semble y avoir, il ait fait *Canaria*. Voir le *Columbus* de Markham, p. 131, note, et ci-dessus le nº 1 des *Sources*.

(17) *Adonde acordé de escribir á sus Altezas*. (Post-scriptum de la lettre à Santangel. NAVARRETE, Vol. I, p. 174.)

(18) *E subito espedi un corriero a'Re Catolici con la nuova della sua venuta.* (F. COLOMB, *Historie*, ch. XXXIX, fol 82 recto.) Ce témoignage est complété par celui de Januarius, sur lequel nous revenons plus loin, où l'on voit qu'en arrivant à Lisbonne, Colomb écrivit aux souverains de Castille. (*Fonti italiane*, Vol. I, p. 142, in *Raccolta*.)

(19) F. COLOMB, *Historie*, ch. XLI, fol. 84 verso ; HERRERA, Déc. I, Liv. II, ch. III.

Après être resté quelque temps dans ce petit port, il part pour Séville, où il arrive le 31 mars et où il reçoit une missive des souverains, datée du 30, lui accusant réception de ses lettres, — *vimos vuestras letras*, — au pluriel, et l'invitant à se rendre à Barcelone (20).

De quelles lettres les souverains parlent-ils ? On a supposé qu'il s'agissait de celles adressées à Santangel et à Sanchez (21) ; mais la forme de ces deux lettres ne prête pas à cette hypothèse. Colomb s'y adresse, il est vrai, à une personne qui n'est pas nommée, mais qui n'est assurément ni le Roi ni la Reine, puisqu'il l'appelle : Monsieur — *Señor*, — et qu'à différentes reprises il mentionne à la troisième personne les souverains, dont il parle dans un style qui indique bien que ce n'est pas à eux qu'il s'adresse. Pourquoi, d'ailleurs, Colomb aurait-il pris cette façon détournée de faire connaître aux Rois Catholiques une nouvelle de l'importance de celle qu'il avait à leur annoncer ? Dans la position qu'il occupait, il ne pouvait y avoir aucune raison de procéder ainsi. Son rang d'amiral lui donnait le droit de communiquer directement avec ses souverains. Il avait déjà été en rapports personnels avec eux ; il n'était pas timide et revenait triomphant d'une entreprise qu'il avait eu bien de la peine à faire accepter. A tous ces titres, il devait tenir particulièrement à annoncer lui-même sa découverte. Enfin, ne nous dit-il pas lui-même qu'il écrivit à Leurs Altesses et n'est-ce pas à elles que son Journal de

(20) *Carta mensagera de los Señores Reyes Catolicos a Don Cristobal Cólon.* (NAVARRETE, Vol. II, n° XV, p. 21.) La phrase *vimos vuestras letras* ne signifie pas *nécessairement* que les lettres dont parlent les souverains leur étaient personnellement adressées ; mais, pour les raisons indiquées, cela paraît certain. Dans l'hypothèse contraire, il faut supposer non seulement que Colomb n'avisa pas directement les Rois, mais que ceux-ci qui, eux, lui écrivaient directement, répondaient à des lettres qui ne leur avaient pas été adressées.

(21) HARRISSE, *Christophe Colomb*, Vol. I, p. 419. Voyez aussi, Vol. II, pp. 12 et 13.

bord est adressé ? Pourquoi aurait-il agi autrement en leur envoyant le résumé de ce même Journal ?

Il faut donc admettre que ces lettres de Colomb par lesquelles les souverains apprirent sa découverte, et dont ils parlent dans leur communication du 30 mars, leur étaient directement adressées, et ne peuvent être confondues avec celle remise à Santangel, que l'on suppose avoir été adressée également à Sanchez. Il est évident, dès lors, qu'il s'agit de la lettre expédiée de Lisbonne que mentionne le post-scriptum de celle à l'*Escribano de Racion*, et de la lettre qui dut être envoyée de Palos. En ce qui concerne la première, cela est certain. En effet, le texte des Archives de Simancas de la lettre à l'*Escribano de Racion*, que Navarrete a publié le premier et qu'il dit être le texte original (22), porte la suscription suivante, de la main d'un bibliothécaire ou archiviste de l'époque : « Cette « lettre concernant les îles trouvées dans les Indes fut « envoyée à l'Escribano de Racion par Colomb, avec une « autre pour Leurs Altesses (23). » Ainsi qu'il le dit dans le post-scriptum mentionné ci-dessus, Colomb écrivit de Lisbonne aux souverains et leur fit parvenir sa lettre sous le couvert de celle qu'il adressait en même temps à Santangel.

Cette lettre et celle envoyée de Palos étaient vraisemblablement copiées l'une sur l'autre, et, comme elles n'existent plus, nous n'en connaissons pas la teneur ; mais il existe un témoignage qui montre que Colomb y disait ce qu'il ne dit pas dans la lettre à Santangel, à savoir que

---

(22) *Está copiado literalmente del documento original que obra en este Real Archivo de Simancas.* (Navarrete, Vol. I, p. 175.)

(23) *Esta carta envió Colon al Escribano de Racion de las islas halladas en las Indias é otra de Sus Altezas.* (Navarrete, Vol. I, p. 175.) D'après la transcription de Navarrete il y aurait *é otra ;* mais il devait y avoir e, avec le tilde, (en ou dans). Les deux textes imprimés de cette lettre, l'in-folio et l'in-quarto, portent *a*.

son expédition avait eu pour objet le passage aux Indes par l'Occident. Ce témoignage est celui de ce Januarius, cité plus haut, qui dit avoir vu la lettre de Lisbonne (24). Ici encore, donc, ce serait de Colomb seul que viendrait l'assertion que son entreprise avait le caractère scientifique qui lui est attribué, et son assertion à cet égard reste toujours dépourvue d'une sanction provenant d'une autre source.

VIII. — Le témoignage de Januarius.

Voyons maintenant ce que dit ce Januarius, dont le témoignage contredit celui de tous les documents connus relativement au but que se proposait Colomb et confirme celui de ce dernier.

Januarius était le frère de l'ambassadeur du duc de Ferrare auprès de Ludovic le Maure, de Milan ; il avait pour instruction d'écrire à chaque courrier, et la lettre par laquelle il apprend à son frère la grande découverte est du 9 mars (25). Il y dit « qu'au mois d'août dernier le « roi, à la prière de ce Colomb, fit équiper quatre petits « navires pour naviguer, d'après ce qu'il disait, en ligne « droite vers l'ouest, pour aller aborder en Orient »: *per dritta linea per Ponente per fine che venesse allo Oriente.* La terre étant ronde, ajoutait Januarius, il devait forcément arriver à la partie orientale (26).

Si Januarius tenait ces renseignements de quelque per-

---

(24) Voir sur la lettre de Januarius le paragraphe suivant.

(25) Comme Januarius parle d'une lettre de Colomb venant de Lisbonne où elle n'a pu être écrite que le 4 mars au plus tôt, M. Harrisse a supposé qu'au lieu de mars il faut lire avril (*Christophe Colomb*, Vol. II, p. 6), ce qui est assez vraisemblable, quoiqu'il soit possible, à la rigueur, qu'une lettre parvienne de Lisbonne à Barcelone en quatre jours.

(26) Voyez la lettre de Januarius, dans Berchet, *Fonti*, Vol. I, p. 141, *in Raccolta*, et dans le *Christophe Colomb* de Harrisse.

sonnage en position d'être renseigné à cet égard, nous aurions, dans sa lettre, un témoignage authentique que l'expédition de 1492 avait réellement les Indes pour objet et qu'elle était motivée par des considérations d'ordre théorique ou scientifique. Malheureusement, il y a lieu de douter que ce soit là la source de ses informations, car il termine sa lettre en disant que de Lisbonne, Colomb, « a « écrit *ceci* au seigneur roi » — *ha scripto questo a questo S*[re] *Re*, — et que lui, Januarius, a vu la lettre — *io ho vista la littera.* Ce serait donc par cette lettre de Lisbonne, aujourd'hui perdue, que ce Januarius aurait appris ce qu'il écrit à son frère, et nous aurions là une autre preuve que, dans cette première relation adressée aux Rois Catholiques. Colomb s'est montré plus explicite et plus affirmatif que dans sa lettre à Santangel ou à Sanchez, sur le but qu'il donne à son entreprise. Mais, dans ce cas aussi, la confirmation que nous cherchons des assertions de Colomb sur ce point, et que l'on trouverait autrement dans la lettre de Januarius, nous échapperait encore.

Il faut dire, cependant, que Januarius paraît avoir mêlé aux informations qu'il emprunte à la lettre de Lisbonne, d'autres indications qui n'ont sûrement pas cette provenance, car il n'a pu lire dans aucune lettre venant de Colomb que son expédition se composait de quatre navires et qu'elle passa par le détroit de Gibraltar. Il reste donc quelques doutes sur l'origine des informations que Januarius communiqua à son frère ; elles ne viennent certainement pas toutes de Colomb ; mais viennent-elles d'une source plus sûre ? En tous cas, il crut, comme nous voyons que les Rois Catholiques le crurent, tout d'abord, que les découvertes de Colomb avaient été faites aux Indes.

IX. — C'est après le retour de Colomb que les documents mentionnent pour la première fois les Indes.

Nous avons dit que la légende de la recherche des Indes par Colomb s'était formée graduellement, et que Colomb lui-même semble n'être arrivé que par étapes successives à dire ou à croire que les Indes avaient toujours été son but. On voit la thèse apparaître dans la lettre à Santangel et à Sanchez, destinée à faire connaître la grande découverte, mais là elle n'a pas encore une forme bien nette. Si Colomb est fixé sur ce qu'il croit avoir découvert, il ne dit pas que c'est cette découverte qu'il avait originellement en vue. A Lisbonne, où il s'arrête, il n'est question que de Cypangu et d'Antilia. A Palos, où il arrive le 15 mars, il écrit au duc de Médina-Celi qu'il a réussi dans son entreprise (27) et se prépare à aller trouver les souverains qui sont à Barcelone. Avant de quitter son navire il y reçoit la visite des Inquisiteurs et d'un habitant de Moguer, Cabezudo, avec lequel il avait été en rapports lors de son départ, et il s'empresse de leur donner des renseignements sur son expédition. Il leur montre l'or qu'il rapporte, il leur fait voir les Indiens qu'il ramène ; mais il ne leur dit pas qu'il revenait des Indes Asiatiques et qu'il avait trouvé une nouvelle route pour y aller ; il ne leur parle que des îles qu'il a découvertes (28).

(27) Ceci n'est qu'une supposition, basée sur le fait que le 19 mars, cinq jours après l'arrivée de Colomb, le duc écrivait aux Rois Catholiques que ce Génois, qui était parti pour aller aux Indes, en était revenu. Comme la lettre du duc est datée du château de Cogolludo, qui est à deux pas de Palos, il est évident qu'il avait déjà communiqué avec son ancien protégé. L'assertion du duc que Colomb était parti pour aller chercher les Indes aurait une grande importance si sa lettre était antérieure au retour de l'expédition ; mais comme il ajoute que Colomb avait trouvé ce qu'il cherchait, ce qu'il ne pouvait savoir qu'après avoir communiqué avec lui, son témoignage ici ne fait que refléter celui de Colomb même. Voyez cette lettre, note 110, de l'Etude III ci-dessus.

(28) Déposition de Cabezudo, Moguer, 12 février 1515, dans les *Pleytos de*

On a vu qu'il y a toute raison de croire que Colomb avait tenu un autre langage aux Rois Catholiques dans la lettre de Lisbonne, aujourd'hui perdue, que Januarius assure avoir vue, et d'après laquelle c'était aux Indes que l'expédition devait se rendre et que c'était là que se trouvaient les îles dont le nouvel amiral annonçait la découverte.

Comme Januarius, les souverains semblent avoir tout d'abord ajouté complètement foi à tout ce que Colomb leur avait dit à cet égard, car dans la lettre du 30 mars 1493 mentionnée ci-dessus, qui est la première qu'ils lui écrivirent après son retour, et où ils l'engagent à venir les rejoindre à Barcelone, ils parlent de ses découvertes comme ayant eu lieu aux Indes mêmes : *en las Indias*. Jusqu'alors ils n'avaient donné à Colomb que le titre de capitaine : *nuestro capitan* (29). Maintenant, ils l'appellent « notre amiral de la mer Océane, vice-roi et gouver- « neur des îles qui ont été découvertes dans les Indes (30) », formule qui montre qu'à ce moment les souverains croyaient que Colomb avait conduit son expédition jusqu'aux Indes et que les îles découvertes par lui se trouvaient aux extrémités de l'Asie Orientale.

Remarquons ici que cette lettre du 30 mars est la première des pièces officielles, se rapportant à l'expédition de 1492, où figure la dénomination des Indes. On ne la rencontre dans aucun des documents antérieurs au départ de Colomb ; mais, dès son retour, on la retrouve dans tous.

Colon, Vol. II, pp. 17-20. Cabezudo se sert de l'expression d'Indiens ; mais c'est en 1515 qu'il faisait sa déposition et, à cette époque, c'est par ce nom qu'on désignait les indigènes des Antilles ; pour les contemporains cette expression n'a pas d'autre sens.

(29) Voyez les ordres du 30 avril 1492 pour armer et équiper les caravelles de Colomb. NAVARRETE, Vol. II, n[os] VII, VIII et autres.

(30) *El Rey é la Reina : D. Cristobal Colon, nuestro Almirante del mar Oceano, é Visorey y Gobernador de las Islas que se han descubierto en las Indias*... (NAVARRETE, *Viages*, Vol. II, n° XV, p. 21.)

Ainsi, Colomb, auquel, avant son expédition, on donne un titre qui n'indique que d'une manière vague l'espace maritime dans lequel il doit faire ses découvertes, Colomb auquel on interdit de se porter du côté des possessions portugaises de la Mine, ce qui indique qu'on ignorait si les mers d'Afrique devaient faire partie du champ de ses recherches, Colomb, aussitôt après avoir annoncé sa découverte, est désigné officiellement par des titres qui, pour la première fois, font de la mer des Indes le théâtre de ses explorations.

Ou les mots n'ont aucune valeur précise, ou cela signifie que les Rois Catholiques ne savaient pas, à l'origine, dans quelle partie de la mer Océane Colomb se proposait d'entreprendre des recherches, et qu'ils n'ont su qu'il avait été aux Indes — ou qu'il croyait y avoir été, ce qui revient au même, — qu'après avoir pris connaissance de ses premières relations (31).

Que devient alors le grand dessein de Colomb, ce dessein qu'il aurait sucessivement proposé à diverses cours et qui consistait à aller directement aux Indes en traversant l'Atlantique ? Il semble donc que cette soudaine apparition du nom des Indes dans les documents officiels, immédiatement après le retour de Colomb, doive être considérée comme une indication équivalant à une preuve

---

(31) Dans le rapport que le licencié Villalobos fit au Conseil des Indes sur le procès que Diego Colomb et après Luis Colon firent à la couronne en revendication de certains droits, il est dit que Colomb, au retour de son premier voyage, affirma avoir découvert les Indes et que les souverains le crurent. Ce mémoire est très hostile à Colomb et est d'une grande partialité pour Pinzon, qui, d'après le rapporteur, aurait eu le premier l'idée d'aller aux Indes. Mais cela ne détruit pas la portée de l'assertion de ce magistrat qui, après avoir conduit en personne l'enquête ordonnée à propos de ce procès, dit que c'est à son retour que Colomb parla de la découverte des Indes et que c'est ce qui motiva le renouvellement de ses privilèges. Le rapport de ce Villalobos est du 31 mars 1536. M. Duro l'a donné à l'appendice I de son *Pinzon*, 1892, in-18, p. 129.

qu'il n'avait pas été question originairement d'un passage à la région des épices ou aux possessions du Grand Khan. Nous verrons tout à l'heure ce que les contemporains ont pensé de la prétention de Colomb d'avoir voulu aller aux Indes et d'y avoir été.

X. — Les Rois Catholiques reviennent sur leur première opinion au sujet des Indes.

La croyance que Colomb avait été aux Indes, croyance que les Rois Catholiques partagèrent tout d'abord et qui fut aussi celle de ceux que les premières relations du héros du jour avaient si vivement impressionnés, ne tarda pas à faire place à une appréciation plus judicieuse du grand fait qui venait de se produire.

Et il est curieux de noter que ce sont les Rois Catholiques qui semblent avoir été les premiers à revenir de leur erreur. A peine Colomb était-il arrivé à Barcelone et leur eut-il rendu compte de sa découverte, qu'on remarque qu'ils n'en parlent plus comme ils l'avaient fait auparavant. Quand ils lui écrivaient, le 30 mars, de venir les trouver à Barcelone, c'est aux Indes mêmes qu'ils plaçaient ses découvertes — *en las Indias*; mais sous cette forme et avec cette signification, cette expression caractéristique ne se retrouve plus dans aucune pièce subséquente. Moins de deux mois après la lettre du 30 mars, quand les souverains mentionneront les îles nouvellement découvertes, ce n'est plus aux Indes qu'ils les placent, mais simplement dans les parages des Indes — *en la parte de las Indias*. C'est ainsi que dans la cédule du 20 mai 1493, accordant à Colomb de nouvelles armes, il est appelé : « notre ami-« ral des îles et terre ferme découvertes par nos ordres et « à découvrir dans la mer Océane, dans les parages des « Indes (32) ». Notons que dans cet acte, destiné à hono-

(32) Navarrete, Vol II, n° XX, p. 36.

rer celui qui venait d'ajouter de nouvelles possessions au domaine royal, il n'est fait aucune allusion à la découverte qu'il aurait faite d'une nouvelle voie pour se rendre aux Indes des Épices, alors que c'était nécessairement le cas de le faire s'il revenait, comme il le disait, des îles de l'Asie Orientale. Les Rois auraient-ils omis une mention aussi importante si elle eût été justifiée ?

Trois jours plus tard, les souverains, prenant des dispositions pour armer une nouvelle flotte, disent qu'elle est destinée « aux îles et terre ferme qui ont été découvertes et seront découvertes dans la mer Océane, dans les parages des Indes (33) ». Enfin, le 28 de ce même mois, lorsqu'ils confirment à Colomb les privilèges qui lui avaient été accordés antérieurement, ils répètent qu'ils lui sont acquis pour les régions découvertes et à découvrir « dans les parages des Indes (34) ».

Ce changement de langage laisse clairement voir que, si les souverains crurent, d'abord, que Colomb avait accompli le passage aux Indes, qu'il croyait avoir fait, ils ne tardèrent pas à considérer les choses autrement. Leurs négociations avec le Saint-Siège en sont une preuve.

XI. — Les Bulles confirmant aux Rois Catholiques la possession des nouvelles terres découvertes ne les placent pas aux Indes.

Conformément aux usages du temps, les Rois Catholiques devaient demander au Pape de reconnaître et de sanctionner leur droit de possession sur les nouvelles contrées que Colomb venait d'ajouter à leur couronne, ainsi que sur celles qu'il pourrait encore découvrir ; ils ne perdirent pas de temps à le faire.

---

(33) *Op. cit.*, Vol. II, n° XXII, p. 38.

(34) *Op. cit.*, Vol. II, n° XLI, p. 57. Cette expression de *en la parte de las Indias* n'est d'ailleurs qu'une forme de langage à laquelle on ne donnait pas un sens littéral.

Nous ne connaissons pas les instructions qu'ils envoyèrent à cette occasion à leurs ambassadeurs à Rome, qui étaient alors Bernardino de Carvajal et Ruiz de Medina ; mais nous connaissons un discours que l'un d'eux fit à Rome trois semaines après avoir obtenu les Bulles qu'il était chargé de demander, et nous voyons que les îles nouvellement découvertes y sont décrites, non comme étant aux Indes, ni même comme se trouvant dans les parages des Indes, mais simplement dans la direction des Indes — *versus Indos* (35). On est donc fondé à dire que c'est ainsi que les instructions des ambassadeurs désignaient ces îles, et que c'est ainsi qu'ils en parlèrent au Saint-Père. Le langage des bulles confirme cette induction.

Ces bulles sont au nombre de trois; dans la première, celle *Inter cætera*, qui est du 3 mai 1493, il est dit que le roi Ferdinand et la reine Isabelle dépêchèrent Colomb avec des navires et des hommes qui « faisant toute dili-« gence, naviguèrent par les régions occidentales de la mer « Océane, vers les Indes, et, à ce que l'on dit, découvrirent « des îles très éloignées et même des terres fermes qui, « jusqu'à ce temps, n'avaient pas été découvertes (36). »

---

(35) Carvajal (Bernardo). *Oratio super præstanda solenni obedientia sanctissimo D. N. Alexandro papæ VI...* Discours touchant l'assurance solennelle d'obédience... s. l. n. d., petit in-4°, 8 feuillets non chiffrés.

Ce discours fut prononcé le 19 juin 1493, c'est-à-dire six semaines après la promulgation des Bulles demandées. Il fut imprimé aussitôt; mais on n'en connaît aujourd'hui que six exemplaires, dont l'un est à la Bibliothèque nationale, un autre appartenait à M. Harrisse qui a décrit l'ouvrage dans la plaquette suivante : *Un rarissime americanum* Paris, Techner, 1897, 8°, p. 10. Voici le passage cité ; nous l'empruntons à cette brochure :

Subegit quoque sub eis Fortunatas Insulas, quarum fertilitatem mirabilem esse constat. Ostendit et nuper alias incognitas versus Indos : [Le Christ] a soumis à leur domination les îles Fortunées, dont la fertilité admirable a été constatée. Et il a révélé dernièrement d'autres îles vers les Indes.

(36)... *Per partes occidentales, ut dicitur, versus Indos, in mari Occeano navigantes, certas insulas remotissimas et etiam terras firmas quæ per alios hactenus repertæ non fuerant.* (Navarrete, Vol. II, n° XVII, p. 24 ; Berchet, *Fonti*, Vol. II, p. 5.)

Dans la seconde Bulle, celle *Eximie devotionis*, qui est également du 3 mai, et qui n'est qu'un abrégé de l'autre, il est simplement dit que le Saint-Père reconnaît au roi Ferdinand et à la reine Isabelle la souveraineté de « toutes « les terres fermes et îles lointaines et inconnues, situées « vers les régions occidentales, dans la mer Océane, et « qui ont été ou seront découvertes par vous ou par vos « soins... qui ne seraient pas sous la domination de quel- « que prince chrétien (37). »

La troisième Bulle, qui fut accordée le lendemain des deux autres, le 4 mai, commence comme celle *Inter cætera* qu'elle répète en grande partie ; c'est la plus explicite et la plus importante des trois, celle qui établit la ligne de démarcation entre les régions ouvertes à l'activité de l'Espagne et du Portugal (38). L'objet que se proposaient les souverains d'Espagne y est clairement défini et la situation des nouvelles îles non moins clairement indiquée. S'adressant au Roi et à la Reine, le Pape leur dit qu'il sait qu'ils se proposaient depuis longtemps « de chercher et de « trouver des îles et terres continentales éloignées et incon- « nues, — *insulas et terras firmas remotas et incognitas* — « dont personne encore n'a fait la découverte », et que fort occupés d'assiéger le royaume de Grenade, ils n'ont pu conduire à bonne fin cette louable entreprise, mais qu'ayant

(37) Cette Bulle, que ne donne pas Navarrete, forme le n° 1 de Berchet, *Fonti*, Vol. I, p. 3, texte des Archives du Vatican. C'est aussi le n° 1 des Annales ecclésiastiques de Raynaldi, Vol. XI, édition de Lucques, 1754 ; mais M. Harrisse a montré que, d'après une phrase du document même, c'était un abrégé de la première Bulle dite *Inter cætera*. (*Diplomatic History*... note 29, p. 162.) C'est le n° 3 de Thacher, *op. cit.* Voyez les sources de la présente Étude, n° 5.

(38) Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'ordre dans lequel ces Bulles ont été accordées. Nous suivons la classification de M. Harrisse, qui est celle du P. Ehrle et de Heywood. Pour eux, comme pour Berchet, la Bulle principale, celle du 4 mai, est la troisième. Thacher en fait la seconde. Pour l'objet qui nous occupe ici, ces différences importent peu.

recouvré ce royaume, ils ont voulu accomplir leur dessein : « Vous avez envoyé notre cher fils, Christophe Colomb, « homme très digne, recommandable à plus d'un titre et « apte à une si grande entreprise, avec des navires et des « hommes équipés dans ce but... pour rechercher soigneu-« sement — *diligenter inquireret* — des terres continen-« tales et îles éloignées et inconnues » — *terras firmas et insulas remotas et incognitas* — « dans une mer où jusqu'à « ce jour nul n'avait encore navigué » — *per mare ubi hactenus navigatum non fuerat.* — « Et ces hommes, Dieu aidant, « ont trouvé certaines îles éloignées — *certas insulas remo-« tissimas,* — et même des continents — *et etiam terras fir-« mas* — que nul autre n'avait encore découverts. »

Plus loin, précisant les limites du domaine ouvert à la Castille, le Pape indique où doit passer la ligne idéale à l'ouest de laquelle toutes les îles ou terres, découvertes ou à découvrir, appartiendront à leur couronne, « qu'elles « soient situées dans la direction de l'Inde ou vers tout « autre pays » — *sint versus Indiam aut versus aliam quamcumque partem* (39).

On voit que le grand dessein attribué à Colomb disparaît complètement dans ces importants documents, écrits immédiatement après l'arrivée du Découvreur et sur des indications venant des souverains eux-mêmes, car le Pape n'aurait pu préciser, comme il le fait, l'objet qu'ils avaient en vue et celui qui avait été atteint, si leurs ambassadeurs ne l'avaient pas renseigné à cet égard. Un passage des Bulles montre bien que le Saint-Père connaissait la lettre à Santangel et à Sanchez, qui était peut-être déjà imprimée à ce moment et dont, en tous cas, les deux ambassadeurs ne

---

(39) Cette fameuse Bulle a été reproduite nombre de fois. On la trouve dans tous les *Bullarium*, ainsi que dans NAVARRETE. A part quelques modifications verbales, elle ne diffère de la Bulle n° 1 que par l'addition du passage fixant la ligne de démarcation.

manquèrent certainement pas de lui remettre une copie, mais ce n'est pas là qu'il a trouvé que les îles nouvellement découvertes étaient seulement dans la direction des Indes, et que c'était pour découvrir ces îles et terres inconnues que l'expédition de Colomb avait été organisée.

Nous avons donc, dans ces Bulles, une preuve documentaire authentique, à ajouter à tant d'autres, que le roi Ferdinand et la reine Isabelle n'avaient pas chargé Colomb d'aller à la recherche d'une route nouvelle pour passer aux Indes, et qu'ils ne considéraient pas que les îles qu'il avait découvertes se trouvassent aux Indes.

XII — Raisons de croire que c'est après être arrivé aux Antilles que Colomb s'imagina avoir atteint les Indes.

Si nombreuses et si frappantes que soient les raisons qui montrent que Colomb n'était mû, dans tous ses efforts pour faire agréer et pour mettre à exécution son projet, que par la certitude de découvrir quelques terres nouvelles sur lesquelles il avait recueilli des renseignements, la critique reste néanmoins en présence de sa déclaration formelle qu'il n'eut jamais d'autre objet que de se rendre aux Indes des Épices. Bien que cette déclaration ne se concilie point avec nombre de faits exposés dans le Journal même où on la trouve, elle est si catégorique, et Colomb, ainsi que ses biographes autorisés, l'ont si souvent répétée, qu'elle a fini par prendre avec le temps une autorité qu'il semble téméraire de mettre en question.

On ne peut, cependant, admettre que l'objet des négociations de Colomb avec les Rois Catholiques ait été de passer aux Indes sans soulever des objections insurmontables. Si tel était le cas, comment expliquer que le fait soit en contradiction avec tout ce que nous savons des origines et des préparatifs de la grande expédition, ainsi

qu'avec les parties essentielles de la relation que Colomb lui-même en a donnée ? S'il ne voulait aller qu'aux Indes, et s'il ne voulait pas s'attarder à chercher des îles ou terres nouvelles, comment se fait-il que son propre Journal témoigne que lui et Pinzon faisaient précisément le contraire ? S'il ne pensait qu'aux Indes, pourquoi, avant de partir, promet-il à ses compagnons de trouver terre à 700 ou 800 lieues des Canaries ? Pourquoi, lorsqu'il rapporte que Pinzon lui proposa de faire voile vers une île qu'il croyait être Cypangu, Fernand Colomb nous dit-il que son père connaissait l'existence et la situation de cette île et que c'était celle qu'il cherchait ? Y-a-t-il rien, d'ailleurs, de plus invraisemblable et de plus contraire à l'évidence même que cette prétention de Colomb d'être resté indifférent à la découverte d'îles nouvelles, alors qu'il avait tout intérêt à cela et aucun à aller aux Indes !

On voit combien il est difficile d'admettre que l'unique objet de Colomb était, comme il le dit, de passer aux Indes. Serait-il plus facile d'admettre qu'il cherchait à la fois un passage aux Indes et des terres nouvelles ? Dans ce cas, son grand dessein se serait doublé d'une entreprise commerciale qui n'aurait eu pour lui qu'un intérêt pécuniaire, et on s'expliquerait ce que dit le Journal de la recherche des îles et de l'intention de Colomb de se rendre aux Indes. Plusieurs critiques en ont jugé ainsi ; mais il faut remarquer que cette espèce de compromis entre des faits contradictoires ne répond pas aux prétentions de Colomb, qui repousse absolument l'idée qu'il a pu penser un seul instant à autre chose qu'à aller droit aux Indes. Les îles nouvelles lui étaient indifférentes ; les Indes seules avaient de l'intérêt pour lui et pour les Rois Catholiques qui l'y envoyaient expressément pour tracer une autre route y conduisant, et pour entrer en relations avec le Grand Khan, auquel on voulait apporter les bienfaits du christianisme. Colomb est, à cet égard, aussi affirmatif qu'explicite, et

on sait que ses plus éminents biographes modernes ont adopté sans hésiter sa manière de voir, Harrisse et Ruge entre autres.

Toujours est-il qu'au cours de ses négociations, on ne peut relever aucun fait indiquant que son dessein était d'aller aux Indes, et que c'est seulement dans son Journal de bord, qui ne fut terminé qu'après sa découverte, qu'on trouve pour la première fois la déclaration qu'il n'eut jamais d'autre objet ; déclaration qui est en si flagrante contradiction avec nombre de faits consignés dans ce Journal même, qu'on peut supposer qu'elle y a été introduite après coup. En tous cas, il est bien acquis que s'il a été question d'aller aux Indes en prenant par l'ouest, avant le départ de Colomb, le fait est resté inconnu de tous ceux qui devaient le connaître, excepté de lui. Mais dès son retour, tout change ; personne auparavant ne pensait aux Indes ; il revient, tout le monde en parle.

A défaut d'autres faits, cette circonstance significative suffirait à montrer que c'est seulement au cours de son expédition que les idées de Colomb subirent l'évolution qui le conduisit à former le système qu'il s'est efforcé de faire prévaloir à son retour. Parti avec le dessein arrêté de chercher des îles qu'il croyait trouver à 700 ou 800 lieues des Canaries, il entre à Palos après en avoir fait plus de 1.100, et déclare non seulement qu'il revient des Indes, mais que c'est aux Indes qu'il s'était proposé d'aller. Que s'était-il donc passé pour motiver ce langage nouveau? Le Journal de bord nous le montre. Au lieu de 800 lieues qu'il comptait faire au maximum, il dépasse de beaucoup cette distance sans obtenir aucun résultat, et ce n'est qu'après avoir changé sa direction et pris une route qui, selon Pinzon, devait conduire à une île que celui-ci croyait être Cypangu, qu'on découvrit Española, que Colomb pensa être celle dont parlait Pinzon, conviction qu'il garda jusqu'à sa mort.

Jusqu'alors Colomb n'avait pas paru s'occuper de cette île ; mais dès ce moment il semble ne plus penser qu'à elle. Soit qu'il eût perdu l'espoir de trouver l'île sur laquelle il avait des indications que rien n'avait confirmées, soit qu'il ait fini par croire que la Cypangu de Pinzon était celle même qu'il cherchait, ainsi qu'on peut l'inférer du langage de son fils, on le voit se préoccuper uniquement de la découvrir. Il la cherche partout. Ne pouvant la reconnaître dans la petite île de Guanahani, il se persuade qu'elle n'en peut être éloignée, et se remet aussitôt en route pour la trouver (40). Il croit d'abord que c'est Cuba, parce que cette île occupe, à ce qu'il assure, la situation de Cypangu sur les sphères et les mappemondes qu'il a vues (41) ; mais il ne persiste pas dans cette opi-

---

(40) Journal de bord, 14 oct. 1492.

(41) ... *En las esperas que yo vi y en las pinturas de mapamundos es ella en esta comarca.* (Journal de bord, 24 oct. 1492.) Ce passage, où Las Casas cite Colomb textuellement, montre que notre Génois parle des sphères et mappemondes qu'il avait vues et non, comme on l'a dit, de celles qu'il avait à son bord. Il est évident que si Colomb s'était proposé de traverser tout l'espace séparant les deux extrémités du monde connu, il aurait pris avec lui au moins un globe. Le fait qu'il n'en avait pas, qui se déduit logiquement de la phrase ci-dessus et d'une autre ayant le même sens qu'on trouve sous la date du 14 novembre, est une indication de plus que son objectif n'était pas les extrémités orientales de l'Asie.

A part le globe de Behaim, qui est postérieur au voyage de Colomb, on n'en connait aucun où Cypangu figure dans cette situation. Il en est de même des mappemondes, celle de Fra Mauro est la seule qui indique cette île ; s'il en a existé d'autres, elles ont disparu. Les auteurs qui considèrent la carte dite de Toscanelli comme authentique pensent que Colomb faisait allusion à elle. Peut-être avait-il en vue quelque carte que Pinzon aurait connue à Rome et dont il lui aurait parlé, ou dont il aurait rapporté une copie. On voit, en effet, dans le questionnaire de l'enquête du 1er novembre 1532, à Palos, qu'il est demandé aux témoins s'ils savent que Pinzon rapporta de Rome des extraits d'une mappemonde relative à des terres occidentales et que Pedro Alonso Ambrosio répondit affirmativement, ainsi que Pedro Arias. Dans un autre questionnaire il est dit que Pinzon rapporta de Rome un livre — ou écrit — sur les îles de la mer Océane. (Duro, *Informe*, pp. 30 et 37.)

nion et finit par l'identifier définitivement avec Haïti, à laquelle il donne le nom d'Española (42).

Dans de pareilles conditions, il n'y a pas à s'étonner que Colomb, qui n'avait, alors surtout, que de très rudimentaires connaissances en géographie générale et en cosmographie, ait cru qu'il s'était avancé jusqu'aux Indes et ait fini par se persuader que c'était ce qu'il avait voulu faire. De là à dire que c'était aussi ce qu'il avait promis de faire, il n'y a qu'un pas, et Colomb l'a franchi, de bonne foi peut-être : il y a des dispositions d'esprit qui rendent les illusions faciles aux hommes d'imagination (43).

On a vu que dès les premiers rapports de Colomb avec Pinzon, il avait été question de Cypangu. Ce marin avait rapporté de Rome des renseignements sur cette île qui, d'après ce que quelques témoins ignorants en ont dit, paraissent absurdes, mais qui, cependant, avaient inspiré à un homme sérieux et expérimenté comme il l'était, l'idée que sa découverte serait une opération profitable. On lui prêtait même l'intention de tenter l'aventure lui-même, et ce qui donne à croire qu'il voulait réellement le faire, c'est qu'immédiatement après s'être entendu avec Colomb, on le voit mettre tout en œuvre pour persuader aux gens de mer de Palos et des localités voisines, qui hésitaient à

---

(42) Le 24 décembre Colomb écrit dans son Journal que les Indiens donnent à Cypangu le nom de Civao, qui désignait, en réalité, une partie de l'île Espagnole. Le 26 il répete cela. A partir de ce moment il n'est plus question de Cypangu dans le Journal, mais nous savons par d'autres documents qu'il tenait pour certain que son île Espagnole était bien Cypangu. Il le dit dans l'acte du 22 février 1498 constituant son majorat, ainsi que dans une note de sa main au Pline de la Colombine (Scritti, *Postille a la Historia di Plinio*, n° 23) et son frère Barthélemy confirme le fait dans sa carte de 1506. Voyez la note 206 de notre *Toscanelli and Columbus*.

(43) Qu'il en faut peu, dit judicieusement M. de Lollis, pour se donner à soi-même et pour donner aux autres, comme sûr et certain, ce que l'on désire vivement ! Il se persuada qu'il allait d'un moment à l'autre mettre la main sur Zaiton et Quinzay. (*Qui a découvert l'Amérique*, p. 151.)

s'engager dans la grande entreprise, qu'ils avaient tout intérêt à le faire, parce que la découverte de Cypangu les enrichirait (44). Enfin, nous avons vu qu'au cours du voyage il voulait qu'on se dirigeât du côté où il croyait qu'on trouverait cette île et que son avis finit par prévaloir.

Il est permis d'inférer de cette série de faits que, lorsque les deux navigateurs se communiquèrent à Palos les renseignements qu'ils avaient relativement à l'existence de terres inconnues à l'ouest, Pinzon représenta que son île de Cypangu devait être celle sur laquelle Colomb avait de son côté réuni des indications, et que celui-ci se laissa persuader. S'il en avait été autrement, Fernand Colomb n'aurait pu écrire le passage si curieux et si peu remarqué, cité à un chapitre précédent, d'où il résulte que Cypangu, vers laquelle Pinzon voulait qu'on se dirigeât lorsque le 6 octobre il fit changer la direction suivie, était la même qu'Española, et que son père savait aussi bien que son lieutenant où se trouvait cette île, qu'il aurait pu découvrir auparavant s'il l'avait voulu (45).

Ce qui est certain, c'est qu'on croyait à l'époque que la recherche de Cypangu était l'objet ou l'un des objets de l'expédition, ainsi qu'on peut le voir par plusieurs des témoignages donnés dans les diverses enquêtes qui nous ont fourni de si curieux détails, tant sur l'organisation de l'entreprise que sur la suite du voyage. Une autre preuve du fait c'est que les historiens portugais, Ruy de Pina et Resende, racontant l'entrevue que le roi João II accorda à Colomb à son retour de sa grande découverte, disent l'un et l'autre que l'objet de l'expédition était la recherche d'Antilia et de Cypangu (46). Ruy de Pina et

---

(44) Voir pour la justification de ces assertions le ch. V, § VII, de la IVe de ces *Nouvelles Études*.

(45) Voir ci-dessus, Étude IV, ch. V, § VII.

(46) Voyez ci-dessus, Étude II, chap. I, § III.

Resende étaient des témoins oculaires, qui n'ont pu connaître ce qu'ils disent là que par Colomb lui-même ou par ses compagnons. A cette époque, la légende de la recherche de la route des Indes n'était donc pas encore née !

Il est difficile de ne pas voir dans tous ces faits une preuve que l'influence des idées de Pinzon sur Colomb fut plus grande qu'on ne le suppose généralement, et il est à croire que si cet intelligent et énergique marin n'était pas mort en arrivant à Palos, il aurait revendiqué sa part dans l'honneur d'avoir découvert l'Amérique.

Quelle que soit, en tous cas, la manière dont Colomb arriva à former son opinion sur la proximité des Indes des côtes d'Europe et d'Afrique, il faut insister sur ce fait que rien n'indique qu'il nourrissait quelque idée de ce genre quand il s'ouvrit aux Rois Catholiques, tandis qu'il est bien certain qu'il rentra à Palos, après son heureuse découverte, avec la conviction qu'il revenait de ces riches contrées.

CHAPITRE DEUXIÈME

TÉMOIGNAGE DES CONTEMPORAINS SUR L'OBJET DE L'ENTREPRISE

Les faits exposés jusqu'ici suffisent assurément pour justifier l'assertion que Colomb n'a eu, à l'origine, d'autre objet que de trouver les îles ou terres dont l'existence lui paraissait démontrée et que la recherche des Indes ou d'une route y conduisant était alors étrangère à ses préoccupations. Nous allons montrer maintenant que les contemporains n'ont jamais compris autrement l'entreprise de Colomb et que sa croyance que les îles qu'il avait découvertes faisaient partie des Indes n'a obtenu aucune créance. La première nouvelle du retour et du succès de l'expédition ayant été donnée par Colomb lui-même, il est tout simple que l'idée qu'on s'en fit tout d'abord fût celle qu'il voulait faire prévaloir. Mais on va voir que cette première impression ne dura pas longtemps.

I. — Témoignage de Pierre Martyr. Ses doutes.

Si les Rois Catholiques donnèrent à Colomb des navires pour aller aux Indes par une route autre que celle suivie par tout le monde, ce fait, en raison de son importance, n'a pu passer inaperçu pour ceux qui fréquentaient la cour de Castille, ou qui étaient en rapports, soit avec les

Rois eux-mêmes, soit avec ceux auxquels de grandes charges gouvernementales étaient confiées.

Nous possédons le témoignage d'un homme qui se trouvait précisément dans ce cas : c'est celui de Pierre Martyr. C'était un homme instruit et très empressé de renseigner ses nombreux correspondants. Il était à Barcelone quand Colomb y arriva, et connut de suite sa prétention d'avoir été jusqu'aux extrémités de l'Asie Orientale (47).

Le 14 mai, il annonce le grand événement dans une lettre où il se borne à dire que le Découvreur arrive des Antipodes, mais où il l'appelle un certain Colomb : *Christophorus quidam Colomb* (48). Le 13 septembre, écrivant à une autre personne, il rappelle que Colomb était venu au camp royal, devant Grenade, pour demander « l'autorisation de parcourir l'autre hémisphère jusqu'aux Antipodes » et ajoute qu'il a exécuté son projet. Il donne ensuite sur sa découverte quelques détails qui ne peuvent venir que de Colomb lui-même, qu'il a pu voir, ou de la lettre dont parle Januarius, puisqu'ils ne se trouvent pas dans celle à Santangel et à Sanchez (49).

---

(47) Colomb, qui était resté quelques jours à Palos, se rendit à Séville où il arriva, dit Bernaldez, le 31 mars ? et c'est là qu'il reçut la lettre des souverains, datée du jour précédent, lui disant qu'ils l'attendaient à Barcelone. M. Harrisse pense qu'il ne put guère y arriver avant le 20 avril. (*Christ. Colomb*, Vol. II, p. 13.) Mais à la date du 14 mai Martyr écrit comme s'il y avait seulement quelques jours que Colomb se trouvait à Barcelone. Ce serait donc vers le 10 mai qu'il y arriva et il aurait mis quarante jours pour se rendre auprès des souverains qu'il devait être pressé de voir. Cela est d'autant moins probable que Fernand Colomb dit que son père s'arrêta peu en route et arriva à Barcelone vers le mois d'avril. (*Historie*, ch. 41, fol. 84, verso.) Il doit donc y avoir erreur dans la date de la lettre de Martyr. On sait d'ailleurs que la chronologie de ces lettres n'est pas bien établie.

(48) Lettre à Jean Borromée, n° 130 de l'édition de 1670 de l'*Opus epistolarium*, p. 17, Edit. Asensio. Cette expression un peu dédaigneuse se retrouve plusieurs fois dans les premières lettres de Martyr et même dans la première décade de l'*Orbo novo*. Martyr, à cette époque, n'était probablement pas lié avec Colomb, comme il le fut plus tard. L'expression des *antipodes* revient aussi plusieurs fois sous la plume de notre chroniqueur.

(49) Lettre à Tendilla et à l'archevêque de Grenade (Talavera), n° 133,

Dans une autre lettre datée du même jour, Martyr se montre plein d'enthousiasme pour la découverte de Colomb : Jusqu'à présent on ne connaissait que la moitié de la circonférence du globe, maintenant, ce qui depuis l'origine du monde était resté inconnu, commence à se dévoiler. Colomb est parti dans la direction du soleil couchant et il est parvenu aux antipodes après avoir franchi 5.000 milles (50). Le 1[er] octobre, il devient plus précis et avance nettement que Colomb a navigué « jusqu'aux anti- « podes de l'Inde », mais il se reprend aussitôt en ajoutant : « du moins il le croit » — *ut ipse credit*. Il a découvert, poursuit-il, plusieurs îles que « l'on croit voisines de l'Inde », et lui, Martyr, est assez disposé à le croire aussi « quoique la « grandeur de la sphère soit contraire à cette supposi- « tion (51) ».

Effectivement, Martyr, qui vient d'écrire que la moitié seule de la sphère était connue (180 degrés), et que Colomb a trouvé ses antipodes à 5.000 milles, ne pouvait croire qu'il avait franchi les 180 degrés de la circonférence du globe qui restaient à connaître. Les expressions dont il se sert dans toutes ces lettres montrent clairement que, d'après les informations qu'il avait recueillies, il ne s'agissait, pour Colomb, que de faire des découvertes dans la seconde moitié du monde restée inexplorée, et que sa prétention d'avoir été jusqu'aux Indes soulevait de graves objections. Martyr n'admettait certainement pas, en tous cas, que les îles et terres nouvellement découvertes fissent partie des Indes, car il en fait distinctement un monde nouveau, et il paraît même avoir été le premier à se ser-

p. 18, Edit. Asensio. Entre autres particularités que ne mentionnent pas les lettres imprimées notons ce que Colomb dit du nom de la racine (le manioc) dont se nourrissent les Indiens.

(50) Lettre à Ascanio Sforza, n° 134, pp. 19, 20. Asensio.

(51) *Quamvis spheræ magnitudo aliter sentire videatur*. Lettre à l'archevêque de Braga, n° 135, p. 21. Edit. Asensio.

vir de cette expression dans le sens que nous lui donnons aujourd'hui (52).

On ne saurait voir, dans aucun de tous ces passages, une confirmation de l'opinion que l'expédition de 1492 avait pour destination les extrémités de l'Asie Orientale et qu'elle était parvenue jusqu'aux Indes. Pour Martyr, les îles nouvellement découvertes étaient situées dans la partie du monde qui n'avait pas encore été naviguée, mais elles ne faisaient pas partie des Indes (53).

Les documents que nous avons cités montrent que c'est ce que pensaient les Rois Catholiques et c'est aussi ce que disent les Bulles.

II. — Les propres compagnons de Colomb ne croyaient pas avoir été jusqu'aux Indes.

Les lettres et les propos de Colomb ne forment pas la seule source par laquelle on connut sa découverte. Quatre-

(52) On la trouve pour la première fois dans une lettre en date du 1er novembre 1493, écrite, par conséquent, sur les seules données rapportées par Colomb de son premier voyage et où il l'appelle, cette fois, l'illustre découvreur du Nouveau Monde : *Colonus ille novi orbis repertor.* (Lettre n° 138, p. 21.) Il se sert plusieurs fois de l'expression dans ses lettres des années 1493 et 1494. Le 20 octobre 1493 il écrit : « Chaque jour on nous apprend « des choses étonnantes sur le Nouveau Monde. » (Lettre n° 142.)

Le 29 décembre, même année, il écrit : « Ceux qui reviennent du Nouveau Monde... » A ces différentes dates Colomb n'était pas encore revenu de son second voyage. (Lettre n° 152.)

(53) Dans plusieurs autres de ses lettres, postérieures à celles-ci, Martyr rapporte ce que Colomb disait relativement à la proximité de l'Asie des îles et terres qu'il avait découvertes ; voir notamment la lettre n° 142. Mais nulle part il n'exprime une opinion favorable à cette thèse, qu'il présente toujours sous une forme dubitative : « L'amiral prétend... Colomb pense, etc. Notons, cependant, que dans l'une de ses décades, après avoir dit que Colomb se proposait de trouver des îles qui avoisinaient l'Inde, il écrit que les objets rapportés par lui, semblent indiquer que ces îles appartiennent à cette région ; mais il n'est pas sûr de son fait car, dans le même passage, il constate, encore une fois, que cette opinion de Colomb est en contradiction avec la grandeur de la terre : *Quamvis huius Christophori Coloni opinio, magnitudini sphæræ et opinioni veterum de subnavigabili orbe videatur adversari.* (*De orbo novo*, déc. I, p. 74. Edit. Asensio.)

vingts personnes environ, sur les cent vingt qui firent partie de sa première expédition, revinrent à bord de la *Niña* et de la *Pinta,* et on pense bien que ces quatre-vingts témoins du grand événement auquel ils avaient pris part, ne manquèrent pas de parler de ce qu'ils avaient fait ni de dire où ils croyaient avoir été. Malheureusement, il ne reste guère de trace de ces récits, qui durent être très nombreux et qui contribuèrent certainement à former l'opinion courante sur le résultat de l'entreprise.

Notons, cependant, que Allegretto Allegretti, qui habitait Sienne, et qui tenait un journal des événements de son temps, y a mentionné la grande découverte, à la date du 25 avril 1493, d'après des lettres de marchands italiens, établis en Espagne, qui ne parlent que d'îles nouvelles situées au delà des Canaries (54). Ces marchands ne pouvaient connaître la découverte par les lettres de Colomb, qui, à la date à laquelle ils écrivaient, n'étaient pas encore imprimées; Allegretti parle aussi, d'ailleurs, de récits faits de vive voix.

Une autre et plus importante information ayant une origine analogue est celle donnée par Juan de Agron, qui dépose, en 1552, qu'il se trouvait à Moguer, lors du départ de Colomb pour la découverte des Indes, lesquelles s'appelaient alors, nous dit-il, Antilia — *que entonces nonbraban Antilla.* En revenant d'Afrique, l'année suivante, Agron rencontra le navire de Pinzon, par lequel il apprit que Colomb et ses compagnons avaient découvert les Indes, c'est-à-dire les Antilles, qui, en 1552, n'étaient connues que sous le nom des Indes (55). Ce précieux témoignage

---

(54) *Diari Senesi,* document manuscrit des Archives de Sienne, formant le n° 3 du Corpus de Berchet (*Fonti,* Vol. II, p. 3). Allegretti fut, en 1491, l'un des gouverneurs de la République de Sienne.

(55) *Informacion de los servicios de la familia de los Ninos,* document des archives des Indes de Séville découvert en 1889 par l'archiviste F. Belmonte et publié en partie par Asensio, *Cristobal Colon,* Vol. I, pp. 262-264.

montre, non seulement que ce n'était pas pour aller aux Indes asiatiques que l'expédition de 1492 fut organisée, mais qu'on ne croyait pas y avoir été. Il est évident que si les gens de la caravelle de Pinzon avaient cru que les îles découvertes étaient aux Indes et qu'ils revenaient des extrémités de l'Asie, ils n'auraient pas manqué de mentionner un fait aussi important et aussi extraordinaire.

Voici un autre témoignage qui est encore plus significatif.

En 1512 Diego Colon intenta un procès à la couronne en revendication de ses droits sur le territoire de Paria, que son père avait découvert à son troisième voyage. Ce procès donna lieu à plusieurs enquêtes dans l'une desquelles Diego fit demander aux témoins s'ils savaient qu'il était public et notoire qu'avant la découverte des Indes par Colomb, c'est-à-dire des Antilles, beaucoup de savants, de lettrés et de marins tenaient pour certain qu'il n'y avait pas d'îles dans les parages où il voulait aller, et considéraient son entreprise comme vaine (56).

Ainsi, voilà le second amiral des Indes, le propre fils et héritier de Colomb, qui reconnaît implicitement que le projet de son père consistait à aller à la découverte de terres à l'existence desquelles on ne croyait pas !

On voit qu'il y a de bonnes raisons de penser que les récits des gens qui accompagnaient Colomb ne s'accordaient pas avec cette partie de ses relations où il avance que les Indes asiatiques avaient été l'objet de son entreprise et qu'il y était allé. En tous cas, la preuve manque qu'aucun de ses compagnons ait jamais admis l'une ou l'autre de ces deux assertions.

---

(56) *Pleytos*, Vol. I, p. 37.

III. — La déclaration que Colomb fit signer à son équipage. Le témoignage de Cuneo.

Nous avons, d'ailleurs, une preuve décisive que les compagnons de Colomb ne partageaient pas ses illusions sur la proximité de l'Asie des îles découvertes par lui, dans l'étrange déclaration qu'il leur fit signer, lors de son second voyage, que Cuba faisait partie du continent asiatique et que c'était là que se trouvait la province de Mangi, appartenant au Grand Khan. Les circonstances dans lesquelles cette déclaration, dont nous possédons le texte authentique, fut arrachée à l'équipage entier de Colomb, forment l'un des épisodes les plus suggestifs de la carrière du grand navigateur : il est nécessaire de s'y arrêter.

Ayant rapporté de son premier voyage la conviction que Cuba était l'une des extrémités du continent asiatique, Colomb voulut constater le fait par lui-même à son second voyage. Dans ce but, il prit trois des navires de la flotte avec laquelle il avait quitté Cadix, et partit de l'île Espagnole pour la côte cubaine le 24 avril 1494. Laissant le cap Maysi à droite, il commença, le 1er mai, l'exploration de la côte méridionale de Cuba en se dirigeant vers l'ouest. Après s'être détourné un instant de sa route pour découvrir la Jamaïque, il revint à la côte cubaine, qu'il suivit pendant une quinzaine de jours, avec la persuasion, de plus en plus grande, que cette île faisait partie de la province asiatique de Mangi, au sud de Cathay. La difficulté de la navigation, au milieu de récifs et de bas-fonds continuels, l'obligea à ne pas pousser plus loin que la baie qui s'ouvre vis-à-vis de l'île de Pinos (57) ; mais avant de revenir en

(57) On identifie le lieu où Colomb s'arrêta dans son exploration de la côte méridionale de Cuba, et où l'on prit les fameuses déclarations dont nous allons parler, avec la *Laguna de Cortez* ou *del Pirata*. (Humboldt, *Examen*

arrière, il voulut faire constater par un acte authentique le résultat qu'il croyait avoir acquis : à savoir que Cuba formait l'une des extrémités du continent asiatique (58).

---

critique, Vol. IV, p. 246.) C'est là que Cortez réunit sa flotte, pour échapper aux tracasseries de Velasquez, et partit clandestinement pour la conquête du Mexique. (Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales,* Vol. III, p. 474. Edit. in-4°.)

(58) Voici, d'après les termes mêmes de cet acte extraordinaire, comment les choses se passèrent.

« Ce 12 juin 1494, à bord de la Caravelle la *Niña*... Don Christophe Colomb, « grand Amiral de l'Océan,.., m'a requis, moi, Fernand Perez de Luna... « Attendu qu'il a quitté la ville d'Isabelle [dans l'île Espagnole] avec trois cara- « velles pour découvrir la terre ferme des Indes – *la tierra firme de las Indias,* « — qu'il avait déjà découverte à son premier voyage en 1493, mais sur laquelle « il n'avait pu se renseigner avec certitude »... et n'avait pu par conséquent, « affirmer positivement que c'était une terre continentale »; Attendu qu'il revenait maintenant à cette terre dont il a suivi la côte « pendant 335 lieues »; que sa navigation lui a fait voir « et qu'il proclamait qu'elle était continen- « tale » — *y lo pronunció, que esta era tierra firme ;...* mais qu'il poursuivit néanmoins sa navigation encore plus loin « afin que tous pussent acquérir la « certitude que c'était une terre continentale » – *porque todos fuesen muy ciertos que era tierra firme*... En conséquence, afin que de ce voyage « on n'ait « aucun prétexte d'en mal parler » — *que nadie no tenga causa con malicios...* « ledit amiral m'a ordonné, à moi le dit notaire... d'aller à chacune des trois « caravelles avec des témoins et de requérir le maître, l'équipage et autres « personnes à leur bord, de dire s'ils avaient quelque doute que cette terre « fût continentale et formât le commencement des Indes — *que dijesen si terria dubda alguna que esta tierra no fuese la tierra firme al comienzo de las Indias* — parce que, s'il y en avait qui nourrissaient quelques doutes à cet égard, « il leur ferait voir qu'il est certain que cette terre est la terre « ferme » — *Y les faria ver que esto es cierto y ques la tierra firme.*

Le notaire poursuit en disant qu'il s'est conformé à cet ordre, « exactement « comme l'Amiral lui avait prescrit de le faire »— *todo asi como el dicho senor Almirante a mi habia requerido,* — déclarant à ceux auxquels il s'adressa qu'ils seraient punis d'une amende de 10.000 maravédis ou de cent coups de verges, avec la langue coupée, — *e cortada la lengua,* — chaque fois qu'ils diraient, en n'importe quel temps — *en ningun tiempo* — le contraire de ce qu'ils diraient maintenant — *el contrario dijese de lo que agora diria.* Après cet exposé le notaire donne la déposition des gens de chaque caravelle. En voici le texte :

« Francisco Niño, de Moguer, pilote de la caravelle la *Niña*, déclare sous « serment, qu'il n'a jamais entendu parler d'une île ni vu aucune île qui aurait « une longueur de côtes, du Ponant au Levant, de 335 lieues, et qui s'étendrait

Cette déclaration, conçue en termes identiques pour tout le monde, ce qui montre qu'elle était rédigée d'avance, et qu'il n'y avait qu'à y mettre les noms, fut signée par tous les officiers et matelots des trois caravelles, soit 49 personnes, parmi lesquelles on relève des noms comme ceux des Niño, d'Alonso Medel, de Juan de la Cosa, de Bartolomé Perez et d'Alonso Perez Roldan, tous pilotes notoirement connus. Les circonstances dans lesquelles elle fut obtenue ne permettent pas d'y voir l'expression d'une opinion sincère, et autorisent à dire que ceux qui la firent, ou pensaient le contraire de ce qu'elle porte, ou n'avaient aucune idée à cet égard, ce qui devait être le cas pour la plupart des gens dont les noms figurent sur cette liste. Si Colomb avait cru que ceux qui l'accompagnaient dans cette expédition pensaient comme lui qu'on se trouvait sur les côtes de l'Asie et dans le voisinage de Mangi, la solennelle déclaration qu'il leur imposa aurait été inutile. Aucun de ceux qui la signèrent n'a jamais jugé à propos de la confirmer, tandis que l'un d'eux, le plus compétent de tous, probablement, en matière de cosmographie, Juan de la Cosa, son propre pilote, n'a pas hésité, malgré les pénalités barbares dont il était menacé, à dresser, du vivant même de Colomb, une carte où Cuba est représentée sous sa forme insulaire et est nettement séparée de l'Asie (59).

« encore plus loin; qu'il voyait maintenant que cette terre tournait au S.S.O. « et au S.E.E., et que, certainement, il n'avait aucun doute que ce fût quel- « que terre ferme, ou plutôt qu'il affirmait cela et maintiendrait que c'était la « terre ferme, et non une île, et qu'avant qu'on fasse bien des lieues sur la dite « côte, on trouverait une terre habitée par un peuple policé et intelligent en « rapports avec le monde. » (*Informacion y testimonio de como el Almirante fue á reconocer la isla de Cuba quedando persuadido de que era tierra firme.* Navarrete, *Viages*, Vol. II, 143-149.)

(59) Voyez l'une des nombreuses reproductions ou réductions qui existent du Planisphère de Juan de La Cosa (1500), notamment le fragment donné par Humboldt pour son *Examen critique* et celui de Ramon de la Sagra dans l'Atlas de son *Histoire de Cuba*.

Les auteurs qui ont parlé de cette étrange procédure l'ont considérée de différentes manières. Washington Irving (60), Humboldt et d'autres, n'y ont vu qu'un acte dicté par les illusions qui obscurcissaient le jugement de Colomb (61). M. Harrisse paraît avoir mieux compris la situation, en disant que Colomb craignait que les Rois Catholiques ne missent fin à ses entreprises, s'ils venaient à croire qu'il n'était pas allé aux Indes (62). Il est possible que Colomb ait eu quelques craintes à cet égard, car les souverains avaient déjà, comme on l'a vu, plus que des doutes sur la réalité du passage aux Indes de la première expédition, ce qui, d'ailleurs, n'excuse pas son procédé.

Ne pouvant justifier la manière dont fut obtenue cette fâcheuse déclaration, on a cherché à dégager la responsabilité de Colomb en disant qu'il n'y fut pour rien, que c'était le notaire qui avait tout fait et que lui, Colomb, n'avait jamais pensé à contraindre personne (63). Nous

---

(60) IRVING (Washington), *A History of the Life of Columbus*... Liv. VII, ch. V, Vol. II, pp. 187-191. Le célèbre biographe de Colomb raconte cet événement comme si les gens qui signèrent la déclaration étaient de bonne foi et croyaient réellement que Cuba faisait partie de l'Asie. FISKE, *Discovery of America*, Vol, I, p. 476 ; ELTON, *Career of Columbus*, p. 251, pensent de même. C'était aussi l'opinion de Roselly de Lorgues. (*Ch. Colomb*, Vol. I, p. 476.) Aucun de ces auteurs n'a connu la relation de Cuneo, mentionnée ci-après, qui met fin à la légende.

(61) HUMBOLDT, *Examen critique*, Vol. IV, pp, 237. Cependant Humboldt, qui ne connaissait pas pourtant le récit de Cuneo a parfaitement vu que ceux qui signèrent la déclaration du 12 juin 1494 étaient des « témoins com« plaisants » (p. 239).

(62) M. Harrisse croit que Colomb lui-même avait des doutes sur l'insularité de Cuba, mais qu'il ne pouvait les faire connaître sans ôter beaucoup de leur importance aux résultats obtenus, et sans courir le risque de voir le Gouvernement Espagnol renoncer à l'entreprise. (*Discovery*..., p. 104.)

(63) Le plus récent des biographes américains de Colomb s'est prononcé sur ce point d'une manière extraordinaire. « L'amiral n'a jamais autorisé « cette expression forcée d'une opinion... il n'a même jamais suggéré rien « de pareil. » Tout cela vient du notaire « qui a excédé ses instructions » — *he exceeded his instructions*. L'amiral, lui « n'a jamais ni exigé aucun ser« ment ni prescrit aucune pénalité » — *never required any oath and never*

avons dans le témoignage d'un des membres de l'expédition la preuve du contraire. Michele de Cuneo, qui a laissé une relation intéressante de cette expédition, nous apprend, en effet, que parmi ses compagnons il y avait un ecclésiastique, instruit en cosmographie, qui pensait contrairement à Colomb que Cuba était une île, et que celui-ci ne voulut pas pour cette raison le laisser retourner en Espagne, à ce moment (64).

IV. — Arrivée de la nouvelle en Italie. La première impression est favorable à la thèse de Colomb.

En Italie, où l'on apprit la découverte très rapidement, elle ne paraît pas avoir été comprise tout d'abord comme

---

imposed a penalty. (THACHER, *Colombus*, Vol. II, pp. 321-322) Avant lui MAC KIE avait dit la même chose. (*The last Voyages of the Admiral,* p. 181.)

(64) Voici le texte et la traduction de cet important passage:

E il signor armirante dice che trovará il Cathayo ; et di questo molto stava in argumento cum uno abbate de Luxerna, homo scientissimo et richissimo, lo quale solum è venuto in quelle parte per suo piacere per vedere cose nove ; il quale é bono astronomo et cosmografo ; et argumentando de una costa dicta di sopra, la quale havevamo navicata leghe. D L. che per questa grandeza era terra ferma ; lui dicea de non, cioè l'abbate, ma che era molto grande isola. A la quale sentencia, considerata la forma del nostro navicamento, le più parte de nuy altri se acordaramo. E per questa casone el signor armirante non lo ha voluto lassar venir in Spagna cum nuy, acio che, domandato di parere de la maestà del re, non causasse cum la sua riposta che dicto re non habandonasse la interpresa. « L'amiral disait qu'il « trouverait Cathay, et sur ce point on discuta beaucoup avec un abbé de « Lucerne, homme savant et riche qui était venu dans cette région pour son « plaisir, et pour voir des choses nouvelles. Cet abbé était bon astronome « et cosmographe. Comme la côte mentionnée ci-dessus avait été suivie « pendant 550 lieues, on arguait de cette grande étendue que c'était celle « d'un continent. Lui, c'est-à-dire l'abbé, disait que non, mais que c'était « une grande île. La *plupart d'entre nous*, vu le caractère de notre naviga- « tion, *étions de ce dernier avis.* Et pour cette raison le seigneur amiral n'a « pas voulu le laisser venir avec nous en Espagne, de crainte que, s'il était « appelé à paraître devant la majesté du Roi, il ne fût cause par ce qu'il « disait que le roi abandonnât l'entreprise. » (MICHELE DE CUNEO, Lettre du 28 octobre 1495, dans la *Raccolta*, n° 65 du Corpus de Berchet, *Fonti*, Vol. II, pp. 95 et sq, pour le passage cité, p. 107.)

Colomb voulait qu'elle le fût. Le premier chroniqueur qui la mentionne, Tribaldo de Rossi, écrit, en effet, qu'on la connaissait à Florence, en mars 1493, par une lettre portant qu'en Espagne, certaines gens, partis avec des caravelles pour aller chercher des pays nouveaux — *a ciercare di paesi nuovi* — s'étaient avancés plus loin que le roi de Portugal ne l'avait fait, et qu'ils avaient découvert de grandes îles (65). Rossi n'indique pas la source de cette nouvelle, mais elle vient sans doute de l'un de ces marchands italiens établis en Espagne, lequel l'aura apprise des compagnons mêmes de Colomb, qui rentrèrent à Palos en beaucoup plus grand nombre qu'on ne le croit, et qui savaient parfaitement que l'expédition n'avait fait que chercher des îles nouvelles. Un mois après, cependant, une autre version fut donnée. Le 18 mars la *Chronique Delfinienne* annonce qu'à Rome on a reçu du Portugal une lettre datée du 15 février 1493, en vue des Canaries, relatant la découverte d'îles trouvées par les navires du roi *qui allaient aux Indes* (66). Ici la nouvelle vient de Colomb, et la découverte prend un autre caractère. Dans cette même année 1493, Rolando Malipiero consigne le grand événement dans sa chronique et lui donne la même signification, en disant que la découverte a été faite par Colomb avec la

---

(65) *Libro de' conti* (Livres des comptes), chronique manuscrite, appartenant à la Bibliothèque nationale de Florence, dont un extrait forme le n° 1 du Corpus de Berchet. (*Fonti*, Vol. II, p. 1, in *Raccolta.*) Ce Tribaldo de Rossi était un cardeur de laine florentin, qui insérait dans son livre de comptes des notes sur les affaires publiques de son temps. Ce registre fut tenu de 1482 à 1501.

(66) *Compendio della Cronaca Delfina.* Extrait fait par Marino SANUTO de la chronique de Pierre Dolfin. Manuscrit de la Bibliothèque Marciana à Venise. N° 2 du Corpus de Berchet (*Fonti*, Vol. II, p. 2). Sanuto dit qu'il ne donne pas la lettre de Colomb, parce qu'elle se trouve dans la chronique qu'il résume, chronique aujourd'hui perdue. Sanuto a aussi mentionné cette lettre dans sa *Cronaca veneta e vita dei dogi.* La lettre du 15 février est celle à Santangel avec un P. S. daté du 14 ou du 4 mars. Une copie en aurait donc été envoyée aussi de Lisbonne ?

flotte des Indes du roi Ferdinand et de la reine Isabelle (67).

En 1493, également, on trouve dans la chronique de Fregoso un passage plus explicite. On y lit qu'en trente et un jours Colomb parvint jusqu'aux Indes « comme il « avait dit qu'il le ferait ». « Il avait souvent discuté cela en « présence de Ferdinand, roi de Castille, et par ses rai- « sonnements, il finit par le convaincre que non seulement « la chose était possible, mais même qu'il était facile, en « partant de Cadix, de naviguer en ligne droite jusque « dans l'Inde (68). » Les idées, sinon les faits, avancées dans ces lignes, sont celles de Colomb, mais en 1493 il ne les avait pas encore exprimées, à moins que ce ne soit dans la lettre aux Rois Catholiques que Januarius dit avoir vue; mais est-il bien certain que ces lignes ont été écrites en 1493? Celui qui les traduisit en latin en 1509 avait-il le texte italien original sous les yeux et ne peut-il y avoir fait quelques changements?

En 1494, nous trouvons une autre assertion de ce genre. Bergamo, relatant la découverte de Colomb dans sa fameuse chronique, y écrit que le roi Ferdinand « ordonna à Co- « lomb de faire voile vers l'Orient... pour montrer à l'Orient « la puissance des Occidentaux... qu'il atteignit les mers « de l'Inde... et qu'il découvrit quatre grandes îles dans « l'Inde, en dehors du monde (69) ».

---

(67) Chronique manuscrite appartenant à la Bibliothèque Vittorio Emanuele de Rome. BERCHET, *Fonti*, Vol. II, n° 5. Un autre Malipiero, le célèbre amiral Domenico, est aussi auteur d'une chronique dont nous n'avons qu'un abrégé où la découverte de Colomb est également mentionnée. C'est le n° 4 du *Corpus* de Berchet.

(68) *De Dictis Factisque Memorabilibus* (Des dits et faits mémorables), Milan 1509. Extrait donné par Berchet dans son Corpus. (*Fonti*, Vol. II, n° 60.) Fregoso écrivit son livre en 1493, en italien; mais on ne le connaît que par la traduction latine citée par Berchet. Il en existe cependant un manuscrit incomplet qui paraît être de l'époque.

(69) *Supplementum Chronicarum*. BERGOMENSIS (*Jacobi*). Ouvrage célèbre, imprimé et traduit plusieurs fois, qui a servi de modèle à la fameuse Chro-

Bergamo cite à l'appui de ce qu'il avance une lettre de Colomb — *sua epistola* — et le reste du passage qu'il consacre à la découverte montre, en effet, qu'il a puisé dans la lettre à Sanchez dont il y avait déjà alors plusieurs éditions. Ce n'est pas là toutefois qu'il a pris que c'est sur l'ordre de Ferdinand que Colomb se rendit en Orient pour y faire connaître l'Occident, car cela ne s'y trouve pas, non plus que dans le discours d'obédience qu'il cite également. Il est donc possible que Bergamo ait eu sur ce point particulier des informations de sources colombiennes autres que celles imprimées alors. Mais il se pourrait aussi, et c'est ce qui semble plus probable, qu'il n'y ait là qu'une inférence suggérée par ce qui est dit dans les deux pièces citées, notamment par le titre latin de la lettre à Sanchez, où il est question du Gange ; mais on ne voit pas où il aurait pu apprendre que Colomb s'était rendu aux Indes sur l'ordre des souverains d'Espagne, à moins que ce ne soit dans la lettre perdue que cite Januarius.

Un autre document de la même époque, la relation de Scillacio (70), relation basée sur des informations communiquées par un nommé Coma, parle aussi des découvertes

---

nique de Nuremberg, où on en retrouve de nombreux passages. La première édition est de 1483, la dernière est de l'année 1581. C'est dans celle de 1503, continuée jusqu'en 1508 que se trouve le passage relatif à Colomb, passage dont les termes mêmes indiquent qu'il a été écrit en 1494. Voyez Berchet, *op. cit.*, p. 76, note. Ce passage forme le n° 61 de la collection de textes de Berchet (*Fonti,* 76 à 78). Thacher en a donné le fac-similé avec une traduction anglaise. (*Colombus*, Vol. II, pp. 77-82.)

(70) *De Insulis Meridiani...* s. d. (1496 ?), réimpression figurée donnée par Lenox, New-York, 1859. Niccolo Scillacio était un Sicilien qui avait voyagé en Espagne et qui devint professeur de philosophie à l'Université de Pavie. Il reçut là des lettres d'Espagne d'un nommé Guillelmo Coma qui l'entretenait du second voyage de Colomb, lettres dont Scillacio fit un recueil qu'il publia sous le titre donné ci-dessus. On ne connaît que cinq exemplaires de cet ouvrage qui a été réimprimé plusieurs fois de nos jours, notamment en 1889, par Olschi qui en a donné un fac-similé. Cf. sur ce document HARRISSE, *Christophe Colomb*, II, p. 63 et 83.

de Colomb comme ayant eu lieu aux extrémités de l'Orient et presque dans l'Océan Indien. C'est pour explorer les rivages de l'Orient — *Orientis littora* (71) — que Colomb entreprit sa seconde expédition, et les premières îles qu'il découvrit à ce voyage — le groupe des petites Antilles dites des Caraïbes — sont dispersées dans l'Océan Indien et s'étendent du côté de l'est vers le golfe Arabique (72). Ailleurs il se demande si l'une des îles ainsi découvertes est une île arabique ou indienne (73).

L'ignorance et la crédulité de ce Scillacio et de son correspondant Coma ont lieu de surprendre, quand on réfléchit que cette relation est du mois de décembre 1494. A cette époque on trouve encore dans beaucoup d'écrits la croyance que Colomb était parti pour aller aux Indes, mais personne ne croyait plus que ses découvertes étaient asiatiques. Simon Verde, le Dr Chanca et Michel Cuneo, qui ont aussi raconté le second voyage de Colomb, auquel ils prirent part, ne disent rien de pareil ; le dernier dit même le contraire, comme on l'a vu plus haut.

V. — Parenti, Sabellicus, 1500 ; Gallo, 1506 ; Senarega, 1510-1513, ne font pas revenir Colomb des Indes.

Fregoso, Bergamo, Sanuto et Malipiero, dont on a reproduit les témoignages au paragraphe précédent, n'ont fait qu'enregistrer la nouvelle de la découverte d'après des lettres de Colomb ; mais à la même époque d'autres auteurs, qui se sont renseignés à d'autres sources, ou qui ont examiné de plus près les assertions de Colomb, tiennent un langage différent.

Ainsi, le Florentin Pietro Parenti, qui vivait à la fin du

(71) *Op. cit.*, Édit. Lenox, p. 10.
(72) *Ibid.*, p. 42.
(73) *Ibid.*, p. 70.

xve siècle, consigne dans sa chronique, à la date de mars 1493, que le roi d'Espagne a découvert par ses navigateurs plusieurs grandes îles inconnues jusqu'alors, où abondent l'or et autres denrées précieuses. Cependant, ajoute-t-il, il y en a qui pensent que ces îles pourraient bien être celles qui étaient figurées sur une carte ayant appartenu au cardinal de Nicée (74). Parenti semble avoir emprunté ses informations à la lettre à Sanchez ; mais les remarques qu'il fait montrent clairement qu'il ne croyait pas que les îles nouvellement découvertes fissent partie des Indes.

Après Pierre Martyr, le premier historien qui ait relaté en détail les nouvelles découvertes est Sabellicus. Il le fit dans un passage de sa grande histoire universelle écrit en 1500, où il dit que Colomb alla d'abord aux Canaries et découvrit ensuite certaines îles dont les produits ressemblent à ceux des Indes — *indicis similes* — remarque qui montre que l'auteur distinguait les îles trouvées par Colomb de celles des Indes (75). Ainsi, dès l'année 1500, c'est-à-dire avant que Colomb n'ait fait son quatrième voyage et bien avant la découverte du Pacifique, Sabellicus avait

---

(74) Ce passage de la chronique de Parenti a été relevé et publié pour la première fois par Uzielli dans le n° 1 de son *Toscanelli*, p. 34. Il serait intéressant de savoir quelle était cette carte que possédait Bessarion, à laquelle Parenti fait allusion. On a fait à cet égard des suppositions qui manquent de base. Dans la seconde moitié du xve siècle, il y avait un grand nombre de cartes montrant des îles à l'ouest des Canaries et des Açores et nous en possédons plusieurs.

(75) Sabellicus (Marcus Antonius). — *Rapsodiæ historiarum enneadum...* L'ouvrage, qui a été réimprimé plusieurs fois, parut en deux parties, la première en 1498, la seconde en 1504. C'est dans la Xe ennéade, chapitre VIII, que se trouve le passage cité, qui date de 1500, puisque Sabellicus commence son récit en disant que c'est dans la huitième année avant celle pendant laquelle il écrit que Colomb mit à la voile. La seconde partie de cet ouvrage est assez rare. Le passage relatif à Colomb forme le n° 73 du Corpus de Berchet, *Fonti*, Vol. II, pp. 116-117. On le trouve aussi dans le *Columbus* de Thacher, Vol. II, pp. 518-522.

compris que les îles qu'on appelait les Indes n'étaient pas celles auxquelles ce nom appartenait réellement.

Quelques années plus tard, un Génois de distinction, qui entretenait des relations avec la famille de Colomb et qui avait des lettres de ce dernier, Gallo (76), rédigeait la première biographie qui ait été écrite du Découvreur, et y disait que Barthélemy Colomb étant arrivé à la conviction que si l'on s'avançait sur l'Océan vers l'Occident, on finirait par rencontrer une terre continentale, fit partager cette conviction à son frère, qui représenta alors à la Cour de Castille « que, si l'aide ne lui faisait pas défaut il avait l'in-« tention de faire mieux que les Portugais en découvrant « de nouvelles terres et de nouveaux peuples, là où on y « pensait le moins (77) ». Racontant alors le voyage de 1492, Gallo dit que Colomb chercha avec persévérance des îles ou terres nouvelles, qu'il en découvrit un grand nombre et revint en Espagne avec la satisfaction d'avoir réussi dans ce qu'il avait plus particulièrement cherché (78). Plus loin, Gallo dit qu'on appela les contrées ainsi découvertes les Indes — *quem Indiam vocabant* (79).

Le récit de Senarega, qui est de la même époque, n'est autre que celui de Gallo, revu et corrigé, car il rectifie plusieurs de ses erreurs. Mais comme lui, et peut-être avec plus de précision encore, il dit que Colomb, influencé par son frère, alla à la découverte de nouvelles terres, et

(76) Voyez sur ce point l'article de Staglieno, *Antonio Gallo e la famiglia di Colombo*, dans le *Giornale Ligustico*, 1891, pp. 387 et sq. Voyez aussi nos *Etudes*, sources n° 12, p. 41.

(77) ... *Nisi adjumenta defecerint, multo preclarius quam Lusitani fecissent, novas terras populosque novos unde minime putetur invenire.*

(78) *Sed Christophorus, quod maxime quesiverat consequutum se existimans, retro ad Hispaniam remeare quamprimum constituit, ut instructiore deinde ad has easdem insulas terrasque rediret.*

(79) Gallo. *De navigatione Columbi.* La notice entière de Gallo est donnée par Berchet, *Fonti,* Vol. II, n° 86, pp. 188-191. Pour d'autres reproductions voyez nos *Etudes*, p. 41.

qu'après avoir abordé aux Antilles, il repartit pour la Castille, ayant trouvé ce qu'il *cherchait*. Il n'y a pas un mot dans ce récit indiquant que c'étaient les Indes Orientales que Colomb avait en vue (80).

VI. — Témoignage de Giustiniani, 1514, et de Geraldini, 1522.

Les deux lettres que Colomb écrivit en 1498 et en 1501, lettres où il expose son système sur la proximité des Indes, et dont la seconde ne tarda pas à être imprimée et traduite en italien, contribuèrent grandement à accréditer ses assertions, et au commencement du XVIe siècle on enregistre encore quelques témoignages favorables à la thèse que l'expédition de 1492 avait été organisée pour aller aux Indes.

Ainsi, Giustiniani, qui emprunte à Gallo le fait que c'est Barthélemy Colomb qui donna à son frère l'idée de son entreprise, présente les choses de la manière suivante. Colomb, dès qu'il eut compris qu'en faisant voile dans la *direction du sud,* on pourrait trouver en peu de mois, « soit une île, soit l'extrémité du continent des Indes » — *aut insulam aliquam aut ultimas Indorum* — entra en rapports avec la Cour d'Espagne et assura qu'il pouvait découvrir de nouvelles nations et pénétrer jusqu'à des régions encore inconnues, et cela bien plus rapidement que ne le faisaient les Portugais (81). Ce passage qui s'éloigne sensiblement

---

(80) SENAREGA (Bartolomeo). *Commentario*, in *Raccolta*, n° 87 de BERCHET, *Fonti*, Vol. II, pp. 192-196. Voyez nos *Etudes*, Sources n° 13, p. 42.

(81) *Que ubi satis exacte percepit a fratre, serio intra se rem examinans, nonnulis regis hispani proceribus ostendit esse in animo sibi, modo rex necessaria conficiende rei subministret, longe celerius quam Lusitani fecissent novas terras novosque adire populos, regiones postremo ante hac incognitas penetrare.* Aussitôt qu'il [Colomb] eut suffisamment bien compris les idées de son frère et les eut prises en sérieuse considération, il fit connaître à des personnages de la Cour du roi d'Espagne qu'il pourrait, s'il obtenait du

du texte de Gallo, montre que Giustiniani croyait que Colomb avait proposé d'aller où les Portugais se rendaient en tournant le cap de Bonne-Espérance.

Geraldini est généralement compris parmi ceux qui témoignent en faveur de la réalité du projet de passage aux Indes attribué à Colomb. Examiné de près, son texte ne confirme guère cette manière de voir. Voici le passage où il s'exprime à cet égard.

« Ayant compris, par le calcul qu'il avait fait de la cir-
« conférence de la terre, qu'il était possible, en traversant
« l'Océan, de trouver les terres équinoxiales ou les Anti-
« podes, car il ne croyait pas que la partie de la terre sub-
« mergée par l'Océan fût aussi grande que le dit Platon
« dans son Critias, qui la fait égale à l'étendue de l'Europe
« et de l'Asie, il se rendit en France, puis en Angleterre,
« pour y proposer son projet de découverte d'un Nouveau
« Monde (82). »

On voit qu'il n'est question ici ni de la route des Indes, ni du voisinage de Cathay ou de Mangi, mais de la découverte d'un Nouveau Monde — *Novi Mundi*, — ce qui suppose un tout autre dessein que celui de se rendre aux pays des épices par une route nouvelle. Geraldini ne dit pas où l'on s'attendait à trouver ce Nouveau Monde, mais le peu qu'il dit se rapporte à des lieux situés au delà des Canaries, dans la région équinoxiale, ou à celle des Anti-

---

roi les moyens de le faire, découvrir de nouvelles terres, de nouvelles nations et pénétrer jusqu'aux régions restées inconnues, et cela bien plus rapidement que ne le faisaient les Portugais. (Giustiniani, *Psalterium*, dans le Corpus de Berchet, *Fonti*, Vol. II, n° CXVII, pp. 245-247 ; pour un autre passage de Giustiniani, voyez ci-dessus, IIe *Etude*, note 152.

(82) *Hic cum, dimenso celi et terre circuitu, comperisset in longa per Oceanum navigatione terras Equinoctii, vel Antipodum inveniendas esse. et lecto in Critia Platone nullo modo crederet, magnam adeo partem mundi summersam esse, quam ille non minorem Europa, et Asia esse dicit, primo Galliam et postea Britanniam Insulam adivit, et proposita spe novi mundi inveniendi...* (Geraldini. *Itinerarium*, LCXIV, pp. 202 et 203.)

podes, situées cependant en deçà des côtes asiatiques ou des Indes, puisque s'il s'agissait de ces dernières, on n'aurait pas dit, ainsi qu'il nous l'apprend dans un autre passage, qu'on objectait à Colomb que les terres qu'il prétendait découvrir pouvaient ne pas être habitées (83).

Cela ne suppose pas nécessairement, il est vrai, que Colomb ne se proposait pas d'aller jusqu'aux Indes. Si tel était le cas, cependant, il est singulier que Geraldini qui connaissait personnellement Colomb, dont il fut l'un des protecteurs, ait ignoré l'existence de ce dessein ou ne l'ait pas jugé assez important pour le mentionner. Prétendre aller aux Indes à cette époque, par une route autre que celle qu'ouvraient les Portugais, n'était pas une entreprise ordinaire, et il semble qu'un auteur qui écrivait pour faire connaître Colomb et ce qu'il avait fait, n'aurait point passé sous silence un tel fait. Le témoignage de Geraldini n'a pu, en tous cas, exercer aucune influence sur l'opinion qu'on se fit à l'époque de la découverte de Colomb, car il ne fut imprimé qu'au XVII[e] siècle, bien que datant de 1522 (84).

Remarquons que tous les témoignages favorables à la thèse de Colomb qui furent donnés en Italie, à la réception de la grande nouvelle, sont uniquement basés sur ses propres assertions, avancées dès son retour, et reproduites un peu plus tard dans ses lettres de 1498 et de 1501. On ne saurait voir là rien qui soit de nature à infirmer le silence éloquent des capitulations et des pièces officielles qui les suivirent, sur le dessein de passer aux Indes, que la grande entreprise aurait eu pour objet, selon la légende colombienne.

Nous allons voir, d'ailleurs, que d'autres témoignages plus

---

(83) *Ibid.*, p. 204.
(84) Voir les Sources de la IV[e] Étude, n° 6.

nombreux que ceux qui ont été mentionnés ci-dessus, et plus valables par leur source, contredisent ceux-là et confirment ceux de Sabellicus, de Gallo et de Senarega, tout en se conciliant bien mieux avec les faits relevés dans les chapitres précédents.

VII. — Témoignage du cosmographe Estanques, 1504 ? et du moine Aspa, 1511-1518.

En Espagne, nous allons trouver presque tous les auteurs du temps d'accord pour dire que l'entreprise de Colomb n'avait pour objet que la découverte de nouvelles terres ou îles dont il assurait connaître l'existence. Citons d'abord deux témoignages qui sont antérieurs à ceux des grands chroniqueurs du XVIe siècle, celui du cosmographe Estanques et celui du moine Aspa, dont les ouvrages sont encore manuscrits.

Alonso Estanques, qui vivait à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe, est auteur d'une chronique des Rois Catholiques, dans laquelle il dit comment Colomb entra en relations avec les souverains, et où il relate ses voyages, sans faire la moindre allusion au passage aux Indes (85).

« Dans le temps, écrit-il, que la ville de Grenade fut « remise aux Rois Catholiques, ils furent très importunés « par Don Christophe Colomb, Génois, tant de vive voix « que par des pétitions. Il les suppliait de vouloir bien « l'aider de quelques navires, hommes et provisions, avec « lesquels il pourrait naviguer dans la mer Océane, où il « offrait à Leurs Altesses de découvrir plusieurs îles et « terre ferme ayant beaucoup de richesses en or et en « argent, en pierres précieuses, en perles et en épices ». Et,

---

(85) *Cronica de los reyes D. Fernando y Dona Isabel, reyes de Castilla y de Aragon.* V. les Sources, n° 7.

ajoute notre auteur, Colomb disait que, « outre le grand « service que les Rois rendraient à Dieu en étant cause de « la découverte de telles terres et îles, peuplées de tant « de gens... qui viendraient ainsi à le connaître, ils pour- « raient ajouter à leurs royaumes bien d'autres seigneu- « ries et revenus (86) ».

Ainsi, non seulement ce cosmographe ne dit pas que Colomb se proposait d'aller aux Indes ; mais, parmi les raisons qu'il place dans sa bouche pour décider les souverains à accepter ses offres de services, il n'est pas question du grand avantage qu'il y aurait à pouvoir passer aux Indes par la voie de l'ouest. Il est donc évident que pour Estanques, la recherche de l'Inde n'entrait pas dans les plans de Colomb, et comme son récit est un des plus anciens que nous ayons sur les premières démarches du Découvreur en Espagne et sur ses premiers voyages, il a pour nous une grande importance (87).

Il en est de même de celui de Aspa. Ce religieux, dont nous avons déjà cité l'ouvrage, parle aussi de l'entreprise de Colomb comme n'ayant eu pour objet que la découverte d'îles nouvelles. Colomb se serait d'abord adressé au roi de Portugal auquel, toutefois, « il ne dévoila pas « tout son secret, tel qu'il le savait et le possédait par « écrit, sauf qu'il lui donnait, de loin en loin, quelques « renseignements et quelques raisons sur la manière dont

---

(86) *En el tiempo que á los Reyes Catolicos fué entregada la ciudad de Granada, fueron mucho importunados de D. Cristoval Colon, Genovés, asi de palabra como peticiones, suplicandoles tuviesen por bien de lo ayudar con algunos navios, gente y mantenimientos con que pudiese navegar en el mar Oceano, donde el se preferia* [*ofrecia ?*] *á sus Altezas á descubrir muchas islas y tierra firme, donde habia muchas riquezas de oro y plata, piedras preciosas y perlas y especia, diciendo que allende de hacer muy gran servicio á Dios en que por su causa se descubriesen tales tierras é islas do tantas gentes como en ellas habia podrian venir á conocimiento suyo, y ellos podian acrescentar en sus reinos otros muchos señorios y rentas*. (ESTANQUES, *Cronica*, apud DURO, *Colon y la Historia Postuma*, pp. 279-280.)

(87) Voyez les Sources, nº 7.

« on savait qu'il existait certaines terres ignorées et non « connues, lesquelles une fois trouvées, seraient d'un « grand profit, si on les possédait ou s'en emparait, parce « qu'il y avait beaucoup d'or ». Aux souverains de Castille auxquels il s'adressa ensuite il dit « que, dans les régions « occidentales, il y avait une infinité d'îles, et qu'il les « trouverait, si on lui venait en aide avec des navires, des « hommes et les choses nécessaires (88) ». On voit que ce langage ne donne pas du tout à penser que Colomb avait autre chose en vue que des découvertes de terres nouvelles.

Nous allons voir maintenant comment les grands chroniqueurs espagnols du XVIe siècle ont jugé l'œuvre de Colomb.

VIII. — Témoignage de Bernaldez.

Bernaldez, qui, le premier, recueillit des renseignements sur Colomb, obtenus de Colomb même, avec lequel il s'entretint dès son retour des Indes, où il disait être allé, et qui lui donna des indications sur les sources de son projet, en parle à peu près comme Estanques et comme Aspa.

C'est la connaissance de la sphéricité de la terre, nous dit-il, qui persuada Colomb que, quelque direction qu'on prît, « on ne pouvait manquer de trouver la terre (89) ». Convaincu de cette vérité, il vint l'exposer aux Rois Catho-

---

(88) *No lo descubrió del todo el secreto como el lo sabia y lo tenia por memoria escrito, salvo dandole de lexos alguna noticia y razones como se sabia que avia ciertas tierras ygnotas y no conoçiudas las quales halladas seviam de mucho provecho si fuesen avidas e sojuzgadas e por que avia en ellas mucho oro... que a las partes occidentales avia ynfinitas yslas y que las hallaria si fuese ayudado de naos e gente y las cosas neçesarias.* (ASPA, *Relacion de los dos primeros viages...* Manuscrit de la Real Academia de la Historia de Madrid, fol. 1. Voyez ci-dessus IVe Étude, Sources, n° 6.)

(89) *... Por cualquier parte del mar Oceano, andando y travesando no so podia errar tierra...* (BERNALDEZ, *Reyes catolicos*, Vol. I, ch. CXVIII, p. 358.)

liques, auxquels il assura « qu'il était certain de ce qu'il « disait (90) », et leur inspira ainsi le désir de connaître les terres dont il parlait — *de aquellas tierras* (91). Ils s'informèrent alors auprès de ceux qui étaient renseignés en ces matières, et leur opinion ayant été que Colomb disait la vérité, ils lui donnèrent des navires et l'envoyèrent à la découverte.

« Ils partirent de Palos et s'avancèrent toujours vers « l'Occident, là où tous les marins croyaient qu'il était « impossible de trouver une terre. Bien des fois les rois « de Portugal avaient envoyé dans cette direction pour « faire des découvertes, car l'opinion de beaucoup de gens « était que, par cette voie, on devait rencontrer des terres « très riches en or, mais jamais on ne put rien découvrir... « Pour la bonne fortune du Roi et de la Reine, Dieu voulut « que, dans leurs jours, elles fussent trouvées et découver« tes (92). La terre susdite ayant été découverte par le dit « Christophe Colomb, il revint en Castille et arriva à « Palos (93). »

Passant ensuite au second voyage de Colomb, Bernaldez raconte les efforts qu'il fit pour se rapprocher de Cathay et des extrémités de l'Asie et dit que sa croyance, à lui Bernaldez, est « qu'en faisant mille et deux cents autres « lieues... on n'y arriverait pas... Je le lui dis et donnai à

---

(90) *Y dijo ser cierto lo que les decia* (*Ibid.*).

(91) *Ibid.*

(92) ... *Por donde todos los marinos creian ser imposible hallar tierra, y muchas veces los reyes de Portugal enviaron por aquella via á descubrir tierras, pues la opinion de muchos era que por aquella via se habian de hallar tierras muy ricas de oro, y nunca pudieron fallar ni descubrir tierra alguna, siempre se volvian con el trabajo perdido ; y la buena ventura del Rey y de la Reina, y su merecer, quiso Dios que en sus dias y tiempos se hallasen y descubrisen.* (*Op. cit.*, Vol.. I, p. 359.)

(93) *Descubierta la tierra susodicha por el dicho Cristobal Colon, se vino à Castilla, é llegó à Palos.* (*Op. cit.*, Vol. I, pp. 368-369.)

« entendre, ajoute-t-il, quand il vint en Castille la pre-
« mière fois (94) ».

Ainsi, après avoir causé avec Colomb, Bernaldez ne crut pas qu'il avait été aux Indes, et entreprit même de lui démontrer que cela était impraticable, bien qu'il sût que la rotondité de la terre rendait la chose théoriquement possible. Il faut aussi remarquer que, dans cette conversation avec Colomb, qui eut lieu chez Bernaldez même, en présence de Fonseca, et qui fut très sérieuse, puisque c'est là que Colomb donna les indications, ainsi que les documents sur lesquels le curé de los Palacios rédigea les chapitres de son livre relatifs à la découverte du Nouveau Monde, il n'a été question ni de la route des Indes, ni de l'ordre du roi Ferdinand d'aller faire connaître l'Occident à l'Orient. Le récit de Bernaldez indique d'ailleurs très clairement qu'il ne s'agissait, lorsque l'expédition de 1492 fut organisée, que de la découverte de terres que l'on disait exister à l'Occident et que les Portugais avaient vainement cherchées.

Tout ce que dit ce véridique et consciencieux chroniqueur apporte donc une confirmation de plus à la supposition que c'est seulement après être arrivé aux Antilles que Colomb s'imagina qu'il se trouvait aux Indes et que ce n'était pas à y aller qu'il s'était engagé.

IX. — Témoignage décisif d'Oviedo.

Oviedo, auquel nous arrivons maintenant, est un témoin encore plus précieux que Bernaldez. Moins crédule et plus

(94) *Es mi creer que con otros mil é docientas leguas, andando el firmamento de la mar é tierra en derredor no llegare alla, y ansi se lo dije é hice entender yo, el año de 1496, cuando vino en Castilla la primera vez.* (BERNALDEZ, *Reyes catholicos*, Vol. II, ch. CXIX, pp. 43-44.) L'année 1496 que porte le texte est une erreur de copiste. C'est 1493 qu'il faut lire.

judicieux que lui, il avait, en ce qui concerne Colomb, des sources d'information plus nombreuses et plus sûres. Il était historiographe des Indes; il avait vécu longtemps à la Cour dans le commerce des grands; il vit Colomb de près et, s'il n'eut avec lui aucune relation personnelle, ce que nous ignorons, il en eut certainement avec son frère Barthélemy et avec ses deux fils. Il connaissait aussi plusieurs de ses compagnons, et nous savons qu'il leur demanda et obtint d'eux des renseignements. Personne donc, parmi les chroniqueurs espagnols du temps, n'était mieux en position de savoir ce que Colomb voulait réellement faire à l'origine, et ce qu'on le chargea de faire.

Plein d'admiration pour Colomb, qu'il prend pour un grand cosmographe, et dont il expose avec sympathie les origines, ainsi que les découvertes, il ne dit pas un mot de la recherche des Indes, qui aurait été son objet, et explique cet objet d'une tout autre manière. Selon lui, les Antilles ne seraient que les Hespérides, dont tant d'auteurs anciens, qu'il se plaît à citer, ont parlé, et il s'étend longuement sur cette prétendue identification parce que Colomb, en redécouvrant ces îles, les a replacées sous la domination de l'Espagne à laquelles elles appartiennent de droit.

Mais, nous explique-t-il ensuite, si Colomb a découvert ces îles, c'est parce qu'il eut le mérite de les chercher. Guidé par ce que les anciens auteurs cités précédemment en ont dit — *conforme á estas auctoridades* — « et peut-être « aussi par d'autres indications qu'il pouvait avoir », il se mit en peine de les chercher et les trouva — *se puso en cuydado de buscar lo que halló* — parce que c'était un homme qui avait l'expérience et qui ne craignait pas les périls certains d'un si long voyage (95). Revenant sur ce

---

(95) Voici le texte entier du passage: *Assi que, fundando mi intençion con los auctores que tengo expresados, todos ellos señalan á estas nuestras In-*

sujet dans le chapitre suivant, Oviedo répète que, soit que Colomb ait été avisé de l'existence des îles en question (les Hespérides), soit qu'il les connût par les auteurs cités au chapitre précédent, soit enfin qu'il ait eu un autre motif, il s'adressa d'abord au roi d'Angleterre, puis au roi de Portugal (96). Ayant échoué auprès de ces deux puissances, il fit ses offres de services aux Rois Catholiques et s'efforça d'obtenir d'eux « quelques caravelles pour aller « en leur nom royal découvrir ce Nouveau Monde, ou quel- « ques-unes de ses parties, qui étaient inconnues à l'épo- « que (97) ».

Ces passages importants, qui n'ont jamais été remarqués que nous sachions, excluent, de la part d'Oviedo, toute idée chez Colomb de chercher les Indes par l'ouest et donnent à la grande entreprise de 1492 son véritable caractère. C'est pour chercher des îles, qu'Oviedo croit être les Hespérides, qu'elle fut organisée ; c'est parce que Colomb avait sur ces îles les indications que donnent les anciens, et d'autres aussi probablement, qu'il se mit à leur recherche, et c'est parce qu'il était capable de mener à

---

dias. E por tanto yo creo que conforme á estas auctoridades (ó por ventura á otras que con ellas Colom podria saber), se puso en cuydado de buscar lo que halló, como animoso experimentador de tan ciertos peligros é longuissimo camino. Sea esta ú otra la verdad de su motivo: que por qualquier consideraçion que él se moviese, emprendió lo que otro ninguno hizo antes del en estas mares, si las auctoridades ya dichas no oviessen lugar. (Oviedo, *Historia general*, Liv. II, ch. III, Vol. I, p. 18, col. 2.)

(96) *Movido, pues, Colomb con este desseo, como hombre que álçançaba el secreto de tal arte de navegar* (*quanto á andar el camino*), *como docto varon en tal sçiençia, ó por estar certificado de la cosa por aviso del piloto que primero se dixo que le dió noticia desta oculta tierra en Portugal, ó en las islas que dixe* (*si aquello fué assi*) ; *ó por las auctoridades que se tocaron en el capitulo antes deste, ó en qualquier manera que su desseo le llamase.* (*Ibid.*, ch. IV, Vol. I, p. 18, col. 2.)

(97) *Algunas caravelas, con que en su real nombre descubriesse este Nuevo Mundo, ó partes incognitas del en aquella saçon.* (*Ibid.*, ch. IV, Vol. I, p. 19, col. 1.)

bonne fin une entreprise aussi difficile et aussi dangereuse qu'il a réussi. Voilà l'opinion réfléchie d'Oviedo sur l'origine de l'idée qui amena la découverte de l'Amérique. On a pu voir déjà, et on le verra encore mieux plus loin, que c'est également celle de tous les auteurs du temps qui ne se soient pas renseignés aux seules sources colombiennes. Il faut dire aussi que le témoignage de tous les documents connus confirme ou plutôt inspire cette manière de voir. Ajoutons, que dans son récit de la réception solennelle de Colomb à Barcelone, lors de son retour de sa grande découverte, réception à laquelle Oviedo assista, il ne dit rien qui pourrait donner à supposer qu'on croyait alors que Colomb revenait des Indes. Il est donc bien clair qu'Oviedo n'ajoutait aucune importance à cette prétention de Colomb, qu'il ne pouvait ignorer, puisqu'elle est soutenue dans des lettres du Découvreur imprimées et réimprimées plusieurs fois avant la rédaction et la publication de l'*Historia general.*

X.— Le témoignage de Gomara, aussi concluant que celui d'Oviedo, 1553.

Gomara, qui était contemporain d'Oviedo, et qui avait comme lui de nombreuses sources originales d'information, donne sur l'objet que poursuivait Colomb, un témoignage encore plus explicite que celui du célèbre historiographe des Indes.

Pour Gomara, Colomb, ainsi que nous l'avons dit dans un autre chapitre, n'eut jamais d'autre dessein que celui d'aller à la recherche des îles ou terres dont un pilote, qui y avait abordé par hasard, lui avait indiqué la situation, et il ne proposa pas autre chose aux Rois Catholiques (98),

---

(98) Pour ce que dit Gomara de ce pilote voyez ses chapitres XIV et XV. Voyez aussi la IV[e] des présentes *Études*, ch. VI, note 408.

« qui, la guerre de Grenade achevée, lui donnèrent ce qu'il « demandait pour aller chercher ces terres neuves, où il « promettait de trouver de l'or, de l'argent, des perles « et pierreries, des épices et autres choses riches (99) ».

Au chapitre XVII, parlant de la réception faite à Colomb à Barcelone, Gomara rapporte comment on interprétait alors sa découverte : « Aucuns disoient qu'il avoit trouvé « la navigation qu'autrefois les Carthaginois avoient pro- « hibée et défendue, les autres que c'estait celle que Pla- « ton en son Critias met pour être perdue ; d'autres en- « core croyoient qu'il avoit accompli ce qu'avoit deviné « Sénèque dans sa tragédie de Médée, à savoir qu'il vien- « drait un moment où l'on découvriroit de nouveaux Mon- « des et qu'alors Thulé ne seroit pas la dernière terre (100). »

Un peu plus loin, expliquant comment les Antilles furent appelées les Indes, il dit que ceux qui prennent Colomb pour un grand cosmographe assurent qu'il leur donna ce nom, parce qu'il croyait qu'elles étaient Cypangu, qu'il cherchait, laquelle se trouve vis-à-vis de la Chine ou Cathay ; mais, ajoute-t-il, ce nom leur fut donné par le pilote inconnu qui les vit le premier, et Colomb continua à les appeler ainsi (101).

On voit que Gomara, comme Oviedo, ignore ou passe sous silence la légende d'après laquelle Colomb s'était

---

(99) *Y assi apretó el negocio tanto, en tomandose Granada, que le dieron lo que pidia para yr a las nuevas tierras, que dezia traer oro, plata, piedras, especias, y otros cosas ricas.* (GOMARA, *op. cit.*, ch. XV, fol. 20, verso.)

(100) GOMARA, *Histoire générale des Indes occidentales* ; Traduction Fumée; Paris 1606, chap. XVII, fol. 24 recto. Voici le texte espagnol : *Unos dezian que avia hallado la navegacion que Cartagineses vedaron. Otros, la que Platon en Critias pone por perdida con la tormenta, y mucho cieno que creció en la mare: y otros que avia cumplido lo que adevinó Seneca en la tragedia Medea ; do dize vernan tiempos de aqui a mucho que se descubriran nuevos mundos y entonces no sera Thyle la postrera de las tierras.* (*Historia*, édit, d'Anvers, 1554, fol. 21, verso.)

(101) GOMARA, *op. cit.*, ch. XVIII, fol. 25, verso.

proposé d'aller aux Indes, et aurait fait agréer ce projet aux Rois Catholiques. Et son silence à cet égard est d'autant plus significatif qu'il énumère les différentes opinions que l'on se faisait alors de la découverte qui avait été faite. Si la légende avait eu alors quelque consistance, il est évident qu'il l'aurait mentionnée. Comme Oviedo, donc, il n'y croyait pas et n'y attachait aucune importance.

XI. — Témoignage de Garibay.

Après Bernaldez, Oviedo et Gomara, et avant Herrera, l'historien ou le chroniqueur espagnol du XVIe siècle le plus marquant qui se soit occupé de Colomb et de ses voyages est Garibay, auteur consciencieux et érudit qui vaut mieux que sa réputation.

Garibay a parlé du découvreur du Nouveau Monde dans deux de ses ouvrages dont l'un est peu connu. Dans le premier, qui parut vingt ans après celui de Gomara, mais avant les *Historie* de Fernand Colomb (102), il s'exprime sur la grande entreprise de 1492 dans le même sens que ses prédécesseurs, c'est-à-dire qu'il ignore la légende de la recherche du Levant par le Ponant, et écrit comme si le premier voyage de Colomb n'avait eu pour objet que la découverte de nouvelles îles ou terres. Il le dit même formellement. En cette année (1486), écrit-il, un homme de nation italienne nommé Christophe Colomb, « s'offrit de « découvrir, du côté de l'Océan occidental, des terres

(102) GARIBAY (Esteban de). *Los XL libros del compendio historial de las chronicas y universal historia de todos los reynos de España*. Anvers, Plantin, 1571, 3 vol. in-fol. Le privilège est du 10 mars 1567 ; l'impression fut terminée en juillet 1571. Les *Historie* sont aussi de l'année 1571, mais la dédicace est du 25 avril. Garibay ne cite pas une seule fois cet ouvrage. Inutile de dire qu'il n'a pas connu Las Casas non plus, que Herrera n'a pu consulter qu'en 1599 ou 1600.

« inconnues et de grandes richesses (103) ». Et, dans son récit de ce qui suivit cette proposition, récit très bref, d'ailleurs, mais plus exact que ceux d'Oviedo et de Gomara, il n'est fait aucune allusion à la recherche des Indes (104).

L'autre ouvrage de Garibay sur Colomb est très court, mais lui est spécialement consacré (105). L'historien dit comment Colomb s'adressa successivement au Portugal, à l'Angleterre, puis aux rois de Castille, « pour qu'ils l'aidas« sent dans son entreprise de découverte », et ajoute qu'il « leur offrait en fait plus qu'il ne soupçonnait lui-même, « car il ne savait pas qu'il y eût autant de terres qu'il y en « avait » — *ofreciendo mas cosas de las que sabia* (106). Garibay était grand admirateur de Colomb.

XII. — Témoignage des cartographes.

Au témoignage des chroniqueurs et historiens du temps, il faut ajouter celui des cartographes et des cosmographes qui, eux non plus, ne crurent point que Colomb avait été jusqu'aux Indes.

Le premier et le plus important de ces témoignages nous vient de La Cosa, qui avait accompagné Colomb à son premier voyage, et qui fut le cosmographe de sa seconde expédition. La Cosa nous a laissé un planisphère

---

(103) *En este mesmo año, un hombre, de nacion ytaliano, llamado Christoval Colon.,.preferiendo se de descubrir en la parte d'el oceano occidental tierras incognitas y grandes riquezas.* (*Op. cit.* Liv. XVIII, ch. XXX, fol. 1339 et 1340.)

(104) *Op. cit.* mêmes folios et Liv. XIX, ch. I, fol. 1371 et sq. Garibay suit strictement l'ordre chronologique.

(105) *De D. Cristobal Colon...* Manuscrit de la collection Salazar, appartenant aujourd'hui à l'Académie d'Histoire de Madrid. Duro l'a publié dans son volume *Nebulosa de Colon*, pp. 193-236. Cf. La *Bibliografia Colombina*, p. 259, n° 210 et nos *Études*, Sources, n° 22, p. 47.

(106) *Op. cit.*, dans la *Nebulosa* de Duro, p. 197.

qui est le plus ancien monument géographique que nous ayons de l'époque des grandes découvertes. Il est daté de l'année 1500,et nous montre une ligne continentale s'étendant du nord au sud à l'ouest de Cuba, qui est représentée sous sa forme insulaire et non comme une projection péninsulaire de l'Asie, ainsi que le croyait Colomb (107). Ce témoignage est d'autant plus significatif que La Cosa lui-même avait cru, ou avait feint de croire en 1494, sous les menaces de Colomb, que Cuba faisait partie du continent asiatique. Personne ne pouvait mieux connaître la vérité sur les régions découvertes par Colomb (108).

Notre second témoignage est celui d'Albert Cantino, un Italien qui fit dresser à Lisbonne, en 1502, un planisphère où presque toutes les découvertes faites alors par les Portugais et les Espagnols sont marquées. Cette carte, qui est supérieure à celle de La Cosa, pour la nomenclature et pour les renseignements qu'on y trouve, indique aussi à l'ouest de Cuba, une partie continentale qui n'est certainement pas la fin de l'Asie, puisque celle-ci figure déjà sur la partie opposée de la carte. En dépit des assertions répétées de Colomb,Cantino ne croyait donc pas que Cuba fût une partie de l'Asie, ni que la contrée située à l'ouest de cette île, touchée par Cabot et par Colomb lui-même, fût la fin de l'Asie (109).

Une autre carte d'origine portugaise, de la même épo-

---

(107) Quelques auteurs ont pensé que cette ligne de côte, dessinée par La Cosa à l'ouest de Cuba,représentait l'Asie; mais cette opinion n'est pas tenable. Voyez ce que disent à ce sujet Humboldt (*Cosmos*, Vol. II, p. 322), et Harrisse (*The Discovery*, p. 79).

(108) La carte de La Cosa a été plusieurs fois reproduite ; la plus exacte de ces reproductions est celle publiée à Madrid en 1892 par Vallejo et Trayros. Pour l'objet qui nous occupe ici, les différentes réductions qu'on en a données, notamment celles de Humboldt et de Kretschmer, sont suffisantes.

(109) Pour une discussion approfondie de cette question, voyez la *Discovery* de M. Harrisse, pp. 79 et sq. La partie américaine de la carte de Cantino a été reproduite par M. Harrisse pour son *Corte-Real*. La carte entière est

que et du même genre, est celle de Canerio. Elle représente les découvertes faites jusqu'en 1502 et 1504, et donne un plus grand développement à la ligne de côtes continentales s'étendant à l'ouest de Cuba. Naguère encore, quand, sous l'influence de la tradition colombienne, que la critique n'avait pas encore ébranlée, on supposait que les contemporains de Colomb croyaient tous, comme lui, que les contrées qu'il avait découvertes appartenaient à la région asiatique, les auteurs de ces cartes furent considérés comme ayant partagé l'illusion du Découvreur, et l'on vit dans la ligne de côtes mentionnée ci-dessus, celle de l'Asie orientale. On ne peut plus aujourd'hui soutenir cette opinion et, avec M. Stevenson, nous devons dire qu'il est généralement admis que cette ligne est celle d'un continent nouvellement découvert (110).

Ces trois cartes, construites avec des documents portugais et espagnols, et très probablement aux lieux mêmes où l'on pouvait réunir tous les renseignements nécessaires pour les établir, montrent ce que les cosmographes compétents pensaient de la nature des découvertes de Colomb avant qu'il n'eût accompli son quatrième voyage. Ajoutons que les deux autres grands découvreurs du Nouveau Monde, Cabot et Vespuce, pensaient exactement comme La Cosa, Cantino et Canerio. L'un et l'autre ont pu partager un moment les illusions de Colomb, et cela est certain en ce qui concerne Cabot, qui crut qu'on pourrait peut-être trouver un passage au nord-ouest pour

---

admirablement reproduite par M. Stevenson dans sa collection de *Maps illustrating early discovery and exploration in America.*

(110) *It is now the generally accepted opinion that Canerio as well as Cantino, actually intended to represent here a newly discovered continent.* (*Marine World chart of Nicolo de Canerio...* New-York, 1908, p. 30.) La carte de Canerio, que M. Gallois avait d'abord fait connaître, a été reproduite intégralement dans la collection de M. Stevenson, mentionnée plus haut. Elle en forme le n° 5.

gagner la Chine et Cathay, mais ni l'un ni l'autre ne prirent jamais les côtes américaines auxquelles ils abordèrent pour les extrémités de l'Asie (111). Ainsi, comme le dit M. Harrisse, dès l'année 1501 l'opinion était faite en Europe que les régions nouvellement découvertes appartenaient à un continent que les navigateurs auraient à traverser pour atteindre les terres asiatiques (112).

Les cartes de La Cosa, de Cantino et de Canerio furent suivies d'un grand nombre d'autres, qui, toutes, distinguent nettement de l'Asie les Antilles et le continent à l'ouest (113). Dans les vingt-cinq premières années du XVIe siècle, on n'en connaît qu'une (114) dont l'auteur ait adopté une partie des idées erronées de Colomb en rattachant les extrémités septentrionales de l'Amérique du Nord à l'Asie ; c'est celle de Ruysch, du Ptolémée de 1508 (115). Cette carte qui fit école, malheureusement, donna lieu à un certain nombre d'autres où l'Amérique est représentée comme une projection de l'Asie polaire. Telle est la carte de 1511 de Vesconte Maggiolo, lequel, d'ailleurs, ne tarda pas à abandonner cette hérésie (116) qui fut au contraire

---

(111) HARRISSE, *The Discovery*, p. 108.

(112) *The Discovery*, p. 109. A la page suivante, M. Harrisse répète que, dès les premières années du XVIe siècle « on croyait généralement qu'il existait un continent à l'ouest des Antilles qui était distinct de l'Asie ». Voyez aussi, p. 120.

(113) Inutile de les nommer, ce sont les cartes bien connues qui forment les monuments de l'histoire des premières découvertes géographiques à l'ouest, dont les principales, dressées de 1510, à 1570 sont celles de Sylvanus, de Stobnicza, de Waldseemuller, d'Apiea, de Frisius, de Mercator, de Cabot et d'Ortelius.

(114) Nous omettons à dessein la carte de Barthélemy Colomb de 1506 qui, naturellement, traduit les idées de son frère sur l'identité des régions qu'il avait découvertes, avec l'Asie orientale. Nous avons parlé de cette carte à un chapitre antérieur.

(115) Cette carte figure aussi dans le Ptolémée de 1507. Elle a été reproduite entièrement par Nordenskiold. *Fac-Similé Atlas*, pl. XXXII.

(116) La partie de cette carte représentant le N. O. a été reproduite par les soins de MM Émile Paul et fils, d'après le manuscrit appartenant à la

embrassée par Schoner (117) et par le moine Francis Monachus, l'un en 1523, l'autre en 1526 ou 1527 (118). Ces fantaisies eurent pendant un temps une certaine vogue et nous possédons encore une quinzaine de documents cartographiques qui en sont l'expression (119). Le dernier est une carte de Myritius qui est de l'année 1590 (120).

Nous n'avons pas à nous étendre davantage sur ce sujet ; ce que nous en avons dit suffit pour montrer que, pas plus chez les cosmographes et cartographes compétents de l'époque des grandes découvertes maritimes, que chez les chroniqueurs du temps, les singulières illusions de Colomb sur la proximité des régions orientales de l'Asie ne furent partagées.

---

bibliothèque de M. de Heredia, dans le catalogue duquel on la trouve. Le grand Planisphère de ce cosmographe, daté de 1527, ne reproduit plus cette erreur. Voyez le fac-similé qu'en a donné M. Harrisse dans la *Discovery*, p. 217.

(117) Il est contesté que Schoner ait adopté dès l'année 1523 cette idée, qu'il a exprimée dans un opuscule et dans un globe de l'année 1533. En tous cas nous avons au moins deux globes de lui, ceux de 1515 et de 1520 où on ne voit rien de pareil. Kretschmer et Harrisse ont donné des dessins de ces globes.

(118) Voyez le *Periplus* de Nordenskiold, pp. 193 et 194, et la *Discovery* de Harrisse, p. 548 et sq.

(119) M. Harrisse en a donné la liste, *The Discovery*, p. 550.

(120) *Opusculum geographicum rarum*... Ingolstadt, in-fol.

CHAPITRE TROISIÈME

ÉVOLUTION DANS LES IDÉES : LA LÉGENDE ENTRE DANS L'HISTOIRE

I. — Renaissance de la légende de la recherche du Levant par le Ponant. Le témoignage de Fernand Colomb.

Les nombreux témoignages contemporains que nous avons rappelés ont montré, qu'à l'exception de quelques auteurs qui, au premier moment, s'en rapportèrent uniquement à Colomb, personne, même parmi les plus grands admirateurs du Découvreur, n'a cru que son intention originelle avait été de frayer une nouvelle route pour se rendre aux Indes, et que la prétention qu'il émit à son retour d'avoir été jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie a trouvé la même incrédulité.

En présence de l'état d'esprit que ces témoignages révèlent, il peut sembler étrange que la légende de la recherche du Levant par le Ponant ait fini par trouver généralement créance. Cela ne s'explique, en effet, que par un fait extraordinaire : la production inattendue d'un document nouveau qui infirmait le témoignage des contemporains et celui de tous les faits connus sur l'objet que s'était proposé Colomb. La lettre de 1474, attribuée à Toscanelli, dont il s'agit ici, n'eut pas, cependant, à l'époque de sa production, l'influence qu'on pourrait croire, et on va voir que c'est seulement de notre temps que la légende qui avait pris

naissance dans l'imagination de Colomb et qui était devenue une réalité pour lui, finit par se substituer à l'Histoire.

Si à l'époque où parvint en Italie la nouvelle de la grande découverte, on crut tout d'abord que Colomb avait été aux Indes, c'est, comme on vient de le voir, qu'on connut le fait par ses propres lettres : celle que Januarius avait vue et celle que Leandro de Cosco traduisit en latin qui est précédée d'un titre décevant (121). C'est ainsi que Fregoso, que Bergamo et quelques autres furent induits en erreur. Mais on revint promptement sur cette première impression : ce que disent Sabellicus, Gallo, Senarega le prouve.

En Espagne, l'illusion que les îles nouvellement découvertes faisaient partie des Indes fut de très courte durée. Dès l'arrivée de Colomb à Barcelone, Pierre Martyr, qui s'entretint avec lui, exprimait ses doutes à cet égard et Bernaldez qui, comme Martyr, vit et interrogea le Découvreur, ne crut, ni qu'il était allé aux Indes, ni qu'il pouvait y aller.

La lettre de 1498 et celle de 1503, où Colomb entre dans quelques détails sur le système cosmographique par lequel il expliquait sa thèse de la possibilité de passer aux Indes en prenant par le couchant, semble n'avoir exercé alors aucune influence sur l'opinion qu'on se faisait de sa prétention à cet égard, car c'est après la publication de la seconde et de la plus importante de ces deux lettres, que Gallo et Senarega ont parlé de ses entreprises comme nous avons vu qu'ils l'ont fait.

---

(121) Le titre de toutes les premières éditions de la traduction latine de la lettre de Colomb à Sanchez, moins une imprimée en 1493, porte que Colomb trouva « les îles de l'Inde au delà du Gange » : *insulis Indie supra Gangem.*

Quant aux grands chroniqueurs espagnols du XVI[e] siècle, on a également vu qu'aucun d'eux n'a dit que Colomb avait été envoyé aux Indes, ou était parti pour s'y rendre ; aucun d'eux n'a cru non plus que les îles qu'il avait découvertes fissent partie des régions asiatiques.

C'est cependant au moment même où Bernaldez, Oviedo, Gomara et les autres auteurs que nous avons cités, s'exprimaient, sur l'entreprise de Colomb, en termes qui montrent que, de leur temps, l'opinion généralement accréditée était que le Nouveau Monde avait été découvert, non en voulant aller aux Indes, mais en cherchant de nouvelles îles ou terres, que se produisit la singulière réaction, qui eut pour résultat de faire revivre la légende de la recherche du Levant par le Ponant et de l'accréditer de manière à la rendre acceptable à tous.

On sait que le fils cadet de Colomb, Fernand, avait laissé à sa mort, qui arriva en 1539, une vie de son père écrite d'après des papiers de famille aujourd'hui disparus en grande partie. On sait aussi que cet ouvrage, dont le texte original est perdu, et que nous ne connaissons que par une version italienne dans laquelle la critique a relevé des traces indéniables d'interpolations, fut publié, à Venise, en 1571, par l'entremise de Don Luis Colon, petit-fils du grand Génois et héritier de son oncle, Fernand, homme sans principes, dont la vie fut scandaleuse, mais qui avait la prétention de défendre la mémoire de son aïeul. Nous ignorons quels changements, additions ou suppressions il a pu faire au manuscrit original de son oncle, mais il n'est pas douteux qu'il en fit, car, tel que nous le connaissons, l'ouvrage n'a pu sortir des mains du fils de Colomb : tous les critiques sont d'accord sur ces points (122).

---

(122) *Historie del S. D. Fernando Colombo...* Venise, 1571. Voyez les Sources de la première Étude, n° 8.

Naturellement, Fernand Colomb donna à l'entreprise de son père le caractère que celui-ci voulait lui donner. Il reprit la thèse d'une conception scientifique du monde qui rendait possible le passage aux Indes par l'ouest, développa les raisons qui pouvaient la justifier et affirma que c'est en voulant faire l'application de cette théorie que le Nouveau Monde fut découvert. Jusqu'alors personne n'avait dit cela, hormis Colomb lui-même et ceux qui lui avaient emprunté ses assertions sans les approfondir. Le témoignage raisonné de Fernand Colomb donna à la thèse une vraisemblance qu'on ne lui avait pas encore attribuée et fit plus pour la faire accepter que tout ce que Colomb lui-même avait dit.

Cependant, elle ne prévalut ni immédiatement ni sans résistance, car nous voyons nombre d'auteurs, qui ne pouvaient ignorer ce qui se trouvait dans les *Historie* à cet égard, continuer à parler de la découverte de Colomb comme l'avaient fait Oviedo, Gomara et les autres auteurs de la première moitié du XVI[e] siècle. Le généalogiste Nuncibay, qui nous a laissé un document contenant de curieux renseignements sur les commencements de Colomb et sur sa famille (123) ; l'éminent historien Mariana (124); l'Inca Garsilaso de la Vega (125); le savant jésuite Tor-

---

(123) *Genealogia de la casa de Portugal.* Manuscrit de la collection Vargas Pons appartenant à la bibliothèque de l'Académie d'Histoire de Madrid, dont nous avons fait prendre une copie. Voyez sur cet ouvrage les Sources de la présente Étude, n° 9.

(124) *Historia general de España*, Liv. XXVI, ch. III. C'est dans l'édition de 1601 que parut pour la première fois ce livre XXVI. Il est à remarquer que Mariana, qui connaissait la correspondance attribuée à Toscanelli, dit, néanmoins, que Colomb « demeura persuadé qu'au delà de cette vaste mer « qui borne notre continent du côté de l'Occident, il y avait des terres et « des pays immenses » et « qu'il entreprit de découvrir ces régions jus- « qu'alors inconnues ». (Liv. XXVI, § 10, Vol. V, p. 117, Édit. française de 1725.)

(125) *Primera Parte de los commentarios reales...* 1609. Liv. I, ch. III.

quemada (126) et l'érudit annaliste de Séville, Ortiz de Zuñga (127) sont de ce nombre. Cette liste pourrait être allongée, s'il y avait quelque utilité à cela. En fait, on peut dire que jusqu'à la fin du xvi[e] siècle, on ne croyait pas, en Espagne, que la question du passage aux Indes avait été soulevée entre les Rois Catholiques et Colomb, et on n'admettait pas non plus, que l'expédition de 1492 avait pénétré dans les eaux asiatiques, ce qui équivaut, en somme, à écarter les prétentions avancées par Colomb dans des écrits que tout le monde connaissait.

Il y a ici une importante remarque à faire.

Tous ceux qui ont étudié l'histoire de la découverte de l'Amérique se sont étonnés qu'aucun des auteurs du temps n'ait dit comment et quand on s'aperçut que Colomb s'était trompé en prenant les Antilles pour des îles de l'Inde et l'Amérique du Sud pour le continent asiatique. Cela serait, en effet, fort extraordinaire, si les choses avaient eu lieu comme on se l'imagine, c'est-à-dire si on avait cru que les terres nouvellement découvertes faisaient partie de l'Asie, et qu'on pourrait désormais se rendre en peu de temps aux îles des épices, ainsi qu'aux riches provinces de la Chine. Dans ce cas, la révélation que ces terres formaient un continent, que personne ne connaissait auparavant et qui barrait la route de l'Asie, ne serait point passée inaperçue et on n'aurait pas manqué de constater un fait aussi important et aussi singulier. Cela ne se produisit pas, parce qu'il n'y avait aucune raison pour cela. N'ayant eu à revenir d'aucune illusion, on voit les auteurs parler tout le temps des îles découvertes par Colomb comme s'ils les avaient toujours considérées de la même manière. On ne saurait donner une meilleure preuve du fait que, dès le re-

---

(126) *Los veinte y un libros rituales y monarchia Indiana*... 1613. Liv. XVIII, ch. I.

(127) *Anales eclesiasticos*... de Sevilla... 1677. Vol. III, *sub ann* 1489 et 1492.

tour de Colomb, on comprit que ses prétendues îles indiennes ne faisaient en aucune façon partie de l'Asie.

II. — Développement de la légende : Las Casas, Herrera, Toscanelli.

La légende de la recherche du Levant par le Ponant que les *Historie* avaient reprise, sans succès tout d'abord, trouva une oreille favorable chez Las Casas, qui, alors, préparait sa grande *Histoire des Indes*. Le célèbre dominicain, qui possédait le texte original de l'œuvre de Fernand, dont il reconnaît avoir copié des chapitres entiers, trouva aussi, sans doute, dans les papiers de Colomb que la famille lui avait confiés, des notes ou des écrits du Découvreur lui-même relatifs à la prétention qu'il tenait tant à justifier, d'avoir toujours voulu aller aux Indes et d'y avoir été ; mais c'est certainement au fils de Colomb qu'il emprunta les arguments avancés à l'appui de la thèse (128).

L'*Historia de las Indias*, n'ayant été imprimée que de nos jours, n'aurait eu, probablement, aucune influence sur la formation de l'opinion sur ce point, sans Herrera, qui accepta la thèse et qui la popularisa en la faisant entrer dans son livre célèbre. Herrera, qui écrivait au moment où expirait le temps pendant lequel Las Casas avait interdit la communication de ses manuscrits, y prit à peu près tout ce qu'il dit de Colomb. Il ne s'arrêta pas aux raisons théoriques que Fernand Colomb et l'évêque de Chiapas s'étaient efforcés de donner ; mais il expliqua de la même manière comment Colomb aurait conçu son dessein, et admit, comme eux, le fait caractéristique que c'est en cherchant le Levant par l'Occident qu'il découvrit les Antilles (129).

---

(128) Nous avons donné à l'Introduction les textes de Las Casas à ce sujet.

(129) *Aliende de que, presuponiendo de buscar el Levante por el Poniente, i estando la India Oriental en el fin del Levante, i la Occidental que trataba*

On peut dire qu'à partir de ce moment la légende prit place dans l'histoire, où elle devait finir par s'implanter profondément. Pendant longtemps encore, cependant, les auteurs continuèrent à voir dans la découverte de l'Amérique un fait dû uniquement à des efforts persévérants pour trouver de nouvelles terres, et non une tentative hardie pour mettre à l'épreuve une conception théorique.

C'est ainsi, par exemple, que la présente le P. Pedro Simon, auteur d'un ouvrage précieux sur les premiers temps de la découverte, imprimé vingt ans après celui d'Herrera (130), et qui ne pouvait ignorer ni l'œuvre de

---

de buscar, en el fin de el Poniente, tambien se podia llamar India. como la otra. « Comme il prétendait chercher le Levant par le Ponant, et comme les « Indes Orientales sont au bout du Levant et que les Indes Occidentales « qu'il se proposait de chercher, sont à la fin du Ponant, celles-ci pouvaient « aussi bien s'appeler les Indes que les autres. » (Décade I, Liv. I, ch. VI.) Ailleurs, parlant des objections que l'on fit à Colomb, il remarque qu'on lui objectait que le monde était si grand que trois ans de navigation ne suffiraient pas pour aller au bout de l'Orient, où Colomb disait qu'il voulait aller : *para llegar al ultimo del Oriente, para adonde decia D. Christoval, que queria navegar.* (*Op. cit.*, Déc. I, Liv. I, ch. VII.) Il faut remarquer, cependant, qu'à part ces deux phrases Herrera parle tout le temps de l'entreprise de Colomb comme s'il ne s'agissait pour lui et pour les Rois Catholiques que de la découverte de nouvelles îles et de nouvelles terres d'où ils comptaient tirer beaucoup d'or.

(130) *Primera parte de las noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme...* Cuenca, 1626. Voyez les Sources de la IVe de ces *Nouvelles Études*, no 14, et pour ce que le P. Simon dit de Colomb, la première notice, ch. XIV, pp. 44 et sq. édition originale.

Ce religieux présente la découverte exactement comme nous la comprenons aujourd'hui et comme la plupart des auteurs du temps la comprenaient : Un pilote qui avait poussé ses navigations plus loin que les autres affirma à Colomb qu'il y avait des terres à découvrir à l'ouest et lui donna de sérieuses indications à ce sujet. Colomb en fut frappé ; il en chercha d'autres du même genre et en trouva un certain nombre. Il les étudia et, après avoir mûrement médité le problème et s'être entouré de tous les renseignements possibles, il acquit la certitude de l'existence de terres inconnues dans les parties éloignées de la mer Océane et résolut d'en faire la découverte. Remarquons que le P. Simon, comme Gomara, comme Las Casas et comme tous ceux qui ont parlé des indications dont Colomb profita, ne le fait pas dans un esprit de dénigrement, et tient au contraire le découvreur de l'Amé-

Fernand Colomb ni celle de Las Casas dont les manuscrits étaient alors accessibles. Faria y Sousa, qui écrivait en 1666, ne mentionne pas non plus la légende de la recherche des Indes (131), et même en 1700 l'historien espagnol Ferreras la passe sous silence (132).

Ces exemples et d'autres cités aux paragraphes précédents, montrent que, malgré tout, la critique n'avait pas abdiqué ses droits, et il est permis de dire que la légende aurait fini par perdre toute créance, si dans les *Historie* et dans Las Casas on n'avait trouvé des documents dont personne jusqu'alors n'avait soupçonné l'existence, mais qui étaient d'une telle importance qu'ils devaient faire oublier tout ce que la légende avait d'invraisemblable et de contraire aux faits. Ce sont les fameuses lettres que Colomb est supposé avoir échangées avec le célèbre astronome florentin Paolo Toscanelli.

La production de ces pièces était de nature à changer l'aspect des choses, et pouvait modifier l'opinion qu'on s'était faite jusqu'alors des circonstances qui avaient amené la découverte du Nouveau Monde. En effet, si Colomb avait réellement entretenu avec le savant florentin la correspondance qu'on produisait; s'il lui avait écrit qu'il se proposait d'aller aux Indes par l'ouest et si celui-ci lui avait répondu en l'encourageant dans cette idée et en lui donnant des indications à ce sujet, il fallait voir là une preuve décisive que le projet soumis aux Rois Catholiques avait bien le caractère que son auteur voulait lui donner, et les prétentions de Colomb étaient justifiées.

---

rique en grande admiration. L'histoire du pilote qui aurait renseigné Colomb n'a paru préjudiciable à sa gloire qu'après qu'on se fût persuadé que son dessein n'était pas de faire des découvertes, mais simplement d'aller aux Indes.

(131) *Asia Portuguesa*, Vol. I, p. 26. *Europa Portuguesa*, Vol. II, pp. 462.

(132) *Histoire d'Espagne*, Édit. française, Vol. VIII, p. 29.

Pendant longtemps personne ne s'avisa d'examiner les circonstances dans lesquelles cette correspondance aurait eu lieu et d'étudier les pièces mêmes. Elles confirmaient ce que Colomb avait dit ; elles semblaient avoir la garantie de son fils, ainsi que celle de son biographe le plus autorisé, et, sans entrer dans les raisons qui devaient les mettre en suspicion, on admit sans hésitation leur authenticité. Ce ne fut que de nos jours qu'on en comprit toute la portée et qu'on se rendit compte qu'elles obligeaient à voir dans l'entreprise de 1492 tout autre chose que ce que les contemporains y avaient vu et que montraient les capitulations.

Quelques mots d'abord sur les circonstances qui facilitèrent ce changement dans la manière de considérer et de juger l'œuvre de Colomb.

III. — Acceptation de la légende : Humboldt, d'Avezac, Harrisse, Ruge, Lollis, etc.

Avec le temps, les événements changent de caractère, c'est-à-dire que nous les voyons autrement qu'on ne les voyait auparavant. L'histoire fourmille d'exemples de ce genre et la vie de Colomb nous en offre un qui est typique. Si le grand Génois eut conscience de l'importance de l'œuvre qu'il avait accomplie, il est certain que de son vivant on ne s'en rendit pas compte, en Espagne surtout, où on diminuait fort injustement la part qui lui revenait dans les résultats heureux que ses découvertes avaient eus. Après sa première expédition, Colomb jouit de quelque popularité ; mais cela dura fort peu de temps. Il n'était pas de ceux qui savent se rendre sympathiques. Sa dureté avec ses inférieurs, son esprit dominateur, son âpreté au gain, son abord froid et hautain éloignaient de lui le grand nombre. Son incompétence comme administrateur et les résultats négatifs de ses derniers voyages achevèrent de le

déconsidérer, et, dans les dernières années de sa vie, ce fut la protection du roi Ferdinand, si injustement accusé d'ingratitude envers lui, qui seule le soutint contre la défaveur et l'indifférence dont il était devenu l'objet.

C'est trente ou quarante ans seulement après sa mort qu'un mouvement d'opinion favorable à sa mémoire commença à prendre de l'importance. A cette époque, les raisons qui l'avaient rendu impopulaire se faisaient moins sentir, tandis que la révolution que sa découverte avait produite était devenue évidente et laissait entrevoir des résultats encore plus considérables. Sous l'influence de ce revirement d'idées, l'aventure de Colomb, qui échappait à toute comparaison, prit des proportions nouvelles, qui en faisaient quelque chose d'extraordinaire et de différent de toutes les autres. Les récits que Colomb avait donnés de sa découverte lui attribuaient ce caractère exceptionnel, et la raison par laquelle il prétendait l'expliquer était si complètement justifiée par le langage prêté à Toscanelli, qu'il n'y a guère à s'étonner qu'on ait si facilement admis l'authenticité de ce nouveau témoignage, et qu'on ait été ainsi amené à donner à l'entreprise de Colomb un tout autre caractère que celui qui lui appartient réellement.

Si extraordinaire que cela paraisse, cette curieuse évolution dans la conception d'un des plus grands faits de l'histoire du monde s'est achevée sous l'influence des travaux des fondateurs mêmes de la critique colombienne, notamment de Humboldt, de d'Avezac et de M. Harrisse, auxquels nous devons, cependant, tant d'aperçus nouveaux, ingénieux et profonds, qui ont renouvelé, sur bien des points, l'histoire de la découverte du Nouveau Monde.

Le premier, qui paraît n'avoir jamais soupçonné que Colomb ne disait pas toujours la vérité, ajoutait si complètement foi à toutes ses assertions relativement à son dessein de se rendre directement aux Indes, qu'on le voit

reprocher au fils même du découvreur d'avoir méconnu les intentions de son père. Le passage est curieux et vaut qu'on s'y arrête.

Fernand Colomb, qui écrivait à une époque où personne n'admettait la prétention du premier amiral de l'Océan d'avoir organisé son expédition pour aller reconnaître une route plus courte conduisant aux Indes asiatiques, et qui, mieux que tout autre, devait savoir que cette prétention était insoutenable, se garde bien d'insister sur ce point. Il s'attache à justifier la thèse de son père en donnant les raisons théoriques sur lesquelles il s'appuyait ; mais il prend soin de dire qu'il voulait aussi découvrir des terres nouvelles et, fort adroitement, sans avoir l'air d'appuyer sur cette assertion, il fait passer au premier plan ces projets de découvertes, tandis qu'il glisse sur l'intention d'aller aux Indes. Dans l'un des chapitres où l'on voit percer cette tactique, il écrit que ce fut pendant que son père était en Portugal qu'il commença à se demander si « de même que les Portugais allaient si loin dans la di- « rection du Midi, on ne pourrait en faire autant dans la « direction de l'Occident, et que, vraisemblablement, on « trouverait des terres sur cette voie (133) ». C'était faire bon marché du fameux grand dessein et presque le désavouer. Humboldt ne s'y méprit point et fait à ce sujet la leçon au fils de Colomb. « Il y a là, pour le moins, écrit- « il, de l'impropriété d'expression », parce que « le but « principal » de Colomb, « je pourrais presque dire de « son entreprise », était de « chercher l'Orient par l'Occi- « dent (134) ». Cet exemple est typique et montre l'influence de la chose jugée sur les esprits les plus clairvoyants. Il n'a pas manqué d'être suivi et a même été dépassé.

Humboldt avait laissé à Colomb le mérite de son illu-

---

(133) F. Colomb, *Historie*, ch. V, fol. 12 recto.

(134) Humboldt, *Examen critique*, Vol. I, pp. 20 21.

sion ou de son erreur. D'Avezac le dépouilla même de cela: Non seulement le grand Génois ne voulait rien découvrir; mais ce qu'il voulait réellement faire lui avait été suggéré. L'idée géniale de chercher l'Orient en prenant par l'Occident ne lui appartenait pas, c'était celle de Toscanelli, qui devenait ainsi l'initiateur de la découverte de l'Amérique, tandis que le pauvre Génois était réduit au mince rôle d'un acteur qui répète ce qui lui a été appris (135).

Ce système, qui substitue, en fait, Toscanelli à Colomb, et qui fait disparaître au profit du premier l'œuvre laborieuse, patiente et éclairée du second, fit fortune, et on vit nombre de Colombistes s'en emparer pour le développer, l'enjoliver et le répandre. L'astronome florentin que Las Casas et Mariana confondaient avec Marco Polo, que les contemporains de Colomb ne connaissaient pas, et que les modernes connaissaient fort peu, passa du coup grand homme, et peu s'en fallut que, comme à Vespuce, on ne lui élevât des statues.

Il semblerait qu'après cela il ne restait plus rien à faire aux biographes de Colomb pour le diminuer encore un peu ; mais en ceci, comme en toute chose, il n'y a que le premier pas qui coûte, et, une fois entré dans la voie que Humboldt avait si largement ouverte, on devait aller bien plus loin. Ce n'était pas assez de priver Colomb du mérite qui lui appartient réellement et qui le place à juste titre parmi les grands hommes, d'avoir deviné, à l'aide d'indications plus ou moins authentiques, l'existence de l'Amérique et de l'avoir cherchée jusqu'à ce qu'il l'eût trouvée, on pouvait encore dire qu'il n'avait même pas pensé à faire aucune découverte. On ne manqua pas de le faire.

Malgré le témoignage unanime et explicite des auteurs

---

(135) D'Avezac, Congrès géographique d'Anvers en 1871.

du temps sur l'objet que se proposait Colomb, malgré les termes de son Journal de bord, qui montrent qu'on chercha tout le temps à faire des découvertes nouvelles, malgré la déclaration formelle du fils de Colomb que son père avait ce dessein, malgré enfin le texte des capitulations, qui sont sur ce point une preuve documentaire irrécusable, on voit la plupart des auteurs se mettre à l'unisson pour affirmer que l'idée même de faire de nouvelles découvertes était étrangère aux spéculations de Colomb, et qu'il n'eut jamais aucune intention de ce genre. Les plus éminents colombistes de notre temps, Harrisse, en France, Ruge, en Allemagne, et M. de Lollis, en Italie, sont à cet égard on ne peut plus explicites (136).

Ainsi, non seulement Colomb ne cherchait pas à découvrir de nouvelles terres, mais il n'y pensa jamais. Tout ce qu'il voulait, c'était d'aller aux Indes par la route que lui avait indiquée Toscanelli. Tout ce qui ne se rapportait pas à cela lui était indifférent ! Que reste-t-il donc dans cette manière de voir à celui qui « à Castille et à Léon « donna un Nouveau Monde » ? M. de Lollis nous le dit : il lui reste le mérite d'avoir compris Toscanelli et d'avoir intrépidement tenté de réaliser sa pensée (137).

Cette conception moderne du rôle de Colomb dans l'œuvre de la découverte du Nouveau Monde, qui est à la fois si contraire aux faits et si injuste, est la résultante logique et inévitable de la thèse que cette découverte a été faite par hasard en cherchant à passer aux extrémités de l'Asie Orientale. Tant que cette thèse n'eut d'autre garantie que des assertions qui remontaient directement à lui-

(136) Nous avons donné les références exactes à l'Introduction.

(137) De-Lollis. Nous ne retrouvons plus le passage auquel cette citation est empruntée ; mais elle exprime très exactement les idées du savant colombiste. Voyez particulièrement son article : *Qui a découvert l'Amérique ? Revue des Revues*, 15 janv. 1898.

même, elle fut considérée comme un écart de l'imagination ardente du Découvreur et n'eut aucune prise sur l'opinion. En la plaçant sous le patronage d'un savant comme Toscanelli, on lui donnait une autorité qu'elle n'aurait jamais eue sans cela, mais qui laissait néanmoins subsister le fait qu'elle est en contradiction avec tout ce que l'étude des documents nous apprend des origines, de la préparation et de la mise à exécution de l'entreprise de Colomb.

La critique, qui est sceptique par essence, ne pouvait négliger un fait de cette importance. Elle a soumis le témoignage en apparence si positif de Toscanelli à une analyse sévère et a montré que, non seulement son authenticité ne pouvait être établie, mais encore qu'il y avait bien des raisons de supposer que les pièces par lesquelles nous le connaissons sont apocryphes. De tels documents ne peuvent être opposés ni au texte authentique des capitulations, qui montrent quel était le véritable caractère de l'entreprise de Colomb, ni à tous les autres faits qui corroborent et confirment ce que portent ces actes.

IV. — L'objection que Colomb a pu parler d'aller aux Indes sans qu'aucun document le constate.

Avant de passer à l'examen critique de la seconde des deux légendes qui ont si grandement contribué à dénaturer le véritable caractère de l'entreprise de Colomb, celle qui fait de Toscanelli l'initiateur de la découverte de l'Amérique, écartons une objection préliminaire.

Au fait bien constaté qu'il est impossible de relever une seule circonstance pouvant donner à penser que Colomb a proposé aux Rois Catholiques d'aller aux Indes par l'Ouest, on oppose cette objection que l'absence de toute mention d'une proposition de ce genre dans les documents et les auteurs du temps n'est pas une preuve qu'elle n'a pas été faite.

En bonne logique, cependant, cette objection n'est pas recevable. On ne saurait opposer des possibilités à des faits acquis. Nous savons que Colomb voulait découvrir des îles et terres nouvelles ; nous avons du fait des preuves documentaires : nous n'en avons aucune que c'était aux Indes qu'il voulait aller, et l'absence de toute mention d'un dessein de cette importance, dans les circonstances qui ont été relevées, crée une présomption bien forte que tel n'était son objet. Une présomption si bien justifiée ne peut être détruite par la supposition que Colomb a pu dire aux Rois Catholiques qu'il irait aux Indes, bien que rien ne l'indique, et le fait que les deux premiers biographes du découvreur assurent que c'est ce qu'il fit ne saurait être allégué en preuve, puisque l'enquête instituée par la critique n'a d'autre objet que de vérifier l'exactitude de cette assertion. Si leur témoignage est accepté sur ce point, la question posée disparaît. S'il est rejeté ou simplement mis en suspicion, on ne peut l'invoquer contre ce qui le contredit.

On est donc fondé à dire que les faits qui ont été exposés jusqu'ici établissent d'une manière incontestable, que Colomb a agi et parlé durant tout le cours de ses négociations pour l'acceptation de son projet et pendant tout le temps qu'il a consacré à la préparation de son entreprise, comme s'il n'avait en vue que la découverte de terres et îles nouvelles. S'il a été question pour lui, à cette époque, d'aller aux Indes, rien ne l'indique dans tout ce que nous savons de sa vie jusqu'au moment où il se mit en route pour exécuter son projet, et la simple possibilité du fait est elle-même des plus contestables, ainsi qu'on le verra plus loin.

V. — La date tardive de la conception cosmographique de Colomb montre qu'il n'a pu parler en 1486-1492 d'aller aux Indes par l'ouest.

La possibilité qu'il ait été question entre les souverains et Colomb d'un projet de passer aux Indes par l'ouest que ne mentionne aucun des documents que nous possédons, mais dont d'autres, aujourd'hui perdus, pourraient peut-être témoigner, suppose que le système cosmographique de Colomb sur l'extension de l'Asie vers l'est et sur le peu d'étendue de l'espace maritime compris entre les deux extrémités du monde, est antérieur à ses découvertes et même à ses premières démarches. Si cette supposition était fondée, il y aurait là un fait qui affaiblirait singulièrement toutes les raisons que nous avons de croire que c'est seulement après sa découverte que Colomb a soulevé la question de la route des Indes.

Il s'agit donc de savoir à quelle époque Colomb arriva à cette conclusion que les Indes pouvaient être atteintes en naviguant dans la direction de l'ouest.

On sait aujourd'hui que c'est aux traités du cardinal Pierre d'Ailly que Colomb a emprunté les traits fondamentaux de son système cosmographique et les raisons de sa croyance à la possibilité de passer aux Indes par l'ouest, qu'il assure avoir toujours été la sienne. La publication intégrale de toutes les notes que lui et son frère Barthélemy ont mises à ces traités, ne permet plus de mettre ce fait en doute, et si nous connaissions la date de ces notes, si riches en indications de toutes sortes, nous connaîtrions l'époque à laquelle Colomb a commencé à réunir les éléments de son système cosmographique. Malheureusement, ce renseignement nous manque, et nous ne savons même pas d'une manière certaine quand ces traités ont été imprimés. Tout ce qu'on peut avancer

à cet égard, c'est que leur impression ne peut être ni antérieure à l'année 1480, ni postérieure à l'année 1487 (138). C'est donc, au plus tôt, entre ces deux dates que Colomb aurait pu annoter l'*Imago Mundi*, mais ce peut être aussi à une date postérieure et il semble bien que tel soit le cas.

Une seule des nombreuses notes qui couvrent les marges de cet ouvrage porte une date précise, c'est celle où il est calculé que l'équinoxe de la « présente année 1491 » — *hoc anno 1491* — se plaçait au 11 mars après-midi (139). Cette note a donc été écrite en 1491 et, bien que quelques auteurs aient cru qu'elle vient de Colomb (140), nous estimons qu'elle est de Barthélemy, d'abord parce que le volume où elle se trouve lui appartenait, ainsi qu'en témoigne Fernand Colomb, dans le catalogue de sa bibliothèque où ce volume prit place (141), et ensuite parce que le juge le plus compétent que nous connaissions en pareille matière, l'érudit conservateur de la Colombine, où ce volume se trouve encore, M. Simon de la Rosa, déclare que la note est de l'écriture du frère cadet de Colomb (142).

Mais les constatations de M. de la Rosa ne se bornent

---

(138) Voyez la note 108 à notre *Toscanelli and Colombus*, p. 102.

(139) Note 621 à l'*Imago Mundi*, classification de la *Raccolta Colombiana*, *Scritti*, Vol. II, p. 419.

(140) M. de Lollis, *Autografi*, p. XVIII, *Scritti* in *Raccolta* et M. Thacher, *Colombus*, Vol. III, p. 484, soutiennent qu'elle est de Colomb. Pour M. Simon de La Rosa, *Catalogo*, p. 35, et pour M. G. de la Rosa, *Solution*, etc., p. 5, elle est de Barthélemy et c'est également notre sentiment.

(141) Le conservateur de la Colombine dit qu'en examinant ce volume il trouva au dernier feuillet une note de la main de Fernand Colomb portant ce qui suit : *Este libro era del Adelantado my tio. Está registrado 3361.* (*Biblioteca Colombina Catalogo*, Vol. I, p. 63.) Fernand Colomb avait commencé plusieurs catalogues de son importante bibliothèque ; dans le plus intéressant de ceux qui nous restent le *Registrum librorum*, dont M. Archer, M. Huntington a donné une magnifique reproduction fac-similée, l'ouvrage de d'Ailly est enregistré sous le n° 3122.

(142) S. de la Rosa, *Libros y autografos de Colombo*, p. 36. M. de la Rosa a exprimé cette opinion à différentes reprises.

pas à cela. Une étude attentive de toutes les notes qui couvrent les marges de ce volume l'a amené à cette conclusion que la plupart viennent de Barthélemy et qu'elles datent principalement de l'année 1485. Ainsi, indépendamment de celles où l'année 1491 est mentionnée, ce qui en fixe la date, la plupart des autres notes de ce volume seraient aussi postérieures aux propositions que Colomb soumit au roi João et auraient été écrites après la séparation des deux frères, qui ne se revirent qu'en 1494.

La critique est en droit d'inférer de ces faits que c'est par Barthélemy que Colomb a connu le livre de d'Ailly et que c'est seulement après 1494 qu'il a pu l'étudier. Et, comme les notes dont l'exemplaire de la Colombine est couvert révèlent la source véritable des idées de Colomb sur la réduction du degré terrestre à 56 milles 2/3, sur la grande extension de l'Asie vers l'est, sur la proximité de l'Espagne des Indes et sur la préférence qu'il fallait donner à la mesure de Marin de Tyr sur celle de Ptolémée, idées qui sont toutes avancées dans l'œuvre de d'Ailly, et que les notes des deux frères mettent en relief, il y a là une preuve logique bien difficile à écarter, qu'elles n'ont pu prendre corps chez Colomb antérieurement à l'année 1494.

Il suffit, en effet, de parcourir ces notes pour voir que leur auteur, que ce soit l'un ou l'autre des deux frères, n'avait encore, quand il les écrivait, aucun système cosmographique. Toutes les particularités qu'il relève dans d'Ailly sont pour lui les éléments d'un système à construire et non ceux d'un système à rectifier ou à compléter. Colomb trouve là les faits et les opinions sur lesquels il va édifier sa conception cosmographique de la petitesse de la terre, du peu d'étendue de l'élément aqueux et d'une mesure spéciale du degré équatorial, données qui servent de bases à sa théorie sur la possibilité du passage aux Indes en prenant par l'ouest ; mais remarquons bien

que ces notes se bornent à enregistrer, nulle part leur auteur ne critique ou explique, nulle part il ne montre qu'il a une opinion sur les particularités qui attirent son attention, et, à la manière dont il les note, on voit clairement que jusqu'alors elles lui étaient inconnues. On doit voir là une autre preuve qu'à l'époque où Colomb étudiait l'ouvrage de d'Ailly, ses théories cosmographiques n'étaient pas encore formées.

La date tardive à laquelle il les conçut est confirmée par ce fait significatif que, dans le volumineux Journal qu'il nous a laissé de sa mémorable entreprise, on ne trouve pas un mot indiquant qu'il avait alors une théorie sur le peu d'étendue de l'espace maritime qui s'étendait à l'ouest. Il est assurément extraordinaire que dans la relation circonstanciée d'un voyage entrepris, selon lui-même, expressément pour aller jusqu'aux extrémités orientales de l'Asie, et qui devait donner la démonstration de l'exactitude de son système cosmographique, il n'en dise rien. Si ce sont bien les Indes que Colomb cherchait, comment admettre qu'en consignant avec soin toutes les péripéties d'une entreprise de cette importance et de ce caractère, d'où dépendaient son avenir et sa renommée, il n'ait laissé voir nulle part les angoisses qui devaient l'étreindre à mesure qu'il avançait vers l'ouest. Les raisons qui lui faisaient croire qu'il ne pouvait manquer d'arriver aux Indes par la route qu'il suivait devaient être constamment présentes à son esprit, si tel était le but qu'il poursuivait. Dans cette situation, il lui était impossible de n'y pas penser à toute heure, de ne pas les repasser dans sa mémoire et de ne pas les peser avec anxiété pour s'assurer si elles concordaient ou non avec les différentes particularités de son voyage.

Eh bien ! le Journal de bord ne trahit aucune préoccupation de ce genre. On y relève minutieusement une foule de petits faits, très intéressants pour nous aujourd'hui, mais sans rapport aucun avec le vaste dessein que

Colomb est supposé avoir eu, et qui montrent que celui qui le tenait, loin d'être absorbé par un grand problème posé devant lui, n'y pensait pas du tout. N'est-on pas en droit d'interpréter ce silence du Journal de bord comme une preuve qu'à ce moment Colomb n'avait encore aucune théorie scientifique et que, s'il y avait un problème qui le préoccupait, ce n'était pas celui de la découverte d'une nouvelle route pour passer au pays des épices?

Il faut noter que, pas plus dans la relation de son second voyage, qui ne se termina qu'en 1496, que dans celle du premier, Colomb ne fait aucune allusion à ses théories cosmographiques, tandis qu'on voit qu'il est plein du sujet quand il rapporte ses deux dernières expéditions. C'est, en effet, dans sa lettre d'Haïti, de 1498, qui donne la relation de son troisième voyage, qu'il expose pour la première fois les idées qui forment le fond même de sa conception cosmographique : la petitesse de la terre, le peu d'étendue des eaux par rapport à celle des terres (143), et c'est dans la lettre dite rarissime, qui est de 1503, qu'il écarte les rectifications apportées par Ptolémée aux calculs de Marin de Tyr et adopte la mesure extravagante que ce dernier donne au monde habitable connu ; c'est là aussi qu'il affirme que la longueur du degré équatorial est seulement de 56 milles 2/3 (144). Voilà, il semble, des raisons sérieuses de croire que l'*Imago Mundi*, source incontestable des idées cosmographiques de Colomb, ne lui a été connu qu'après ses grandes découvertes, et que c'est après son second voyage qu'il étudia cet ouvrage.

---

(143) Voyez ce document dans NAVARRETE, Vol. I, pp. 242 et sq , et dans la *Raccolta, Scritti*, Vol. II, n° XVI, p. 26 et sq. La partie de cette lettre relative aux idées cosmographiques de Colomb est composée de phrases empruntées textuellement à l'*Imago Mundi*.

(144) Lettre de la Jamaïque du 7 juillet 1503. NAVARRETE, Vol. I, p. 296 et sq., *Raccolta, Scritti*, Vol. II, n° XXXVI, p. 175 et sq.

Les indications qui précèdent ne sont pas les seules, d'ailleurs, qui militent en faveur de notre conclusion. Le fameux cosmographe espagnol Jaime Ferrer, contemporain et grand admirateur de Colomb, nous en donne une autre. Dans un mémoire aux Rois Catholiques qui est de l'année 1495 (145), où il examine la question des points par lesquels devait passer la ligne de démarcation entre la région assignée au Portugal et celle attribuée à l'Espagne par la Bulle de 1493, il parle de l'opinion de Colomb en termes qui montrent que l'amiral comptait alors d'après la mesure de Ptolémée, qui donnait au degré 62 milles et demi (146). Or, tout le système cosmographique de Colomb est édifié sur la mesure d'Alfragan, qui ne comptait que 56 milles 2/3 au degré, mesure dont Colomb prétendait avoir vérifié l'exactitude, ainsi qu'on a pu voir à un paragraphe précédent, et qui réduisait sensiblement la circonférence du globe (147).

Il résulte de cette observation que lorsque Colomb partit pour son second voyage — 25 septembre 1493 — il n'avait pas encore abandonné le système de Ptolémée, que tout le monde suivait alors, ce qui prouve que sa théorie cosmographique, qui est inconciliable avec la mesure du géogra-

---

(145) Ce mémoire n'est pas daté ; mais comme il répond à une demande des Rois Catholiques du 28 février 1495, il doit être de la même année. Les deux pièces sont données par NAVARRETE, Vol. II, pp. 99-103. Ferrer y parle d'une lettre de Colomb sur la matière, qui n'existe plus.

(146) Ptolémée comptait 500 stades au degré et, comme il fallait 8 stades pour faire un mille italien, le degré mesurait 62 milles 2/3, ou 15 lieues 5/8. Tout le monde est d'accord sur ce point. A ce compte la terre mesurait 25.500 milles soit 33.300.000 mètres.

(147) Cette manière de compter ne donnait que 20.400 milles au pourtour équatorial. Colomb tenait essentiellement à cette mesure, qu'il note un grand nombre de fois, en insistant sur son exactitude. Elle forme, en effet, l'un des deux pivots de son système ; l'autre est la réduction de l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde et une extension corrélative de l'espace terrestre.

phe alexandrin, est postérieure à son premier voyage, et très probablement aussi au second (148).

Pour toutes les raisons qui viennent d'être exposées, nous croyons qu'on est fondé à dire qu'à l'époque où Colomb négociait avec les Rois Catholiques pour l'adoption de son plan, et jusqu'au moment où il partit pour le mettre à exécution, les idées géographiques qu'il pouvait avoir sur l'espace maritime s'étendant vers l'Occident et sur les terres qu'on devait y trouver, n'avaient pas encore pris la forme qu'elles prirent dans la suite et qui lui permirent de dire qu'en s'avançant directement à l'ouest, il trouverait l'Asie à une distance relativement courte. Si cette conclusion est justifiée, elle fait disparaître la possibilité logique que Colomb ait pu proposer aux souverains auxquels il s'adressa de leur découvrir une route nouvelle pour aller aux pays des épices.

VI. — La prétention de Colomb d'avoir cherché le Levant par le Ponant est contredite par tous les faits connus, moins le témoignage attribué à Toscanelli.

Les paragraphes précédents ont montré que le fait qu'il n'y a aucune trace d'une proposition de Colomb de passer aux Indes ailleurs que dans les documents d'origine colombienne, conserve toute sa valeur, et que la possibilité même qu'il ait été question de cela avant 1492 disparaît devant la preuve que les conceptions cosmographiques du découvreur de l'Amérique, qui sont la source de ses idées à cet égard, datent d'une époque postérieure à celle à laquelle on suppose qu'il a entretenu les Rois Catholiques de ce dessein.

---

(148) M. Altolaguirre, qui a étudié ce point, est d'avis que c'est seulement en 1498 que Colomb abandonna le module de Ptolémée pour celui d'Alfragan de 56 milles 2/3, que d'Ailly, par lequel il le connaissait, avait adopté. (Altolaguirre y Duvale, p. 392.)

Nous avons d'ailleurs ainsi qu'on l'a vu à une étude précédente, une autre preuve que les propositions de Colomb ne visaient pas la recherche d'une route nouvelle pour aller aux Indes, dans le témoignage des deux seuls personnages du temps dont nous connaissions la manière de voir sur le projet de Colomb : Maldonado et Geraldini, qui en parlent comme d'un projet de découvertes d'îles ou terres nouvelles, situées au delà de la région maritime naviguée jusqu'alors, mais nullement comme étant aux Indes.

Aucun des actes de Colomb, ou de ceux auxquels il prit part à ce moment, ne donne à penser qu'il s'agissait d'autre chose. Ni les contrats passés avec les Rois Catholiques pour l'exécution du projet, ni les mesures prises à cette occasion, ni les pourparlers engagés avec ceux que l'on voulait entraîner dans l'entreprise, ni, enfin, aucun des faits connus de cette période de préparation, ne permettent de supposer qu'on se proposait d'aller aux Indes, tandis qu'il est clair que les organisateurs de l'expédition, comme ceux qui y prirent part, n'envisageaient que la perspective de découvrir de nouvelles terres. C'est sur la possibilité de découvrir de pareilles terres qu'on se renseigne, et c'est la probabilité qu'elles devaient contenir de grandes richesses qu'on fait valoir auprès de ceux que l'entreprise ne tentait pas.

L'expédition met à la voile dans ces conditions. Pour tout le monde, comme d'après les documents authentiques qui ont permis son organisation, elle va à la découverte d'îles sur la situation desquelles on croyait avoir des indications suffisamment sûres. Au moment du départ, Colomb annonce qu'il les trouvera à 700 ou 800 lieues des Canaries, et avant même d'avoir franchi cette distance on commence à les chercher. Tout le temps du voyage on ne fait que cela. On s'étonne de ne pas les trouver où l'on croyait qu'elles étaient; on s'écarte de la route que l'on

croyait être la bonne dans l'espoir de les rencontrer, puis on y revient. On s'en écarte encore et on finit par découvrir l'île Espagnole, dans laquelle Colomb reconnaît celle qu'il croyait trouver à 700 ou 800 lieues des Canaries. Après la découverte de quelques autres îles voisines, l'expédition, ayant atteint son but, remet à la voile pour l'Espagne.

Voilà les faits, les faits réels, incontestables, tels que les présentent les documents, c'est-à-dire dégagés des interprétations et des amplifications dont ils ont été l'objet.

A côté de ces renseignements, puisés au Journal de bord même de Colomb, et qui concordent si exactement avec tout ce que nous savons des origines de l'expédition, on trouve des assertions qui les contredisent ou qui les dénaturent, auxquelles on ne s'attendait pas. Colomb déclare ici, pour la première fois, que son but était les Indes et que, pour cette raison, il ne voulut pas s'attarder à chercher des îles, alors que chaque page de ce Journal témoigne du contraire. Cependant, cette prétention de Colomb d'avoir toujours voulu aller aux Indes, ne semble pas avoir pris tout d'abord une forme définitive dans son esprit. Il hésite entre l'assertion qu'il a trouvé les Indes, et celle qu'il les avait cherchées, et ses premières communications trahissent ses hésitations à cet égard. C'est à la dernière qu'il s'arrête, et il va désormais s'efforcer de la justifier par des arguments d'ordre théorique.

Contrairement à ce qu'il pouvait espérer, et peut-être aussi à ce que l'on croit généralement, l'assurance donnée par l'heureux navigateur d'avoir été jusqu'aux Indes fut accueillie avec incrédulité. Tout d'abord on y ajouta foi, mais très promptement on revint sur cette première impression, et l'analyse des témoignages des contemporains montre que ceux-là seuls qui s'en rapportèrent uniquement à Colomb, admirent que c'est en cherchant à passer en Asie qu'il découvrit les Antilles. Les grands chroniqueurs

espagnols du xvi[e] siècle et tous ceux qui avaient d'autres sources d'informations que celles d'origine colombienne ne virent dans ses découvertes que celles qu'il s'était engagé à faire par ses capitulations avec les Rois Catholiques.

Ainsi, la prétention de Colomb que ses découvertes sont le résultat d'une conception qu'il s'était faite du monde et qui devait le conduire en peu de temps jusqu'aux extrémités de l'Asie, ne trouve aucune confirmation, tandis que tous les faits connus militent contre elle. D'un côté donc nous sommes en présence de l'affirmation bien nette de Colomb que l'objet de son entreprise était les Indes, et de l'autre nous trouvons toute une série de faits bien avérés qui la contredisent. Il n'y a pas de conciliation possible entre ces deux termes : ou Colomb nous en impose ou ce sont les faits qui nous induisent en erreur.

Pouvons-nous nous arrêter à cette dernière alternative? Est-il admissible que les faits qui forment l'histoire entière des propositions de Colomb depuis leur présentation jusqu'à leur mise à exécution soient tous trompeurs ? Est-ce que, si l'entreprise qu'il proposait avait eu le caractère qu'on lui attribue, quelque circonstance ne le ferait pas voir ? Est-ce que, dans ce cas, tous les faits connus montreraient que cette entreprise ne différait des autres du même genre que par son importance et que, comme celles-là, elle n'avait pour objet que la découverte de nouvelles terres ? Il semble bien difficile de croire que ce soient les faits qui aient tort et que ce soit Colomb qui ait raison.

Mais, en admettant que dans les diverses combinaisons auxquelles le découvreur de l'Amérique a pu rêver pendant ses six années de sollicitations, il y en ait eu une qui visait le passage possible aux Indes des épices et qu'il ait entretenu les Rois Catholiques de cette chimère, cela ne changerait en rien le caractère de l'entreprise qu'il a fait agréer, car nous connaissons assez bien toutes les circonstances de cette négociation pour être assuré qu'aucune

proposition de ce genre, si elle a été faite, n'a été prise en considération. Nous savons aussi qu'aucun de ceux qui prêtèrent leur appui à Colomb, soit à la Cour, soit à Palos, ne s'attacha à cette considération et que, pour tous, à commencer par Colomb lui-même, au moins jusqu'après son arrivée aux Antilles, la grande expédition de 1492 n'eut d'autre objet que de découvrir des îles nouvelles, que l'on croyait riches et peuplées.

Si l'on passe du témoignage des faits à celui des gens, le résultat est exactement le même. Hormis Colomb et ceux qui tiennent le fait de lui, personne ne sait, et personne ne croit que son expédition avait été organisée pour aller aux Indes.

En somme cette thèse si ardemment soutenue par Colomb, ainsi que par ses deux premiers biographes, est dépourvue de toute confirmation et soulève des objections si nombreuses et si péremptoires, qu'il n'est pas possible de l'accepter sans méconnaître toutes les conditions logiques de l'admission de la preuve. Colomb a cru qu'il avait atteint les Indes et, à son retour, il a affirmé qu'il en revenait ; mais il a été le seul à le dire et on ne l'a pas cru; il a dit que son intention avait toujours été d'y aller, mais il ne l'avait pas dit auparavant, et les faits démentent cette assertion !

Que reste-t-il, après cet examen critique, de la thèse si souvent avancée que c'est en cherchant un chemin plus court pour aller aux Indes des épices que Colomb a découvert l'Amérique? Il reste une légende que contredisent toutes les données historiques qu'on a pu recueillir et tous les témoignages qui nous ont été conservés, moins un seul : celui que l'on déduit des pièces attribuées à Toscanelli. Nous allons voir ce qu'il vaut.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA LÉGENDE DE TOSCANELLI INITIATEUR DE LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE

I. — Position de la question. Retour en arrière.

La légende de Toscanelli initiateur de la découverte de l'Amérique ne résiste pas mieux à l'examen critique que celle de Colomb à la recherche du Levant par le Ponant. Les deux légendes se tiennent d'ailleurs étroitement : on ne dit que Toscanelli mit Colomb sur la voie de sa découverte, que parce qu'on suppose que l'entreprise de 1492 avait les Indes pour objet.

Mais cette supposition ne peut être maintenue devant la masse de faits que le dépouillement des documents a mis en lumière, et d'où il résulte si clairement, d'abord que le projet si longtemps médité par Colomb et successivement soumis par lui à divers princes, n'avait pas pour objet le passage aux Indes, et, ensuite, que l'expédition de 1492 ne fut pas organisée dans ce but. Comment donc croire que l'astronome florentin ait pu fournir des indications ou faire des suggestions relativement à l'exécution d'un projet qui n'existait pas ?

Pour assurer qu'il a pu en être ainsi, il faut admettre que les raisons si nombreuses, si variées et si concluantes que nous avons de dire que Colomb ne se proposait pas d'aller aux Indes, tombent toutes devant les seules piè-

ces attribuées à Toscanelli, dont non seulement on ne peut établir l'authenticité, mais encore qu'il y a toutes sortes de raisons de croire apocryphes. On a vu quelles sont ces raisons, et il est à peine nécessaire de répéter que la croyance à l'authenticité de ces pièces repose, en dernière analyse, sur le témoignage unique de Fernand Colomb et de Las Casas, qui, seuls, ont dit, — sans dire comment ils le savent, — que Colomb avait correspondu avec Toscanelli relativement à l'exécution du plan qui lui est attribué de passer aux Indes par l'ouest, et qu'il avait reçu de lui des indications qu'il mit à profit ; encore n'est-il pas bien certain que Fernand Colomb ait rien dit de semblable.

Si respectables et si autorisés que soient ces témoignages, ils n'échappent pas à la critique, qui a démontré, d'abord, que rien ne les confirme, alors que tout les infirme, ensuite que Colomb lui-même les contredit, en ne mentionnant jamais le nom de Toscanelli et en indiquant exactement les sources de ses idées sur la possibilité de passer aux Indes par la voie de l'Occident. Comment hésiter entre des assertions dont on ne connaît pas la source et que contredit le fait même que le but de l'entreprise de Colomb n'était pas les Indes, et les preuves que nous a fournies Colomb de la véritable origine de ses idées cosmographiques ?

Aujourd'hui, en effet, la lumière est faite sur ce dernier point. Si nous n'avions pour nous éclairer à cet égard que les déclarations de Colomb, on pourrait hésiter à les accepter, car la bonne foi du Découvreur peut, malheureusement, être mise en question. Mais tel n'est pas le cas. Ce ne sont pas les lettres où il explique son système, en citant un grand nombre de noms pour faire étalage d'une érudition qu'il n'avait pas, qui nous renseignent sur ce point : ce sont les notes manuscrites qu'il a mises aux trois ouvrages qui faisaient l'objet de ses lectures favorites. Ces notes, dont la forme même indique qu'elles n'étaient pas

destinées à la publicité, et qui étaient à peine connues avant leur publication dans la *Raccolta Colombiana*, sont en nombre considérable. La plupart n'ont aucune valeur et rien ne montre mieux que leur insignifiance l'absence de sens critique chez Colomb et le caractère superficiel de ses connaissances. Mais elles ont pour nous le rare mérite de nous permettre de suivre sa pensée, de voir les points qui fixaient son attention et ceux qu'il retenait. Au moyen des passages qu'il se bornait le plus souvent à souligner, ou à répéter en marge pour s'en mieux pénétrer, nous pouvons reconstituer toute sa théorie de la possibilité du passage aux Indes par l'ouest. Ces notes, malgré leur banalité, révèlent donc l'origine véritable des idées auxquelles il attachait le plus de prix et établissent d'une manière irrécusable qu'aucune des parties de son grand dessein ne vient de Toscanelli ou des pièces qui lui sont attribuées.

Ce fait, resté si longtemps ignoré, commence maintenant à être reconnu, et des critiques récents, dont l'opinion compte en pareille matière, n'hésitent plus à écrire que Colomb a trouvé dans les passages des livres qu'il a annotés des raisons pour croire à la proximité des Indes, bien plus convaincantes que tout ce qu'on lit dans les lettres de Toscanelli (149). Ainsi, ceux mêmes qui admettent l'authenticité de ces lettres, ne croient plus que Colomb leur ait rien emprunté.

Ces précieuses notes, dont l'objet ne se laisse voir qu'après un examen attentif, nous révèlent encore que, con-

---

(149) *So far as making out a plausible case for seeking the east by the west is concerned, Columbus accumulated in the marked passages of is own books a far more convincing body of facts than anything in Toscanelli's letters.* (Bourne, *Spain in America*, p. 15.) Un autre non moins compétent, écrit : *There is nothing in Toscanelli's letter which Columbus could not have obtained from other sources.* (Channing, *The planting of the American Nation*, 1905, p. 17.)

trairement à ce que les premiers biographes de Colomb ont avancé et à ce que lui-même a affirmé, son grand dessein, comme disent les auteurs modernes, n'est pas le résultat de l'étude patiente et suivie d'un nombre considérable d'auteurs, dont les noms se retrouvent fréquemment sous sa plume, ce qui suppose une longue application, mais de celle de trois ouvrages seulement, dont aucun n'est volumineux, et dont un seul, l'*Imago Mundi*, lui a fourni à peu près tout le savoir cosmographique qu'il ait jamais montré.

Ce fait n'est pas sans intérêt, car il apporte une nouvelle raison pour rejeter la légende d'après laquelle Colomb ne serait arrivé à la formation de son plan de passage aux Indes qu'après des années de voyages, de méditations et d'études. Nous savons déjà qu'il avait très peu voyagé quand il arriva en Portugal ; nous savons aussi qu'il n'avait pas reçu une instruction qui le préparât à l'étude des savants, des philosophes, des théologiens et des classiques qu'il se plaît à citer, et nous avons de bonnes raisons de croire que ses nombreuses lectures se réduisaient à bien peu de choses. Nous savons maintenant que ce sont l'*Imago Mundi*, l'*Historia rerum* et la relation de Marco Polo qui lui ont fourni toutes les données de son système, et qu'il ne lui a pas fallu des années pour les connaître.

Quelle meilleure preuve peut-on donner de ce que nous avancions tout à l'heure, que les pièces produites sous le nom du célèbre astronome florentin sont restées étrangères à la formation de son système et du plan auquel il sert de base !

Quelque prévenus que nous soyons contre cette manière de voir par des habitudes mentales prises et par la longue possession d'une opinion contraire, basée sur des témoignages respectables, il faut se rendre à l'évidence et reconnaître que la prétention de Colomb d'avoir élaboré lui-même le système géographique, système sans aucune

valeur d'ailleurs, dont il avait tiré de si importantes conséquences, est pleinement justifié.

En résumé, deux faits considérables et qu'il est impossible d'écarter, ne permettent pas d'admettre que les pièces attribuées à Toscanelli aient exercé aucune influence sur la formation des idées cosmographiques de Colomb et sur l'objet de sa grande entreprise.

Le premier, c'est que nous pouvons déterminer exactement l'origine du système géographique de Colomb, ainsi que celle du projet de passage aux Indes qui en est la conséquence, et que ni Toscanelli ni les pièces qu'on lui attribue n'y sont pour quelque chose.

Le second, c'est que le projet que Colomb a fait agréer par les Rois Catholiques et qu'il a mis à exécution est complètement différent que celui que Toscanelli est supposé avoir recommandé, puisque l'un avait pour objet de nouvelles découvertes et l'autre le passage aux Indes par l'ouest. Nous pouvons donc conclure, en toute sécurité, qu'il n'y a aucune preuve qu'il y ait jamais eu des rapports entre Colomb et Toscanelli, et qu'il y a au contraire de nombreuses et excellentes raisons pour dire que la correspondance qui leur est attribuée est apocryphe et qu'elle a dû être fabriquée dans un but que nous allons chercher à déterminer.

II. — Objet de la production des pièces attribuées à Toscanelli.

La recherche des motifs de la singulière supercherie, que dénoncent si clairement les nombreux faits analysés dans les chapitres précédents, est une des plus difficiles que nous impose l'histoire critique des véritables origines du projet qui a amené la découverte de l'Amérique.

A la rigueur, on pourrait s'en tenir à la simple constatation du fait. On pourrait dire que, du moment qu'il est

démontré que les pièces produites comme venant de Toscanelli n'ont eu et n'ont pu exercer aucune influence sur la formation des idées qui conduisirent Colomb à sa grande découverte, le reste importe peu. Ces pièces, dans ce cas, sont comme si elles n'avaient pas existé et il faut les rayer du catalogue des faits qui impriment à l'histoire un caractère spécial ou une direction particulière.

Mais à s'en tenir là, on laisse de côté une des parties du problème qui, bien que secondaire, est du plus grand intérêt, et dont la solution achèverait de faire la lumière sur les causes cachées de l'entreprise de 1492. Nous subissons, d'ailleurs, cette condition subjective qui nous porte à mettre en question les faits les mieux avérés, quand leur origine n'est pas expliquée, et tel est ici le cas. On voit bien toutes les raisons qui indiquent la supercherie, mais on ne voit pas facilement celle qui l'a motivée, et tant que cette raison n'apparaîtra pas clairement, on pourra conserver quelques doutes. Voyons donc ce qu'il y a à dire à cet égard.

Arrêtons-nous d'abord au motif qui a déterminé la production de ces pièces. Sur ce point, il n'y a aucune incertitude. C'est dans les deux biographies originales de Colomb, celles qui sont les sources de la tradition colombienne, qu'on les trouve pour la première fois. On n'en avait pas entendu parler auparavant, et on ne les aurait jamais connues, si elles n'avaient pas été insérées dans ces deux ouvrages. C'est à la suite des raisons par lesquelles les deux auteurs expliquent comment Colomb arriva à concevoir le dessein de passer aux Indes par l'ouest qu'ils les donnent. Après avoir énuméré longuement ces raisons, ils en donnent une autre : la correspondance que Colomb aurait eue avec Toscanelli à laquelle ils attribuent une influence décisive, Las Casas, surtout, qui s'emballe littéralement sur ce point, disant et répétant que Colomb avait toute confiance dans les indications reçues

de Toscanelli et qu'il se dirigeait entièrement d'après elles.

Il est donc évident que ces pièces, qui seraient restées inconnues autrement, n'ont été produites que pour appuyer les assertions de Colomb que son dessein avait toujours été d'aller aux Indes, en montrant que ce dessein avait eu la sanction d'un savant renommé et qu'il était antérieur à ses découvertes.

A première vue, cela semble tout naturel ; mais en y réfléchissant, on trouve là quelque chose de singulier. Colomb avait dit et s'était attaché à prouver que son plan de passage aux Indes par l'ouest était le fruit de ses études et des réflexions que lui avaient suggérées ses propres voyages. C'était une explication rationnelle de ses théories géographiques et cosmographiques, d'autant plus acceptable qu'elle était vraie. Colomb exagérait en citant à tort et à travers un tas d'auteurs dont il n'avait jamais vu les ouvrages, en parlant d'une longue expérience de la mer qu'il n'avait pas et en prétendant avoir pris des mesures astronomiques qu'il était incapable de prendre ; mais il disait vrai en assurant que son système était son œuvre ; nous avons une preuve irrécusable du fait dans ses notes marginales aux trois ouvrages qui lui en ont fourni les éléments.

Il est donc assez surprenant de voir ses deux premiers biographes contredire indirectement toutes ses assertions à cet égard, par la publication de pièces dont personne ne soupçonnait l'existence, et qui avaient pour effet de dépouiller Colomb d'un mérite auquel il tenait par-dessus tout, mérite qui lui appartenait en somme, pour le reporter à un autre, qui devenait de cette manière, ainsi que les auteurs modernes l'ont très bien vu, l'initiateur de la découverte de l'Amérique.

Là est le point obscur et mystérieux de cette affaire. Notons qu'ici l'authenticité des pièces importe peu. Vraies ou fausses, elles ne pouvaient avoir que le même résultat. Nous devons admettre, que pour Las Casas et pour Fernand Co-

lomb — si ce dernier a réellement inséré cette correspondance dans son livre, ce qui est douteux, — elle était authentique. Mais, ce qui est inadmissible, c'est que leur publication ait eu un autre objet que l'intérêt de Colomb. Ni l'historien des Indes, ni l'auteur des *Historie*, n'auraient prêté la main à un acte qui, dans leur pensée, pouvait porter préjudice à celui dont ils écrivaient la vie. Nous ne pouvons pas douter qu'en produisant ces pièces qui prouvaient, cependant, que Colomb avait demandé à Toscanelli et obtenu de lui des indications précieuses qui diminuaient la part de gloire que lui avait value sa grande découverte, on ait eu un autre objet que de servir sa mémoire. Mais comment se fait-il qu'on ait cru atteindre ce but en prenant cette voie, que rien, en apparence, n'obligeait à prendre, puisque Colomb n'avait jamais parlé de Toscanelli et qu'on ignorait son existence ? Voilà ce qu'il faut expliquer.

III. — Date de la production des pièces.

Rappelons d'abord quand, comment et par qui on connut cette correspondance.

Ainsi qu'on l'a fait voir ci-dessus, les pièces suspectes apparaissent pour la première fois à Venise, en 1571, dans une version italienne des *Historie*, de Fernand Colomb, qui mourut en 1539, et dont l'œuvre manuscrite espagnole passa à Las Casas, qui, seul, paraît l'avoir connue. Las Casas, qui termina son *Histoire des Indes* en 1561, y inséra aussi ces pièces ; mais il y a plusieurs raisons de croire qu'elles ne se trouvaient pas dans le manuscrit original de Fernand Colomb, dont l'une est que, dans ce cas, c'est là que Las Casas les aurait prises, puisque c'est à cet ouvrage qu'il reconnaît avoir emprunté presque tout ce qu'il dit des commencements de Colomb et des origines de son

projet. Non seulement Las Casas ne dit pas qu'il a tiré ces pièces du manuscrit des *Historie,* ce que vraisemblablement il n'aurait pas manqué de faire, si tel avait été le cas, mais il dit expressément qu'on les lui a comuniquées, assertion que confirme cette particularité que la version espagnole qu'il donne contient des incorrections et des italianismes que le fils de Colomb, qui était un lettré, n'aurait pas commis.

Pour cette raison et pour d'autres qui ont été données ci-dessus, notamment celle-ci, que la version insérée par Las Casas diffère de celle qu'on trouve dans le volume imprimé de Fernand Colomb, nous estimons que ce dernier, qui, d'ailleurs, était bien trop avisé pour publier des pièces dont le témoignage pouvait être invoqué contre les prétentions de son père, est resté étranger à leur production et qu'elles ne figurent dans le volume de 1571 que parce qu'on les y aura introduites. Enfin, comme les expressions de Las Casas montrent que c'est à une communication spéciale qu'il doit la connaissance de ces pièces, on est fondé à dire qu'elles ne viennent pas non plus des papiers de Colomb, et qu'elles ont été produites pour la première fois dans *l'Histoire des Indes*, terminée en 1561.

Sans chercher encore qui a pu communiquer à l'évêque de Chiapas ces documents, voyons à quelle époque on doit placer cette communication.

Nous savons que c'est à Haïti que Las Casas écrivit la plupart des chapitres de son *Histoire des Indes* relatifs à Colomb, et qu'il avait alors sous les yeux les papiers de la famille du Découvreur, y compris le manuscrit des *Historie* (150). Comme Las Casas avait accompagné à Haïti,

(150) Le premier fait se déduit des fréquentes expressions de *estas islas, estas tierras, aquesta isla, aqui* et autres de ce genre, employées dans le sens particulier à l'espagnol, qui indique que celui qui en fait usage se trouve au lieu qu'il mentionne. Ces expressions, il est vrai, n'ont pas toujours ce sens ; mais dans les cas auxquels nous nous référons, cela n'est pas douteux. Nous savons,

en 1544, la veuve de Diego Colomb, Marie de Tolède, et que celle-ci était alors seule détentrice des papiers de la famille, il n'est pas douteux que c'est d'elle qu'il en obtint communication (151).

Mais Las Casas revint en Espagne en 1547 et ne retourna plus au Nouveau Monde. A cette époque, une partie des papiers de Colomb était déposée dans une caisse de fer confiée au monastère de Las Cuevas et les autres étaient restés en la possession de Marie de Tolède, veuve de Diego, fils aîné de Colomb. Marie de Tolède mourut à Haïti en 1549, et en 1551 son fils, Don Luis Colon, IIIe amiral, de-

---

d'ailleurs, par d'autres sources, que Las Casas écrivit une partie de son livre à Haïti, où il séjourna longtemps. Le second fait est établi par les nombreuses citations textuelles de documents colombiens. Mais il faut faire une distinction. Quand Las Casas commença son livre en 1527, il ne pouvait avoir à sa disposition tous les documents précieux qu'il cite, ce n'est que bien après, et quand il rentra en Espagne, qu'il put y avoir accès, c'est ce qui explique les nombreuses interpolations qu'il dit lui-même avoir faites à son manuscrit.

(151) Marie de Tolède avant de quitter l'Espagne pour se rendre à Haïti, siège de sa vice-royauté, avait fait transporter au couvent de San Pablo la fameuse bibliothèque de Fernand Colomb léguée à son fils Luis, dont elle était la tutrice. Nous savons que les papiers de Colomb et le manuscrit des *Historie* ne faisaient pas partie de la bibliothèque ainsi léguée, car l'exécuteur testamentaire de Fernand prit soin que seuls les ouvrages inscrits au Catalogue dressé par Fernand fussent enlevés. Et comme les papiers de Colomb, ainsi que le manuscrit des *Historie* ne figurent pas à ce précieux catalogue, que nous possédons, on doit conclure qu'ils restèrent à la famille, représentée alors par Marie de Tolède et son fils mineur Don Luis Colon, Le fait que Las Casas écrivit une grande partie de son livre à Haïti et qu'il avait alors sous les yeux les papiers de Colomb et le manuscrit des *Historie*, prouve que la vice-reine avait emporté avec elle les archives de sa famille, moins les documents que Colomb lui-même avait commis à la garde des religieux du monastère de *Las Cuevas*, où ils restèrent jusqu'en 1609. Sur les mutations diverses des archives colombiennes, voyez notre travail sur la *Maison d'Albe* et sur ses archives, *Journal de la Société des Américanistes*, t. Ier, n° 3, 1904, et le chapitre : *The sources of Las Casas' documents*, dans notre *Toscanelli* anglais, Londres, 1902, pp. 142 et sq., où nous avons dit que c'est par Marie de Tolède que Las Casas obtint communication des documents colombiens. M. Altolaguirre a traité ce sujet avec beaucoup d'érudition, pp. 187 et sq. de son *Cristobal Colon y Toscanelli*.

venu seul héritier des titres et des biens de son grand-père, ainsi que de ses papiers et de la fameuse bibliothèque de son oncle Fernand, revint en Espagne et prit possession de son héritage. C'est à ce moment que Las Casas mit la dernière main à son *Historia de las Indias*, en la complétant par de nouveaux renseignements et de nouveaux documents qu'il n'avait pu obtenir à Haïti, où cet ouvrage fut commencé et écrit en grande partie. Les interpolations qu'on constate qu'il y a faites et ce qu'il dit lui-même, ne peuvent laisser aucun doute sur ce point. Et, en ce qui concerne les pièces attribuées à Toscanelli, les deux passages déjà signalés où, après avoir parlé de la carte par ouï-dire, il en parle ensuite comme s'il l'avait sous les yeux, ce qui montre bien que le second passage a été écrit postérieurement au premier, autorisent à dire que c'est au moment où il revisait son œuvre (c'est-à-dire vers 1552), qu'il reçut communication de cette carte et des lettres dont elle était le complément.

Dans ces conditions, il semble que ce ne puisse être que par Luis Colon que Las Casas eût connaissance des pièces vraies ou fausses que Colomb aurait obtenues de Toscanelli, car il n'est pas admissible que ce soit par la main d'un étranger que cette communication ait été faite. Elle s'explique d'ailleurs. Las Casas écrivait alors un livre qui devait faire autorité pour tout ce qui concernait la découverte de Colomb, et la famille du grand Génois, qui avait mis à sa disposition tous les documents qu'elle possédait, devait tenir particulièrement à ce que la postérité ne mît point en doute ce qu'il avait dit de l'objet de son entreprise et de la source de ses informations. Il était donc tout naturel que ce fût à Las Casas que l'on confiât les pièces en question, que personne ne connaissait alors, et qui ne pouvaient manquer de donner toute créance à l'assertion de Colomb que son dessein originel était d'aller aux Indes.

La supposition que c'est seulement après son retour définitif en Espagne, en 1547, que Las Casas eut connaissance des pièces attribuées à Toscanelli soulève cependant une objection(152) qu'il faut mentionner. Le chapitre XXXVIII, où Las Casas dit qu'il a en sa possession la carte de Toscanelli, paraît avoir été écrit à Haïti ; c'est du moins ce que l'on infère des expressions *estas Indias* et *estas islas* qui s'y trouvent et qu'il faudrait traduire par *ces Indes-ci, ces îles-ci,* c'est-à-dire les Indes et les îles où se trouve la personne qui écrit. Ce serait, dans ce cas, entre les années 1531 et 1539, ou entre 1544 et 1547, si l'on veut, que Las Casas aurait écrit ce chapitre (153), et ce ne pourrait être alors de Luis Colon qu'il aurait reçu les pièces attribuées à Toscanelli.

Mais la raison sur laquelle on se fonde pour dire que Las Casas a écrit ce chapitre à Haïti n'est pas décisive. *Esta* et *estas*, cette, ces, n'indiquent pas nécessairement que celui qui parle se trouve au lieu représenté par cet adjectif démonstratif. Il n'en est ainsi que dans certains cas que la forme de la phrase détermine (154) et, comme

(152) Elle a été faite par M. Altolaguirre, *Cristobal Colón*, pp. 196-200 et 206.

(153) Le XXXVIIIe du livre I, Vol. I, pp. 278-283. Las Casas, qui avait habité Española de 1520 à 1530, retourna cette année en Espagne, et revint l'année d'après au Nouveau-Monde où il resta jusqu'en 1539. Il fit un dernier séjour en Amérique de 1544 à 1547.

(154) Outre le sens purement démonstratif qu'on retrouve en français, l'adjectif démonstratif *esta* ou *estas*, a en espagnol, dans certains cas, une acception spéciale relative à la personne qui parle. Dans les cas de ce genre, il n'indique pas seulement la chose dont il est question, mais encore qu'il y a un rapport entre cette chose et celui qui parle, rapport qui exprime le plus souvent une idée de possession. Ainsi *estas islas*, et *estas Indias* peuvent signifier plus que *ces îles*, plus que *ces Indes* ; ils peuvent signifier ces îles-ci, ces Indes-ci, c'est-à-dire celles qui m'appartiennent, celles où je me trouve, celles que j'ai près de moi ; mais il n'en est ainsi que lorsqu'il n'a pas encore été question de ces îles et de ces Indes. Si, au contraire, on en a déjà parlé, ces expressions indiquent simplement qu'il s'agit des dite îles, des dites Indes.

la langue de Las Casas est diffuse et qu'il affecte les longues périodes, il n'est pas toujours facile de fixer avec exactitude l'acception dans laquelle il fait usage de ces adjectifs démonstratifs. Les exemples que l'on trouve à cet égard dans le chapitre XXXVIII ne sauraient être considérés comme concluants (155).

Si c'est bien à Haïti que ce chapitre fut écrit, comment Las Casas connut-il les pièces en question ? Par les papiers de Colomb ou par le manuscrit des *Historie* ? Mais outre les raisons indiquées ci-dessus, qui montrent que ces pièces ne peuvent avoir eu cette origine, le fait ne se concilierait pas avec le langage de l'historien, qui suppose une communication particulière et non un emprunt fait à des manuscrits de Colomb, qu'il cite fréquemment à propos d'autres sujets et qu'il ne mentionne pas ici.

La communication lui serait-elle venue de Barthélemy Colomb que Las Casas connut personnellement ? Cela semble également improbable, car Barthélemy qui vivait à Española mourut à la fin de l'année 1514, longtemps avant

---

(155) Ainsi dans la phrase : *del almirante mismo que descubrió estas Indias*, ces deux derniers mots ne peuvent être traduits par *ces Indes*, parce qu'il n'en a pas encore été question et que le rapport avec la personne qui parle doit être indiqué ; mais il l'est quand on traduit par *nos Indes*, ou plutôt par *ces Indes qui sont les nôtres*, ce qui ne suppose pas du tout que Las Casas s'y trouvait quand il écrivait cette phrase.

Plus bas, parlant des îles qui figuraient sur la carte attribuée à Toscanelli, Las Casas dit : *segun el paraje que en la dicha figura é islas que le pintó, sin duda parece que ya estaban en ellas, y ansi estan todas estas islas cuasi en aquella distancia* : « D'après la situation des îles qu'il lui avait marquées dans la « dite carte, il paraît, sans aucun doute, que déjà ils se trouvaient parmi elles, « car toutes ces îles y sont marquées à cette distance. » (*Historia*, ch. XXXVIII, Vol. I, p. 279.) Il est évident qu'ici l'expression *estas islas* se rapporte seulement aux îles dont il vient d'être question et ne saurait être traduite par *ces îles-ci*, d'autant plus que ces îles n'ont jamais existé que sur la carte attribuée à Toscanelli.

Il en est de même de *todas estas nuestras Indias;* le rapport à la personne qui parle qu'indique le mot *estas* est exprimé quand on donne à la phrase le sens de *toutes nos Indes, toutes ces Indes qui sont à nous*. (*Loc. cit.*)

que l'évêque de Chiapas ne songeât à écrire *l'Histoire des Indes*. Nous savons cependant qu'il possédait ses papiers, qui étaient passés, probablement, à son neveu Diego et à la veuve de celui-ci, par laquelle Las Casas dut les connaître. Il ne semble donc pas que la communication à laquelle Las Casas fait allusion ait pu avoir lieu à Haïti. Nous allons voir, d'ailleurs, qu'outre les raisons précédemment indiquées, il y en a d'autres qui obligent à reporter le fait à l'époque tardive où Las Casas revisait ses manuscrits pour les mettre à point (156).

IV. — Les motifs de la supercherie.

On peut avancer, dès maintenant, que la raison qui détermina la production des pièces attribuées à Toscanelli doit être celle même qui a motivé leur fabrication, car s'il y avait un intérêt assez grand pour obliger à produire un témoignage qui réduisait considérablement le rôle personnel de Colomb dans l'entreprise à laquelle il avait attaché son nom, cet intérêt devait être assez puissant pour qu'on ne reculât pas devant un faux de ce genre. L'explication de ce faux doit donc se trouver dans les motifs qu'on avait de croire qu'il importait à la mémoire de Colomb de ne laisser subsister aucun doute sur la vérité de ses assertions relativement au but et au caractère de son entreprise.

Les circonstances dans lesquelles les pièces en ques-

---

(156) Nous avons, dans un autre ouvrage, admis l'hypothèse que les pièces attribuées à Toscanelli pouvaient dater de 1494 (*La lettre et la carte de Toscanelli*, p. 168 et sq.), parce qu'à cette date le duc Hercule d'Este prescrivit une enquête sur des notes ou lettres de Toscanelli relatives à des découvertes, dans lesquelles plusieurs critiques ont reconnu celles de Colomb et ont conclu de là qu'il s'agissait des pièces données par Las Casas; mais un examen plus attentif de la lettre du duc Hercule montre qu'il n'avait pas en vue des pièces comme celles qui furent communiquées à Las Casas.

tion furent produites pour la première fois, vont nous faire connaître quel était ce motif.

On a vu que, dès son retour à Palos, Colomb avait déclaré qu'il revenait des Indes, — dont il n'avait jamais été question jusqu'alors —, et que l'objet de son expédition avait été de s'y rendre ; mais on a vu aussi que ces assertions avaient trouvé bien peu de créance. Généralement, on n'avait vu dans son entreprise que ce que la critique a montré qu'elle était réellement : un voyage à la recherche de terres nouvelles. On a également montré que, dès cette époque, on prétendait que les îles découvertes par Colomb lui avaient été indiquées, et que l'histoire qu'on rapportait à ce sujet était admise par la plupart des auteurs du temps qui parlèrent de la découverte du Nouveau Monde, que Aspa l'enregistrait bien avant Oviedo, que celui-ci, tout en disant qu'il ne la croyait pas authentique, ne la rejetait pas absolument, que Las Casas, qui la recueillit de la bouche même des compagnons de Colomb, la croyait vraie, sans y voir rien qui fût préjudiciable à Colomb, et que Gomara, qui pensait de même, la tenait pour parfaitement authentique.

Nous ne mentionnons ici que ceux des auteurs espagnols de la première moitié du XVI[e] siècle dont nous connaissons l'opinion à cet égard ; mais il n'est pas douteux que cette opinion était généralement partagée, puisque les auteurs de la période suivante enregistrent tous l'histoire sans la contredire.

Ainsi, immédiatement après le retour de Colomb, nous voyons se former deux courants d'opinions relativement au caractère et à l'objet de son entreprise : l'un, très faible à l'origine, qui prenait sa source dans ses propres assertions et qui tendait à disparaître ; l'autre, presque général, qui s'était formé de tout ce qu'on disait alors ouvertement des indications que les chefs de l'expédition avaient obtenues sur les îles à découvrir, et des rapports que faisaient

ou qu'avaient faits ceux, en très grand nombre, qui y avaient pris part. A cette époque, on ne considérait pas l'entreprise de Colomb comme nous le faisons aujourd'hui. Pour la majorité de ses contemporains et même pour ses propres compagnons, il avait découvert les îles et les terres qu'il était allé chercher. Rien de plus. On parlait beaucoup de cela, mais pas du tout de la route des Indes et de la proximité des côtes orientales de l'Asie. Colomb disait bien que c'est aux Indes qu'il était allé ; mais à part le très petit nombre de ceux auxquels il avait fait partager ses vues, ses assertions sur ce point loin d'être acceptées, n'étaient même pas discutées. Ce qu'on discutait de son temps, et même assez longtemps après sa mort, c'est la priorité de sa découverte des Antilles, que les uns revendiquaient pour Pinzon et d'autres pour le pilote inconnu dont on parlait tant.

Telles étaient les opinions qui prévalaient vers le milieu du xv[e] siècle, c'est-à-dire au moment où tout indique que l'on communiqua à Las Casas les pièces attribuées à Toscanelli, qui ne permettaient plus de douter que le projet de Colomb avait réellement consisté à aller aux Indes et qui mettaient fin aux histoires qu'on racontait sur les renseignements dont il avait profité. Au point de vue où s'était placé Colomb, la production de ces pièces avait une importance considérable. Colomb, qui s'était féru de l'idée qu'il avait découvert les Indes orientales, et qui employa les dernières années de sa vie à édifier un système cosmographique pouvant la justifier, tenait par-dessus tout à cette illusion. Pour lui, son œuvre consistait à avoir voulu aller aux Indes, et, en dépit de toutes les raisons, si faciles à voir, qui montraient que cette prétention était chimérique, il persista à croire, ou tout au moins à dire, qu'il y était allé ; mais malgré tous ses efforts, il n'avait pu faire accepter cette thèse par personne. Son fils et Las Casas, qui ne pouvaient, évidemment, le suivre jusque-là, mirent

néanmoins tout en œuvre pour établir que son dessein consistait réellement à aller au pays des épices par la voie de l'ouest.

Il semble que cet état d'esprit chez les contemporains de Colomb explique naturellement l'invocation du témoignage de Toscanelli, qui, autrement, était inutile et peut-être dangereux. Pourquoi, en effet, en aurait-on appelé à ce témoignage, dont l'existence même n'était pas soupçonnée et qui diminuait la part de Colomb dans la grande découverte de 1492, si ce n'était pour apporter une confirmation décisive à des assertions auxquelles il attachait le plus grand prix et que l'on se montrait si peu enclin à accepter?

Si cette explication vaut pour la publication des pièces, elle vaut également pour leur fabrication. Du moment qu'on s'était imaginé qu'il importait à la gloire de Colomb de ne pas laisser s'accréditer davantage l'opinion, de plus en plus prépondérante, que l'objet de son entreprise n'avait pas été, comme il le disait, de chercher une route nouvelle pour aller aux Indes des épices, mais de découvrir des îles sur lesquelles il avait des indications certaines, et que pour atteindre ce but on ne reculait pas devant la nécessité d'attribuer à un autre l'initiative de la grande entreprise, on pouvait tout aussi bien, à défaut de preuves qui n'existaient pas, recourir à des pièces apocryphes.

Il est clair que ce raisonnement emprunte toute sa force aux faits qui ont été avancés et que nous croyons bien établis. Si on conteste que la prétention de Colomb d'avoir organisé son expédition pour aller aux Indes n'était pas admise, si on soutient qu'on crut qu'il avait atteint les côtes orientales de l'Asie, si on nie que l'histoire du pilote qui l'aurait renseigné trouvait créance, on fait disparaître les motifs assignés à la supercherie dont tant de traces ont été relevées ; mais on supprime en même temps l'unique raison de la production des pièces suspectes. En effet, si, contrairement à ce que nous croyons avoir mon-

tré, on crut que Colomb avait réellement découvert ce qu'il assurait avoir voulu découvrir, la production du témoignage de Toscanelli devenait inutile et ne pouvait alors que faire tort à celui qui aurait dû l'avoir soigneusement caché s'il était authentique.

Les raisons que nous avons de nier l'intervention de Toscanelli dans le projet de Colomb sont d'ailleurs indépendantes des motifs qui ont dû déterminer le faux. Il peut y avoir quelque incertitude sur ce dernier point ; il ne saurait y en avoir sur le fait que Colomb n'avait originairement aucun dessein de passer aux Indes et que son expédition ne fut pas organisée dans ce but. Là est la raison décisive obligeant à écarter comme apocryphe toute correspondance qui aurait eu lieu entre lui et Toscanelli à ce sujet. Ainsi, outre toutes les raisons qui militent si fortement contre l'authenticité de cette correspondance, il faut encore, pour l'accepter, écarter le témoignage de tous les documents qui établissent que l'entreprise pour laquelle Colomb traita avec les Rois Catholiques n'avait aucun rapport avec un projet de passage aux Indes par l'ouest.

En résumé :

Il y a deux faits qui sont absolument inconciliables avec l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli.

Le premier, c'est que, contrairement à ce que dit Colomb et à ce que ces pièces impliquent, l'expédition de 1492 n'a pas eu pour objet d'aller aux Indes.

Le second, c'est que nous savons où Colomb a pris tous les éléments de sa thèse sur la possibilité et la facilité du passage aux Indes en prenant par l'ouest, et que les pièces attribuées à Toscanelli n'y sont pour rien.

L'authenticité de ces pièces suppose donc deux faits dont l'un n'est pas vrai, ou tout au moins ne peut être prouvé que par ces pièces mêmes, et dont l'autre est en tous points faux.

En d'autres termes, s'il était démontré que les pièces attribuées à Toscanelli sont authentiques, cela ne prouverait pas que l'entreprise de 1492 avait pour objet le passage au Levant par le Ponant, et il faudrait admettre que Colomb s'est amusé à chercher dans les auteurs qu'il a annotés les passages contenant des choses qu'il savait déjà, ce qui serait absurde.

V. — L'objection que le faux était préjudiciable à Colomb.

Au cours des chapitres de ces Études consacrés à l'examen des raisons qui donnent lieu de croire que les pièces attribuées à Toscanelli sont apocryphes, nous avons fait connaître les objections qu'elles ont soulevées, et il n'y a pas à y revenir ici. Mais on a aussi fait valoir des objections d'un caractère général qui n'ont pas été mentionnées et qui ne peuvent être passées sous silence. Parmi celles-là, les plus importantes visent les motifs de la supercherie, motifs qui ont échappé à la plupart des critiques, ou qui ne leur ont pas paru acceptables.

Pour écarter comme apocryphes des documents dont Fernand Colomb et Las Casas attestent l'authenticité, il ne suffit pas de dire, fait-on remarquer, qu'ils ont été fabriqués pour détruire l'impression préjudiciable au grand navigateur, causée par l'histoire du pilote qui l'aurait renseigné (157) ; ou pour relever aux yeux de la postérité

(157) « Les amis de Colomb, pense Vignaud, voulaient combattre le bruit « qui, dès 1502, s'était répandu et d'après lequel un certain pilote, dont on « n'a jamais su au juste le nom ni le pays, et qui serait mort dans les bras « de Colomb, lui aurait donné connaissance de la découverte qu'il avait faite « du Nouveau Monde. Par la production d'une correspondance entre Colomb « et Toscanelli, datant de l'année 1474, ils espéraient assurer au Génois la « priorité de l'idée. » Ruge, *Die Echtheit des Toscanelli-Briefes* dans *Zeitschrift der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1902, n° 6, pp. 498-511.

le caractère de son entreprise (158). ou encore pour montrer qu'il ne devait pas sa découverte à un hasard heureux ou à des renseignements positifs qu'il aurait recueillis (159). D'autres, allant plus loin encore, déclarent nettement qu'il n'y avait aucun intérêt pour Colomb à ce qu'on recourût à une telle supercherie, au contraire (160), et qu'il n'existe aucune raison plausible pouvant l'expliquer (161).

En s'exprimant ainsi, nous n'hésitons pas à dire qu'on méconnaît les termes du problème et les conditions des choses, telles que les faits les révèlent. Bien que l'ignorance où nous pouvons être des motifs d'un fait qui a été constaté, ne puisse être une raison suffisante de mettre ce fait en doute, la recherche de ses causes déterminantes n'est pas inutile, et nous croyons avoir montré que, dans le cas présent, elle n'est pas impossible.

---

(158) L'éminent professeur, Hermann Wagner, résume comme suit la raison que j'aurais assignée à la supercherie : « On aurait imaginé cette lettre « pour relever aux yeux de la postérité les idées de Colomb. »

On « voulait relever par ce faux les mérites de Colomb en faisant dériver « ses plans de vastes idées cosmographiques ». Hermann Wagner, *La lettre et la carte de Toscanelli*, dans *Gottingischen gelehrten Anzeigen*, Berlin, 1902, pp. 100-121.

L'auteur d'une récente et importante *Histoire des États-Unis* présente la même idée sous la forme suivante : *One of the Columbian iconoclasts accounts for the alleged fraud as the fruit of the vanity of the great discoverer, who whished to appear as the correspondent of scientifie men.* (Avery, *A History of the United-States*, Vol. I, p. 115.)

(159) Pourquoi et au profit de qui le faux aurait-il été commis? Au profit de Colomb nécessairement et pour « montrer qu'il ne devait pas sa décou« verte à un hasard heureux ou à des renseignements positifs qu'il aurait « recueillis. Autrement dit, l'hypothèse du faux en appelle une autre, c'est « que Colomb aurait voulu dissimuler après coup, ou qu'on aurait voulu dis« simuler pour lui le véritable inspirateur de sa découverte ». (Gallois : *Toscanelli et Christophe Colomb. Annales de géographie*, 15 mars 1902, p. 109.)

(160) *My chief objection is that the supposed forger of the document had no possible inducement to commit such a deshonest act, quite the contrary.* (E. G. Ravenstein, Lettre à l'auteur, 25 mai 1903.)

(161) L. Gallois, *La lettre de Toscanelli à Christophe Colomb.* (*Annales de géographie*, 15 nov. 1902.)

A voir les choses, telles que la tradition et les documents d'origine colombienne les montrent, le découvreur du Nouveau Monde n'avait certainement aucun intérêt à ce que l'on inventât une correspondance qui reportait à un autre un mérite qu'il s'attribuait entièrement et auquel il tenait par-dessus tout : celui d'avoir conçu le grand dessein d'aller aux Indes par la voie de l'Occident et d'avoir trouvé les raisons théoriques qui donnaient à ce dessein toutes les apparences d'une conception scientifique déduite de principes incontestables. Mais il est essentiel de faire remarquer que l'authenticité de cette correspondance ne la rendait pas moins préjudiciable à Colomb et que, vraie ou fausse, elle lui faisait également tort, de sorte que, dans l'un comme dans l'autre cas, sa publication avait les mêmes inconvénients et reste inexpliquée.

On répond que la raison de cette publication se trouve dans l'authenticité même des pièces, et on fait à ce sujet le raisonnement suivant : que Colomb n'ait jamais parlé de cette correspondance, cela s'explique, puis qu'elle aurait révélé qu'il avait dissimulé tout ce qu'il devait à Toscanelli ; mais on conçoit que ses deux biographes, qui écrivaient pour la postérité, aient cru devoir la faire connaître par scrupule d'exactitude, bien qu'elle diminuât un peu le mérite de leur héros. Ce qu'on ne conçoit pas, c'est qu'ayant à inventer de telles pièces, si elles n'existaient pas, on les ait fabriquées de manière à montrer celui même dans l'intérêt duquel on avait recours à cette supercherie, puisant chez un autre l'idée de son grand dessein, ainsi que des indications sur la manière de le mettre à exécution. Le fait seul que cela s'y trouve est une preuve de l'authenticité de la correspondance ; si elle était apocryphe, on n'y lirait rien de semblable.

Cette objection, qui paraît irréfutable à première vue, n'a de valeur qu'à la condition d'admettre au préalable la chose même qui est en question : à savoir que l'entre-

prise de 1492 avait pour objet la recherche d'une route plus courte pour aller aux Indes. Dans ce cas, malgré toutes les raisons qu'il y a de croire que la correspondance attribuée à Toscanelli est apocryphe, on pourrait admettre qu'elle est authentique. Mais il n'est pas téméraire d'ajouter que la démonstration que Colomb a réellement cherché le Levant par le Ponant est et restera impossible, tant que l'on ne pourra produire d'autres documents que ceux qui nous sont connus. Et, comme nous n'en sommes pas là, il faut chercher ailleurs la raison de la publication de cette correspondance, qui n'est autre que celle même pour laquelle on l'a fabriquée.

Cette raison, que nous avons déjà indiquée, est claire pour celui qui a constaté, par l'étude des documents ne provenant pas de source colombienne, avec quelle incrédulité furent accueillies les prétentions émises par Colomb, à son retour de sa grande découverte. A côté de l'intérêt qu'il y avait incontestablement pour lui à ne pas laisser attribuer à Toscanelli une part considérable dans la formation de son dessein, il y en avait un autre qui alors primait celui-là. C'était la nécessité où l'on se trouvait de montrer que son entreprise avait réellement eu pour objet le but qu'il lui assignait. Cette nécessité était impérieuse, et on ne pouvait s'y soustraire sans laisser s'accréditer tous les bruits qui circulaient au détriment de Colomb et sans voir son entreprise réduite à ce qu'il ne voulait pas qu'elle fût : une aventure heureuse. Nous avons exposé les circonstances qui ont réduit à cette extrémité les auteurs inconnus de la supercherie, et on a pu voir qu'il était impossible d'atteindre le but visé sans imaginer que le projet de passer aux Indes par l'ouest avait fait l'objet d'une correspondance entre Colomb et quelque savant dont le nom eût de l'autorité en ces matières.

Ceux qui disent qu'il est contraire à la vraisemblance qu'on ait fabriqué de telles pièces, simplement pour faire

croire que le projet de Colomb avait un caractère scientifique, posent donc mal la question. Évidemment, ces pièces prouvaient cela, mais elles prouvaient aussi bien autre chose. A l'accusation que Colomb n'avait fait que découvrir des terres sur lesquelles il avait des indications, on répondait en soutenant qu'il ne se proposait aucune découverte, qu'il voulait aller tout droit aux Indes, et on produisait des lettres qui établissaient réellement le fait, si elles étaient authentiques. On est certainement fondé à dire que, si ces lettres n'avaient pas été produites, personne n'aurait cru que Colomb avait cherché le Levant par le Ponant, et ce qu'on appelle la légende du pilote sans nom aurait trouvé parmi les modernes la même créance qu'elle trouva parmi les contemporains.

En imaginant que Colomb avait été en correspondance avec Toscanelli, il ne s'agissait donc pas de faire de son entreprise aventureuse une expédition scientifique ; il s'agissait, non seulement de mettre fin aux histoires qui circulaient au sujet des indications qu'on lui avait données, mais encore, et surtout, de ce qui fait, d'après bien des auteurs modernes, l'essence même de cette entreprise, de ce qui la différencie de toutes les autres, de ce qui trace entre elle et les nombreuses aventures maritimes de l'époque des découvertes, une ligne profonde : celle qui sépare une conception de génie d'un accident heureux.

En dernière analyse, le fait que l'expédition de 1492 n'avait d'autre objet que la découverte de terres nouvelles, est un bloc contre lequel viennent se briser toutes les raisons que l'on peut avancer en faveur de l'authenticité des pièces publiées sous le nom de Toscanelli.

VI. — L'objection que Fernand Colomb et Las Casas n'ont pu se tromper dans ce qu'ils disent de Toscanelli.

Une autre objection aux données qui viennent d'être exposées, c'est la contradiction qui en résulte entre le témoignage des deux premiers biographes de Colomb et celui de Colomb même.

Effectivement, si tous les points que l'examen critique des documents et des faits a mis en lumière sont bien établis, s'il y a des impossibilités, ou tout au moins de grandes difficultés d'ordre chronologique à admettre que Colomb et Toscanelli aient pu entretenir une correspondance scientifique, si les pièces qui sont attribuées à cet astronome ne répondent, ni par le fond ni par la forme, à ce que l'on devait attendre d'un savant comme lui, s'il est avéré, enfin, que Colomb a réellement tiré des trois ou quatre ouvrages qu'il a lus et annotés, tous les éléments théoriques et pratiques de son plan de passage aux Indes par l'ouest, il faut bien reconnaître que Fernand Colomb et Las Casas se sont trompés en donnant, comme venant de Toscanelli, des pièces d'après lesquelles, contrairement à ce que dit Colomb lui-même, ce serait cet astronome qui lui aurait fourni tout ce qu'il y a d'essentiel dans ce plan.

Mais les solutions logiques ne s'imposent pas toujours facilement, surtout quand elles étonnent par leur nouveauté ou par leur rigueur. Il y a quelque chose de si invraisemblable, de si contraire à toutes les idées reçues, dans la contradiction qu'on constate entre les assertions de Fernand Colomb et de Las Casas et celles du principal intéressé, qu'on se refuse à l'admettre, malgré l'évidence même. L'évêque de Chiapas et l'auteur des *Historie*, pense-t-on, ne peuvent pas être en contradiction avec Colomb sur un fait de cette importance ; ils étaient, l'un et l'autre, ses admirateurs, ses panégyristes, et les dépositaires de

ses papiers ; l'un était son fils, l'autre le confident de sa famille. Comment supposer qu'ils se soient trompés en nous parlant des relations qu'il aurait eues avec Toscanelli ? Si l'attitude et le langage de Colomb semblent démentir ce qu'ils rapportent à cet égard, ce doit être par suite de quelque malentendu dont il faut chercher l'explication.

C'est ainsi qu'on suppose que Toscanelli et Colomb ont pu avoir la même conception, qu'ils ont échangé leurs idées à ce sujet et que, malgré les ressemblances étroites qui existent entre les deux plans, Colomb a imprimé au sien un caractère personnel qui lui donnait le droit de le considérer comme étant son œuvre. La contradiction qui existe entre lui et ses biographes serait alors plus apparente que réelle.

Outre que cette explication ne justifie pas Colomb d'avoir passé complètement sous silence le nom de Toscanelli, alors qu'il nommait un grand nombre d'autres auteurs ou savants auxquels, dans l'hypothèse même avancée, il devait bien moins qu'à l'astronome florentin, elle n'est pas recevable parce qu'il n'y a aucune différence entre le plan attribué à Toscanelli et celui de Colomb ; ils sont en tous points identiques et, si Toscanelli a réellement écrit à Colomb dans le sens qu'on dit, celui-ci ne peut revendiquer que le mérite d'avoir tenté de le mettre à exécution, c'est ce que disent, d'ailleurs, de grands admirateurs de Colomb, M. de Lollis entre autres.

Une autre supposition, celle que Toscanelli et Colomb ont pu se rencontrer, non seulement dans l'idée fondamentale de leur plan, mais aussi dans toutes ses particularités, est également inadmissible. Une ressemblance aussi complète est contraire à toutes les vraisemblances ; elle ne pourrait s'étendre, en tous cas, jusqu'au langage même dont auraient fait usage les auteurs des deux plans, et nous avons vu qu'il y a au moins un passage dans l'ex-

posé de l'un d'eux qui est exactement le même dans celui de l'autre.

Enfin, on ne résout pas davantage la question en disant, avec Ruge et avec d'autres, que Colomb s'est délibérément emparé du projet de Toscanelli et qu'il ment quand il s'en attribue la paternité. Dans les conditions des choses, une pareille imposture est impossible. Si les notes de Colomb n'existaient pas, cette thèse serait soutenable ; elle paraîtrait même tout à fait vraisemblable. Mais, en présence de ces preuves écrites de la main de Colomb et de celle de son frère, qui montrent si clairement que ses idées cosmographiques ont une tout autre origine que les pièces attribuées à Toscanelli, on ne voit pas comment elle pourrait obtenir créance. Pour l'admettre, il faut supposer que Colomb, après s'être emparé des idées de Toscanelli s'est attaché à chercher les sources où celui-ci avait puisé et qu'il les aurait toutes trouvées et notées afin de masquer son plagiat. Mais ces notes informes, et si peu propres à faire honneur à l'esprit critique de Colomb, n'étaient pas destinées à la publicité. Le travail machiavélique auquel il se serait ainsi livré était donc inutile.

Il ne suit pas de tout ce qui vient d'être dit que Fernand Colomb et Las Casas aient réellement vu qu'ils mettaient Colomb en contradiction avec lui-même, en faisant à Toscanelli une part plus ou moins grande dans la formation de son grand dessein ; ils ont pu admettre l'hypothèse d'une rencontre entre les idées du Florentin et celles du Génois, ou même celle d'une collaboration partielle, sans croire, pour cela, diminuer Colomb et, pour nous, il n'y a pas de doute que tel a été le cas. Nous avons montré, d'ailleurs, que la publication des pièces en question, vraies ou fausses, était motivée par des raisons impérieuses qui primaient toutes les objections que pouvait soulever cette publication, et qui la rendaient nécessaire dans l'intérêt de Colomb.

Un autre point sur lequel il convient d'insister, c'est que la responsabilité de Fernand Colomb dans cette affaire n'est pas établie comme celle de Las Casas. Il n'est pas du tout certain que ce qui se lit aujourd'hui dans les *Historie*, au sujet de Toscanelli, se trouvait également dans le manuscrit original, et il faut noter que le fils de Colomb attribue peu d'importance à ce que l'astronome florentin a pu écrire à son père, tandis que Las Casas se plaît à mettre en relief cette importance et à montrer que Colomb devait absolument tout à Toscanelli.

Quoi qu'il en soit, toutes les raisons avancées pour expliquer l'identité indéniable du projet de Colomb avec celui que l'on dit appartenir à Toscanelli, doivent être écartées. Pour la critique il n'y a eu ni rencontre entre les spéculations cosmographiques de l'astronome florentin et celles du navigateur génois, ni plagiat du côté de ce dernier. Tout ce que nous disent à ce sujet Las Casas et Fernand Colomb, — en admettant que ce dernier ait parlé de Toscanelli, ce que nous regardons comme douteux —, ne peut donc être que le résultat d'une erreur qu'il est difficile de s'expliquer, mais que démontre clairement l'impossibilité de concilier leur témoignage avec celui de Colomb même, qui, ici, est inattaquable.

VII. — Ce n'est pas Colomb qui a copié le plan attribué à Toscanelli ; c'est le pseudo Toscanelli qui a copié Colomb.

Nous pouvons maintenant faire un pas de plus dans notre enquête.

Le fait que Fernand Colomb et Las Casas ont été mal renseignés dans ce qu'ils disent de la part que Toscanelli aurait eue au grand dessein de Colomb, laisse néanmoins subsister entre les deux projets une ressemblance tellement étroite, qu'il faut en chercher l'explication. S'il est

avéré que Colomb n'a rien pris aux pièces attribuées à Toscanelli, et si l'on admet qu'il n'est pas dans la nature des choses que deux auteurs se soient rencontrés dans la formation de deux plans indépendants au point qu'on soit fondé à dire que l'un procède nécessairement de l'autre, on se demande si, contrairement à ce qu'ont avancé Las Casas et l'auteur des *Historie*, ce ne serait pas l'auteur de ces pièces qui aurait emprunté à Colomb sa conception cosmographique, ainsi que son plan de passage aux Indes. et les aurait attribués à Toscanelli.

Au premier abord, la supposition semble invraisemblable, mais, si l'on y réfléchit, on verra qu'elle découle si naturellement de la nécessité où l'on se trouve d'opter entre l'assertion justifiée de Colomb, et celle dépourvue de toute preuve de Fernand Colomb et de Las Casas, qu'on ne voit pas comment on pourrait faire autrement. Dans l'hypothèse que c'est Colomb qui s'est inspiré des idées de Toscanelli, l'identité des deux plans s'explique sans efforts; mais, du moment qu'il est démontré que c'est ailleurs que le Découvreur a puisé tous les éléments de son système et du plan qui en découle, on ne peut plus avoir recours à cette explication.

Nous sommes ainsi conduit à l'autre hypothèse, qui est tout aussi valable que la première. En effet, tout ce qui se trouve dans les pièces attribuées à Toscanelli se trouve dans des lettres de Colomb, notamment dans celles bien connues de 1498 et de 1501. Il est vrai que, dans aucun des écrits qui nous restent du grand navigateur, il ne parle d'Antilia, qui tient une place importante dans la première des lettres données comme venant de l'astronome florentin ; mais nous savons que Colomb s'était occupé de cette île fameuse, car Las Casas dit, d'après les notes trouvées dans ses papiers relativement aux îles lointaines dont on soupçonnait alors l'existence, que les anciennes cartes plaçaient Antilia à 200 lieues des Cana-

ries et des Açores, et que les Portugais leur donnaient le nom d'îles des Sept Cités (162). Remarquons, en passant, que ce dernier fait n'est connu que de Toscanelli et de Colomb ; aucun auteur portugais, que nous sachions, n'a donné ces deux noms à la même île, ce qui est une raison de plus de croire que ce sont les idées de Colomb qui sont passées dans les lettres publiées sous le nom de Toscanelli.

Le fait que ces documents ne font que traduire les idées de Colomb résulte, d'ailleurs, des conditions dans lesquelles ils ont été publiés. Si c'est, comme tant de raisons l'indiquent, pour apporter une preuve décisive aux assertions de Colomb sur l'objet de son entreprise qu'on eut recours à ce moyen, il faut bien qu'on ait fait dire à Toscanelli tout ce que Colomb prétendait avoir voulu faire ; la preuve, autrement, aurait manqué de force. Cette conclusion logique ne s'impose, il est vrai, qu'à la condition d'admettre les deux faits exposés précédemment, à savoir : l'identité des deux plans de passage aux Indes et l'origine que Colomb donne au sien ; mais ce sont là deux points qui ne peuvent plus être sérieusement contestés. Pour le faire, il faudrait trouver entre les deux plans des différences assez sensibles pour justifier la supposition qu'ils peuvent provenir de deux sources différentes, ce qui n'est pas possible, ou mettre en question l'authenticité des notes révélatrices des origines du projet de Colomb, ce qui est également impossible. Toutes choses considérées, il semble donc qu'on puisse avancer avec sécurité que l'un des deux plans a été copié sur l'autre, et que le copiste n'est pas Colomb.

---

(162) Las Casas, Liv. I, ch. XIII, Vol. I, p. 99.

VIII. — Les auteurs possibles du faux : Las Casas, Fernand Colomb.

Il reste une dernière question à examiner, avant de clore ce chapitre : c'est celle de l'auteur ou des auteurs présumés des pièces suspectes. Bien qu'il n'importe pas essentiellement de savoir par qui la supercherie a été commise, la question ne manque pas d'intérêt, et puisqu'elle a été posée il faut s'y arrêter.

L'époque à laquelle les lettres attribuées à Toscanelli ont été produites limite le champ de nos recherches à cet égard. Si les déductions que l'on a tirées des faits précédemment exposés sont justifiées, si le faux a eu pour objet de donner à l'entreprise de Colomb un autre caractère que celui qu'elle avait réellement, on ne peut chercher son auteur ou ses auteurs que dans la période comprise entre l'année 1493, date du retour de Colomb de sa grande découverte, et l'année 1552, date approximative de la communication des pièces à Las Casas. A moins que de nouveaux faits ne viennent s'ajouter à ceux qui ont été relevés, on ne voit dans cette période qu'un certain nombre de personnes auxquelles on puisse attribuer cette supercherie : Colomb, à qui le faux devait profiter, son frère Barthélemy qui était plus capable que lui de le faire, son fils Fernand, qui était le seul lettré de la famille, son petit-fils Don Luis Colon par qui les pièces furent vraisemblablement produites, et Las Casas, qui les inséra dans son *Histoire des Indes*.

Écartons d'abord ce dernier. Il n'y a aucune raison de croire que Las Casas ait trempé dans cette supercherie ; la perpétration d'un pareil acte n'était pas dans son caractère. Il manquait de sens critique, mais pas de sens moral ; il a pu être le complice inconscient de la fraude, mais il ne l'aurait pas favorisée s'il l'avait soupçonnée. Sa bonne

foi à cet égard ressort pleinement du fait qu'il a raconté l'histoire du pilote inconnu sans en rien cacher et sans en contester l'authenticité, au contraire. Il l'aurait tue s'il avait eu l'intention de nous induire en erreur sur les véritables motifs de l'entreprise de Colomb (163).

Écartons aussi Fernand Colomb, non pas qu'il eût hésité à commettre une supercherie de ce genre, s'il l'avait jugée utile aux intérêts de sa famille, mais rien n'indique qu'il ait connu celle-ci ou qu'il y ait contribué. Fernand, qui était un lettré instruit, ne peut être l'auteur de la mauvaise version espagnole que Las Casas a donnée, et, s'il en avait donné une autre, Las Casas l'aurait trouvée dans le manuscrit original des *Historie*, auquel il avait si souvent recours, et, certainement, c'est celle-là qu'il aurait prise. Rappelons encore à ce sujet, ce qui a été dit précédemment, que, tandis que Las Casas revient fréquemment sur ce que Colomb doit à Toscanelli, qu'il nomme vingt fois, Fernand glisse sur ce point et ne nomme l'astronome florentin qu'une ou deux fois. On dirait qu'il évite de parler de lui, ou qu'il y a là, comme nous sommes disposé à le croire, un chapitre ajouté à son livre par une autre main que la sienne (164).

---

(163) Nous ne faisons aucune difficulté de reconnaître que cette appréciation du rôle de Las Casas dans la publication des pièces dites de Toscanelli, diffère un peu de celle que nous avons donnée dans notre premier ouvrage. Une étude plus attentive des écrits de l'évêque de Chiapas nous a convaincu qu'il n'a pas soupçonné la supercherie que tant de faits mis en lumière par la critique dénoncent. Voyez notre *Lettre et carte de Toscanelli*, pp. 160-162.

(164) M. Altolaguirre, qui peint Fernand Colomb sous de très noires couleurs, et qui lui attribue nombre de méfaits, croit que c'est lui qui a fabriqué le billet par lequel Toscanelli est supposé avoir envoyé à Colomb une copie de la lettre à Martins, ainsi que la seconde lettre attribuée à ce savant. Ces deux pièces ont été certainement fabriquées, mais nous ne reconnaissons pas là la main de Fernand. Si ce fils de Colomb avait voulu fabriquer une lettre destinée à faire croire aux relations de son père avec Toscanelli, il n'aurait pas écrit une pièce aussi décousue et aussi inconciliable avec la lettre à Martins que celle-là.

IX. — Les auteurs possibles du faux : Christophe Colomb.

Le fait si significatif que la version espagnole de la lettre à Martins, qui fut communiquée à Las Casas, trahit par ses italianismes la main d'un Italien, suffit pour exonérer Fernand Colomb, Las Casas et Luis Colon de l'accusation d'avoir commis le faux. Mais cette particularité ne s'applique ni au découvreur du Nouveau Monde ni à son frère Barthélemy.

Colomb, on ne le sait que trop bien aujourd'hui, était capable d'un tel acte et, en se plaçant au point de vue qui a été exposé au paragraphe où l'on a cherché les motifs de la publication des pièces suspectes, il avait peut-être intérèt à le faire. Ce fait, ainsi que celui déjà signalé des italianismes de la lettre à Martins, et cette autre particularité, fâcheuse pour lui, que l'écriture du texte latin de cette lettre ressemble considérablement à la sienne, semblent le désigner comme étant l'auteur de la supercherie. C'est à cette conclusion que s'est arrêté M. de la Rosa, qui, le premier, a posé cette question et qui l'a soumise à un long et minutieux examen, dont, malheureusement, nous n'avons qu'un aperçu (165). Telle qu'on la présente, cette opinion ne s'impose pas et bien que plusieurs critiques aient pensé que si le faux était démontré, cela suffirait pour incriminer Colomb, nous ne saurions partager cette manière de voir (166).

---

(165) La Rosa, *La solution de tous les problèmes...* 1902. Toute la première partie de ce mémoire est consacrée au faux ; mais l'auteur ne l'attribue pas en termes exprès à Colomb même, bien que cela résulte de son langage.

(166) *If the Toscanelli correspondence is fraudulent, we need seek no further for the perpetrator than Christopher Colombus himself.* Si la correspondance de Toscanelli est apocryphe, il est inutile d'en chercher l'auteur ailleurs que dans Colomb lui-même. (Thacher, *Colombus*, Vol. I, p. 378.)

M. Filson Young, qui admet que les pièces sont fausses, croit que Colomb eut recours à cette supercherie quand il reconnut qu'il n'avait aucune chance

Les raisons qu'on relève à la charge de Colomb, dans cette affaire, sont certainement bien compromettantes pour lui ; mais il y en a d'autres qui diminuent singulièrement leur portée. Comment concilier les faits qui semblent l'incriminer, avec le silence complet qu'il a toujours gardé à ce sujet ? On ne commet pas un acte de ce genre pour le cacher, autrement il était inutile de le faire. Si Colomb avait pensé qu'il était nécessaire pour lui de fabriquer une correspondance qui établissait que son dessein n'avait eu ni l'origine ni le mobile vulgaire qu'on lui attribuait, il l'aurait produite, il l'aurait mentionnée, ou tout au moins, il y aurait fait allusion, et le nom de Toscanelli serait quelquefois sorti de sa bouche ou de sa plume, parmi tous les autres noms qu'il se plaisait à citer comme lui ayant suggéré des idées qui l'avaient conduit à son grand dessein. Ces faits sont inconciliables avec l'hypothèse que Colomb aurait lui-même fabriqué les lettres attribuées à Toscanelli.

Il est permis aussi de douter que le premier amiral de l'Océan, qui tenait tant à l'idée que les Indes se trouvaient au bout de la route qu'il disait avoir faite pour les chercher, aurait consenti, sans motifs tout à fait impérieux, à sacrifier ses prétentions à la priorité de cette idée pour en faire honneur à un autre. De son temps, ces motifs n'avaient pas l'importance qu'ils prirent plus tard. De 1493 à 1506, date de sa mort, tout ce qu'on racontait du pilote qui l'avait renseigné, n'avait pas encore pris place dans l'histoire. Les grands ouvrages d'Oviedo, de Gomara,

---

de se faire écouter, tant qu'il ne pourrait produire à l'appui de ses assertions quelque document provenant d'une source autorisée. Ce serait vers 1488 qu'il se serait résolu à cela. (*Christopher Colombus*, Vol. I, pp. 106-108.) C'est une ingénieuse supposition ; mais elle soulève cette objection qu'il n'y a aucune trace que Colomb ait jamais nommé Toscanelli ou se soit jamais appuyé sur les pièces qui lui sont attribuées. Cette objection n'a pas d'ailleurs échappé à M. Young.

de Garibay, de Las Casas, et d'autres de moindre valeur, où l'histoire est enregistrée, n'étaient pas écrits, et les longs procès, où comparurent ses propres compagnons et où aucun d'eux ne parla de son dessein de chercher les Indes, n'étaient pas encore commencés. A ce moment l'intérêt qu'il pouvait y avoir pour lui à montrer que cette grande idée avait été l'âme de son entreprise, en invoquant le témoignage de Toscanelli, n'était pas évident. Plus tard, il en fut autrement, la légende de la recherche du Levant par le Ponant avait perdu toute créance, et il n'y a pas de doute que, sans la production des lettres de Toscanelli qui la fit revivre, elle se serait éteinte dans l'oubli.

Ceux qui croient à l'authenticité de ces lettres pensent que Colomb, en ne mentionnant jamais le nom de l'astronome florentin, a voulu cacher la source de son idée mais qu'il a trahi son plagiat en transcrivant sur une des feuilles de garde d'un de ses livres la lettre qu'il avait reçue de Toscanelli, et en répétant, inconsciemment, quelques phrases de cette lettre qui lui étaient restées dans la mémoire. Mais, comme on l'a fait voir, Colomb n'a pas seulement tu le nom de Toscanelli dans des circonstances où il aurait dû le nommer, s'il lui devait quelque chose, il a protesté indirectement, mais très efficacement, contre la supposition qu'il lui devait quelque chose en disant et en répétant que ses idées cosmographiques étaient bien à lui; et, lorsqu'on fouille dans ses papiers et qu'on étudie les notes manuscrites qu'il a mises à l'*Imago Mundi* et à l'*Historia rerum*, on trouve que cette prétention est justifiée. C'est dans ce fait, qu'on ne pouvait établir avant la publication de la *Raccolta Colombiana*, que réside la preuve fondamentale de l'invention des pièces attribuées à Toscanelli. Si, malheureusement pour Colomb, les deux ouvrages où se trouvent ces précieuses notes avaient disparu, comme tant d'autres qui faisaient partie de la Colombine, l'assertion du Découvreur dans ses deux lettres de

1498 et de 1501, où il explique sa théorie cosmographique, et dit comment il en déduisait son plan de passage aux Indes Orientales, ne reposerait plus sur aucune preuve et personne n'y ajouterait foi.

X. — Les auteurs possibles du faux : Barthélemy Colomb.

Passons maintenant à Barthélemy Colomb. Au premier abord, rien ne le désigne d'une manière spéciale comme étant celui que nous cherchons, si ce n'est que l'exclusion des autres personnes soupçonnées reporte l'attention sur lui. Mais, en étudiant les faits, on note plusieurs circonstances qui donnent quelque consistance à la supposition qu'il pourrait bien être l'auteur de la supercherie.

Remarquons tout d'abord, et la remarque a son importance, que les diverses particularités qui sont à la charge de Colomb, pèsent également sur son frère. L'écriture de la transcription de la lettre à Martins, le mauvais latin dans laquelle elle est écrite, les italianismes que contient la traduction espagnole, et l'intérêt qu'il y avait pour Colomb à commettre la supercherie, sont autant de motifs qui peuvent tout aussi bien être portés à la charge de Barthélemy qu'à celle de son frère. En effet, la ressemblance ou plutôt l'identité de leur écriture ne peut faire aucun doute (167). Il en est de même pour le latin, que Barthélemy ne connaissait pas mieux que son aîné (168). Comme Barthélemy n'a laissé aucun écrit, nous n'avons aucune preuve que sa connaissance de la langue espagnole n'était

---

(167) La Rosa y Lopez, *Catalogo*, Vol. I, p. 52, note 2, et Vol. II, p. XXIX. L'érudit bibliothécaire de la Colombine dit que la ressemblance de l'écriture des deux frères est telle qu'on peut la confondre.

(168) Las Casas, Liv. I, ch. XXVII, Vol. I, p. 214. La Rosa y Lopez, *op. cit.*, Vol. II, p. XXVII.

pas supérieure à celle de l'auteur de la traduction de la fameuse lettre, mais il est assez probable qu'il était resté sous l'influence de sa première éducation italienne, puisqu'il n'arriva en Espagne qu'en 1493, à l'âge de trente-deux ans (169). Quant à l'intérêt qu'il pouvait avoir à soutenir son frère dans sa prétention d'avoir toujours voulu se rendre aux Indes, il est d'autant plus naturel, qu'il y a lieu de croire, comme on l'a vu ci-dessus, que le système cosmographique adopté par son aîné, est en grande partie tout au moins, son œuvre à lui.

Tout ceci ne prouve pas, assurément, que Barthélemy ait fabriqué les pièces en question : mais cela indique qu'il était dans des conditions qui rendent cette supposition probable, alors surtout que les soupçons ne peuvent porter que sur lui, si on doit les écarter de Colomb et de son fils Fernand. Il avait juste les connaissances nécessaires pour cela, et ce n'est ni la timidité ni les scrupules qui l'auraient arrêté, si les circonstances et le dévouement qu'il avait pour son frère lui eussent suggéré l'idée de recourir à un tel moyen. Or, les circonstances étaient de nature à donner une pareille idée à un homme comme lui : On contestait à son frère la priorité de sa découverte et on donnait à son entreprise un caractère vulgaire qu'il ne voulait pas qu'on lui attribuât. En avançant que Colomb avait été en correspondance avec un savant connu, relativement au grand dessein qu'il disait avoir eu, on pouvait détruire l'opinion, qui s'accréditait de plus en plus en Espagne, que la grande aventure de 1492 n'avait pas eu les Indes pour objectif, et, en fait, c'est ce qui est arrivé, puisqu'en dépit de toutes les indications à ce sujet, on croit encore aujourd'hui que Colomb mit à la voile pour aller aux Indes (170).

---

(169) Voir nos *Études*, p. 114-115, et la IIe de ces *Nouvelles Études*, ch. III.

(170) *The fleet then sailed forth, steering westward for Cipangu, Cathay and India.* (Channing, *A History of the United-States*, 1905, Vol. I, p. 21.)

Mais ce sont là des indications d'un caractère moral qui n'ont qu'une valeur relative ; il y en a d'autres plus sérieuses.

Dans l'entourage de Colomb, Barthélemy seul pouvait concevoir l'idée d'une telle supercherie et la mettre à exécution. Ce frère cadet du Découvreur était, en effet, si complètement identifié avec les projets de son aîné, qu'il n'est pas bien certain que ce n'est pas chez lui qu'on doive en chercher l'origine. C'est à lui que Gallo, qui était particulièrement bien placé pour savoir la vérité à cet égard (171) attribue l'idée première de l'entreprise de Colomb, et c'est lui que ce dernier chargea d'aller porter ses propositions en Angleterre (172).

Il nous reste, en outre, un document précieux qui confirme ce que Colomb dit de l'origine de son propre plan et ce que nous disons nous-même à ce sujet. C'est l'esquisse, trouvée à Rome par Wieser, d'une carte tracée à la plume, sinon par Barthélemy même, du moins d'après une autre carte qu'il avait faite, et qui traduit d'une manière fruste, mais exacte, les données essentielles exposées dans la lettre à Martins, qui sont, comme on l'a vu, les mêmes que celles de Colomb.

Sur la troisième des trois feuilles dont se compose cette esquisse, feuille qui représente l'Afrique, on lit, au-dessous du Cap Vert, une légende portant que, d'après Marin de Tyr et Colomb, il y a 225 degrés du cap Saint-Vincent à Cattigara, tandis que, d'après Ptolémée, il y en a seulement 180 (173). Le deuxième feuillet, qui fait suite au troisième et qui représente la partie à l'est de l'Afrique, montre l'extrémité orientale de l'Asie, telle que Colomb croyait

---

(171) Voyez ci-dessus IIe Étude, ch. III, § 3.

(172) IIe Étude, ch. III, § 1.

(173) Wieser : *Die karte des Bartolomeo Colombo...*, p. 7. Pour le texte de cette légende, voyez ci-dessus *Étude* Ire, sources, n° 21.

l'avoir découverte à son quatrième voyage, dont Barthélemy faisait partie, avec l'indication de Veragua (Beragua) sur la côte est de la péninsule formant la Chine méridionale et la Cochinchine, et celle de Cattigara sur la côte occidentale de cette péninsule, à l'ouest de laquelle se trouvent le Magnus Sinus de Colomb, qui correspond au Golfe de Siam et à l'Inde au delà du Gange.

Le premier des trois feuillets de l'esquisse est encore plus suggestif. Il représente l'étendue maritime séparant les côtes occidentales du vieux monde de ses côtes orientales. Les Antilles en occupent le milieu, mais sont plus rapprochées de l'Asie que de l'Afrique. Cypangu y figure sous le nom d'Española qui, dans les idées de Colomb, était cette île fameuse. Cette partie de la carte, qui n'est pas à la même échelle que les deux autres, est divisée en espaces dont on compte treize de Lisbonne à Cattigara. Aucun chiffre n'indique le nombre de degrés contenus dans chacun de ces espaces, mais ce nombre ne peut être que 10, puisque Colomb, comme l'auteur de la lettre à Martins, ne donne que 130 degrés à l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde (174).

Cette carte qui, comme le dit Wieser, traduit exactement les idées géographiques de Colomb (175), traduit aussi non moins exactement celles de l'auteur de la lettre attribuée à Toscanelli. Elle montre que Barthélemy occupait vis-à-vis de son frère une situation particulière, bien différente de celle que pouvait avoir toute autre personne et, qu'en ce qui concerne l'origine de ses conceptions géographiques et le caractère de ses découvertes, ils avaient tous

---

(174) Voyez le paragraphe : *mesure de Colomb*, vol. I, p. 324.

(175) « Elle reflète plus exactement ses idées géographiques que tous les « monuments cartographiques qui nous sont parvenus de l'époque des gran- « des découvertes océaniques. Elle révèle surtout, d'une manière très précise, « l'idée fondamentale de toutes les entreprises de Colomb, que les îles et les « contrées qu'il a découvertes appartenaient aux territoires de l'Asie. »

les deux la même manière de voir. Ces raisons ne démontrent pas que Barthélemy soit l'auteur de la supercherie; mais si l'on admet cette supercherie, et c'est là le point de départ de notre recherche, qui, autrement, n'aurait pas d'objet, il faut aussi admettre que, dans les conditions indiquées, son auteur ne peut être que lui ou Colomb même.

On a vu, un peu plus haut, les raisons qui donnent à penser que cet auteur n'est pas ce dernier, et on vient de voir celles qui visent plus particulièrement le premier comme étant celui de qui vient la supercherie. Nous ne faisons cependant aucune difficulté de reconnaître que ces raisons ne sont péremptoires ni dans le premier cas, ni dans le second, et qu'il est permis d'hésiter avant de faire peser sur l'un des deux frères, plutôt que sur l'autre, la responsabilité d'un tel acte (176).

XI. — Rôle de Luis Colon dans cette affaire.

Il nous reste à dire quelques mots sur la participation de Luis Colon à la supercherie que tant de signes dévoilent. Evidemment, ce n'est pas lui qui l'a commise; mais il semble bien que ce soit lui qui ait fait connaître les pièces suspectes et qui les ait utilisées.

A moins de supposer qu'elles viennent de quelque personnage étranger à la famille de Colomb, ce qui serait in-

---

(176) La plupart des critiques ont jugé qu'il n'y avait aucune bonne raison de croire que l'auteur du faux pouvait être Barthélemy, et, parmi ceux qui admettent avec nous la réalité de la supercherie, M. Marcel a fait remarquer que les raisons qui chargent Barthélemy chargent également Colomb. « Tous « les arguments mis en avant contre Barthélemy peuvent aussi bien être « employés contre son frère, avec bien plus de vraisemblance encore, car il « était seul en jeu et peu devait importer à Barthélemy que la découverte « de son frère fût ou non le résultat d'études antérieures, puisqu'elle était « faite et qu'on en tirait parti. » (*Journal des Américanistes*, tome IV, n° 2, 1903.)

compréhensible, il est certain qu'à l'époque où Las Casas revisait son *Histoire des Indes* et y introduisait les renseignements ou les documents nouveaux qui lui arrivaient, époque à laquelle nous croyons avoir montré qu'il dut recevoir communication des pièces données comme venant de Toscanelli, ainsi que « d'autres écrits de l'amiral qui « découvrit ces Indes », Don Luis Colon seul était en position de faire une telle communication. Il n'était pas seulement, alors, l'unique détenteur des papiers de la famille, il s'était érigé en défenseur de la mémoire de son grand-père et s'occupait de publications qui le concernaient. En 1554 il se proposait de faire imprimer le Journal de bord de son premier voyage (177), fait auquel nous devons, peut-être, la perte de ce précieux document, car ce petit-fils du grand Génois était un déséquilibré (178).

Vers la même époque, il obtint aussi de l'empereur Charles-Quint l'autorisation de faire saisir, pour les détruire, des écrits du temps, où l'on parlait de Colomb d'une manière qui lui paraissait injurieuse (179). Enfin, nous savons que

---

(177) Voyez sur ce point les Sources de la Ire de ces *Nouvelles Études*, no 2, *Journal de bord*.

(178) Don Luis en usait très librement avec les papiers de son grand-père. A la demande de la comtesse de Lemos, il en fit copier un pour le livrer au Portugal (Lollis, *Scritti... Illustrazione al documento* I, p. xi), et nous savons qu'il a eu entre les mains le Testament de Colomb de 1498, dont le texte a disparu depuis. Harrisse a constaté, d'après le *Memorial del Pleyto* (no 1014), qu'en 1566 la chapelle de Santa-Ana du Monastère de las Cuevas, où se trouvaient les papiers de Colomb, appartenait encore à Don Luis. (*Christophe Colomb*, Vol. II, p. 256.) La condamnation de Luis Colon à la déportation, en 1565, ne le priva pas de ses biens dont il continua à avoir la disposition.

(179) Nuncibay, qui rapporte ce fait, dit qu'à cette époque la mémoire de Colomb était l'objet de bien des attaques injustes et que l'empereur Charles-Quint, qui se convainquit du fait, rendit une ordonnance autorisant l'amiral D. Luis Colon, petit-fils de Christophe, à faire saisir tous les écrits qui parlaient [mal] du vaillant amiral et à les brûler : *una provision dirigida al Almirante D. Luis Colon su nieto, para que haya licencia de recojer todos aquellos tratadillos que hablaban del valeroso Almirante, y los quemase.* (*Genealogia de la casa de Portugal*, par D. Francisco Medina Nuncibay. Manus-

c'est par ses soins que fut publiée à Venise une version italienne du livre de son oncle Fernand, dont il avait hérité, où se trouvent les lettres attribuées à Toscanelli, que Las Casas, qui avait le manuscrit original de cet ouvrage, ne connut pas.

Il semble que toutes ces raisons désignent Luis Colon comme étant le personnage qui donna à Las Casas les renseignements relatifs à Toscanelli, avec le texte espagnol de la lettre de 1474 qu'il a publiée, ainsi que la carte qu'il dit avoir possédée, et que c'est le même Don Luis qui fit insérer ce qu'on lit aujourd'hui, touchant Toscanelli, dans l'édition italienne de l'ouvrage de son oncle, ouvrage dont le texte original a peut-être disparu afin qu'on ne vît pas que rien de tout cela ne s'y trouvait.

Bien que rien n'indique de qui Don Luis tenait ces pièces, on peut hasarder la supposition que c'est dans les papiers de Barthélemy qu'il les trouva. Si les pièces sont fausses, comme tout l'indique, il faut bien qu'elles aient été faites par quelqu'nn, et, comme nous avons vu qu'il y a de nombreuses raisons qui ne permettent pas de mettre ce faux à la charge de Colomb, ou à celle de son fils Fernand, tandis qu'il y en a un certain nombre qui incriminent particulièrement Barthélemy, la supposition que c'est dans les papiers de ce dernier que Don Luis a puisé, n'a rien qui soit contraire à la logique des choses. Dans cette manière de voir, rien ne s'oppose à croire que tout au moins la conception de ces pièces date de l'époque même de l'arrivée de Barthélemy en Espagne. A cette époque, on disait tout haut que les découvertes de son frère lui avaient été indiquées et il est possible qu'on ait pensé, dès ce moment,

---

crit de la Bibliothèque de l'Académie d'Histoire de Madrid.) Ces écrits n'existent plus, mais puisqu'on les jugeait préjudiciables à la mémoire de Colomb, il est évident que l'histoire du pilote anonyme devait y figurer, comme elle. figure chez presque tous les historiens du temps.

à réagir contre ces bruits en invoquant, sans le produire, le témoignage de quelque savant qui fût de nature à les faire taire. Les pièces seraient alors restées dans les papiers de la famille jusqu'au moment où Luis Colon les en aurait tirées pour les communiquer à Las Casas et à l'éditeur italien des *Historie*. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une hypothèse qui n'affecte en rien le cours des choses, car, au fond, la date de la composition de ces pièces importe peu à la critique.

En effet, qu'elles aient été écrites au lendemain du retour de Colomb de sa découverte, ou seulement au milieu du xvi[e] siècle, comme cela peut être le cas, elles n'ont eu, à l'origine, aucune influence sur l'opinion. Avant leur publication, on continuait à voir dans l'entreprise de Colomb une expédition qui avait eu pour objet des découvertes nouvelles, et, en Espagne, aussi bien qu'en Portugal, l'intervention de Toscanelli dans cette affaire et son nom même restèrent inconnus à tous les auteurs du xvi[e] siècle. Ce n'est que de nos jours que l'objet pour lequel les pièces furent fabriquées, si elles sont apocryphes, ou divulguées, si elles sont vraies, produisit l'effet qu'on en attendait.

XII. — Considérations finales ; les vues de la critique.

Le nom de l'auteur ou des auteurs de cette correspondance importe peu à la critique. Nous sommes convaincu quant à nous, qu'elle n'a pas été fabriquée de toutes pièces. Un faux de ce genre est le produit des circonstances, et ceux qui en ont conçu l'idée ont dû connaître quelque particularité, ou quelque document, qui en a suggéré la pensée et qui leur a facilité la tâche. Autrement, pourquoi le choix de cet astronome florentin qui était si peu connu dans la Péninsule Ibérique, que Las Casas le confond avec Marco Polo et que tous les auteurs espagnols

et portugais du temps semblent l'ignorer complètement!

Il est donc vraisemblable que celui qui a composé cette correspondance eut connaissance de quelque écrit de Toscanelli qui donnait lieu de croire que ce savant s'intéressait à la route de l'Inde et qui lui fournit ainsi l'occasion de se servir de son nom, ce qui pourrait être le cas, si nous nous en rapportons au témoignage du Florentin Voglienti, qui assure que Toscanelli conseilla aux Portugais la route de l'est pour aller aux Indes, témoignage incohérent, d'ailleurs et peu digne de foi (180). Cependant, si le fait est exact, il n'y aurait rien de surprenant à ce que Barthélemy, qui vécut longtemps en Portugal et qui fréquentait particulièrement les gens de mer, pour lesquels il faisait des cartes, en ait eu connaissance et en ait tiré parti (181).

Mais, quelles que soient les données ou les faits qui ont fourni le cadre et l'étiquette sous lesquels ces pièces existent aujourd'hui, il est certain qu'elles sont l'expression même des idées de Colomb, dont nous connaissons exactement la source. Ce fait capital, qui est inconciliable avec l'existence de lettres venant réellement de Toscanelli où se trouveraient toutes ces idées, et que confirme cet autre fait, non moins important, que l'expédition de Colomb n'a pas été organisée pour aller aux Indes, — ce qui supprime l'objet même de la correspondance, — est une preuve de la supercherie à laquelle il est difficile d'opposer quelque objection valable.

Dans ces conditions, le nom de l'auteur ou des auteurs de cette fraude n'a qu'un intérêt de curiosité. Ce qu'il im-

(180) Voyez la 1re Étude, 2e partie, ch. II, § 8.

(181) M. Shippley a fait une suggestion analogue au Congrès des Américanistes de New-York, de 1902, qui n'a pas été suffisamment remarquée et sur laquelle nous appelons l'attention de nos lecteurs. Elle est appuyée sur d'excellentes raisons et, bien que nous ne soyons pas en tous points d'accord avec l'auteur, nous croyons que dans ses lignes générales son hypothèse est fondée. (*Notes on the so called second letter of Toscanelli*... In *International Congress of Americanists*, New-York, 1902.)

porte de connaître, c'est si les documents qui sont considérés depuis si longtemps comme authentiques et comme ayant provoqué ou déterminé l'expédition qui a eu pour résultat le plus grand fait de l'histoire moderne, sont réellement sortis de la plume de celui auquel on attribue le mérite d'avoir été l'initiateur de la découverte de l'Amérique, ou si, comme nous l'avons dit ailleurs, ils ont été fabriqués pour montrer, par le témoignage d'un savant autorisé, que la découverte du Nouveau Monde n'était pas due, comme on le disait ouvertement alors, à des indications positives fournies par un pilote resté inconnu, mais à une tentative pour passer aux Indes par une route nouvelle dont l'existence était déduite de considérations théoriques.

C'est ce point que s'était proposé d'établir l'auteur de ces lignes, dans l'ouvrage qui a soulevé la longue et ardente polémique résumée dans quelques-unes des pages précédentes, et dont les différents côtés ont été placés sous les yeux de nos lecteurs. Ceux d'entre eux qui ont bien voulu nous suivre dans nos efforts pour faire la lumière sur ce point important de l'histoire colombienne sont maintenant en position de juger par eux-mêmes de la valeur des motifs que l'on a de croire à l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli, et de la solidité des raisons qui nous font les tenir pour apocryphes. Ils peuvent voir s'il est exact de dire de ces raisons « qu'elles ne forment qu'une série d'hypothèses (182) », qui « s'évanouissent les unes après les autres (183) » ; s'il est vrai que tout ce qu'on avance à cet égard n'est qu'un « ingénieux édifice

---

(182) La plus décisive des preuves de l'authenticité du projet de Toscanelli, écrit M. Altolaguirre, est « la série d'hypothèses que M. Vignaud formule « pour démontrer qu'il y a là une supercherie ». (*Cristobal Colon...* p. 176.)

(183) « Toutes les raisons de douter ne s'évanouissent-elles pas ainsi les « unes après les autres? » (Gallois, *La lettre de Toscanelli à Christophe Colomb. Annales de géographie*, 15 nov. 1902.)

« de suppositions qu'on veut substituer à des faits très plau-
« sibles (184) », et si l'on est autorisé à écrire que « la vé-
« rité de la correspondance de Toscanelli est historique-
« ment certifiée (185) ».

Ils examineront ensuite si, contrairement à ces assertions téméraires, on n'est pas fondé à dire que les seuls témoignages de Fernand Colomb et de Las Casas, dépourvus, comme ils le sont, de toute confirmation directe ou indirecte, ne sauraient être considérés comme une preuve de l'existence d'une correspondance, invraisemblable en elle-même, et que nous savons maintenant n'avoir contribué en rien au dessein de Colomb (186).

---

(184) « Toutes les possibilités que fait passer devant nos yeux cet intéres-
« sant volume n'ont pas ébranlé en moi la conviction que nous sommes en
« présence d'un ingénieux édifice d'hypothèses qu'on veut substituer à des
« faits très plausibles. » (H. Wagner, *La lettre et la carte de Toscanelli... Aus den Gottingischen gelehrten Anzeigen*, 1902, n° 2, p. 116.)

(185) « La vérité de la correspondance de Toscanelli avec Colomb est his-
« toriquement certifiée, et toute tentative pour soustraire Colomb à l'influence
« du savant florentin demeure vaine. » (Sophus Ruge, *Die Echtheit des Toscanelli-Briefes...* Berlin, 1902, p. 511.)

(186) Parmi les critiques qui ont toute qualité pour se prononcer en pareille matière, deux ont fait la réserve suivante : « On ne nous administre
« pas, dit l'un, une preuve décisive, indiscutable. Notre conviction en est
« entamée et nous arrivons, sinon à partager toutes les idées de M. Vignaud,
« à accepter du moins la plus grande partie de sa thèse. » (G. Marcel, *Toscanelli et Chr. Colomb. La Géographie*, Paris, 15 avril 1902.) Le second s'exprime dans le même sens : « *This array of negative evidence is formidable if not convincing. It certainly reveals much that is in a high degree perplexing...* (Bourne, in *American historial Review*, January, 1903, p. 344.)

Un autre bon juge, l'éminent historien de la littérature espagnole, se prononce très nettement dans le même sens que nous : *All evidence external, internal, direct, circumstantial, scientific and linguistic, combine to show that the famous Toscanelli letter is a clumsy fabrication.* (Fitzmaurice Kelly, *The Columbus forgeries. The Morning Post.* London, oct. 17, 1901.)

D'autres critiques, plus osés ou mieux affranchis de l'influence de la tradition colombienne, ont considéré la question comme jugée. Parlant de notre premier ouvrage, le président de la Société de géographie normande a écrit que nous avions « résolu dans ce livre fortement documenté l'une des questions
« les plus intéressantes de l'histoire de la découverte du Nouveau Monde ».
(G. Gravier, *La lettre et la carte de Toscanelli.* Rouen, 1902. 4°, p. 22.)

CHAPITRE CINQUIÈME

SOMMAIRE DES FAITS RELATIFS AUX DEUX LÉGENDES COLOMBIENNES QUI FONT L'OBJET DE CETTE ÉTUDE

I. — Faits qui montrent que l'entreprise de 1492 n'avait pour objet que la découverte d'îles et terres nouvelles.

Le fait que le projet de Colomb lui fut suggéré par la connaissance des papiers de Perestrello, qui n'était ni cosmographe ni navigateur, et qui ne pouvait avoir recueilli que des indications sur l'existence d'îles ou terres nouvelles.

Le fait qu'il fut confirmé dans son dessein par des renseignements venant de pilotes et gens de mer, qui ne lui parlèrent que d'îles et terres nouvelles à découvrir à l'ouest.

L'accusation portée contre le roi João II, d'avoir envoyé secrètement une expédition pour s'assurer de l'exactitude des assertions de Colomb, ce qui se comprend s'il avait parlé d'îles dont il connaissait ou croyait connaître la situation, mais non s'il s'était agi d'un projet de passage aux Indes à travers l'Atlantique.

Le soin qu'il prit, après cela, de ne pas tout dire en exposant ses plans, de crainte qu'on ne les lui dérobât, ce qui était impossible, si son objet était réellement la découverte du Levant par le Ponant.

Le témoignage de Maldonado, le seul que nous ayons d'un membre de la commission à laquelle le projet de

Colomb fut soumis, qui dit qu'il s'agissait de découvertes nouvelles.

Les conférences de Colomb avec les gens de mer de Palos, après qu'il eût été congédié la première fois, conférences qui ne pouvaient avoir pour objet la possibilité de passer aux Indes, et à la suite desquelles il fut décidé que le P. Perez ferait une démarche auprès de la Reine pour reprendre les négociations.

Le succès de cette démarche, qui s'explique, si le P. Perez a pu donner l'assurance que des marins compétents et dévoués à la couronne, croyaient à l'existence des terres que Colomb proposait de découvrir, mais qui reste incompréhensible, si, comme le veut la tradition colombienne, il n'a parlé que du passage aux Indes par l'ouest, question à laquelle ni lui ni la reine n'entendaient rien.

Le discours de Santangel à la Reine qui achève de la convaincre, discours où il est censé faire valoir nombre de considérations à l'appui du projet, dont pas une seule ne se rapporte au passage aux Indes, qui en aurait été l'objet principal, sinon unique.

Le fait décisif que les capitulations, intervenues entre les souverains et Colomb, n'ont d'autre objet que la découverte de nouvelles îles ou terres et ne font pas l'allusion la plus éloignée à un passage possible aux Indes.

Le fait que, dans les ordonnances rendues pour faciliter à Colomb l'organisation de son expédition, rien n'indique qu'elle avait les Indes pour destination. Le fait que les souverains le laissent libre de porter ses recherches où il voudrait, excepté dans la région des possessions portugaises qui se trouvaient en Afrique, ce qui montre qu'ils ne savaient pas qu'il devait se diriger droit sur l'Asie.

Le fait que, parmi les nombreux témoins appelés à déposer dans les procès dits de Colomb, relativement à l'origine et à l'organisation de l'expédition de 1492, pas un n'a dit qu'il avait été question d'aller aux Indes Orienta-

les, alors que tous parlent comme s'il était bien connu que l'objet en vue était la recherche des îles mêmes qui furent découvertes, qu'on désigna ensuite sous le nom des Indes, que Colomb leur avait donné.

Les témoignages donnés en cour de justice par des gens qui avaient été les compagnons de Colomb ou qui s'étaient entretenus avec eux, où l'on trouve de nombreux détails sur les péripéties du voyage, notamment sur les difficultés créées par la longueur de la route et par l'insuccès des recherches, mais où il n'est rien dit de l'intention qu'on aurait eue de pousser jusqu'aux côtes de l'Asie Orientale.

Le récit des auteurs portugais, dont l'un fut Ruy de Pina, témoin oculaire de l'entrevue de Colomb avec le roi João, en mars 1493, où il est dit que l'expédition revenait de la découverte d'Antilia et de Cipangu.

La déposition d'Agron et celle de Cabezudo qui causèrent, l'un, avec les gens de Pinzon, l'autre, avec ceux de Colomb, au moment de leur retour et qui n'apprirent d'eux ni qu'ils revenaient des Indes ni qu'il avait été question d'y aller.

La lettre de Colomb à Santangel, où il lui échappe de dire qu'avant lui on ne connaissait que par conjecture les îles qu'il avait découvertes, ce qui ne peut s'entendre que d'Antilia et autres îles à l'existence desquelles on croyait alors, mais sur lesquelles on n'avait que de vagues indications.

L'absence dans tous les documents officiels, antérieurs au retour de l'expédition, de l'expression des Indes, qui ne figure dans les pièces qu'à dater de ce moment.

Les Bulles de démarcation du pape, rendues immédiatement après le retour de Colomb, et où il n'est question que de la découverte de nouvelles îles.

La lettre de la reine, du 5 septembre 1493, à Colomb, lui demandant de nouveaux renseignements et lui recommandant le secret sur sa découverte. Si c'étaient les contrées du

Grand Khan et les îles de l'archipel des Indes qu'il avait atteintes, quel secret y avait-il à garder à cet égard ?

Le fait que les grands chroniqueurs espagnols du temps : Oviedo, Gomara, Garibay, Mariana et autres ne disent pas un mot du projet de passer aux Indes attribué à Colomb, et disent, au contraire, qu'il ne s'agissait que de découvertes nouvelles.

Le silence sur ce point d'Oviedo, notamment, qui assista à la réception de Colomb à Barcelone en 1493, qui avait des relations personnelles avec nombre de gens ayant pris part à la découverte, qui vivait dans un milieu où on ne pouvait rien ignorer à cet égard, et qui parle des Antilles comme étant les seules terres cherchées.

Le fait que Colomb, quand il rappelle aux souverains les sacrifices qu'il a faits et les services qu'il a rendus, ne fait aucune mention de la découverte de la route des Indes par l'ouest, qui serait le plus grand de ces services.

II. — Faits qui montrent que les pièces attribuées à Toscanelli, qui feraient croire que le dessein de Colomb était d'aller aux Indes, ne peuvent être authentiques.

Rappelons que les pièces attribuées à Toscanelli et qui prouveraient que le projet de Colomb était d'aller aux Indes par l'ouest sont : 1° une lettre et une carte adressées, en 1474, au chanoine portugais, Martins, pour montrer au roi Affonso V que la route des Indes par l'ouest est préférable à celle par l'est ; et 2° une lettre, sans date, transmettant à Colomb une copie des deux précédentes pièces. La carte est perdue ; mais les deux lettres existent. Elles nous sont connues par une version espagnole, recueillie vers 1552 par Las Casas, par une version italienne imprimée en 1571 dans les *Historie* de Fernand Colomb, et, en ce qui concerne la première, qui est la pièce essentielle, par un texte latin transcrit sur un feuillet d'un livre que Colomb a

annoté : le Pie II de la Colombine. Ces trois versions diffèrent entre elles ; ce ne sont pas des traductions d'un texte unique, et les variantes sont assez considérables.

L'authenticité de cette double correspondance est contestée pour les raisons suivantes :

Elle est inconnue de tous les auteurs du temps. On n'en a trouvé aucune trace dans les archives portugaises et dans les papiers de Toscanelli. Les contemporains et amis du célèbre astronome ne la connaissent pas.

Le chanoine Martins, confident du roi Affonso V, auquel les principales pièces auraient été adressées, n'a pu être identifié. Aucun personnage de ce nom et de cette qualité ne figure dans les documents portugais.

Seuls Fernand Colomb et Las Casas connaissent cette correspondance qui est produite un demi-siècle après la mort de Colomb, sans indication de provenance. Ils ne disent ni l'un ni l'autre qu'ils en ont vu le texte original.

Elle ne devait pas leur venir, comme on pourrait le supposer, des papiers de Colomb, car ils l'auraient dit, ce qu'ils ne manquent pas de faire, quand ils empruntent à cette source quelque document important, et alors les versions qu'ils en donnent seraient identiques, ce qui n'est pas le cas.

Elle ne leur venait pas non plus du texte latin de la Colombine, car dans ce cas, leurs deux versions, qui en diffèrent singulièrement, y seraient conformes, puisqu'ils disent l'un et l'autre que la correspondance a eu lieu en latin.

Les variantes nombreuses que présentent les trois versions de la lettre à Martins prouvent qu'elles ne viennent pas d'un texte authentique. De telles variantes s'expliquent dans un document ancien, maintes fois copié par différentes personnes et à différentes époques ; elles ne se comprennent pas dans une pièce de date récente qui aurait été transmise directement par son auteur au destina-

taire et qui serait toujours restée en la possession de ce dernier.

Colomb, qui aimait à citer les savants dont il s'était inspiré, n'a jamais ni nommé ni fait aucune allusion à Toscanelli.

La supposition qu'il a pu vouloir cacher ce qu'il devait à Toscanelli est détruite par le fait qu'il indique les sources de ses informations et que, vérifications faites, elles sont exactes.

C'est après son mariage que Colomb aurait correspondu avec Toscanelli. Ce savant avait alors quatre-vingts ou quatre-vingt-un ans, et il aurait copié de *sa main* une carte et une lettre pour les envoyer à un homme qu'il ne connaissait pas.

La fameuse lettre de 1474 n'est ni d'un lettré ni d'un savant. La langue en est mauvaise, la composition incohérente, l'argumentation puérile, et le fond sans valeur. Il est difficile d'admettre qu'un homme habitué aux spéculations des sciences exactes ait écrit une pareille pièce.

La seconde lettre ne se concilie pas avec la première, qu'elle répète sans raison, et son analyse montre qu'elle a été écrite de Rome, où Toscanelli n'habitait pas, et qu'elle était destinée à un Portugais.

Ces pièces ne sont pas l'expression des connaissances géographiques du temps. Elles sont basées sur la mesure du monde de Marin de Tyr, dont l'erreur avait été démontrée depuis longtemps, et supposent chez Toscanelli l'ignorance de cette rectification, alors que mieux que personne il devait la connaître.

Il y est question d'une carte marine graduée, alors qu'en 1474 les cartes de ce genre n'étaient pas en usage.

On y parle de la Chine, d'après des indications obtenues personnellement d'un envoyé du Grand Khan de Cathay, alors qu'il y avait plus d'un siècle que la Chine ne portait plus ce nom et n'était plus gouvernée par un grand Khan.

Elles supposent qu'en 1474 les Portugais allaient déjà aux Indes par l'est et pensaient à y aller par l'ouest.

Enfin elles sont en tous points l'expression des idées de Colomb sur la route des Indes par l'ouest, que nous savons ne pas avoir été empruntées à cette source et qu'il n'a formulées qu'après sa découverte.

SIXIÈME ÉTUDE

LE PROJET DE BEHAIM ET CELUI DE MUNTZER

LEUR RAPPORT AVEC LE GRAND DESSEIN
ATTRIBUÉ A COLOMB

INTRODUCTION

La conclusion que Colomb ne pensait pas originairement à chercher les Indes par l'ouest, et que les pièces attribuées à Toscanelli, dans lesquelles on croit voir une preuve que tel était le but qu'il s'était tracé, sont apocryphes, conclusion à laquelle conduit inévitablement l'étude de tous les faits qui se rapportent à la période de gestation, de préparation et d'exécution du dessein qu'il a fait agréer aux Rois Catholiques, laisse un point obscur à éclaircir.

Il est certain qu'après ses découvertes, Colomb a soutenu que les Indes Orientales pouvaient être atteintes facilement par l'ouest ; mais s'il est démontré que cette idée resta étrangère à la conception de sa grande entreprise, ainsi qu'à son exécution, et qu'elle ne peut lui être venue de Toscanelli, d'où lui venait-elle ?

On a vu que c'est en arrivant aux Antilles que Colomb s'imagina qu'il se trouvait dans la région des îles de l'Inde, et qu'il n'avait plus que très peu de chemin à faire pour atteindre le royaume de Mangi, sur la côte asiatique. Il est possible, comme nous l'avons dit, que le projet caressé par Pinzon de redécouvrir Cypangu, île que notre Génois reconnut dans celle à laquelle il donna le nom d'Espagnole, ait contribué à la formation de son erreur. Cela ne suffit pas, toutefois, pour expliquer l'ardeur avec laquelle il embrassa cette chimérique conception et s'y attacha.

Colomb connaissait Marco Polo avant d'avoir entrepris son grand voyage ; les allusions qu'il fait dans son Journal de bord à des localités mentionnées par le célèbre Vénitien montrent cela très clairement ; mais les notions sur l'Asie Orientale qu'il a pu acquérir ainsi, bien que curieuses et pouvant frapper l'ima-

gination, ne sont pas non plus de nature à donner la raison de l'évolution qui paraît s'être faite ou s'être achevée dans sa pensée au moment de la découverte.

On peut admettre que l'attention de Colomb ait été appelée sur la possibilité de faire des découvertes dans le voisinage des Indes avant qu'il ait connu les textes de Marin de Tyr, d'Alfragan et autres, cités par d'Ailly, auxquels il emprunta les bases de sa théorie cosmographique. Mais cette théorie, étant postérieure à sa première et à sa seconde expédition, tout au moins, n'a pu avoir aucune influence sur la formation de son dessein, tel qu'il l'avait conçu originellement. Nous connaissons, et nous avons indiqué à une Étude précédente, la source des trois principes fondamentaux du système de Colomb : la petitesse du globe, la réduction du degré équatorial à 56 milles 2/3 et le peu d'étendue des eaux par rapport à celle des terres, principes d'où il lui fut facile de déduire que l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde n'était pas considérable ; mais cette théorie n'explique pas comment l'idée lui est venue de transformer une entreprise organisée uniquement pour découvrir des terres inconnues, en une expédition scientifique destinée à tracer une route nouvelle pour se rendre aux Indes.

Il n'est pas vraisemblable, en effet, que ce soit simplement parce qu'il crut avoir découvert Cypangu, dont à cette époque ni l'identité avec le Japon, ni la véritable situation n'étaient connues, que Colomb s'imagina être parvenu jusqu'aux Indes et qu'il a cherché et trouvé des raisons qui pouvaient expliquer cette croyance. D'autres faits, d'autres considérations, ou suggestions, durent le pousser dans cette voie, et peut-être n'est-il pas impossible de dire quels sont ces faits et d'où lui vinrent ces suggestions.

Du temps même de Colomb, il y eut deux projets de découverte au delà de l'Atlantique et de passage d'Europe aux régions asiatiques, en prenant par l'ouest, dont il est impossible qu'il n'ait pas eu connaissance et qui n'ont pu rester sans influence sur lui; l'un est celui de l'Açoréen Dulmo, auquel Behaim prit part, l'autre celui de Behaim même, dont Müntzer se fit l'interprète. Entrons dans quelques détails à ce sujet.

SOURCES D'INFORMATION

I. — L'expédition de Dulmo et d'Estreito

1. **Donation du Roi João II** à Dulmo, des îles, côtes ou terres qu'il pourrait découvrir. Santarem, 3 mars 1486.

Publiée pour la première fois par SENNA FREITAS : *Memoria Historica*, Lisbonne, 1846, pp. 63, 64, puis par VARNHAGEN : *La Verdadera Guanahani*, Santiago, 1864, 8°, pp. 116-177, et en dernier lieu dans les *Alguns documentos*, Lisbonne, 1892, pp. 58-61.

2. **Lettres patentes** du Roi João II approuvant un contrat passé entre Dulmo et Estreito pour la découverte des mêmes îles et terres. Lisbonne, 24 juillet 1486.

Publiées pour la première fois par FREITAS, *loc. cit.*, pp. 62-69, puis par VARNHAGEN, *loc. cit.*, p. 117-120, et par M. E. DO CANTO : *Archivo dos Açores*, Vol. IV, 1883, p. 443-445, et enfin dans les *Alguns Documentos*, pp. 58-61. Ce document reproduit la concession du 3 mars et le texte entier du contrat entre les deux découvreurs.

3. **Lettres patentes** du Roi João II, approuvant un autre arrangement entre Dulmo et Estreito, 4 août 1486.

Publiées pour la première fois par FREITAS, pp. 69-73, puis par VARNHAGEN, p. 120, par M. DE CANTO, *op. cit.*, pp. 445-446, et dans les *Alguns Documentos*, pp. 63-64.

4. LAS CASAS (1527-1552). — **Historia**, Liv. I, chap. XIII, Vol. I, p. 101.

Emprunté par Las Casas au livre de notes (*Libros de memorias*) de Colomb.

5. FERNAND COLOMB. — **Les Historie (1571),** ch. IX.

Emprunté également aux écrits de Colomb. Mais l'un et l'autre sont brefs et peu explicites.

6. FRUCTUOSO (Le P.) (1590). — **Saudades da terra,** Liv. 6, ch. 7.

Partie inédite citée par Cordeiro.

7. CORDEIRO (Le P.)(1717). — **Historia insulana,** Liv. VI, ch. II, sq.

Emprunte tous ses matériaux aux ouvrages, alors entièrement inédits, de Fructuoso.

8. On peut consulter sur Dulmo et ses projets les ouvrages suivants :

Irving (W.), *Life and Voyages of Columbus*, 1828, Appendice 23. — Freitas Senna, *Memoria*, etc., 1845, p. 25. — Torres (D.), *Originalidade da Navigaçao*, 1857, fol. 33. — Varnhagen, *La Verdadera Guanahani*, Santiago, 1864, p. 107-108. — Cordeiro (L.), *Part des Portugais*, etc., 1876, p. 30. — Harrisse, *Les Corte Real*, 1883, p. 43. — Brito Rebello (J.-I.), *Archivo dos Açores*, Vol. IV, 1883, pp. 446-447. — Harrisse, *Christophe Colomb*, etc., 1884, Vol. I, p. 312. — Harrisse, *The Discovery of America*, 1892, p. 660. — Gaffarel, *Hist. de la découverte de l'Amérique*, etc., 1892, Vol. 2, p. 45. — Altolaguirre y Duvale (Angel de), *Cristobal Colón y Pablo del Pozzo Toscanelli*, estudio critico... Madrid, Imprenta militar, 1903, 4°, pp. 405, 408. — Ravenstein, *Martin de Bohemia*, 1900, pp. 55-57 ; — *Martin Behaim*, 1908, pp. 26, 41, 47, 50, 77.

II. — Martin Behaim.

Notre objet étant de ne parler de Behaim qu'au point de vue de l'influence que ses idées ont pu avoir sur Colomb, nous serons sobre en indications de bibliographie critique. Les documents et ouvrages sur lesquels nous nous arrêtons ici sont ou essentiels ou peu et mal connus. Pour les autres nous renvoyons le lecteur aux notes du bas des pages et aux observations qui

accompagnent, quand il y a lieu, les titres des ouvrages dans la liste de ceux qui sont cités.

La bibliographie des écrits sur notre personnage est assez riche. On en trouvera un bon aperçu dans la note 4 du *Behaim* de GUNTHER. Parmi les plus remarquables, il faut citer celui de Gunther lui-même, et surtout le grand ouvrage anglais de RAVENSTEIN, *Martin Behaim, his life and his globe*, Londres, 1908. Les ouvrages antérieurs, où les documents relatifs à Behaim ont été donnés pour la première fois, sont celui de MURR et de GHILLANY. Voyez ces noms à la liste des livres et documents cités.

9. BEHAIM (Martin). — **Son Globe terrestre**, dit de Nuremberg, exécuté en 1492.

Globe monté sur des pieds en fer, ayant 507 millimètres de diamètre et appartenant à la famille de Behaim, qui l'a fait déposer au Musée germanique de Nuremberg. Construit en papier mâché formant carton et recouvert d'une peau de velin, sur laquelle furent copiés les dessins, légendes et inscriptions que Behaim avait tracés sur une carte plane, ce globe a subi les outrages du temps et a dû être plusieurs fois réparé, notamment en 1823. Malheureusement ces restaurations ont été confiées à des personnes qui n'avaient pas les connaissances géographiques et le sens critique nécessaires, de sorte que dans certaines de ses parties l'ancien globe est à peine reconnaissable. (RAVENSTEIN, *Martin Behaim*, p. 59.) Nous en avons deux reproductions *in solido*, qui sont l'une et l'autre fautives, parce qu'elles ont été faites à une époque où la pièce originale était déjà détériorée.

La première est celle du département des cartes de la Bibliothèque nationale de Paris. Elle a été faite en 1847 sur les instructions de Jomard, qui était conservateur de ce riche dépôt. C'est un beau travail exécuté avec soin par un jeune artiste nommé Jean Müller, sous la direction de l'École des Arts de Nuremberg, mais qui contient néanmoins quelques inexactitudes, car il a fallu recourir à d'autres documents pour remplir les lacunes des parties qui ne pouvaient plus être déchiffrées ou qui l'étaient difficilement.

La seconde reproduction du globe est celle du Muséum national à Washington, qui a été faite en 1892, sur l'exemplaire de Paris, et sous la direction de l'auteur de ces lignes, par un peintre de marine nommé Gigot de Grandpré. On s'est efforcé de reproduire le fac-similé de Paris aussi fidèlement que possible. Malheureusement, ce fac-similé, comme l'original de Nuremberg, est déjà détérioré, et, pour reproduire certaines de ses inscriptions, il a fallu s'aider des indications fournies par la copie de Ghillany et par une carte que Jomard a insérée dans son atlas, carte qui donne une idée tout à fait inexacte du globe de Nuremberg.

Les reproductions *in plano* sont bien plus nombreuses, mais à une exception près, encore moins conformes à l'original de Nuremberg que l'exemplaire de Paris ; ce sont, par ordre de date, les suivantes :

1770. DOPPELMAYR, copie réduite faite pour accompagner son *Historische Nachricht von den Nurnbergischen Mathematicis und Kunstlern*, Nuremberg, 1770, in-folio. Les légendes sont transcrites sur les marges.

1778. MURR. Copie donnée pour être fidèle et de la grandeur même de l'hémisphère occidental du globe, faite pour accompagner l'*Histoire diplomatique de Martin Behaim* de l'auteur, qui fut publiée en 1778, puis en 1787, en 1801 et en 1802. Le livre est excellent et la carte, si défectueuse quelle soit, a pour ainsi dire révélé l'existence du globe. Il y en a une réduction dans le *Pigafetta* français d'AMORETTI, Paris, 1801.

1853. GHILLANY (W.). Belle reproduction coloriée, en deux hémisphères, faite, sur l'original même, si l'on en croyait l'auteur, pour sa *Geschichte des Seefahrers Ritter Martin Behaim*. Wagner, en 1894 (*Die Rekonstruktion der Toscanelli-Karte*) et nous en 1902 (*Toscanelli and Columbus*) avons appelé l'attention sur les différences qui existent entre l'original et ce pseudo fac-similé, qui paraissait avoir été fait, et non pas très exactement, d'après le travail exécuté par Jean Müller pour la construction du globe de Paris. Ravenstein, qui a soumis les pièces à un rigoureux examen, a démontré, avec preuves à l'appui, que tel était le cas. (*Martin Behaim*, pp. 61-63.)

1854. JOMARD. Contrairement à ce que l'on suppose généralement la mappemonde en deux hémisphères qui figure dans les *Monuments de la Géographie* sous le nom de Behaim, n'est pas une représentation du globe, mais comme l'a dit d'Avezac dans une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres du 30 août 1867, une copie d'une carte « qu'on sup-« pose à peu près contemporaine du globe même », carte que Ravenstein a identifiée avec un dessin en deux feuilles sur velin dont parle Murr (p. 12), que la famille de Behaim possédait, de son temps. Il serait intéressant de savoir ce que ce document est devenu.

1908 RAVENSTEIN. *Martin Behaim*. Cet ouvrage donne pour la première fois une copie exacte du globe, faite avec un soin méticuleux sur les deux exemplaires que nous possédons de ce curieux monument géographique. L'auteur l'a représenté comme il fallait qu'il le fût : en fuseaux coloriés, dont on pourrait faire un globe. Cosmographe savant et cartographe habile, il a pu lire bien des noms que ses devanciers n'avaient pas compris, et a accompagné ses planches d'un travail critique et explicatif qui résout d'une manière définitive la plupart des questions, sinon toutes, qui se rapportent à la vie de Behaim et au caractère de son œuvre.

Il y a un assez grand nombre de copies réduites de ce globe qu'il est inutile de mentionner ici. Le lecteur en trouvera une liste dans notre *Toscanelli and Columbus*, p. 172 et sq.

Quelle que soit l'opinion que l'on se fasse de Behaim, comme explorateur et comme cosmographe, son globe est un des monuments les plus précieux qui nous restent de la géographie du moyen âge, bien qu'on ne puisse y voir un tableau fidèle des connaissances géographiques que l'on avait alors, car, sur nom-

bre de points, on était mieux renseigné que ne paraît l'avoir été l'auteur de ce globe.

L'œuvre de Behaim tient aussi une place considérable dans l'histoire de la découverte de l'Amérique, parce que c'est une thèse très généralement accréditée qu'on y trouve l'expression des idées cosmographiques que Toscanelli aurait communiquées à Colomb et que celui-ci se serait proposé de mettre à exécution. Dans notre manière de voir, ce jugement est à reviser. On ne peut soutenir aujourd'hui, sans soulever des objections formidables, que l'expédition de 1492 avait pour objet la découverte d'une route pour aller aux Indes, et la thèse que Toscanelli est pour quelque chose dans la formation des idées que Colomb, aussi bien que Behaim, ont formulées à cet égard, ne va pas non plus sans rencontrer de graves difficultés. Dans tous les cas, cependant, le globe de Nuremberg conserve son importance et son originalité, car c'est le seul document géographique du xve siècle que nous ayons qui montre l'Asie s'étendant considérablement à l'est de ses limites véritables, et l'Océan occidental réduit à 130 degrés de largeur. Ce sont ces particularités qui donnent à l'œuvre de Behaim un caractère spécial, unique, et non la reproduction des curieuses légendes qu'il a réunies, dont il y a d'autres exemples, ni la répartition si souvent erronée de la nomenclature qu'il a empruntée, sans critique, à Marco Polo, à Ptolémée et à quelques auteurs mal lus et mal compris.

La conception extraordinaire qui a présidé à la confection du globe de Nuremberg appartient-elle à Behaim, ou l'a-t-il simplement empruntée à quelque autre document cartographique qui n'existe plus aujourd'hui et qu'il s'est borné à copier? C'est cette question qui fait le grand intérêt qu'on attache au globe de Nuremberg. Elle sera consciencieusement examinée dans cette Etude.

10. Légendes du Globe de Nuremberg.

Les seules qui nous intéressent ici sont celles relatives aux sources d'information de Behaim ; il y en a trois qu'on trouvera aux notes 41-43. D'autres, au nombre de cinq, se rapportent aux explorations qu'il aurait faites jusqu'aux extrémités de l'Afrique Australe. On les trouvera en français dans Murr, en anglais et en allemand dans Ravenstein aux pages indiquées ci-après. Ce sont : 1° celle au-dessous de la ligne équinoxiale : « *Il faut savoir*, etc. », Murr, p. 14, Ravenstein, p. 71 ; 2° celle au-dessous des îles du Prince et de Saint-Thomas : « *ces îles*, etc. », M., p. 15, R., p. 101 ; 3° celle à l'extrémité de la côte d'Afrique près du Monte-Negro : « *Ici furent*, etc. », M., p. 16, 17, R., p. 103 ; 4° au même endroit : « *L'an 1484*, etc. », M., p. 16, R., p. 71 ; 5° et celle à Porto Bartholo Viego : « *Jusqu'à ce lieu...* » M., p. 17, R., p. 103.

Aux indications contenues dans les trois premières légendes, il faut ajouter celles données par Schedel dans sa note sur le globe, qu'on trouvera aux pièces justificatives. Les assertions avancées dans les cinq autres sont inconciliables avec les faits connus et font douter, non pas seulement de l'exactitude de Behaim, mais aussi de sa véracité. Si l'on s'en rapportait à ce qu'elles portent, Behaim aurait fait un voyage embrassant toutes les découvertes accomplies par les Portugais le long des côtes de l'Afrique Australe de 1483 à 1489, c'est-à-dire celles que l'on doit à Diogo Cam, à d'Aveyro et à Barthélemy Diaz. Codine et Ravenstein ont soumis ces légendes à une critique sévère, l'un à la Société de Géographie de Paris (*Découverte de la côte d'Afrique...* 1876), l'autre dans son grand ouvrage sur Behaim (pp. 20-30).

11. SCHEDEL (Dr Hartmann). — **De globo sperico terre.** (Du globe sphérique de la terre.)

Note manuscrite de Schedel donnée par le Dr Stauber dans son mémoire sur la Bibliothèque de l'auteur de la Chronique de Nuremberg (*Studien und Darstellungen*, Vol. VI. Fribourg, 1908, pp. 61-62) et reproduite par le Dr Grauert dans sa digression sur cette note (*Exkurs zu den Aufzeichnung über den Behaimschen Globus* dans *Studien...* p. 257-259) et par Ravenstein, *Martin Behaim*, p. 112.

Cette note, découverte par Stauber à la fin d'un volume ayant appartenu à Schedel, aujourd'hui à la Bibliothèque Royale de Munich, où il porte la côte 4° Incunable C. A. 97, est relative au globe de Nuremberg et semble avoir été rédigée pour y figurer. Schedel dit que ce globe est l'œuvre de Behaim. mais parle au pluriel comme s'il en avait été l'un des auteurs, et nomme toutes les sources qui en ont fourni les éléments. Le Dr Grauert, qui a examiné cette note critiquement a trouvé que la plus grande partie en a été empruntée textuellement à l'*Historia rerum* de Pie II, d'où l'on pourrait conclure que l'inférence tirée de la forme du pluriel employée dans la note n'est pas justifiée. Voyez ci-après la note 47.

12. SCHEDEL (Hartmann). — **Libri cronicarum** ou Chronique de Nuremberg. Un massif volume grand in-fol. imprimé dans cette ville par Ant. Koberger, en 1493.

Les titres qui précèdent sont ceux par lesquels on désigne généralement une volumineuse histoire du monde qui a eu son heure de célébrité et qui est encore très recherchée, notamment pour ses nombreuses et curieuses gra-

vures sur bois, — il y en a 1.809, sans compter celles qui sont répétées —, dues, pour la plupart, à deux artistes de valeur : Michael Wolgemuth, le maître d'Albert Durer, et son gendre Wilhem Pleydenwurff. C'est une histoire du monde qui commence à la création et se termine à l'année 1493. Le dernier fait qui y soit mentionné est la prise de Grenade le 2 janvier 1492. Il n'y est question, naturellement, ni de la découverte de l'Amérique ni de Colomb.

L'ouvrage est imprimé en caractères gothiques et comprend 19 feuillets à deux colonnes pour la table et 300 feuillets, dont un blanc, pour le texte et les gravures, tous numérotés en chiffres romains, au recto seulement, plus les feuillets, sans chiffres, qui forment un supplément sur la Sarmatie. Les trois feuillets portant les chiffres CCLVIIII, CCLX et CCLXI sont entièrement blancs, l'auteur ayant voulu les laisser ainsi pour qu'on y inscrivît les choses mémorables qui pourraient advenir après lui. Ce gros ouvrage porte le simple titre suivant : *Registrum huius operis libri cronicacarum cum figuris et ymaginibus ab inicio mundi*, sans nom d'auteur et d'éditeur ou d'imprimeur et sans millésime; mais au feuillet 266, recto, l'auteur prend congé du lecteur, à la date du 4 juin 1493, et donne son nom : doctoris HARTMANI SCHEDEL. Le livre, cependant, ne se termine pas là ; une dernière partie, formant 34 feuillets, empruntée à l'ouvrage du pape Pie II (Æneas Sylvius), *De Europa*, y est ajoutée, non sans toutefois y avoir fait de nombreuses corrections et additions. Rien n'indique dans la *Chronique* que cette dernière partie n'est pas de Schedel ; mais nous savons aujourd'hui qu'elle est due au Dr Hieronymus Müntzer. A la fin de l'ouvrage, au verso d'une grande carte de l'Europe centrale, l'imprimeur prend à son tour congé du lecteur dans un colophon, daté du 12 juillet 1493 où l'on voit que cet imprimeur était Anthonius KOBERGER, et où se lisent les noms des deux patrons de l'œuvre et ceux des deux artistes qui l'ont illustrée. En même temps qu'il imprimait cette édition latine de la *Chronique*, Koberger en imprimait une autre, en allemand, traduite par George Alt, laquelle eut deux éditions. Le texte latin original n'a jamais été réimprimé.

La Chronique de Nuremberg contient un passage — folio CCXC verso — où est résumé le voyage que Behaim aurait fait aux côtes de l'Afrique Australe, et qui complète ce que le globe porte à cet égard, mais qui en diffère un peu. Ici, le navigateur portugais, que Behaim aurait accompagné, qui n'est pas nommé dans les légendes du globe, serait le fameux explorateur Diogo Cam, le découvreur du Congo, et lui, Behaim, aurait commandé l'un des deux navires dont se composait l'expédition, qui se serait terminée par la découverte d'un autre monde, au delà des régions connues de Ptolémée. La date du voyage et le temps qu'il aurait duré ne sont pas les mêmes dans les deux versions, cependant, il est difficile de croire que celle donnée par la Chronique ait une autre origine que Behaim lui-même, car ce célè-

bre ouvrage fut préparé, écrit et imprimé à Nuremberg pendant que Behaim y était occupé à la confection de son globe. Ce globe est daté, il est vrai, de 1492 et la Chronique de 1493, mais les deux ouvrages n'ont pu être conçus et exécutés en peu de temps. Nous savons, par exemple, que le dessin et la gravure des planches de la Chronique occupèrent les artistes pendant deux ans et que, par conséquent, la préparation de cette importante publication remonte à l'année 1491. Il est donc certain que Behaim se trouvait à Nuremberg pendant qu'on s'en occupait et, comme nous savons aujourd'hui qu'il s'était lié avec Schedel, qui mit sa précieuse bibliothèque à sa disposition, ainsi qu'avec son collaborateur Müntzer, il ne peut y avoir aucun doute que c'est lui-même qui fournit les renseignements donnés par la Chronique. Mais la communication qu'il fit à cet égard doit être postérieure à la rédaction des légendes du globe sur le même sujet, car Murr, qui examina le manuscrit original de Schedel, y constata que le paragraphe relatif à Behaim y avait été interpolé et qu'il était d'une écriture autre que celle de Schedel. Il faut encore remarquer que la partie de la Chronique où se trouve ce passage, folio CCXC, est celle dont s'était chargé Müntzer, qui paraît avoir eu des relations étroites avec Behaim. Les différences relevées entre les deux versions sont donc du fait de Behaim et montrent qu'il ne s'était pas mis d'accord avec lui-même sur les faits qu'il voulait que l'on crût.

13. MUNTZER (Dr Hieronymus). — **Lettre au roi João II de Portugal.** Nuremberg, 14 juillet 1493.

1° *Carta que enuiou Hienonimo Montaro doutor alemão da citade de Norum berga em Alemanha ao serenissimo Rey dõ Joham segundo de Portugal. Sobre o descobrimento do mar Oceano et provinçia do Gran Cam de Catày tirada de latim em lingoagem por mestre Alvaro de Torre ; mestre em theologia da ordem de sam Domingos pregador do dito Senhor Rey.* « Lettre que Jérôme Monetarius, docteur allemand de la ville de Nuremberg, en Allemagne, envoya au sérénissisme roi don Joham second, relative à la découverte dans la mer Océane de la province du Grand Khan de Cathay. Traduite du latin dans la langue [portugaise] par maître Alvaro da Torre, maître en théologie de l'ordre de Saint-Dominique, prédicateur du dit roi. » Version portugaise de la lettre donnée dans l'ouvrage suivant : *Tractado da spera do mundo tirada de latim em lingoagem portugues, com hua* (sic) *carta que hum grãde doutor Alleman mandou a el Rey de Portugall Dom Joam ho segundo.* Petit in-4° sans lieu ni date. Bibliothèque d'Evora. — 2° *A Cartta que enuiou Hieronimo Monetario*, etc., etc., comme ci-dessus, mais avec des différences dans l'orthographe ; dans l'ouvrage suivant : *Regimento do estrolabio e do quadrante pera saber la declinaçam e ho logar do soll em cada huum dia e asy pera saber ha estrella do norte*, dont la seconde partie est

une reproduction du n° 1. Un exemplaire connu à la Bibliothèque de Munich, dont le titre détérioré ne permet de voir ni la date ni le lieu d'impression. — 3° Texte latin original du commencement de la lettre, feuille manuscrite de la main de Schedel intercalée dans un volume lui ayant appartenu, aujourd'hui à la Bibliothèque de la Cour et de l'État à Munich. Cote C. A. 424 in-4° Découvert et imprimé par Stauber. Appendice n° 14 de son mémoire *Die Schedelsche Bib.* (*Studien und Darstellungen*, VI, 1908). — 4° *Folha do Sul*, n° 88. Evora, 15 mars 1865. Reproduction fautive du texte d'Evora, ci-dessus n° 1. — 5° *Carta enviada pelo Dr Jeronymo Montaro...* Coïmbre, 1878, in-12. Reproduction du texte d'Evora, donnée par les soins de Annetal Fernandez Thomas. — 6° *Archivo dos Açores*, Vol. I, Punta Delgada, 1878-1880. Tirage à part, 1879, in-fol. 4 p. Texte d'Evora publié par M. Ernesto do Canto. — 7° *Carto do Dr Jeronymo Monetario* (*Munzmeister*), *a D. João II de 14 Julho de 1493*, dans *Centenario da Descoberta da America*, par E. do Canto, in-fol., 1892. — 8° Version portugaise du texte d'Evora et traduction anglaise dans Harrisse, *Discovery of America*, 1892, pp. 393-395. — 9° Version portugaise du texte d'Evora dans Peragallo, *Disquisizioni Colombine*, nos 1 et 2, 1894, pp. 90-92. — 10° Version portugaise du texte de Munich et traduction allemande, par le Dr Von Reinhard Stottner, dans Grauert, *Die Endeckung* (*Historisches Jahrbuch*, Vol. XXIX, Munich, 1908, pp. 315-319). — 11° Traduction anglaise du texte portugais corrigé par ce que nous avons du texte latin, par Ravenstein, dans son *Martin Behaim*, Londres, 1908, in-fol., p. 113. — Pour une traduction française, voyez notre appendice.

La plus ancienne impression que nous connaissions de cette lettre est la version portugaise des deux ouvrages mentionnés aux nos 1 et 2, dont nous relevons les titres d'après des fac-similés envoyés à M. Harrisse et d'après les indications du Dr Otto Hartig. (*Der Brief des Dr Hierronymus ; Hist. Jahrbuch*, 1908.) Ces deux ouvrages ne sont plus représentés que par un exemplaire du premier à la Bibliothèque d'Evora et un du second à la Bibliothèque de Munich. Le premier ne porte ni date ni lieu d'impression; mais il y a lieu de croire que l'exemplaire d'Evora a été publié à Lisbonne par un imprimeur français nommé Germain Galhard, dont on connaît une impression de l'année 1509. L'exemplaire de Munich, dont le titre n'est pas complet, aurait été imprimé, d'après Hæbler, à Lisbonne, par Hernão de Campos dont on ne connaît d'éditions que du commencement du xvie siècle. Les textes de ces deux ouvrages sont identiques, c'est la même version portugaise du dominicain Alvaro de Torre; mais l'orthographe diffère un peu, ce qui donne lieu de croire que la source des deux éditions n'est pas la même. Y en aurait-il eu une antérieure que l'on ne connaît pas? Le professeur Grauert croit que cette lettre a dû être imprimée pour la première fois en 1494, et dans ce cas on pourrait supposer que c'est Behaim lui-même qui la fit publier.

Jusqu'à la publication de la monographie de Stauber sur la Bibliothèque de Schedel, on ne connaissait que la version portugaise de cette lettre, mais ce chercheur laborieux et perspicace a découvert une partie du texte original latin, qu'il a donné dans sa monographie. Ce n'est, malheureusement, que le commencement de la lettre, mais comme ce manuscrit est de la main de Schedel et que Müntzer était son ami et collaborateur, cela établit l'authenticité de ce document précieux.

CHAPITRE PREMIER

LE PROJET DE DÉCOUVERTE ET D'EXPLORATION DE DULMO ET D'ESTREITO. LA PART QU'Y PREND BEHAIM, 1484-1485.

I. — Projet de découverte à l'ouest, de Dulmo et d'Estreito.

On a vu, dans une autre partie de ces Études, comment, d'après la tradition colombienne, telle qu'elle est exposée par le fils du Découvreur et par Las Casas, qui écrivaient l'un et l'autre sur les notes mêmes de Colomb, celui-ci était arrivé à concevoir et à formuler son dessein de passer aux Indes par l'ouest ; mais on a également vu que Colomb n'a pas compris dans ses *Libros de memorias* toutes les indications recueillies par lui et qu'il n'a rien dit, notamment, de celles qu'il devait au pilote anonyme, qui tiennent, cependant, une grande place dans ses plans de découverte. Nous allons montrer, maintenant, qu'il y eut à l'époque une tentative d'exploration dans les régions lointaines de l'ouest, que Colomb a à peine mentionnée, bien qu'elle eût un caractère particulier qui ne pouvait manquer de le frapper, et qui dut exercer une influence considérable sur la formation de ses idées relativement à la proximité des Indes et à la possibilité de les atteindre en prenant par l'ouest. Il s'agit de l'expédition de l'Açoréen Fernam Dulmo.

Cette expédition, ou plutôt ce projet d'expédition, car il ne semble pas qu'elle ait eu lieu, a plus d'importance que les auteurs qui l'ont mentionnée ne lui en accordent.

C'est la première entreprise sérieusement conçue et préparée pour aller à la découverte à l'ouest, avant celle de Colomb, et ses organisateurs doivent être considérés comme les précurseurs immédiats du grand Génois.

Fernand Colomb et Las Casas, qui nomment Dulmo à propos du voyage de Pedro de Velasco, de Galice, et qui écrivent, l'un et l'autre, qu'ils vont parler de son entreprise, n'en disent pas un mot. Cela est d'autant plus singulier que l'un d'eux, le fils de Colomb, motive son intention de « raconter fidèlement ci-après » l'histoire de ce Portugais, par cette raison qu'on en a tiré des conséquences exagérées (1). Nous pouvons heureusement suppléer au silence extraordinaire que gardent les deux premiers biographes de Colomb relativement à ce personnage.

Dulmo, sur la nationalité duquel il y a quelques doutes (2), était capitaine donataire de l'une des capitaineries

---

(1) « Une terre... qu'un certain Fernaldolmos tenta de découvrir de la ma-« nière que je raconterai fidèlement ci-après, comme je l'ai trouvée dans les « écrits de mon père, afin que l'on sache comment d'une petite chose cer-« tains hommes viennent à faire le fondement d'une plus grande. » (*Historie*, ch. IX, fol. 22 verso).

Immédiatement après s'être exprimé ainsi, F. Colomb entreprend de répéter ce que Oviedo a dit du pilote inconnu qui aurait renseigné son père sur la route des Indes. Il semblerait, d'après cela, que c'est l'aventure de Dulmo qui aurait donné lieu à celle du pilote, mais Fernand dit expressément que c'est celle de Vincente Dias qui est la source de l'histoire. Dans le texte correspondant de Las Casas, on lit après la mention de la terre que voulait découvrir Dulmo : « comme il sera dit ci-après » (Las Casas, *Historia*, Vol. I, p. 101), mais on ne trouve rien de plus à ce sujet.

(2) Le P. Cordeiro, qui cite la partie manuscrite de l'ouvrage de Fructuoso, dit qu'il était Flamand ou Français (*Historia insulana*, Liv. VI, ch. II, sq.) et d'Avezac, qui penche pour cette dernière opinion, croit que son véritable nom était Ferdinand de l'Orme. (*Iles d'Afrique*, 3e partie, p. 83.) Drummond pense, comme Fructuoso, qu'il était Flamand, parce qu'il s'établit avec d'autres Flamands au lieu appelé Quatro-Ribeiras (*Annaes da ilha Terceira*, t. I, p. 11), et nous savons, par un autre document, qu'il devait cette concession au duc de Viseu. Las Casas désigne le personnage sous le nom de Hernan Dolinos. (*Historia*, Liv. I, ch. XIII.)

Les *Historie* l'appellent Fernaldolmos (ch. IX). Il fut certainement l'un des

de Terceire. Les motifs qu'il avait pour entreprendre cette expédition ne sont pas connus, mais il était très convaincu de la valeur de son projet, car il déploya beaucoup d'énergie et de persistance pour le faire réussir. Au commencement de l'année 1486, il s'adressa à la couronne pour avoir les autorisations nécessaires, et le 3 mars il obtint des lettres patentes lui faisant donation « d'une Grande île, des « îles ou terre ferme, par delà nos côtes, que l'on présume « être l'île des Sept Cités (3) » qu'il pourrait découvrir à ses frais. Il est à remarquer qu'il n'est pas dit dans cet acte que les îles ou terre qu'on devait aller chercher se trouvaient à l'ouest ; peut-être que Dulmo voulait cacher la direction qu'il se proposait de prendre ; mais le fait que l'expédition était destinée à faire route vers l'ouest est établi par le point de départ, Terceire, qu'indiquent les lettres patentes, et par la mention de l'île des Sept Cités. Le Portugal, d'ailleurs, n'accordait pas de privilège de découverte pour la région de la Guinée et du Sud.

L'expédition, comme on l'a dit, devait faire voile de Terceire. Des circonstances, restées inconnues, mirent obstacle au projet qui, cependant, ne fut pas abandonné, car le 12 juillet suivant Dulmo s'associa à un riche Madéréen nommé Joam Affonso do Estreito, pour tenter l'aventure en commun, et douze jours plus tard il sollicita et obtint du roi la ratification de cet arrangement (4). Le texte de ce

---

premiers colons de Terceire. Dans les actes on lui donne la qualité de chevalier de la Maison du Roi.

(3) *Huma grande ylha ou ylhas ou terra firme, per costa, que se presume seer a ylha das Sete Citades.* (Lettres patentes du 3 mars 1486.) Nous traduisons *per costa*, par l'expression de « par delà nos côtes », parce qu'il n'est pas possible de rendre autrement en français ces deux mots qui ont pour objet de donner une indication générale.

L'île des Sept Cités, appelée aussi Antilia, dont il est question ici, était l'une de ces îles fantastiques que l'on plaçait, au Moyen Age, dans les parties inexplorées de l'Atlantique. Elle figure dans cinq ou six portulans du xv[e] siècle à quelques degrés à l'ouest des Açores. Voir vol. II, p. 177.

(4) Lettres patentes du 24 juillet 1486. Nous ne savons rien de cet Estreito

document nous a été conservé, et nous y voyons qu'il s'agissait d'une expédition de long cours ayant presque les proportions que Colomb donna à la sienne. Elle ne devait être composée, toutefois, que de deux caravelles, dont l'une était placée plus spécialement sous les ordres de Dulmo, et l'autre sous ceux d'Estreito. Il était stipulé qu'on prendrait des vivres pour six mois et qu'on embarquerait un personnage dont il est dit seulement qu'il était Allemand, mais qui avait certainement une grande importance, puisqu'on lui laissait le choix de la caravelle sur laquelle il suivrait l'expédition. Pendant quarante jours ce devait être la caravelle de Dulmo qui aurait la direction ; l'autre ne ferait que suivre. Dulmo estimait, sans doute, que ces quarante jours suffiraient pour conduire l'expédition à l'île ou aux terres qu'il avait en vue. C'était autant ou plus qu'il n'en fallait pour atteindre les Antilles et même le continent américain (5). Si, après ces quarante jours de navigation, on n'avait pas fait les découvertes sur lesquelles on comptait, la direction de l'expédition passait à la caravelle d'Estreito, et toutes les terres qui seraient découvertes pendant cette seconde partie de l'expédition appartiendraient au dit Estreito seul (6).

---

si ce n'est qu'il fut le bailleur de fonds de l'entreprise, qui prit, dès qu'il y fut associé, de plus vastes proportions. Il y a lieu de croire, comme on le verra ci-après, qu'il était conseillé par Behaim. Bien qu'originaire de Madère, il habitait Fayal.

(5) C'est trente-six jours après avoir quitté la Gomera que Colomb atteignit l'île de Guanahani.

(6) Par le contrat d'association de Dulmo avec Estreito, en date du 12 juillet 1486, il était convenu que ce dernier aurait la moitié de toutes les îles et terres à découvrir, et c'est dans ces conditions que fut obtenue la confirmation du roi le 24 juillet. Mais dix jours plus tard, le 4 août, le roi fait donation à Estreito seul de toutes les îles et terres qui seraient découvertes pendant la période durant laquelle il devait avoir la direction de l'entreprise. Ceci indique qu'un nouvel arrangement était intervenu entre les deux associés.

Les actes portent aussi que le départ devait avoir lieu au mois de mars 1487 ; mais il est certain qu'il n'en fut pas ainsi, puisque nous avons un document qui montre qu'en juin de cette même année Dulmo était encore dans sa concession de Praia (7). L'expédition mit-elle à la voile plus tard? Rien ne l'indique et il est probable que, comme tant d'autres projets de ce genre, celui-ci échoua au moment de la mise à exécution. Il est certain, en tous cas, que le projet, s'il reçut un commencement d'exécution, n'eut aucun résultat (8).

II. — L'objet de Dulmo était la recherche de l'île des Sept Cités.

Il est singulier que l'importance de ce projet d'expédition ait échappé à la plupart de ceux qui en ont parlé (9). L'indication de l'île des Sept Cités, comme étant le but que ses organisateurs se proposaient d'atteindre, lui aura donné

(7) C'est une lettre du gouverneur des îles de Terceire au capitaine de la ville de Praia, datée du 18 juin 1487, disant que, si Dulmo quittait sa capitainerie, il perdrait ses droits sur les terres qui lui avaient été concédées. (*Archivo dos Açores*, t. 12, p. 388.)

(8) Cela semble établi par une remarque de Colomb qui, à propos du voyage de Pedro de Velasco, parle des terres que Dulmo *voulait découvrir*. (Las Casas, *Historia*, t. 1, p. 101, et F. Colomb, *Historie*, fol. 22.) Le général de Brito Rebello s'est cependant demandé si l'expédition n'avait pas eu lieu et si, comme tant d'autres, elle n'aurait pas échoué. (*Archivo do Açores*, Vol. IV, 1883, pp. 446-447.)

(9) Il faut toutefois excepter M. Payne, qui s'est demandé si on ne pouvait pas considérer l'entreprise de Dulmo et d'Estreito comme ayant eu pour objet la réalisation du programme tracé dans la lettre de Toscanelli à Martins, mais qui écarte cette idée. Pour M. Payne, il n'y a d'autre rapport entre les deux projets que la croyance commune à l'existence de l'île Antilia ou des Sept Cités. (*History of the new World called America*, Vol. I, Oxford, 1890, p. 106.) Ailleurs M. Payne émet l'opinion que les organisateurs de cette expédition devaient avoir en vue la traversée de l'Atlantique jusqu'aux côtes d'Asie. (*The age of discovery*, dans *The Cambrige modern history*, Vol. I, p. 20.)

une apparence chimérique qui a fait négliger les particularités par lesquelles elle se recommande à l'attention. Une expédition préparée de longue main comme celle-là, pour laquelle on avait prévu une durée de six mois et qui avait pour programme de faire route pendant quarante jours d'abord dans une même direction, ne pouvait manquer, à moins de faire naufrage, de rencontrer quelque île ou terre américaine (10). Il est curieux de noter à ce propos que Dulmo faisait approuver son projet par João II très peu de temps après que Colomb eût soumis à ce monarque celui qu'il avait formé, qui, au fond, avait le même caractère, car, si Dulmo voulait aller à l'île des Sept Cités qui n'existait pas, mais qu'il supposait être très loin à l'ouest, Estreito avait certainement en vue d'autres îles ou terres, également éloignées des côtes européennes, ce qui nous reporte aux lieux mêmes que Colomb et ses compagnons découvrirent quelques années plus tard.

Il faut remarquer, en effet, qu'il y a une différence essentielle entre l'objet de Dulmo et celui d'Estreito. Le premier, comme on l'a vu, ne se proposait de découvrir que l'île des Sept Cités ; c'était l'objet formellement indiqué de son entreprise, qu'il pensait pouvoir mener à bonne fin en quarante jours. Les textes officiels ne peuvent laisser aucun doute à cet égard (11).

On s'est demandé cependant si l'expression de terre ferme, dans le privilège accordé à Dulmo, ne se rapportait

---

(10) M. Errera a fait remarquer avec raison que cette expédition était conçue sur un tel plan que, si elle avait eu lieu, l'Amérique aurait été probablement découverte cinq ans avant Colomb. (*L'Epoca delle Grandi Scoperte*, pp. 332-333, note.)

(11) Dès les premières lignes de la concession originale faite à Dulmo, le 3 mars 1486, le roi précise, comme on l'a vu, qu'il s'agit de la découverte de l'île, des îles ou terres que l'on croit être l'île des Sept Cités (*que se presuma seer a ylha das Septe Cidades*). Dans le préambule de l'acte d'association entre Dulmo et Estreito le notaire dit que c'est l'île des Sept Cités que le premier se propose de découvrir avec l'autorisation du roi

pas à l'Asie, et si, dès lors, l'expédition que projetait ce Portugais n'avait pas le même objet que celui attribué généralement à Colomb (12). Examiné de près, le texte des lettres patentes accordées à Dulmo n'autorise guère cette supposition. On y voit, en effet, que, par cette expression de terre ferme, on n'entend indiquer que l'île des Sept Cités. C'est cette île que Dulmo veut découvrir et, comme on ignore ce qu'elle est en réalité, on la désigne comme étant soit une grande île, soit un groupe d'îles, soit même une terre continentale ; les trois expressions s'appliquent à la même terre mystérieuse qu'il s'agit de découvrir, terre dont on ne connaissait pas la situation, mais qu'on ne plaçait pas cependant vers les limites orientales de l'Asie et qu'on ne supposait même pas être à une distance extraordinairement grande des Açores et de Madère, puisque à diverses reprises de petites expéditions d'une courte durée étaient parties de ces îles pour aller à sa découverte, ce qui suppose qu'on avait l'espoir de la trouver sans s'aventurer à une distance trop considérable.

Ces expéditions ayant échoué, Dulmo supposa, tout naturellement, que l'île si vainement cherchée jusqu'alors devait se trouver plus éloignée qu'on ne l'avait cru, et c'est pourquoi il voulut organiser son entreprise de manière à pouvoir poursuivre son exploration pendant quarante jours. Il n'y a rien là qui indique qu'il plaçait cette île

---

(12) M. Altolaguirre, qui a posé la question et qui la résout par l'affirmative, croit que le projet de Dulmo était le même que celui de Toscanelli, dont il aurait eu connaissance, avec cette différence toutefois que la route que s'était tracée Dulmo était de partir de Terceire pour se diriger à l'ouest en obliquant un peu vers le sud de manière à rencontrer Antilia, puis à continuer dans la direction du sud-ouest jusqu'au nord de Cypangu d'abord et ensuite jusqu'à la province de Cathay. (*Christobal Colon*... Madrid, 1903, 4°, page 405.) C'est arranger facilement les choses, mais d'après quels documents ?

dans l'autre hémisphère et qu'il voulait aller la chercher jusque dans le voisinage des côtes de l'Asie (13).

III. — Un Allemand qu'on suppose être Behaim est associé à l'entreprise qui prend un autre caractère.

Il n'en est pas de même d'Estreito ; celui-ci, évidemment, pensait à autre chose qu'à l'île des Sept Cités. Les conditions de son association avec Dulmo montrent cela très clairement. On y prévoit la découverte d'îles ou de terres peuplées ou non peuplées, mais pas celle de l'île mystérieuse, qui n'est même pas nommée dans les parties dispositives de l'acte (14). Estreito fait tous les frais de l'entreprise, mais il s'en réserve la direction pendant la plus grande partie du temps. Dulmo ne la conduira que pendant quarante jours, sur les six mois qu'elle doit durer. A l'expiration de ces quarante jours il s'effacera complètement et n'aura plus qu'à obéir à Estreito, qui dirigera l'entreprise comme il l'entendra et où il voudra, pendant

---

(13) Le capitaine Duro a cependant écrit que pour Dulmo « il s'agissait de « trouver non seulement l'île des Sept Cités, mais encore la terre ferme qui « pouvait exister à l'ouest ». (*Pinzon*, etc., Madrid, 1892, p. 15-16.) M. Altolaguirre, qui s'est évidemment inspiré de cette manière de voir, affirme qu'il est certain que Dulmo « se proposait d'aller à la terre ferme, ou, ce qui est la « même chose, d'effectuer la navigation transatlantique ». (*Christobal Colon*, p. 407.) Les textes cités ci-dessus des privilèges accordés à Dulmo n'autorisent aucune assertion de ce genre. On n'arrive à considérer l'expression de terre ferme, qui est employée, comme désignant l'Asie, qu'en démembrant arbitrairement la phrase où elle se trouve.

(14) ... « Fernam Dulmo, n'étant pas en état d'équiper la dite Armada et « de faire face aux dépenses nécessaires... cède à Joham Afonso (Estreito)... « la moitié de toute île ou îles ou terre ferme, peuplées et à peupler qu'il « trouverait et découvrirait avec la dite Armada, avec tous les privilèges « stipulés dans la lettre de concession. » (Lettre de João II du 25 juillet confirmant l'arrangement fait entre Dulmo et Estreito. *Alguns Documentos*, p. 39.)

les quatre mois et vingt jours qui resteraient encore à courir jusqu'à la fin de leur engagement (15).

Ces particularités, si explicites par elles-mêmes, deviennent encore plus significatives par la remarque suivante :

On a vu qu'aux termes de l'arrangement de Dulmo avec Estreito, un chevalier allemand, auquel on témoignait de la considération, devait faire partie de l'expédition. C'est l'opinion de tous les auteurs qui se sont occupés de cette question que cet Allemand, dont le nom n'est pas donné, n'était autre que le cosmographe Martin Behaim, et tout indique que cette supposition est fondée. Behaim, qui s'était établi en Portugal depuis deux ans environ, passait pour être un savant cosmographe. Il avait pris part à l'un des importants voyages de découverte faits à cette époque sur

---

(15)... « Et à partir du jour où tous les deux partiront de la dite île de Terceire, le dit Fernam Dulmo fera route par où il voudra pendant les quarante premiers jours qui suivront, et le dit Joham Afonso suivra avec la caravelle dont il sera capitaine la route et le chemin que le dit Fernam Dulmo fera et suivra son fanal suivant les instructions que ledit Fernam Dulmo lui donnera par écrit. Et dès que les dits quarante jours seront passés, le dit Fernam Dulmo ne dressera plus de fanal et n'ordonnera plus de faire route vers aucune direction, mais au contraire fera et suivra son chemin et sa route par où le dit Joham voudra, sans aucune contradiction, avec sa caravelle et son équipage, et suivra le fanal du dit Joham Afonso et accomplira en tout ses instructions et jusqu'à ce que lui, Joham Afonso, retourne au Portugal »... (Même document, même page.)

Les termes dans lesquels le roi approuve cet arrangement sont encore plus précis.

« Attendu qu'il (Estreito) équipe et arme les dites caravelles pour six mois, et que, une fois écoulés les quarante jours pendant lesquels il est obligé de suivre et d'accompagner le dit Fernam Dulmo, il espère employer tout le reste du temps jusqu'à l'expiration des six mois à découvrir les dites îles et terres, [il nous prie] de daigner lui accorder et de lui octroyer et de lui faire donation et grâce par notre lettre de toutes les îles et terres qu'après l'expiration des dits quarante jours il trouverait et découvrirait, ainsi et de la même manière que par notre dite lettre nous l'avons accordé et donné à Fernam Dulmo ». (Lettres royales du 4 août 1486. *Alguns Documentos*, p. 63.) L'acte se termine par la concession demandée avec cette condition que les découvertes proposées doivent être faites dans les deux ans.

les côtes d'Afrique, celui d'Affonso d'Aveyro, probablement, et venait d'être armé chevalier par le roi João II qui le tenait en grande estime. Il résidait à Fayal, île voisine de celle de Terceire, où l'expédition s'organisait, et allait s'y marier. On disait qu'il avait conseillé au roi d'entreprendre la découverte de quelque île et, d'après une tradition recueillie par Fructuoso, il assurait à Fayal même qu'il connaissait l'existence d'une belle terre située à l'ouest des Açores (16).

Il semble donc qu'on ait eu raison d'identifier le chevalier allemand auquel Estreito assurait une place marquante dans son expédition avec l'auteur du fameux globe de Nuremberg (17), et il est permis d'induire de là que c'est à son intention que fut rédigée la singulière clause du contrat d'association des deux explorateurs, qui assu-

---

(16) Cordeiro, *Historia Insulana*, Liv, IX, ch. VIII, voir ci-après, note 19.

(17) Varnhagen est, croyons-nous, le premier qui ait reconnu Behaim dans le personnage allemand mentionné par les documents relatifs à l'expédition de Dulmo. (*La verdadera Guanahani de Colon*, Santiago, 1864, 8°, p. 107.) Les auteurs suivants ont exprimé la même opinion: Peschel, *Zeitalter der Entd.*, 1899, p. 485; E do Canto, *Os Corte Reaes*, dans les *Archivo dos Açores*, Vol. IV, 1883; Duro, *Pinzon*, 1892, p. 18, et note 3, p. 225, Sousa Viterbo, *Trabalhos Nauticos dos Portuguezes*, Lisbonne, 1898, Vol. I, p. 94 ; E. Ravenstein, *Martins de Bohemia*, Lisbonne, sans date (1900?), 8°, p. 55 ; Altolaguirre, *Cristobal Colon...* 1898, p. 406.

Si cet Allemand et Behaim ne font pas qu'un, il y avait alors à Fayal en même temps que lui un autre Allemand de distinction qui, comme lui, s'occupait de cosmographie et de découvertes maritimes et qui, comme lui, croyait à l'existence d'une grande île à l'ouest des Açores. Voyez ci-après la note. Il y a cependant une objection à cette manière de voir qu'il faut mentionner. C'est que si on s'en rapporte à ce que dit Behaim lui-même dans les légendes de son globe, relativement à son voyage aux côtes d'Afrique, il n'a pu se trouver en Portugal à la date du 12 juillet 1486 pour s'associer à l'expédition que d'Estreito projetait. Mais on verra au chapitre suivant qu'il est impossible de prendre à la lettre tout ce que Behaim dit de son voyage et qu'on ne saurait croire, sans le mettre en contradiction avec lui-même et avec des faits bien avérés, qu'il ait accompagné Diogo Cam, comme il le dit. Si réellement il a pris part à l'expédition dont il parle c'est de celle d'Aveiro qu'il s'agit, qui eut lieu de 1484 à 1485.

rait à Estreito la direction de l'entreprise après quarante jours de navigation. Si cette supposition est fondée, il est clair que Behaim était l'inspirateur de Estreito, et que c'est pour mettre à exécution quelque projet de découverte qu'il avait conçu, que ce dernier s'engagea dans l'affaire de Dulmo.

Dans ces conditions, les choses se seraient passées de la manière suivante, si l'expédition avait eu lieu. Dulmo en aurait d'abord pris la direction et l'aurait conduite d'après les données qu'il croyait avoir sur la situation de l'île des Sept Cités, objet de ses recherches. S'il trouvait cette île ou d'autres, sa découverte profitait à son associé comme à lui-même. Mais il n'avait pour cela qu'un délai de quarante jours ; à l'expiration de ce terme, il devenait pour ainsi dire étranger à l'expédition, qui passait alors sous le commandement d'Estreito, ou plutôt de Behaim, lequel agissait à sa guise et pour son propre compte, sans que Dulmo eût rien à y voir. Une deuxième recherche aurait alors commencé, sous la direction nominale d'Estreito, mais, évidemment, d'après les données que possédait Behaim.

IV. — La participation de Behaim à l'entreprise de Dulmo indique qu'elle avait aussi en vue le passage aux Indes par l'Occident.

Si ces inductions sont fondées, une question intéressante se pose. Quelle découverte Estreito, guidé par Behaim, avait-il en vue ? Se proposait-il simplement de chercher de nouvelles îles qui pouvaient exister dans l'Atlantique, notamment celle dont on disait que Behaim avait connaissance, ou, d'accord avec le cosmographe nurembergeois, avait-il l'ambition plus haute de conduire ses navires jusqu'aux côtes orientales de l'Asie, dans l'espoir de faire, dans cette région, des découvertes plus grandes que celles

qu'avaient eues en vue les autres aventuriers qui, à cette époque, se lançaient dans de pareilles entreprises ? Si le chevalier allemand n'était pas Behaim, il n'y aurait pas lieu de se poser cette dernière question, et il faudrait s'en tenir à la première. On considérerait alors que, comme tant d'autres, Estreito n'avait que le dessein de découvrir l'une ou quelques-unes des îles que l'on croyait exister dans les parties éloignées de l'Atlantique.

Mais, si l'on doit reconnaître Behaim dans ce compagnon d'Estreito — et il ne semble pas possible de faire autrement — on est en droit de se demander si les deux explorateurs n'avaient pas conçu l'idée de passer aux Indes en prenant par l'ouest, et on peut avancer qu'il y a des raisons de croire que tel était réellement leur dessein. Nous verrons plus loin, en effet, que Behaim avait formé le projet d'un voyage de ce genre, qu'il fit faire des démarches pour que le roi João II lui en confiât la direction, et qu'il croyait que les côtes orientales de l'Asie étaient si rapprochées de celles d'Europe et d'Afrique qu'il n'y avait aucune difficulté à traverser l'espace maritime qui les séparait.

Ces faits sont établis par deux documents du temps : le globe que Behaim lui-même fit construire à Nuremberg en 1492, où l'on voit que la distance à franchir pour atteindre l'Asie n'était que de 130 degrés, et une lettre qu'un savant de cette ville, Müntzer (18), écrivait, à la même époque, au roi de Portugal pour l'engager à charger Behaim lui-même de conduire une expédition aux Indes par la voie de l'ouest. Il est donc clair que le chevalier allemand, compagnon d'Estreito, était l'auteur du fameux globe, et que le but qu'Estreito et lui se proposaient, en s'engageant

---

(18) Sur ce savant et la lettre dont il est ici question, voyez ci-après, ch. III.

dans l'expédition de Dulmo, était de s'efforcer de gagner les Indes ou les côtes d'Asie, tout en cherchant aussi, peut-être, l'île des Sept Cités, si elle se trouvait dans les parages qu'on devait traverser.

Le fait, rapporté par Fructuoso, que Behaim prétendait connaître l'existence d'une île ou terre située au delà des Açores, confirme cette conclusion. Bien que ce qu'on nous dise à cet égard ait un caractère chimérique (19), on peut admettre sans difficulté que Behaim, qui s'occupait de cosmographie et de navigation, et qui vivait dans un milieu où les questions de ce genre étaient fréquemment agitées, a pu se former une opinion sur l'existence et la situation d'une île nouvelle, sans voir là une objection à notre supposition que sa participation à l'entreprise projetée par Dulmo indique une intention de chercher aussi à aller jusqu'aux Indes, au contraire.

Remarquons, d'ailleurs, que, lors même que le compagnon d'Estreito ne serait pas Behaim, le fait subsiste néanmoins que ce compagnon nourrissait un projet qui semble avoir eu un objet bien plus important que la simple découverte d'une île dont l'existence était douteuse.

Remarquons encore que cette expédition se préparait au moment où Colomb quittait le Portugal pour deman-

---

(19) Le P. Cordeiro, qui emprunte ses renseignements à Fructoso, dit que Behaim était tellement versé dans la connaissance des astres, qu'il prédisait bien des choses qui arrivaient réellement et que cela le faisait passer auprès des ignorants pour un nécromancien. Il cite plusieurs de ces prétendues prophéties, dont l'une était « qu'il voyait, au sud-ouest de Fayal, où il se trou-« vait, une planète dominant sur une province où les habitants se servaient « de vases d'or et d'argent, vases dont on verrait, à Fayal même et avant « longtemps, des embarcations chargées. Et au bout de peu de temps, — « ajoute Cordeiro — on vit à Fayal des navires qui venaient du Pérou, alors « découvert, et qui étaient chargés d'or, d'argent et de pierreries.» (*Historia insulana*... Lisbonne, 1856, Liv. IX, ch. VIII, n° 42.) Si c'est cette terre qu'Estreito et Behaim avaient en vue, la remarque de Cordeiro est une autre indication que l'expédition n'eut aucune suite.

der aux Rois Catholiques les moyens de mettre à exécution le grand dessein d'exploration vers l'ouest qu'il avait formé.

Ce fait important, qui n'est pas nouveau, mais qui n'a jamais été mis en lumière comme il convient qu'il le soit, doit être étudié avec soin. Y a-t-il une corrélation quelconque entre ces deux entreprises ? Existe-t-il un lien caché entre le projet qu'Estreito et Behaim voulaient mettre à exécution et celui que Colomb assure avoir toujours eu ? Ces deux projets ont-ils une source commune, ou l'un est-il dérivé de l'autre ?

C'est ce qu'il faut examiner avec attention. Rappelons d'abord ce que nous savons de la vie de ce cosmographe allemand, qui voulait conduire les deux navires de Dulmo et d'Estreito à une destination mystérieuse que l'on croit être les extrémités orientales de l'Asie, montrons ce qu'il fit après l'avortement de cette entreprise et voyons s'il a pu exister des relations entre lui et Colomb.

CHAPITRE DEUXIÈME

LE PROJET DE PASSAGE AUX INDES DE BEHAIM. RAPPORTS POSSIBLES AVEC COLOMB.

I. — Martin Behaim.

Il y a peu de cosmographes dont la personnalité et la valeur aient été plus discutées que celles de l'auteur du globe de Nuremberg ; cependant, malgré les nombreux travaux dont il a été l'objet, nous sommes encore mal renseignés sur plusieurs particularités importantes de sa vie. Nous en savons assez, néanmoins, pour être assuré qu'il n'était par le grand cosmographe que pendant longtemps on l'a cru être, qu'il ne joua pas en Portugal le rôle important qu'on lui a attribué et qu'il ne fût pas le seul auteur du globe fameux qui a fait sa réputation.

Né à Nuremberg en 1459 (20), bien que noble, il fut destiné dès sa jeunesse au commerce et ne reçut aucune instruction universitaire. Il ne paraît pas même avoir bien su le latin (21). On a dit qu'entre l'âge de douze et de seize ans,

---

(20) Murr, l'un des premiers biographes de Behaim, croyait qu'il était né en 1430, parce qu'il le confondait avec son père, qui s'appelait Martin comme lui. Mais il résulte des recherches des érudits modernes que Martin Behaim père se maria en 1458 et que son second fils naquit en 1460. Notre Behaim, qui était l'aîné, n'a donc pu naître qu'en 1459. (Ghillany et Ravenstein, *Martin de Bohemia*, p. 7.)

(21) Gunther, *Martin Behaim*, p. 5. Ravenstein concède qu'il avait : *a fair acquaintance of Latin*. (*Martin Behaim*, p. 7, col. 2.)

il étudia avec le célèbre Regiomontanus, qui lui aurait enseigné à se servir des instruments d'astronomie nautique et de mathématique à l'usage des navigateurs, que ce savant avait inventés ou perfectionnés (22). Le fait a été contesté ; mais, comme il est établi que Regiomontanus habita Nuremberg de 1471 à 1475 et comme Behaim se disait son élève (23), il n'y a rien d'invraisemblable à ce qu'il ait réellement appris de ce savant l'usage d'instruments qui pouvaient être pour lui l'objet d'un commerce fructueux, à une époque où l'on s'occupait beaucoup de navigation lointaine. En 1476, ses parents le placent dans une maison de commerce à Malines. En 1478 ou 1479 il passe à Anvers. Cette même année et l'année suivante, il voyage pour les intérêts de sa maison de commerce.

En 1479, on le trouve encore à Anvers ; il est probable qu'il entra alors en relation avec quelques-uns de ces Flamands qui, à cette époque, habitaient les Açores en assez grand nombre, et que ce soit eux qui l'engagèrent à aller en Portugal. Comme de 1480 à 1482 on le perd de vue, on suppose, non sans quelque raison, que c'est dans cet intervalle qu'il se rendit dans ce pays pour la première fois (24). Il y alla sans doute dans un but commercial et

---

(22) Johannes Müller, appelé ordinairement Regiomontanus, naquit à Nuremberg en 1436. Sur les instruments d'astronomie nautique qu'il inventa, voyez Humboldt, *Examen critique*, Vol. I, p. 274, et Gunther, *op. cit.*, pp. 20 et sq.

(23) *Martin de Boemia natural daquellas partes, o qual se gloreava ser discipulo de Joanne de Monte Regio.* (Barros, *Da Asia*, Dc. I, Liv. IV, ch. II, Vol. I, p. 282) Gunther, qui accepte cette assertion de Behaim, fait remarquer que la maison de son père était voisine de celle qu'habitait Regiomontanus (*op. cit.*, p. 18.) Dans son Ere des Découvertes (*Das Zeitalter der Entdeckungen*, p. 34), il dit que la tradition locale et une foule de raisons confirment le fait. Ravenstein en doute fortement et fait remarquer qu'en tous cas Behaim profita fort peu de ces leçons. (*Martin Behaim*, p. 8, c. I, et p. 13, c. 2.)

(24) « Vraisemblablement Behaim se rendit pour la première fois à Lisbonne en 1481 ou 1482. » (Gunther, *op. cit.*, p. 11.) Ruge, dans son article sur le livre de Gunther (*Peterman's Mittheiluagen*. 1890, Lit. nº 60) accepte cette manière de voir, que Ravenstein ne paraît pas disposé à partager. Selon

il faut croire qu'il s'en trouva bien, car il ne revint à Nuremberg et à Anvers que pour liquider ses affaires et retourner dans le pays qui devait être désormais le sien. Il y était en 1484 et déjà en position d'appeler sur lui l'attention, car c'est à cette époque qu'il aurait fait partie de la junte de mathématiciens instituée par le roi João II pour chercher les moyens de déterminer en haute mer la latitude et la longitude, quand l'étoile polaire ne pouvait plus être observée. Cette assertion vient de Barros, et, bien que ni Ruy de Pina, ni Resende, ni Pacheco ne nomment Behaim, il n'y a aucune raison de mettre en doute qu'il a pu être associé, dans une certaine mesure, aux savants que l'on nomme comme ayant fait partie de cette junte célèbre (25). Il y a lieu de croire, cependant, que son rôle y a été exagéré et que son concours s'est borné à donner des renseignements sur les instruments de marine perfectionnés par Regiomontanus et sur la manière de s'en servir (26).

---

lui la date la plus reculée à laquelle on puisse faire remonter la première arrivée de Behaim en Portugal est celle de juin 1484. (Voyez l'ouvrage portugais, p. 11, et le grand ouvrage anglais, p. 10.)

(25) Il est douteux que cette junte ait jamais existé, avec les caractères que lui donnent les auteurs portugais. Il est certain, toutefois, que le roi João soumettait à des cosmographes instruits et compétents en ces matières, les questions qui se rapportaient aux voyages de découvertes que les Portugais entreprenaient alors. Barros fait une grande part à Behaim dans les travaux de cette junte. D'accord avec les savants qui la composaient, il aurait dressé les tables de déclinaison du soleil qui servirent depuis aux navigateurs portugais.

(26) Voyez ce que disent à ce sujet Ravenstein dans son grand ouvrage sur Behaim (pp. 13 et sq), et Gunther (*op. cit.*, pp. 18 et sq). Ce dernier semble disposé à accorder à la junte une certaine importance et estime que Behaim y rendit des services appréciables. Il croit que c'est lui qui fit connaître aux Portugais les éphémérides de Regiomontanus. Cependant, elles étaient alors imprimées depuis dix ans. Peut-être, en se servant d'elles, a-t-il contribué à la construction de tables de déclinaison du soleil. Voyez sur ce point Gallois, *Géographes allemands*, pp. 31-33.

II. — Rapports possibles avec Colomb.

Quoi qu'il en soit des antécédents de Behaim, il est certain qu'en 1484 on le trouve établi en Portugal et entretenant des relations, soit avec le roi lui-même, soit avec ceux qui s'occupaient des entreprises maritimes que ce prince favorisait. Il fit partie de l'un des importants voyages aux côtes d'Afrique qui eurent lieu de 1485 à 1486 — celui d'Affonso d'Aveyro probablement (27) — et fut armé chevalier par le roi à son retour (28). C'est à cette époque qu'il paraît s'être occupé de l'entreprise de Dulmo et d'Estreito. Il était alors déjà fixé à Fayal, où il devait épouser la fille d'un Flamand, capitaine donataire de cette île (29).

Behaim tenta-t-il plus tard de reprendre d'une autre

(27) On ne sait pas au juste si c'est de l'expédition d'Aveyro ou de la seconde de Diogo Cam dont Behaim aurait fait partie. Dans les légendes de son globe où il parle de son voyage, il ne nomme personne ; mais dans la Chronique de Nuremberg, imprimée dans cette ville en même temps que le globe se faisait et dont l'auteur, Hartmann Schedel, était son ami, Diogo Cam est nommé. Ce serait alors à la deuxième expédition de ce navigateur que Behaim l'aurait accompagné. Mais il y a à cela des objections assez sérieuses qui ont amené plusieurs critiques, Major le premier, puis Codine et Ravenstein ensuite, à penser que c'est avec d'Aveyro que Behaim fit son voyage. Le général Wauwermans a aussi exprimé cette opinion. (*Le prince Henry*, pp. 96, 97.)

(28) D'après une pièce ancienne où la cérémonie est décrite, elle aurait eu lieu le 18 février 1485 ; mais il y a là évidemment une erreur de date car en février 1485 Behaim devait être avec Diogo Cam ou avec Aveyro à la côte d'Afrique. Voyez cette pièce dans Murr, p. 118.

(29) Behaim le nomme dans une des légendes à son globe ; c'était Jobst de Huerter de Moerkirchen. Les Portugais l'appellent Joz d'Utra. L'historien des îles portugaises, Cordeiro, qui mentionne ce mariage dit que Behaim eut deux fils (*Historio Insulana*, Liv. VIII, ch. IV, Vol. II, p. 282, Édit.), ce qui paraît être une erreur. Comme nous voyons par un document publié par Murr (appendice n° VIII) que Martin Behaim III naquit en 1489, le mariage doit être placé au commencement de cette année ou à la fin de celle antérieure.

manière le projet de passage aux Indes par l'ouest qu'il avait voulu mettre à exécution avec Estreito ? Aucun document ne le dit, mais cela est assez probable, car il est certain qu'il ne renonça pas à ce projet, dont nous allons le voir s'occuper sérieusement à Nuremberg, où il retourna en 1490. Il y était appelé par des affaires de succession et y resta deux ans, pendant lesquels il dirigea la construction du globe fameux qui a fait sa réputation, globe dont la particularité caractéristique est de montrer une extension considérable vers l'est du monde connu et une réduction corrélative de l'espace maritime s'étendant à l'ouest, d'où l'inévitable conclusion que le passage au Cathay, en prenant par l'Occident, était praticable.

C'est vraisemblablement dans la seconde partie de l'année 1493 que Behaim repartit pour le Portugal où il ne resta pas longtemps, car l'année suivante on le trouve dans le Brabant où le roi João l'aurait chargé d'une mission dont on ne connaît pas bien le caractère. Rappelé par le roi en 1494, il paraît être retourné à Fayal et il n'est plus guère question de lui. Il mourut à Lisbonne en 1507 dans des circonstances qui ne sont pas bien connues, mais d'où l'on peut inférer qu'il était alors malheureux et sans ressources (30).

Il résulte de cet exposé que très probablement Behaim se rendit en Portugal entre les années 1480 et 1482, mais qu'il ne s'y établit définitivement qu'en 1484, et qu'à cette époque il était en rapports avec les mêmes cosmographes auxquels le roi João II renvoya le projet de Colomb. Dans ces conditions, il est possible, tout au moins, que les deux

---

(30) D'après une inscription funéraire d'une église de Nuremberg, ce serait en 1506 qu'il mourut ; mais il paraît certain maintenant que la date véritable est celle de 1507. (Voyez Humboldt, *Examen critique*, Vol. I, pp. 271-273.) Sur l'état de misère où Behaim paraît être tombé, voyez Ravenstein, *op. cit.*, pp. 51-52.

hommes se soient connus et qu'ils aient eu l'occasion d'échanger leurs idées sur les explorations maritimes dont la mer occidentale pouvait être l'objet et que tous les deux avaient alors en vue. Nous n'avons aucune preuve du fait ; mais ce que dit Herrera autorise la supposition. Herrera rapporte, en effet, que Behaim était l'ami de Colomb et qu'ils avaient les mêmes vues (31) ; il ne dit pas, malheureusement, comment il sait cela, mais c'était un historien judicieux qui prenait la peine de se renseigner aux sources mêmes, quand cela était possible, et il est permis de croire qu'il avait ses raisons pour s'avancer sur ce point comme il l'a fait (32). On peut mettre en doute le fait, mais il n'est pas invraisemblable. C'est donc avec raison que Humboldt a dit que « des rapports personnels « entre Behaim et Colomb sont assez probables, quoique « rien ne les prouve (33) » ; c'est aussi, en somme, l'opinion de Gallois et de Ravenstein (34). Remarquons bien, d'ailleurs, que ce qu'il importe de savoir c'est, non pas si Behaim et Colomb ont eu des relations personnelles, mais si les idées de l'un ont été connues de l'autre ; ce qui a

---

(31) Parlant des opinions de Colomb sur la facilité de naviguer en peu de temps d'Orient en Occident, Herrera dit que cette manière de voir lui fut confirmée par Martin de Bohême qui était son ami et grand cosmographe : *esta opinion le confirmó Martin de Bohemia... su amigo... gran cosmographo.* (*Historia general....* Dec. I, Liv. I, ch. II.) Herrera parle comme si la priorité de l'idée appartenait à Colomb ; mais il ne connaissait pas ce que nous savons aujourd'hui et s'en rapportait à ce qu'on lit dans Las Casas sur l'origine de la théorie de Colomb.

(32) Humboldt, qui le premier a parlé de Behaim dans un esprit critique, fait remarquer que tout ce que Herrera dit ne vient pas des auteurs que nous connaissons, mais qu'il a aussi puisé « à d'autres sources manuscrites que nous ne connaissons pas ». (*Examen critique*, Vol. I, p. 265.)

(33) *Examen Critique*, Vol. I, p. 272. Plus loin Humboldt dit qu'il est assez naturel que ceux qu'on avait l'habitude de consulter sur les questions de cosmographie aient mis Colomb en rapports avec Behaim. (*Ibid.*, p. 273.)

(34) *It is quite possible that Columbus and Behaim met during the former's residence in Portugal.* (*Martin Behaim*, p. 32, col. 2.) « Il n'y a rien là de surprenant ni d'impossible. » (GALLOIS, *Les Géographes allemands*, p. 27.)

pu se faire par l'intermédiaire de Barthélemy Colomb, qui demeura en Portugal plus longtemps que son frère et qui n'est pas resté étranger à la formation de son système cosmographique. Les paragraphes suivants montreront, en tous cas, qu'il y a bien des raisons de croire que Colomb a connu le dessein de Behaim (35).

III. — Priorité des idées de Behaim sur celles de Colomb relativement à la possibilité de passer aux Indes par l'ouest.

Les faits rapportés au chapitre précédent ne permettent pas de douter que Behaim croyait que le passage aux Indes par l'ouest était praticable, et on sait que Colomb a soutenu cette thèse. Mais est-ce à Behaim ou à Colomb qu'appartient la priorité de l'idée ? Serait-ce le Génois qui l'aurait suggérée au Nurembergeois, s'il eut des rapports directs ou indirects avec lui, ou sont-ce les projets et les propos de l'auteur du globe qui seraient parvenus à la connaissance du futur découvreur de l'Amérique et qui l'auraient mis sur cette voie ?

Pour ceux qui s'en tiennent à la tradition colombienne, la question ne comporte qu'une réponse : c'est à Colomb que cette priorité appartient, parce qu'il devait l'idée à Toscanelli, qui l'avait formulée dès l'année 1474, et parce qu'il l'avait soumise au roi de Portugal avant qu'il ne fût question de l'entreprise de Dulmo et d'Estreito, à la-

---

(35) Dans cette rapide esquisse de la vie de Behaim, nous avons passé entièrement sous silence la thèse que des panégyristes du cosmographe Nurembergeois, plus enthousiastes que renseignés, ont soutenue, qu'il avait précédé Colomb, dans la découverte de l'Amérique, et Magellan, dans celle du détroit de ce nom. Ces singularités qui pendant un temps fixèrent l'attention de quelques érudits naïfs, sont tombées aujourd'hui dans l'oubli. Dès le commencement de ce siècle Murr avait montré qu'elles n'avaient aucune consistance et M. Ravenstein a refait la démonstration d'une manière péremptoire. Nous avons jugé inutile de nous arrêter sur ce point.

quelle Behaim devait prendre part. Remarquons bien que les faits, ainsi avancés, ne reposent que sur des assertions dénuées de toute preuve. L'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli n'est pas établie ; et nous ne savons que par des documents provenant uniquement de source colombienne, documents que rien ne confirme et qui sont tous postérieurs à la grande découverte de Colomb, que celui-ci avait proposé au roi João de lui montrer comment on pouvait aller aux Indes par l'ouest, tandis que nous avons des preuves documentaires authentiques, antérieures à celles-là, que Behaim avait conçu ce dessein, et qu'il avait donné une démonstration graphique de la possibilité de le mettre à exécution.

En présence du globe de Nuremberg qui fournit cette preuve, on ne voit pas comment on pourrait soutenir que c'est Colomb qui a suggéré à Behaim l'idée fondamentale du système géographique dont ce globe est l'expression. Assurément, il est plus facile de dire que la source de cette idée vient, pour l'un comme pour l'autre, de Toscanelli. Mais comment trancher un problème de cette importance sur le seul témoignage de documents dont il y a tant de raisons de contester l'authenticité ! Comment mettre ces pièces suspectes sur la même ligne que le globe, et leur donner une valeur égale ! Nous n'avons, de ces pièces, que des copies dont personne ne prétend avoir vu les originaux, et qui diffèrent étrangement par leurs variantes ; tandis que nous possédons le globe même où Behaim a traduit ses idées. Il n'y a aucune preuve que ces idées lui ont été suggérées par Toscanelli, ce qui est, d'ailleurs, contraire à toute vraisemblance, ainsi qu'on le verra plus loin, mais il est certain que le globe témoigne d'une façon incontestable qu'en 1492 un cosmographe qui avait habité Lisbonne en même temps que Colomb, qui s'occupait comme lui de voyages de découverte à l'Occident et qui avait été probablement en rapports avec lui, montrait

qu'on pouvait aller aux Indes en prenant par l'ouest, alors que les documents les plus anciens que nous ayons où Colomb ait exprimé la même idée sont : la lettre prologue à son Journal, qui ne date que de son retour et qu'il y a bien des raisons, d'ailleurs, de croire antidatée, et sa lettre de 1498.

Les biographes modernes de Behaim, tout en admettant la possibilité qu'il ait eu des rapports personnels avec Colomb, ne sont pas disposés à admettre qu'il ait été influencé par lui. Ravenstein, auquel ses remarquables travaux sur Behaim donnent à cet égard une grande autorité, écarte nettement cette supposition, mais il importe de noter que son scepticisme est motivé, moins par le fait que Colomb et Behaim eurent peu l'occasion de se communiquer leurs idées, que sur la supposition qu'en 1484 celles de Colomb étaient déjà formées (36). C'est tenir pour acquis ce dont il n'y a aucune preuve. L'assertion que les idées de Behaim sur la possibilité d'atteindre le Levant, en prenant par le Ponant, sont antérieures à celles de Colomb, découle rigoureusement du fait qu'il est impossible de prouver que le découvreur de l'Amérique se proposait, originairement, d'aller aux Indes, alors qu'on peut prouver que ce n'est pas pour faire cela qu'il contracta avec les Rois Catholiques.

Il semble donc qu'on ne puisse contester à Behaim la

---

(36) *In 1484, the earliest date when the two men could have met, the mind of Columbus on the subject of his proposed voyage of discovery had been fully made up.* (Ravenstein, *Martin Behaim*, p. 33.) Remarquons d'ailleurs que Ravenstein ne met pas en doute que Behaim avait les mêmes idées que Colomb sur le peu d'étendue de la mer Océane et sur la facilité de la franchir : *Though Behaim may never have held personal intercourse with Columbus, or influenced his cosmographical theories, there can be no doubt that he shared the erroneous views held by the succesful Genoese as to the narrowness of the Ocean sea and the facility with which it migh be crossed.* (*Loc. cit.*, p. 34, co. 1.)

priorité de cette idée. Si Colomb l'a eue avant lui, il ne l'a pas exprimée avant son arrivée à Palos en 1493. Il n'est guère possible aussi de mettre en doute que Colomb ait su ce que Behaim pensait à cet égard. En admettant qu'il ne l'ait jamais vu, ou qu'il n'ait échangé avec lui aucune communication directe, il a certainement connu le projet de Dulmo, puisqu'il le mentionne, ce qui, en somme, revient à peu près au même. Son frère, d'ailleurs, qui ne pouvait ignorer les projets et les idées de Behaim, a dû l'en entretenir.

Les faits ainsi présentés, rapprochés de ce que nous avons dit précédemment de l'impression que la lecture de Marco Polo et les assurances de Pinzon paraissent avoir faite sur Colomb, montrent que, bien qu'il n'eût à l'origine d'autre objet que de découvrir de nouvelles terres, ses idées avaient déjà été tournées vers l'Extrême-Orient, et son esprit était préparé à voir dans les îles qu'il découvrait bien au delà de la distance à laquelle il croyait les trouver, des terres voisines, tout au moins de l'Asie Orientale. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant qu'un homme, ayant son imagination ardente et impressionnable, ait cru si facilement qu'il était arrivé jusqu'aux Indes, et qu'il se soit mis ensuite de bonne foi à la recherche de raisons théoriques pouvant justifier sa manière de voir.

Il va de soi que, pour ceux qui acceptent, sans les contrôler, les assertions de Colomb, répétées par ses deux premiers biographes, que son intention avait toujours été d'aller aux Indes, notre manière de voir est inacceptable. Du moment qu'il est admis, *a priori*, et malgré toutes les indications contraires, que dès l'époque où Colomb entretenait le roi João II de ses propositions, c'est-à-dire vers 1483, ses idées étaient formées sur l'existence d'une nouvelle route conduisant aux Indes, celles de Behaim, sur le même sujet, qui se laissent apercevoir pour la première fois dans sa participation à l'expédition projetée par

Dulmo et Estreito, en 1486, ne peuvent avoir la priorité, et l'on doit, dès lors, regarder comme impossible qu'elles aient eu aucune influence sur Colomb. Mais outre qu'il n'est pas permis de supposer cette condition préalable, on verra dans les paragraphes suivants qu'il y a d'autres raisons pour écarter cette solution que celles qui ont été données.

IV. — Le projet de Behaim de passage aux Indes par l'Orient viendrait-il de Toscanelli ?

Si nous avons de bonnes raisons de croire que Behaim a formulé et raisonné avant Colomb l'idée de la possibilité du passage aux Indes en naviguant à l'ouest, on peut se demander quelle est chez lui-même, la source de cette idée. La plupart des critiques pensent qu'il l'a empruntée à Toscanelli. Dans cette manière de voir, le globe de Nuremberg ne serait, pour l'hémisphère occidental tout au moins, qu'une sorte de duplicata de la carte perdue que l'astronome florentin aurait envoyée au roi Affonso en 1474 et quelques années plus tard à Colomb. D'Avezac, un des premiers — sinon le premier — hasarda cette assertion (37), que bien d'autres ont reprise depuis (38) et qui est encore assez généralement soutenue. Quelques-uns croient que Behaim (39) connut la carte même de Tosca-

(37) ... « Le globe de Behaim que nous regardons comme une copie ou « une réminiscence de la carte de Toscanelli. » (*Iles d'Afrique*, 1848, 2e partie, p. 25.) Voyez aussi Congrès Géographique d'Anvers de 1871, Vol. II, p. 3.

(38) Notamment Peschell, Vivien de Saint-Martin, Uzielli, Hermann Wagner, Sophus Ruge, C. Kretschmer.

(39) Ruge dit que Behaim faisait partie du conseil supérieur qui dirigeait les explorations maritimes des Portugais et que cette situation lui valait d'avoir à sa disposition tous les rapports, documents, cartes relatifs aux affaires maritimes, documents parmi lesquels il dut certainement prendre connaissance de la carte marine et des explications de Toscanelli relativement au voyage par l'ouest. (*Columbus*, p. 78, Ed. 1902.)

nelli, thèse à laquelle Ruge donna sa haute sanction, et que Ravenstein ne repousse pas (40).

Il est de fait que ce globe fameux traduit si exactement le système géographique de l'auteur de la lettre de 1474, relativement aux distances séparant les deux extrémités du monde alors connu, ainsi qu'aux îles qu'on devait trouver dans l'espace maritime s'étendant à l'ouest, ce qui constitue les éléments essentiels de ce système, que la plupart des géographes modernes auteurs d'essais de reconstruction de la carte qui aurait accompagné cette lettre, ont pris ce globe pour base de leur travail.

Le fait que l'authenticité des pièces données comme venant de Toscanelli est mise en doute affaiblit singulièrement cette supposition et lui enlève une grande partie, sinon tout ce qu'elle a de vraisemblable. Si ces pièces sont authentiques, comment s'expliquer que Behaim ait été seul à les connaître et à les utiliser ? En sa qualité de cosmographe et de noble étranger, il avait, il est vrai, des relations avec la Cour, ainsi qu'avec ceux qui s'occupaient de la préparation des voyages de découverte que les Portugais faisaient alors, et si Toscanelli a réellement envoyé au roi Affonso une carte et une lettre montrant la facilité de passer aux Indes par l'ouest, il est possible que par ses relations Behaim ait pu en obtenir communication. Mais cette supposition a des conséquences qu'il faut prendre en considération. Si, à la demande du roi, Toscanelli a entrepris de lui démontrer par l'envoi d'une lettre et

(40) Ravenstein regarde cet emprunt comme tout à fait possible — *quite possible* — car des copies de la lettre et de la carte de Toscanelli ont pu être envoyées par lui à son ami Regiomontanus à Nuremberg. (*Martin Behaim*, ch. XIX, p. 66.) Ravenstein avait déjà dit cela dans son *Martim de Bohemia*, p. 42. La thèse que Behaim avait copié la carte de Toscanelli a aussi été soutenue par Peragallo; mais dans son système c'est Colomb qui aurait communiqué la carte de Toscanelli à Behaim. (*Disquisizioni Colombine*, nos 2 et 3, 1894, p. 94.)

d'une carte qu'il y avait plus d'avantage à se rendre aux Indes en prenant par l'ouest, qu'en prenant la route du cap de Bonne-Espérance, comment se fait-il que ni le roi João II, qui était si grandement intéressé à cette question, ni les cosmographes auxquels les propositions de Colomb furent renvoyées, ne connurent un fait de cette importance ? Peut-on admettre que des pièces qui avaient un caractère officiel, qui devaient faire partie des archives royales, soient restées inconnues à ceux mêmes qui par leur situation et par leur fonction avaient le plus grand intérêt à les connaître, alors que Behaim, qui était un étranger et qui n'avait pas les responsabilités incombant aux premiers, les aurait vues et étudiées ? Cela est tout à fait invraisemblable. Si, enfin, l'on objectait que l'ignorance de ces pièces par les cosmographes du roi n'est qu'une supposition, il faudrait faire remarquer que cette supposition est justifiée par le silence de tous les auteurs portugais qui ont parlé de Colomb. Si les conseillers de João II connaissaient la correspondance attribuée à Toscanelli, Ruy de Pina, Resende et Barros la connaissaient aussi et, dans ce cas, ils l'auraient mentionnée en parlant de Colomb, dont ils considèrent le projet comme ayant eu pour objet la découverte d'Antilia et de Cypangu.

Il y a une autre et plus sérieuse raison d'écarter cette supposition. Nous sommes parfaitement renseigné sur les sources auxquelles Behaim et ses collaborateurs ont puisé pour établir le globe de Nuremberg. Plusieurs légendes du globe même sont très explicites à cet égard. L'une nomme les trois principaux auteurs auxquels on a eu recours: Ptolémée, Marc Paul et Mandeville (41). Une autre

(41) « Cette figure du globe représente toute la grandeur de la terre, tant « en longitude qu'en latitude, mesurée géométriquement d'après ce que Ptolémée dit dans son livre intitulé *Cosmographia Ptolemaei*, et ensuite d'après « le chevalier Marc Paul, qui, de Venise, a voyagé dans l'Orient, l'an 1250,

ajoute à ces noms ceux de Pline et de Strabon (42). Une troisième légende nomme Isidore [de Séville] Aristote et les *Specula* de Vincent de Beauvais (43).

Ni là, ni ailleurs, Toscanelli n'est nommé. Behaim aurait donc passé sous silence le nom de celui auquel il devait le plus ! A la rigueur cela serait possible, car les plagiats de ce genre ne sont pas rares, et au XV[e] siècle ils étaient très communs. Mais tel n'est pas le cas ici. Nous avons, en effet, un autre et très précieux témoignage sur l'origine des renseignements que donne le globe. C'est celui de Hartmann Schedel l'auteur de la fameuse Chronique de Nuremberg, qui s'imprimait dans cette ville au moment où Behaim y terminait son globe. Schedel était un savant laborieux, qui écrivit de sa main le manuscrit entier de sa volumineuse chronique et qui avait une bibliothèque im-

---

« ainsi que d'après ce que le respectable docteur chevalier Jean de Mande-« ville a dit en 1322. » (Légende au-dessus de la ligne équinoxiale. En français dans MURR, p. 14. En anglais et en allemand dans RAVENSTEIN, p. 71, col. 2.)

(42) « Le tout pris avec beaucoup de soin dans les livres de Ptolémée, de « Pline, de Strabon et de Marc Paul. » (Légende au bas du globe près du pôle antarctique. En français et en allemand dans MURR, *Hist. Dip. de M. Behaim*, pp. 13 et 132. En anglais et en allemand dans RAVENSTEIN, *op. cit.*, p. 71, col 1.)

(43) Légende sur Cypangu (MURR, p. 40; RAVENSTEIN, p. 86, col. 2). Celui que Behaim appelle Isidore était évêque de Séville au VII[e] siècle. Il est l'auteur d'un ouvrage considérable sur les origines et les étymologies, qui jouissait au Moyen Age d'une grande réputation. Les *Specula* de Vincent de Beauvais — savant dominicain français du XIII[e] siècle — forment une encyclopédie très curieuse divisée en plusieurs parties différentes. L'une d'elles a été traduite en français sous le titre de *Miroir historial*. Il y a une édition de l'ouvrage entier publiée à Strasbourg en 1473.

Dans sa légende sur le commerce des épices (MURR, p. 33 ; RAVENSTEIN, pp. 89-90), Behaim cite une autre source d'information, qui viendrait d'un voyageur italien qu'il nomme Bartholome Florentini ; mais il ne reste rien de ce voyageur, dont l'existence même est mise en doute par Uzielli et par Hugues, qui croient qu'il s'agit de Conti, ce qui semble douteux tout au moins, car le Bartholome de Behaim était Florentin, tandis que Conti était Vénitien. Voyez sur ce point HUMBOLDT, *Examen Critique*, Vol. I, p. 259-260, note ; UZIELLI, *Vita*, p. 166, et RAVENSTEIN, *Martin Behaim*, p. 69, c. 2.

portante, chose rare à cette époque (44), à laquelle il n'est pas douteux que Behaim, dont il était l'ami, dut avoir souvent recours (45). Or, Schedel a laissé une note manuscrite qui complète les indications données dans les légendes du globe sur les auteurs qui fournirent les matériaux utilisés pour établir ce monument géographique (46).

D'après cette note, où Schedel parle comme s'il avait été lui-même l'un des collaborateurs de Behaim (47), les auteurs mis à contribution auraient été, outre Ptolémée, Strabon, Aristote, Pline, Marco Polo et Mandeville, déjà nommés, Pomponius Mela, Diodore de Sicile, Hérodote, Denys l'Africain et Pierre d'Ailly (48). Ici encore, pas un

---

(44) Nous devons ces renseignements à une étude du professeur Stauber, qui a essayé de reconstituer le catalogue de la Bibliothèque de Schedel dont une grande partie se trouve aujourd'hui à Munich. (*Die Schedelsche Bibliothek*, dans les *Studien und Darstellungen*... Fribourg-en-Brisgau, 1908, 8°.)

(45) C'est une judicieuse supposition du professeur Grauert, qui a consacré deux articles intéressants au mémoire ci-dessus mentionné de Stauber.

(46) *De Globo sperico* (sic) *Terre*, Note manuscrite de la main de SCHEDEL découverte par le Dr STAUBER. Voyez les Sources n° 11.

(47) La phrase suivante de la note Schedel : « notre travail n'échappera pas à la malignité des interprètes » (*nostrum laborem malignus interpres non fugiet*) et le fait que cette note est de la main de Schedel ont fait dire à Stauber que l'auteur de la chronique de Nuremberg a eu lui-même part à la préparation du globe (*Die Schedelsche Bibliothek*, p. 61). Mais le professeur Grauert a fait remarquer que cette phrase, ainsi qu'une grande partie de la note de Schedel, était empruntée littéralement à un passage de l'*Historia Rerum* de Pie II (*Exkurs zu den Aufzeichnung*, p. 258) ce qui semble enlever à cette phrase la signification qu'elle paraît avoir. Le professeur Grauert reconnaît, cependant, qu'une autre expression de la note, celle de *profecimus* (nous avons profité), favorise l'interprétation du professeur Stauber. Remarquons à ce sujet qu'il ne faut pas attacher une trop grande importance à ce que nous appellerions aujourd'hui des plagiats. Dans les ouvrages du moyen âge, on trouve fréquemment des phrases et des passages entiers, voire même des chapitres, empruntés sans façon par celui qui écrit à d'autres auteurs. Est-ce que Schedel, en s'appropriant la phrase de l'*Historia Rerum*, n'en acceptait pas les termes et le sens !

(48) Voyez aux P. Justificatives le texte de la note *De Globo*. Le professeur Grauert note que la Bibliothèque de Schedel contenait tous les ouvrages cités comme ayant servi à la confection du globe, excepté l'*Imago Mundi* de d'Ailly,

mot de Toscanelli. Schedel ne pouvait avoir aucune raison d'omettre le nom de ce savant de la liste de ceux auxquels il reconnaît que les auteurs du globe eurent recours. Il semble au contraire qu'il avait intérêt à le faire connaître. Une pareille omission dans un document de ce genre et dans les légendes du globe, doit être considérée comme une preuve décisive que l'astronome de Florence ne fut pour rien dans la formation de l'idée, que Behaim a si nettement exposée dans son globe, et dont on trouve la première expression, chez lui, dans sa participation au projet d'expédition de Dulmo et d'Estreito.

Cependant comme il existe un autre projet de passage aux Indes par l'ouest, formulé à la même époque, à Nuremberg même, et semblable, en substance, à celui attribué à Toscanelli, on peut se demander si Behaim n'aurait pas connu par cette voie les idées de l'astronome florentin. Voyons donc en quoi consistait le projet du Dr Jérôme Müntzer, dont il s'agit ici, comment il a pris naissance et comment il se lie à celui de Behaim.

---

ce qui est à remarquer, parce que c'est le seul de tous ces ouvrages où l'opinion sur le peu d'étendue de l'espace maritime inconnu soit avancée. Le volume appartenait donc à Behaim ! On serait tenté de se demander si ce ne serait pas l'exemplaire même que Colomb et son frère ont annoté, exemplaire que nous savons, par Fernand Colomb, avoir appartenu à Barthélemy, qui le tenait peut-être de Behaim et qui dut le rapporter avec lui lorsqu'il vint rejoindre son frère en 1493.

CHAPITRE TROISIÈME

LE PROJET DE PASSAGE AUX INDES D'HIERONYMUS MUNTZER

I. — La lettre de Müntzer au roi João, 11 juillet 1493.

A l'époque où Behaim se rendit à Nuremberg pour recueillir la succession de sa mère, c'est-à-dire en 1491, il y connut deux savants avec lesquels il paraît avoir contracté des liens d'une véritable amitié. L'un est Hartmann Schedel, l'auteur de la fameuse Chronique de Nuremberg; l'autre, le Dr Hieronymus Müntzer, qui était un érudit jouissant d'une certaine notoriété.

Schedel, de beaucoup plus âgé que Behaim — il était né en 1440 — avait déjà commencé sa Chronique, œuvre de longue haleine, quand il connut notre cosmographe, dont il encouragea le grand travail, auquel vraisemblablement, il collabora, tant par sa plume que par la communication des nombreuses sources d'information que contenait sa riche bibliothèque. Behaim, de son côté, lui donna une note sur le voyage qu'il aurait fait aux côtes d'Afrique avec Diogo Cam, et Schedel l'inséra, ou consentit à ce qu'on l'insérât dans sa Chronique (49).

L'autre savant, Müntzer ou Monetarius (50), est moins

---

(49) Ce passage se trouve à la page CCXC verso. Chose curieuse, il ne se trouve pas dans le corps du manuscrit original de la chronique écrit par Schedel ; il y a été ajouté après coup. Voyez les Sources n° 12.

(50) Les auteurs ne sont pas d'accord sur l'orthographe du nom de ce personnage. Les uns l'appellent Munzmeister, les autres Müntzer. Dans sa forme

bien connu. On sait qu'il mourut en 1508; mais on ignore la date de sa naissance; bien qu'on sache qu'il vit le jour à Feldkirch dans le Tyrol. Il avait étudié à Pavie et dès l'année 1478 il exerçait la médecine à Nuremberg où il se lia avec Schedel. Celui-ci ayant résolu d'insérer dans sa Chronique une partie d'un ouvrage de Pie II (Æneas Sylvius), chargea Müntzer de reviser ce travail pour le mettre à point, ce qu'il paraît avoir fait avec beaucoup de soin (51).

Les érudits qui se sont occupés récemment de Müntzer et de Schedel, Stauber, dans sa monographie sur la bibliothèque de ce dernier, et Grauert dans son appendice à cette monographie (52), sont disposés à croire que Müntzer collabora aussi au globe de Behaim, et cela semble assez probable, étant donné ses étroites relations avec Schedel, qui s'intéressait à ce travail, et avec Behaim lui-même, qui ne paraît pas avoir eu une érudition assez grande pour trouver seul tous les matériaux nécessaires à une œuvre aussi considérable. C'est, en tous cas, peu de temps après l'achèvement du globe et au moment même où la Chronique allait paraître, — elle fut terminée le 12 juin 1493, — que nous voyons Müntzer et Behaim s'occuper d'un projet de passage aux Indes par l'ouest, qui a une grande importance pour l'histoire des origines de cette idée et de son influence sur la découverte de l'Amérique.

L'existence de ce projet nous a été révélée par un document qu'on n'a connu que de nos jours, bien qu'il fût imprimé dès la fin du xv[e] siècle, ou tout au moins au

---

latine le nom devient Monetarius ou Montanus. Kuntsman, Stauber et Grauert écrivent Münzer. Ravenstein s'en tient à la première orthographe : Müntzer.

(51) Nous avons une lettre de Müntzer à Schedel où il lui rend compte de son travail. Cette lettre est datée du 15 juillet 1493 ; elle a été publiée par Kuntsman. (*Hieronymus Münzer's Bericht über die Entdeckung der Guinea.* Dans *Aus den abhandlungen...* Munich, 1884, 4°, pp. 6-7, note.)

(52) *Op. cit.*, p. 309.

commencement du XVIe, et qui mérite toute notre attention. C'est une lettre que Müntzer adressa au roi João II de Portugal pour l'engager à entreprendre la découverte du passage d'Europe en Asie en naviguant à l'ouest (53). Elle est datée de Nuremberg, 14 juillet 1493 ; en voici la substance.

Müntzer commence par rappeler au roi les découvertes qu'il a faites, ainsi que les entreprises maritimes qu'il a favorisées, et lui dit, qu'en raison de toutes ces choses, le roi des Romains, Maximilien, le convie « à chercher le « très riche pays oriental de Cathay ». Développant cette proposition, Müntzer cite Aristote, Sénèque et d'Ailly, qui ont reconnu, avec bien d'autres savants, que « l'Orient « est assez voisin de la fin de l'Occident habitable », ainsi que le prouvent les éléphants qui sont nombreux dans les deux régions, et les roseaux que la tempête chasse des extrémités de l'Orient aux plages des îles des Açores. De ces faits, et de nombreuses autres raisons tout aussi valables, selon Müntzer, on doit conclure, presque avec certitude, que la mer Océane « peut être naviguée en peu de « jours jusque vers le Cathay oriental ». Il ne faut s'en rapporter, remarque-t-il, ni à Alfragan qui a dit qu'un quart seulement de la terre est au-dessus de l'eau, car c'est le contraire qui est vrai, ni à ceux qui prétendent que la région équinoxiale n'est pas habitable, car le roi sait par expérience que tel n'est pas le cas.

Le roi n'a donc pas de raison pour se refuser à faire connaître l'Orient habitable à l'Occident. Cette entreprise, qu'il a les moyens de faire exécuter, assurerait de grands profits à son commerce et rendrait les îles de l'Orient ses tributaires. Il peut la confier au seigneur Martin de Bohême, « spécialement envoyé par le roi Maximilien, pour faire

(53) Sur les textes que nous avons de cette lettre voyez les *Sources* n° 13. Nous la donnons aux pièces justificatives, avec une traduction française.

« cela », ainsi qu'à bien d'autres marins que rien ne rebuterait. Il se doit à cette grande œuvre, qui assurerait l'immortalité à lui et à ceux qui l'exécuteraient.

Il résulte de ce document, qui est daté comme nous l'avons dit du 14 juillet 1493, que quatre mois après le retour de Colomb à Palos, où il arriva le 15 mars 1492, Behaim et Müntzer proposaient aux Portugais de faire exactement ce qu'on assure que Toscanelli avait suggéré de faire à ces mêmes Portugais quelques années auparavant, et ce que l'aventurier génois, devenu amiral et vice-roi, croyait avoir fait et disait avoir toujours voulu faire.

II. — Le projet de Müntzer est celui même de Behaim.

La question qui se pose devant nous maintenant est celle de l'origine du projet que nous venons d'esquisser. D'où vient-il ? Son auteur est-il celui qui le proposa au roi João ? Ou est-ce celui pour lequel on le proposa ?

Il semble que sur ce point il ne puisse y avoir aucun doute. Nous avons vu, en effet, que l'idée qu'on pouvait aller aux extrémités orientales de l'Asie en traversant l'espace maritime s'étendant à l'occident des îles portugaises date, chez Behaim, de 1486, au moins, puisqu'à cette époque il s'associait à l'entreprise de Dulmo et d'Estreito dans des conditions qui laissent clairement voir qu'il s'agissait de cela. Il est non moins certain qu'il continuait à croire à l'excellence de cette idée, puisque la particularité caractéristique de son globe est de montrer qu'une entreprise de ce genre ne soulevait aucune difficulté insurmontable.

En ce qui concerne Müntzer, comme rien n'indique qu'il avait tourné ses idées vers les découvertes maritimes avant d'être entré en relations avec Behaim, et comme sa lettre au roi de Portugal est écrite dans l'intérêt de ce

dernier, qui, lui, méditait depuis longtemps l'exécution d'un projet semblable à celui que recommande cette lettre, on doit voir là une preuve, difficilement contestable, que ce projet était celui même que Behaim avait voulu mettre à exécution en 1486 et dont son globe démontrait la possibilité, sinon la facilité.

On a dit, cependant, que Müntzer — comme Behaim — devait avoir vu la lettre attribuée à Toscanelli. Cet astronome, qui avait à Nuremberg un savant ami, Regiomontanus, doit lui avoir communiqué, suppose-t-on, une copie de cette lettre, ainsi que de la carte qui l'accompagnait, et Müntzer aurait eu, de cette manière, l'occasion de voir ces pièces et de s'emparer de l'idée qu'elles exposaient (54).

Remarquons, à ce propos, que dans les suppositions que l'on hasarde pour expliquer les ressemblances extraordinaires que présentent les trois thèses de Colomb, de Behaim et de Müntzer avec celle attribuée à Toscanelli, on n'hésite pas à croire que la lettre donnée comme venant de ce dernier était connue de bien des gens qui n'avaient aucun titre à la connaître, tandis que ceux auxquels elle était destinée et pour qui elle aurait été écrite, n'en ont aucune connaissance. La supposition que le projet de Müntzer et de Behaim pouvait prendre sa source dans une lettre de Toscanelli est, d'ailleurs, tout à fait invraisemblable. C'est à la Cour de Portugal que Müntzer et Behaim s'adressent. Et que proposent-ils? Exactement ce que Toscanelli aurait proposé à cette même Cour quelques années auparavant. Si les deux savants allemands avaient voulu reprendre un projet déjà soumis aux Portugais peu de temps auparavant et alors écarté, ils n'au-

---

(54) *Não podemos deixar de supôr que Muntzer viu em Nuremberg una copia da carta de Toscanelli escripta por este philosopho italiano ao seu amigo e correspondante allemão Monte Regio.* (Ravenstein, *Martim de Bohemia*, p. 2.)

raient pas manqué de dire que la possibilité de faire ce qu'ils recommandaient avait été démontrée par un savant comme Toscanelli; parce que cela aurait donné plus de valeur à leur proposition. Mais non, ils parlent comme si l'initiative de ce qu'ils suggéraient de faire leur appartenait, et en font ressortir les avantages, comme si personne n'avait déjà tenu le même langage aux Portugais!

Dans de telles conditions, le plagiat était impossible et nous restons en présence de toutes les raisons qui indiquent que Behaim était l'auteur du système dont son globe est l'expression. Ce Nurembergeois n'avait pas, il est vrai, la science qu'on lui a longtemps supposée; ses études premières et la profession qu'il avait d'abord exercée, ne l'avaient pas préparé aux recherches d'ordre scientifique; mais il avait, incontestablement, le goût des études géographiques et cosmographiques, et son commerce même paraît avoir développé ce goût chez lui. Il vivait, en outre, dans un milieu où les navigations lointaines et les découvertes de terres nouvelles étaient un objet de prédilection; ses relations le mettaient en rapport avec des gens qui, en ces matières, avaient des connaissances pratiques très étendues, et il avait pris personnellement part à l'un des plus importants voyages de découverte du règne de João II.

Pour ces raisons, nous estimons que Behaim était capable d'avoir des idées personnelles sur les grandes questions de géographie que les découvertes des Portugais avaient posées. A cette époque les sources du savoir, en matière de cosmographie générale, n'étaient pas très nombreuses. Les auteurs anciens, Aristote notamment, Strabon, Pline, Ptolémée, celui-ci surtout, et des compendiums, comme l'*Imago Mundi* de d'Ailly ou le traité de Sacrobosco, et quelques relations de voyages commes celles de Marco Polo et de Mandeville, faisaient presque tout le bagage nécessaire à l'acquisition des données essentielles de l'ordre cosmique, tel qu'on le comprenait alors. A la

rigueur l'*Imago Mundi* seul, que Schedel cite comme ayant été mis à contribution par Behaim pour établir son globe, aurait suffi à cela; comme, à peu de chose près, il a suffi à Colomb pour formuler son propre système. On peut dire sans exagération de l'un et de l'autre, que c'est parce qu'ils n'étaient que des cosmographes amateurs, pour employer une expression bien juste de Sprengel, qu'ils ont pu ériger en théorie scientifique un système géographique aussi erroné que celui dont ils se sont fait les interprètes.

En ce qui concerne Behaim, particulièrement, il n'y a aucune raison de penser qu'il ait dû à d'autres sources qu'à celles indiquées par lui-même et par Schedel les idées cosmographiques dont son globe est l'expression, et on peut avancer sans aucune témérité que le projet de Müntzer n'est autre que le sien; que la lettre de ce médecin au roi de Portugal a été dictée par lui, et que tous les arguments qu'on y trouve viennent de lui (55).

III. — La découverte de Colomb n'a pu qu'encourager Behaim dans ses projets.

On peut se demander comment il se fait que Behaim qui avait des relations sûres en Portugal, où il se trouvait encore en 1490 et en 1491, ait attendu son retour en Allemagne pour faire faire des ouvertures au roi João, et ait choisi pour cela le moment même où Colomb revenait triomphant de son premier voyage.

---

(55) M. Ravenstein pense de même: « *There can be no doubt that this letter was written at the suggestion of Behaim and its contents inspired by him.* (*Martin Behaim*, p. 34, col 1.) Quelques années auparavant Peragallo avait exprimé la même opinion. La lettre de Müntzer, écrit-il, *mostrano evidentemente l'inspirazione di Behaim.* (*Disquisizioni Colombine*, n[os] 1 et 3, p. 88.) Plus loin il dit: *il dottore scriveva sulla riga di Martino Behaim.* (*Ibid.*, p. 94.)

Pour écarter cette objection, on a supposé qu'à la date où Müntzer écrivait au roi de Portugal, la nouvelle de la découverte de Colomb n'était pas connue à Nuremberg. C'est une supposition fort invraisemblable. Les îles trouvées par Colomb ne figurent pas, il est vrai, sur le globe, et la Chronique ne mentionne pas le grand navigateur ; mais ceci s'explique pour le globe, qui devait être terminé, lorsqu'on connut en Allemagne le retour de Colomb. Quant à la Chronique, la mention : « Achevée d'imprimer le 12 juillet 1493 » ne doit s'entendre que des dernières feuilles, et comme la fabrication de ce livre monumental prit beaucoup de temps, il est à croire que la partie de l'ouvrage où la mention de la découverte de Colomb devait trouver naturellement sa place était déjà livrée à l'impression lorsque l'on sut la grande nouvelle (56).

Nous avons vu à un chapitre précédent que cette nouvelle était connue en Italie dès le mois d'avril. Comment l'aurait-on ignorée à Nuremberg deux mois plus tard ? (57).

Il semble même qu'on devait la connaître avant qu'elle ne parvînt en Italie, car Nuremberg entretenait des relations de commerce importantes avec les Flamands dont il y avait un grand nombre dans les îles portugaises. Par leur entremise tout au moins, ou peut-être aussi par la version latine de la lettre de Colomb, imprimée à Rome sûrement

---

(56) Au feuillet CCXC de la *Chronique*, le siège de Grenade et sa reddition, le 2 janvier 1492, sont mentionnés. C'est là qu'on aurait parlé du voyage de Colomb, s'il avait été connu au moment où cette feuille était livrée à l'impression.

(57) Harrisse s'est demandé si la guerre qui existait à cette époque entre la France et l'Allemagne, guerre qui ne fut terminée qu'en mai 1493, n'aurait pas interrompu les communications entre la péninsule hispanique et l'Allemagne. (*The Discovery of America*, p. 398.) Mais le professeur Grauert constate que, malgré la guerre, les communications entre Nuremberg et le Portugal se continuèrent et que les parents et amis de Behaim, restés en Portugal et aux Açores, ont pu lui faire connaître la grande nouvelle. (*Die Entdeckung...* pp. 220-221.)

avant le mois de juillet 1493, on devait connaître à Nuremberg le retour de Colomb. Il est donc vraisemblable que Behaim et Müntzer savaient que l'entreprenant Génois avait découvert de nouvelles îles, au loin, dans la direction de l'ouest, quand la lettre du 14 juillet 1493 fut écrite. Mais savaient-ils aussi que Colomb prétendait avoir été jusqu'aux Indes et, ce qui est plus important, croyaient-ils qu'il y avait été ?

Bien que la lettre de Colomb par laquelle le monde apprit sa découverte, ne mentionne les Indes qu'incidemment et ne laisse pas voir clairement, ce qu'il avança plus tard, que les Indes avaient été son objectif, on peut admettre que si Behaim et Müntzer ont connu sa découverte, ils ont aussi connu le caractère particulier et extraordinaire qu'il attribuait à son entreprise. Il n'en est pas de même de l'autre point.

Nous avons vu à un chapitre précédent que si la prétention de Colomb d'avoir été jusqu'aux Indes, et même de s'être approché de Cathay, avait trouvé quelque créance à l'origine, elle n'avait pas tardé à être complètement écartée, par les Rois Catholiques eux-mêmes, ainsi que par la Cour de Rome, et que Colomb seul gardait ses illusions à cet égard. Tout ce que l'on admettait, après avoir pris connaissance de ses propres relations, c'est que les îles découvertes par lui se trouvaient sur la route des Indes, ou, comme le disent quelques documents, non sans complaisance, dans les parages des Indes.

Moins que personne, Behaim pouvait considérer les choses autrement. Il connaissait aussi bien que Colomb tout ce qu'on disait en Portugal de l'existence à l'ouest de certaines îles inconnues ; il avait étudié la question puisqu'il s'était associé à une entreprise qui avait eu pour objet la découverte de la principale de ces îles, et la lettre de Colomb en main, il pouvait voir que c'était précisément une ou plusieurs de celles-là, et non les îles des Indes qu'il

avait découvertes. Les assertions de Colomb, en admettant qu'elles lui fussent connues, n'étaient donc pas de nature à le détourner d'un dessein formé depuis longtemps, car il était justifié à croire que l'heureuse entreprise de 1492 n'avait pas résolu le problème du passage d'Europe en Asie par l'ouest (58). Il semble donc que la découverte faite par Colomb de nouvelles îles sur la route conduisant aux Indes, loin de le détourner de son idée devait, au contraire, l'encourager à y persister. En effet, cette découverte fournissait un argument de plus en faveur de sa thèse, en montrant que la plus grande partie de la distance qui, selon lui, séparait les extrémités occidentales du monde de la fin de l'Asie, pouvait être franchie sans difficulté en une trentaine de jours, ce qui autorisait à dire que ce qu'il restait à faire pour atteindre la région de Cathay et obtenir les grands résultats que cette entreprise donnerait, était relativement facile. On voit qu'en se plaçant au point de vue où Behaim devait se placer, ainsi que Müntzer, qu'il avait gagné à sa cause, la découverte de Colomb ne pouvait être considérée comme faisant obstacle au dessein qu'ils recommandaient au roi João II et qu'il est possible que ce soit cette découverte même qui ait fourni l'occasion de revenir sur ce dessein.

IV. — Le globe de Nuremberg paraît avoir été fait pour montrer que le projet de Behaim d'aller au Cathay par l'ouest était réalisable.

Ce que nous savons de la participation de Behaim au projet avorté de Dulmo et d'Estreito, le système géographique dont son globe est l'expression, ses rapports avec

---

(58) Le professeur Grauert remarque avec raison que ce problème qui fait l'objet de la lettre de Muntzer devait occuper pour longtemps encore les navigateurs et, qu'en fait, il ne fut résolu que par la découverte de Magellan en 1520. (*Op. cit.*, p. 321.)

Müntzer, le fait mentionné par celui-ci que l'Empereur Maximilien engageait le roi João de Portugal à tenter le passage jusqu'à Cathay, le titre d'envoyé de ce monarque qu'il donne au cosmographe nurembergeois et sa suggestion que c'est à lui qu'on devait confier l'entreprise, sont autant de raisons qui autorisent à dire que, depuis sa coopération au projet d'Estreito, en 1486, Behaim n'avait pas cessé de penser à aller aux Indes par l'ouest et que pendant son séjour à Nuremberg il chercha à intéresser à ce projet des érudits de cette ville savante, ainsi que Maximilien lui-même, qui était apparenté au roi de Portugal (59).

M. Harrisse suppose que Behaim avait tenté de faire agréer son projet au roi João avant de se rendre à Nuremberg, c'est-à-dire, remarquons-le, avant le départ de Colomb, et que c'est l'insuccès de cette tentative qui le détermina à solliciter le concours de Maximilien auprès de son cousin (60). Cela est tout à fait vraisemblable. Si Behaim n'avait pas eu le dessein de reprendre le projet d'Estreito, et s'il avait pu obtenir en Portugal les moyens de le mettre à exécution, on ne le verrait pas faire en Allemagne les démarches dont témoigne la lettre de Müntzer.

Ces démarches, dont on constate ainsi les traces, suggèrent une autre observation qui n'est pas sans importance. C'est que selon toute apparence le fameux globe n'a pas été construit uniquement pour être agréable aux gens de Nuremberg, mais aussi et surtout, pour montrer que la traversée de l'Atlantique jusqu'aux Indes et au Cathay, dont Behaim ambitionnait d'être chargé, était réalisable. La partie de ce globe donnant cette démonstration, celle

---

(59) Maximilien était le fils de l'Empereur Frédérick III et d'Eleonor de Portugal, fille du roi Edouard, dont le fils Affonso V fut le père de João II. Celui-ci était donc le cousin de Maximilien.

(60) *The Discovery of North America*, pp. 395-396.

où l'on voit l'espace maritime s'étendant à l'ouest réduit à 130 degrés, est en effet la seule qui soit originale, la seule qui fût alors nouvelle, et qui devait attirer particulièrement l'attention des savants, habitués jusque-là à donner au Monde connu et à l'espace maritime resté inconnu, les dimensions que leur attribuait Ptolémée. A moins de remonter jusqu'au temps de Marin de Tyr, personne n'avait fait cela avant Behaim, ou, du moins, personne ne l'avait fait comme lui.

Il existe bien deux documents qui peuvent être considérés comme antérieurs au globe de Nuremberg et qui donnent une si grande extension à l'Asie dans la direction de l'est, que l'espace maritime s'étendant à l'ouest doit nécessairement être réduit à peu près comme le fait Behaim. L'un est le globe de Laon, l'autre la carte d'Henricus Martellus. Le globe porte la date de 1493 ; mais à en juger par certains de ses contours il serait d'une époque antérieure et il aurait été postdaté (61). L'autre ne porte pas de date, mais on y trouve une légende mentionnant l'année 1489, ce qui prouve qu'elle ne peut être antérieure à cette date, mais non qu'elle n'est pas d'une époque plus récente (62). Ce globe et cette carte sont, en tous cas, d'une

(61) Ce globe, qui paraît avoir fait partie d'une horloge astronomique, est en cuivre doré et ne mesure que 17 centimètres de diamètre. Au mont Niger, découvert par Diogo Cãm en 1485, il y a une légende portant la date de 1493. Mais comme les contours de l'Afrique Occidentale et Australe semblent se rapporter à une époque plus ancienne, M. Ravenstein suppose qu'il a été postdaté pour le rajeunir. Sa particularité caractéristique est de donner au monde connu un développement de 250 degrés, à partir des Canaries, ce qui ne laisse à l'espace maritime intermédiaire qu'une étendue de 110 degrés. Voyez ce que dit à ce sujet Ravenstein, *op.cit.*, pp. 57 et 64.

(62) La date de 1489 est celle acceptée par Ravenstein (*op. cit.*, pp. 64 et 66); Nordenskiold, *Periplus*, p. 141, et Beazley, *Prince Henry*, p. XV, et 322, préfèrent la date de 1492. Cette carte n'est pas graduée et ne porte aucune échelle. On détermine approximativement cette échelle en prenant pour base l'axe longitudinal de la Méditerranée, qui forme un peu moins du quart de la carte entière. Son développement de l'ouest à l'est serait, d'après Her-

date incertaine, et ce sont les seuls documents authentiques de ce genre que l'on puisse considérer comme ayant traduit graphiquement, avant Behaim, l'idée qu'il a si bien exprimée par son globe. Mais il faut noter qu'ils n'étaient connus que d'un très petit nombre de personnes, puisque par sa nature même le globe était unique et que la carte n'a été publiée que de nos jours.

En ce qui concerne Toscanelli, dont Behaim et Müntzer se seraient aussi inspirés, il faut dire que si réellement il a exposé un plan de navigation transatlantique semblable à celui des deux Nurembergeois, les pièces où se trouve cet exposé sont restées si complètement inconnues à tous les auteurs du temps, qu'il est impossible de leur attribuer aucune influence sur la formation des idées que l'on se faisait au XVe siècle relativement à l'étendue des terres connues et des mers encore inexplorées.

V. — L'idée de la proximité des Indes semble n'avoir été suggérée à Behaim que par l' « Imago Mundi ».

Les considérations qui viennent d'être exposées montrent combien il est difficile de soutenir que la thèse de Behaim sur la proximité des Indes et de la Chine, lui a été suggérée par les pièces attribuées à Toscanelli, ou par quelque autre carte ou globe qui aurait existé de son temps. Mais nous avons aujourd'hui une autre raison d'écarter cette manière de voir, c'est le fait que toutes les sources auxquelles Behaim et Müntzer puisèrent, l'un pour établir son globe, l'autre pour rédiger sa lettre au roi João, nous sont parfaitement connues. Avant la découverte de la note de Schedel sur le globe, ci-dessus mentionné, nos renseigne-

---

mann Wagner (*op. cit.*, p. 235) celui que Marin de Tyr donne au monde, soit 225 degrés; Ravenstein (*op. cit.*, p. 64), ne compte pour la même étendue que 196 degrés sur le parallèle moyen correspondant au 36° degré.

ments étaient incomplets à cet égard. Par les légendes mêmes du globe nous connaissons bien les noms d'un certain nombre d'auteurs qui ont été mis à contribution pour sa confection ; mais dans aucun de ces auteurs, excepté chez Ptolémée, on ne trouve rien relativement au peu d'étendue de l'Océan occidental, ainsi qu'à l'extension considérable attribuée à l'Asie Orientale ; et la critique que le grand géographe a faite de ce système, dû à Marin de Tyr, est si bien justifiée, qu'il est difficile de croire que Behaim aurait fait de cette particularité le trait caractéristique de son globe, s'il n'avait eu de bonnes raisons pour cela.

La note de Schedel nous fait connaître d'où viennent ces raisons en révélant que l'*Imago Mundi* était au nombre des ouvrages auxquels Behaim eut recours, et cette précieuse information est confirmée par Müntzer qui, lui aussi, nomme le cardinal d'Ailly et constate sa grande autorité en ces matières. Il n'y a donc pas à chercher ailleurs que dans l'*Imago Mundi* la source des idées cosmographiques de Behaim. Ce n'est ni Toscanelli, dont l'intervention dans cette question, si elle a eu lieu, est restée inconnue à tout le xve siècle, ni d'anciens cartographes, dont nous n'avons aucune carte authentique, ni même Marco Polo, qui furent les inspirateurs de Behaim. L'auteur qui lui fournit les éléments essentiels de son système, c'est le cardinal d'Ailly. C'est dans son *Imago Mundi*, livre où l'on retrouve tous les raisonnements que Müntzer et Colomb ont fait valoir, et que nous savons de source certaine avoir été dans ses mains, ainsi que dans les leurs, qu'il puisa la conviction, malgré les objections de Ptolémée, que la théorie dont Marin de Tyr s'était fait l'interprète était fondée et pouvait subir l'épreuve de l'expérience.

Il est possible que Behaim ait cru que Marco Polo avait poussé ses pérégrinations au delà des régions dont l'existence était connue des anciens, bien que rien dans sa

relation n'autorise une pareille interprétation, et que cela ait été pour lui un motif de plus de s'en rapporter à Marin de Tyr ; mais l'*Imago Mundi* n'en est pas moins la source fondamendale de sa croyance à la proximité des côtes orientales d'Asie, et s'il a existé quelques documents cartographiques qui ont contribué à lui faciliter la représentation de son hémisphère occidental, ce seraient peut-être ceux que le savant cardinal ajouta à son livre, cartes dont l'une est aujourd'hui perdue (63).

Quoi qu'il en soit, le mérite reste à Behaim d'avoir le premier posé d'une façon nette et suggestive le problème de la possibilité de passer des extrémités de l'Europe à celles de l'Asie Orientale et de l'avoir présenté sous une forme qui donnait à croire que sa solution ne pouvait soulever aucune difficulté sérieuse. Quel que soit, d'ailleurs, l'objet pour lequel le globe fut construit, les faits relevés ci-dessus ne permettent pas de douter qu'il fut utilisé par Behaim pour soutenir la thèse qu'il avait à cœur et que c'est par les arguments, auxquels il a ainsi donné une forme séduisante, par sa simplicité, qu'il a gagné à sa cause Müntzer, Schedel aussi probablement, et très certainement le Roi des Romains.

Le concours de ce prince lui était surtout nécessaire à cause de sa parenté avec le roi João. En 1492 Maximilien n'était encore qu'archiduc d'Autriche et roi des Romains, mais il était déjà célèbre et comptait parmi les souverains les plus influents de l'Europe. Behaim fut-il en relations personnelles avec lui ? C'est assez probable, car en 1491 Maximilien tint une diète à Nuremberg, où Behaim devait alors se trouver. A cette époque, il est vrai, le globe n'était pas construit ; mais nous savons que son auteur avait fait une carte qui servit aux dessinateurs pour trans-

---

(63) Voyez sur ces cartes les sources de la première de ces nouvelles Études, 2e partie, n° 16.

crire sur le globe la nomenclature et les légendes qu'il porte, et ce document, ou quelque autre semblable, a pu être communiqué au souverain. Une œuvre aussi considérable que le globe, qui n'est pas une simple transcription de légendes et de coordonnées géographiques, mais qui est aussi l'expression d'un système cosmographique nouveau, — ou tout au moins fort peu connu, puisqu'on ne lui trouve aucun modèle antérieur authentique, — ne s'improvise pas. Behaim devait y avoir pensé depuis longtemps et il est on ne peut plus probable que lorsqu'il arriva à Nuremberg il en apportait avec lui tous les matériaux qui n'avaient plus qu'à être mis en œuvre. Il ne semble pas douteux non plus que ce soient les discours qu'il devait tenir sur ses voyages, sur ses conceptions et sur les nouvelles découvertes des Portugais, qui suggérèrent aux gens de Nuremberg l'idée de faire construire un globe où toutes ces choses extraordinaires seraient représentées.

Que ce soit par Behaim lui-même ou autrement que Maximilien connut son dessein, il est certain qu'il l'encouragea, puisque nous voyons par la lettre de Monetarius qu'il écrivit à ce sujet à son cousin et même qu'il chargea notre cosmographe de quelque mission auprès de lui ; c'est du moins ce qu'il est permis d'inférer de la phrase de la lettre en question où Behaim est désigné comme étant le « député de notre roi Maximilien » (64). Cette recommandation ne paraît pas d'ailleurs avoir été une simple affaire de complaisance, car le professeur Grauert qui s'est arrêté à ce point, fait remarquer que l'Allemagne avait un intérêt politique à aider au développement de la puissance portugaise en Asie, pour servir de contrepoids à celle de l'Es-

---

(64) M. do Canto infère de cette phrase que Behaim porta lui-même à João II la lettre de Maximilien et celle de Müntzer (note 9 à son édition de cette lettre). M. Grauert partage cette manière de voir. (*Die Entdeckung eines Verstorbener*, p. 323.)

pagne, au moment où les Rois Catholiques se rapprochaient de la France et où les découvertes de Colomb allaient augmenter leur influence (65).

Il est certain, en tous cas, qu'au moment où Behaim repartait pour le Portugal, un savant allemand, qui parlait tant en son nom qu'en celui de son souverain, insistait auprès du roi João II pour qu'il entreprît la découverte de la route occidentale des Indes et désignait l'auteur du globe de Nuremberg comme étant particulièrement propre à mener à bonne fin un si grand dessein. Voyons ce qu'il est advenu d'une si chaude et si haute recommandation.

VI. — Le voyage de Müntzer en Portugal. Avortement du projet de Behaim.

Comme on vient de le voir, il est probable que Behaim fut lui-même le porteur de la lettre de Müntzer au roi de Portugal, et peut-être emporta-t-il aussi celle de Maximilien. Il paraît avoir quitté Nuremberg pour retourner dans son pays d'adoption dans le mois de juillet 1493. Toujours est-il qu'il arriva en Portugal au cours de cette même année : le renseignement vient de lui (66). Il n'y resta pas longtemps, car avant la fin de l'année le roi l'aurait envoyé en Flandre où il n'arriva qu'après avoir été pris par des pirates qui le conduisirent en Angleterre d'où il parvint à passer en Brabant. Il y était en mars 1494, date à laquelle il dut repartir immédiatement pour le Portugal. Nous ignorons quand il y arriva ; mais nous savons qu'il

(65) Voir ce que dit à ce sujet l'auteur de l'article précité, pp. 323-325.

(66) Lettre de Behaim datée du Brabant, 11 mars 1494. (Murr, n° IV, p. 121 Ravenstein, Appendice, n° X, p. 113.)

y vit Müntzer, puisqu'il en parle dans la lettre même qui donne tous ces renseignements (67).

Celui-ci, en effet, avait quitté Nuremberg le 2 août 1494. Chassé de cette ville par la peste qui y avait éclaté, il partit pour le Portugal, où il arriva en novembre, après avoir passé par Genève, Lyon, Perpignan, Barcelone, Valence, Alicante et Grenade (68). Le 16 novembre il est à Evora où se trouvait alors le roi et y reste dix jours. Un lettré sicilien, Castaldo Quila, précepteur du prince Jorge, fils naturel du roi, le présente à ce monarque, qui lui fait un accueil particulièrement flatteur et qui le reçoit quatre fois à sa table. Nous ignorons ce qui se passa à ces audiences intimes, mais comme Müntzer lui-même dit que le roi l'entretint principalement de cosmographie (69), il est à croire que la lettre du 14 juillet de l'année précédente, qu'il lui avait écrite pour recommander le voyage à Cathay par l'ouest, fut tout au moins mentionnée dans leurs entretiens. Müntzer, cependant, ne dit pas un mot du projet dont traitait cette lettre, d'où il est permis d'inférer que le roi avait refusé de le prendre en considération ce qui n'est pas fait pour nous surprendre.

João II, bien qu'il ne fût pas cosmographe de profession, était trop bien renseigné sur toutes les questions touchant aux nouvelles découvertes qui l'intéressaient beaucoup, et trop bien conseillé sur ces matières par les savants qui étudiaient et préparaient ses entreprises maritimes, pour croire à la réalisation d'un projet qui n'avait d'autres fondements que l'assertion dénuée de toutes preuves que le

---

(67) C'est la lettre du 11 mars. Une phrase du P S. de cette lettre semble indiquer qu'elle a été écrite avant l'arrivée de Müntzer en Portugal ; mais il y a là évidemment une erreur, car Behaim dit positivement dans ce P.S , que le Dr Hieronymus parlera de lui à sa famille. Il y a tout lieu de croire que c'est Müntzer lui-même qui emporta cette lettre.

(68) *Itinerarium*, dans Kunstman, pp. 8-10.

(69) *Op. cit.*, p. 11.

monde connu mesurait 45 degrés de plus que lui avait donnés Ptolémée. Le grand géographe alexandrin était alors une autorité devant laquelle tout le monde s'inclinait et, à certains égards, elle était justifiée. En ce qui concerne les dimensions de la terre habitable, il avait substitué à des mesures purement arbitraires, résultant de simples aperçus théoriques, des mesures réelles empruntées à des itinéraires de commerce qui, sans doute, étaient plus souvent erronées qu'exactes, mais qui, néanmoins, donnaient à ses déterminations une base expérimentale qu'on ne pouvait écarter qu'à la condition d'en produire de plus justes, ce qui n'était pas le cas pour le projet de Behaim, qui était basé sur des données empruntées à Marin de Tyr, que les critiques de Ptolémée avaient ruinées.

Ce projet, tel qu'il est exposé dans la lettre de Müntzer et tel que le montre le globe de Nuremberg, prend tout simplement pour acquis que l'espace maritime séparant le Portugal de Cathay ne mesurait que 130 degrés, et supprime ainsi toute la difficulté de l'entreprise. Aucun cosmographe instruit ne pouvait prendre au sérieux une proposition aussi extraordinaire, à l'appui de laquelle on ne produisait que l'argument d'Aristote, tiré de la présence des éléphants dans l'Inde aussi bien qu'en Afrique, et le fait que des épaves venant de l'ouest étaient rejetées sur les côtes des îles portugaises. Il n'y a donc pas à s'étonner que le roi João, aussi bien avant d'avoir reçu la lettre de Müntzer qu'après, ait refusé de s'engager dans une entreprise aussi chimérique, et que Müntzer lui-même qui vraisemblablement n'avait aucune compétence spéciale en pareille matière, se soit abstenu d'y revenir dans son *Itinerarium*.

En quittant Evora, notre voyageur passa à Lisbonne où il logea dans la maison de Jodocus van Hurter, capitaine des îles Fayal et Pico, et beau-père de Behaim. Il reçut là une large hospitalité qu'il constate avec reconnaissance

en faisant l'éloge de la femme de Hurter « épouse sage, « noble et expérimentée en tout (70) ». Müntzer parle aussi de la mère de Jodocus, mais ne dit rien du tout de Behaim, qu'il doit cependant avoir vu, puisque celui-ci le chargea d'une lettre pour sa famille. Müntzer quitta Lisbonne le 2 décembre et passa en Espagne où, en janvier 1495, il vit les Rois Catholiques, à Madrid. En mars, il était en France et rentra à Nuremberg le 15 avril. Son voyage fait, en partie à cheval, en partie par eau, avait duré huit mois et demi. Il mourut le 27 avril 1508. On a de lui, outre sa lettre du 15 juillet 1493, une relation de son voyage, *Itinerarium*, etc., et un mémoire sur les découvertes des Portugais en Afrique : *De inventione africæ* publié par Kunstmann.

Pour ce qui est de Behaim, sa carrière de cosmographe semble s'être terminée avec la tentative infructueuse que Müntzer et Maximilien firent en faveur de son projet, dont il n'est plus question dans la suite. Lui-même disparaît complètement et on ne le retrouve qu'au moment de sa mort, dans un hôpital à Lisbonne. On ignore les circonstances qui le conduisirent à cette triste fin. Tout ce qu'on sait, c'est que des bruits préjudiciables à son honneur lui avaient aliéné sa famille allemande (71). Sa famille portugaise s'était-elle également éloignée de lui ? L'isolement dans lequel il mourut donne lieu de croire, sans qu'on puisse affirmer le fait, qu'il avait quelque chose à se reprocher (72). Ce n'était pas, en tous cas, un homme véridique : ce qu'il raconta à Schedel de ses découvertes ou de ses voyages en Afrique montre cela clairement, et ce

(70) *Itinerarium*, fol. 167, dans Kunstmann, p. 13.

(71) Lettre de son frère Wolf (Ravenstein, p. 11) ; lettre du Sénateur Behaim au premier (Murr, n° 8, p. 125) ; autre lettre de Wolf (Ravenstein, p. 42.)

(72) Voyez ce que disent à cet égard : Ravenstein, pp. 11, 42, 51, et Gunther, p. 46, et note 139. Ce dernier se montre très indulgent pour Behaim.

qu'il a écrit des missions que le roi João II lui aurait confiées est aussi très contestable.

Sa réputation comme cosmographe est posthume. A Nuremberg, cependant, il paraît avoir été considéré comme ayant en cette matière des connaissances spéciales, qu'on attribuait sans doute aux voyages qu'il disait avoir faits ; rien n'indique qu'en Portugal on ait eu cette opinion de lui. Ce sont les auteurs modernes qui en ont fait un savant, et c'est cette circonstance, heureuse pour lui, que son globe, seul entre toutes les pièces de ce genre, a résisté aux injures du temps, qui a fait sa renommée. La critique moderne a remis les choses à leur place.

Behaim n'en est pas moins l'auteur d'un projet d'exploration qui n'aurait laissé rien à faire à Colomb, s'il avait pu être exécuté en 1486. En 1494, le dessein qu'il nourrissait n'avait plus aucun objet, puisque à son insu, le problème qui le préoccupait était résolu par la découverte d'un continent qui barrait la route des Indes. Ce projet a néanmoins des rapports si étroits et, si singuliers, avec celui que Colomb a formulé après son retour et qu'il assure ne devoir qu'à lui-même, qu'il importe de l'examiner de plus près, pour voir quelles conclusions cet examen peut suggérer à la critique.

VII. — Le plan de Colomb pour passer du Ponant au Levant est identique à celui de Behaim-Müntzer.

M. Harrisse est le premier, croyons-nous, qui ait appelé l'attention sur les ressemblances extraordinaires qui existent entre le projet de Müntzer, que nous savons venir de Behaim, et la thèse de Colomb sur le même sujet (73). Ces ressemblances sont, en effet, très étroites, et la décou-

(73) *Discovery of America*, pp. 396, 397.

verte de la note de Schedel sur le globe de Nuremberg, que M. Harrisse ne connaissait pas, montre qu'elles sont encore plus profondes qu'on ne les avait d'abord supposées.

Il ne s'agit pas ici d'un enchaînement d'idées auxquelles pouvaient conduire des spéculations sur le même sujet ; mais de rapports qui s'étendent, de la conception même des deux thèses et des sources auxquelles elles remontent, aux considérations sur lesquelles elles reposent et aux raisons avancées pour les faire valoir.

C'est la même idée qui a donné naissance aux deux entreprises de 1486 et de 1492 : celle de l'existence d'îles inconnues dans les parties lointaines de la mer Océane, îles parmi lesquelles il y en avait une qui occupait toutes les imaginations, parce que l'on croyait l'avoir aperçue à différentes reprises, et qui, cependant, avait échappé à toutes les recherches : l'île Antilia ou des Sept Cités. Le fait que c'est principalement la recherche de cette île qui fut l'objet originel de l'expédition projetée par Dulmo, à laquelle Behaim s'associa, et de celle que Colomb mit à exécution, est démontré, en ce qui concerne Dulmo, par les lettres patentes qu'il obtint du roi João, et, pour ce qui est de Colomb, par le témoignage de Agron que les îles découvertes en 1492 s'appelaient auparavant Antilia, témoignage confirmé par Colomb lui-même, ou par quelques-uns de ses gens, qui dirent au roi João, lorsque la tempête les força de s'arrêter à Lisbonne, en mars 1493, qu'ils revenaient de la découverte d'Antilia et de Cipangu (74).

Le fait que Antilia était considérée comme se trouvant à une distance considérable des Açores, fait suggéré

(74) Remarquons encore, à ce sujet, que, lorsque les témoins entendus dans les enquêtes ordonnées à l'occasion des procès de Colomb, déclarent, en parlant des Antilles, qu'ils appellent les Indes, que ce sont ces îles qu'on était allé chercher, ils ne font que dire en d'autres termes ce que Agron a dit

par l'avortement de toutes les tentatives de découverte dont elle avait été l'objet, pouvait conduire à la supposition que pour la trouver il fallait se rapprocher des Indes, et il semble que c'est ce qui arriva ; nous voyons, en tous cas, les choses se passer comme si Behaim et Colomb avaient fait cette supposition. En effet, partis l'un et l'autre du même point : la croyance qu'il existait à l'ouest des îles inconnues, dont l'une s'appelait Antilia, on les voit agir exactement de la même manière. Colomb, aussitôt après sa découverte, cherche dans les auteurs, comme Behaim l'a fait, des raisons pour justifier la thèse qui leur est commune, que l'Asie était à proximité de l'Europe. Ils consultent les mêmes écrits et y puisent les mêmes arguments. Pour l'un comme pour l'autre, ces auteurs sont, en première ligne, Ptolémée, Marco Polo, d'Ailly, Mandeville, Pie II, et c'est à eux qu'ils empruntent tout ce qu'ils avancent au point de vue théorique (75). Pour Behaim comme pour Colomb, l'espace maritime séparant l'Europe de l'Asie ne mesure pas plus de 130 degrés, et pour eux également il doit exister dans cet espace des îles qui rendront la traversée facile. Mais, fait remarquer le premier, on doit au roi de Portugal des découvertes vers le Midi et vers le couchant que Ptolémée n'a pas connues. D'un autre côté, Marco Polo, suivi par Mandeville, ont voyagé vers l'Orient jusqu'à des pays également inconnus de Ptolémée, ce qui, naturellement, réduit d'au-

---

(75) Behaim ne nomme pas d'Ailly ; mais on a vu que Schedel et Müntzer le citent et que, dans la lettre à João II, il est dit que c'était l'homme le plus savant de son temps. Pie II, que Colomb mit si grandement à contribution, n'est nommé ni par Behaim, ni par Schedel, ni par Müntzer ; mais nous savons que ces deux derniers étudiaient cet auteur et qu'ils firent passer une partie d'un de ses ouvrages dans la *Chronique de Nuremberg*. Behaim et Schedel nomment plusieurs auteurs que le premier, aidé par Schedel et par Müntzer, a pu consulter, mais que Colomb n'a certainement jamais vus.

tant la distance maritime à franchir (76). Colomb fait exactement le même raisonnement (77).

Behaim démontre le peu d'étendue de l'espace s'étendant vers l'ouest par le témoignage d'Aristote, de Sénèque et de d'Ailly (78). Colomb cite les mêmes auteurs à l'appui de la même opinion (79). Behaim avance comme une preuve du fait : les bambous venant d'Orient que la mer rejette sur les plages des îles portugaises ; Colomb emploie le même argument (80).

Behaim, trouve dans Ptolémée et dans d'Ailly, qui sont ses principaux guides, que Marin de Tyr étendait le monde connu jusqu'au 225e méridien ; il s'empare de l'assertion, malgré son peu de fondement, démontré par Ptolémée même, et la traduit sur son globe. Comme lui, Colomb prend aux mêmes sources l'assertion de Marin de Tyr et rejette expressément la rectification de Ptolémée (81).

---

(76) Légende du globe de Behaim, inscrite dans sa partie inférieure, au-dessous de la ligne équinoxiale. Dans MURR, pp. 133 et 14 ; RAVENSTEIN, p. 71. « Cette figure du globe, — porte cette légende, — est faite principa-« lement d'après la cosmographie de Ptolémée, puis, d'après le chevalier « Marco Polo... ainsi que d'après le respectable docteur et chevalier Man-« deville qui, en 1322, a fait connaître dans son livre des contrées d'Orient « inconnues à Ptolémée... d'où nous viennent les épices, les perles et les « pierres précieuses. Mais le Sérénissime roi Dom João de Portugal a en-« voyé en 1485 ses vaisseaux reconnaître cette partie du globe, vers le Midi, « que Ptolémée n'a pas connue. »

(77) Voyez la lettre rarissime, où il dit que les découvertes des Portugais ont montré que le monde connu était plus grand que Ptolémée le croyait. (NAVARRETE, Vol. I, p. 300.) Fernand Colomb, expliquant le système de son père, dit qu'il avait noté que « Marco Polo, Vénitien, et Jean de Mandeville, « dans leurs itinéraires disent qu'ils ont pénétré bien plus avant en Orient « que le point indiqué par Ptolémée et Marin de Tyr. » (*Historie*, ch. VII, fol. 15 recto.) Voir ci-dessus *Ire Etude*, 2e partie, et notre *Toscanelli and Columbus*, pp. 88-91.

(78) Voyez la lettre de Müntzer.

(79) Voyez la lettre d'Haïti de 1498 et ci-dessus *Ire Etude*, 2e partie.

(80) La lettre de Müntzer ; et les *Historie*, ch. IX, fol. 20, recto.

(81) Lettre d'Haïti de 1498. NAVARRETE, Vol. I, p. 300.

Behaim assure que peu de jours suffisent pour passer d'Europe en Asie en prenant par l'ouest. Colomb pense de même (82).

Behaim soutient que les trois quarts du globe sont au-dessus de l'eau. Colomb dit la même chose (83). Enfin, l'un et l'autre invoquent le principe de la sphéricité du globe.

Remarquons bien, parce que cela est significatif, que ces points de ressemblance entre les deux thèses s'étendent à toutes leurs parties. Rien de ce qui se trouve dans l'une ne manque à l'autre ; les deux auteurs disent tous les deux la même chose en termes différents, et l'un ne dit pas plus que l'autre. Il y a identité complète dans la manière dont ils entendent la question et dans la manière dont ils la présentent (84).

Que conclure de tout cela, sinon que ces deux thèses ont été conçues et formulées par le même cerveau et que, si elles ne dérivent pas d'une source commune antérieure, ce qu'on ne peut démontrer, l'une a été copiée sur l'autre.

VIII. — Le plan de Colomb et celui de Behaim ne viennent pas d'une source commune, l'un a été copié sur l'autre.

Cette conclusion, à laquelle nous conduit la logique des choses, que les trois plans de passage aux Indes par

---

(82) Fernand Colomb dit que son père estimait que Marin de Tyr n'allait pas, dans sa mesure de la terre, jusqu'à l'extrémité de l'Orient et que, plus cette partie s'avançait vers l'est, plus elle se rapprochait des îles de l'Occident, de sorte que si l'espace intermédiaire était une mer « on pourrait facilement la naviguer en peu de jours et que, si c'était une terre, on la découvrirait plus vite ». (*Historie*, chap. VI, fol. 13, recto.)

(83) Pour Behaim, voir son globe et la lettre de Müntzer ; pour Colomb sa lettre de 1498, sans parler de plusieurs autres passages où il exprime la même idée. Quant au principe de la sphéricité de la terre, Colomb l'a affirmé à maintes reprises.

(84) Ruge a constaté le fait, en faisant remarquer qu'on pouvait suivre sur le globe de Behaim le parcours de la flotte de Colomb. (*Colombus*, p. 81.)

l'ouest, exposés dans la lettre attribuée à Toscanelli, dans celle de Müntzer, ainsi que par le globe de Nuremberg, et dans divers écrits de Colomb, dérivent d'une source commune ou ont été copiés l'un sur l'autre, laisse dans l'obscurité ce que nous tenons le plus à savoir : l'origine première, non de l'idée même de la facilité du passage par mer d'Occident en Orient, qui remonte à l'antiquité grecque, mais de l'application pratique qu'on a voulu en faire, c'est-à-dire du dessein d'organiser une expédition pour aller droit vers l'ouest jusqu'aux Indes et à Cathay. Est-ce Colomb ou Behaim qui a eu le premier cette idée ? Où l'ont-ils l'un et l'autre empruntée à une source antérieure ?

Cette dernière solution est, comme on l'a vu, celle qui est la plus généralement acceptée. Behaim et Colomb, dans cette manière de voir, n'auraient fait que s'approprier l'idée et le plan, — dont ils auraient eu connaissance d'une manière ou d'une autre, — que Toscanelli est supposé avoir communiqué au roi de Portugal une vingtaine d'années auparavant (85).

Les solutions qui paraissent les plus simples ont toujours l'avantage sur les autres, et celle-ci est de ce nombre. Quoi de plus simple, en effet, que d'expliquer les traits communs aux deux projets de Behaim et de Colomb par un emprunt à un document antérieur dont l'existence est attestée par les deux premiers biographes du grand Génois qui nous en ont donné le texte ? Le document est là ; il n'y a qu'à le comparer aux deux thèses avancées par le cosmographe allemand et par le navigateur génois pour voir qu'il en est la source : cela saute aux yeux.

---

(85) Colomb aurait connu ce plan par Toscanelli lui-même, selon Las Casas. Il l'aurait dérobé à quelque Portugais qui le connaissait, si l'on croit M. Altolaguirre. Quant à Behaim ses relations à la Cour de Portugal lui auraient fourni l'occasion de connaître la correspondance de Toscanelli ; ou bien ce serait par Regiomontanus, un ami de l'astronome, qu'il aurait connu sa fameuse carte, qui a pu aussi être communiquée à Müntzer.

Au premier abord, rien ne paraît plus vraisemblable, et il faut descendre au fond des choses pour voir que cette solution, si simple en apparence, est grosse de difficultés qui ont déjà été relevées et qu'il suffit de rappeler. Comment Colomb et Behaim auraient-ils seuls connu un document qui appartenait aux Portugais, pour lequel il avait été écrit, et qu'aucun Portugais ne connaît ? Si c'est Toscanelli lui-même qui l'a envoyé à Colomb, comment se fait-il que celui-ci n'ait jamais nommé cet astronome, alors qu'il cite avec complaisance tous les autres savants et auteurs dont il s'est inspiré? Comment se fait-il encore que ce document, qui serait arrivé directement à Colomb par Toscanelli lui-même,nous soit parvenu avec des variantes si singulières ? Comment se fait-il que Toscanelli, qui était un savant et qui connaissait à fond Ptolémée, puisqu'il devait en reviser le texte pour son ami Regiomontanus, ait formulé un projet aussi peu scientifique, basé sur des erreurs que Ptolémée lui-même avait signalées et corrigées en partie? Quel besoin, d'ailleurs, Colomb et Behaim avaient-ils de Toscanelli, puisque nous connaissons les sources véritables où ils ont trouvé toutes les raisons qu'ils ont données pour justifier leur croyance à la possibilité de passer aux Indes par l'ouest ?

Ces objections s'appliquent également à la supposition que Behaim aurait copié Toscanelli. Si le document attribué à ce savant a réellement existé et s'il était connu de Behaim, pourquoi ni celui-ci, ni Müntzer, ni Schedel, si bien informé sur les sources auxquelles on eut recours pour établir le globe de Nuremberg, ne le nomment-ils pas? Il semble donc qu'il y ait toute raison pour écarter la supposition que Behaim ou Colomb doivent quelque chose à Toscanelli.

Mais, si cet astronome n'est pour rien dans les idées que Behaim et Colomb ont défendues, ces idées ne peuvent-elles avoir une autre source commune? Ne peuvent-elles

avoir été empruntées à quelque document cartographique existant de leur temps? Nous ne connaissons, pour notre part, aucun document de ce genre qui ait pu fournir à Behaim et à Colomb les nombreuses particularités qui sont communes à leurs thèses. On a dit que les théories cosmographiques qui avaient cours à l'époque conduisaient naturellement à quelque conception semblable à la leur, d'où il suivrait qu'ils ont pu se rencontrer dans l'expression de la même idée. Mais cette supposition est basée sur un fait des plus contestables, pour ne pas dire inexact. On ne saurait montrer que les théories cosmographiques admises au Moyen Age favorisaient un plan aussi chimérique et aussi peu scientifique que celui qui, ne tenant aucun compte des mesures de Ptolémée, réduisait de près de la moitié l'espace maritime resté inexploré et augmentait d'autant les dimensions du monde connu.

L'origine du plan que Behaim et Colomb ont tour à tour expliqué, et dont on trouve également l'expression dans la lettre de 1474, attribuée à Toscanelli, n'a rien de caché. Sans parler des anciens, qui les premiers ont avancé que l'espace maritime séparant les deux extrémités du monde n'était pas très étendue, et de Marin de Tyr qui donna à cette idée une forme scientifique, le cardinal d'Ailly l'avait exposée et défendue dans son *Imago Mundi,* que nous savons de source certaine avoir été entre les mains de l'auteur du globe de Nuremberg, ainsi que dans celles du découvreur de l'Amérique. Et comme tous les arguments avancés par l'un et par l'autre pour soutenir sa thèse se trouvent dans d'Ailly et ne se trouvent dans aucun des autres ouvrages cités ; comme Behaim et Colomb étaient également renseignés sur les découvertes des Portugais et sur les voyages de Marco Polo, qui pouvaient leur suggérer et qui leur suggérèrent, en effet, que le monde habitable devait être plus vaste qu'on ne l'avait

supposé, on ne voit pas qu'on soit justifié à chercher dans les pièces attribuées à Toscanelli, dont l'existence est tout au moins contestée, ou dans d'autres documents peu ou mal connus, l'origine d'une thèse que révèle si clairement l'*Imago Mundi*.

Cependant, s'il ne peut y avoir aucun doute que cet ouvrage soit la véritable source à laquelle puisa le premier auteur du projet dont nous trouvons l'expression identique chez Colomb et chez Behaim, il est inadmissible que ces deux cosmographes aient tiré de ces données deux thèses absolument semblables, deux plans portant comme ceux-là l'empreinte d'un moule commun, que les retouches et modifications dont ils ont été l'objet n'ont pu effacer (86). Nous croyons donc qu'il faut s'en tenir à cette conclusion, que ce qui nous est donné pour être deux projets différents n'en forme qu'un seul, qui vient soit de Behaim, soit de Colomb et qui de l'un est passé à l'autre.

IX. — Il semble que ce soit Colomb qui ait copié Behaim.

La seconde solution proposée au problème, celle qui ferait de Behaim le plagiaire de Colomb, ne semble pas mieux fondée. Oui, sans doute, Colomb a dit tout ce que Behaim et Müntzer ont avancé, l'un par son globe, l'autre par sa lettre au roi João ; mais il l'a dit après eux, ou, du moins, s'il l'a dit auparavant, nous n'avons aucune preuve du fait, tandis que nous possédons de nombreuses indications qui tendent à montrer que sa thèse est pos-

---

(86) Sur un point seulement nous constatons une différence. Behaim fait miroiter aux yeux du roi de Portugal la perspective d'asseoir sa domination sur les îles de l'Orient et de devenir ainsi le maître de leur commerce. Colomb emploie les mêmes arguments auprès des Rois Catholiques ; mais y ajoute celui de l'intérêt de la religion. Ce n'est pas une addition c'est une amplification.

térieure à ses découvertes. A ne s'en rapporter qu'aux documents, cela ne peut faire l'objet d'un doute, puisque nous voyons par le globe de Nuremberg, construit en 1492, et par la lettre de Müntzer, écrite en 1493, que dès cette époque le projet de Behaim était complètement formé et raisonné, tandis que c'est seulement dans des lettres qui ne datent que de 1498 et de 1503 que Colomb a exposé sa thèse.

On pourrait objecter que le Journal de bord de Colomb, commencé en 1492 et terminé en 1493, parle de son dessein d'aller jusqu'aux Indes, ce qui suppose que sa théorie sur la possibilité de s'y rendre par l'ouest était déjà formée. Mais il est impossible, en bonne critique, d'opposer au témoignage catégorique et authentique du globe de Nuremberg, un document dont l'original a disparu et que nous ne connaissons que par un résumé dans lequel la critique a relevé des contradictions et des interpolations. Lors même, d'ailleurs, que ce Journal serait véridique dans toutes ses parties, ce qu'il est bien difficile de soutenir, avec quelque raison, il n'a été livré à la publicité que de nos jours. Personne ne l'a connu à l'époque et Behaim n'a pu tirer de là aucune suggestion. Ensuite, ce n'est pas dans ce Journal que Colomb a fait les raisonnements que l'on trouve dans la lettre de Müntzer, et exposé la théorie que le globe traduit graphiquement, c'est dans des écrits postérieurs de plusieurs années à ce globe et à cette lettre.

Cette seconde solution n'est donc pas plus acceptable à la critique que la première. Reste la troisième, celle qui suppose que Colomb a connu les idées de Behaim et que sa théorie n'est autre que la sienne. C'est là une proposition qui frappe tout d'abord par son invraisemblance. Une seule chose milite réellement en sa faveur, mais elle a une grande importance : c'est l'antériorité de la date à laquelle Behaim a formulé sa thèse : 1492-1493. Il y a même

des raisons de croire, ainsi qu'on l'a montré à un chapitre précédent, que cette thèse date, chez lui, de 1486 au moins; mais nous n'avons pas de preuve authentique du fait, tandis que nous sommes bien certains qu'en 1492, alors qu'il se trouvait à Nuremberg et que Colomb naviguait en pleine mer, il a explicitement exposé les idées que Colomb a développées plus tard. Ce fait n'est pas contestable et il a une grande portée.

Au témoignage du globe et de la lettre de Müntzer, on peut opposer, il est vrai, celui de Fernand Colomb et de Las Casas, qui nous disent que dès l'origine, c'est-à-dire avant qu'il ne fût question de l'expédition de Dulmo, Colomb était arrivé à la conviction que l'Asie pouvait être atteinte par l'ouest, que Toscanelli l'avait confirmé dans cette manière de voir, et que le projet qu'il soumit au Roi de Portugal d'abord et aux Rois Catholiques ensuite, consistait à aller aux Indes en passant par l'ouest.

Mais ces témoignages, si respectables qu'ils soient et si décisifs qu'ils paraissent, sont comme tous les autres soumis à l'épreuve de la critique, qui a montré que sur bien des points ils sont inconciliables avec des faits bien avérés. Si les propositions de Colomb consistaient à aller aux Indes par l'occident, pourquoi sont-ils seuls à le dire ? Pourquoi aucun des autres historiens du temps ne mentionne-t-il pas un fait de cette importance ? Pourquoi les contrats intervenus entre Colomb et les Rois Catholiques gardent-ils le silence à cet égard ? Pourquoi aucun des propres compagnons de Colomb n'a-t-il jamais parlé de cela? Pourquoi les gens qui assistèrent et prirent part aux préparatifs de la grande entreprise, appelés à témoigner sur ces faits, ignorent-ils qu'il était question d'aller aux Indes ? Pourquoi cette expression même des Indes ne figure-t-elle, pour la première fois, dans les documents, qu'après le retour de Colomb? Pourquoi le témoignage de Toscanelli, que Las Casas et Fernand Colomb invoquent

n'est-il connu que d'eux, alors que tant d'autres personnes devaient le connaître ?

Ces raisons, auxquelles il faut ajouter bien d'autres considérations mentionnées ailleurs, celle-ci notamment, que Fernand Colomb et Las Casas ne savent rien par eux-mêmes de ces faits, qu'ils rapportent uniquement d'après des assertions que l'on suppose venir de Colomb, bien que rien ne le prouve, montrent que leur témoignage, ici, n'est pas décisif et que sur ce point important, il est soumis aux mêmes objections que celui de Colomb qui, s'étant persuadé qu'il avait été jusqu'aux Indes, avait intérêt à dire que c'est ce qu'il avait toujours voulu faire.

Devons-nous donc penser que non seulement la priorité de l'idée d'aller aux Indes par l'Occident appartient à Behaim, mais encore que Colomb lui a emprunté, avec l'idée même, les principales raisons par lesquelles on peut la faire valoir, ainsi que des indications qui lui ont permis de trouver dans les auteurs les éléments nécessaires à l'édification de la thèse ? Il semble que la logique des choses conduise à cette conclusion ; mais alors on se demande comment ces emprunts ont pu se faire. Behaim et Colomb n'ont pu avoir que de courtes relations personnelles, et après que ce dernier eut quitté Lisbonne, en 1484 ou 1485, il n'a plus eu l'occasion de voir le cosmographe de Nuremberg. Celui-ci lui aurait-il communiqué ses idées à l'époque où ils ont pu se rencontrer en Portugal, ou, plus tard, Colomb les aurait-il apprises par son frère Barthélemy ou même par la lettre de Müntzer, imprimée dans deux incunables portugais dont on ne connaît pas la date, et que Behaim lui-même a pu faire publier dès son retour d'Allemagne, en 1493 ? Des amis que Colomb avait laissés en Portugal, son frère, ou des parents de sa femme n'ont-ils pu aussi lui faire connaître cette pièce, qui avait tant d'intérêt pour lui ?

Bien que ces suppositions ne semblent guère plausibles,

elles ne sont pas inadmissibles et on ne saurait les écarter sommairement. Le fait que nous ne voyons pas comment Colomb a pu connaître les idées de Behaim ne détruit pas l'identité fondamentale de leurs deux thèses, identité qui suppose un emprunt de l'un des deux cosmographes à l'autre, parce qu'elle s'étend à trop de particularités pour s'expliquer par une simple rencontre. Si, dans l'état actuel de la question, on ne peut trancher définitivement la question en affirmant que c'est à Behaim que Colomb doit tout ce qu'il a dit d'essentiel sur la possibilité de passer en Asie en traversant l'Atlantique, on est du moins fondé à soutenir que, tant qu'on n'aura pas acquis la preuve que Toscanelli a réellement écrit la lettre qui lui est attribuée, et que l'entreprise de 1492 avait les Indes pour destination, cette supposition est celle qui s'accorde le mieux avec les faits authentiquement établis.

En résumé, la question de l'origine de la thèse de Colomb et de Behaim sur le passage aux Indes par l'ouest se ramène à celle de l'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli. Si ces pièces viennent de l'astronome florentin, si la lettre à Martins existait depuis 1474, il n'y a pas à chercher ailleurs l'origine des projets que les deux cosmographes ont exposés. Mais l'authenticité de cette lettre et la supposition que Colomb l'aurait connue, n'entraînent pas la conséquence que son dessein originel était d'aller aux Indes, ce qui est la question principale, la seule qui ait une importance réelle, parce que de sa solution dépend la conception que nous devons nous faire de la cause véritable de la découverte de l'Amérique.

Ces deux parties du problème ne doivent donc pas être confondues, et il faut insister sur ce point que, quelle que soit l'opinion que l'on ait des pièces en question, la preuve manque que Colomb, lorsqu'il fit agréer son projet aux Rois Catholiques et lorsqu'il mit à la voile pour le mettre à exécution, avait déjà une théorie sur la proximité des

Indes et se proposait de se rendre aux îles des épices par la voie de l'ouest.

Ces assertions, qui ne sont téméraires qu'en apparence seulement, sont justifiées par les recherches critiques dont nous avons fait connaître les résultats, et que nous allons maintenant résumer de manière à montrer bien clairement ce qu'il faut penser, aujourd'hui, de l'œuvre de Colomb et des conditions dans lesquelles elle a été conçue, préparée et exécutée.

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE ET CONCLUSION

I. — Les résultats du contrôle des données colombiennes par celles de provenance différente.

Si les Études que nous venons de terminer ont nettement fait ressortir un point, c'est que l'histoire de la découverte de l'Amérique, telle qu'elle est généralement acceptée, est basée sur deux assertions qui nous viennent uniquement de sources colombiennes, et dont il est impossible de faire la preuve.

La première est que Colomb avait conçu le grand dessein de se rendre aux Indes par l'Ouest, et que son entreprise de 1492 fut organisée pour cela; la seconde est qu'il s'inspira des idées que Toscanelli aurait exprimées à cet égard, ce qui fait de cet astronome l'initiateur de sa découverte.

Non seulement la preuve des faits ainsi avancés manque, mais tout ce que nous savons des circonstances dans lesquelles ils auraient eu lieu leur est contraire. Il y a des raisons de croire que la correspondance attribuée à Toscanelli est apocryphe; il n'y en a pas, — en dehors des témoignages de source colombienne, — qui autorisent à dire qu'elle est authentique. Il en est de même pour l'assertion que l'objet de l'entreprise de 1492 était la recherche du Levant par le Ponant. C'est Colomb qui dit cela, mais il est seul à le dire, — car ses deux premiers biographes ne s'inspirent que de lui sur ce point, — alors que tous les renseignements obtenus d'autre part montrent que tel n'était pas le cas.

Ainsi donc, les données fondamentales de l'histoire colombienne, telles que nous les présente la tradition généralement accréditée, ne peuvent résister à un examen sérieux, quand elles sont soumises au contrôle des documents qui ne sont pas de provenance colombienne, et à celui des faits que nous connaissons par d'autres voies que par celle-là. Dès que cette épreuve leur est imposée, elles s'effacent ; nous voyons alors que l'entreprise de 1492 n'a eu ni l'origine ni le caractère que lui attribue la tradition, et qu'il faut considérer le grand événement qui en a été la conséquence à un tout autre point de vue que celui sous lequel il est connu.

Les résultats de cet examen critique, qui a fait l'objet même de cet ouvrage et dont nos lecteurs ont pu suivre toutes les phases, se résument dans les trois propositions suivantes, qui changent du tout au tout notre conception des conditions dans lesquelles la découverte du Nouveau Monde fut préparée et accomplie :

1° L'objet de Colomb n'était pas originairement d'aller aux Indes ; son expédition a été faite uniquement pour découvrir de nouvelles îles ou terres.

2° Il avait sur l'existence et la situation de ces îles ou terres des indications qu'il croyait sûres et dont les principales devaient lui venir du pilote anonyme auquel la rumeur publique donnait un si grand rôle dans sa première découverte.

3° Les pièces attribuées à Toscanelli, qui montreraient, si on s'en rapportait à elles, que le dessein originel de Colomb était d'aller aux Indes, n'ont été produites que pour faire croire à ce dessein et ne peuvent être authentiques.

Ces propositions sont si contraires à celles que la tradition colombienne a fini par faire accepter, qu'il convient de rappeler, en les précisant, les raisons sur lesquelles elles s'appuient. Nous le faisons, sommairement, dans les paragraphes suivants.

II. — Propositions qui résument ces études.

L'assertion de Colomb, répétée par ses deux premiers biographes et acceptée, on peut dire, par tous les auteurs modernes, que son dessein consistait à se rendre aux Indes en prenant par l'ouest, que c'est ce que les Rois Catholiques lui avaient commandé de faire, et que c'est ce qu'il entreprit d'exécuter, n'est confirmée par aucun document ni par aucun témoignage n'ayant pas une origine colombienne.

Ces documents et ces témoignages montrent, au contraire :

Qu'il n'y a aucune trace que Colomb ait jamais parlé d'aller aux Indes, soit au roi du Portugal, soit aux Rois Catholiques :

Que ce n'est ni ce que le roi Ferdinand et la reine Isabelle l'ont chargé de faire, ni ce qu'ils supposaient qu'il ferait ;

Que ce qu'il s'engagea à faire c'était de découvrir des îles ou terres nouvelles, sur l'existence desquelles il avait des indications ;

Que ces indications, qui lui donnaient la certitude de trouver ce qu'il proposait de découvrir, et qui lui permirent d'assurer qu'on verrait la terre à 700 ou 750 lieues, lui venaient de ceux dont il avait recueilli soigneusement les témoignages sur l'existence d'îles nouvelles à l'ouest, et particulièrement d'un pilote qui avait abordé par accident à l'une d'elles ;

Que pour personne, au départ de l'expédition, il n'était question d'aller aux Indes Orientales et que pour tout le monde il ne s'agissait que de découvertes nouvelles ;

Que les dépositions des compagnons de Colomb, ainsi que son propre Journal de bord, montrent que pendant le voyage on ne se préoccupa que de la découverte de

nouvelles îles, et qu'il ne fut jamais question de la route des Indes ;

Que, c'est seulement après être arrivé aux Antilles, découvertes bien au delà de la distance à laquelle on croyait trouver terre, que Colomb s'imagina être aux Indes et dans le voisinage de Cathay ;

Que dès son retour, il déclara qu'il revenait des Indes, dont il n'avait pas été question auparavant, et s'attacha à trouver des raisons théoriques pour justifier cette illusion, sous l'empire de laquelle il entreprit ses trois autres voyages et qu'il garda jusqu'à sa mort ;

Que c'est après son second voyage, d'où il revint avec la conviction que Cuba était une projection de l'Asie, et après sa troisième expédition, où il découvrit le continent, ce qui le confirma dans ses illusions, qu'il compléta sa théorie de la petitesse du globe et de la proximité des Indes, formulée par lui pour la première fois en 1498 ;

Que Behaim, qui avait exactement les mêmes idées, les avait fait connaître dès 1486 probablement, et certainement en 1491 et 1492, lors de la construction de son globe, et en juillet 1493, date d'une lettre aujourd'hui bien connue qu'il fit écrire par Müntzer ;

Que Colomb, s'il n'a été en rapports personnels avec Behaim, ce qui est incertain, était en position de connaître ses idées ;

Que c'est dans l'*Imago Mundi* principalement, dans l'*Historia Rerum*, et dans la relation de Marco Polo, que l'un et l'autre ont trouvé les éléments essentiels de la théorie cosmographique qui leur est commune ;

Que les pièces attribuées à Toscanelli ne sont pour rien dans la formation de ces idées chez le découvreur de l'Amérique et chez l'auteur du globe de Nuremberg, qui nous ont, l'un et l'autre, exactement renseignés sur les sources auxquelles ils ont puisé ;

Que ces pièces, dont l'existence n'était soupçonnée par

personne, n'ont été produites, au milieu du XVIe siècle, que pour confirmer la version colombienne que l'expédition de 1492 avait eu les Indes pour objectif ;

Qu'elles sont l'expression même de la cosmographie erronée et puérile de Colomb et de Behaim, et que c'est là une raison péremptoire pour ne pas les attribuer à un savant comme Toscanelli, qui devait être mieux renseigné ;

Que le silence de Colomb sur ces pièces ; que l'ignorance où nous laissent Fernand Colomb et Las Casas sur leur provenance ; que l'impossibilité d'en découvrir aucune trace ailleurs que chez eux ; que les variantes singulières constatées dans les trois versions que nous en avons, ainsi que bien d'autres raisons qui ont été indiquées au cours de ces Études, donnent à penser qu'elles sont apocryphes ;

Qu'authentiques ou fausses, elles n'ont eu d'autre effet que d'accréditer la thèse erronée que l'expédition de 1492 avait été faite pour aller aux Indes par une route plus courte que celle alors connue, et que cette circonstance est une raison de plus pour douter de leur authenticité ;

Qu'en définitive, donc, on est en droit de formuler les propositions suivantes, qui résument en quelques lignes tout ce que les recherches de la critique établissent sur l'objet et l'origine de la grande entreprise de 1492 :

L'AMÉRIQUE N'A PAS ÉTÉ DÉCOUVERTE PAR HASARD EN CHERCHANT LE LEVANT PAR LE PONANT ;

ELLE A ÉTÉ TROUVÉE PARCE QU'ON L'A CHERCHÉE ;

TOSCANELLI EST RESTÉ COMPLÈTEMENT ÉTRANGER A CE GRAND ÉVÉNEMENT.

Toutes les assertions contraires à ces faits sont purement légendaires.

III. — Objections faites à ces propositions.

Nous venons de résumer les recherches exposées dans ces Nouvelles Études et de rappeler les conclusions les plus importantes auxquelles elles nous ont conduit. Ces conclusions sont basées sur des faits si bien établis et sur des considérations qui en découlent si naturellement, qu'il semble bien difficile de les mettre en question. Elles soulèvent cependant des objections dont il faut tenir compte, et que nous ne voudrions ni dissimuler, ni atténuer. Bien que les principales aient été déjà relevées, nous croyons devoir les grouper ici toutes sous des formules concises, qui en feront bien voir la portée et qui permettront de montrer ce qu'elles valent réellement pour la critique.

Les assertions formelles de Colomb et de ses deux premiers biographes que le passage aux Indes par l'ouest était ce qu'il se proposait de réaliser, sont des preuves suffisantes du fait.

La critique a montré que ces assertions ne peuvent se concilier avec tous les documents authentiques connus et avec nombre de faits bien avérés. On ne saurait d'ailleurs donner en preuve les témoignages mêmes qui sont contestés.

On sait que l'expédition de 1492 avait pour objet des découvertes nouvelles, mais la preuve qu'elle ne devait pas aussi chercher à passer aux Indes manque.

Il n'y a pas à faire cette preuve. Le fait que toutes les clauses des contrats entre les souverains et Colomb ne visent que des découvertes d'îles et terres nouvelles, suffit pour montrer qu'il ne s'agissait pas d'autre chose. On

peut en outre prouver : qu'il n'y a pas trace que Colomb ait jamais parlé, avant son départ, d'aller aux Indes ; qu'aucune des mesures prises pour mettre à exécution l'entreprise n'avait cet objet en vue ; que c'est en faisant miroiter la perspective de découvrir des îles et des terres nouvelles pleines de richesses, qu'on recruta les gens qui firent partie de l'entreprise, et que, s'il fut question d'aller aux Indes en prenant par l'ouest, aucun document n'en témoigne et personne, parmi tous ceux qui suivirent Colomb ou qui s'occupèrent de l'expédition, ne l'a jamais dit.

L'assertion que Colomb avait des indications sur les îles qu'il découvrit est une hypothèse.

Si c'est une hypothèse, elle est justifiée par la clause des capitulations, où Colomb parle des îles qu'il propose de découvrir comme s'il les connaissait personnellement ; par le fait qu'il alla aux Canaries pour prendre une direction dont il ne voulait pas dévier ; par sa déclaration, au départ, qu'il trouverait terre à 700 ou 750 lieues ; par l'insistance avec laquelle lui et Pinzon cherchèrent tout le temps du voyage des îles qu'ils s'étonnaient de ne pas trouver ; par l'existence d'une carte qu'il consultait attentivement et qui, au rapport de Las Casas, lui inspirait une telle confiance qu'il ne douta jamais de trouver les terres qu'elle indiquait ; par la déclaration de son fils qu'il connaissait la route conduisant à Haïti, et par l'opinion généralement accréditée à l'époque, — c'est encore Las Casas qui le dit —, qu'un pilote resté inconnu lui avait donné des indications à cet égard.

On ne peut établir l'authenticité de l'histoire de ce pilote.

Quelle autre preuve peut-on demander de cette authenticité que le fait qu'à l'époque même, l'histoire fut recueillie par Las Casas de la bouche des premiers découvreurs,

qui y croyaient, et que lui-même, loin de l'écarter, donne des raisons qui la rendent plausible, et admet que la Providence a pu vouloir éclairer Colomb de cette manière ? En fait, il y a bien plus de motifs de croire à cette histoire qu'à celle des rapports de Colomb avec Toscanelli.

Ce sont les envieux et les ennemis de Colomb qui la racontaient.

C'est inexact. A une ou deux exceptions près, tous les auteurs du temps y ajoutaient foi, et la plupart étaient admirateurs de Colomb.

En admettant que Colomb avait des indications sur certaines îles, cela ne prouverait pas qu'il ne cherchait pas aussi les Indes.

Colomb affirme lui-même qu'il ne cherchait pas des îles nouvelles, mais les Indes seules. La preuve est faite que cette assertion est fausse. Celle qu'il cherchait aussi à aller aux Indes reste à faire.

L'authenticité des pièces attribuées à Toscanelli est établie par des témoignages de premier ordre, celui du fils même de Colomb d'abord.

Si affirmatif qu'il soit, ce témoignage est récusable parce que celui qui le donne n'indique pas la provenance des pièces importantes qu'il produit et dont lui et Las Casas sont seuls à connaître l'existence. Il n'est pas certain, d'ailleurs, qu'il ait été donné ; nous n'avons pas le texte original espagnol des *Historie,* nous ne savons pas si les pièces en question s'y trouvaient, et il y a au moins une raison d'en douter, c'est que Las Casas n'aurait pas donné une version en mauvais espagnol de la lettre principale, si Fernand Colomb, qui était un lettré et dont il avait le manuscrit original, en avait fait une.

Le témoignage de Las Casas, qui était un homme véridique, confirme celui du fils de Colomb.

La valeur morale d'un témoin ne peut être prise en considération que lorsqu'il parle de choses qu'il sait par lui-même, et tel n'est pas ici le cas pour Las Casas, qui, pas plus que le fils de Colomb, ne donne la source de son information, qui ne connaît pas les textes originaux des pièces qu'il cite, dont il n'a jamais vu qu'une mauvaise version espagnole, et qui ne sait pas qui était Toscanelli, qu'il confond avec Marco Polo.

Si Las Casas n'a jamais vu les textes originaux des lettres de Toscanelli, il connaît au moins la carte qui les accompagnait, puisqu'il dit l'avoir eue en sa possession.

L'évêque de Chiapas ne dit pas comment il sait que cette carte venait de Toscanelli. Il le suppose, voilà tout. Une phrase du sommaire mis par lui-même au chapitre relatif à ce sujet, montre qu'il croit seulement avoir cette carte : *á lo que cree en su poder.*

Une autre preuve de l'existence des rapports de Colomb avec Toscanelli est la transcription du texte latin de la pièce principale sur un livre que Colomb a annoté et dont l'écriture semble être la sienne.

L'identité de l'écriture de cette copie avec celle de Colomb n'est pas établie. Les experts ne sont pas d'accord sur ce point et il a été reconnu que le volume en question n'a pas été annoté par Colomb seul. On ne peut tirer une conclusion valable d'un fait qui n'est pas certain et contre lequel milite le silence absolu de Colomb sur Toscanelli. Il n'y a, d'ailleurs, aucune preuve que cette transcription date de l'époque, puisque ni Fernand Colomb ni Las Casas, qui eurent entre les mains ce volume, où elle occupe une page entière, semblent ne pas l'avoir

connue. Lors même que cette transcription serait de la main de Colomb, cela ne prouverait pas que la pièce est authentique.

L'identité des deux plans de passage aux Indes de Colomb et de Toscanelli confirme l'assertion de Las Casas et de l'auteur des Historie, que le découvreur et l'astronome ont été en relations.

Il pourrait en être ainsi, si nous ne connaissions d'une manière certaine les sources du plan de Colomb par lesquelles on voit que ce dernier ne doit rien à Toscanelli.

On constate chez Colomb des réminiscences de la lettre de 1474, ce qui prouve qu'il l'a connue.

Ce sont des réminiscences de Marco Polo, que Colomb a lu et annoté. Nous connaissons les passages qui lui étaient ainsi restés dans la mémoire.

Le fait que Colomb aurait établi son plan sans le concours de Toscanelli, ne prouve rien contre l'authenticité des pièces en question. Les deux auteurs ont pu puiser indépendamment l'un de l'autre aux mêmes sources.

C'est une possibilité bien invraisemblable, parce que les ressemblances des deux plans sont tellement étroites, que, dans un cas tout au moins, elles vont jusqu'à l'identité des expressions. L'objection va d'ailleurs au delà de ce que l'on veut prouver. Si Colomb a pu formuler son plan sans Toscanelli, celui-ci n'est plus l'initiateur de la découverte de l'Amérique et, à ce point de vue, ses lettres sont comme si elles n'existaient pas.

L'enquête que le duc Hercule d'Este a faite en 1494, sur des notes ou écrits de Toscanelli qui seraient relatifs aux îles découvertes en 1492-1493

prouve qu'il a su que ce savant avait été en correspondance avec Colomb.

Cette enquête prouve que le duc avait entendu dire que Toscanelli s'était occupé d'îles à découvrir, qu'il suppose être celles que l'Espagne venait de faire connaître, mais non que ce savant avaitc orrespondu avec Colomb au sujet d'une route nouvelle pour aller aux Indes, seul objet des pièces de 1474.

La disparition des textes originaux de cette correspondance ne saurait militer contre leur authenticité, c'est le cas pour la plupart des monuments de la littérature.

On n'admet l'authenticité des écrits dont les textes originaux ont disparu que lorsque leur existence et leur identité ont été constatées par des témoignages que la critique a pesés et acceptés. Quand ces témoignages ne sont pas valables, ces écrits sont placés au nombre des apocryphes. Tel est le cas pour les pièces attribuées à Toscanelli, qui ne sont connues que de Fernand Colomb et de Las Casas, dont le témoignage à cet égard est contredit par une foule de raisons intrinsèques et extrinsèques, ainsi que par le principal intéressé : Colomb lui-même.

Ni Fernand Colomb, ni Las Casas n'avaient intérêt à produire ces pièces, qui attribuaient à un autre l'honneur que Colomb revendiquait pour lui seul d'avoir conçu et exécuté l'entreprise qui le conduisit à ses grandes découvertes. Leur production par les deux biographes originaux de l'illustre navigateur est une garantie de leur authenticité.

Il semble qu'il en soit ainsi ; mais une étude attentive des faits montre qu'à l'époque où cette correspondance fut produite on ne croyait pas que l'entreprise de Colomb avait été organisée pour aller aux Indes et qu'on croyait que

les îles qu'il découvrit lui avaient été indiquées. Dans cette situation, la production de telles pièces devait changer l'aspect des choses, et c'est ce qui eut lieu : elles assurèrent à Colomb le mérite auquel il tenait avant tout, de s'être préparé à l'exécution d'une entreprise qui avait un objet bien plus important que celui de faire des découvertes nouvelles, et de l'avoir, à ce qu'il croyait, conduite à bonne fin.

Aux yeux du plus grand nombre c'est aujourd'hui encore son plus beau titre de gloire.

IV. — L'œuvre véritable de Colomb.

Résulte-t-il de notre longue et minutieuse enquête que Colomb s'est attribué une découverte qui appartenait à un autre, et qu'il faut le descendre du piédestal sur lequel on l'a élevé ?

Nous n'en jugeons pas ainsi. Assurément, le caractère, qui est un des signes de la véritable grandeur, n'était pas chez lui d'une trempe supérieure. Il ne lui répugnait pas de s'abaisser au mensonge pour se faire valoir, et il rougissait de son humble origine. Il était vain, avide et vindicatif, et dans toute sa carrière on ne trouve à relever aucun acte de générosité et de désintéressement. Le sens moral lui faisait défaut. Mais il avait la patience, la volonté et l'énergie, qui le plus souvent tiennent lieu du génie, et il a pu concevoir et mener à bonne fin une grande entreprise.

Le fait qu'il s'est lui-même mépris sur son œuvre, et qu'après lui on n'en a pas compris le véritable caractère, ne la détruit pas et n'en diminue ni l'importance ni la grandeur. Non, ce n'est pas en voulant aller jusqu'aux Indes que Colomb a découvert l'Amérique qui lui barrait le chemin. Non, quand il partit de Palos avec ses hardis compagnons, il n'était pas imbu d'une théorie chimérique

sur la proximité des Indes, empruntée ou dérobée à un savant dont on méconnaît le savoir en la lui attribuant.

S'il en avait été ainsi, le grand événement qui a révélé l'existence d'un autre monde ne serait dû qu'à un hasard heureux. La vérité, telle qu'elle nous apparaît aujourd'hui, fait plus honneur à Colomb que cette fiction. Une rigoureuse analyse de tous les témoignages et de tous les documents qui se rapportent à cette mémorable découverte montre que les choses se sont passées tout autrement.

Introduit par son mariage, dans un milieu où l'on s'occupait plus particulièrement de nouvelles découvertes, Colomb s'éprend des entreprises de ce genre. Il recueille alors avec soin tous les récits et tous les bruits qui circulaient à cette époque sur l'existence de terres non encore reconnues ; il interroge les pilotes qui avaient poussé leurs navigations au loin, il enregistre leurs relations, pèse les raisons qu'ils avaient de croire à l'existence d'îles ou terres inconnues, cherche dans les auteurs anciens et dans les traités de cosmographie s'il y avait des motifs de penser que tel était le cas, et arrive à la conviction qu'il y avait réellement des terres nouvelles à découvrir à l'ouest des Açores. Voilà le fait initial, le point de départ de la carrière maritime de Colomb.

Que la conviction, ainsi acquise, soit devenue pour lui une certitude, à la suite de certaines confidences reçues d'un pilote qui serait parvenu jusqu'aux Antilles, cela n'a qu'une importance secondaire, car, par leur nature même, les renseignements recueillis de cette manière et sur de pareils sujets ne peuvent avoir aucune précision, et n'ont de valeur qu'à la condition de ne pas se méprendre sur leur signification et de n'y voir que la part de vérité qu'ils contiennent. La certitude que Colomb avait de trouver les îles dont pouvait lui avoir parlé le pilote qui l'aurait renseigné, tenait moins aux faits qui lui avaient

été confiés, et qui ne pouvaient guère différer de nombre d'autres du même genre qu'il recueillait, qu'à la portée qu'il leur donnait.

Le véritable mérite de Colomb, celui qui le distingue réellement entre tous les aventuriers de mer de son temps, celui qui le place parmi les hommes privilégiés qui ont ajouté quelque chose à la somme de nos connaissances, c'est d'avoir su tirer de toutes les indications vagues, incertaines, et le plus souvent erronées qu'on lui donnait, la conclusion juste qu'il existait des terres là où se trouve l'Amérique, et d'avoir posé en fait cette conclusion hypothétique, dont l'expérience a démontré la réalité. Il n'y a pas de découverte qui fasse plus honneur à l'esprit humain, car cette clairvoyance exceptionnelle qui permet de voir plus loin que les autres et de distinguer la vérité dans le chaos des erreurs qui la masquent, est une des formes caractéristiques de la supériorité intellectuelle ; et Colomb, qui, dans tant d'autres circonstances, a manqué de jugement, a eu certainement dans celle-ci une vue de génie.

Sa première découverte suffisait pour le mettre hors de pair ; mais le nouvel amiral avait l'imagination ardente et ses facultés étaient mal équilibrées. Il ne vit pas ce qu'il avait réellement fait, et crut voir ce qu'il n'avait pas fait. Cette illusion, qui l'aveugla jusqu'à ses derniers moments, est la source de toutes ses erreurs sur le caractère de son œuvre. Persuadé qu'il avait atteint l'archipel des Indes et qu'il se trouvait tout près de Cathay et de Mangi, dont il cherche à se rapprocher, il n'eut plus désormais qu'une pensée : justifier sa prétention par de nouvelles découvertes et par des raisons théoriques. Ses trois derniers voyages et ses plus importantes lettres ne furent consacrés qu'à cette tâche ingrate et impossible, qu'il poursuivit jusqu'au tombeau.

A quelques rares exceptions près, personne ne crut que Colomb avait été aux Indes, encore moins qu'il avait voulu

y aller, et, à ces assertions extraordinaires, on opposa, naturellement, ce que nous savons aujourd'hui être la vérité : le fait qu'il s'était borné à chercher des îles sur lesquelles, ajoutait-on, il lui avait été donné des indications. L'envie, la jalousie, ou simplement la médisance, eurent sans doute leur part dans ces propos, qui n'étaient pas cependant contraires à la réalité, mais qui, au fond, n'avaient aucune portée sérieuse, car, malgré tout, le mérite d'avoir compris la valeur des indications qu'on lui donnait et d'avoir su en tirer ce qu'elles contenaient de vérité ne pouvait lui être contesté.

Mais l'illustre navigateur, qui fut toujours victime de ses illusions, était plus que jamais engoué de sa chimère. Ni l'incrédulité avec laquelle on avait accueilli ses assertions sur la proximité des Indes, ni ses derniers voyages, qui auraient dû l'éclairer, ne purent le faire revenir de son erreur, qui prit au contraire un caractère plus extravagant, ainsi que le montre sa lettre de 1503, qui témoigne de sa grande ignorance en matière de cosmographie et de la persistance de son aveuglement.

Il n'est pas douteux que Colomb fut entretenu dans ses illusions par la lecture de l'*Imago Mundi*, qui devint, comme on l'a dit, son livre de chevet. Peut-être aussi fut-il suggestionné par son frère Barthélemy, qui paraît avoir eu une grande influence sur la formation de ses conceptions cosmographiques et qui devait avoir eu connaissance de celles de Behaim. On pourrait voir là l'origine de sa théorie sur la possibilité de découvrir les Indes en prenant par l'ouest. Toujours est-il que les idées qu'il exprima à ce sujet de 1498 à 1503 sont absolument identiques à celles formulées en 1493 par Behaim, qui les avait lui-même empruntées au cardinal d'Ailly.

C'est au moment où la plupart des auteurs étaient d'accord pour ne voir dans l'expédition de 1492 qu'une entreprise destinée à la découverte de nouvelles terres, que

furent produites, pour la première fois, les pièces attribuées à Toscanelli, qui donnent à cette entreprise le caractère même que Colomb, dans sa persistante illusion, s'était efforcé de lui donner. Que ces pièces, qui expriment les idées mêmes que Colomb s'était formées après sa découverte, soient apocryphes et qu'elles aient été fabriquées, comme tout l'indique, pour confirmer ses assertions sur l'objet originel de son entreprise, cela est tout à fait secondaire. Ce qui est essentiel, et ce qu'il importe de dire, c'est que leur authenticité, si elle était démontrée ou admise, ne changerait rien aux résultats auxquels nous conduisent les investigations de la critique sur le véritable caractère de l'entreprise que Colomb a si heureusement menée à bonne fin. De toute façon, il reste acquis, — si on ne s'en tient qu'aux documents, — que l'objet que Colomb se proposait, en 1492, n'était pas de frayer une route nouvelle pour aller aux Indes, et que, par conséquent, ce n'est pas en voulant passer d'Europe en Asie qu'il a fait la découverte qui l'a immortalisé. Cette découverte ne fut pas le résultat d'un hasard heureux. Guidé par des indications, auxquelles seul il sut donner leur valeur véritable, Colomb acquit la conviction qu'il existait des terres non encore reconnues à l'ouest, et ce sont ces terres qu'il a cherchées, obstinément, patiemment, intelligemment, jusqu'à ce qu'il les eût trouvées, ce qui est assurément plus méritoire que de s'être trompé grossièrement sur la distance qui séparait les deux extrémités du monde connu alors, et d'être allé se buter contre un continent dont il ne soupçonnait pas la présence.

Cette particularité, qu'il a cru avoir fait tout autre chose, et a ainsi méconnu la véritable grandeur de son œuvre, ne peut, ni en dénaturer le caractère, ni arrêter la critique, et il faut maintenir, contre Colomb lui-même, QU'IL A DÉCOUVERT L'AMÉRIQUE PARCE QU'IL L'AVAIT CHERCHÉE.

C'est par cette assertion, mûrement pesée, que nous

voulons clore ces Études critiques, qui remettent à leur place bien des faits que la tradition colombienne avait défigurés, mais qui, néanmoins, font à Colomb la grande place qui lui appartient dans le Panthéon des grands hommes auxquels l'humanité élève des statues.

APPENDICES

I. — Chronologie documentaire de la vie de Colomb jusqu'en 1493.

II. — Liste de ceux, dont les noms sont connus, qui firent partie du premier voyage de Colomb.

III. — Liste critique des cartes ou sphères attribuées à Colomb.

V. — Lettres à Colomb attribuées à Toscanelli.

I

CHRONOLOGIE

DOCUMENTAIRE DE LA VIE DE COLOMB JUSQU'EN 1493 AVEC RÉFÉRENCES AU TEXTE DE NOS ÉTUDES ET DE NOS NOUVELLES ÉTUDES

1451. Naissance de Colomb.

—

Il naquit à Gênes entre le 26 août 1451 et le 31 octobre de la même année.

Acte du 31 octobre 1470. *Études critiques*, pp. 219 et 254. Déposition de Colomb du 24 août 1479. *Nouvelles Études*, Vol. I, sources, p. 18, et note 32, p. 31.

Nota. — Tout récemment, des érudits espagnols, égarés par des homonymies curieuses et n'ayant qu'une connaissance superficielle des sources d'information relatives au sujet, ont trouvé que le découvreur de l'Amérique était né à Pontevedra, en Galice, de parents israélites espagnols qui auraient émigré en Italie vers le milieu du xve siècle. Ces fantaisies ne reposent sur rien de sérieux. Des rapprochements ingénieux, des similitudes de noms et des hypothèses plus que hasardées, ne suffisent pas pour faire écarter le témoignage même de Colomb et les raisons nombreuses et décisives qui montrent que c'est bien, comme il le dit, à Gênes qu'il est né.

Deux documents authentiques, sans parler de bien d'autres, établissent ce point. Ce sont les suivants : L'acte de Colomb instituant son majorat, deux passages différents (Navarrete, *Viages*, Vol. II, pp. 228 et 232) ; le testament de Fernand Colomb (*Doc. inedit. para la Historia de España*, Vol. XVI, Madrid, 1850, p. 455).

Les auteurs de la thèse de « Colomb espagnol et juif » sont l'historien espagnol Carlos G. de la Riega, qui a fait une conférence à ce sujet à la Société de Géographie de Madrid, et M. Anton del Olmet, qui a repris ses idées et les a développées dans un article de la *España moderna* de juin 1910.

1451. Sa famille.

Son père était Domenico Colombo, tisserand, et sa mère, Susanna Fontanarosa. Il n'y eut ni nobles ni marins dans sa famille dont tous les membres étaient artisans. Il n'était apparenté ni avec les Colomb nobles de Cuccaro, ni avec les deux amiraux surnommés Colombo.

Documents et actes notariés de l'époque. *Raccolta Colombiana, Documenti. Études critiques*, I, ch. I et III, pp. 49 et 101 ; II, ch. I et II, pp. 131 et 165.

1460-1465. Son Instruction.

Il ne reçut aucune instruction universitaire et ne navigua pas étant jeune. En 1472, il était encore tisserand à Savone.

Actes du 20 mars et du 26 août 1472. *Documenti*, in *Raccolta*, nos 41 et 44. *Ét. Crit.*, IV, ch. I, p. 291 ; ch. II, p. 305.

1473 (août). Son dernier séjour en Italie.

Son séjour en Italie est constaté pour la dernière fois à cette date.

Acte du 7 août 1473. *Documenti*, in *Raccolta*, n° 51. *Ét. Crit.*, IV, ch. II, p. 306.

Les campagnes qu'il aurait faites.

Il ne servit pas sous les amiraux Colombo et ne fit aucune campagne pour le roi René.

Ét. Crit., IV, ch. II, pp. 309 et sq.

1474-1475. Son voyage à Chio.

Il fait vers cette époque un voyage de Gênes ou de Savone à Chio, probablement avec les Génois Spinola et di Negro, qui y furent alors envoyés et avec lesquels il se lia, ou était déjà lié.

Ét. Crit, IV, ch. II, §§ 10-13, et les documents cités, pp. 327 et sq.

1476. Il entreprend un voyage en Angleterre.

—

Rentré à Gênes ou à Savone, il s'embarque sur un navire de commerce génois qui, de conserve avec d'autres, se rendait en Angleterre.

Ét. Crit.. IV, ch. III, §§ 13 et 14, et les documents cités pp. 354 et sq.

1476 (13 août). Combat naval de Saint-Vincent qui l'oblige à s'arrêter à Lisbonne.

—

Les navires génois sur l'un desquels Colomb se trouvait sont attaqués et en partie détruits par Guillaume de Cazenove, dit Colombo. Il se réfugie à Lisbonne.

Récits de ce combat par F. Colomb, par Las Casas, par Ruy de Pina et par Palencia. Documents cités et ceux découverts par Salvagnini : *Cristoforo e i Corsari* in *Raccolta*. *Études critiques*, II, ch. I, §§ VII et VIII, pp. 151 et sq ; IV, ch. III, pp. 233 et sq. *Nouvelles Études*, Vol. I, p. 33.

1476-1477. Il voyage en Angleterre et au Nord.

—

Avec l'un des navires génois échappés vraisemblablement au combat de Saint-Vincent, il continue son voyage en Angleterre.

Passages de Colomb, de son fils Fernand et de Las Casas, cités aux sources des *Études critiques*, V, § I, p. 377. *Nouvelles Études*, Vol I, pp. 33, 34.

1477 (fév.). Son prétendu voyage en Islande.

—

En février Colomb se trouvait dans les mers du Nord. Il ne va pas jusqu'à l'Islande.

Ét. Crit., V. tout entière. *Nouvelles Études*, Vol. I, p. 34.

1477-1478. Retour et séjour à Lisbonne, où il paraît s'etre engage dans des opérations de commerce.

—

En 1478 Colomb se trouvait à Lisbonne où un Génois, nommé di Negro, le charge d'un achat de sucre à Madère.

Déposition du 25 août 1479. *Nouvelles Études*, Vol. I, Sources, p. 18 et pp. 35, 40 et 41.

1479 (août). Voyage à Gênes.

A cette date il se trouvait à Gênes où il se déclare citoyen de cette ville et dit qu'il est âgé de vingt-sept ans environ.

Déposition du 25 août 1479. *Nouvelles Études*, vol. I, p. 35, note 37.

1479 ou 1480. Son mariage.

Il épouse à Li sbonne Felipa Moniz Perestrello dont la parenté exacte avec les familles Moniz et Perestrello n'est pas bien établie.

Études critiques, VI, documents cités, et ch. I, p. 445 ; chap. II, p. 447 et sq. *Nouvelles Études*, Vol. I, pp. 35, 36 et note 37 ; p. 407, note 90.

1480. Naissance de Diego Colomb, fils aîné du découvreur.

Il naquit probablement à Lisbonne et c'est le seul enfant que Colomb eut de son mariage.

Nouvelles Études, Vol. I, Et. I, pp. 39-40; II, ch. I, §§ 15-16, pp. 404 et sq., note 90, p. 407.

1480-1481. Conception de son grand dessein.

La belle-mère de Colomb lui communique les papiers de Perestrello qui déterminent sa vocation pour les découvertes maritimes. Aucune date donnée; mais le fait eut lieu après le mariage.

Déclarations formelles de Fernand et de Las Casas. *Nouvelles Études*, Vol. I, pp. 41-47.

1481. Lettre qu'il aurait écrite à Toscanelli.

Enthousiasmé par l'idée qu'il avait conçue, Colomb aurait consulté Toscanelli sur le passage aux Indes par l'ouest.

Aucune date donnée; mais comme le fait serait postérieur à la formation de son projet, et comme ce projet n'a été conçu qu'après son mariage et après l'étude des papiers de Perestrello, il ne peut être antérieur à l'année 1481.

F. Colomb, Las Casas. *Nouvelles Études*, I, 2e part., § II, Vol. I, p. 107.

1481. Réponse que Toscanelli aurait faite à Colomb.

Il lui aurait envoyé la copie d'une lettre et d'une carte sur le passage aux Indes par l'ouest, qu'il est supposé avoir adressées, en 1474, au chanoine portugais Martins, pour le roi de Portugal.

Fernand Colomb et Las Casas. *Nouvelles Études*, I, 2e part., § II, Vol. I, p. 107.

1482 (mai). Mort de Toscanelli à 85 ans.

On ne trouve dans ses papiers aucune trace des pièces que peu de temps auparavant il aurait lui-même copiées pour les envoyer à Colomb.

Nouvelles Études, I, 2e partie, ch. I, § II, Vol. I, p. 111.

1482. Voyage au fort de la Mine.

Voyage où il aurait vu que ce fort, construit en 1482, est situé sous l'équateur, alors qu'il est à 5 degrés plus au nord.

Note au Pie II, n° 860. F. Colomb, Las Casas. *Nouvelles Études*, I, 1re part., ch. II, Vol. I, pp. 51 et 59. Notes 70, 79, 83, 84, 88.

1482-1484. Voyages aux côtes d'Afrique et mesure du degré.

Pendant son séjour en Portugal, Colomb aurait fait plusieurs voyages aux côtes de Guinée, au cours desquels il dit avoir constaté que le degré mesurait 56 milles 2/3.

Colomb, dans les *Historie*, dans Las Casas, et note 490 à l'*Imago Mundi*. *Nouvelles Études*, I, Vol. I, pp. 63-67.

1483-1484. Ouvertures au roi João II.

Il fait au roi de Portugal les mêmes propositions qu'il fera plus tard aux Rois Catholiques. Elles sont déclinées après avoir été renvoyées à une commission de savants.

F. Colomb, Las Casas, Ruy de Pina, Resende, Barros, Vasconcellos. *Nouvelles Études*, II, ch. I, Vol. I, pp. 363 et sq.

1484. Expédition secrète envoyée par João II.

Le roi aurait envoyé secrètement vers le Sud-Ouest un navire pour s'assurer si Colomb avait dit vrai, ce qui ne suppose pas qu'il s'agissait d'aller aux Indes.

F. Colomb, Las Casas. *Nouvelles Études*, II, ch. I, § 13, Vol. I, p. 394.

1484-1485. Fuite du Portugal.

A la fin de l'année 1484 (F. Colomb), ou au commencement de la suivante (Las Casas), Colomb, froissé par le procédé du roi, quitte le Portugal pour aller offrir ses services aux Rois Catholiques. Il part secrètement avec son fils Diego, encore enfant; sa femme était morte alors.

F. Colomb. Las Casas. *Nouvelles Études*, II, §§ 15 et 16, Vol. I, pp. 404 et sq.

1485. Arrivée à Palos.

Au commencement de l'année 1485 il arrive par mer à Palos avec l'intention de conduire son fils chez sa belle-sœur, à Huelva.

F. Colomb. Las Casas. *Nouvelles Études*, ch. I, § I, Vol. I, p. 488.

1485. A la Rabida.

De Palos, Colomb se rend à pied à la Rabida où il voit les Pères Perez et Marchena dont il obtient des informations et des encouragements.

F. Colomb, Las Casas, Gomara, Garcia Fernandez, Velez Allid. *Nouvelles Études*, III, ch. I, §§ 2, 3 et 4, Vol. I, pp. 493 et sq.

1485. Il laisse son fils à la Rabida.

F. Colomb, Las Casas. *Nouvelles Études*, III, § 5, Vol. I, p. 521.

1485. A Séville et chez Médina-Celi.

De la Rabida il passe à Séville et voit les deux ducs de Médina-

Sidonia et de Médina-Celi. Il séjourne quelque temps chez ce dernier.

F. Colomb, Las Casas, Lettre du duc de Médina-Celi. *Nouvelles Études*, III, ch. II, sources, n° 5, §§ 1-4, Vol. I, pp. 530 et sq.

1486 (20 janvier). A Cordoue.

Il se rend à Cordoue pour se mettre à la disposition des Rois Catholiques.

Colomb, Journal de bord ; F. Colomb, Las Casas. *Nouvelles Études*, III, ch. III, § 1, Vol. I, p. 552.

1486 (janvier-avril). Premières démarches.

Il est accueilli favorablement par Quintanilla, par Talavera et par le Grand Cardinal.

Oviedo, Gomara, Garibay, Las Casas. *Nouvelles Études*, III, ch. III, § 2, Vol. I, p. 556.

1486 (avril ou mai). Il obtient une audience des souverains.

Les Rois Catholiques le reçoivent et écoutent ses propositions qui sont renvoyées à une commission organisée par Talavera. Aucun document n'établit leur caractère.

Las Casas, Bernaldez, Gomara. *Nouvelles Études*, III, ch. III, §§ 4-9. Vol. I, p. 565 et sq.

1486 (novembre). A Salamanque.

Il suit les Rois Catholiques et la commission royale à Salamanque. L'université reste étrangère à ses propositions.

Nouvelles Études, III, ch. III, §§ 5-9, Vol. I, pp. 569 et sq.

1486. Il comparaît devant une commission royale.

Colomb explique son projet qui avait pour objet, d'après la tradition colombienne, le passage aux Indes par l'ouest.

F. Colomb, Las Casas. *Nouvelles Études*, III, ch. III, §§ 6 et 8, Vol. I, pp. 574 et suiv.

1486-1487. Au couvent de San Esteban.

Il y aurait eu des conférences en sa faveur à ce couvent sous le patronage de Diego de Deza.

Remesal, Arellano. *Nouvelles Études,* III, ch. III, § 10, Vol. I, p. 588.

1487. Retour à Cordoue. Gratifications reçues.

Les 5 mai, 3 juillet, 27 août et 15 octobre, il reçoit à Cordoue diverses sommes de la couronne à titre de gratifications, ou pour services rendus.

Navarrete, Vol. II, n° 11. *Nouvelles Études*, III, ch. IV, § I, Vol. I, p. 607.

1487 (nov. ou déc.). Beatriz Enriquez.

Il noue des relations intimes avec une femme de Cordoue nommée Beatriz Enriquez de Arana, qui n'était ni noble ni fortunée, et qui ne fut pas sa femme.

Testaments de Colomb et de Diego ; Documents découverts par M. Arellano; Las Casas. *Nouvelles Études*, III, ch. IV, §§ 2-7, Vol. I, pp. 611-637.

1488 (janv.). Correspondance avec João II.

Vers cette époque Colomb écrit au roi de Portugal pour se mettre de nouveau à son service. Cette lettre est perdue. Son objet et sa date sont inférés de la réponse du roi.

La lettre de João II. *Nouvelles Études,* III, ch. V, Vol. I, pp. 647-679.

1488 (20 mars). Réponse du roi João.

Le roi de Portugal écrit à Colomb une lettre amicale lui disant qu'il serait le bienvenu en Portugal et lui promettant toute immunité.

La lettre du roi et les documents cités. *Nouvelles Études*, III, ch. V, Vol. I, pp. 649 et 677.

1488 (avril, mai, juin). Voyage possible à Lisbonne.

—

Colomb aurait profité du sauf-conduit reçu du roi et aurait fait, selon quelques auteurs, un court voyage à Lisbonne à l'époque indiquée.

La note 23 à l'*Imago Mundi*. *Nouvelles Études*, III, ch. V, §§ 3-6, Vol. I, pp. 653-659.

1488 (16 juillet). Gratification royale donnée à Colomb.

—

Par ordre des souverains on remet à Colomb 3.000 maravédis, sans indication d'objet et de lieu.

Navarrete, Vol. II, n° 2. *Nouvelles Études*, ch. IV, Vol. I, p. 610.

1488 (15 août). Naissance de Fernand Colomb.

—

Il naquit à Cordoue et était fils naturel de Colomb et de Beatriz Enriquez.

Sa pierre tombale, la déclaration de Marco Felipe, et les auteurs cités. *Nouvelles Études*, III, ch. IV, §§ 3, 4 et 8, Vol. I, pp. 616-624, 638-648.

1489 (12 mai). Présence de Colomb à Baza.

—

Les Rois Catholiques lui envoient l'ordre de se rendre à la cour, qui devait être alors à Baza dont ils faisaient le siège. La légende lui attribue un rôle militaire à cette occasion. C'est à Baza qu'il paraît avoir formé le dessein de conquérir le tombeau du Christ avec les produits de ses découvertes.

Cédule du 12 mai 1489. Colomb, lettre au pape et Livre des prophéties. *Nouvelles Études*, III, ch. VI, Vol. I, pp. 679-686.

1490. Période de gêne.

—

C'est après la prise de Baza qu'on peut placer la période de privations que souffrit Colomb, pendant laquelle il aurait vendu des livres et fait des cartes pour vivre.

Oviedo, Geraldini, Bernaldez, Las Casas. *Nouvelles Études*, III, ch. VI, §§ 3-6, Vol. I, pp. 686-699.

1490. Rejet de ses propositions.

Après cinq années de sollicitations. Colomb voit ses propositions rejetées par la commission royale, et les Rois Catholiques le congédient. On sait ce qu'il demandait, on n'est pas aussi bien renseigné sur ce qu'il proposait de faire.

F. Colomb, Las Casas. Déposition de Maldonado, *Nouvelles Études*, III, ch. VII, Vol. I, pp. 701 et sq.

1490-1491. Départ de Colomb.

Avec l'intention d'offrir ses services à la France il quitte la Cour et se rend d'abord chez le duc de Médina-Celi où il reste quelque temps.

F. Colomb, Las Casas, Médina-Celi. *Nouvelles Études*, IV, ch. I, § I, Vol. II, p. 9.

1491. Retour et séjour à la Rabida.

Décidé à passer en France, il retourne à la Rabida pour y prendre son fils qu'il y avait laissé. Dénué de tout, il loge à ce monastère où on lui conseille de ne pas renoncer à traiter avec la Castille, et où on le met en rapports avec les gens de mer des localités voisines. Perez et Marchena lui prêtent leur concours.

Las Casas, Oviedo, dépositions de Garcia Fernandez, de Velez Allid, de Pedro Arias et autres. *Nouvelles Études*, IV, ch. I, §§ 2, 3, 4, Vol. II, pp. 12 et sq.

1491. Renseignements donnés par Pero Vasquez.

Pero Vasquez de La Frontera, qui avait navigué pour le prince Henrique de Portugal, lui donne des indications utiles sur l'existence d'îles nouvelles au delà de la mer de Sargasses.

Dépositions de Velez Allid, de Gallego et de Valiente. *Nouvelles Études*, IV, chap. I, § 5. Notes 27 à 33, Vol. II, pp. 21-24.

1491. Premiers rapports avec Pinzon.

Colomb recherche Alonso Martin Pinzon, qui était à Rome ; il attend son retour, confère avec lui sur les renseignements qu'il

possédait et obtient son concours à des conditions qui sont mal connues. Plusieurs témoins disent qu'ils devaient tout partager.

Las Casas ; dépositions de Pedro Arias, de Francisco Medel, de Alonso Gallego, de Colmenero, de Rodrigo Prieto, du fils de Pinzon et autres. *Nouvelles Études*, IV, ch. I, §§ 6-8, Vol. II, pp. 25.

1491. Pinzon parle à Colomb de Cypangu.

—

Pinzon, qui avait rapporté de Rome des indications sur Cypangu auxquels il attachait beaucoup d'importance, voulait aller à la découverte de cette île. Il en parlait à tout le monde.

Dépositions de Arias Perez Pinzon, de Colmenero, de Martin Martinez, de Manuel Valdovinos, etc. (*Nouvelles Etudes*, IV, Vol. II, pp. 29-34). De Fernan Yanes de Montilla, *ibid.*, p. 192.

1491. Intervention de Juan Perez.

—

Après les entretiens de Colomb avec Pinzon, Vasquez et autres gens de mer, on décide que le P. Juan Perez ferait une démarche pour obtenir son rappel. Perez écrit à la reine ; Pinzon en aurait fait autant.

Las Cazas. Dépositions de Garcia Fernandez, de Cabezudo, de Pedro Arias, etc. *Nouvelles Études*, III, ch. II, § 1, Vol. II, p. 47-51.

1491. Juan Perez à Santa-Fé.

—

Le P. Juan appelé par la reine se rend auprès d'elle et obtient sans difficulté le rappel de Colomb. On suppose qu'il donna l'assurance que le projet de celui-ci avait l'approbation et le concours de marins compétents et dévoués à la couronne.

Las Casas et dépositions de Garcia Fernandez. *Nouvelles Études*, IV, ch. I, § 3, p. 15; ch. II, § 1, p. 47.

1491 (oct. nov.). Retour de Colomb à la cour.

—

Revenu à Santa-Fé, Colomb y retrouve Perez. Selon Garcia Fernandez la reine lui aurait envoyé 20.000 maravédis ; plusieurs témoins déposent au contraire que c'est Pinzon qui fit les frais de son voyage et donnent à ce sujet des détails précis.

Dépositions de Garcia Fernandez, de Velez Allid, de Martin Martinez, du

fils de Pinzon et autres ; Geraldini. *Nouvelles Études*, IV, ch. II, § 11 et notes 67, 68, Vol. II, pp. 52-55.

1491-1492. Conférences de Santa-Fé.

Les propositions de Colomb sont renvoyées à une autre commission qui les examine à Santa-Fé.

Geraldini, Las Casas. *Nouvelles Études*, IV, ch. II, § 3, Vol. II, pp. 56-59.

1491. Les conditions de Colomb.

Il estime à deux millions de maravédis les frais de son entreprise et demande la noblesse, la charge d'amiral, la vice-royauté des terres qu'il découvrirait et autres avantages. On n'a que des données incertaines sur ce que proposait Colomb.

Fernand Colomb. Las Casas. *Nouvelles Études*, IV, ch. II, § 4, Vol. II, p. 59-64.

1492 (2 janv.). Capitulation de la ville de Grenade.

Colomb assiste à l'entrée triomphale des Rois Catholiques dans Grenade.

Lettre prologue au Journal de bord. Las Casas. *Nouvelles Études*, IV, ch. II, § 6, Vol. II, p. 70.

1492 (janv.). Rejet des propositions de Colomb.

La commission de Santa-Fé regarde les propositions de Colomb comme chimériques et les rejette.

Las Casas, Fernand Colomb. *Nouvelles Études*, IV, chap. II, § 5, Vol. II, pp. 64-68.

1492 (janv.). Départ de Colomb de Grenade.

Pour la seconde fois les Rois Catholiques congédient Colomb et il s'éloigne de Grenade avec l'intention de passer en France.

Las Casas, F. Colomb. *Nouvelles Études*, IV, ch. II, § 6, et note 105, Vol. II, pp. 68-70.

1492. Intervention de Santangel.

—

Un haut fonctionnaire, Luis de Santangel, représente à la Reine que les risques de l'entreprise proposée n'étaient pas grands, tandis que ses avantages pouvaient être considérables. Son discours, dont nous possédons le texte, ne fait aucune allusion à la route des Indes. Cette démarche, appuyée par d'autres probablement, fait décider le rappel de Colomb.

Las Casas, F. Colomb, Geraldini. *Nouvelles Études*, IV, ch. II, §§ 7 et 8, Vol. II, pp. 71-88.

1492 (janvier). Rappel de Colomb.

—

On rappelle Colomb qui avait déjà quitté Grenade et il est fait droit à toutes ses demandes.

F. Colomb, Las Casas. *Nouvelles Études*, IV, ch. II, § 9; chap. III, § 1, Vol. II, pp. 90-95.

1492 (17 avril). Capitulations de Santa-Fé.

—

Juan Perez, pour Colomb, et le secrétaire d'État, Coloma, pour les souverains, en rédigent les termes, dont les Rois Catholiques approuvent chaque clause séparément. Elles ont pour objet la découverte et la prise de possession de certaines îles de l'Océan, connues de Colomb. Il n'y est pas question des Indes.

Texte de l'acte. *Memorial de agravios, Declaracion de lo que pertenece al almirante*, F. Colomb, Las Casas, Oviedo. *Nouvelles Études*, IV, chap. III, § I, Vol. II, p. 95-103.

1492 (30 avril). Capitulations de Grenade.

—

Des lettres patentes renouvellent, confirment et étendent les privilèges de l'acte du 17; les titres et charges de Colomb deviennent héréditaires, mais ne lui seront acquis qu'après sa découverte. Ici encore aucune question des Indes, non plus que dans la confirmation de cet acte du 23 avril 1497.

Le texte de l'acte, Las Casas. *Nouvelles Études*, IV, ch. III, § 2, Vol. II, pp. 103-110.

1492. Les frais de l'expédition.

Ils s'élèvent à deux millions de maravédis fournis moitié par Santangel pour la couronne, moitié par Colomb et ses amis.

Colomb, Las Casas, Le livre de comptes. *Nouvelles Études,* IV, ch. IV, §§ 3-7, Vol. II, pp. 110-126.

1492 (30 avril). Ordonnances royales pour l'exécution des capitulations.

Les Rois Catholiques ordonnent aux autorités de Palos de fournir à Colomb dans les dix jours deux caravelles pour aller dans certains lieux de la mer Océane qui ne sont pas indiqués. On doit lui obéir en tout et le suivre où il voudra aller; mais il lui est interdit de se rendre aux possessions portugaises de l'Afrique. Plusieurs autres ordonnances sont rendues dans le même but.

Textes de ces ordonnances. Las Casas. *Nouvelles Études,* IV, ch. IV, § I, Vol. II, pp. 135-141.

1492 (12 mai). Colomb part pour Palos.

Muni des ordonnances et pièces qui lui donnaient l'autorité nécessaire, Colomb part de Grenade pour Palos, où son expédition devait être organisée, et où Pinzon, pendant son absence, la préparait. Il loge encore à la Rabida.

Lettre prologue au Journal de bord ; F. Colomb, Las Casas, Oviedo ; Dépositions de Alonso Gallego et de Pedro Medel. *Nouvelles Études,* IV, ch. IV, § 3, Vol. II, pp. 143.

1492 (23 mai). Promulgation de l'ordonnance du 30 avril.

Colomb fait proclamer cette ordonnance dans l'église de Saint-George à Palos. Elle reste inefficace. Le projet d'expédition ne trouve aucune sympathie. Les Pinzons jusqu'alors zélés semblent s'abstenir.

Nouvelles Études, IV, ch. IV, § III, Vol. II, pp. 143-145.

1492 (mai-juin). Impuissance de Colomb.

Il n'inspire pas confiance aux gens de mer; la plupart croient qu'il ne reste plus d'îles à découvrir à l'ouest.

Dépositions de Fernand Yanez de Montilla, de Francisco Medel, de Velez Allid, de Cabezudo, de Bartolome Colin, de Juan Rodriguez Mafra, etc. *Nouvelles Études*, IV, ch. IV, § 3, Vol. II, p. 146.

1492 (20 juin). Ordre de saisir les choses nécessaires à l'expédition.

Le mauvais vouloir des gens de mer de Palos et de Moguer continuant à entraver les efforts de Colomb, un ordre des souverains l'autorise à recourir à la force. On obtient les navires ; mais pas d'équipage; personne ne veut prendre part à l'expédition.

L'ordonnance du 30 juin. Dépositions diverses. *Nouvelles Études*, IV, ch. IV, § 3, Vol. II, p. 145.

1492 (juillet). Intervention de Pinzon.

Colomb, qui semble avoir voulu écarter Pinzon à son retour à Palos, croyant peut-être pouvoir agir seul, est obligé d'avoir recours de nouveau à lui ; il obtient son concours et toutes les difficultés sont aplanies. Nombreux témoignages qui montrent que sans lui l'expédition n'aurait pu avoir lieu.

Dépositions de : Rodrigo Mafra, Diego R. Colmenero, Rodrigo Prieto, Velez Allid, Pedro Arias, Pedro Medel, etc. Las Casas. *Nouvelles Études*, IV, ch. IV, § 4, Vol. II, pp. 148 et 152.

1492. L'expédition s'organise.

Elle se composait de trois navires : la *Santa Maria*, la *Pinta* et la *Nina*, qui emportaient, avec un personnel de 120 hommes, dont 90 pour les équipages, des marchandises d'échange, des approvisionnements pour un temps qui n'est pas désigné, et un peu d'artillerie.

Journal de bord, la liste de Colomb. Dépositions diverses. *Nouvelles Études*, IV, ch. IV, §§ 5 et 6, Vol. II, pp. 153-170.

1492 (3 août). L'expédition met à la voile et se rend aux Canaries.

—

Elle part de Palos pour les Canaries d'où elle devait prendre sa route. Si elle a les Indes Orientales pour destination personne ne s'en doute ; tous ceux qui en faisaient partie croient aller à la découverte des îles nommées depuis les *Indes*.

Journal de bord. Les dépositions, Las Casas. *Nouvelles Études*, IV, § 7, Vol. II, p. 170 et 171.

1492 (6 septembre). Départ de Gomera.

—

Retardée quelque temps aux Canaries, la flottille part de la Gomera et se dirige droit vers l'ouest en suivant le 28e parallèle. Elle semble n'avoir d'autre routier qu'une carte attribuée à Toscanelli par Las Casas, qui dit qu'elle indiquait des terres que Colomb était absolument certain de trouver.

Journal de bord, F. Colomb, Las Casas. *Nouvelles Études*, I, note 157, Vol. I, p. 122; IV, ch. V, § I, Vol. II, p. 173.

1492. Déclaration de Colomb qu'on trouvera la terre à 750 lieues au plus.

—

Au moment du départ Colomb donne pour instructions écrites à ses capitaines et pilotes de ne pas naviguer la nuit après avoir fait 700 lieues, si la terre n'était pas encore en vue. Il déclare qu'il trouvera cette terre à 750 lieues ou environ.

F. Colomb, Las Casas, *Nouvelles Études*, IV, ch. V, § I, Vol. II, pp. 173, 174.

1492 (9 septembre). On perd la terre de vue.

—

A ce moment les gens de l'équipage expriment des craintes sur la longueur de la route ; Colomb les rassure en leur promettant des terres et des richesses. Dès ce moment, il n'accuse plus le véritable nombre de lieues parcourues.

F. Colomb, ch. XVII; Le Journal de bord ne mentionne pas ces promesses de Colomb.

1492 (17-19 septembre). Recherche de certaines îles.

Dès le 17 on se croit près de quelques îles et Colomb dit qu'il espère bientôt les trouver. Le 18 Pinzon exprime le même espoir. Le 19 Colomb dit, d'après Las Casas, qu'il ne veut pas s'attarder à chercher ces îles parce qu'il veut aller aux Indes. C'est la première mention de cette expression dans les documents ; mais il faut noter que c'est Las Casas qui l'emploie et que, de son temps, ce qu'on appelait les Indes c'étaient les Antilles, c'est-à-dire les îles mêmes que l'expédition cherchait. Il peut donc y avoir un doute sur le sens donné ici à ce terme.

Journal de bord ; Las Casas. *Nouvelles Études*, IV, ch. V, § 2, Vol. II, p. 175.

1492 (20-21 septembre). Découragement de l'équipage qui veut revenir en arrière.

Les gens de l'équipage qui, depuis plusieurs jours, s'alarmaient de la persistance des vents d'est par lesquels on était poussé en avant accusent Colomb de les avoir trompés et parlent de revenir en arrière. Des menaces de mort sont proférées.

F. Colomb, Las Casas; le Journal de bord ne mentionne ni l'intention de revenir en arrière ni les menaces faites à Colomb. *Nouvelles Études*, IV, ch. V, § 4, Vol. II, p. 180 et sq.

1492 (20 septembre). On se croit encore près de terre.

La grande quantité de sargasses que la flottille rencontre fait croire à Colomb qu'on est sur le point de trouver la terre. C'est son fils et Las Casas qui le disent ; le Journal de bord garde le silence sur ce fait. Nous savons que Vasquez avait avisé Colomb et Pinzon qu'on trouverait des îles au delà de la mer des Sargasses.

F. Colomb, Las Casas.

1492 (22 et 23 septembre). Promesse de Colomb de trouver bientôt terre.

Colomb constate à ces deux dates que les murmures de ses gens continuent et qu'ils avaient quelque mauvaise intention. Il

s'efforce de les contenir en leur parlant des châtiments qui les atteindraient s'ils faisaient échouer l'entreprise et en leur promettant de trouver bientôt terre.

Journal de bord. F. Colomb. Las Casas. *Nouvelles Études*, IV, § 4, Vol. II, p. 180 et sq.

1492 (24 septembre). Symptômes de révolte.

L'équipage se montre de plus en plus indiscipliné. On craint de manquer de vivres et on complote de jeter Colomb à l'eau.

F. Colomb, Las Casas, Journal de bord. Dépositions diverses.

1492 (25 septembre). On continue la recherche de certaines îles.

A cette date on croit être arrivé à l'emplacement de certaines îles indiquées par une carte que possédait Colomb. Trois jours auparavant il avait passé cette carte à Pinzon et maintenant l'un et l'autre s'étonnaient de ne pas voir ces îles. A la fin de la journée Pinzon croit enfin les apercevoir et les équipages des trois navires chantent le *Gloria in excelsis Deo*. Le 26 on reconnaît que c'était une illusion.

Journal de bord. F. Colomb, Las Casas. *Nouvelles Études*, IV, ch. V, Vol. II, p. 176.

1492. (30 septembre) Observation sur la variation de la boussole.

Journal de bord.

1492 (1er octobre). On est à 707 lieues des Canaries.

Journal de bord.

1492 (3 octobre). Colomb renonce à la découverte des îles cherchées le 25 septembre.

Colomb renonce à rechercher les îles qu'on croyait avoir vues le 25 septembre. Il croit qu'on les a dépassées, parce qu'il a des données certaines sur leur existence, mais son but étant les Indes il ne peut revenir en arrière pour les trouver. Comme c'est

par l'intermédiaire de Las Casas qu'il parle, on peut se demander s'il est ici question des Indes Orientales, ou de celles désignées du temps de Las Casas par ce nom d'Indes, lesquelles, d'après le même Las Casas, étaient également indiquées sur la carte consultée le 25. Cette décision augmente le mécontentement de l'équipage.

Journal de bord, Las Casas.

1492 (4 et 5 octobre). La distance fixée par Colomb ayant été dépassée l'équipage veut renoncer à l'entreprise.

—

Le 3 octobre à la nuit on avait fait près de 800 lieues, le 4 et le 5 on en fit encore une centaine. On avait ainsi dépassé de plus de 200 lieues la distance à laquelle la terre devait être trouvée. L'équipage, qu'on avait eu grand'peine à contenir jusque-là, se mutine et veut obliger Colomb à retourner en Espagne.

Déposition de Garcia Vallejo, de Francisco Morales, de Juan Roldan et autres. F. Colomb et Las Casas ne sont pas aussi explicites sur ce point. *Nouvelles Études*, IV, ch. V, Vol. II, pp. 180 et sq., notes 348 à 364.

L'intervention de Pinzon rétablit l'ordre.

—

Colomb confère à ce sujet avec Pinzon, qui conseille une attitude énergique et qui déclare qu'en tous cas il continuera seul la recherche. Cette attitude a raison des mutins et on poursuit la navigation.

Dépositions de Hernan Mateos, de Colmenero, de Gonzalo Martin, de Garcia Vallejo et autres. Rien à ce sujet dans le Journal de bord non plus que dans F. Colomb et Las Casas. *Nouvelles Études, loc. cit.*, notes 364 à 369, Vol. II, pp. 186-188.

1492 (6 octobre). Pinzon suggère un changement de route pour aller à Cypangu.

—

Au milieu de cette effervescence Pinzon conseille de prendre une direction plus au sud qui devait selon lui conduire à une île qu'il croyait être Cypangu. Colomb refuse.

Journal de bord, Las Casas. Dépositions de G. Vallejo et de Garcia Fernandez, témoins oculaires. *Nouvelles Études, loc. cit.*, Vol. II, pp. 188 et sq., notes 377, 383, 384.

1492 (7 octobre). Colomb prend la route indiquée par Pinzon.

Colomb se ravise et suit le conseil donné par Pinzon, mais sans nommer celui-ci. Son fils assure qu'il connaissait l'île visée par son lieutenant, que c'était celle, alors appelée Cypangu, qu'il comptait trouver à 750 lieues, et à laquelle il donna le nom d'Española.

Journal de bord, F. Colomb, Las Casas. *Nouvelles Études*, IV, ch. V. §§ 6 et 7, Vol. II, pp. 191-195, notes 382, 385, 386, 387.

1492 (10 octobre). Déclaration de Colomb qu'il entend aller quand même aux Indes.

Les matelots s'effrayent de nouveau et veulent qu'on n'aille pas plus loin. Colomb les rassure, fait appel à leurs intérêts et déclare qu'étant venu pour se rendre aux Indes, il entend y aller quand même. Ici encore on se demande si dans le Journal de bord, résumé par Las Casas de longues années après la découverte, cette expression de *las Indias* doit s'entendre des Indes Orientales, ou des îles que Colomb cherchait, auxquelles il donna ce nom après leur découverte.

Journal de bord, Las Casas.

1492 (12 octobre, 2 heures du matin). Première vue de la terre.

Rodrigo de Triana, matelot ou pilote de la *Pinta*, qui était en avant, aperçoit le premier la terre.

Journal de bord, F. Colomb, Las Casas.

1492 (12 oct. au jour). Découverte de Guanahani.

Colomb aborde, avec les deux Pinzon, à l'île aperçue la nuit et que les indigènes appelaient Guanahani. Il en prend possession et lui donne le nom de San Salvador. Il y a quelque incertitude sur la véritable situation de cette île.

Journal de bord, F. Colomb, Las Casas.

1492 (13-20 oct.). Recherche de Cypangu.

Colomb, qui croyait faire route vers Cypangu, ne reconnaît sans doute pas cette île merveilleuse dans la pauvre Guanahani et dès le lendemain de sa découverte il annonce qu'il va la chercher. Il part le 14 et navigue pendant plusieurs jours dans l'archipel sans trouver aucune île pouvant être celle-là.

Journal de bord, F. Colomb, Las Casas.

1492 (21-24 oct.). Il prend d'abord Cuba pour Cypangu.

Le 21 octobre, il suppose que Cuba, dont les naturels lui ont parlé, doit être l'île fameuse, et se dispose à y aller. Mais il est convaincu que le continent asiatique ne peut être bien éloigné et se propose de se rendre à Quinsay pour remettre au Grand Khan ses lettres de créance. Le 24 il dit, que, d'après les sphères et mappemondes qu'il a vues, Cuba doit être Cypangu.

Journal de bord, Las Casas.

1492 (26-30 oct.). Il aborde à Cuba.

Le 26 il se met en route pour Cuba qu'il croit toujours être Cypangu. Le 28 il y aborde et persiste dans son opinion. Le 30 il relève la position de l'île, trouve qu'elle est au 42e degré de latitude nord et croit que le Grand Khan et sa ville de Cathay ne peuvent être très éloignés.

Journal de bord, Las Casas.

1492 (1 et 2 nov.). Cuba prise pour une projection de l'Asie.

Après avoir exploré une partie de la côte de Cuba, Colomb n'y reconnaît plus Cypangu et croit que c'est une partie du continent. Le 2 novembre il trouve encore qu'elle est à 42 degrés au nord de l'équateur et à 1.142 lieues de l'île de Fer. Il envoie deux hommes à terre pour remettre des lettres et des présents au roi du pays de la part des Rois Catholiques.

Journal de bord.

1492 (3-20 nov.). Reprise de la recherche de Cypangu.

—

Colomb continue sa navigation parmi les îles de la région sans reconnaître sa Cypangu.

1492 (22 nov.). Séparation d'avec Pinzon.

—

Intentionnellement, ou sans le vouloir, Pinzon s'écarte de l'amiral ; il va en avant du côté de l'est et aborde à Haïti avant Colomb.

Journal de bord.

1492 (5 décembre). Découverte d'Haïti dans laquelle Colomb reconnaît la Cypangu de Pinzon et il lui donne le nom d'Española.

—

Le 5, Colomb découvre Haïti que les indigènes appelaient, croit-il, Bohio. Le 6, il entre dans le port Saint-Nicolas. Le 9 il donne à l'île le nom d'Española ; le 13 il trouve qu'elle est au 34e degré de latitude nord. Le Journal de bord ne dit pas qu'il y reconnut Cypangu ; mais son fils, son frère et Las Casas le disent ; lui-même le dit ailleurs.

Journal de bord, testament de 1498, carte de B. Colomb, F. Colomb (ch. XX), Las Casas, Liv. I, ch. XXXIX, *Nouvelles Études*, IV, ch. V, § VI, Vol. II, pp. 191-196 ; 283-286.

1492 (26 déc.). Construction du fortin de la Navidad.

—

Décidé à rentrer en Castille, Colomb construit un fortin à un endroit qu'il nomme la Nativité et y laisse 37 hommes.

Journal de bord. *Nouvelles Études*, Vol. II, p. 164.

1492 (28 déc.). Perte de la « Santa Maria ».

—

Ce navire échoue et s'ouvre sur un banc de l'île Haïti et Colomb passe avec tout son monde à bord de la *Nina*.

Journal de bord.

1493 (4 janvier). Départ pour la Castille.

Colomb part avec la conviction que son île Española était Cypangu et il conserve cette opinion jusqu'à sa mort. Le 6, Pinzon rejoint l'amiral avec la *Pinta* et s'excuse de s'être séparé de lui involontairement.

Journal de bord. Acte constituant son majorat.

1493 (15 février). Aux Açores où il écrit sa première relation.

Pris par la tempête dans le voisinage des Açores, il rédige, le 14 février, deux relations de son voyage dont l'une est jetée à la mer dans une barrique bien close. La *Pinta* disparaît en avant. Le 15 il constate qu'il est près de l'une des Açores ; ce même jour, ou trois jours après, le 18, il écrit une autre relation, ou date de l'un de ces deux jours celle des deux précédentes qui lui reste. Le 18 il aborde à l'île près de laquelle il se trouvait, qui était celle de Sainte-Marie, et fait savoir qu'il a découvert les Indes. Il quitte cette île le 20, y revient le 21 et remet à la voile le 24.

Journal de bord. *Nouvelles Études*, V, ch. I, § 7, Vol. II, pp. 266-270.

1493 (4 mars). A Lisbonne où il écrit sa seconde relation.

Battu par la tempête Colomb est obligé de se réfugier dans le port de Lisbonne où il ajoute un P. S. à sa lettre du 15-18 février et en écrit une autre aux Rois Catholiques. Toutes deux sont expédiées de Lisbonne à l'*Escribano de racion* sous le même pli.

Journal de bord, lettre à Santangel. *Nouvelles Études*, V, ch. I, §§ 6 et 7.

1493 (9 mars). Çolomb est reçu par le roi de Portugal.

Invité par le roi João à venir le trouver, il est reçu par lui avec distinction. Les chroniqueurs portugais qui racontent cette entrevue disent que Colomb revenait de la découverte d'Antilia et de Cypangu.

Journal de bord, Ruy de Pina, Resende, Barros. *Nouvelles Études*, II, ch. I, Vol. I, pp. 368-376.

1493 (15 mars). Retour à Palos. Il écrit aussitôt aux souverains.

—

Le 13 Colomb part de Lisbonne, le 14 il est à la hauteur du cap Saint-Vincent, le 15 il franchit la barre de Salter et atterrit à Palos. Le même jour il dépêche un courrier aux Rois Catholiques qui étaient à Barcelone. Peu après il part pour Séville.

Journal de bord. F. Colomb, Herrera. *Nouvelles Études,* Vol. II, p. 267.

1493 (19 mars). Lettre du duc de Médina-Celi au Grand Cardinal lui annonçant le retour de Colomb.

—

Le duc écrit que Colomb, qui était parti pour aller chercher les Indes, a réussi dans son entreprise. Rien ne montre que par les Indes, il entendait parler de celles d'Asie.

La lettre du duc. *Nouvelles Études,* III, ch. II, Vol. I, p. 539.

1493 (30 mars). Les Rois Catholiques écrivent de Barcelone à Colomb. Première mention des Indes.

—

Les Rois Catholiques accusent réception à Colomb de ses lettres — au pluriel — et l'invitent à venir les trouver à Barcelone. Ils lui parlent de ses découvertes comme ayant eu lieu aux Indes, *en las Indias.* C'est le premier document officiel où figure cette expression.

Navarrete, Vol. II, Doc. XV. *Nouvelles Études,* V, Vol. II, p. 268-273.

1493 (31 mars). Colomb arrive à Séville où il reçoit la lettre des Rois Catholiques.

—

Bernaldez, Las Casas.

1493 (9 avril). Lettre de Januarius en mentionnant une reçue de Colomb.

—

Januarius écrit de Barcelone qu'il a vu une lettre de Colomb envoyée de Lisbonne aux Rois Catholiques où il est dit que c'est pour aller aux Indes Orientales qu'il était parti et qu'il en revient.

Nouvelles Études, V, ch. V, § 8, Vol. II, pp. 270-271.

1493 (avril). **Publication de la lettre de Colomb à l'Escribano de racion.**

—

C'est le texte espagnol fac-similé par Maisonneuve et Quaritch.

Nouvelles Études, V, Sources n° 1, Vol. II, pp. 238-241.

1493 (29 avril). **La lettre à Sanchez avec un titre annonçant que Colomb est allé jusqu'au Gange.**

—

A cette date un Catalan, L. Cosco, traduit en latin la lettre à Santangel, qui est aussitôt publiée à Rome comme ayant été adressée à Gabriel Sanchez.

La lettre même. *Nouvelles Études*, V, sources n°s 2 et 3. Vol. II, pp. 241-246.

1493 (20 mai). **« Dans les parages des Indes ».**

—

Cédule accordant à Colomb des armes où ses découvertes ne sont plus mentionnées comme étant aux Indes, mais dans le voisinage des Indes, et où il n'est pas question de la route y conduisant.

Nouvelles Études, V, Vol. II, p. 275.

1493 (3 et 4 mai). **Bulles papales relatives aux premières découvertes de Colomb.**

—

Le souverain pontife sanctionne par des bulles les droits des Rois Catholiques sur les îles et terres découvertes par Colomb qui est représenté comme ayant été envoyé pour découvrir des îles et terres éloignées situées dans des mers que nul n'avait encore naviguées. Aucune allusion à la route des Indes.

Nouvelles Études, V, ch. I, Vol. II, pp. 276-280.

II

LISTE DES COMPAGNONS DE COLOMB A SON PREMIER VOYAGE DONT LES NOMS NOUS SONT PARVENUS

Abréviations indiquant les sources d'information :

C. — Rôle partiel d'équipage, venant de Colomb même. *Nuevos autografos de Colon*, publication de la duchesse d'ALBE, pp. 7-10. 39 noms.

J. — Journal de bord de Colomb. 15 noms dont 9 ne sont mentionnés que là.

P. — Dépositions recueillies dans les procès dits de Colomb. *Pleitos de Colon.* Madrid, 2 Vol. 8°. 27 noms dont la plupart ne sont nommés que là.

T. — Dépositions relevées par D. Nicolas TENORIO aux archives des Indes à Séville, dans FERRÉ. *El Descubrimiento de America* ; Appendice, 15 noms.

Inf. — *Informacion de servicios de la familia de los Ninos hecha en Moguer*, 1532. Dépouillée par D. Nic. Tenorio, in FERRÉ, *op. cit.* Appendice.

Lib. — *Libros de cuenta y razon de la casa de la contratacion*, dépouillés par D. Nic. Tenorio, *op. cit.*

O. — Oviedo.

H. — Herrera.

L. C. — Las Casas.

La présente liste comprend 103 noms sur 120, si nous nous en tenons à cette indication d'Oviedo. Mais on ne saurait la considérer comme exempte d'erreurs. Sur ces 103 noms, extraits de documents contemporains de sources différentes, mais non également sûres, il y en a certainement un certain nombre qui font double emploi. Ainsi Andres de Yruenes, serviteur, est peut-être le même que Andres, de Huelva, serviteur également. Bermejo qui prétendait avoir aperçu la terre le premier pourrait être celui

que d'autres appellent Triana. Le Fernandez sans prénom du témoin Rojas est peut-être le même que celui de la liste de Colomb. Les documents mentionnent quatre Triana dont deux s'appellent Juan; il est fort possible qu'il y ait ici une confusion de personnes. D'autres noms sont peut-être donnés à tort. Des témoins appelés à déposer sur des faits qui avaient eu lieu vingt et trente ans auparavant ont pu se tromper dans la mention des personnes qu'ils nomment et nous avons la preuve que cela est arrivé à quelques-uns d'entre eux. Ainsi, Diego Delgado qui dit avec raison que La Cosa et Pedro Alonso Niño faisaient partie du premier voyage de Colomb, se trompe quand il dit que Hojeda en était aussi. Un autre, Pedro de Arroyal, met Cristobal Guerra au nombre des premiers compagnons de Colomb (*Pleitos*, Vol. I, p. 149), ce que nous savons être inexact. Les noms relevés par D. N. Tenorio dans des dépositions faites en 1535, quarante-trois ans après l'événement, ne doivent aussi être acceptés qu'avec réserve. Ces témoins ne parlent que par ouï-dire et l'un d'eux, Cerezo, ne mérite guère confiance, car il assure que Barthélemy Colomb accompagna son frère à son premier voyage, ce que nous savons être inexact. Pour toutes ces raisons, la liste donnée ici est sujette à des corrections qui peuvent la réduire de quelques noms.

C. — **Açoque** (Juan Martinez), de Denia, matelot.

P. — **Alonso** (Garcia), de Palos ; son témoignage, Santo Domingo, 5 sept. 1514. *Pleitos*, V. I, p. 384.

Lib. — **Alonso** (Maestro), de Moguer, médecin, mort à la Navidad.

C. — **Alonso** (Martin).

C. — **Alonso**, serviteur.

C. — **Alonzo**, de Palos, mousse ou domestique.

C. — **Alvaro**, neveu de Gil Perez ; matelot.

Lib. — **Andres**, de Huelva, serviteur ; mort à la Navidad.

C. — **Andres de Yruenes**, serviteur.

C. — **Arraes** (Pero), matelot.

C. P. — **Arraes** (Juan), fils de Pero. Témoignage de Juan Vinas, *Pleitos* Vol. I, p. 189.

C. Lib. J. — **Arana** (Diego de) Alguazil major de la flotte. Journal de Colomb, 17 déc., 25 déc. 1492, 2. jan. 1493. Las Casas, Liv. I, ch. 130, V. II, p. 221. Mort à la Navidad. *Libros de cuenta*.

C. — **Arias** (Juan). Portugais, serviteur.

T. — **Arcos** (Pedro de), Tém. de Alonzo Gallego, Séville, 1535.

P. — **Bermejo** (Juan Rodriguez), de Molinos. Tém. de Fr. Garcia Vallejo

Palos, 1er oct. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 220 ; et de Dieg. Fernandez Colmenero, *op. cit.*, p. 210.

P. — **Bermudez** (Diego), de Palos. Sa déposition. Palos, 15 fév. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 56.

T. — **Bermudez** (Juan), de Moguer. Dép. de Cristobal Cerezo, Séville, 15 déc. 1535. Le découvreur des Bermudes dit Tenorio.

T. — **Bermudez** (Pero), de Palos. Tém. de Juan Dominguez, Séville, 15 déc. 1535.

C. — **Bernal**, matelot.

C. — **Biues** (Bartolomé), de Moguer, matelot.

C. — **Calabres** (Anton), serviteur de Martin Alonso.

P. — **Colin** (Bartolomé), de Palos. Sa déposition, Palos, 15 fév. 1515. *Pleitos*, V. II, p. 50.

J. — **Diego** (Maestre), Journal de bord., 5 nov. 1492.

P. — **Delgado** (Diego). Son témoig. Santo Domingo, 16 juin 1512. *Pleitos*, V. I, p. 176.

T. — **Eguia** (Vicente), matelot. Tém. de Gonzalo Diaz, San Salvador (Cuba) 16 fév. 1514.

J. L. C. — **Escobedo** (Rodrigo), secrétaire (escribano) de la flottille. Journal de bord., 11 oct., 17 déc. 1492, 2 janv. 1493. Las Casas, V. I, p. 414. Mort à la Navidad.

T. — **Fernandez**, sans prénom. Tém. de Juan de Rojas, Santo Domingo, 5 sep. 1514.

C. — **Fernandez** (Garcia), de Illana, matelot.

Lib. — **Francisco**, de Huelva. Mort à la Navidad. *Libros de Cuenta.*

T. — **Gallego** (Francisco Garcia), de Palos. Tém. de Hernan Perez Camacho, Séville, 15 déc. 1535.

C. — **Gallego** (Rodrigo), serviteur.

P. — **Garcia** (Bartolomé), de Palos. Contremaître. Tém. de Gonzalo Diaz, San Salvador, 16 fév. 1515. *Pleitos*, V. II, p. 83.

C. T. — **Gil Perez**, matelot, de Huelva. Information de Séville, 15 déc. 1535. Dép. de Gonzales Martin.

J. — **Gutierez** (Pero). Repostero (tapissier) des Rois Catholiques. J. de b. 11 oct., 25 déc. 1492, 2 janv. 1493. Mort à la Navidad.

P. — **Hernandez** (Garcia), de Huelva. Dispensero de la flottille. Équipage de la *Pinta*. Son témoignage, Huelva, 25 sept. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 160. Ne pas le confondre avec Garcia Hernandez *fysico* qui déposa le 1er oct. 1515.

Lib. L. C. — **Jacome el rico**, Génois. Las Casas, V. II, p. 13. Mort à la Navidad. *Libros de Cuenta y razon.*

O. L. C. H. — **Juan** (Maestre), chirurgien. Oviedo, Liv. II, ch. VI, Vol. I, p. 26, Las Casas, Liv. I, ch. LXIII, Vol. I, p. 414. Herrera, Déc. I, Liv. I, ch. XX. Mort à la Navidad.

C. — **Juan**, matelot de Moguer.

C. — **Juan**, serviteur.

P. J. — **La Cosa** (Juan de). Témoignages de Juan Terron de Posada, Santo Domingo, 5 sept. 1514, *Pleitos*, Vol. I, p. 375, et de Diego Delgado, 16 juin 1512, Santo Domingo. *Pleitos*, Vol. I, p. 117. Cédule des R. C. du 12 fév. 1494, in Navarrete, *Bib. maritima*, Vol. II, p. 208. Colon ne le nomme pas mais il parle de lui deux fois comme maître de son navire : *el maestre de la Nao*. Jl. de b. 25 et 26 déc. 1493.

Lib. — **Lepe** (Pedro de). Mort à la Navidad. *Libros de Cuenta.*

Lib. — **Lequeitio** (Domingo). Biscayen. Mort à la Navidad. *Libros de Cuenta.*

Lib. — **Lequeitio** (Juan). Biscayen. Mort à la Navidad. *Libros de Cuenta.*

P. — **Ledesma** (Pedro de). Témoignage de Gonzalo Camacho, Santo Domingo, 16 juin 1512. *Pleitos*, Vol. I, p. 100. L'un des pilotes de Colomb à son 3e voyage. *Pleitos*, Vol. I, p. 260.

Lib. — **Lopez**, calfat. Mort à la Navidad. *Libros de Cuenta.*

Lib. — **Lorenzo** (Diego). Mort à la Navidad. *Libros de Cuenta.*

O. — **Mateos** (Hernan Perez), de Lepe. Compagnon de Colomb à ses trois premiers voyages. Donne des renseignements à Oviedo auquel il dit, entre autres choses, que Colomb ne débarqua pas à Guanahani (Liv. II, ch. VI, Vol. I, p. 25), ce que nous savons ne pas être exact. Las Casas l'accuse d'avoir induit Oviedo en erreur. (Liv. I, ch. XXXIX, Vol. I, p. 290.) Était pilote de Colomb à son second voyage.

P. — **Medel** (Alonso), de Palos. Dépos. de Diego Bermudez, Palos, 15 fév. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 55.

C. — **Medina** (Juan de), de Palos. Tailleur.

C. — **Mendez** (Francisco), de Huelva.

P. — **Monge** (Rodrigo), de Palos. Dép. de Diego Rodriguez, Huelva, 21 fév., 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 90.

T. P. — **Moguer** (Juan de). Dép. de Juan Binos, Saint-Domingue, 18 juillet 1512 ; de Juan Vinas. *Pleitos*, Vol. I, p. 189.

Lib. — **Morales** (Alonso), de Moguer. Mort à la Navidad. *Libros de Cuenta.*

T. Inf. — **Nino** (Alonso), de Moguer. Fils de Juan, maître de la *Nina*. *Informacion.*

P. — **Nino** (Alonso Perez). De Moguer. Dép. de Diego Bermudez, Palos,

15 fév. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 56, de Pedro de Arroyal. *Pleitos*, I, p. 149.

T. Inf. — **Nino** (Andres), de Moguer, neveu de Juan. *Informacion.*

T. Inf. — **Nino** (Bartholomé Perez), de Moguer. *Informacion.*

T. Inf. — **Nino** (Cristobal), de Moguer, neveu de Juan. *Informacion.*

P. — **Nino** (Francisco), de Moguer. Fils de Pero Alonso, neveu de Juan. Dép. de Diego Bermudez, Palos, 15 fév. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 56, de Gonzalez de Sevilla. *Pleitos* V. I, p. 430.

P. — **Nino** (Juan), de Moguer. Propriétaire et maître de la *Nina*. Dép. de Francisco Niño et de Francisco Morales, Porto-Rico, 14 sept. *Pleitos*, Vol. I, pages 399 et 419. *Informacion.*

J. P. — **Nino**. (Pero ou Pedro Alonso), de Moguer. Frère de Juan, pilote de la *Nina*. Journal de Colomb. 10 fév. 1493. Dép. de F. G. Vallejo, Palos, 1er oct. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 219.

T. — **Ortiz** (Juan), de Huelva. Dép. de Pedro Ortiz, Séville, 15 déc. 1535.

P. — **Pinzon** (Arias Martin), de Palos, fils de Martin Alonso. Dép. de Rodrigo Alvarez, Santo-Domingo, 5 sept. 1514. *Pleitos*, Vol. I, p. 370.

P. — **Pinzon** (Bartholomé Martin), de Palos, fils de Diego. Dép. de Rodrigo Alvarez, Santo-Domingo, 5 sept. 1514. *Pleitos*, Vol. I, p. 370.

P. — **Pinzon** (Diego Martin), el Viejo, de Palos. Dép. de Rodrigo Alvarez. *Pleitos*, Vol. I, p. 368.

P. — **Pinzon** (Francisco Martin), de Palos, frère de Martin Alonso. Maître de la *Pinta*. Dép. de Rod. Alvarez. *Pleitos*, Vol. I, p. 368

C. J. — **Pinzon** (Martin Alonso), de Palos, l'aîné des Pinzon, capitaine de la *Pinta*.

C. J. — **Pinzon** (Vincent Yanez), de Palos, frère de Martin Alonso, capitaine de la *Nina*.

C. — **Pena** (Juan Ruiz de la), Biscayen. Matelot.

P. — **Perez** (Gutierre). Témoignage de Gonzalo Martin. Duro. *Colon y Pinzon*, p. 257.

P. — **Perez** (Hernan), de Palos. Déposition de Diego Rodriguez, Huelva, 21 fév. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 90.

P. — **Perez** (Bartolomé). Pilote. Dép. de Fry Rodrigo, Santo-Domingo, 5 sept. 1514. *Pleitos*, Vol. I, 390.

C. — **Placa** (Juan de la), de Palos, matelot.

C. — **Quadrado** (Juan), serviteur.

T. — **Querido** (Alonso Gutierrez), de Palos. Déposition de Pero Ortiz, Séville, 15 décembre 1535.

C. P. — **Quintero** (Juan), de Palos, pilote. Déposition de Diego Rodriguez, Huelva, 21 fév. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 90.

C. — **Rama** (Sancho), de Palos.

J. — **Rascon** (Gomez), de Palos, l'un des propriétaires de la *Pinta*. Journal de bord, 6 août 1492.

C. — **Raynal** (Juan), de Huelva, matelot.

H. — **Rodrigo**, charpentier. Herrera, D. I, Liv. I, ch. XX.

T. — **Rodriguez** (Diego), de Palos. Dép. de Quintero, Séville, 31 déc. 1536.

C. J. P. — **Roldan** (Bartolomé), de Moguer. Rôle de Colomb et Journal de bord, 6 et 10 fév. 1493. Las Casas, ch. LXIX, Vol. I, p. 443. Sa déposition, Santo-Domingo, 16 juin 1512. *Pleitos*, Vol. I, p. 162.

P. — **Roldan** (Alonso Perez). Déposition de Fray Rodrigo, 15 sep. 1514. *Pleitos*, Vol. I, p. 390.

H. — **Ribero**, charpentier, mort à la Navidad. Herrera, D. I. Liv. I, chap. XX. Las Casas dit que Colomb laissa un charpentier à la Navidad, mais ne le nomme pas.

C. — **Romero** (Juan), matelot.

C. J. — **Ruiz** (Sancho), pilote de la *Santa Maria*. Journal de bord, 10 fév. 1493. Las Casas, Liv. I, ch. LXIX, Vol. I, p. 443.

P — **Salzedo** (Pedro), page de Colomb. Témoignage de Fr. Morales, Porto-Rico, 14 sep. 1514. *Pleitos*, Vol. I, p. 419.

C. — **Sanchez** (Pero), de Montilla.

J. — **Sanchez** (Rodrigo), de Ségovie, contrôleur (*contador*) royal. Journal de bord, 11 oct. et 6 nov. 1492.

C. P. — **Sarmiento** ou **Xalmiento** (Cristobal Garcia), pilote de la *Pinta*. Déposition de Fr. Garcia Vallejo, Palos, 1er oct. 1515. *Pleitos*, Vol. II. p. 219.

T — **Sevilla** (Juan de . Dép. de Cristobal Cerezo, Séville, 15 déc. 1535.

C. — **Soria** (Miguel de), serviteur.

T. — **Sorio** (Pedro), de Palos. Dép. de Frey Francisco de Bobadilla, Madrid, 31 août 1535.

C. — **Tegero** (Pedro), serviteur.

P. — **Terreros** (Pedro), maître de manœuvre de Colomb. Dép. de Francisco Morales, Porto-Rico, 14 sept. 1514. *Pleitos*, Vol. I, p. 419.

Lib. J. — **Torres** (Luis de), juif converti, interprète de l'expédition, Mort à la Navidad. Journal de bord, 2 nov. 1492. *Libro de Cuenta*.

C. — **Triana** (Fernando de).

C. — **Triana** (Juan Verde de), matelot.

T. — **Triana** (Juan de), de Moguer. Dép. de Cristobal Cerezo, Séville, 15 déc. 1535. Pourrait être le même que le précédent.

J. — **Triana** (Rodrigo). Journal de bord, 11 oct. 1492.

P. — **Unbria** (Juan de), pilote. Dép. de Fray Rodrigo, Santo-Domingo, 5 sept. 1514. *Pleitos*, Vol. I, p. 390.

Lib. — **Urubia** (Martin), Biscayen. Mort à la Navidad. *Libros de Cuenta.*

C. P. — **Vallejo** (Francisco Garcia), de Moguer. Sa déposition, Palos, 1er oct. 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 216. Le même peut-être que Francisco Garcia Gallego.

J. — **Villa** (Pedro de), de Santa Maria, Journal de bord, 14 fév. 1493.

C. — **Veçano** (Juan).

T. — **Vizcaino** (Juan Perez de), calfat. Dép. de Cristobal Cerezo, Séville, 15 déc. 1535.

T. — **Xerez** (Juan de), de Palos. Témoignage de Juan Rodriguez, San-Salvador (Cuba), 16 fév. 1514, de Juan de Escalante. *Pleitos*, Vol. II, p. 81.

J. — **Xerez** (Rodrigo de), de Ayamonte. Journal de bord, 2 nov. 1492.

III

LES CARTES ET SPHÈRES ATTRIBUÉES A COLOMB

On va donner ici une liste critique de toutes les cartes ou sphères que mentionnent les documents du temps comme ayant été faites par Colomb, ou qui lui ont été attribuées depuis.

1. 1480-1482. — Sphère que Colomb aurait envoyée à Toscanelli vers 1480.

Colomb, ayant appris que Toscanelli s'était occupé de la route des Indes par l'ouest, aurait écrit à ce savant, à l'époque où il méditait ce dessein, et lui aurait envoyé une sphère explicative de son projet (1). D'après Las Casas et Fernand Colomb, qui seuls rapportent ce fait, ce serait avec sa première communication à Toscanelli que Colomb lui aurait fait cet envoi. Cependant, dans la réponse attribuée à cet astronome, il n'est pas question de sphère reçue ; au contraire c'est lui qui envoie une carte indiquant précisément ce que la sphère en question, à laquelle il n'est fait aucune allusion, avait pour objet de montrer (2). Il est clair que si cet envoi a eu lieu, et si la sphère, ainsi envoyée, était l'œuvre de Colomb, notre Génois était réellement un cosmographe et un cartographe instruit ; mais, outre que la teneur de la réponse attribuée à Toscanelli donne lieu de douter de l'existence de cette sphère, on sait qu'il y a de nombreuses raisons

---

(1) Las Casas, Liv. I, ch. XII, Vol. I, p. 92. Les *Historie* disent la même chose et ajoutent que la sphère était petite ; *e gli mando una picciola sfera*. (Ch. VII, fol. 15, verso.) Pour la date à laquelle cette correspondance aurait eu lieu, voyez la première de ces *Nouvelles Études*, Vol. I, p. 107.

(2) Voyez les différents textes des deux lettres à Colomb attribuées à Toscanelli, dans notre ouvrage : *La lettre et la carte de Toscanelli*, pp. 282 et 307. Ces documents sont reproduits dans cet appendice.

de croire que Colomb n'a jamais été en rapport avec le célèbre astronome florentin.

2. 1492. — Carte de la mer Océane et de certaines îles, dont Colomb fit usage dans son premier voyage.

C'est la carte sur laquelle Colomb et Pinzon conférèrent ensemble avec anxiété, en septembre 1492, alors qu'ils étaient à environ 500 lieues des Canaries (3), et que Las Casas, qui l'eut entre les mains, croit être celle même que Toscanelli aurait envoyée à Colomb (4). Elle est généralement attribuée à Colomb parce que le Journal de bord semble dire que c'est lui qui l'a faite. Mais nous n'avons pas la phrase même où Colomb parle de cette carte, car Las Casas, qui a résumé son Journal, ne nous en donne ici que le sens qui n'est pas très clair et qui peut vouloir dire que la carte appartenait à Colomb, et non que c'est lui qui en était l'auteur (5). Navarrete et Harrisse ont jugé que c'est dans ce dernier sens qu'il faut entendre la phrase (6) et nous avions aussi pensé de même (7) ; mais un examen plus attentif des textes nous a convaincu que c'est l'autre interprétation qui doit prévaloir. En effet, si Las Casas, qui a résumé et interprété le texte original du Journal de Colomb, y avait vu que celui-ci se donnait pour être l'auteur de cette carte, il n'aurait pas affirmé, comme il le fait, qu'elle venait de Toscanelli. On

---

(3) Voyez le Journal de bord de Colomb sous les dates du 18 au 25 septembre 1492.

(4) *Esta carta es la que envió Paulo fisico el florentin, la cual yo tengo en mi poder.* (Las Casas, Liv. I, ch. XXXVIII, Vol. I, p. 279.)

(5) *Yva hablando el Almirante con Martin Alonso Pinçon, capitan de la otra caravela Pinta, sobre una carta que le habia enviado tres dias avia à la caravela, donde, segund parece, tenia pintadas el Almirante ciertas yslas por aquella mar...* Faut-il comprendre : « Une carte sur laquelle il paraît que l'amiral avait peint certaines îles », ou : « une carte de l'amiral, où il paraît qu'étaient peintes certaines îles » ? (Journal, 25 sept. *Scritti*, Vol. I, p. 10, in *Raccolta*). Voyez sur les diverses traductions données de cette phrase la note 198 à notre *Toscanelli*, p. 210.

(6) *Esta cartá delineada por el Almirante*, dit Navarrete (*Viages*, Vol. I, p. 13, note) ; *It contained*, écrit Harrisse, *Oceanic Islands depicted by Colombus himself.* (*The Discovery of North America*, p. 400.)

(7) Dans notre *Toscanelli*, ch. II, *Le routier de Colomb*, p. 206.

ne peut donc chercher dans la phrase par laquelle l'évêque de Chiapas s'est efforcé de rendre la pensée de Colomb sur cette carte, une opinion contraire à celle qu'il en a lui-même, ce qui serait le cas, si on entendait cette phrase comme le font Navarrete et Harrisse.

Une autre observation confirme cette manière de voir. Si nous ouvrons le Journal de bord nous voyons que les 17, 18 et 19 septembre, la flottille de Colomb se croyait près de certaines îles qu'on ne voyait pas cependant ; que le 22 Colomb fait passer la carte en question à Pinzon, évidemment pour s'assurer si on ne se trompait pas dans cette appréciation ; que le 25 Colomb et Pinzon confèrent sur la position des îles qu'indiquait cette carte et que le résultat de cette conférence fut que leurs navires étaient à l'endroit même où ces îles devaient se trouver et qu'il était surprenant qu'on ne les vît point. Colomb était tellement persuadé de l'existence de ces îles dans ces parages, qu'il dit à Pinzon que les courants avaient dû les entraîner hors de leur direction, ou que peut-être on n'avait pas fait autant de chemin que les pilotes le croyaient, et il se fit renvoyer la carte pour refaire lui-même le point (8). Est-ce que tout cela ne montre pas clairement que la carte qui faisait l'objet de cette délibération était un document dans lequel Colomb et Pinzon avaient toute confiance, mais qui ne venait ni de l'un ni de l'autre ?

Nous pouvons donc conclure que cette carte n'était pas de Colomb, comme un texte équivoque l'a donné à penser à bien des auteurs. Ajoutons, sans nous arrêter ici sur ce point, qui est traité dans un autre chapitre, qu'elle n'était pas non plus de Toscanelli, comme Las Casas le croyait, bien qu'il n'en fût pas certain, et que, pour nous, ce document anonyme était la carte dont les indications avaient déterminé l'entreprise de Colomb, celle où étaient portées les îles que Colomb et Pinzon allèrent cher-

---

(8) Voyez le Journal de Colomb aux dates indiquées, particulièrement à celle du 25, et, pour le récit de Las Casas, son chapitre XXXVIII, livre I, Vol. I, p. 278-279, où il rapporte que Pinzon disait qu'il était surpris de ne pas voir les îles : *decia Martin Alonso que se maravillaba como no parecia;* et que Colomb lui répondit qu'il l'était également : *respondia Cristoval Colon-que ansi le parecia tambien à él.*

cher et qu'ils s'étonnèrent si fort de ne pas trouver à l'endroit où elles étaient indiquées.

3. 1493. — Carte marine de la mer Océane et des terres premièrement découvertes par Colomb.

C'est celle dont parle Colomb dans sa lettre aux Rois Catholiques qui sert de prologue au Journal de bord de son premier voyage, lettre dont il a été cité plusieurs passages au cours de cet ouvrage.

Colomb devait faire cette carte avec le plus grand soin, de manière à ce qu'on vît « dans leurs positions propres et sous le vent » — *en sus proprios lugares, debaxo su viento* — toutes les terres de la mer Océane, et elle devait être accompagnée d'un *libro* ou journal complétant ces indications (9).

On a vu que Colomb écrivit ce livre, mais qu'il n'y a aucune certitude qu'il ait fait la carte. Nous voyons, en effet, les souverains la lui demander avec insistance (10) sans que rien n'indique qu'elle ait été livrée. Gelcich se demande si la résistance de Colomb à répondre au désir des Rois Catholiques ne venait pas de la crainte que les souverains eux-mêmes n'abusassent des indications qu'il donnerait ainsi en les communiquant à d'autres (11). Mais ces indications ne pouvaient avoir pour Isabelle et Ferdinand qu'une valeur scientifique. Au point de vue pratique elles n'en avaient guère, puisque plus de cent personnes avaient pris part à l'expé-

---

(9) Voyez le Journal de Colomb, p. 3 des *Scritti*, dans la *Raccolta Colombiana.*

(10) Ils la lui demandent par trois fois : Le 4 août 1493 (*Coleccion de documentos ineditos de Indias*, Vol. XXX, p. 196), le 5 septembre même année, par deux lettres, l'une de la Reine, l'autre des deux souverains. (Navarrete, Vol. II, n°s LX et LXI, pp. 107 et 109.)

(11) « Que Colomb n'ait pas eu confiance même dans Isabelle, sa protectrice, « cela ne nous étonnerait aucunement. Les Antilles n'étaient pas encore « entièrement découvertes, et Colomb était à peine engagé dans son second « voyage que déjà l'on violait les articles du pacte de Grenade... De là ses « soins de tenir cachés les résultats des second, troisième et quatrième « voyages ; de là son peu de disposition à présenter aux souverains la carte « géographique des pays découverts : *da qui la poca voglia di presentare ai « regnanti la carta geografica dei paesi scoperti.* (Gelcich, *La scoperta*, p. 68.) Dans son texte allemand, Gelcich dit la même chose. Voyez *op. cit.*, p. 299.

dition et qu'il en était revenu une soixantaine ou plus, dont le plus grand nombre étaient des pilotes et des marins qui savaient où se trouvaient les îles découvertes et qui n'avaient pas besoin de Colomb pour y retourner. Les trois frères Pinzon et tout l'équipage de la *Pinta* étaient dans ce cas. Ce n'est donc pas pour garder un secret, qui n'en était plus un, que Colomb ajournait toujours l'envoi de la carte et des indications de latitude qu'on ne cessait de lui demander, et la supposition de Breusing, que c'était parce qu'il ne pouvait la faire, conserve toute sa valeur (12).

En tous cas personne n'a jamais vu cette carte, pas même Las Casas, qui eut à sa disposition tous les papiers de Colomb, y compris son Journal de bord dont cette carte devait être le complément nécessaire. Il semble que, si une pièce de cette importance avait existé, l'historiographe de Colomb en aurait eu connaissance et qu'il n'aurait pas manqué de la mentionner tout au moins.

4. 1493. — Carte de la côte septentrionale de l'île Espagnole (Haïti), des archives de la maison d'Albe.

Cette carte, qui fait partie d'un cahier de pièces manuscrites, venant vraisemblablement de Colomb, achetées il y a huit ou dix ans par la duchesse d'Albe, et publiée par elle, n'a d'intérêt que par l'origine qu'on lui attribue (13).

C'est un croquis à la plume, assez grossièrement fait, de la côte nord d'Haïti. Six noms seulement y sont inscrits. Ce sont

(12) Harrisse a aussi émis l'opinion que c'est intentionnellement que Colomb retenait les indications qu'on lui demandait : *The omission to state the degrees of latitud and longitud was evidently voluntary* (*The Discovery*, p. 402). A l'appui de cette manière de voir Harrisse cite la phrase de la lettre des Rois Catholiques, citée plus haut, disant que s'il le désirait on ne montrerait sa carte à personne. C'est en dernier lieu qu'on lui tint ce langage. Les Rois Catholiques qui ne devaient pas s'expliquer la résistance passive de Colomb à leur demande ont pu supposer que c'était cette crainte qui le retenait.

(13) La duchesse d'Albe en a donné un fac-similé dans son volume: *Nuevos autografos de Cristobal Colon* (Madrid, 1902, petit in-fol.), avec cette inscription au-dessous : *De mano de Colon, 1492*. M. Thacher qui a reproduit la pièce dans son *Columbus*, Vol. III, p. 89, ne doute pas de son authenticité et la date du mois de janvier 1493. (*Ibid.*, p. 90.)

les suivants, donnés par Colomb lui-même, pendant les premiers jours de sa navigation le long de cette côte : *La Spanola*, inscrit au milieu de la carte, *Civao*, tout à fait à l'ouest, *Monte Cristi*, *Natividad*, *Tortuga* et *San Nicolao*, sur le littoral, dans la direction de l'est à l'ouest.

La seule raison qu'il y ait de croire que cette carte a été dessinée par Colomb est qu'elle faisait partie de pièces qui se rapportent à son premier voyage et qui semblent venir de lui (14). Mais à cette raison unique, on peut en opposer au moins une autre qui est tout aussi valable. C'est l'absence sur cette carte de tout autre inscription que celle des six noms mentionnés. Pourquoi Colomb, si c'est lui qui a fait ce croquis, omet-il les autres noms qu'il a donnés pendant cette même exploration ? Pourquoi, par exemple, n'a-t-il pas inscrit sur la carte le *Puerto de la Conception*, où il séjourna plusieurs jours et qui lui servit pour ainsi dire de base d'opérations pendant cette partie de sa reconnaissance du littoral haïtien? Cette exclusion ne se comprend guère. Pourquoi aussi écrit-il *Natividad*, alors que partout ailleurs il écrit *Navidad* ?

Ces objections, assurément, ne sont pas concluantes ; mais les raisons que l'on avance pour attribuer cette carte à Colomb ne le sont pas non plus. A peine oserait-on dire qu'il y a quelque probabilité qu'elle vient de lui. En tous cas elle n'est pas de celles qui pourraient faire honneur à son auteur ; c'est une carte insignifiante.

5. **1493. — Carte de l'île Espagnole**, ajoutée à l'exemplaire des Œuvres de Pierre Martyr, édition de 1511, appartenant à la Colombine de Séville (15).

C'est une carte manuscrite sur parchemin qui représente, tracées à la plume, les premières localités colonisées de l'île Espagnole, et où figurent, dit l'auteur du Catalogue de la Colombine,

---

(14) M. Thacher en a trouvé une autre : la forme particulière de la lettre r dans le mot *Montecristi*, le seul où elle figure, sur cette carte, car dans le mot Tortuga elle n'est pas distincte.

(15) P. Martyris ab Angleria *Mediolanensis Opera. Legatio babilonica. Occeana decas. Poemata*... Séville, 1511 (P. Martyr d'Anghera, Milanais. Œuvres. Ambassade à Babylone. Décade Océanique. Poèmes). La carte est à

les trois caravelles sur lesquelles s'embarquèrent les découvreurs des Indes avec Colomb, à la plume duquel, ajoute-t-il, on a attribué depuis longtemps ce curieux et si intéressant document (16).

Avant M. Simon de La Rosa, M. Harrisse avait dit que cette carte semblait avoir été tracée par la main de Colomb ; mais mieux avisé, il s'était corrigé plus tard (17). On ne voit, en effet, aucune raison pour avancer cette supposition, si ce n'est que la carte est évidemment de l'époque même, et que le volume où on l'a insérée, vient de quelque membre de la famille de Colomb, de Barthélemy probablement, puisque Fernand, en le cataloguant, n'indique pas, comme il le fait pour les autres ouvrages, le lieu et le prix d'achat. Mais cette particularité, qui donnerait plutôt lieu de croire que l'auteur de la carte est Barthélemy, ne suffit certainement pas pour l'attribuer à Colomb, et, comme Fernand Colomb ne la mentionne pas (18), bien qu'elle soit reliée avec le volume où on la trouve, on est fondé à dire qu'il ne l'attribuait pas lui-même à son père ou à son oncle. M. d'Albertis qui a donné un dessin de cette carte admet qu'elle date des premières années du XVI[e] siècle, mais ne croit, ni qu'elle

---

la fin. Fernand Colomb a catalogué le volume avec une note dans son *Registrum* sous le n° 2018. Voyez le fac-similé du *Catalogue of the Library of Ferdinand Colombus*, par Archer M. HUNTINGTON, New-York, 1905, in-fol.

(16)... *Encuentrase unida al volumen por el fin una carta geografica en pergamino, de figura apaisada, en la que estan dibujadas las primeras poblaciones de la Isla Española y las tres carabelas en que se embarcaron los descubridores de las Indias con el Almirante D. Cristobal Colon, á cuya pluma se atribuye desde antiguos tiempos tan curioso como interesante documento.* SIMON DE LA ROSA Y LOPEZ, Bibliotheca Colombina. Catalogo, Vol. I, pp. 112-113. Voyez aussi p. 54.

(17) C'est au n° 41, p. 56 de sa *Bibliotheca Americana Vetustissima. Additions*, que M. Harrisse a dit que cette carte « *seems to be in the hand writing of Christopher Columbus* » ; mais dans *l'Introduction* de ce même volume, il dit : *Which seems to us to be the work of Bartholomew Columbus* (p. XIII). Dans sa *Discovery of North America*, p. 433, il catalogue la carte sous la date de 1503 et dit qu'elle pourrait être un fragment d'une grande carte des Antilles, mais ne parle pas de celui qui l'aurait faite.

(18) Voyez aux n[os] 2017 et 2018 du *Registrum* dans l'édition fac-similé, citée ci-dessus.

soit de Colomb, ni même que les trois caravelles qui y sont dessinées représentent la *Santa-Maria*, la *Pinta* et la *Nina* (19).

6. 1493. — L'esquisse à la plume des premières Antilles découvertes, dans l'édition illustrée de la première lettre de Colomb 1493 (20).

Cette esquisse qui forme la IVe planche de cette rare édition latine de la lettre par laquelle Colomb fit connaître sa découverte, représente assez grossièrement les quatre premières îles ainsi trouvées : *San-Salvador*, *Santa-Maria de Concepcion, Fernandina* et *Isabela*, plus la sixième : la *Española.*

Bossi est le premier, croyons-nous, qui ait avancé l'hypothèse que ce dessin ou carte était de Colomb (21). Mais les raisons sur lesquelles il s'appuie pour soutenir cette opinion sont précisément celles qui ne permettent pas de l'accepter. Selon Bossi, malgré la négligence de ce dessin, on y remarque l'exactitude dans la position des lieux, et il en donne pour preuve que « Saint-Domingue [La Española] est parfaitement placée relati- « vement aux îles qui l'entourent et surtout à l'île de Cuba », ce que personne, ajoute-t-il, « n'aurait été en état d'exécuter à « Rome, et que Colomb, ou du moins quelques géographes qui

---

(19) *Non credo che chi disegno quei tre bastimenti abbia inteso raffigurare la Santa Maria, la Nina e la Pinta* : « Je ne crois pas que celui qui dessina ces trois bâtiments ait eu l'intention de représenter la *Santa-Maria*, la *Nina* et la *Pinta* »... *Se tale carta non è opera di Colombo, puossi ritenere peró quale lavoro eseguito nei primi anni del XVI secolo...* « Si cette carte n'est pas de Colomb, on peut toutefois l'admettre comme étant un travail exécuté dans les premières années du XVIe siècle. » (D'Albertis, *Le construzioni navale e l'Arte della navigazioni... In Raccolta*, pp. 68 et 69.)

(20) *Regnum hyspanie. De Insulis inventis. Epistola Cristoferi Colom...* 8°, 10 feuillets.

Cette édition latine de la lettre de Colomb à Sanchez ne porte aucune indication de lieu et de date, mais elle a été sûrement imprimée en 1493 et probablement à Bâle. Elle est illustrée de huit bois. On n'en connaît qu'un seul exemplaire (Bibliothèque Lenox, à New-York), dont il y a une reproduction, fac-similé, avec traduction anglaise faite par les soins de cette Bibliothèque: *The Letter of Colombus.* New-York, 1892, in-12 et in-8°.

(21) « Les figures qui l'accompagnent (cette édition) ont probablement été « dessinées par Colomb lui-même dans l'original espagnol. » (Bossi, *Histoire de Christophe Colomb*, p. 211.)

« l'auraient accompagné dans son expédition, auraient été seuls « capables de faire (22) ».

Dans ce dessin, en effet, *Hyspana* est placée à l'est de *Fernandina* et à peu près sur le même parallèle, comme elle doit l'être relativement à Cuba ; mais *Fernandina* n'est pas Cuba, car ce nom n'a été donné à la perle des Antilles qu'en 1514. En 1493, date de cette lettre de Colomb, Fernandina était la troisième île qu'il avait découverte et elle se trouvait au nord-ouest de l'île Espagnole (23). Les autres îles ne sont pas mieux placées. Colomb les découvrit en faisant voile de San-Salvador, dans la direction de l'ouest et du sud, tandis que sur cette prétendue carte de leur découvreur, *Isabela*, *Hyspana* et *Fernandina* sont placées au nord de San-Salvador. Il faut encore remarquer que dans ce dessin la cinquième et la plus grande des îles découvertes par Colomb à ce mémorable voyage, Cuba, qu'il appela *Juana*, manque complètement.

Si ignorant qu'on suppose Colomb, comme cartographe, il n'aurait pas commis des erreurs aussi nombreuses et aussi grossières. Il n'aurait pas manqué, en tous cas, de faire figurer sur sa carte la plus importante de ses découvertes : Cuba, qu'il prenait pour une partie du littoral asiatique. Enfin, il n'aurait pas écrit *Hyspana*, orthographe qu'on ne retrouve nulle part sous sa plume.

7. 1498. — Carte du Golfe de Paria et des îles voisines dont parle Colomb dans sa relation de son troisième voyage.

Dans cette relation adressée d'Haïti en 1498 aux Rois Catholiques, Colomb fait le récit de sa découverte du Golfe de Paria et renvoie les souverains à la carte de la région qu'il leur envoie

---

(22) *Ibid.* Bossi voit une autre preuve que ces dessins sont de Colomb dans le fait que, si l'on n'avait pas eu l'intention de les reproduire, tels que les donnaient les originaux reçus d'Espagne, ils auraient été mieux exécutés. (*Op. cit.*, p. 212.)

(23) Il y a quelques doutes sur la véritable identification de Fernandina ; mais que ce soit Long Island, Saometa, la Grande Inaque ou tout autre, sa situation relativement à Española reste la même.

avec son récit : *la pintura de lo que con esta les envio* (24), mais à la fin de la lettre, parlant de l'exploration des lieux que son frère l'Adelantado doit faire, Colomb dit aux souverains qu'il leur enverra le récit de cette exploration, ainsi que la *pintura* de la région (25).

Il n'est donc pas certain que cette carte ait accompagné la lettre dont il est ici question, mais il n'est pas douteux qu'elle a existé et qu'elle a été envoyée, puisque Las Casas et Bernardo de Ibarra, qui était le secrétaire de Colomb pendant ce voyage, témoignent du fait et disent ce qu'était cette carte. Colomb, écrit le premier, « envoya aussi aux rois la peinture ou figure de la « terre qu'il avait découverte avec les îles adjacentes distincte- « ment marquées » (26). « Il envoya, dit le second, une carte ma- « rine indiquant les directions et les vents par lesquels il était « allé à Paria » (27).

Nous avons, en outre, le témoignage de Ojeda et de Morales qui disent avoir vu la carte de la région découverte que l'amiral envoya dans le temps aux souverains (28). Ces témoignages sont concluants ; mais s'ils prouvent l'existence d'une carte des découvertes de Colomb dans la région de Paria, ils ne prouvent pas

---

(24) Colomb, *La ystoria del viage quel almirante...* Lettre aux Rois Catholiques, 1498. (*Scritti*, Vol. II, p. 34, in *Raccolta* ; Navarrette, *Viages*, Vol. I, p. 253.)

(25) *Yo enviaré á Vuestras Altezas esta escriptura y la pintura de la tierra* (Même lettre, *Scritti*, II, p. 40 ; Navarrete, Vol. I, p. 264.) Le mot *pintura* peut avoir quelquefois le sens de « description », mais, comme dans le passage ci-dessus, Colomb fait usage des deux expressions *escriptura* et *pintura*, il n'y a pas de doute que la dernière est prise dans le sens de carte. Las Casas, dans les lignes citées plus loin, confirme cette interprétation.

(26) *Envió tambien á los Reyes la pintura ó figura de la tierra que dejaba descubierta, con las islas distintas que cerca estaban.* (Las Casas, Liv. I, ch. CLVII, Vol. II, p. 353.)

(27) *El Almirante escrivya al Rey é Reina... e les enbió señalado con la dicha carta en una carta de marear los rumbos é vientos por donde avian llegado á la Paria.* (Déposition de Bernardo de Ibarra, *Pleitos de Colon*, Vol. I, p. 140 ; Navarrete, Vol. III, p. 586.)

(28) *Vió... la figura quel dicho almyrante al dicho tiempo envió a Castilla* (Déposition de Alonso de Ojéda. *Pleitos de Colon*, Vol. I, p. 204.) *Vido una carta de marear quel dicho Almirante fizo en que puso á Paria.* (Déposition de Francesco Morales, *Pleitos*, Vol. I, p. 422.)

que cette carte était de Colomb lui-même. Il était d'usage, à cette époque, d'embarquer avec chaque expédition un astrologue, comme on disait alors, qui, sous la direction du chef de l'expédition, déterminait la position des lieux découverts ou explorés et en dressait la carte. Si les choses se passèrent ainsi pour le troisième voyage de Colomb, il est possible que la carte dont il est tant question fût l'œuvre de l'astrologue ou du cosmographe de l'expédition. Une particularité révélée par l'un de ceux qui déposèrent dans l'enquête dont nous avons déjà cité plusieurs témoignages confirme cette supposition, en montrant que Colomb n'était pas alors en état de faire cette carte. Andres de Corral dépose, en effet, que le Découvreur ne put débarquer lui-même à Paria pour remplir la formalité de la prise de possession, parce qu'il avait mal aux yeux : *porque estaba malo de los ojos* (29), et un autre témoin, Ibarra, dit que c'est lui qui écrivit la lettre de Colomb aux Rois Catholiques, que la carte accompagna ou devait accompagner (30). L'ophtalmie de Colomb à cette époque est aussi constatée par Las Casas (31). Dans ces conditions il est peu probable que ce soit Colomb qui ait dessiné lui-même la carte de Paria ou qui ait fait les relevés au moyen desquels on put l'établir.

8. Les cartes de navigation de Colomb dont il parle.

Dans l'acte instituant son majorat Colomb renvoie à ses écrits et cartes marines — *y cartas de navegar* (32). Il n'en parle pas ailleurs. En 1502, au moment de partir pour son quatrième voyage, il déposa cet acte au monastère de Las Cuevas, à Séville, aux soins du frère D. Gaspar [Gorricio], « avec d'autres écrits « de moi, dit-il, mes privilèges et les lettres que je possède du « roi et de la reine, nos seigneurs (33) ».

---

(29) *Pleitos de Colon*, Vol. I, p. 116.

(30) *E questo testigo escrivió una carta quel Almyrante escrivya al Rey e Reyna.* (*Pleitos*, Vol. I, p. 140.)

(31) *Aqui andaba el Almirante muy malo de los ojos.* (*Historia*, Liv. I, ch CXXXVIII, Vol. I, pp. 262-263.)

(32) NAVARRETE, Vol. II, p. 227.

(33) *Con otras mis escrituras é mis previllejos, é cartas que tengo del Rey é de la Reina, nuestros Senores.* (Testament de Colomb du 19 mai 1506, in NAVARRETE, Vol. II, p. 312.)

Ce dépôt qui était enfermé dans une cassette de fer et qui se composait, comme on le voit, des documents les plus précieux de Colomb, paraît ne point avoir été touché jusqu'au 24 juillet 1566, date à laquelle Pedro de Arteaga, lieutenant du corregidor de Séville, agissant sur les ordres du conseil des Indes, se rendit à Las Cuevas, et fit ouvrir la cassette en présence de deux notaires, qui dressèrent un inventaire des pièces qu'on y trouva. Nous possédons cet inventaire et aucune carte de Colomb n'y figure (34).

Le découvreur n'avait donc pas compris les cartes marines de ses découvertes dans ce dépôt, ce qui serait bien singulier, si elles étaient son œuvre personnelle, puisque, dans ce cas, elles constituaient des documents de la plus grande importance pour établir ses droits, qui étaient déjà méconnus et qu'il prenait tant de soin à justifier. Ce qu'il a de curieux, c'est que, dans les procès que Diego Colomb soutint contre le fisc, pour montrer que son père avait bien fait les découvertes que la couronne avait récompensées par l'octroi des privilèges qu'on lui contestait, il ne produisit pas ces cartes, qui lui auraient été si utiles, et n'en fit même pas mention. Dès cette époque — 1513-1515 — elles n'existaient donc plus, ou du moins avaient disparu. Elles ne figurent pas non plus dans les longs procès auxquels donnèrent lieu les contestations judiciaires entre ceux qui ambitionnaient l'héritage de Colomb.

Bien des années après, cependant, il paraît que quelqu'un prétendait les posséder encore et voulait les vendre à l'Académie d'Histoire de Madrid, qui n'aurait pu les acquérir (35). Depuis lors il n'en a plus été question.

---

(34) *Inventario del año de 566* [1566], inséré dans le *Memorial del Pleyto*, n[os] 1014 à 1024.

(35) C'est du moins ce que rapporte M. Harrisse, qui dit que ces cartes étaient au nombre de quatre, qu'elles étaient dessinées sur des feuilles de papier collées sur du carton et que leur possesseur les donnait pour être les cartes routières mêmes de Colomb: *The authentic sailing charts of Columbus.* Contrairement à son usage, M. Harrisse ne donne pas la source de cette curieuse information ; mais il laisse entendre que c'est par la faute de l'Académie d'Histoire que l'achat proposé ne se fit pas. (*Discovery of North America*, p. 641.)

9. Carte d'une partie de l'Amérique du sud que Colomb avait commencée et dont parle Pierre Martyr.

Ce curieux et loquace chroniqueur, voulant bien renseigner le Pape Léon X sur le continent nouvellement découvert, — l'Amérique du Sud, — se rendit chez l'évêque de Burgos, Juan de Fonseca, qui avait charge des affaires de navigation, et eut connaissance là d'une carte de ce continent que Colomb, assure-t-il, avait commencée; mais il ne dit pas l'avoir vue (36) et toute autre trace de l'existence de ce document a disparu.

10. 1505-1506. — La Tabula Terre nove du Ptolémée de 1513.

Cette carte, que l'on désigne souvent sous le nom de carte de l'Amiral, parce que l'on suppose qu'elle a été établie par Colomb, ou d'après des indications venant de lui, est la seconde des cartes nouvelles formant le supplément ajouté par Waldseemuller à son édition de Ptolémée publiée à Strasbourg en 1513.

Au verso du titre de ce supplément, il y a un avis au lecteur où on lit ce qui suit :

Quin potius hoc supplemento modernioris lustrationis discat seipsum certius informare.Quo tripartiti orbis explanationem planius ad tempora nostra videbit.

Charta autem marina quam Hydrographiam vocant per Admiralem quondam serenissi Portugaliæ regis Ferdinandi cæteros denique lustratores verissimis peragrationibus lustrata: ministerio Renati dum vixit nunc pie mortui Ducis illustriss. Lotharingiæ

(36) M. Harrisse fait dire à Martyr qu'il a vu cette carte de Colomb et que c'est son frère, Barthélemy, qui l'a achevée. (*Discovery*, n° 61, p. 436.) Le texte cité ne comporte pas cette interprétation. Martyr explique qu'un des divers documents cartographiques qu'il examina chez Fonseca lui donna à penser que l'Amérique du Sud était plus large qu'on ne l'avait supposé, et il ajoute : « Colomb, lorsqu'il vivait et parcourait ces régions, a commencé une « autre carte de la région à laquelle son frère Barthélemy, l'Adelantado « d'Hispaniola, a ajouté ses propres découvertes, car lui aussi a navigué le « long de ces côtes » : *Alteri Colonus vivens cum ea perlustraret loca dedit initium : cui et frater eius Bartholomæus Colonus Hispaniole Adelantatus indicium suum addidit : peragravit namque et ipse ea littora.* (Martyr, *De Orbe Novo*, Déc. II, Liv. X, fol. 41, verso, édit. 1533.) Le texte latin motivant cette observation n'est pas très clair, voyez la traduction, Gaffarel, *De Orbe Novo*, Paris, Leroux, 1907, Grd 8°, p. 215.

liberalius prælographationi tradita est : cum certis tabulis a fronte huius chartæ specificatis. — « Quant à la carte marine, dite « hydrographique, revisée jadis par un amiral du sérénissime « roi de Portugal, Ferdinand, et en dernier lieu par d'autres explo- « rateurs, d'après leurs propres voyages, elle a été livrée à l'im- « pression avec certaines planches, mentionnées en tête de la « carte, par les soins et grâce à la munificence de René en son « vivant, illustrissime duc de Lorraine et qui repose aujourd'hui « dans la paix du Seigneur. »

Ce texte a été interprété comme signifiant que la carte marine mentionnée avait été corrigée d'après les découvertes d'un amiral alors décédé, du roi Ferdinand d'Espagne, — le mot *Portugaliæ* étant mis par erreur à la place de *Hispaniæ*, — et imprimée avant la mort du duc de Lorraine, qui eut lieu en décembre 1508. D'où suit la supposition que cet amiral espagnol était Colomb qui mourut en 1506 (37).

Mais cette interprétation est plus que contestable. C'est sans raison valable qu'on veut lire *Hispaniæ* au lieu de *Portugaliæ*, et que l'on suppose que la carte fut imprimée avant la mort du

(37) Cette hypothèse vient du vicomte de Santarem qui dit, en parlant de cette carte, qu'il « paraît hors de doute » qu'elle « a été dessinée soit par « l'amiral Colomb, soit par ses ordres, soit d'après ses découvertes ». D'après lui, cette carte serait celle même que Colomb aurait envoyée aux rois catholiques avec la relation de son troisième voyage, carte dont, d'après Ibarra et d'autres témoins, on avait différentes copies (voyez ci-dessus le nº 7), et il conclut de là : 1º qu'il est « indubitable que les premières cartes du « Nouveau Continent furent dressées par Colomb... » ; et 2º que « la carte ma- « rine appelée « de l'amiral », qui avait été dessinée et corrigée d'après les « ordres du roi Ferdinand, et qui avait été gravée pas les soins de René de « Lorraine, dont il est question dans la préface de cette édition de Ptolé- « mée, était probablement une de ces copies dont parle Ibarra ». (Santarem, *Recherches historiques... sur Americ Vespuce...* pp. 165, 166 et 167.) On remarquera combien ces assertions sont arbitraires et combien elles s'écartent du texte qui est supposé en être la source. L'avis au lecteur du Ptolémée de 1513 ne dit nullement que la prétendue carte de l'amiral de cet ouvrage avait été dessinée et corrigée par les ordres du roi Ferdinand, mais seulement qu'elle a été corrigée d'après des indications venant d'un amiral du Portugal et d'autres navigateurs. D. Angel de los Rios a également soutenu que cette carte venait de Colomb. *La parte de los Montaneses en el descubrimiento de America*. Santander, 1892.

duc René. On doit plutôt entendre qu'il s'agit réellement d'un amiral du roi de Portugal, appelé par erreur Ferdinand, et que la carte a été imprimée grâce aux libéralités du duc de Lorraine. Remarquons en effet, que l'indication de l'avis au lecteur ne se rapporte pas, comme on le croit généralement, à la *Tabula terre nove*, mais à la première des nouvelles cartes du supplément, à l'*Orbis typus universalis juxta hydrographorum traditionem*, qui est une carte marine, tandis que l'autre ne l'est pas. Or, l'*Orbis typus universalis* montre réellement les découvertes des Portugais, tant à l'ouest qu'à l'est, et non celles des Castillans. Les deux cartes, d'ailleurs, sont dans leurs éléments essentiels, d'origine portugaise ; elles ont été dressées, pour les régions nouvellement découvertes, d'après les cartes de Cantino et de Canerio, ou d'après des cartes que ces deux cartographes avaient mises à contribution (38).

Ces raisons suffisent pour montrer que Colomb n'a pu prendre aucune part à la confection de l'une ou de l'autre de ces cartes. Mais il faut encore remarquer que, si Waldseemuller avait voulu désigner Colomb dans l'amiral dont il parle, il n'aurait pas proposé, comme il l'a fait, de donner au Nouveau Monde le prénom de Vespuce. Ajoutons qu'il est à notre connaissance certaine que Vespuce était en relations avec le duc René, tandis que Colomb ne l'était pas. Il semble donc qu'on doive affirmer sans la moindre hésitation que l'amiral, défunt, auquel la préface du Ptolémée de 1513 attribue une part de collaboration à la carte marine de cette édition du géographe alexandrin était Vespuce, qui mourut un an avant la publication de cet ouvrage, et non Colomb, qu'on ne saurait associer à aucun titre à l'œuvre de Waldseemuller (39).

Le globe et les cartes qui font l'objet des observations précé-

---

(38) M. Harrisse a démontré cela de la façon la plus claire, d'abord dans son *Corte Real*, mais plus particulièrement dans sa *Discovery of North America*, pp. 311, 322 et 642.

(39) Voyez sur cette carte les n[os] 66, 67, 68, 69 et 250 de la partie cartographique de la *Discovery* de M. Harrisse. Cette pièce a été plusieurs fois facsimilée, notamment par Varnhagen (*Nouvelles Recherches*) et par Nordenskiold, qui a aussi reproduit l'autre carte *Fac-similé Atlas*, pl. 35 et 36.

dentes sont les seuls documents de ce genre attribués à Colomb sur lesquels nous ayons quelques indications assez explicites (40). On a montré en quoi elles consistent et on ne s'avance pas beaucoup en concluant qu'il n'y a aucune preuve satisfaisante que Colomb ait dressé lui-même des cartes marines et qu'il y a quelques raisons de mettre en doute qu'il eût les connaissances nécessaires pour gagner sa vie en fournissant des cartes de ce genre aux navigateurs.

---

(40) Dans les écrits du temps, on en mentionne cependant quelques autres. Ainsi Las Casas dit en parlant de la lettre du livre des *Profecias*, lettre que Colomb adressa aux Rois Catholiques en 1501, qu'elle était accompagnée d'une sphère, — *figura redonda ó esfera* — (Vol. I. p. 48), et Angelo Trivigiano écrit cette même année à l'amiral Malipiero, auquel il voulait envoyer une carte des nouvelles découvertes, qu'il la fait faire à Palos parce qu'à Grenade où il se trouvait alors, et où personne ne pouvait exécuter ce travail, il n'y avait qu'une carte de ce genre qui appartenait à Colomb, ce qui ne veut pas dire nécessairement qu'elle était de Colomb même. M. Harrisse a donné le texte et la traduction de cette lettre dans son *Christophe Colomb*, Vol. II, p. 119 et sq. Voyez aussi sa *Discovery*, p. 418-419.

IV

LETTRES A COLOMB ATTRIBUÉES A TOSCANELLI

Billet sans date.

(Lui envoyant une copie d'une lettre et d'une carte qu'il aurait adressées précédemment à Fernam Martins, conseiller du Roi de Portugal, pour recommander la route des Indes par l'ouest.)

Textes espagnol et italien; pas de texte latin.

Las Casas, *Historia*, Liv. I, ch. XII, Vol. I, p. 92; F. Colomb, *Historie*, ch. VIII, fol. 16.

Espagnol

A Cristobal Columbo, Paulo, fisico, salud.

Yo veo el magnifico y grande tu deseo para haber de pasar adonde nace la especieria; y por respuesta de tu carta te invio el traslado de otra carta que há dias yo escribi á un amigo y familiar del Serenisimo Rey de Portugal, ántes de las guerras de Castilla, á respuesta de otra que por comision de S. A. me escribió sobre el dicho caso, y te invio otra tal carta de marear, como es la que yo le invié, por la cual serás satisfecho de tus demandas; cuyo treslado es el que se sigue.

Italien

A Christoforo Colombo, Paolo, fisico, salute.

Io veggo il nobile e gran desiderio tuo di voler passar lá, dove nascono le specierie; onde per risposta d'una tua lettera ti mando la copia d'un'altra lettera che, alquanti giorni fa, io scrissi ad un amigo, domestico del Serenissimo Re di Portogallo, avanti le guerre di Castiglia, in risposta d'un'altra, che per commissione di Sua Altezza egli mi scrisse sopra detto caso, e ti mando un' altra carta navigatoria, simile a quella, ch'io mandai a lui, per la qual resteran sodisfatte le tue dimande. La copia di quella mia lettera è questa.

Traduction. — A Christophe Colomb, Paul, médecin, salut.

Je vois le magnifique — *noble*, dans l'italien — et grand désir que tu as d'aller là où naissent les épices. Et pour répondre à ta lettre — *à une de tes lettres*, dans l'italien — je t'envoie la copie d'une autre lettre que j'écrivis, il y a quelque temps, — *il y a un certain nombre de jours*, dans l'italien — à un ami familier du sérénissime roi de Portugal, avant les guerres de Castille, en réponse à une autre que, par commission de Son Altesse, il m'avait écrite sur le dit sujet, et je t'envoie également une carte marine — *une autre carte marine*, dans l'italien, — semblable à celle que je lui ai adressée, ce qui donnera satisfaction à tes demandes. La copie de la lettre est comme suit:

LETTRE A FERNAM MARTINS

Chanoine portugais

25 juin 1474.

Aurait été incluse, avec une carte, dans la précédente lettre adressée à Colomb.

(Exposé des raisons qui militent en faveur d'un passage au pays des Epices en prenant par l'ouest.)

Texte latin de la Colombine	Texte Espagnol de Las Casas	Texte Italien des Historie
Transcription de M. de Lollis. *Raccolta Colombiana.* Autografi, pl. 63.	*Historia*, Liv. I, ch. XII, Vol. I, pp. 92-95.	Ch. VIII, fol. 16-18.
Copia misa chr*is*t*o*faro colonbo p*er* paulu*m* fixicu*m* cu*m* vna carta nauigac*io*nis.		
Ferdina*n*do martini canonico vlix*ipo*nen*s*i paulus phisicus salute*m*.	A Hernando Martinez, canonigo.	A Fernando Martinez canonico di Lisbona Paolo Fisico Salute.
De tua valitudine de gr*ati*a et familiaritate c*um* rege v*est*ro generosissimo	Mucho placer hobe de saber la privanza y familiaridad que tienes con vuestro	Molto mi piacque intendere la domestichezza, che tu hai col tuo serenissimo,

magnifice*nt*issimo p*r*incipe iocu*ndum* m*ihi* fuit intelligere.

Cu*m* tecu*m* allias locut*us* su*m* de breuiori via ad loca aromatu*m* *per* maritima*m* nauigac*ion*em q*uam* sit ea q*uam* facit*is* *per* guinea*m* querit nu*n*c *serenissimus* rex a me qua*n*dam declarac*ion*em ymo potius ad occulu*m* ostensione*m* ut etiam medioc*r*iter doti illa*m* via*m* cap*er*e*nt* et intelliger*ent*.

Ego aute*m* q*uam*vis cog*n*osca*m* posse hoc oste*n*di *per* forma*m* sperica*m* vt e*st* mu*n*dus t*ame*n determinaui p*ro* faciliori intelligenc*i*a ac etia*m* p*ro* faciliori op*er*e oste*n*dere via*m* illa*m* *per* q*uam* carte nauigac*ion*is fiu*nt* illud declarare.

Mito ergo sue M*ai*est*at*i carta*m* manib*us* meis facta*m* i*n* q*u*a desig*n*ant*ur* litora v*est*ra et insule ex q*uibus* incipiat*is* iterfacere versus occasu*m* sen*per* ex loca ad que debeat*is* *per*uenire et q*uantum* a polo vel a linea eq*ui*notiali debeat*is* declinare et *per* q*uan*-

generosisimo y magnificentisimo Rey.

Y bien que otras muchas veces tenga dicho del muy breve camino que hay de aqui á las Indias, adonde nace la especieria, por el camino de la mar más corto que aquel que vosotros haceis para Guinea, dicesme que quiere agora S. A. de mi alguna declaracion y á ojo demonstracion, porque se entienda y se pueda tomar el dicho camino.

Y aunque conozco de mi que se lo puedo monstrar en forma de esfera como está el mundo, determiné por más fácil obra y mayor inteligencia monstrar el dicho camino por una carta semejante á aquellas que se hacen para navegar.

Y ansi la invio á S. M. hecha y debujada de mi mano ; en la cual está pintado todo el fin del Poniente, tomando desde Irlanda al Austro hasta el fin de Guinea, con todas las islas que en este camino son, en frente de las cuales derecho por Poniente está pintado el co-

e magnificentissimo Re.

E, quantunque molte altre volte io habbia ragionato del brevissimo camino, che è di quà all'Indie, dove nascono le specierie, per la via del mare, il quale io tengo piu breve di quel, che voi fate per Guinea, tu mi dici, che Sua Altezza vorrebbe hora da me alcuna dichiaratione, o dimostratione, accioche s'intenda, e si possa prendere detto camino.

La onde, come ch'io sappia di poter ciò mostrarle con la sfera in mano, e farle veder, como sta il mondo ; nondimeno ho deliberato per più facilità e per maggiore intelligenza dimostrar detto camino per una carta, simile a quelle, che si fanno per navigare.

E cosi la mando a sua Maestà, fatta e disegnata di mia mano: nella quale è dipinto tutto il fine del Ponente, pigliando da Irlanda all' Austro infino al fin di Guinea, con tutte le isole, che in tutto questo camino giacciono ; per fronte alle quali dritto per Ponente

tu*m* spaciu*m* *scilicet* p*er* quot miliar*i*a debeat*is* p*er*uenire ad loca fertilissima o*m*n*ium aromatu*m* et gemarum.

mienzo de las Indias con las islas y los lugares adonde podeis desviar para la linea equinoccial, y por cuánto espacio, es á saber, en cuánras leguas podeis llegar á aquellos lugates fertilisimos y de toda manera de especieria y de joyas y piedras preciosas.

giace dipinto il principio dell' Indie con le isole, e luoghi dove potete andare, e quanto dal Polo Artico vi potete discostare per la linea equinottiale, e per quanto spatio, cioè in quante leghe potete giungere a quei luoghi fertilissimi d'ogni sorte di specieria, e di gemme, e pietre pretiose.

Et no*n* miremini si voco occidentales p*ar*tes v*b*i su*n*t aromata c*um* co*mmun*iter dica*ntur* orie*n*tales q*uia* nauiga*n*tib*us* ad occide*n*te*m* senp*er* ille p*ar*tes inueniu*ntur* p*er* subterraneas nauigaciones. Si eni*m* p*er* terra*m* et p*er* sup*er*iora itinera ad orie*n*te*m* senp*er* rep*er*ire*ntur*.

Y no tengais á maravilla si yo llamo Poniente adonde nace la especieria, porque en comun se dice que nace en Levante, mas quien navegáre al Poniente siempre hallará las dichas partidas en Poniente, é quien fuere por tierra en Levante siempre hallará las mismas partidas en Levante.

E non habbiate a maraviglia, se io chiamo Ponente il paese, ove nasce la specieria, la qual communemente dicesi che nasce in Levante : percioche coloro, che navigheranno al Ponente, sempre troveranno detti luoghi in Ponente ; et quelli, che anderanno per terra al Levante, sempre troveranno detti luoghi in Levante.

Linee ergo recte i*n* longitudine carte sig*n*ate oste*n*du*n*t distanc*i*am ab orie*n*te*m* versus occide*ns* q*ue* aute*m* transuerse *sunt* oste*n*du*n*t spacia a meridie versus septent*rion*em.

Las rayas derechas que están en luengo en la dicha carta amuestran la distancia que es de Poniente á Levante; las otras que son de través amuestran la distancia que es de Septentrion en Austro.

Le linee dritte, che giacciono al lungo in detta carta, dimostrano la distanza, che è dal Ponente al Levante; le altre, che sono per obliquo, dimostrano la distanza, che è dalla Tramontana al Mezzogiorno.

Notaui aute*m* i*n* carta diuersa loca ad q*ue* p*er*uenire potest*is* p*ro* maiori noticia nauig*ancium* *scilicet*

Tambien yo pinté en la dicha carta muchos lugares en las partes de India, adonde se podria ir acon-

Ancora io dipinsi in detta carta molti luoghi nelle parti dell' India, dove si potrebbe andare, avve-

ventis vel casu aliquo alibi quam existimarent venirent partin autem vt ostendant incolis ipsos habere noticiam aliquam patrie illius quod debebit esse iocundum satis non considant autem in insulis nisi mercatores. aserit ibi enim tanta copia nauigancium est cum mercimoniis vt in toto reliquo orbe non sint sicuti in vno portu nobilisimo vocato zaiton. aserunt enim centum naues piperis magne in eo portu singulis annis deferri. sine aliis nauibus portantibus allia aromata.

teciendo algun caso de tormenta ó de vientos contrarios ó cualquier otro caso que no se esperase acaecer, y tambien porque se sepa bien de todas aquellas partidas, de que debeis holgar mucho. Y sabed que en todas aquellas islas no viven ni tractan sino mercaderes, avisándoos que alli hay tan gran cantidad de naos, marineros, mercaderes con mercaderias, como en todo lo otro del mundo, y en especial en un puerto nobilisimo llamado Zaiton, do cargan y descargan cada año 100 naos grandes de pimienta, allende las otras muchas naos que cargan las otras especierias.

nendo alcun caso di fortuna, o di venti contrarii, o qualunque altro caso, che non si aspettasse, che dovesse avvenire. Ed appresso, por darvi piena informatione di tutti quei luoghi, i quali desiderate molto conoscere, sappiate, che in tutte quelle isole non habitano, ne pratticano altri, che mercatanti; avvertendovi, quivi essere cosi gran quantità di navi, e di marinari con mercatantie, come in ogni altra parte del mondo, specialmente in un porto nobilissimo, chiamato Zaiton, dove caricano, e discaricano ogni anno cento navi grosse di pepe, oltre alle molte altre navi, che caricano altre specierie.

Patria illa est populatisima ditisima multitudine prouinciarum et regnorum et ciuitatum sine numero. sub vno principe qui dicitur magnus kan quod nomen significat in latino rex regum. cuius sedes et residencia est vt plurimum in prouincia katay.

Esta patria es populatisima, y en ella hay muchas provincias y muchos reinos y ciudades sin cuento debajo del señorio de un Principe que se llama Gran Khan, el cual nombre quiere decir en nuestro romance, Rey de los Reyes, el asiento del cual es lo más del tiempo en la provincia de Catayo.

Questo paese è popolatissimo, e sono molte provincie, e molti regni, e città senza numero sotto il dominio di un Principe chiamato il Gran Cane, il qual nome vuol dire Re de' Re, la residenza del quale la maggior parte del tempo è nella provincia del Cataio.

Antiqui sui desiderabant consorcium

Sus antecesores desearon mucho de ha-

I suoi antecessori desiderarono molto

chr*isti*anor*um* ia*m* su*n*t. 200. a*n*ni miser*unt* ad papa*m* et postulaba*nt* plurimos dotos *in* fide vt illuminarentur. sed *qui* missi s*unt* inpediti i*n* itinere redier*unt*.	ber plática é conversacion con cristianos, y habrá doscientos años que enviaron al Sancto Padre para que enviase muchos sabios é doctores que les enseñasen nuestra fe, mas aquellos que él invió, por impedimento, se volvieron del camino.	haver prattica, e amicitia con Christiani, e già dugento anni mandarono Ambasciatori al Sommo Pontefice, supplicandolo, che gli mandasse molti savii e dottori, che gl'insegnassero la nostra fede, ma per gl'impedimenti, ch'ebbero detti Ambasciatori, tornarono a dietro senza arrivare a Roma.
Etia*m* te*m*pore Eugenii venit vnus ad eugeniu*m* q*ui* de beniuole*n*tia mag*n*a erga chr*isti*anos afirmabat et ego secu*m* longo sermone locut*us* su*m* de mult*is* de mag*n*itudine edificior*um* regaliu*m* et de mag*n*itudine fluuiu*m* i*n* latitudine et longitudine mirabili et de multitudine ciuitatu*m* *in* ripis fluuiu*m* vt in vno flumi*n*e. 200. e ciuitates sint co*n*stitute et po*n*tes marmorei mag*n*e latitudinis et longitudinis vndiq*ue* colonpnis ornati.	Y tambien al Papa Eugenio vino un embajador que le contaba la grande amistad que ellos tienen con cristianos, é yo hablé mucho con él é de muchas cosas é de las grandezas de los edificios reales, y de la grandeza de los rios en ancho y en largo, cosa maravillosa, é de la muchedumbre de las ciudades que son allá á lo orilla dellos, é como solamente en un rio son doscientas ciudades, y hay puentes de piedra mármol muy anchas y muy largas adornadas de muchas columnas de piedra mármol.	E ancora a Papa Eugenio IV venne uno Ambasciatore, il quale gli racconto la grande amicitia che quei Principi, e i loro popoli hanno co' christiani: e io parlai lungamente con lui di molte cose, e delle grandezze delle fabriche regali, e della grosezza dei fiumi in larghezza, e in lunghezza, e ei mi disse molte cose maravigliose della moltitudine delle città, e luoghi, che son fondati nelle rive loro, e che solamente in un fiume si trovano dugento città edificate con ponti di pietra di marmo, molto larghi e lunghi, adornati di molte colonne.
Hec pat*r*ia digna e*st* vt p*er* latinos quera*tur* no*n* solu*m* q*ui*a lucra ingencia	Esta patria es digna cuanto nunca se haya hallado, é no solamente se puede	Questo paese è degno tanto, quanto ogni altro, che si habbia trovato; e non so-

ex ea capi posu*nt* auri argenti gema*rum* o*mn*is generis et aromatu*m* que nu*n*q*uam* ad nos defe*runtur*. ver*um* prop*ter* doctos viros philosofos et astrologos p*er*itos et q*uibus* ingeniis et artib*us* ita pote*n*s et mag*n*ifica p*r*oui*n*cia guberne*ntur* ac etia*m* bella co*n*duca*n*t.

haber en ella grandisimas ganancias é muchas cosas, mas aún se puede haber oro é plata é piedras preciosas é de todas maneras de especerias, en gran suma, de la cual nunca se trae á estas nuestras partes; y es verdad que hombres sabios y doctos, filósofos y astrólogos, y otros grandes sabios, en todas artes de grande ingenio, gobiernan la magnifica provincia é ordenan las batallas.

lamente vi si può trovar grandissimo guadagno, e molte cose ricche ; ma ancora oro, e argento, e pietre pretiose, e di ogni sorte di specieria in grande quantità, della quale mai non si porta in queste nostre parti. Et è il vero, che molti huomini dotti, Filosofi, e Astrologi, e altri grandi savii in tutte le Arti, e di grande ingenio governano quella gran provincia, e ordinano le battaglie.

Hec p*ro* aliq*uan*tula satisfa[cione] ad tua*m* petici*on*em q*uan*tu*m* breuitas t*em*poris dedit et occupaci*on*es mee co*n*cepscer*unt* p*a*rat*us* i*n* futur*um* regie maiestati q*uan*tu*m* volet latius satisfacere.

Data flor*enti*e. 25. iunii. 1474.

A ciuitate vlix*ipo*nis p*er* occide*n*te*m* in directo su*n*t. 26. spacia i*n* carta sig*n*ata *quorum* quolib*et* h*abe*t miliaria. 250. vsq*ue* ad nobilisim[am] et max*i*m*a*m ciuitate*m* qui*n*say circuit eni*m* centu*m* miliar*i*a et h*abe*t po*n*tes dece*m* et nome*n* eius sonat cita del cielo ciuitas celi et multa mira*n*da de ea narrant*ur* de mul-

Y de la ciudad de Lisboa, en derecho por el Poniente, son en la dicha carta 26 espacios, y en cada uno dellos hay 250 millas hasta la nobilisima y gran ciudad de Quisay, la cual tiene al cerco 100 millas que son 25 leguas, en la qual son 10 puentes de piedra mármol. El nombre de la cual ciudad, en nuestro romance, quiere de-

Dalla città di Lisbona per dritto verso Ponente sono in detta carta ventisei spatii, ciascun de' quali contien dugento, e cinquanta miglia, fino alla nobilissima, e gran città di Quisai, la quale gira cento miglia, che sono trentacinque leghe ; ove sono dieci ponti di pietra di marmoro. Il nome di questa città significa città

titudine artificium et de reditibus. hoc spacium est fere tercia pars tocius spere. que ciuitas est in prouincia mangi scilicet vicina prouincie katay in qua residencia terre regia est.

Sed ab insula antilia vobis nota ad insulam nobilisimam çippangu sunt decem spacia est enim illa insula fertilisima aur[o] margaritis et gemmis et auro solido cooperiunt tenpla et domos regias ita quod per ygnota itinera non magn[a] maris spacia transeundum.

Multa fortasse essent aperitus declaranda sed diligens considerator per hec poteri[t] ex se ipso reliqua prospicere. vale dilectisime.

cir ciudad del cielo; de la cual se cuentan cosas maravillosas de la grandeza de los artificios y de las rentas. Este espacio es cuasi la tercera parte de la esfera. La cual ciudad es en la provincia de Mango, vecina de la ciudad del Catayo, en la cual está lo más del tiempo el Rey.

E de la isla de Antilla, que vosostros llamais de Siete Ciudades, de la cual tenemos noticia, hasta la nobilisima isla de Cipango, hay 10 espacios que son 2.500 millas, es à saber 225 leguas, la cual isla es fertilisima de oro y de perlas y piedras preciosas. Sabed que de oro puro cobijan los templos y las casas reales; asi que por no ser conocido el camino están todas estas cosas encubiertas, y á ella se puede ir muy seguramente.

Muchas otras cosas se podrian decir, mas como os tenga ya dicho por palabra y sois de buena consideracion, sé que no vos queda por entender, y por tanto no me alargo mas, y esto

del cielo, della qual si narrano cose maravigliose intorno alla grandezza de gl'ingegni, e fabriche, e rendite. Questo spatio è quasi la terza parte della sfera. Giace questa città nella provincia di Mango, vicina alla provincia del Cataio, nella quale sta la maggior parte del tempo il Re.

Et dall' isola di Antilia, che voi chiamate di Sette Città, della quale havete noticia, fino alla nobilissima isola di Cipango sono dieci spatii, che fanno due mila e cinquecento miglia, cioè dugento e venticinque leghe: la quale isola è fertilissima d'oro, di perle, e di pietre pretiose. Et sappiate, che con piastre d'oro fino coprono i tempii, e le case regali. Di modo che, per non esser conosciuto il camino, tutte queste cose si ritrovano nascoste, e coperte; e ad essa si può andar sicuramente.

Molte altre cose si potrebbono dire; ma, come io vi ho già detto a bocca, e voi siete prudente, e di buon giudicio, mi rendo certo, che non vi resta cosa alcuna da intendere: e però

sea por satisfaccion de tus demandas cuanto la brevedad del tiempo y mis ocupaciones me han dado lugar ; y ansi quedo muy presto á satisfacer y servir á S. A. cuanto mandare muy largamente.	non saro più lungo. Et questo sia per sodisfattione delle vostre richieste, quanto la brevità del tempo, e le mie occupationi mi hanno concesso. Et cosi io resto prontissimo a sodisfare e servir Sua Altezza compiutamente in tutto quello, che mi commanderá.
Fecha en la ciudad de Florencia á 25 de Junio de 1474 años.	Da Fiorenza, a XXV Giugno dell'anno MCCCCLXXIIII.

Traduction française. — On se propose dans cette traduction de rendre avec autant d'exactitude que possible le sens, aussi bien que le langage du document qui est donné comme étant l'original. Les variantes de la version italienne des *Historie* et du texte espagnol de Las Casas sont indiquées en note.

TRADUCTION FRANÇAISE

Copie envoyée à Christofaro Colonbo (1) par Paul, physicien, accompagnée d'une carte nautique.

A Ferdinand Martini, chanoine de Lisbonne, Paul, physicien, salut.

Il m'a été très agréable d'apprendre que tu te portes bien (2) et que tu jouis de la faveur et de l'intimité de votre Roi, prince très généreux et très magnifique. Comme je t'ai entretenu précé-

(1) Le texte latin, qui est supposé avoir été transcrit par Colomb lui-même, porte Christo*f*aro Colo*n*bo. Il faut remarquer, cependant, que la ligne où se trouve ce nom, ligne qui forme le titre du document, est d'une écriture plus régulière que celle de la lettre même, ce qui autorise la supposition que cette ligne n'est pas de la main de celui qui a transcrit le corps de la lettre ; on remarque encore que cette ligne est placée tout au bord de la marge supérieure de la lettre, ce qui est une indication qu'elle a été écrite après coup.

(2) L'auteur de la lettre semble faire allusion à quelque chose que contenait la lettre à laquelle il est censé répondre. Il est singulier que le texte espa-

demment d'une route pour aller au pays des épices (3) par la voie de mer, plus courte que celle que vous prenez par la Guinée (4), le Sérénissime Roi désire de moi maintenant quelques éclaircissements à ce sujet, ou plutôt une démonstration qui frappe les yeux, afin que même les gens peu instruits (5) puissent la voir et la comprendre.

Quoique je sache (6) que cela puisse se démontrer à l'aide d'une sphère, qui est la forme du monde, j'ai décidé, pour plus de clarté et en même temps pour plus de facilité, de montrer que cela peut être expliqué au moyen d'une carte nautique. J'envoie en conséquence à Sa Majesté une carte, faite de mes mains, sur laquelle sont dessinées vos côtes, avec les îles d'où vous devrez commencer à faire route toujours vers l'Occident (7), ainsi que les

---

gnol supprime ce membre de phrase, qui, naturellement, ne se trouve pas non plus dans l'italien.

(3) Dans la version espagnole, il y a : Aux Indes, où poussent les épices ; dans l'italien : A l'Inde, où poussent les épices. Au xv[e] siècle, les Indes Orientales étaient généralement appelées Indes des épices, dénomination qui se trouve déjà dans Marco Polo.

(4) Le texte latin porte : *quam facitis per Guineam*. Il faut entendre : que vous suivez actuellement, et non pas : que vous ouvrez, que vous cherchez à ouvrir. Le latin ne comporte que la première traduction. Le texte espagnol dit : que vous faites pour la Guinée (*que vosotros haceis para Guinea*), ce qui est un contre-sens. L'italien a traduit: que vous faites par la Guinée (*che voi fate per Guinea*), ce qui est exact.

(5) Dans l'espagnol et dans l'italien, ce membre de phrase est supprimé.

(6) L'espagnol ajoute ici : par expérience.

(7) D'après le texte latin, la route à prendre pour aller aux Indes, c'est, non pas le parallèle de Lisbonne, comme quelques-uns l'ont cru, mais celui des Canaries, que Colomb a effectivement pris.

La version espagnole, et, par suite, la version italienne, changent complètement ce passage. Au lieu de dire que la carte montre : « Vos côtes, avec les îles d'où vous devrez commencer à faire route toujours vers l'Occident », elle dit : « Toute la fin du Ponant, à partir de l'Irlande, en allant vers le sud jusqu'à l'extrémité de la Guinée, avec toutes les îles qui sont sur ce chemin, en face desquelles, droit du côté du couchant, se trouve dessiné le commencement des Indes. »

Nous sommes ici en présence d'une modification du texte latin par omission et par addition. L'indication importante qu'il faudra partir des îles et faire route toujours droit à l'Occident est supprimée et, à la place, on donne celle qu'en face de ces îles, au bout de la route, se trouve le commencement des Indes, ce qui manque au latin.

Il faut voir là une confirmation de ce que nous avons dit dans notre premier volume, p. 180, savoir que le texte espagnol est le troisième et définitif état de la lettre dite de Toscanelli. L'auteur, trouvant que le texte latin

lieux (8) auxquels vous devrez arriver ; elle indique aussi la distance dont vous aurez à vous écarter du Pôle ou de la ligne équinoxiale (9), et au bout de combien d'espaces ou de milles vous devrez parvenir à ces contrées si fertiles en toutes sortes d'épices et de pierres précieuses.

Et ne vous étonnez pas de m'entendre appeler contrées occidentales celles où sont les épices, alors qu'on les appelle communément orientales ; car ceux qui navigueront à l'Occident trouveront toujours ces contrées en passant par les régions navigables qui sont sous la terre (10), tandis que ceux qui prendront

---

n'était pas assez précis, s'est décidé, dans le texte espagnol, à nommer les Indes. En même temps, il a supprimé le passage indiquant qu'il fallait suivre le parallèle des Canaries, parce que, en fait, cette indication était inutile, car s'il s'agissait d'aller aux Indes, on pouvait prendre n'importe quel parallèle, et par conséquent elle présentait aussi le danger d'attirer l'attention sur le choix du dit parallèle, singulier, si le projet n'avait en vue que les Indes et n'était fondé que sur des raisons théoriques.

(8) L'espagnol ajoute : et les îles. L'italien copie l'addition.

(9) La traduction espagnole porte : « Avec les îles et les lieux d'où vous pouvez dévier pour la ligne équinoxiale. » L'italien dit : « Avec les îles et les lieux où vous pouvez aller et de combien vous pouvez vous écarter du pôle arctique vers la ligne équinoxiale. » Le texte italien ne diffère du texte latin que par l'addition des mots : et les îles, déjà signalée, par celle du mot : arctique, et par la modification *vers* la ligne équinoxiale, au lieu de *ou de* la ligne équinoxiale. Donc le texte italien est presque identique au texte latin, alors que l'espagnol en diffère beaucoup. C'est une des rares circonstances qui pourraient donner à penser que le traducteur italien connaissait aussi le texte latin de la lettre. Cependant nous ne le croyons pas. Nous pensons que le texte espagnol remis à Las Casas contenait des mots que celui-ci a sautés par inadvertance, en le copiant. Le texte original espagnol, qui servit à Las Casas et au traducteur italien, devait porter ; *las islas y los lugares adonde podeis* llegar y cuanto del polo arctico podeis *desviar para la linea equinoccial.*

L'erreur a été causée par la répétition du mot *podeis*, erreur de copie très fréquente. Le traducteur italien a évité cette erreur.

(10) Pour comprendre cette expression, il faut entendre que l'auteur de la lettre divise la terre en deux hémisphères allant chacun d'un pôle à l'autre. L'hémisphère supérieur comprend l'ancien monde, l'hémisphère inférieur comprend l'espace, supposé entièrement maritime, s'étendant entre les deux rives de l'ancien monde. Donc, pour naviguer d'une de ces rives à l'autre, il fallait passer par la partie inférieure de la terre, c'est-à-dire dessous celle-ci, donc par le Ponant, si l'on partait de la rive occidentale, et c'est ainsi que portent les deux versions espagnole et italienne, qui ne tiennent pas compte de l'expression extraordinaire de *subterraneas navigationes*. Fiske et Markham ont traduit : « *on the other side of the earth* ». M. Harrisse écrit : *in the*

par le continent et la route supérieure (11) les rencontreront toujours à l'Orient.

Par conséquent, les lignes droites tracées dans le sens de la longueur de la carte montrent la distance de l'Orient à l'Occident, tandis que les transversales indiquent les espaces du Midi au Septentrion (12).

J'ai aussi marqué sur la carte divers lieux(13)où vous pourriez

---

hemisphere which is opposite to ours », et M. Payne dit : « *beneath the globe* ».

(11) *Per terram et per superiora itinera*, c'est-à-dire la route ordinaire par le Levant et par terre, d'après ce qui est dit à la note précédente. L'espagnol et l'italien rendent cette expression latine, assez bizarre d'ailleurs, en disant simplement « par le Levant ». Markham dit : « *the upper side* » (de la terre). Harrisse dit : « *the higher hemisphere* ». Payne : « *above the globe* ».

(12) Ces expressions de lignes droites et de lignes transversales ont donné lieu a bien des commentaires ; elles sont généralement interprétées comme correspondant, la première aux parallèles, la seconde aux longitudes. C'est le sens que leur donne Uzielli, qui dit : « Toscanelli entend par *lignes transversales* les arcs de méridiens représentés par des lignes droites tracées dans les cartes perpendiculairement aux *lignes droites* représentant les parallèles. » (*Toscanelli*, n° 1, p. 12.) Cette opinion semble trouver sa justification dans la phrase de l'auteur de la lettre : que les lignes droites sont tracées dans le sens longitudinal de la carte; mais cette phrase est complétée par l'indication que les lignes droites montrent la distance de l'Orient à l'Occident et les lignes transversales celle du Sud au Nord. Comment cela pourrait-il être, si les lignes droites sont des parallèles et les lignes transversales des méridiens ?

Une remarque pourrait expliquer cette difficulté. Il est évident que l'auteur de la lettre avait en vue une carte qui, comme toutes celles de ce genre, était plus longue que large, et dont la longueur était d'Occident en Orient. Dans ce cas, les lignes droites horizontales pouvaient être dites dans le sens de la longueur, *linæ rectæ in longitudine*, et l'auteur a pu ne pas vouloir dire que les lignes droites, équivalant aux longitudes, indiquent, par l'espace qu'il y a entre elles, la distance de l'Occident à l'Orient, mais seulement que les longitudes sont des lignes sur la longueur desquelles on mesure la distance de l'ouest à l'est. A l'appui de cette interprétation, on peut remarquer que l'expression *longitudo*, dont le sens étymologique est celui de longueur, était employée dans ce sens par les anciens pour indiquer la plus grande longueur de la terre. On peut donc avancer que l'auteur de la lettre entend par lignes droites des parallèles indiquant la longueur, et par lignes transversales, coupant celles-ci à des distances égales, des méridiens indiquant la largeur. Dans l'italien les lignes transversales ou obliques indiquent la distance qu'il y a de l'étoile polaire au midi.

(13) L'espagnol dit : « Beaucoup de lieux des parages de l'Inde. » L'italien répète.

aller, et cela pour mieux renseigner les navigateurs, si le vent ou tout autre cas fortuit les amenait ailleurs qu'ils ne se proposent, et aussi pour qu'ils fassent voir aux indigènes qu'ils ont quelques notions de leur pays, ce qui leur sera très agréable (14). On assure qu'il ne va dans ces îles que des marchands. Car il y a une si grande affluence de navigateurs et de marchandises, qu'on n'en voit pas autant dans le reste du monde (15) que dans le seul fameux port de Zaiton. On dit, en effet, que chaque année il entre dans ce port cent gros navires chargés de poivre, sans compter les autres vaisseaux qui portent d'autres épices,

Ce pays est très peuplé et très riche, comprenant une multitude de provinces, de royaumes et des villes innombrables, toutessoumises à un seul prince appelé le Grand Kan, ce qui signifie en latin *Rex regum*, et dont la capitale et la résidence se trouvent, la plupart du temps, dans la province de Katay. Ses prédécesseurs désiraient entrer en relation avec les Chrétiens ; il y a deux cents ans, ils envoyèrent (16) au Pape pour lui demander des hommes versés dans les choses de la foi, pour les instruire; mais ceux qui furent envoyés trouvèrent des obstacles en route et s'en retournèrent. Au temps d'Eugène (17), il vint quelqu'un (18) vers Eugène, qui donnait de grandes assurances de bienveillance envers les Chrétiens. Je me suis longuement entretenu avec lui d'une foule de choses (19), de la grandeur des édifices royaux, de la largeur et de la longueur des fleuves, du grand nombre de villes bâties sur leurs rives ; sur un seul de ces fleuves, il y au-

---

(14) Dans l'espagnol et dans l'italien, cette phrase a un tout autre sens. La première version porte : « Et aussi pour qu'on connaisse bien toutes ces contrées, ce dont vous devez être bien aises. » L'italien dit : « Et ensuite pour vous donner pleine information sur tous ces lieux que vous désirez tant connaître. »

(15) Le texte espagnol dit : « Il y a là une aussi grande quantité de navires, de marins, de marchands avec des marchandises, que dans tout le reste du monde. » L'italien porte : « Il y a là une aussi grande quantité de navires, de marins avec des marchandises, que dans toute autre partie du monde. »

(16) Le texte espagnol porte aussi : « envoyèrent » simplement. Mais l'italien dit : « envoyèrent des ambassadeurs. »

(17) Eugène est nommé deux fois dans la même phrase, sans utilité. Les textes espagnol et italien ne le nomment qu'une fois, mais le premier porte simplement Eugène, tandis que l'italien dit : Eugène IV. Ce pape était, en effet, contemporain de Toscanelli, et occupa le Saint-Siège de 1431 à 1447.

(18) Quelqu'un. C'est la traduction exacte du mot latin *unus*. Cela désigne toute espèce d'envoyé ou d'émissaire à quelque titre que ce soit.

(19) Le texte italien, après le mot : choses, ajoute : merveilleuses.

rait cent villes, avec des ponts en marbre, très longs et très larges, ornés de colonnes.

Ce pays est digne d'être recherché par les Latins (20), non seulement parce qu'on pourrait en tirer des profits considérables, en or, en argent, en pierres précieuses de tout genre et en épices qui n'arrivent jamais chez nous; mais aussi à cause des hommes savants, des philosophes et astrologues remarquables qui y vivent, et dont le génie et le talent gouvernent cette puissante et magnifique province, et dirigent même les choses de la guerre.

Voilà ce que je puis dire pour satisfaire à ta demande, dans le peu de temps que me laissent mes occupations. Je suis prêt dans l'avenir à répondre plus amplement à tout ce que voudra Sa Majesté Royale.

Fait à Florence, le 25 juin 1474 (21).

Allant de la ville de Lisbonne en droite ligne vers l'Occident, il y a, marqués sur la carte, 26 espaces de 250 milles (22) chacun, jusqu'à la très illustre et très grande cité de Quinsay. Son enceinte mesure cent milles ; elle a dix ponts (23), et son nom veut dire *cita del cielo*, cité du ciel. On raconte bien des merveilles sur la multitude de ses fabriques (24), ainsi que sur ses revenus. (Cet espace est presque le tiers de la sphère) (25). La

---

(20) Ici une légère variante dans les anciennes traductions. L'espagnole : « Ce pays est digne autant que jamais d'être découvert. » L'italienne : « Ce pays est digne autant que tout autre d'être découvert. »

(21) Cette ligne et tout le paragraphe précédent sont transportés, dans les versions espagnole et italienne, à la fin de la lettre, de sorte que le paragraphe suivant, qui forme un P. S. dans le latin, fait corps avec la lettre même dans les deux traductions.

(22) L'espagnol et l'italien ajoutent, le premier : qui font 25 lieues ; le second : qui font 35 lieues. Le chiffre 3 du texte italien est évidemment une erreur typographique, car 100 milles italiens font bien 25 lieues.

(23) L'espagnol ajoute : de marbre ; l'italien répète. Marco Polo dit *12.000* ponts (Edit. Pauthier, p. 493).

(24) *Fabriques.* Le texte latin porte *artificium*, qui doit être pour *artificiorum*, de même que, p. 554, 1re colonne, l. 19 et 23, *fluvium* est pour *fluviorum*. L'espagnol donne le mot *artificios*, et l'italien traduit par *fabriche.* En latin, *artificium* n'a pas le sens de *fabrique*, qui est spécial à l'espagnol *artificio.*

(25) *Le tiers de la sphère.* Il y a certainement une transposition. Cette phrase, qui n'a aucun sens ici, trouve logiquement sa place après l'indication de la distance entre Lisbonne et Quinsay, c'est-à-dire après les mots : 26 espaces de 250 milles chacun, et avant le membre de phrase : jusqu'à la très illustre et très grande cité de Quinsay. L'espagnol et l'italien reproduisent cette transposition.

dite ville est située dans la province de Mangi, voisine de la province de Katay (26), où se trouve la résidence royale.

Mais depuis l'île Antilia, qui vous est connue (27), jusqu'à la célèbre île de Cippangu, il y a dix espaces (28). Cette île est très abondante en or, perles et pierres précieuses, et les temples, ainsi que les palais royaux, y sont couverts d'or massif.

Ainsi donc, l'espace de mer à franchir à travers les parages inconnus n'est pas très grand (29). Il y aurait bien d'autres choses à expliquer ici plus en détail, mais un observateur attentif saura les déduire lui-même de ce qui précède (30).

Reçois, cher ami, mes salutations.

---

(26) Le texte espagnol porte : « ville de Katay ». La version italienne rétablit le mot : province. Ce fait semblerait, de prime abord, indiquer que le traducteur italien a connu aussi le texte latin. Mais, il est évident que Las Casas s'est permis de corriger son texte pour éviter la répétition du mot : province.

(27) *Antilia.* Le texte latin dit simplement : que vous connaissez (*vobis nota*). Le texte espagnol change cela de la manière suivante : « Que vous appelez île des Sept Cités et dont nous avons connaissance. » (*Que vosotros llamais de Siete Ciudades, de la cual tenemos noticia.*) La version italienne maintient cette addition, mais se rapproche davantage du texte latin en disant : « Que vous appelez île des Sept Cités et que vous connaissez. » (*Che voi chiamate di Sette Città, della quale havete noticia*). Nous croyons que le texte espagnol original devait porter *de la cual tenedes noticia*, et que Las Casas aura lu par erreur *tenemos* (nous avons) là où il y avait *tenedes* (vous avez), erreur que le traducteur italien a évitée.

(28) Les versions espagnole et italienne ajoutent : « Qui font 2.500 milles ou 225 lieues. » Ici encore, on doit admettre une erreur de copiste, et lire 625 lieues, qui font réellement 2.500 milles.

(29) L'espagnol rend cette phrase de la manière suivante : « Ainsi, faute de connaître le chemin, toutes ces choses restent cachées, et l'on peut y aller sûrement. » L'italien naturellement répète. Mais ce texte diffère tellement du latin qu'il constitue un remaniement et non une traduction.

(30) Toute cette phrase est modifiée de la manière suivante, dans l'espagnol et dans l'italien : « On pourrait dire encore bien d'autres choses, mais comme je vous en ai déjà entretenu verbalement, et que vous avez bonne compréhension et bon jugement, je pense qu'il ne vous reste plus rien à apprendre ; et par suite je ne m'étendrai pas davantage. » Vient ensuite, dans les deux textes espagnol et italien, le paragraphe : « Voilà ce que je puis dire, etc. », que le latin place, ainsi que la date, avant le post-scriptum.

SECONDE LETTRE A COLOMB

Sans date.

(Répétition de la lettre précédente, envoi de la même carte.)

Textes espagnol et italien, pas de texte latin.

Las Casas, *op. cit.*, p. 95; F. Colomb, *op. cit.*, fol. 19, verso.

Espagnol

A Cristóbal Columbo, Paulo, fisico, salud.

Yo rescibi tus cartas con las cosas que me enviaste, y con ellas rescibi gran merced. Yo veo el tu deseo magnifico y grande á navegar en las partes de Levante por las de Poniente, como por la carta que yo te invio se amuestra, la cual se amostrará mejor en forma de esfera redonda. Pláceme mucho sea bien entendida, y que es el dicho viaje no solamente posible, mas que es verdadero y cierto é de honra é ganancia inestimable y de grandisima fama entre todos los cristianos.

Mas vos no lo podreis bien conoscer perfectamente, salvo con la experiencia ó con la plática, como yo la he tenido copiosisima, é buena é verdadera informacion de hombres magnificos y de grande saber, que son venidos de las dichas partidas aqui en corte de Roma, y de otros mercaderes que han tractado mucho tiempo en aquellas partes, hombres de mucha auctoridad.

Asi que, cuando se hará el

Italien

A Christoforo Colombo, Paolo, fisico, salute.

Io ho ricevuto le tue lettere con le cose, que mi mandasti, le quali io hebbi per gran favore : e estimai il tuo desiderio nobile, e grande, bramando tu di navigar del Levante al Ponente, come per la carta, ch'io ti mandai, si dimostra; la quale si dimostrerà meglio in forma di sfera rotonda. Mi piace molto, che elle sia bene intesa, e che detto viaggio non sol sia possibile, ma vero, e certo, e di honore, e guadagno inestimabile, e di grandissima fama appresso tutti i christiani.

Voi non lo potete conoscere perfettamente, se non con la esperientia, o con la prattica, come io l'ho havuta copiosissimamente, e con buona, e vera informatione di huomini illustri, e di gran sapere, che son venuti di detti luoghi in questa corte di Roma; e di altri mercatanti, che hanno traficato lungo tempo in quelle parti, persone di grande auttorità.

Di modo che, quando si farà

dicho viaje, será á reinos poderosos é ciudades é provincias nobilisimas, riquisimas de todas maneras de cosas en grande abundancia y á nosotros mucho necesarias, ansi como de todas maneras de especieria en gran suma y de joyas en grandisima abundancia.

Tambien se irá á los dichos Reyes y Principes que están muy ganosos, más que nos, de haber tracto é lengua con cristianos destas nuestras partes, porque grande parte dellos son cristianos, y tambien por haber lengua y tracto con los hombres sabios y de ingenio de acá, ansi en la religion como en todas las otras ciencias, por la gran fama de los imperios y regimientos que han destas nuestras partes; por las cuales cosas todas y otras muchas que se podrian decir, no me maravillo que tú que eres de grande corazon, y toda la nacion de portugueses, que han seido siempre hombres generosos en todas grandes empresas, te vea con el corazon encendido y gran deseo de poner en obra el dicho viaje.

detto viaggio, sarà in regni potenti, e in città, e provincie nobilissime, richissime, e di ogni sorte di cose, a noi molto necessarie, abondanti ; cioé di ogni qualità di specierie in gran somma, e di gioie in gran copia.

Ciô sara caro etiandio a quei Re, e Principi, che sono desiderosissimi di pratticare, e contrattar con christiani di questi nostri paesi, si per esser parte di lor christiani, e si ancora per haver lingua, e prattica con gli huomini savij e d'ingegno di questi luoghi, cosi nella religione, come in tutte le altre scientie, per la gran fama degl' imperij, e reggimenti, che hanno di queste parti. Per le quali cose, e per molte altre, che si potrebbono dire, non mi maraviglio, che tu, che sei di gran cuore, e tutta la natione portoghese, la quale ha havuto sempre huomini segnalati in tutte le imprese, sij col cuore acceso, e in 'gran desiderio di eseguir detto viaggio.

Traduction. — Je suis en possession de tes lettres et des choses que tu m'as envoyées et je les ai reçues comme une grande faveur. Je vois — *j'ai apprécié*, dans l'italien — ton beau et grand désir d'aller par mer aux contrées — *contrées* manque dans l'italien — du Levant, par le Ponant, comme l'indique la carte que je t'envoie — que *je t'ai envoyée*, dans l'italien, — ce qui se démontrerait mieux sous la forme d'une sphère ronde. Il me plaît beaucoup que cette carte soit bien comprise et qu'on voie que ce voyage est non seulement possible, mais qu'il est vrai et certain, capable de faire honneur et de donner d'inestimables profits, ainsi qu'une grande réputation, parmi tous les chrétiens.

Mais vous ne pourrez bien comprendre cela que par l'expérience et la pratique. Moi, j'ai eu à ce sujet les informations les plus amples, bonnes et véritables, obtenues d'hommes considérables et de grand savoir, qui sont venus des dites contrées ici, en cour de Rome — *à la cour de Rome*, dans l'italien — ainsi que d'autres, des marchands qui ont vécu longtemps dans ces contrées, gens de grande autorité.

Ainsi, quand on fera ce voyage, ce sera pour aller dans des royaumes puissants, dans des villes et des provinces fameuses, très riches et abondantes en toute sorte de produits qui nous sont très nécessaires, particulièrement en épices variées et nombreuses, ainsi qu'en une grande quantité de joyaux.

On ira aussi vers les rois et les princes des dites contrées, — *cela leur fera plaisir*, porte le texte italien — lesquels sont très désireux — *plus que nous*, ajoute l'italien — d'entrer en relation et de commercer avec les chrétiens de nos pays, car la plupart d'entre eux sont chrétiens, et voudraient s'entretenir avec nos savants et nos artistes, sur la religion, ainsi que sur toutes les autres sciences, à cause de la grande réputation dont nos empires et nos gouvernements jouissent auprès d'eux. En égard à toutes ces choses et à beaucoup d'autres que l'on pourrait mentionner, je ne suis nullement surpris, connaissant ton grand cœur, et sachant que la nation portugaise a toujours eu des hommes favorables aux grandes entreprises, de le voir enflammé du grand désir d'exécuter ce voyage.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° 1

Autorisation donnée à Colomb, âgé de dix-neuf ans, par son père.

Gênes, 31 octobre 1470. *Raccolta Colombiana, Documenti,* n° XXXIV.

In nomine Domini, amen. Christofforus de Columbo, filius Dominici, major annis decemnovem, et in presentia, auctoritate, consilio et consensu dicti Dominici ejus patris presentis et autorizantis, sponte et ex ejus certa scientia et non per aliquem errorem juris vel pacti, confessus fuit et in veritate publice recognovit Petro Belexio de Portu Mauricio, filio Francisci, presenti, se eidem dare et solvere debere libras quadraginta octo, soldos tresdecim et denarios sex Janue ; et sunt pro resto vinorum eidem Christofforo et dicto Dominico venditorum et consignatorum per dictum Petrum.

Renuncians, etc...

Quas libras quadraginta acto, soldos tresdecim et denarios sex Janue, dictus Christofforus eidem Petro solemniter stipulanti, vel legiptime persone pro eo, dare et solvere promisit intra annum unum proxime venturum, omni exceptione remota.

Sub pena dupli dicte quantitatis pecuniæ, etc.

Insuper, pro dicto Christoffaro et ejus precibus et mandato, de predictis omnibus et singulis intercessit et fidejussit dictus Dominicus ejus pater, qui se inde proprium et principalem pagatorem constituit et esse voluit.

Sub ypoteca et obligacione bonorum omnium, etc.

. . . .

Jurantes dicti Dominicus et Christofforus ad sancta Dei evangelia, etc...

Actum Janue, in Fossatello, ad bancum Lazari Ragii notarii, anno dominice nativitatis MCCCCLXX, inditione tercia Jnxta morem Janue, die mercurii, ultima octobris, in terciis Testes

Raffael de Bisanne fornarius, Augustinus de Poncta quondam Raffaelis et Iohannes Longus de lo Carmo quondam Iohannis, vocati et rogati.

Traduction. — Au nom du Seigneur, amen. Christophe Colomb, fils de Domenico, âgé de dix-neuf ans accomplis, et en présence, avec l'autorisation, d'après le conseil et le consentement dudit Domenico, son père, présent et l'autorisant, de son propre mouvement, en parfaite connaissance de cause et non par suite d'une erreur quelconque de droit ou de fait, a déclaré et en toute vérité et publiquement a reconnu à l'égard de Pietro Bellesio de Port-Maurice, fils de François, présent, qu'il doit donner audit et lui payer quarante-huit livres treize sols et six deniers de Gênes somme qui est le solde du montant d'une partie de vin vendue et livrée par ledit Pierre à Christophe et audit Domenico.

. . . .

Ledit Christophe a promis de donner et de payer ladite somme de quarante-huit livres treize sols et six deniers génois audit Pietro le stipulant solennellement, ou pour lui à toute personne le représentant légalement, dans le délai d'un an à partir de ce jour, renonçant à se prévaloir de toute exception.

Sous peine du double de ladite somme, etc...

De plus, est intervenu et s'est porté garant pour ledit Christophe, à sa prière et sur sa recommandation, au sujet de l'ensemble et de chacune des clauses ci-dessus, ledit Domenico, son père, qui s'est ainsi constitué et a voulu être le payeur proprement dit et principal et l'exécuteur de ce qui précède.

Sous hypothèque et obligation de tous ses biens, etc...

Lesdits Domenico et Christophe jurant sur les saints Evangiles, etc...

Fait à Gênes, dans Fossatello, au banc de Lazzaro Ragio, notaire, l'an de la naissance du Seigneur 1470, indiction troisième d'après la supputation génoise, le mercredi dernier jour d'octobre, à la troisième heure. Ont été témoins, convoqués et priés, Raffaello di Bisanne, fournier, Agostino di Poncta, fils de feu Raffaello, et Giovanni Longo del Carmo, fils de feu Giovanni.

N° 2

Déposition de Colomb, faite à Gênes, le 25 août 1479, à l'âge de vingt-sept ans accomplis.

Archives de l'État à Gênes, minutes des notaires de 1474 à 1504. Document découvert par M. Ugo Assereto en 1904 et publié par lui : *La data della nascita di Colombo accertata da un documento nuovo*, in *Giornale storico letterario della Liguria*. Janvier-février 1904. La Spezia.

[Il s'agit d'une réclamation contre Paolo di Negro, qui, étant à Lisbonne en 1478, en même temps que Colomb, chargea celui-ci d'un achat de sucre à Madère, pour lequel il ne versa pas toute la somme nécessaire, ce qui fit manquer l'opération. Colomb, de passage à Gênes, est appelé à témoigner sur ces faits.]

Ejus [Christofforus de Columbo] juramento corporaliter tactis scripturis de veritate dicenda et testificanda, dixit se tantum scire de contentis in titulo videlicet quod veritas fuit et est quod, cum anno proxime preterito de mense Julii ipse testis et dictus Paulus essent in loco Ulisbone, transmissus fuit ipse testis per eumdem Paulum ad insulam Amaderie cause emendi rubas duo milia quadringentas sucarorum in plus, cui quidem testi dacti ex tunc fuerunt per dictum Paulum vel alium pro eo occaxione predicta regales centum quindecim milia, et inde, dum ipse testis esset in dicta insula Amaderie etiam transmissi fuerunt ipsi testi per eumdem Paulem seu alium pro eo occaxione premissa usque ad summam regalium trecentum duodecim milia vel circa, computatis dictis regalibus centum quindecim milia, et hoc usque ad illud tempus quo ad dictam insulam apulit navigium patronisatum per Ferdinandum Palensium Portugalensem, in et super quo navigio onerari debebat dicta sucarorum quantitas, que tamen onerari tunc non potuit, licet empta et incaparata antea fuisset per ipsum testem, licet tamen presentialiter proprie et ad punctum testificare non possit, que pars dictorum sucarorum tunc empta et per eumdem testem incaparata fuisset, quia non habet ejus librum in quo distincte omnia continentur et scripta sunt et ad quem se reffert. Verum tempore apulsus dicti navigii sucara ipsa empta et incaparata per ipsum testem ut supra in totum habere non potuit, defectu pecunie ipsi testi non transmisse per dictum Paulum pro ipsorum sucarorum solucione et ea pars que consignata fuerat ipsi per venditores licet non solupta, aplicato dicto navigio, ab eis minabatur ut illa vendi facerent damno et interesse ipsius testis, attento quod eorum debitum et solucionem non fa-

ciebat, quibus ex causis dicta sucarorum quantitas in et super dicto navigio onerari non potuit.

. . . .

Interrogatus si est de proximo recessurus, respondit sic, die crastino de mane pro Ulisbona.

Interrogatus quottannis est, quantum habet in bonis et quam partem vellet obtinere, respondit quod est etatis annorum viginti septem vel circa, habet florenos centum et ultra, et vellet obtinere jus habentem.

Actum Janue in contracta Santi Siri, videlicet in scagno dicti Lodixii, anno dominice nativitatis millesimo quadringentesimo septuagesimo nono, indicione undecima juxta morem Janue, die mercurii vigesima quinta augusti, hora vigesima quarta paulo plus, presentibus Johanne Baptista de Cruce quondam Jeronimi et Jacobo Sclavina Bernardi civibus Janue, testibus ad premissa vocatis specialiter et rogatis.

Traduction. — Christophe Colomb, après avoir prêté serment la main sur les Ecritures de dire la vérité, déclare que ce qu'il sait du contenu de la première question c'est qu'elle est conforme à la vérité, c'est-à-dire que l'année précédente, au mois de juillet, le témoin et le dit Paul se trouvaient ensemble à Lisbonne ; que le témoin fut envoyé par le dit Paul à l'île de Madère pour y acheter deux mille quatre cents arrobes et plus de sucre, que, dès ce moment, le témoin reçut pour cela dudit Paul ou d'un autre pour son compte cent quinze mille réaux et qu'ensuite, pendant que le témoin était à l'île de Madère, le même Paul, ou un autre pour son compte, lui envoya en tout, toujours pour le même objet, trois cent douze mille réaux environ, y compris les dits cent quinze réaux, et cela jusqu'au jour où arriva à la dite île le navire commandé par Fernando Palensio, Portugais, navire sur lequel devait être chargée la dite quantité de sucre, chargement qui ne put se faire, bien que le témoin eût déjà acheté le sucre et eût donné des arrhes, sans pouvoir dire présentement quelle quantité précise de ce sucre il avait achetée, n'ayant pas avec lui le livre où tout cela est consigné en détail et auquel il se réfère. Mais le jour de l'arrivée du dit navire, il ne put se faire livrer la totalité du sucre acheté et retenu comme ci-dessus, faute de l'argent non remis au témoin par le dit Paul pour le paiement du sucre. Et, comme une partie du sucre avait été livrée au témoin à découvert par certains vendeurs, ceux-ci à l'arrivée du dit navire menacèrent de faire vendre le sucre aux risques et périls du témoin, attendu qu'il ne tenait pas ses engagements et ne les payait pas. C'est pour cette raison que la dite quantité de sucre ne put être chargée sur le dit navire.

. . . .

Interrogé s'il devait partir prochainement, il répondit qu'il devait partir le lendemain pour Lisbonne.

Interrogé quel âge il avait, quel argent il avait sur lui, et quelle partie il désirait voir triompher, il répondit qu'il avait vingt-sept ans environ, qu'il avait un peu plus de 100 florins sur lui et qu'il faisait des vœux pour le succès de la partie qui avait pour elle le droit.

Fait à Gênes, dans la rue de Santi Siri, au banc dudit Lodixio, l'an de grâce 1479, le 25 août.

N° 3

Capitulation entre les Rois Catholiques et Colomb. Grenade, 17 avril 1492.

Les cartulaires de Colomb. Transcription de celui de Paris avec fac-similé, Stevens, p. 42 ; de celui de Gênes, *Il codice* in *Raccolta Colombiana*, pp. 23-24. Archives de Simancas et de Barcelone.

Las cosas suplicadas, é que Vuestras Altesas dan e otorgan á don Christóval Colón en alguna satisfaçión de lo que ha descubierto en las mares Oçéanas, e del viage que agora, con la ayuda de Dios, ha de faser por ellas en serviçio de Vuestras Altesas, son las que se syguen.

Primeramente, que Vuestras Altesas, como Señores que son de las dichas mares Océanar, fasen dende agora al dicho don Christóval Colón, su almirante en todas aquellas yslas e tierras firmes, que por su mano é industria se descubrirán o ganarán en las diehas mares Océanas para durante su vida; é después d'él muerto, á sus herederos é subçesores de uno en otro perpetuamente, con todas aquellas preheminençias e perrogativas perteneçientes al tal ofiçio, é segund que don Alonso Enrriques vuestro Almirante mayor de Castilla é los otros predeçesores en el dicho ofiçio lo tenían en sus distritos.

Plase á Sus Altesas.

Johan de Coloma.

Otrosy, que Vuestras Altesas fasen al dicho don Christoval su Visorey é Governador general en todas las dichas yslas é tierras firmes é yslas (*sic*), que, como dicho es, él descubriere é ganare en las dichas mares; é que para el regimiento de cada una e qualquier d'ellas, faga eleçión de tres personas para cada ofiçio, é que Vuestras Altesas tomen é escojan uno, el que más fuere su

serviçio, é asi serán mejor regidas las tierras, que Nuestro Señor le dexará fallar é ganar á serviçio de Vuestras Altesas.

Plase á Sus Altesas.

JOHAN DE COLOMA.

Yten, que todas é qualesquier mercaderías, si quier sean perlas, piedras preçiosas, oro, plata, especiería y otras qualesquier cosas y mercadurías de qualquier espeçie, nonbre e manera que sea, que se conpren, trocaren, fallaren, ganaren e ovieren dentro de los limites del dicho Almirantadgo, que dende agora Vuestras Altesas fazen merçed al dicho don Christóval, y quieren que aya é lleve para sí la dezena parte de todo ello, quitadas las costas todas que se fisieren en ello, por manera que, de lo que quedare limpio e libre, aya é tome la deçima parte para sí mismo, é faga d'ella á su voluntad, quedando las otras nueve partes para Vuestras Altesas.

Plase a Sus Altesas.

JOHAN DE COLOMA.

Otrosy, que sy, á cabsa de las mercadurías qu'él traerá de las dichas yslas é tierras, que, así como dicho es, se ganaren ó descubrieren, ó de las que en troque de aquellas se tomaren acá de otros mercaderes, naçiere pleito alguno en el lugar donde el dicho comerçio é trato se terná é fará, que sy por la preheminençia de su ofiçio de Almirante le perteneçerá conoçer del tal pleito, plega á Vuestras Altesas que él ó su theniente, é no otro juez, conozca del tal pleito, é asy lo provean dende agora.

Plase á Sus Altesas, sy perteneçe al dicho ofiçio de Almirante, segund que lo tenia el Almirante Don Alfonso Enrríques y los otros sus anteçesores en sus distritos, é seyendo justo.

JOHAN DE COLOMA.

Yten, que en todos los navíos que se armaren para el dicho trato e negoçiación, cada é quando é quantas vezes se armaren, que pueda el dicho don Christóval Colón, sy quisiere, contribuyr é pagar la ochena parte de todo lo que se gastare en el armasón, é que tambien aya é lleve del provecho la ochena parte de lo que resultare de la tal armada.

Plase á Sus Altesas

JOHAN DE COLOMA.

Son otorgados é despachados con las respuestas de Vuestras Altesas en fin de cada un capítulo.

En la villa de Sancta Fee de la Vega de Granada, á diez é siete días de abril del año del naçimiento de nuestro Salvador Jhesu Christo de mill e quatroçientos é nonenta e dos años.

Yo el Rey. Yo la Reyna.
Por mandado del Rey e de la Reyna,
Johan de Coloma.
Registrada. Talcena.

Traduction. — Les choses demandées, et que Vos Altesses donnent et accordent à Don Christophe Colomb, pour le récompenser en quelque manière de ce qu'il a découvert dans les mers Océanes et du voyage que maintenant, avec l'aide de Dieu, il va y entreprendre pour le service de Vos Altesses, sont les suivantes :

Premièrement, que Vos Altesses, en leur qualité de Seigneurs des dites mers Océanes, fassent dès maintenant le dit Don Christophe Colomb leur Amiral en toutes îles et terres fermes qui, par son œuvre et industrie, seront découvertes ou acquises dans les dites mers Océanes, pour sa vie durant, et, après sa mort, ses héritiers et successeurs l'un après l'autre perpétuellement, avec toutes les prééminences et prérogatives appartenant au dit office et suivant que Don Alonso Enriques, votre Grand Amiral de Castille, et les autres prédécesseurs dans le dit office les possédaient dans leurs districts.

Plaît à Leurs Altesses.
Juan de Coloma.

Semblablement, que Vos Altesses fassent le dit Don Christophe leur Vice-Roi et Gouverneur général dans toutes les dites îles et terres fermes et îles (*sic*) que, comme dit est, il découvrira et acquerra dans lesdites mers ; et que, pour le gouvernement de toutes et chacune de ces îles, il fasse choix de trois personnes pour chaque office, et que Vos Altesses en prennent et choisissent une, celle qui leur conviendra le mieux ; et ainsi les terres que Notre-Seigneur lui permettra de trouver et de gagner au service de Vos Altesses seront mieux gouvernées.

Plaît à Leurs Altesses.
Juan de Coloma.

Item, que de toute marchandise quelconque, que ce soit perles, pierres précieuses, or, argent, épices, et autres choses quelconques et marchandises de toute espèce, nom et sorte que ce soit, qui s'achètent, s'échangent, se trouvent, se gagnent ou exis-

tent dans les limites de la dite Amirauté, que Vos Altesses dès maintenant fassent grâce au dit Don Christophe, et veuillent qu'il ait et prenne pour lui la dixième partie, après déduction de tous les frais qui auraient été faits pour cela, de manière que, de ce qui restera libre et net, il ait et prenne la dixième partie pour lui-même, et en fasse à sa volonté, les autres neuf parties demeurant pour Vos Altesses.

Plaît à Leurs Altesses.

Juan de Coloma.

Semblablement que si, en raison des marchandises qu'il apportera des dites îles et terres qui, comme dit est, seront acquises ou découvertes, ou de celles qui, en échange des premières, seront prises ici d'autres marchands, il naissait quelque procès dans le lieu où le dit commerce et trafic se tiendra et fera, que, si, par suite de la prééminence de son office d'Amiral, il lui appartient de connaître dudit procès, il plaise à Vos Altesses que lui ou son lieutenant, et non un autre juge, ait connaissance de ce procès, et qu'elles le décident ainsi dès à présent.

Plaît à Leurs Altesses, si cela appartient au dit office d'Amiral, suivant que le possédait l'amiral Don Alfonso Enrriques, et les autres ses prédécesseurs dans leurs districts, et cela étant juste.

Juan de Coloma.

Item, que, dans tous les navires qui seront armés pour le dit commerce et négoce, toutes et quantes fois il en sera armé, le dit Don Christophe Colomb puisse, s'il veut, contribuer et payer la huitième partie de tout ce qui sera dépensé dans l'armement. et qu'il ait aussi et prenne sur le profit la huitième partie de ce qui proviendra de cette flotte.

Plaît à Leurs Altesses.

Juan de Coloma.

Accordés et expédiés avec les réponses de Vos Altesses à la fin de chaque article. Dans la ville de Santa Fé de la Vega de Grenade, le dix-sept avril de l'an de la nativité de Notre Sauveur Jésus-Christ mil quatre cent quatre-vingt-douze.

Moi le Roi. Moi la Reine.

Par mandement du Roi et de la Reine,

Johan de Coloma.

Enregistré. Talcena.

N° 4

Capitulations du 30 avril 1492
(Confirmation et extension de celles du 17 avril)

Les cartulaires de Colomb, transcription de celui de Paris, avec fac-similé Stevens, pp. 53 et sq. ; Transcription de celui de Gênes, *Il Codice*, in *Raccolta Colombiana*, pp. 28, 24. Archives de Simancas et de Barcelone.

Don Fernando é Doña Ysabel, por la graçia de Díos, rey e reyna de Castilla, de Léon, de Aragón, de Seçilia, de Granada, de Toledo, de Valençia, de Galisia, de Mallorcas, de Sevilla, de Çerdeña, de Córdova, de Córçega, de Murçia, de Jahén, del Algarbe, de Algesira, de Gibraltar, é de las yslas de Canaria : conde é condesa de Barçelona, é señores de Viscaya é de Molina; duques de Athenas é de Neopatria ; condes de Rosellón et de Çerdania ; marqueses de Oristán et de Goçiano. Por quanto vos, Chrístoval Colón, vades por nuestro mandado á descobrir é ganar, con çiertas fustas nuestras é con nuestra gente, ciertas yslas é terra firme en la dicha mar Oçéana, é se espera que, con la ayuda de Díos, se descubrirán é ganarán algunas de las díchas yslas e tierra firme en la dicha mar Oçéana, por vuestra mano é industria ; é asy es cosa justa é rasonable que, pues os ponés al dicho peligro por nuestro serviçio, seades d'ello remunerado ; é queriendos honorar é faser merçed por lo susodicho, es nuestra merced é voluntad que vos el dicho Christóval Colón, despues que ayades descubierto é ganado las dichas yslas é tierra firme en la dicha mar Oçéana, o qualesquier d'ellas, que seades nuestro Almirante de las dichas yslas e tierra firme, que asi descubrierdes e ganardes; é seades nuestro Almirante é Visorey é Governador en ellas, é vos podades dende en adelante llamar é yntitular Don Christóval Colón ; é asy vuestros fijos é subçesores en dicho ofiçio é cargo se puedan yntitular é llamar Don é Almirante é Visorey é Governador d'ellas; é para que podades usar é exerçer el dicho ofiçio de Almirantadgo, con el dicho ofiçio de Visorey é Governador de las dichas yslas é tierra firme, que así descubrierdes e ganardes por vos e por vuestros lugartenientes, é oyr é librar todos los pleitos é cabsas, çeviles é criminales tocantes al dicho ofiçio de Almirantadgo é de Visorey é Governador, segund fallardes por derecho, é segund lo acostumbran usar é exerçer los Almirantes de nuestros reynos ; é podades punir é castigar los delinquentes, é usedes de los dichos ofiçios de Almirantadgo é Visorey é Governador, vos é vuestros dichos lugartemientes, en todo lo que á los dichos ofiçios, é á cada uno d'ellos, es anexo é conçer-

niente; é que ayades é llevedes los derechos é salarios á los dichos ofiçios é á cada uno d'ellos anexos é concernientes é pertenesçientes, segund é como los lleva e acostumbra llevar el nuestro Almirante mayor en el Almirantadgo de los nuestros reynos. E por esta nuestra carta, ó por su treslado sygnado de escrivano público, mandamos al Príncipe don Juan nuestro muy caro é muy amado fijo, é á los ynfantes, duques, perlados, marqueses, condes, maestres de los órdenes, priores, comendadores, é á los del nuestro consejo, é oydores de la nuestra abdiençia, alcaldes é otras justiçias qualesquier de la nuestra casa é corte é chancilleria, é á los subcomendadores, alcaydes de los castillos é casas fuertes é llanas, é á todos los conçejos é asystentes, corregidores é alcaldes é alguasyles, merinos, veynte é quatro, cavalleros, jurados, escuderos, ofiçiales é omes buenos de todas las çibdades é villas é lugares de los nuestros reynos é señorios, é de los que vos conquistardes é ganardes, é á los capitanes, maestres, contramaestres, é ofiçiales, marineros é gentes de la mar, nuestros súbditos é naturales, que agora son é serán de aquí adelante, é á cada uno é qualquier d'ellos, que, syendo por vos descubiertas é ganadas las dichas yslas é tierra firme en la dicha mar Oçéana, é fecho por vos, é por quien vuestro poder oviere, el juramento é solempnidad que en tal caso se requiere, vos ayan é tengan dende en adelante para en toda vuestra vida, é después de vos á vuestro fijo é subçesor, é de subçesor en subçesor para syempre jamás, por nuestro Almirante de la dicha mar Oçéana, é por Visorey é Governador de las(1) dichas yslas é tierra firme, que vos el dicho don Christóval Colón descubrierdes é ganardes; é usen con vos, é con los dichos vuestros lugartenientes, que en los dichos ofiçios de Almirantadgo é Visorey é Governador pusierdes, en todo lo á allos conçerniente, é vos recudan é fagan recudir con la quitaçión é derechos é otras cosas á los dichos ofiçios anexas é pertenesçientes; é vos guarden é fagan guardar todas las honrras é graçias é merçedes é libertades, preheminençias, perrogativas, esençiones é ynmunidades, é todas las otras cosas, é cada una d'ellas, que por rasón de los dichos ofiçios de Almirante é Visorey é Governador devedes aver é goser, é vos deven ser guardadas, en todo bien e complidamente, en guisa que vos no menguen ende cosa alguna; é que en ello, ni en parte d'ello, embargo ni contrario alguno vos no pongan ni consientan poner. Ca nos, por esta nuestra carta, desde agora para entonçes, vos fasemos merçed de los dichos oficios de Almirantadgo é Visorey, é Governador por juro de heredad para syempre jamás; é vos damos la posesyón é casi posesyón d'ellos, é de cada uno d'ellos, é poder é abtoridad para los usar é exerçer, e llevar los derechos é salarios á ellos é á cada

(1) Le texte porte *del*.

uno d'ellos anexos é pertenescientes, segund e como dicho es. Sobre lo qual todo que dicho es, sy necesario vos fuere, é gelos vos pidierdes, mandamos al nuestro Chançiller é Notarios, é los otros ofiçiales qu' están á la tabla de los nuestros sellos, que vos den é libren é pasen é sellen nuestra carta de previllejo rodado, la más fuerte é firme é bastante que les pidierdes é ovierdes menester. E los unos ni los otros non fagades ni fagan ende al por alguna manera, so pena de la nuestra merçed, é de diez mill maravedís para la nuestra cámera, á cada uno que lo contrario fisiere. E demas mandamos al ome, que les esta nuestra carta mostrare, que los enplaze que parescades ante nos en la nuestra corte, doquier que nos seamos, del día que los emplasare á quinze días primeros syguientes, so la dicha pena, so la qual mandamos á qualquier escrivano público, que para esto fuere llamado, que dé ende al que ge la mostrare testimonio sygnado con su sygno, porque nos sepamos en como se cumple nuestro mandado.

Dada en la nuestra çibdad de Granada, á treynta días del mes de abril, año del nasçimiento de nuestro Señor Jhesu Christo de mill é quatrocientos é nonenta é dos años.

Yo el Rey. Yo la Reyna.

Yo Johan de Coloma, secretario del rey é de la reyna nuestros señores, la fis escrivir por su mandado.

Acordada en forma : Rodericus, doctor.

Registrada : Sebastian de Olano.

Francisco de Madrid, chanciller.

Traduction. — Don Fernand et Doña Isabelle, par la grâce de Dieu, roi et reine de Castille, de Léon, d'Aragon, de Sicile, de Grenade, de Tolède, de Valence, de Galice, de Majorque, de Séville, de Sardaigne, de Cordoue, de Corse, de Murcie, de Jaen, d'Algarve, d'Algésiras, de Gibraltar et des îles de Canarie ; comte et comtesse de Barcelone, et seigneurs de Biscaye et de Molina, ducs d'Athènes et de Neopatria ; comtes de Roussillon et de Cerdagne ; marquis d'Oristan et de Gociano : attendu que vous, Christophe Colomb, partez par notre commandement pour découvrir et conquérir, avec certaines fustes et gens à nous, certaines îles et terre ferme dans la mer Océane, et qu'on espère que, avec l'aide de Dieu, on découvrira et conquerra quelques-unes des dites îles et terre ferme dans ladite mer Océane par votre main et industrie ; et qu'ainsi c'est chose juste et raisonnable que, puisque vous vous exposez audit danger pour notre service, vous en soyez rémunéré, et voulant, pour les raisons susdites, vous honorer et vous faire grâce, c'est notre plaisir et volonté que vous, ledit Don Christophe Colomb, après que vous

aurez découvert et conquis les dites îles et terre ferme dans la mer Océane, ou l'une quelconque d'elles, que vous soyez notre Amiral des dites îles et terre ferme, que vous aurez ainsi découvertes et conquises ; et que vous soyez notre Amiral et Vice-Roi et Gouverneur, et que vous puissiez dorénavant vous appeler et intituler Don Christophe Colomb ; et que semblablement vos fils et successeurs se puissent intituler et appeler Don et Amiral, et Vice-Roi, et Gouverneur d'elles ; et que vous puissiez exercer et remplir ledit office d'Amiral ainsi que ledit office de Vice-Roi et Gouverneur des dites îles et terre ferme que vous découvrirez et conquerrez ainsi par vous et par vos lieutenants, et entendre et décider tous les procès et causes civiles et criminelles, touchant aux dits offices de l'Amirauté et de Vice-Roi et Gouverneur, suivant que vous trouverez être juste, et comme ont coutume d'user et de pratiquer les Amiraux de nos royaumes ; et que vous puissiez punir et châtier les délinquants ; et usiez des dits offices d'amirauté et de Vice-Roi et Gouverneur, vous et vos dits lieutenants, en tout ce qui appartient aux dits offices et à chacun d'eux et les concerne ; et que vous ayez et perceviez les droits et salaires attachés et appartenant aux dits offices et à chacun d'eux, selon et comme les perçoivent et ont coutume de les percevoir notre Grand Amiral dans l'Amirauté de nos royaumes. Et par cette présente notre lettre, ou par sa copie signée d'un notaire public, nous commandons au prince Don Juan, notre très cher et très aimé fils, et aux infants, ducs, prélats, marquis, comtes, maîtres des ordres, prieurs, commandeurs, et à ceux de notre Conseil et auditeurs de notre audience, alcades et autres justices quelconques de notre maison et cour, et aux sous-commandeurs, alcades des châteaux et maisons fortes et ouvertes, et à tous les conseils et assistants, corrégidors et alcades, et alguazils, baillis, vingt-quatre, chevaliers, jurés, écuyers, officiers et hommes bons de toutes les cités et villes et lieux de nos royaumes et seigneuries, et de ceux que vous conquerrez et gagnerez, et aux capitaines, maîtres, contremaîtres et officiers, marins et gens de mer, nos sujets et nationaux, qui sont à présent et seront à l'avenir, et à tous et chacun d'eux, que, lorsque les dites îles et terre ferme dans la dite mer Océane auront été par vous découvertes et conquises, et le serment et l'acte requis en tel cas auront été faits par vous ou par qui aura votre pouvoir, ils vous aient et tiennent dorénavant pour toute votre vie, et après vous votre fils et successeur, et de successeur en successeur pour toujours, pour notre Amiral de la dite mer Océane, et pour Vice-Roi et Gouverneur des dites îles et terre ferme, que vous, le dit Don Christophe Colomb, aurez découvertes et gagnées; et entrent en rapport avec vous et avec les dits vos lieutenants, que vous placerez dans les dits offices d'Amirauté, de Vice-Roi et Gouverneur, pour tout ce qui les concerne, et vous payent et fassent payer le revenu, et les droits et

autres choses affectées et appartenant aux dits offices; et qu'ils vous gardent et fassent garder tous les honneurs et grâces et faveurs et libertés, prééminences, prérogatives, exemptions et immunités, et toutes les autres choses et chacune d'elles, que vous devez avoir et dont vous devez jouir en raison des dits offices d'Amiral et Vice-Roi et Gouverneur et qui doivent vous être gardées en tout bien et complètement, en sorte qu'il ne vous en manque aucune chose, et qu'en cela, ni en aucune partie de cela, ils ne vous mettent, ni permettent qu'on vous mette aucun séquestre ni opposition. Car nous, par cette notre présente lettre, dès à présent pour toujours, vous faisons grâce des dits offices d'Amirauté et de Vice-Roi et Gouverneur par droit d'héritage pour toujours; et nous vous donnons la possession et quasi possession de ceux-ci et de chacun d'eux, et le pouvoir et autorité pour les exercer et remplir, et pour percevoir les droits et salaires affectés et appartenant à eux et à chacun d'eux, selon et comme il est dit. De tout ce que dit est, s'il vous est nécessaire, et si vous le demandez, nous ordonnons à notre chancelier et aux notaires et autres officiers qui sont au bureau de nos sceaux, qu'ils vous donnent et délivrent et scellent notre lettre de privilège spécial (1), la plus forte et ferme et suffisante, que vous la demanderez ou que vous en aurez besoin; et que les uns et les autres ne fassiez et ne fassent autrement en aucune manière, sous peine à chacun qui ferait le contraire de perdre notre dite grâce, et d'encourir une amende de dix mille maravédis pour notre Chambre. Et de plus, nous ordonnons à l'homme qui leur présentera notre lettre, qu'il les cite à comparaître devant nous en notre Cour quelque part que nous soyons, du jour qu'il les aura cités aux quinze premiers jours suivants, sous la dite peine, sous laquelle nous ordonnons à tout notaire public à qui l'on s'adresserait pour cela qu'il en donne à celui qui le demandera un témoignage signé de son seing, afin que nous sachions comment s'accomplit notre ordre.

Donné en notre ville de Grenade, le 30 du mois d'avril, l'an de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ mil quatre cent quatre-vingt-douze.

Moi le Roi. Moi la Reine.

Moi, Johan de Coloma, secrétaire du roi et de la reine, nos seigneurs, ai fait écrire les présentes par leur ordre.

Accordée en forme, Rodericus, docteur.

Enregistrée : Sébastian d'Olano.

Francisco de Madrid, chancelier.

---

(1) Le terme espagnol, *privilegio rodado*, signifie : privilège au bas duquel était la signature du Roi, et tout autour les signatures des grands officiers de la couronne, des prélats, etc.

N° 5

Lettre de créance de Colomb.

Grenade, 30 avril 1492.

Archives générales de la couronne d'Aragon à Barcelone. *Registres*, Vol. 3569, fol. 136 verso.

Serenissimo Principi... amico nostro carissimo, Ferdinandus et Elisabet, rex et regina Castelle, Aragonie, Legionis, Sicilie, Granate, etc., salutem et prosperorum successuum incrementa. Ex nonnullorum subditorum nostrorum relatibus et aliorum qui e regnis et partibus istis ad nos venere, letanter intelleximus quam boni animi et optime voluntatis estis erga nos statumque nostrum, quantaque animi affectione de rebus nostris secundis cupitis certiorari : quare decrevimus nobilem capitanum nostrum Christoforum Colon presentiarum latorem ad vos mittere, a quo bonam valetudinem statumque felicem nostrum et alia que sibi jussimus et nostra ex parte vobis refferat intelligere poteritis. Rogamus itaque vos et ejus relatibus indubiam fidem perinde ac nobis habere velitis : quod nobis pergratissimum ad modum erit, beneplacitis vestris promptos quidem et paratos nos offerentes. Ex civitate nostra Granate XXXe Aprilis anno domini millesimo CCCCLXXXXII°.

Yo El Rey. Yo la Reyna.

Coloma, secret.

Traduction. — Au Sérénissime Prince... notre ami très cher, Ferdinand et Isabelle, roi et reine de Castille, d'Aragon, de Léon, de Sicile, de Grenade, etc., salut et accroissement de vos succès prospères. D'après les rapports de quelques-uns de nos sujets et d'autres qui sont venus de vos royaumes et de vos contrées auprès de nous, nous avons appris avec joie de quel bon esprit et de quelle excellente volonté vous êtes animé envers nous et notre Etat, et avec quelle ardeur vous désirez être informé de notre prospérité : c'est pourquoi nous avons décidé de vous envoyer notre noble capitaine Christophe Colomb, porteur des présentes, duquel vous pourrez apprendre notre bonne santé et notre état heureux ainsi que les autres choses que nous lui avons ordonné de vous rapporter de notre part. C'est pourquoi nous vous prions de vouloir bien accorder une foi entière à ses récits, comme à nous-mêmes, ce qui nous sera extrêmement agréable; et de notre

côté nous nous déclarons disposés et prêts à faire ce qui peut vous plaire.

De notre ville de Grenade, le 30 avril de l'an du Seigneur 1492.

Moi le Roi. Moi la Reine.

Coloma, secrétaire.

N° 6

Ordre des Rois Catholiques, de fournir à Colomb qui va dans certaines parties de l'Océan les choses qui pourraient lui être nécessaires. Grenade, 30 avril 1492.

Archives de Veragua et de Simancas. Navarrete, *Viages*, Vol. II, n° VIII. p. 14.

D. Fernando é Doña Isabel, etc. A vos los Concejos, etc. Sepades que nos habemos mandado á Cristóbal Colon que, con tres carabelas armadas, vaya á ciertas partes de la mar Océana, como nuestro Capitan, sobre algunas cosas que cumplen a nuestro servicio. Por ende nos vos mandamos á todos, etc., etc.

Traduction. — Don Fernand et Doña Isabel, etc. A vous, nos Conseillers, etc. Sachez que nous avons commandé à Christophe Colomb qu'il aille avec trois caravelles armées en certaines parties de la mer Océane, comme notre Capitaine, pour certaines choses en accomplissement de notre service. Pour ces motifs nous vous ordonnons, etc., etc.

N° 7

Ordre des Rois Catholiques, aux habitants de Palos de fournir deux caravelles à Colomb. Grenade, 30 avril 1492.

Archives de Veragua et de Séville. Navarrete, *Viages*, Vol, II, n° VII p. 11.

D. Fernando é Doña Isabel, por la gracia de Dios, Rey é Reina de Castilla, de Leon, de Aragon, de Secilia, de Granada, de Toledo, de Valencia, de Galicia, de Mallorcas, de Sevilla, de Cerdeña, de Córdoba, de Córcega, de Murcia, de Jaen, de los Algarbes, de Algecira, de Gibraltar é de las islas de Canaria; Condes de Barcelona: Señores de Vizcaya é de Molina; Duques de Atenas é de Neopatria; Condes de Rosellon é de Cerdania; Marqueses de Oristan é de Gociano. A vos Diego Rodriguez Prieto, é á

todas las otras personas, vuestros compañeros é otros vecinos de la villa de Palos, é á cada uno de vos, salud é gracia. Bien sabedes como por algunas cosas fechas é cometidas por vosotros en deservicio nuestro, por los del nuestro Consejo fuisteis condenados à que fuesedes obligados á nos servir doce meses con dos carabelas armadas á vuestras propias costas é espensas,cada é cuando, é do quier que por nos os fuese mandado, so ciertas penas, segund que todo mas largamente en la dicha sentencia que contra vosotros fue dada se contiene: é agora, por cuanto nos habemos mandado á Cristóbal Colon que vaya con tres carabelas de armada, como nuestro capitan de las dichas tres carabelas, para ciertas partes de la mar Océana, sobre algunas cosas que cumplen a nuestro servicio; é nos queremos que lleve consigo las dichas dos carabelas, con que asi nos habeis de servir : por ende nos vos mandamos, que del dia que con esta nuestra carta fuéredes requeridos fasta diez dias primeros siguientes, sin nos mas requerir ni consultar, ni esperar, ni haber otra nuestra carta sobre ello, tengais adreszadas é puestas á punto las dichas dos carabelas armadas, como sois obligados, por vertud de la dicha sentencia, para partir con el dicho Cristóbal Colon donde nos le mandamos ir, é partireis con él del dicho termino en adelante cada é cuando por él vos fuere dicho é mandado de nuestra parte, que nos le mandamos que vos pague luego sueldo por cuatro meses para la gente que fuere con las dichas carabelas al precio que pagaren á las otras gentes que fueren en las dichas tres carabelas, é en la otra carabela que nos le mandamos llevar, que es el que comunmente se acostumbra pagar en esta costa á la gente que va de armada por la mar; é asi partidos sigais la via donde él de nuestra parte vos mandare, é cumplades sus mandamientos, é vades á su mando é gobernacion, con tanto que vos ni el dicho Christóbal Colon, ni otros algunos de los que fueren en las dichas carabelas, no vayan á la Mina, ni al trato de ella que tiene el Serenisimo Rey de Portugal, nuestro hermano, porque nuestra voluntad es de guardar é que se guarde lo que con el dicho Rey de Portugal sobre esto tenemos asentado é capitulado, é trayendo vosotros fee firmada del dicho capitan de como es contento de vuestro servicio con las dichas dos carabelas armadas, vos habemos por relevados de la dicha pena, que por los del nuestro Consejo vos fue puesta.

. . . .

Dada en la nuestra Cibdad de Granada á treinta dias de Abril año del Nacimiento de nuestro Señor Jesucristo de mil cuatrocientos noventa y dos años.

Yo el Rey. Yo la Reina

Yo Joan de Coloma, secretario del Rey é de la Reina nuestros Señores, la fice escrebir por su mandado.

Traduction. — Don Fernand et doña Isabel, par la grâce de Dieu, Roi et Reine de Castille...

. . . .

A vous Diego Rodriguez Prieto, et à toutes les autres personnes, vos compagnons et autres habitants de la ville de Palos, et à chacun de vous, salut et grâce. Vous savez bien comment, pour certaines choses faites et commises par vous à notre desservice, vous avez été condamnés par ceux de notre conseil à être obligés de nous servir douze mois avec deux caravelles armées à vos propres frais et dépens, toutes les fois que, et en quelque lieu que par nous il vous sera commandé, sous certaines peines, selon que tout cela est contenu plus longuement dans ladite sentence qui a été rendue contre vous : et à présent attendu que nous avons commandé à Christophe Colomb qu'il aille avec trois caravelles armées, comme notre capitaine des dites trois caravelles, *en certaines parties de la mer Océane, pour des choses en accomplissement de notre service ;* et que nous voulons qu'il emmène avec lui les deux caravelles, avec lesquelles vous devez ainsi nous servir : pour ces motifs, nous vous commandons que, dans les dix premiers jours qui suivront le jour où vous en aurez été requis par notre présente lettre, sans plus nous requérir, ni consulter, ni attendre, ni avoir une autre lettre de nous pour cela, vous ayez préparé et mis à point les dites deux caravelles armées, comme vous y êtes obligés en vertu de la dite sentence, pour partir avec le dit Christophe Colomb où nous lui ordonnons d'aller, et vous partirez avec lui du dit terme en avant, dès qu'il vous sera dit par lui et ordonné de notre part; nous lui commandons qu'il vous paye immédiatement la solde de quatre mois pour les gens qui seront dans les dites caravelles, au prix auquel seront payés les autres gens qui seront dans les dites trois caravelles [*sic*], et dans l'autre caravelle que nous lui ordonnons d'emmener, prix qui est celui que communément l'on a coutume de payer sur cette côte aux gens qui vont en service de mer ; et ainsi partis, suivez la voie qu'il vous ordonnera de notre part, et accomplissez ses ordres, et allez à son commandement et gouvernement, *pour autant que vous, ni le dit Christophe Colomb ni aucun autre de ceux qui sont dans les dites caravelles, n'alliez à La Mina*, et n'y fassiez le commerce, qui appartient au Sérénissime roi de Portugal, notre frère, parce que notre volonté est de garder et que soit gardé ce que nous avons arrêté et conclu sur cela ; et quand vous aurez une attestation signée du dit capitaine qu'il est content de votre service avec les dites deux caravelles armées, nous vous tiendrons pour relevés de la dite peine qui vous a été imposée par notre conseil.

Fait en notre ville de Grenade, le 30 avril, l'an de la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ mil quatre cent quatre-vingt-douze : Moi le Roi. Moi la Reine. Moi, Jean de Coloma, secré-

taire du roi et de la reine nos seigneurs, j'ai fait écrire la présente par leur ordre.

N° 8

Lettre de Colomb aux Rois Catholiques, formant le prologue de son Journal de bord, 3 août 1492-15 mars 1493.

Texte de Las Casas collationné pour la *Raccolta Colombiana*. Voir les *Sources* de la 1re Étude, Vol. I, p. 91.

In nomine domini nostri Jhesus Christi.

Porque, christianissimos y muy altos y muy excelentes y muy poderosos prinçipes, Rey et Reyna de las España y de las islas de la mar, nuestros señores, este presente año de 1492, despues de Vuestras Altezas aver dado fin á la guerra de los Moros que reynavan en Europa, y aver acabado la guerra en la muy grande çiudad de Granada, adonde este presente año, á dos dias del mes de Enero, por fuerça de armas vide poner las vanderas reales de Vuestras Altezas en las torres de la Alhambra, que es la fortaleza de la dicha çiudad, y vide salir al rey moro á las puertas de la çiudad y besar las reales manos de Vuestras Altezas y del principe mi señor, y luego en aquel presente mes, por la informaçion que yo avia dado á Vuestras Altezas de las tierras de Yndia y del principe que es llamado « Gran Can », que quiere dezir en nuestro romançe « Rey de los Reyes », como muchas vezes él y sus anteçessores avian enbiado á Roma á pedir doctores en nuestra sancta fe, porque le enseñasen en ella, y que nunca el Sancto Padre le avia preveydo, y se perdian tantos pueblos, cayendo en idolatrias et resçibiendo en si sectas de perdicion, y Vuestras Altezas, como cathólicos christianos y principes amadores de la sancta fe christiana y acrecentadores d'ella, y enemigos de la secta de Mahoma y de todas idolatrias y heregias, pensaron de embiarme á mi Christóval Colón á la dichas partidas de Yndia, para ver los dichos principes y los pueblos y las tierras y la disposiçión d'ellas y de todo, y la manera que se pudiera tener para la conversión d'ellas á nuestra sancta fe, y ordenaron que yo no fuese por tierra al Oriente, por donde se costumbra de andar, salvo por el camino de Occidente, por dondi hasta oy no sabemos por cierta fe que aya passado nadie ; asi que, después de aver echado fuera todos los Judios de todos vuestros reynos y señorios, en el mismo mes de enero mandaron Vuestras Altezas á mi que con armada sufficiente me fuese á las dichas partidas de Yndia, y para ello me hizieron grandes mercedes y me anoblecieron que dende en adelante yo me llamase « don » y fuesse Almirante mayor de la mar Occéana y

Visorey et Governador perpetuo de todas las istas y tierra firme, que yo descubriese y ganasse y de aqui adelante se descubriesen y ganasen en la mar Occéana, y asi sucediese mi hijo mayor, y el asi de grado en grado para siempre jamás. Y parti yo de la ciudad de Granada á doze dias del mes de mayo del mesmo año de 1492, en sábabo, y vine á la villa de Palos, que es puerto de mar, adonde yo armé tres navios muy aptos para semejante fecho, y parti del dicho puerto, muy abasteçido de muy muchos mantenimientos y de mucha gente de la mar, á tres dias del mes de Agosto del dicho año, en un viernes, antes de la salida del sol con media ora, y llevé el camino de las islas de Canaria de Vuestras Altezas, que son en la dicha mar Occéana, para de alli tomar mi derrota, y navegar tanto que yo llegase á las Yndias, y dar la embaxada de Vuestras Altezas á aquellos principes y cumplir lo que asi me avian mandado. Y para esto pensé de escrevir todo este viaje muy puntualmente, de dia en dia, todo lo que yo hiziese y viese y passasse. como adelante se verá. Tambien, Señores Principes, allende de escrevir cada noche lo qu'el dia passare y el dia lo que la noche navegare, tengo propósito de hazer carta nueva de navegar, en la qual situaré toda la mar et tierras del mar Occéano en sus propios lugares, debaxo su viento, y más componer un libro, y poner todo por el semejante por pintura, por latitud del Equinocial y longitud del Occidente; y sobre todo cumple mucho que yo olvide el sueño, y tiente mucho el navegar, porque asi cumple. Las quales serán gran trabajo.

Traduction. — Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Très chrétiens, très hauts, très excellents et très puissants princes, Roi et Reine des Espagnes et des îles de la mer, nos seigneurs, comme dans cette présente année 1492, après que Vos Altesses eurent mis fin à la guerre avec les Maures qui régnaient en Europe et l'eurent terminée dans la très grande cité de Grenade, où, le second jour de janvier de cette présente année, je vis arborer, par la force des armes, les bannières royales de Vos Altesses sur les tours de l'Alhambra, qui est la forteresse de cette ville, et où je vis le roi maure sortir des portes de la cité et baiser les royales mains de Vos Altesses et du Prince mon Seigneur, et comme aussitôt, dans le même mois, en conséquence des informations que j'avais données à Vos Altesses sur les terres de l'Inde et sur un prince qui est appelé « Grand Khan », ce qui veut dire dans notre langue « Roi des Rois », et qui plusieurs fois, lui ainsi que ses prédécesseurs, avait envoyé à Rome pour demander des docteurs dans notre sainte foi qui la lui enseigneraient, et comme le Saint-Père n'a pas fait droit à cette demande, et que tant de gens tombés dans l'idolâtrie se perdent en recevant des doctrines de perdition, Vos Altesses, en leur

qualité de Princes Catholiques chrétiens, qui aiment et désirent la propagation de la sainte foi chrétienne, et qui sont ennemis de la secte de Mahomet, ainsi que de toutes les idolâtries et hérésies, pensèrent à m'envoyer, moi, Christophe Colomb, aux dites parties des Indes pour voir les dits princes, peuples et pays, apprendre leurs dispositions et voir la manière dont on pourrait s'y prendre pour les convertir à notre sainte foi. Elles ordonnèrent que je ne me rendrais pas en Orient par terre, comme on a coutume de le faire, mais que je prendrais la route de l'Occident, par où nous ne savons pas avec certitude que personne ait jamais passé.

Ainsi, après avoir expulsé tous les Juifs de vos Royaumes et Seigneuries dans ce même mois de février, Vos Altesses me commandèrent d'aller, avec une flotte suffisante, aux dites régions de l'Inde et, à cette occasion, elles m'accordèrent de grandes faveurs, m'anoblissant pour que désormais je pusse m'appeler « Don » et me faisant Grand Amiral de la mer Océane, Vice-Roi et Gouverneur perpétuel de toutes les îles et continents que je pourrais découvrir et acquérir, et dont on pourrait, dans la suite, faire la découverte et la conquête dans la mer Océane ; elles voulurent aussi que mon fils aîné me succédât et qu'il en fût ainsi de génération en génération, à perpétuité.

Je quittai la ville de Grenade le samedi 12 du mois de mai de cette même année 1492, et me rendis au bourg de Palos, qui est un port de mer, où j'équipai trois navires très appropriés à une telle entreprise, et, bien pourvu de vivres, et avec beaucoup de gens de mer, je partis du dit port le vendredi troisième jour du mois d'août de la dite année, une demi-heure avant le lever du soleil et pris la route des Canaries, qui appartiennent à Vos Altesses, et qui se trouvent dans la dite Mer Océane, afin de prendre là ma direction pour naviguer jusqu'à ce que j'arrivasse aux Indes, afin de m'acquitter de l'ambassade de Vos Altesses auprès de ces princes et d'exécuter ce qu'elles m'avaient commandé.

Pour cela, je résolus d'écrire très ponctuellement tout ce voyage et de dire, jour par jour, tout ce que je ferais et verrais et tout ce qui se passerait, ainsi qu'on le verra plus loin. En outre, Seigneurs Princes, je me propose de noter chaque nuit ce qui eut lieu le jour et chaque jour la navigation de la nuit. J'ai l'intention de dresser une nouvelle carte de navigation où l'emplacement de toute la mer et de toutes les terres de la mer Océane sera indiquée, dans leur propre situation et sous leur vent, et je ferai un livre pour représenter le tout comme par la peinture avec la latitude de l'Equateur et la longitude de l'Occident. Pour accomplir tant de choses, il faudra surtout que j'oublie le sommeil et tente beaucoup en matière de navigation. Ce sera un grand travail.

N° 9

Lettre des Rois Catholiques à Don Christophe Colomb, le félicitant des succès de son premier voyage. Barcelone, 30 mars 1493.

Archives de Veragua. NAVARRETE, Vol. II, n° XV, p. 21.

El Rey é la Reina : D. Christóbal Colon, nuestro Almirante del mar Océano, é Visorey y Gobernador del las Islas que se han descubierto en las Indias : vimos vuestras letras, y hobimos mucho placer en saber lo que por ellas nos escribistes, y de haberos dado Dios tan buen fin en vuestro trabajo y encaminado bien en lo que comenzastes, en que él será mucho servido, y nosotros asimismo y nuestros Reinos recibir[an] tanto provecho. Placerá á Dios que demas de lo que en esto le servides, por ello recibireis de nos muchas mercedes, las cuales creed que se vos harán como vuestros servicios é trabajos lo merescen : y porque queremos que lo que habeis comenzado con el ayuda de Dios se continúe y lleve adelante, y deseamos que vuestra venida fuese luego : por ende por servicio nuestro que dedes la mayor priesa que pudieredes en vuestra venida, porque con tiempo se provea todo lo que es menester : y porque como vedes el verano es entrado, y no se pase el tiempo para la ida allá, ved si algo se puede aderezar en Sevilla ó en otras partes para vuestra tornada á la tierra que habeis hallado ; y escribidnos luego con ese correo que ha de volver presto, porque luego se provea como se haga en tanto que acá vos venis y tornais : de manera, que cuando volvieredes de acá, esté todo aparejado.

Traduction. — Le Roi et la Reine : *Don* Christophe Colomb notre amiral de la mer Océane, et Vice-Roi et Gouverneur des îles qui ont été découvertes *dans les Indes.* Nous avons vu vos lettres, et nous avons eu beaucoup de plaisir de savoir ce que vous nous écrivez par elles, et de ce que Dieu ait donné une si bonne issue à votre entreprise... Et comme nous voulons que ce que vous avez commencé avec l'aide de Dieu soit continué et poursuivi jusqu'au bout, et que nous désirons que votre venue soit prochaine : pour ces motifs mettez le plus de hâte que vous pourrez à venir, pour que l'on pourvoie à temps à tout ce qui est nécessaire. Et comme vous voyez que le printemps est commencé, et afin que le temps pour aller là-bas ne s'écoule pas, voyez si vous pouvez préparer quelque chose à Séville ou dans d'autres endroits pour votre retour à la terre que vous avez trouvée...

N° 10

Lettre de Colomb aux « Señores », fin de 1500.

(Récriminations; assurance qu'il a décliné les avances des puissances étrangères, qu'il a abandonné femme et enfants pour les Rois Catholiques, etc.)

Autographe de Colomb qui faisait partie des Archives de Veragua, copié par NAVARRETE, *Viages*, Vol. II, n° CXXXVII, p. 254. *Raccolta Colombiana, Scritti*, Vol. II, n° XXX, p. 64.

Señores,

Ya son diez y siete años que yo vine servir estos Principes con la impresa de las Indias: los ocho fui traido en disputas, y en el fin se dió mi aviso por cosa de burla. Yo con amor prosegui en ello, y respondi á Francia y á Inglaterra y á Portogal, que para el Rey y la Reina, mis Señores, eran esas tierras y señorios. Las promesas no eran pocas ni vanas. Acá me ordenó nuestro Redentor el camino.

Allá he puesto só su Señorio mas tierra que non es Africa y Europa, y mas de mil y sietecientas islas, allende la Española, que boja mas que toda España. En ellas se cree que florecerá la Santa Iglesia grandemente.

Del temporal se puede esperar lo que ya diz el vulgo.

En siete años hice yo esta conquista por voluntad divina. Al tiempo que yo pensé de haber mercedes y descanso, de improvisto fui preso y traido cargado de fierros, con mucho deshonor mio, y poco servicio de SS. AA.

La causa fue formada en malicia. La fe de ello fue de personas civiles, y los cuales se habian alzado, y se quisieron aseñorear de la tierra. La fe y este que fue á esto, levaba cargo de quedar por Gobernador si la pesquisa fuese grave. ¿ Quién ni adónde se juzgará esto por cosa justa? Yo he perdido en esto mi juventud y la parte que me pertenece de estas cosas y la honra dello; mas non fuera de Castilla adonde se juzgarán mis fechos, y seré juzgado como á Capitan que fue á conquistar de España fasta las Indias, y non á gobernar cibdad ni villa ni pueblo, puesto en regimiento, salvo á poner so el Señorio de S. A. gente salvage, belicosa y que viven por sierras y montes.

Suplico á vuestras mercedes que con zelo de fielisimos cristianos y de quien S. A. tanto fian, que miren todas mis escrituras, y como vine á servir estos Principes de tan lejos, y dejé muger y fijos que jamas vi por ello, y que agora al cabo de mi vida fui

despojado de mi honra y de mi hacienda sin causa ; y que en ello ni se aguardó justicia ni misericordia. Dije misericordia, y non se entienda de S. A. porque ne tienen culpa.

Traduction. — Messieurs,

Il y a déjà dix-sept ans que je suis venu servir vos princes avec l'entreprise des Indes : on m'en a fait passer huit en discussions et finalement mon projet fut rejeté comme une chimère. Je n'en ai pas moins persisté avec ardeur et *j'ai répondu à la France, à l'Angleterre et au Portugal* que ces terres et ces domaines étaient pour le Roi et la Reine, mes seigneurs. Les promesses n'étaient ni petites ni vaines. C'est le Rédempteur lui-même qui m'a conduit ici.

Là-bas, j'ai mis sous leur domination plus de terres qu'il n'y en a en Afrique et en Europe et plus de mille sept cents îles, sans compter la Hispaniola, qui a plus d'étendue que toute l'Espagne. On pense que la Sainte Eglise y fleurira grandement.

Quant aux avantages temporels, on peut en espérer ce qu'en dit déjà le monde.

C'est moi qui en sept années ai fait cette conquête par la volonté de Dieu. A l'heure où je pensais en être récompensé et jouir du repos, j'ai été arrêté à l'improviste et ramené chargé de fers, à mon grand déshonneur et sans profit pour Leurs Altesses.

L'accusation fut portée par méchanceté. Les témoignages qui ont été recueillis ont été fournis par des gens de basse condition, qui s'étaient révoltés et voulaient s'emparer de ces terres. Celui qui était venu pour faire l'enquête avait mission de rester comme gouverneur, si celle-ci révélait quelque chose de grave. Aux yeux de qui et dans quel pays une pareille chose pourra-t-elle passer pour juste ? J'ai perdu dans cette affaire ma jeunesse, la part qui me revenait de ces choses et l'honneur de les avoir accomplies ; mais ce n'est pas hors de Castille que seront jugées mes actions, et je serai jugé comme un capitaine qui est parti pour aller faire des conquêtes depuis l'Espagne jusqu'aux Indes et non pour gouverner ni ville, ni village, ni hameau organisé administrativement, mais pour mettre sous la souveraineté de S. A. des gens sauvages, belliqueux, qui vivent dans les rochers et sur les montagnes.

Je supplie vos Seigneuries de voir tous mes papiers avec le zèle de bons chrétiens, en qui Leurs Altesses ont tant de confiance et de considérer que je suis venu de si *loin pour servir nos Princes et ai laissé pour cela femme et enfants* sans plus les revoir, et maintenant à la fin de mes jours j'ai été dépouillé de mes dignités et de mes biens sans motif ; et en cela on n'a eu ni justice ni miséricorde. J'ai dit miséricorde, et qu'on ne prenne pas cela pour LL. AA., car elles n'en sont pas la cause.

N° 11

Témoignage de Las Casas, sur l'histoire du Pilote qui aurait renseigné Colomb.

Historia de las Indias, Liv. I, chap. XIV, Vol. I. pp. 103-106.

Capitulo XIV

El cual contiene una opinion que á los principios en esta isla Española teniamos, que Cristóbal Colon fué avisado de un piloto que con gran tormenta vino á parar forzado á esta isla, para prueba de lo cual se ponen dos argumentos que hacen la dicha opinion aparente, aunque se concluye como cosa dudosa. Pónense tambien ejemplos antiguos de haberse descubierto tierras acaso, por la fuerza de las tormentas.

Resta concluir esta materia de los motivos que Cristóbal Colon tuvo para ofrecerse á descubrir estas Indias, con referir una vulgar opinion que hobo en los tiempos pasados, que tenia ó sonaba ser la causa más eficaz de su final determinacion, la que se dirá en el presente capítulo, la cual yo no afirmo, porque en la verdad fueron tantas y tales razones y ejemplos que para ello Dios le ofreció, como ha parecido, que pocas dellas, cuanto más todas juntas, le pudieron bastar y sobrar para con eficacia à ello inducirlo ; con todo eso quiero escribir aquí lo que comunmente en aquellos tiempos se decia y creia y lo que yo entónces alcancé, como estuviese presente en estas tierras, de aquellos princípios harto propincuo. Era muy comun á todos los que entónces en esta Española isla viviamos, no solamente los que el primer viaje con el Almirante mismo y á D. Cristóbal Colon á poblar en ella vinieron, entre los cuales hobo algunos de los que se la ayudaron á descubrir, pero tambien á los que desde á pocos dias á ella venimos, platicarse y decirse que la causa por la cual el dícho Almirante se movió á querer venir á descubrir estas Indias se le originó por esta via. Díjose que una carabela ó navio que habia salído de un puerto de España (no me acuerdo haber oido señalar el que fuese, aunque creo que del reino de Portugal se decia) y que iba cargada de mercaderías para Flandes ó Ingalaterra, ó para los tractos que por aquellos tiempos se tenian, la cual, corriendo terrible tormenta y arrebatada de la violencia é ímpetu della, vino, diz que, á parar á estas íslas y que aquesta fué la primera que las descubrió. Que esto acaesciese ansí, algunos argumentos para mostrarlo hay : el uno es, que á los que

de aquellos tiempos somos venidos á los principios, era comun, como díje, tractarlo y platicarlo como por cosa cierta, lo cual creo que se derivaría de alguno ó de algunos que lo supiesen, ó por ventura quien de la boca del mismo almirante ó en todo ó en parte ó por alguna palabra se lo oyere ; el segundo es que entre otras cosas antiguas, de que tuvímos relacion los que fuimos al primer descubrimiento de la tierra y poblacion de la isla de Cuba (como cuando della, si Dios quisiere, hablaremos, se dirá) fué una esta, que los Indios vecinos de aquella tuvieron ó tenian de haber llegado á esta isla Española otros hombres blancos y barbados como nosotros, ántes que nosotros no muchos años : ésto pudieron saber los Indios vecinos de Cuba, porque como no diste mas de diez y ocho leguas la una de la otra de punta á punta, cada dia se comunicaban con sus barquillos ó canoas, mayormente que Cuba sabemos, sin duda, que se pobló y poblaba desta Española. Que el dicho navío pudíese con tormenta deshecha (como la llaman los marineros y las suele hacer por estas mares) llegar á esta isla sin tardar mucho tiempo, y sin faltarles las viandas y sin otra dificultad, fuera del peligro que llevaban de poderse finalmente perder, nadie se maraville, porque un navío con grande tormenta corre 100 leguas, por pocas y bajas velas que lleve, entre dia y noche, y á árbol seco, como dicen los marineros, que es sin velas, con sólo el viento que cogen las járcias y masteles y cuerpo de la nao, acaece andar en veinticuatro horas 30 y 40 y 50 leguas, mayormente habiendo grandes corrientes, como las hay por estas partes; y el mismo Almirante díce, que en el viaje que descubrió á la terra firme hácia Paria, anduvo con poco viento desde hora de misa hasta completas 65 leguas, por las grandes corrientes que lo llevaban : así que no fué maravilla que, en diez ó quince dias y quizá en más, aquellos corriesen 1.000 leguas, mayormente si el impetu del viento Boreal ó Norte les tomó cerca ó en paraje de Bretaña ó de Inglaterra ó de Flandes. Tampoco es de maravillar que ansí arrebatasen los vientos impetuosos aquel navío y lo llevasen por fuerza tantas leguas, por lo que cuenta Herodoto en su lib. IV, que, como Grino, rey de la isla de Thera, una de las Ciclades y del Arcipiélago, recibiese un oráculo que fuese á poblar una ciudad en Africa, y Africa entónces no era cognoscida ní sabian dónde se era, los Asíanos y gentes de Levante orientales, enviando á la isla de Creta, que ahora se nombra Candía, mensajeros que buscasen algunas personas que supiesen decir donde caia la tierra de Africa, hallaron un hombre que habia por nombre Corobío, el cual dijo que con fuerza de viento habia sido arrebatado y llevado á Africa y á una isla por nombre Platea, que estaba junto á ella : *Is, inquit, aiebat se ventis arreptum in Africam applicuisse*, etc. Cornelio Nepos cuenta, que en el tiempo que Quinto Metello era Procónsul en Francia, que ciertos mer-

caderes que salieron de la India, con grandes tempestades, fueron á parar á Germanía; lo mismo significa Aristóteles de los que hallaron la isla que, arriba, en el cap. 9, digimos ser á lo que creemos la tierra firme hácia el cabo de San Agustin; y los otros navíos que salieron de Cáliz y arrebatados de la tormenta anduvieron tanto forzados por el mar Océano hasta que vieron las hierbas de que abajo se hará, placiendo á Dios, larga mencion; desta misma manera se descubrió la isla de Puerto Santo, como abajo diremos. Así que, habiendo descubierto aquellos por estavía estas tierras, sí ansi fué, tornándose para España vinieron á parar destrozados; sacados los que, por los grandes trabajos y hambres y enfermedades, murieron en el camino, los que restaron, que fueron pocos y enfermos, diz que vinieron á la isla de la Madera, donde tambien feneceron todos. El pilote del dicho navío, ó por amistad que ántes tuviese con Cristóbal Colon, ó porque, como andaba solícito y curioso sobre este negocio, quiso inquirir dél la causa y el lugar de donde venia, porque algo se le debia de traslucir por secreto que quisiesen los que venian tenerlo, mayormente viniendo todos tan maltratados, ó porque por piedad de verlo tan necesitado el Colon recoger y abrigarlo quisiese, hobo finalmente de venir á ser curado y abrigado en su casa, donde al cabo diz que murió; el cual, en recognoscimiento de la amistad vieja ó de aquellas buenas y caritativas obras, viendo que se queria morir, descubrió á Cristóbal Colon todo lo que les habia acontecido y dióle los rumbos y caminos que habian llevado y traido, por la carta de marear y por los alturas, y el paraje donde esta isla dejaba ó habia hallado, lo cual todo traia por escripto. Esto es lo que se dijo y tuvo por opinion, y lo que entre nosotros, los de aquel tiempo y en aquellos dias, comunmente, como ya dije, se platicaba y tenia por cierto, y lo que, diz que, eficazmente movió como á cosa no dudosa á Cristóbal Colon. Pero en la verdad, como tantos y tales argumentos y testimonios y razones naturales hobiese, como arriba hemos referido, que lo pudieron con eficacia mover, y muchos ménos de los dichos fuesen bastantes, bien podemos pasar por esto y creerlo ó dejarlo de creer, puesto que pudo ser que nuestro Señor lo uno y lo otro le trajese á las manos, como para efectuar obra tan soberana que, por medio dél, con la rectísima y la eficacísima voluntad de su beneplácito, determinaba hacer. Esto, al ménos, me parece que sin alguna duda podemos creer: que, ó por esta ocasion, ó por las otras, ó por parte dellas, ó por todas juntas, cuando él se determinó, tan cierto iba de descubrir lo que descubrió y hallar lo que halló, como si dentro de una cámara, con su propria llave, lo tuviera.

Traduction. — Où il est question d'une opinion que nous

avions dans les premiers temps de Española et d'après laquelle Christophe Colomb aurait eu connaissance de l'existence de cette île par un pilote qui poussé par la tempête y serait venu aborder involontairement. Il est apporté diverses raisons qui rendent cette opinion vraisemblable, bien que, somme toute, elle soit douteuse. Divers exemples anciens de terres découvertes fortuitement par suite de tempêtes.

Il nous reste à terminer la question des motifs qui ont déterminé Christophe Colomb à s'offrir pour aller découvrir les Indes. Nous le ferons en rapportant une opinion vulgaire qui circulait autrefois et qui était tenue et passait pour la cause la plus efficace de sa détermination finale ; nous le dirons dans le présent chapitre sans nous en porter garant, car, en vérité, les raisons que Dieu lui ménagea pour cela furent si nombreuses et telles qu'un petit nombre d'entre elles auraient pu suffire et au delà pour l'y pousser, à plus forte raison toutes réunies. Néanmoins, je veux écrire ici ce que l'on disait et qu'on croyait communément à cette époque et que j'ai pu obtenir moi-même à ce sujet, me trouvant là à un moment très rapproché de ces premiers temps.

Il était très commun parmi tous ceux qui habitaient alors l'île Española, non seulement parmi ceux qui y étaient venus avec l'Amiral lui-même Don Christophe Colomb, lors du premier voyage, pour s'y établir, entre lesquels il y en avait quelques-uns qui l'avaient aidé à découvrir l'île, mais encore parmi ceux qui peu de temps après étaient venus y habiter, de répéter et de dire que la raison pour laquelle le dit Amiral s'était déterminé à vouloir aller découvrir les Indes lui était venue de la manière suivante :

Il était dit qu'un navire ou caravelle parti d'un port de la péninsule hispanique (je ne me souviens pas avoir entendu indiquer quel était ce port, mais je crois qu'on parlait du Portugal), et qui était chargé de marchandises à destination de la Flandre ou de l'Angleterre, pour le trafic que l'on faisait alors, fut assailli par une forte tempête et qu'emporté par sa violence et son impétuosité, il vint, dit-on, aborder dans ces îles qui furent ainsi découvertes pour la première fois.

Que cela se soit passé ainsi, il y a quelques raisons qui le prouvent. C'est d'abord que parmi nous, qui à cette époque nous trouvions là et qui venus au commencement, il était fréquent, comme je l'ai dit, de parler de cela et de s'en entretenir comme d'une chose certaine, soit que ce bruit émanât de quelqu'un ou de quelques-uns qui connaissaient le fait par eux-mêmes ou qui l'avaient entendu rapporter, en tout ou en partie, de la bouche de l'Amiral lui-même, ou qui avaient pu le comprendre de quelques-unes de ses paroles. En second lieu c'est que, entre autres choses anciennes que ceux d'entre nous qui assistèrent à la première découverte et à l'installation de nos établissements de

Cuba (ainsi que nous le dirons, si Dieu veut, quand nous parlerons de cette île), apprirent à leur arrivée, est le fait que les Indiens prétendaient que d'autres hommes blancs et barbus, comme nous, étaient venus à Española peu d'années auparavant. Les Indiens de l'île de Cuba pouvaient savoir cela, attendu que les deux îles ne sont pas éloignées l'une de l'autre de plus de dix-huit lieues, de pointe à pointe, et que chaque jour les deux îles communiquèrent entre elles à l'aide de leurs petites barques ou canots. Nous savons d'ailleurs que Cuba a été peuplée par l'île Española.

Que ce navire ait pu, par une tempête déchaînée (comme disent les marins et comme il en fait d'ordinaire dans ces mers) arriver jusqu'à cette île en peu de temps, sans manquer de vivres et sans autre difficulté que le danger couru de se perdre, personne ne doit s'en étonner, parce qu'un navire par une grande tempête, peut parcourir 100 lieues entre jour et nuit, pour peu qu'il ait ses basses voiles. A mâture sèche, comme disent les marins, sans autre vent que celui que prennent les agrès, les mâts et la coque du navire, il arrive qu'on fait en vingt-quatre heures, 30, 40 et 50 lieues, surtout avec de grands courants, comme il y en a dans ces parages. L'amiral lui-même raconte que dans le voyage où il découvrit la terre ferme du côté de Paria, il fit avec peu de vent 65 lieues de l'heure de la messe à celle de complies, par suite des grands courants qui le portaient. Ainsi donc il n'y a pas à s'étonner qu'en dix ou quinze jours, ou peut-être plus, ces marins aient parcouru 1.000 lieues surtout si la violence du vent boréal ou du nord les a surpris dans les parages de Bretagne ou de l'Angleterre ou des Flandres.

Une autre raison pour ne pas s'étonner que les vents impétueux aient entraîné ce navire et l'aient conduit malgré tout à tant de lieues, nous l'avons dans ce que raconte Hérodote dans son livre IV où il dit que Grinus, roi de l'île de Thera, une des Cyclades et de l'Archipel avait eu un oracle qui lui disait d'aller fonder une ville en Afrique, et à cette époque l'Afrique était inconnue et les Asiatiques et les gens du Levant Oriental ignoraient où elle était. Ils envoyèrent donc des messagers dans l'île de Crète qui aujourd'hui se nomme Candie, à la recherche de personnes qui pussent leur dire où se trouvait la terre d'Afrique. Ils trouvèrent là un homme qui s'appelait Carobio qui leur dit qu'il avait été entraîné par la force des vents et jeté sur la côte d'Afrique à une île appelée Platée qui était voisine. Il disait que, emporté par le vent, il avait abordé en Afrique, etc. Cornelius Nepos rapporte que du temps que Quintus Metellus était proconsul en France, certains marchands, partis de l'Inde à la suite de grandes tempêtes, allèrent aborder en Germanie. Aristote raconte la même chose de ceux qui trouvèrent l'île dont il a été question ci-dessus au chapitre 9 et que nous croyons

être la terre ferme du côté du Cap Saint-Augustin. D'autres navires partis de Cadix et emportés par la tourmente allèrent, malgré eux, si avant dans l'Océan, qu'ils aperçurent les herbes dont il sera fait plus bas ample mention, s'il plaît à Dieu. C'est de cette même manière que fut découverte l'île de Puerto Santo, comme nous le disons ci-dessous.

Ainsi ces marins ayant découvert ces terres-ci, si toutefois la chose est vraie, retournèrent en Espagne et rentrèrent au port dans un état pitoyable. Sans parler de ceux qui, par suite des fatigues, de la faim et des maladies, étaient morts en route, ceux qui restaient en petit nombre et malades vinrent, à ce qu'on dit, dans l'île de Madère, où ils succombèrent tous. Le pilote du dit navire, soit à cause de l'amitié qu'il pouvait avoir eue antérieurement pour Colomb, soit que ce dernier, qui était anxieux et curieux de voir le fond de cette affaire, se soit informé auprès de lui de la cause de son état et du lieu d'où il venait, car quelque soin que ceux qui étaient revenus eussent apporté à garder le secret sur leur aventure, quelque chose devait en avoir transpiré, surtout étant donné le délabrement dans lequel ils se trouvaient à leur retour, soit que par pitié pour son état précaire Colomb eût voulu le recueillir et le soigner, le fait est qu'il le reçut dans sa maison et lui fit donner des soins et finalement, à ce qu'on dit, le pilote y mourut. Celui-ci, en reconnaissance de leur vieille amitié ou de ses bons et charitables soins, se voyant près de mourir, raconta à Colomb tout ce qui lui était arrivé, et il lui donna les rumbs et routes qu'ils avaient pris et suivis, à l'aide d'une carte marine et avec les altitudes et les parages où cette île existait, ou plutôt où il l'avait trouvée, toutes choses qu'il avait mises par écrit.

Voilà ce qui s'est raconté et ce qu'on a cru, ce qui se répétait communément à ce moment, ainsi que nous l'avons déjà dit, et était tenu pour certain parmi ceux d'entre nous qui étions de ces temps, et c'est, à ce qu'on dit, ce qui agit efficacement sur la détermination de Christophe Colomb, comme chose qui ne faisait aucun doute. Mais, en vérité, comme il avait de si nombreux et de tels arguments, témoignages et raisons naturelles, ainsi que nous l'avons rapporté ci-dessus, qui pouvaient efficacement l'y engager, un petit nombre de ces raisons eussent été suffisantes et nous pouvons bien passer sur celle-ci et la croire ou ne pas la croire, attendu qu'il peut se faire que Notre Seigneur lui ait mis l'une et l'autre chose entre les mains pour effectuer une œuvre aussi souveraine que celle que sa volonté très droite et très efficace avait résolu de faire par lui.

Du moins je crois fermement que nous pouvons admettre ceci sans hésiter, c'est que, ou par suite de cette circonstance ou des autres, ou par suite de quelques-unes d'entre celles-ci ou de toutes à la fois, quand il se décida, il était aussi certain de décou-

vrir ce qu'il a découvert et de trouver ce qu'il a trouvé, que s'il l'avait tenu sous clef dans sa propre chambre.

N° 12

Déposition du Dr Rodrigo Maldonado, gouverneur de Salamanque, conseiller de la Reine, membre de la commission présidée par Talavera.

(*Le projet de Colomb*).

Salamanque, 26 fév. 1515. *Pleitos*, Vol. II, pp. 101-103.

A la segunda pregunta, dixo que sabe quel dicho Almyrante don Cristobal Colon, en el primero viaje que hizo a descubrir aquella tierra de las Yndias, descubrió muchas yslas, pero que no sabe los nonbres dellas, e que lo sabe por que este testigo estando en la corte supo por mandado de Sus Altezas en despachar al dicho Colon para hacer al dicho viage.

A la tercera pregunta, dixo que sabe que el dicho Almyrante descubrió muchas yslas, ansy en el primero viaje como en otros viajes que despues hizo como dicho ha, pero que los nonbres dellas que no lo sabe; y esto que lo sabe por que se alló a la sazon en la corte y por que habló muchas vezes con el dicho almyrante, asy del primero viaje quando fué, como despues que volvió a Castilla e bolvió a las Yndias.

A la sétima pregunta dixo que oyó dezir lo contenido al dicho almirante e a otras muchas personas delos que avyan ydo a las dichas yslas asy con él como syn el dicho Almirante, cuyos nonbres no se acuerda.

A la otava pregunta dixo que lo que sabe este testigo, con el prior de Prado que a la sazon hera, que despues fué arçobispo de Granada, e con otros sabios e letrados e marineros, platicaron con el dicho almirante sobre su hida a las dichas yslas, e que todos ellos concordaron que hera ynposible ser verdad lo que el dicho Almyrante decya, e que contra el parecer de los mas dellos, porfió el dicho Almirante de yr el dicho viaje e Sus Altezas le mandasen librar cierta cantidad de maravedis para ello, e asentaron ciertas capitulaciones con él, en lo qual todo supo este testigo como uno de los del consejo de Sus Altezas, e que asy partió el dicho almirante a descubrir las dichas yslas, e plugó a nuestro señor que acertó en lo que decia, e que este deponiente tiene por cierto que, sy el dicho Almirante non porfiara de yr, que estobieran fasta oy sin hallar e descobrir e que lo cree por lo que tiesse dicho.

A la novena pregunta, dixo que qree lo que en ella se contiene por las razones que dicho tyene e por que, sy el dicho Almirante no se atreviera a descubrir las dichas yslas, qree que otro alguno no se atreviera a las yr a descubrir.

A la dézima pregunta, dixo que no la sabe, pero que lo qree, por que este testigo habló despues con algunos de aquellos marineros que fueron despues a descubrir algumas yslas e contabon cómo avían hydo con el dicho Almirante a las dichas indias el primero viaje y aun otros.

A la quince pregunta, dixo que lo que dicho tiene es verdad e público e que esta es la verdad e lo que sabe desto fecho por el juramento que hizo e fyrmolo de su nonbre, Rodrigo Maldonado.

Traduction. — A la seconde question, il répond qu'il sait que le dit Amiral Don Christophe Colomb au cours du premier voyage qu'il fit pour découvrir cette terre des Indes découvrit nombre d'îles mais qu'il en ignore les noms, qu'il sait cela parce qu'étant à la Cour il vit que le dit Colomb fut envoyé par ordre de Leurs Altesses pour faire le dit voyage.

A la troisième question, il répond qu'il savait que le dit amiral avait découvert nombre d'îles tant dans son premier voyage comme dans ceux qu'il a faits après ainsi qu'il l'a dit, mais qu'il en ignorait les noms, qu'il savait cela parce qu'il se trouvait à la Cour à l'époque et qu'il avait entretenu bien des fois le dit amiral à la veille de son premier voyage comme après lorsqu'il revint dans la Castille et qu'il se disposait à retourner dans les Indes.

A le septième question, il répond qu'il a ouï dire ce que contient cette question par le dit amiral et par beaucoup d'autres personnes qui sont allées aux dites îles avec lui et sans lui mais il n'a pas gardé le souvenir du nom de ces personnes.

A la huitième question, il répond que, avec le Prieur de Prado, qui a été depuis archevêque de Grenade, et avec d'autres savants, lettrés et marins, *ils interrogèrent l'amiral sur son projet de voyage aux dites îles* et que tous ces personnages furent unanimes à trouver impossible ce que proposait l'amiral. Mais que contrairement à l'avis de la plupart d'entre eux le dit amiral s'obstinait et insistait pour que Leurs Altesses lui fissent remettre pour ce voyage une certaine somme de maravédis. Et ils firent avec lui certaines conventions, toutes choses que le témoin sait comme membre du Conseil de Leurs Altesses. *Et l'amiral partit ainsi pour la découverte des dites îles.* Et il plut à Notre-Seigneur de le faire réussir dans son entreprise. Et il n'est pas douteux pour le témoin que si le dit amiral ne s'était pas obstiné à aller, on n'aurait pu de sitôt faire ces découvertes et qu'il pense ainsi par suite de ce qu'il a dit.

A la neuvième question, il répond qu'il croit ce que dit cette

question, pour les raisons qu'il a données, car il estime que si l'amiral n'avait pas eu la hardiesse d'aller découvrir ces îles, aucun autre n'aurait eu le courage de le faire.

A la dixième question, il répond qu'il l'ignore, mais qu'il le croit parce qu'il a eu depuis l'occasion de parler avec plusieurs des marins qui allèrent ensuite en découverte et qui racontaient qu'ils avaient accompagné l'amiral aux dites Indes soit dans son premier soit dans ses autres voyages.

A la quinzième question il répond que tout ce qu'il a dit est de notoriété publique, que c'est là tout ce qu'il sait, qu'il l'affirme sous la foi du serment qu'il a prêté et il signe : Rodrigo Maldonado.

N° 13

Déposition de Garcia Fernandez, médecin de Palos.

(*Arrivée de Colomb à la Rabida*).

Séville, 1er octobre 1515. *Pleitos*, Vol. II, pp. 191-194.

A la trezena pregunta, dixo que sabe este testigo quel dicho Martyn Alonso Pinçon tenia en esta villa lo que le fazia menester; e que sabe que el dicho Almirante Don Cristobal Colon viniendo a la Rábida con su hijo Don Diego ques agora Almirante, a pie, se vino a la Rábyda, ques monasterio de frayles en esta villa, el qual demandó á la porteria que le diesen para aquel niñico que era niño, pan y agua que beviese, y que, estando allí ende este testigo, un frayle que se llamaba frey Juan Perez, ques ya dyfunto, quiso fablar con el dicho don Cristobal Colon e viéndole despusycion de otra tyerra o reyno ageno a su lengua, le preguntó que quién era e dónde venia, e aquel dicho Cristobal Colon le dixo quel venia de la corte de su Alteza e le quiso dar parte de su embaxada a qué fue a la corte e cómo venya, e que dixo el dicho Cristobal Colon al dicho fray Juan Perez como avia puesto en plática a descobryr ante su Alteza e que se obligava a darle tierra fyrme, queryéndole ayudar su Alteza con navíos e las cosas pertenecientes para el dicho viaje que convyniesen, e que muchos de las cavalleros e otras personas que ay se fallaron al dicho razonamiento le bolaron su palabra, e que no fué acogydo, mas que antes fazian burla de su razon, dyziendo que tantos tiempos acá se avian probado e puesto navíos en la buscar e que todo era un poco de ayre e que no avia razon, de lo qual el dicho Cristobal Colon viendo ser su razon desyelta en tan poco conoscimyento de lo que ofrecia de fazer e conplyr, él se

vino de la Corte e se yva derecho de esta villa a la villa de Huelva para fablar y veerse con un su cuñado casado con hermana de su muger e que a la sazon estaba e que avia nonbre Mulyer; e que viendo el dicho frayle su razon envió a llamar a este testigo, con el cual tenia mucha conversacion de amor e porque alguna cosa sabia del arte astronómyco, para hablarse con el dicho Cristobal Colon e vyese razon sobre este caso del descobryr; e queste dicho testigo vyno luego e fablaron todos tres sobre el dicho caso e que de aquí legieron luego un onbre para que llevase una carta a la Reyna Doña Isabel, que aya santa gloria, del dicho fray Juan Perez que era su confesor, el qual portador de la dicha carta fué Sebastian Rodriguez, un pilote de Lepe, e que detuvieron al dicho Cristobal Colon en el monasterio fasta saber repuesta de la dicha carta de su Alteza, para ver lo que por ella proveyan; y así se fizo e dende a catorze dias la Reyna nuestra Señora escrivió al dicho fray Juan Perez agradeziéndole mucho su buen propósyto e que le rogaba e mandava que luego vista la presente paresciese en la corte ante su Alteza e que dexase al dicho Cristobal Colon en segurydad de esperança fasta que su Alteza le escribiese; e vista la dicha carta e su dispusycíon, secretamente se partió antes de media noche el dicho frayle del monasterio e cavalgó en un mulo e cumplió el mandamiento de su Alteza e pareció en la corte e de allí consultaron que le díesen al dicho Cristobal Colon tres navíos para que fuese a descubryr e facer verdad su palabra dada, e que la Reyna nuestra Señora, concedido esto, enbió veynte mill maravedis, en florynes, los quales traxo Diego Prieto, vecino desta villa, e los dichos, con una carta a este testigo para que los diese a Cristobal Colon para que se vistiese onestamente e mercase una bestezuela e paresciese ante su Alteza; e quel dicho Cristoval Colon rescivió los dichos veynte mill maravedis e pareció ante su Alteza, como dicho es, a consultar todo lo suso dicho e de ally vino proveydo con licencia para tomar los dichos navios quel señalase que convenya para seguir el dicho viage, e desta fecha fué el concierto e conpañya que tomó con Martyr Alonso Pinçon e Vicente Yañez, porque eran presonas suficientes e sabidos en las cosas de mar, los quales, allende de su saber e del dicho Cristobal Colon, ellos le avisaron e pusyeron en muchas cosas las quales fueron en provecho del dicho viaje; e désta tanto sabe.

Traduction. — A la treizième question [relative aux rapports de Colomb avec Pizon], il répond qu'il sait que le dit Martin Alonso Pinçon possédait dans cette ville les choses nécessaires [à la vie] et que le dit amiral Christophe Colomb arrivant à la Rabida à pied avec fils Don Diego, aujourd'hui Amiral, s'adressa aux religieux du monastère et demanda au portier qu'il fît donner au petit un peu de pain et d'eau pour qu'il mangeât et bût. Que,

en présence du témoin qui se trouvait là, un religieux du nom de Juan Perez, aujourd'hui défunt, voulut parler avec le dit Christophe Colomb et,le voyant d'un autre pays et d'une langue étrangère, il lui demanda qui il était et d'où il venait. Christophe Colomb lui répondit qu'il venait de la Cour de Son Altesse et lui fit part de l'objet de sa visite à la Cour, et dans quelles conditions il en revenait. Christophe Colomb dit à Juan Perez qu'il était allé parler à Son Altesse de son projet de découverte; qu'il s'obligeait à lui donner un continent s'il plaisait à Son Altesse de l'aider en lui procurant des navires et les choses nécessaires pour le dit voyage; que beaucoup de gentilshommes et d'autres personnes qui se trouvaient présents à l'entretien s'emparèrent de ces paroles pour s'en moquer et qu'il ne fut pas écouté; mais qu'ils tournaient ses raisons en ridicule, disant que, depuis tant de temps que *l'on avait envoyé des navires sur la mer* on n'avait *rien trouvé;* que tout cela c'étaient choses en l'air et sans fondement. Que lui, Colomb, voyant que ses raisons n'étaient pas écoutées et qu'on faisait peu de cas de ce qu'il offrait de faire et d'accomplir, avait quitté la Cour et qu'il allait de cette ville directement à celle de Huelva pour rendre visite et parler à un de ses beaux-frères marié à la sœur de sa femme, qui à l'époque se trouvait dans cette ville et qui s'appelait Mulyer. Le dit religieux, entendant ce discours, envoya chercher le témoin, parce qu'il avait avec lui d'étroites relations d'amitié et qu'il était quelque peu versé en astronomie, afin qu'il parlât à Christophe Colomb et s'entretînt avec lui de son projet. Le témoin vint aussitôt et ils se mirent à discuter tous les trois sur la question. A la suite de cet entretien, ils chargèrent un homme d'aller porter à la Reine Isabelle, que Dieu ait reçu son âme ! une lettre du dit Frère Juan Perez, qui était son confesseur. Le porteur de la lettre fut un nommé Sebastian Rodriguez, pilote de Lepe. Les religieux retinrent Christophe Colomb dans le monastère pour qu'il attendît la réponse à la lettre envoyée à Son Altesse, pour voir ce qu'il en résulterait ; ce qui fut fait. Quatorze jours après notre dame la Reine écrivit au dit Frère Juan Perez le remerciant de son intervention et le priant et lui ordonnant, au reçu de sa lettre, de se rendre à la Cour auprès de Son Altesse, de laisser bon espoir à Christophe Colomb et de lui dire d'attendre que Son Altesse lui écrirait. Dès qu'il eût lu cette lettre, conformément à son contenu le dit frère partit secrètement du monastère dans la nuit sur un mulet et obéit au commandement de la Reine. Il se présenta à la Cour et là *on décida* que l'on donnerait trois navires au dit Christophe Colomb pour qu'il pût réaliser ce qu'il avait promis. Cela ayant été accordé, la Reine notre dame envoya vingt mille maravédis en florins, qu'apporta Diego Prieto, habitant de cette ville, qui les donna au témoin avec une lettre pour qu'il remît le tout à Christophe Colomb. Avec cette somme Christophe

Colomb devait se vêtir décemment et acheter une monture pour se présenter à la Cour. C'est ce qui fut fait. Colomb se présenta à la Reine, avec laquelle il s'entretint de son projet, et de là il revint pourvu d'une licence pour prendre les navires qui lui paraîtraient les plus propres à faire le dit voyage. C'est à partir de ce moment qu'il entra en relation et s'entendit avec Martin Alonso Pinzon et Vicente Yañez, qui étaient des personnes considérées et entendues dans les choses de la mer. Ceux-ci, indépendamment de leur savoir qui vint seconder celui de Colomb, mirent à sa disposition leurs conseils et une foule de choses qui furent d'une grande utilité pour le voyage. Et c'est tout ce qu'il sait là-dessus.

N° 14

Déposition de Juan Rodriguez Cabezudo, de Moguer, cinquante ans.

(*Colomb à Palos.*)

Moguer, 12 fév. 1515. *Pleitos*, Vol. II, pp. 18-20.

A la segunda pregunta, dixo que lo que sabe es que puede aver veynte e dos años poco más o menos queste testigo vido al dicho Almyrante viejo en esta villa de Moguer andando negociando de yr a descobrir las Indias, con un frayle de Sant Francisco que andava con él, e que a este testigo le demandó el dicho Almyrante viejo una mula alquilada para en que fuese el dicho frayle a la corte a negociar, e se la dió, y el dicho frayle fué en ella a negociar por el dicho Almyrante, e que sabe quel año de noventa e dos años partió el dicho Don Cristoval Colon desta villa e de la villa de Palos a descobrir las dichas Yndias, e las descubrió e bolvió en salvo al puerto de la villa de Palos, descubiertas ya las dichas Yndias. Fuéle preguntado cómo lo sabe, e dixo que por que al tiempo que se partió, le dió a don Diego su hijo en guarda a este testigo, e a Martyn Sanchez, clérigo, e porque despues que vino de descubrir, este testigo lo fué a ver a la Rábida, e así mismo los ynquisidores que asy mesmo estavan en esta villa, y entraron dentro en la caravela donde el dicho Almyrante venya, e les mostró el dicho Almyrante carátulas de oro que traya de las dichas Yndias e seys o siete Yndios que traya de allá e con un cuchillo quytó el dicho Almyrante un poco de oro a un Yndio e se lo dió a este testigo, e que por esto lo sabe, e quel dicho Almyrante dixo a los ynquisidores e a este testigo que avia descubierto muchas yslas en que avia mucho oro en las dichas Yndias; e que lo demás contenydo en esta pregunta, que lo non sabe.

A la sétima pregunta, dixo que lo que sabe es que muchas personas hazian burla del dicho almyrante de la empresa que tomava en yr a descobrir las dichas Yndias, e se reyan dello e aun culpavan a este testigo por que avia dado la mula, e que públicamente hazian burla dél e tenyan por vana su enpresa, lo qual oyó dezir públicamente a muchas personas en esta villa e aun fuera della.

A la otava pregunta, dixo que lo que sabe es que si el dicho Almyrante viejo no descubriera lo que descubrió que nynguno no fuera a descobrir, pero despues quel dicho almyrante descubrió la tierra, fueron muchas personas a descobrir e an descobierto mucha parte de la tierra. Preguntado cómo lo sabe, dixo que por que lo a oydo dezir publica e notoriamente.

A la undécima pregunta, dixo que lo que sabe es que, despues quel dicho Almyrante viejo descobrió las dichas Yndias, bolvió otro viaje a descobrir y estovo en el viaje mucho tiempo, e descobrió muchas yslas e tierra. Preguntado cómo lo sabe, dixo que por que lo oyó decir públicamente por toda esta tierra.

A la décima quarta pregunta, dixo que dize lo que dicho tiene e que en ello se afirma e que bien público es todo esto queste testigo dize entre los personas que dello an conoscimyento, e questo es lo que sabe deste fecho por la jura que fizo.

Traduction. — A la seconde question, il répond que ce qu'il sait c'est qu'il y a environ vingt-deux ans qu'il vit l'ancien amiral dans cette localité de Moguer, au moment où il allait solliciter l'appui de la Cour pour aller découvrir les Indes. Il était avec un religieux de Saint-François qui l'accompagnait. Il demanda au témoin une mule en location pour que le religieux pût se rendre à la Cour pour les négociations. Il la lui donna et le dit religieux partit pour la Cour où il fit certaines démarches pour l'amiral. Le témoin sait qu'en l'an 92, le dit D. Cristophe Colomb partit de cette ville-ci et de la ville de Palos pour aller faire sa découverte et qu'il revint sain et sauf dans le port de la ville de Palos après avoir découvert les dites Indes. Comme on lui demandait comment il le savait, il répondit qu'au moment de son départ il avait confié à lui, témoin, et à Martin Sanchez, prêtre, la garde de don Diego, son fils et par suite, lors de son retour, il alla le voir à la Rabida et avec les Inquisiteurs qui se trouvaient dans la ville il se rendit à bord de la Caravelle sur laquelle l'amiral était venu, et celui-ci leur montra des marques d'or (peut-être des coffrets pleins d'or) qu'il apportait des Indes et six ou sept Indiens qu'il avait amenés avec lui et avec un couteau l'amiral prit un peu d'or à un Indien et le donna au témoin, et c'est ainsi qu'il l'a su. L'amiral raconta aux Inquisiteurs et au témoin qu'il avait découvert quantité d'îles, qu'il y avait beaucoup d'or dans les îles. Pour le reste de la question, il n'en sait rien.

A la septième question, le témoin répond que ce qu'il sait c'est que nombre de personnes se moquaient du dit amiral et de son projet d'aller découvrir les dites Indes, on riait de lui et même on reprochait au témoin de lui avoir prêté sa mule. On le tournait publiquement en ridicule et l'on tenait son entreprise pour vaine; c'est ce qu'il a entendu dire publiquement à beaucoup de personnes dans cette ville et d'ailleurs.

A la huitième question, le témoin répond que si le dit amiral n'avait pas découvert ce qu'il a découvert personne ne serait allé le découvrir. Mais après que l'amiral eut découvert la terre en question, beaucoup de personnes y sont allées après lui et ont découvert beaucoup d'autres parties de la terre. Interrogé comment il le savait, le témoin répondit que cela était de notoriété publique.

A la onzième question, il répond qu'il sait qu'après avoir découvert les Indes le dit amiral retourna faire un second voyage de découverte et qu'il y resta longtemps et qu'il découvrit encore beaucoup d'îles et de terres. Comme on lui demandait comment il l'avait appris, il répondit qu'il l'avait entendu dire publiquement dans tout le pays.

A la quatorzième question il répond qu'il n'a qu'à répéter ce qu'il a dit précédemment et le confirmer. Il le jure.

N° 15

Déposition de Andres del Corral.

(*Intervention du P. Perez.*)

Saint Domingue, 16 juin 1512. *Pleitos*, Vol. I, p. 116.

Este testigo estando en la corte en Madryd (*sic*) con el dicho Almyrante al tienpo que negociava con sus Altezas la venyda a descobryr, el dicho almirante viendo como los del consejo e otros muchos le eran contrarios, dixera a Sus Altezas que, pues no le creyan a él, quel darya persona a quien creyesen, e entonces llego un flayre de la horden de San Francisco, cuyo nombre no sabe, el qual dixo a Sus Altezas que hera verdad lo que aquel Almyrante dezia, e entonces lo despacharon, e vino a estas partes descobryr.

Traduction. — Le témoin étant à la Cour à Madryd (*sic*) avec le dit Amiral, au moment où il négociait avec Leurs Altesses pour le voyage de découverte, et le dit Amiral voyant que ceux qui faisaient partie du conseil et beaucoup d'autres personnes

lui étaient contraires, dit à Leurs Altesses que, puisqu'on ne le croyait pas, il ferait venir une personne en qui on aurait foi, et en même temps il appela un frère de l'ordre de Saint-François, dont il ne connaît pas le nom, lequel dit à Leurs Altesses que ce que l'amiral disait était vrai; et alors on lui donna ce qu'il lui fallait et il alla dans ces parages-ci faire sa découverte.

N° 16

Déposition de Antón Fernandez Colmenero

(*Renseignements écrits rapportés de Rome par Martin Alonzo Pinzon.*)

Huelva, 25 septembre 1515. *Pleitos*, Vol. II, p. 166.

... Dyxo que lo que sabe es que oyó dezir destas escrituras contenidas en esta pregunta al mismo Martin Alonso quel avia traydo el treslado de Roma e se las oyó leer al dicho Martin Alonso e que lo sabe esto por que este testigo vino de Roma con el dicho Martin Alonso.

Traduction. — Il dit que ce qu'il sait, c'est qu'il a entendu Martin Alonso lui-même parler des documents dont traite cette question et dont il avait apporté une copie de Rome et qu'il a entendu le dit Martin Alonso en faire lecture. Il sait cela parce qu'il est revenu de Rome avec Martin Alonso.

N° 17

Déposition de Fernando Valiente, de Palos, soixante-dix ans.

(*Renseignements obtenus de Vasquez de la Frontera.*)

Séville, 22 décembre 1535. Duro, *op. cit.*, pp. 253-254.

Lo que sabe es que D. Cristobal Colon, antes que fuese á negociar con los Reyes Catolicos sobre el descubrimiento, vino á la villa de Palos para buscar favor e ayuda para ir al dicho descubrimiento e poso en el monasterio de la Rabida y de alli venia algunas veces á la villa de Palos e hablaba con un Pero Vazquez de la Frontera, que era hombre muy sabio en el arte de la mar ne habia ido una vez á hacer el dicho descubrimiento cọ el in-

fante de Portugal; e este Pero Vazquez de la Frontera daba avisos al dicho Colon e á Martin Alonso Pinzon e animaba la gente e les decia publicamente que todos fuesen á aquel viaje, que habian de hallar tierra muy rica, e esto que lo sabe este testigo porque vió á dicho Colón e oyó decir lo que tiene dicho al dicho Pero Vazquez de la Frontera, e lo decia publicamente por las plazas en este tiempo, e este testigo vio que el dicho Colon e el dicho Martin Alonso andaban hablando e negociando ambos juntos, e vio que Colon se partió, e se dijo que iba á la corte á negociar con los Reyes Catolicos.

Traduction. — Ce qu'il sait, c'est que Don Christophe Colomb, avant d'aller négocier de la découverte avec les Rois Catholiques, vint au bourg de Palos chercher appui et aide pour aller à la dite découverte, et il logea au monastère de la Rabida, et de là il venait parfois au bourg de Palos et parlait avec un [certain] Pero Vazquez de la Frontera, qui était un homme très savant dans l'art de la mer et était parti une fois pour faire la dite découverte avec l'Infant de Portugal, et que ce Pero Vazquez de la Frontera donnait des avis au dit Colomb et à Martin Alonso Pinzon, et encourageait les gens et leur disait publiquement d'aller tous à ce voyage, car ils devaient trouver une terre riche, et le témoin sait cela parce qu'il a vu le dit Colomb et a entendu dire ce qu'il rapporte au dit Pero Vazquez de la Frontera, et il le disait à cette époque sur les places publiques, et le témoin a vu que le dit Colomb et le dit Martin Alonso Pinzon allaient parlant et négociant tous les deux ensemble, et il a vu que Colomb partit, et qu'on disait qu'il allait à la Cour pour négocier avec les Rois Catholiques.

N° 18

Déposition de Alonso Gallego, de Huelva, soixante-cinq ans.

(*Promesses de Colomb à Pinzon.*)

Séville, 22 décembre 1535. Duro, *op. cit.*, pp. 254 et 255.

Al tiempo que D. Cristobal Colon vino à la villa de Palos á entender en querer ir á hacer el descubrimiento, vio este testigo que el dicho Colon decia á Martin Alonso Pinzon : Señor Martin Alonso, vamos este viaje, que si salimos con el y Dios nos descubre la tierra, yo os prometo por la corona real de partir con vos como con un hermano mio, y que esto que tiene dicho, que lo oyo decir este testigo al dicho Colon muchas veces.

. . . .

En el entretanto que Colon fué á negociar á la Corte sobre el descubrimiento, vio que Martin Alonso aderezaba y aprestaba los navios y recogia y allegaba gente, e asimismo vio que daba a algunas personas dineros y lo que habian menester para proveer sus casas e entretanto que dicho Colon venia de la Corte, lo cual decian entonces que el dicho Martin Alonso lo gastaba y daba de sus propios bienes...

Traduction. — Au temps où Don Christophe Colomb vint au bourg de Palos pour s'occuper d'aller faire la découverte, le témoin vit que le dit Colomb disait à Martin Alonso Pinzon : *Señor Martin Alonso, faisons ce voyage, si nous réussissons et que Dieu nous fasse découvrir la terre, je vous promets par la couronne royale de partager avec vous comme avec mon frère*, et cela le témoin l'a entendu dire à Colomb même bien des fois... Durant le temps que Christophe Colomb alla négocier avec la Cour relativement à la découverte, le témoin vit que Martin Alonso équipait et préparait les navires; il réunissait et rassemblait les gens; il vit aussi qu'il donnait à certaines personnes de l'argent et ce qui était nécessaire pour approvisionner leurs maisons et cela avant que Christophe Colomb fût revenu de la Cour et l'on disait que Martin Alonso faisait ces dépenses de son propre bien.

N° 19

Déposition de Arias Perez Pinzon,
fils de Martin Alonso, quarante-cinq ans.

(*Rôle de son père dans l'entreprise de Colomb.*)

Palos, 1er oct. 1515. *Pleitos,* Vol. II, pp. 228-231.

A la onzena pregunta, dixo que la sabe, porque este testigo es fijo del dicho Martin Alonço Pinçon y estava estante en Roma con mercaderia de su padre, e que fue dicho su padre a Roma aquel dicho año antes que fuese a descobryr e quel dicho Martin Alonso Pinçon padre de este testigo estando un dia en la libreria del Papa alyende de otras muchas vezes que abia estado por razon de mucho conocemiento que tenia con un familiar criado del papa que era grande cosmografo y tenia muchas y largas escripturas y ally les enseño platicando muchas vezes al dicho su padre y este testigo con el suso dicho criado del papa en las (...) alli fue informado el dicho su padre y este testigo destas tyerras questavan por descobryr y juntamente con mucha yndustria e saber que en las cosas de la mar el thenya dijo muchas vezes a

este testigo como ayudava y querya armor dos navios e yr a descobryr estas tierras, e que lo sabe por lo que dicho tyene e pasó asy e lo vido a vista de ojos.

A la dozena pregunta, dixo que sabe lo contenido en el dicho articulo, por que al tienpo queste dicho testigo estava en la lybrerya del papa Ynocencio otavo le dió una escriptura la qual dezia lo que en el articulo se contiene y el dicho padre deste testigo la tornó e la truxo e venydo en Castilla de Roma con aquerdo de yr a descobryr la dicho tyera la ponia por obra y muchas veces antes lo comunico con este testigo y vino el dicho Almirante en aquel tienpo a esta villa de Palos con esta demanda de descobryr estas tyeras, y como el padre deste testigo lo viese venir con la dicha demanda y supo de la demanda que traya para descobryr, ovo por bien de rogar e dar parte dello al dicho Martin Alonso, el qual dicho Martin Alonso le dixo que llevava muy buena demanda e que lo sabia bien e que sy no viniera tan ayna quel lo fallara ydo a descobryr aquellas tyeras con dos caravelas, y visto lo susodicho por el dicho Almirante se fizo tanto su amigo de su padre deste testigo que fizo concierto con ell e le rogó que fuese en su conpañia, e que esto sabe desta pregunta este testigo por que lo vido.

A la trezena pregunta, dixo este testigo que sabe ques asy como en el artiqulo se contiene ; preguntado como lo sabe dixo que por quel Almirante al dicho concierto, que llevava la mitad de todas las mercedes que en este caso Su Alteza le fiziese merced, y el dicho Martin Alonço le enseño la dicha escriptura con la qual se esforço mucho mas y concertaron y el dicho Martin Alonço le dio al dicho Almirante dinero e lo fizo yr a la corte a el y a un frayle que se dizia fray Juan Peres, los cuales fueron, e que lo sabe este testigo por que se falló a todo.

A la catorzena pregunta, dixo que la sabe ; preguntado como la sabe, dijo que despues de venido el Almyrante de la corte, truxo mandado de Su Alteza y cierta librança para ir con tres navios a descobryr aquellas tierras, y que viendo en esta villa de Palos el dicho Almirante non avia onbre ninguno que osase yr en su conpañia nyn menos le quisyese dar sus navios diziendo qual avia de yr que nunca fallaria tierra y que desta manera estovo mas de dos meses sin thener remedio nynguno y que, visto non tener nyngund remedio de navios nyn gente, metiose mucho el rogar al dicho Martin Alonso qu'enseñandole las mercedes que Sus Altezas le fazian desqubriendo la tierra y vistas, dixo e le prometio de partir con el la mytad e que fuese en su conpañia e que serya capitan prencipal de los dichos navios e que como onbre que con sus parientes e amigos se lo podia fazer le aviase, por ser servicio de Su Alteza, y el dicho Martin Alonso, visto no tener el dicho Almyrante avio nynguno y el partido que le fazia e fizo e por servir a Su Alteza, convino de yr con el e le

dio la escriptura original que abia traydo de Roma e asy mismo puso sus navios e con sus paryentes y amigos en un mes fyzo el armada, e que esto lo sabe por que lo vido, e fueron en seguimyento del dicho viaje.

A la quinzena pregunta, dixo que lo sabe como en el articulo se contiene ; preguntado como lo sabe, dixo este testigo que por que vido partir de aqui al dicho Martin Alonso su padre como capitan principal con sus ermanos por capitanes de los otros navios, e que sabe que corrieron de la ysla del Fierro en el ueste, queste testigo non fue con ellos, pero despues vinyeron a portar a Galycya y este testigo venya de Flandes e se falló con todos en un dia en el puerto de Bayona, e de ally de los del navio de su padre este testigo les oyó dezir muchas vezes en general aquello que se contiene en el dicho artiqulo e que por lo susodicho lo sabe.

A la desyseysava pregunta dixo que sabe lo contenido por que lo oyo dezir... (roto)... mente viniendo con ellos en los navios este testigo dende Galyzya que venia del dicho viaje, e que por lo susodicho lo sabe.

A la desysiete pregunta dixo que asy lo oyo dezir este testigo a los capitanes e maryneros que del dicho viaje vinieron e venian con el dicho su padre e Almirante e capitanes e que ansy es publico e notorio.

A la desyochava pregunta dixo que lo sabe por que lo oyo dezir al Almyrante Don Cristobal e a los otros capitanes e gente que en el dicho viaje vinyeron e que ansy es publico e notorio, y que de esta esto sabe.

Traduction. — Onzième question. Il répond qu'il le sait parce qu'il est fils du dit Martin Alonso Pinzon. Qu'il se trouvait à Rome avec des marchandises de son père, et que son père vint à Rome l'année avant qu'il partît pour le voyage de découverte, et que se trouvant un jour dans la Bibliothèque du pape, où il allait fréquemment voir un serviteur du pape qu'il connaissait et qui était un grand cosmographe et avait à sa disposition de nombreux manuscrits, celui-ci, en causant avec lui et le témoin des choses de(.....)l'informa de ces terres qu'il y avait à découvrir et, comme il était très industrieux et très habile dans les choses de la mer, il dit souvent au témoin qu'il se préparait et voulait équiper deux navires et aller découvrir ces terres. Qu'il le sait par suite de ce qu'il vient de dire et parce que cela se passa ainsi et qu'il l'a vu de ses yeux.

Douzième question. Il répond qu'il sait les faits contenus dans cette question, parce que, à l'époque où le témoin se trouvait dans la Bibliothèque du pape Innocent VIII, il lui donna un document dont le texte était conforme à celui qui est rapporté dans la présente question. Le père du témoin le prit et l'emporta et, à son

retour de Rome en Castille, il se décida à aller découvrir la dite terre et en parla souvent au témoin. Sur ces entrefaites, l'amiral arriva dans la ville de Palos avec son projet de découverte des dites terres. Le père du témoin, l'ayant appris, se mit en rapport avec lui et lui dit que son projet était bon, qu'il le savait bien et que s'il avait tardé à venir il l'aurait trouvé parti pour aller faire cette découverte avec deux caravelles. L'amiral voyant cela se lia si intimement avec le père du témoin qu'il se mit d'accord avec lui et l'engagea à l'accompagner. Le témoin le sait parce qu'il l'a vu.

Treizième question. Le témoin dit qu'il le sait comme l'article du questionnaire le rapporte : qu'il sait que le dit accord portait la moitié de tous les avantages que Son Altesse accorderait à cette occasion. Et le dit Martin Alonso lui montra le dit document qui *fut un grand encouragement* pour l'amiral ; ils se concertèrent et Martin Alonso donna de l'argent au dit amiral et le fit partir à la Cour avec un religieux qui s'appelait Juan Perès, et ils y allèrent. Le témoin le sait parce qu'il s'est trouvé présent à tout.

Quatorzième question. Il répond qu'il le sait. Il dit qu'en revenant de la Cour l'amiral apporta un ordre de Son Altesse et une certaine somme d'argent pour aller découvrir ces terres avec trois navires, et, en arrivant dans cette ville de Palos, l'amiral ne trouva personne qui osât aller avec lui, ni même qui voulût lui donner ses navires, car l'on disait que s'il allait il ne trouverait jamais la terre. De telle façon qu'il resta deux mois sans trouver un remède quelconque et quand il vit qu'il n'arrivait à rien, qu'il ne trouvait ni navires ni matelots, il se mit à insister auprès de Martin Alonso et lui indiqua les avantages que lui faisaient Leurs Altesses s'il découvrait la terre, et il lui dit et lui promit de partager avec lui s'il consentait à l'accompagner ; qu'il serait le principal capitaine des navires, qu'il devait l'aider à faire ses préparatifs de départ avec ses parents et amis, puisque c'était pour le service de Leurs Altesses. Martin Alonso, voyant que l'amiral n'aboutissait à rien, encouragé par les avantages qu'il lui promettait et par le désir de servir Son Altesse, consentit à partir avec lui et lui donna l'original du document qu'il avait apporté de Rome. En même temps, il mit à sa disposition ses navires, ses parents et ses amis et en un mois la flotte fut prête. Cela, il le sait parce qu'il l'a vu, et ils partirent pour le dit voyage.

Quinzième question. Il répond qu'il est au fait de tout ce que contient cette question. Il le sait, parce qu'il vit partir de Palos Martin Alonso, son père, comme capitaine principal, avec ses frères comme capitaines des autres navires. Il sait qu'ils allèrent de l'île de Fer dans la direction de l'ouest ; le témoin n'était pas avec eux, mais à leur retour ils vinrent aborder dans la Galice, et le témoin, qui revenait lui-même des Flandres, se rencontra avec eux dans le port de Bayonne, et là les hommes de l'équipage de

son père lui racontèrent souvent ce que contient le dit article et c'est ainsi qu'il le sait.

Seizième question. Il répond qu'il le sait parce qu'il l'a ouï dire (ici un passage détérioré)... tandis que le témoin revenait avec eux de la Galice et que c'est pour cela qu'il le sait.

Dix-septième question. Il répond qu'il l'a ouï dire aux capitaines et marins qui revenaient de ce voyage avec son père et l'Amiral, ainsi la chose est publique et notoire.

Dix-huitième question. Il le sait parce qu'il l'a ouï dire à l'Amiral Don Christophe et aux autres capitaines et aux marins qui avaient fait le voyage. La chose est publique et notoire.

N° 20

Déposition de Hernan Perez Mateos, de Lepe, cousin de Martin Alonso Pinzon, quatre-vingts ans, compagnon de Colomb au premier, au deuxième et au troisième voyage.

(*La révolte.*)

Saint-Domingue, 26 janvier 1536. Duro, *op. cit.*, pp. 262-263.

Que no sabe más de haber oido á Martin Alonso e á sus hermanos, que viniendo á estas partes, la gente que venia en los navios, habiendo navegado muchos dias e no descubriendo tierra, los que venian con D. Cristobal Colon se querian amotinar y alzar contra el diciendo que iban perdidos, y entonces el dicho D. Christobal Colon habia dicho á Martin Alonso lo que pasaba con aquella gente, e que le parescia que debian de hacer, y et dicho Martin Alonso se habia respondido : *Señor, ahorque vuestra merced media docena dellos ó échelos á la mar y si no se atreve, yo y mis hermanos barloaremos sobre ellos y lo haremos, que armada que salió con mandado de tan altos principes no habiá de volver atras sin buenas nuevas*, y que con esto todos se animaron, y el dicho D. Christóbal Colon habia dicho : *Martin Alonso, con estos hidalgos hayámosnos bien y andemos otro dia, e si en esto no hallaremos tierra daremos otra orden en lo que debemos hacer;* y asi navegaron otros siete dias, y sobre noche vieron fuego en una tierra que se decia las Princesas e agora se llama los Lucayos, y esto es lo que le han dicho á este testigo y lo que le contaron los dichos Martin Alonso y sus hermanos

Traduction. — Qu'il ne sait rien de plus que ce qu'il a ouï dire à Martin Alonso et à ses frères, que, pendant qu'ils venaient dans ces pays, comme ils avaient navigué déjà pendant de longs

jours sans découvrir la terre, l'équipage de Colomb menaçait de se mutiner et de se révolter contre lui, disant qu'ils allaient se perdre, et, dans cette conjoncture, D. Christophe Colomb fit part à Martin Alonso de ce qui se passait parmi l'équipage, et lui demanda son avis sur ce qu'il y avait à faire. Martin Alonso lui répondit : *Monsieur, pendez-en, je vous prie, une demi-douzaine et jetez-les à l'eau ; et si vous n'osez pas le faire, nous passerons moi et mes frères sur votre bord et nous le ferons ; une flotte qui est partie avec une mission de grands rois comme les nôtres ne retournera pas sans rapporter de bonnes nouvelles.* Et, sur ces paroles, tous reprirent courage. D. Christophe Colomb lui répliqua : Martin Alonso, tâchons de nous entendre avec ces braves gens et allons encore quelques jours, et, si d'ici là nous n'apercevons pas la terre, nous prendrons d'autres dispositions. Et ainsi ils naviguèrent encore sept jours et à la nuit ils aperçurent du feu sur une terre qui s'appelait *las Princesas* et qui se nomme aujourd'hui los Lucayos. Voilà ce qu'ont dit et raconté au témoin Martin Alonso et ses frères.

N° 21

Déposition de Francisco Morales, compagnon de Colomb à son second voyage.

(*Menaces à l'Amiral.*)

Puerto Rico, 14 septembre 1514. *Pleitos*, Vol. I, p. 421.

Dixo que lo que dello sabe es que viniendo este testigo e segundo viage con el dicho Almirante, oyo dezir este testigo a un Juan Niño que venia por maestre el segundo viage en una nao que se dezia la *Niña*, quel primer viage quando el dicho Almirante vino á descubrir, viniendo á medio golfo é algo mas, se juntaron los maestres de tres navios que trayan el dicho primer viage, é que se pusyeron en requerir al dicho Almirante que se volviese á Castilla, porque segund los tienpos reynavan levantes en el golfo que no creyan sy mas adelante yva de poder volver en España, y quel dicho Almirante le respondió que no curasen de aquello, que Dios que les daba aquel tienpo les daria otro para volver, é que oydo aquellos por los maestres é marineros les dixeron que no se pusyese en aquello que no se lo abian de consentir, é que para esto tomaron armas, é quel dicho Almirante les dixo que no hiziesen aquello que querian hazer, porque en matallo á él é á sus criados que heran pocos, no harian mucho, pero que tuviesen por cierto que su muerte les seria muy bien demandada por el Rey é Reyna nuestros señores, pero que

hiziesen una cosa, que le diesen termino de tres ó quatro dias y que navegasen el viage que llevavan, é sy en este tienpo no viesen tierra, que hiziesen la buelta que quisiesen, é que con este concierto pasaron adelante syguiendo su viaje, é que en aquel termino vieron tierra.

Traduction. — Dit que ce qu'il sait c'est qu'au cours du second voyage de l'Amiral, que le témoin accompagna, il entendit un certain Juan Niño, qui était maître sur un navire appelé la *Niña*, déclarer que, lors du premier voyage de découverte de l'Amiral quand ils se trouvaient au milieu de l'espace maritime et un peu plus, les maîtres des trois navires qui firent ce premier voyage se concertèrent et se mirent à exiger de l'Amiral qu'il retournât en Castille, parce que, vu le temps qui régnait en pleine mer, le vent soufflant du Levant, ils ne croyaient pas pouvoir revenir en Espagne s'ils allaient plus en avant. L'Amiral leur répondit qu'ils ne se préoccupassent pas de cela, que Dieu, qui leur donnait un tel temps pour aller, leur en donnerait un autre pour retourner. Les maîtres et les matelots, l'entendant, lui répliquèrent de ne pas se mettre cela en tête, parce qu'ils n'avaient pas l'intention d'y consentir, et dans ce but ils prirent les armes. L'Amiral leur dit de prendre garde de ne pas faire ce qu'ils méditaient, qu'il ne leur serait pas difficile de le tuer, lui et ses serviteurs, qui étaient peu nombreux, mais qu'ils se tinssent pour assurer que le roi et la reine leur demanderaient compte de leur mort; qu'il valait mieux lui donner encore trois ou quatre jours de répit pour continuer ce voyage et que, si d'ici là ils n'apercevaient pas la terre, ils pourraient retourner s'ils voulaient. Sur cet accord ils poursuivirent le voyage et sur ces entrefaites ils virent la terre.

(Il convient de noter que ce témoin était cité à la requête de Diego Colomb.)

N° 22

Déposition de Juan Roldan, de Moguer, cinquante ans.

(*Intention de retourner en arrière.*)

Séville, 22 décembre 1535. Duro, *Colon y Pinzon*, p. 260.

Oyo á Juan de Jerez, que fué con él en el viage, que habiendo andado setecientas ó ochocientas leguas, los más de los marineros dijeron á Cristobal Colon que no querian ir más adelante,

porque el agua iba hacia allá á donde ellos iban y el viento tambien, y que no podian volver, y que acometieron muchas veces á volverse, y que Martin Alonso Pinzo les rogó que no se volviesen, y, en efecto de que se querian volver, el dicho Martin Alonso habia dicho : *Yo no tengo de volver el viage hasta hallar tierra ; vuelva quien quisiere volverse*, e que asi fueron, e que desde un dia ó dos habian hallado la tierra, y que el dicho Juan de Jerez habia dicho á este testigo y á otros, que el habia sido el primero que habia saltado en la tierra.

Traduction. — Il a entendu dire à Juan de Jerez, qui alla avec lui [Colomb] dans ce voyage que, lorsqu'ils eurent fait sept à huit cents lieues, la plupart des matelots dirent à Colomb qu'ils ne voulaient pas aller plus avant, parce que le courant allait du même côté qu'eux ainsi que le vent, et qu'ils ne pourraient plus retourner; qu'ils tentèrent plusieurs fois de s'en retourner et que Martin Alonso Pinzon les pria de n'en rien faire ; et que, comme ils persistaient, le dit Martin Alonso leur avait dit : Pour moi, je ne reviendrai pas de ce voyage sans avoir trouvé terre ; retourne qui voudra. Et ainsi ils se décidèrent d'aller. Et au bout d'un ou deux jours ils avaient trouvé la terre. Et le dit Juan de Jerez disait au témoin et à d'autres qu'il avait été le premier à sauter à terre.

N° 23

Déposition de Fernan Perez Camacho, de Huelva, quatre-vingt-cinq ans.

(*Idée de retourner en arrière.*)

Séville, 22 décembre 1535. Duro, *Colon y Pinzon,* pp. 256-257.

Vió llegar á la villa de Palos la armada de hacer el descubrimiento, e entró dentro en los navíos e vió que traían Indios e señales de la tierra así como otras cosas ; e venidos, venia en la dicha armada un Francisco García Vallejos, marinero, e dijo públicamente á este testigo e á Rodrigo de Vera e á Anton Martín e á muchos pilotos e á otras personas, que habiendo andado por la mar mucho adentro, Colon estaba embarazado e había dicho á Martín Alonso Pinzón e á Vicente Yáñez, capitanes : qué os paresce que hagamos, que habemos andado mucho e no hallamos tierra ? e quel dicho Martín Alonso Pinzón dijo entonces : Señor aquí venimos á servir á Dios e al Rey, e no habemos de volver atrás hasta que hallemos la tierra ó morir, e que desde

quel dicho Colón había visto la voluntad e determinación de Martín Alonso e de Vicente Yáñez, su hermano, se había determinado de buena voluntad de ir il dicho viaje, e así lo habían proseguido hasta que habían hallado la tierra, e así mismo decía el dicho Francisco García quel dicho Martín Alonso daba mucho favor e ponía ánimo al dicho Colón.

Traduction. — Il vit arriver à Palos la flotte qui revenait de faire la découverte, il monta sur les navires et vit qu'ils amenaient des Indiens, des produits du pays ainsi que d'autres choses. Parmi les arrivants, se trouvait sur la dite flotte un certain Francisco Garcia Vallejos, marin, qui dit publiquement au témoin, Rodrigo de Vera, à Anton Martin et à d'autres personnes qu'après qu'ils se furent enfoncés bien avant dans la mer, Colomb était embarrassé et avait dit à Martin Alonso Pinzon et à Vicente Yañez, capitaines : que vous semble-t-il que nous devions faire? nous avons beaucoup marché et nous ne trouvons aucune terre. A ces paroles, Martin Alonso Pinzon dit alors : Monsieur, nous sommes venus ici pour servir Dieu et le roi, nous ne reviendrons pas en arrière tant que nous n'aurons pas trouvé la terre, plutôt mourir ; qu'en entendant cela, Colomb, voyant la volonté et la résolution de Martin Alonso et de Vicente Yañez, son frère, s'était décidé de bonne volonté à poursuivre le dit voyage, et ainsi firent-ils, jusqu'à tant qu'ils trouvèrent la terre ; comme aussi le dit Francisco Garcia déclarait que le dit Martin Alonso favorisait beaucoup et encourageait le dit Colomb.

N° 24

Déposition de Francisco Garcia Vallejo, de Moguer, compagnon de Colomb, qui faisait partie de l'équipage de la *Pinta*.

(*Péripéties du voyage ; Rôle de Pinzon ; Changement de route.*)

Palos, 1er octobre 1515. *Pleitos*, Vol. II, pp. 217 et sq.

A la catorzena pregunta dixo que lo que sabe es que sy no fuera por Martin Alonso Pinçon que le avyo con sus parientes e amigos, que non fuera el dicho almirante a descobrir ny fuera nadie con el, e con la amystad e ganas que tenya de servir a Sus Altezas rogo a su hermano e a este testigo e a otras presonas que fuesen con el e con el dicho Almirante a descobrir e quel dicho Martin Alonso le avyo, que sin él el dicho Almyrante non fuera a descobrir el dicho viaje ; preguntado como lo sabe, dixo

que porque lo vido e se fallo presente e fue con el dicho Pinçon e su hermano en su compañia.

A la quinzena pregunta dixo que sabe lo contenido en la dicha pregunta, que partieron de la villa de Palos e tocaron en la Gomera e de allí tomaron su derota para dicho viaje dende el Fierro e anduvieron la buelta de lueste ochocientas leguas, e que en este tiempo doscientas leguas poco mas o menos de la tierra, siguiendo el dicho viaje, hablo el dicho Almirante don Cristoval con todos los capitanes e con el dicho Martin Alonso e les dixo, que facemos, lo qual fue en seys dias del mes de Octubre del año de noventa (1) e tres años y dixo : Capitan, que faremos, que mi gente mal me aquexa, que vos parece, señores, que fagamos, e que entonces dixo Vicente Yañez : Andemos, Señor, fatas dos myll leguas e sy aqui no fallaremos lo que vamos á buscar, de allí podemos dar buelta. Y entonces respondio Martin Alonso Pinçon, que ya yva por capitan asy prencipal : Como, Señor, agora partimos de la villa de Palos ya buestra merced se va enojando, abant, Señor, que Dios nos dara vitoria que descubramos tierra, que nunca Dios querra que con tal vergüença bolvamos ; entonces respondio el dicho Almirante don Cristoval Colon: bien aventurados seays, e asy por el dicho Martin Alonso Pinçon andubieron adelante, e que de esta esto sabe.

A la desyseysava pregunta dixo que la sabe porque este testigo la oyo dezir al dicho Martin Alonso Pinçon, capitan, e que sabe que por su yndustria e saber et parecer pasaron adelante, e que desta tanto sabe.

A la desisyete pregunta dixo que sabe e vido que dixo Martin Alonso Pinçon el dicho viaje : Señor, my parezer es y el corazon me da que sy descargamos sobre el sudueste que fallaremos mas ayna tierra, y que entonces le respondío el dicho Almyrante don Cristobal Colon: pues sea asy Martin Alonço e fagamos lo asy, et que luego par lo que dixo Martin Alonço mudaron la quarta al sudueste e que sabe que por yndustria e parecer del dicho Martin Alonso, por que era onbre muy sabido, se tomo el dicho acuerdo en las cosas de la mar; pregantado como lo sabe, dixo este testigo que por que se fallo presente a lo vido.

A la desyochava pregunta dixo que lo que sabe es que avido el acuerdo del dicho Martin Alonço Pinçon capitan e mudada la quarta del sudueste dende en tres dias primeros siguyentes vido este testigo yendo por la dicha derrota como el dicho Martin Alonço vido pasar ciertos paxaros qua se llaman gayeguillos y papagallos y entonces dixo el dicho Martin Alonso : entre tierra andamos, que estos paxaros no pasan syn cabsa, e dende en tres dias mismos dieron en las yslas de los Lucayos, en la ysla de Guanahany; el jueves a diez dias de Octubre ablo el piloto Pedro

(1) L'original porte 1493, alors qu'il faudrait 1492.

Niño y dixo asy al Almirante : Señor, non agamos esta noche por andar, por que segund buestro libro dize, yo me hallo desyseys leguas de la tierra o veynte a mas tordar, de lo qual ovo gran plazer el dicho almirante e dixo que aquella razon que la dixese a Cristoval Garcia Xalmiento, que era piloto de la *Pinta*, e le dixo a Cristoval Garcia y el dicho Cristoval Garcia dixo : que mandays? por mi, criado, non metamos esta noche velas ny fagamos por andar, que me fallo cerca de la tierra, y el dicho Cristoval Garcia respondio y dixo : pues por el mio meted velas y andemos quanto pudieramos, e de aqui le respondio Pero Alonso Niño: faced como quisierdes, que yo non quiero syno yr tras vos ; quando viere que days voces, salirme he afuera ; y en esto aquel jueves en la noche aclaró la luna e un marynero que se dezia Juan Rodrigo Bermejo, vezino de Molinos, de tierra de Sevilla, como la luna aclaro, del dicho navio de Martin Alonço Pinçon vido una cabeça blanca de arena e alzo los ojos e vido la tierra e luego arremetio con una lonbarda e dio un trueno : tierra, tierra, e sostuvieron a los navíos fasta que vino el dia, viernes onze de otubre ; el dicho Martin Alonso descubrio a Guanahany la ysla primera, e que desta tanto sabe, e que lo sabe por que lo vido a vista de ojos.

Traduction. — Quatorzième question. Il répond que, sans Martin Alonso Pinçon, qui lui procura le concours de ses parents et de ses amis, l'amiral n'aurait pas pu aller faire son voyage de découverte. Mais, grâce au bon vouloir de Martin Alonso et au désir qu'il avait de servir Leurs Altesses, tout s'arrangea. Ce fut lui qui engagea ses frères et le témoin lui-même ainsi que beaucoup d'autres personnes à accompagner l'Amiral et celui-ci put ainsi partir pour son voyage. Il le sait parce qu'il était là présent et qu'il a fait partie de l'expédition.

Quinzième question. Il répond qu'il est au courant du fait dont parle cette question. Ils partirent de Palos et allèrent toucher à la Gomera et prirent de là leur route pour faire le voyage. A partir de l'île de Fer, ils allèrent huit cents lieues dans la direction de l'ouest, et, à deux cents lieues environ de la terre, l'amiral Christophe Colomb parla avec tous les capitaines et avec le dit Martin Alonso et leur dit : « Que faisons-nous ? » C'était le 6 du mois d'octobre de 93 (*sic*). Il dit : « Capitaine que faisons-nous; mes hommes m'inquiètent, que faut-il faire à votre avis ? » Vicente Yañez lui répondit : « Seigneur allons jusqu'à deux mille lieues et, si nous ne trouvons pas terre, nous pourrons alors revenir sur nos pas. » Martin Alonso, qui était capitaine principal, lui dit de son côté : « Comment, Monsieur, nous sortons à peine de Palos et déjà vous êtes découragé; en avant, Monsieur, et Dieu nous donnera la victoire et nous fera découvrir la terre; à Dieu ne plaise que nous ayons la honte de retourner. » Christophe Colomb

leur répondit: « Allez en bonne aventure ! » Et ainsi à cause de Martin Alonso Pinçon, ils poursuivirent le voyage.

Seizième question. Il répond qu'il le sait parce qu'il l'a ouï dire à Martin Alonso Pinçon, capitaine, et que c'est par son industrie et ses conseils qu'ils poursuivirent le voyage, c'est tout ce qu'il sait de cette question.

Dix-septième question. Il répond qu'il sait que Martin Alonso dit à Christophe Colomb : « Monsieur, mon avis est que nous nous dirigions vers le sud-ouest parce que nous trouverons une terre plus voisine. » L'amiral lui répondit: « Soit ; faisons-le. » Et ainsi sur l'avis de Martin Alonso, ils prirent le quart au sud-ouest, et il sait que c'est par l'industrie et le conseil du dit Martin Alonso qui était un homme très entendu que fut prise cette décision au sujet de la navigation; qu'il le sait parce qu'il se trouvait présent et qu'il l'a vu.

Dix-huitième question. Il répond qu'après qu'on eut pris cette détermination et qu'on eut changé de direction, dans les trois jours suivants pendant qu'on allait vers le sud-ouest, le témoin et Martin Alonso virent passer certains oiseaux qu'on appelle geais et perroquets et Martin Alonso fit cette réflexion que nous naviguions entre des terres et que ces oiseaux ne passaient pas sans motif et au bout de trois jours nous donnâmes dans les Lucayes à l'île de Guanahany. Le jeudi 10 octobre le pilote Pedro Niño parla à l'Amiral et lui dit: « Il serait bon de ralentir la marche cette nuit parce que suivant les indications de votre livre, je me trouve à seize lieues de la terre, à vingt lieues au plus. » Cela fit grand plaisir à l'Amiral qui lui dit d'en faire part à Cristobal Garcia Xalmiento, pilote de la *Pinta*. Et il le dit à Cristoval Garcia et le dit Cristoval Garcia (1) dit : « Que commandez-vous ? Pour moi, mon garçon, je suis d'avis de serrer nos voiles cette nuit et de ne pas avancer, parce que je me trouve dans le voisinage de la terre. » Le dit Cristobal Garcia répliqua : « Je serais d'avis au contraire de larguer nos voiles et d'aller autant que nous pourrons. » Pedro Niño lui dit: « Faites comme vous voudrez, je ne demande qu'à vous suivre; quand je vous entendrai appeler je viendrai de votre côté. » Dans la nuit de ce même jeudi il fit clair de lune et un marin qui s'appelait Juan Rodrigo Bermejo, habitant de Molinos, dans la campagne de Séville, et qui faisait partie de l'équipage du navire de Martin Alonso Pinçon, aperçut à la clarté de la lune une langue blanche de sable et levant les yeux il vit la terre. Il tira aussitôt un coup de lombarde et s'écria: Terre ! Terre ! Ils restèrent à bord jusqu'au jour, vendredi 11 octobre. Et le dit Martin Alonso dé-

---

(1) Le texte des *Pleitos* porte ainsi. Mais la suite de la phrase prouve qu'au lieu de Cristoval Garcia, il faut lire Pero Niño.

couvrit Guanahany la première île. C'est tout ce qu'il sait, et il le sait parce qu'il l'a vu de ses propres yeux.

N° 25

Lettre du Dr Jérôme Müntzer au roi João II, Nuremberg, 14 juillet 1493.

A. — Fragment du texte latin original, trouvé dans les papiers de Hartmann Schedel par le Dr R. Stauber (*Die Schedelsche Bibliothek... in Studien und Darstellungen aus dem Gebiete der Geschichte.* Appendice, n° 14, p. 251. Publié par le Dr Hermann Grauert. Vol. VI, fascicules 2 et 3. Fribourg en Brisgau, Herder, 1908, in-8°.

Serenissimo invictissimoque Joanni Portugallie Algarbiorum Mauritanieque maritime regi insularumque Madere, Fortunatarumque Catheridarum Azorum primario inventori, Ieronimus Monetarii medicine doctor Germanus sese humilime recomendatum facit.

Quia huc usque a serenissimo infante Henrico avunculo tuo id preconii accepisti quod aperiendo orbe terrarum nulli labori nec expensis pepercisti, tuaque industria Ethiopicum et Genee mare populosque maritimos usque ad tropicum capricorni suis mercibus ut auro, granis paradisi, pipere, sclavis et aliis tibi tributarios fecisti. Quo ingenio laudem et immortalem gloriam comodumque insuper maximum tibi peperisti, nec dubium quin brevi tempore Ethiopes in humana effigie quasi bestie a divino cultu alienate tua industria bestialitatem exuant et ad catholice religionis observantiam deveniant. Considerans hec invictissimus Romanorum Rex Maximilianus matre Portugalensis, voluit epistola mea quamvis rudi majestatem tuam invitari ad querendum (*sic*) orientalem Cathaii ditissimam plagam. Confitentur enim Aristoteles in fine secundi Celi, item Seneca 5to Naturalium, item Petrus de Alliaco sua etate doctissimus aliique quamplures clarissimi viri, confitentur, inquam, principium orientis habitabilis satis propincuum esse fini occidentis habitabilis. Signum sont elephantes, qui in duobus hiis locis habundant. Similiter canne quas tormentum de latere orientis ad littora insularum Azores proicit. Sunt item infinita, ut ita loquar, et certissima argumenta quibus quasi demonstrative conicitur mare illud brevibus diebus posse navigari Cathaium orientalem versus. Ne turbet te Alfraganus et alii inexperti, qui solum unam quartam terre dixerunt esse discoopertam mari, terramque secundum tres partes suas immersam esse mari. Nam in rebus spectantibus ad habitacionem terre plus credendum

est experiencie et probabilibus historiis quam imaginacionibus fantasticis. Scis enim quam plures...

(Remarque de Schedel). Incompletum est; non longius repertum.

B. — Texte portugais, trouvé par le Dr Hermann Grauert dans un volume incunable de la Bibliothèque de Munich, et publié par lui dans *Historisches Jahrbuch des Gœrres Gesellschaft*, Vol. XXIX, 1908, Fasc. 2, p. 315.

Nuremberg, 14 juillet 1493.

A cartta que enuiou Hieronimo Monetario, doutor alemã da çidade de Noremberga em Alemania, ao serenissimo rey dõ Joham o segundo de Portugall sobre o descubrimento do maar oçeano e provença do Grande Cam de Catay, tirada de latim em linguajem por mestre Aluaro da Torre, mestre em theologiã da ordem de Sam Domingos, pregador do dicto senhor rey.

Ao serenissimo e inuictissimo Johanne, rey de Portugal e dos Algarves e da Mauritania maritima e inventor primeiro das jlhas Fortunadas Canarias, da Madeira e dos Açores, Hieronimo Monetario, doutor alemã, muy umildosamente se encomenda. Porque ate qui este louuor recebeste do serenissimo infante dõ Anrique, teu tio, que nunca perdoaste a trabalho nem despesas para descobrir a redondeza das terras e por a tua industria fezeste tributarios ate os povos maritimos da Ethiopia e o mar de Guinee atee o tropico de capricorno com suas mercadurias, asy como ouro, granos de paraiso, pimenta, escrauos e outras cousas, com ho qual ingenho ganhaste para ty louuor, immortalidade e gloria e tambem muy gram proueito. E nam he duuida que em breue tempo os de Ethiopia, quasi bestas em semelhança humana, alienados do culto divino, dispam por tua industria sua bestialidade e venham a guardar a religiam catholica. Considerando estas cousas Maximilian, inuictissimo rey de Romanos, quis conuidar tua magestade a buscar a terra orientall de Catay muy rica. Porque Aristoteles confessa em fim do livro segundo de celo e mundo e tambem Seneca no quinto liuro dos naturaaes e Pedro de Aliaco, cardeall muy letrado na sua jdade, e outros muy muytos baroões esclarescidos, confessam, diguo, ho principio do oriente abitauel seer achegado asaz ao fim do occidente auitauell. Sam sinaes os elefantes que ha muytos aqui nestes dous lugares e tambem as canas que a tormenta lança da praya do oriente ás prayas das jlhas dos Açores. Sam tambem infinidos, porque asy ho diga, muy certos argumentos, pollos quaes demonstratiuos se proua aquelle maar em poucos dias nauegarse contra Catay orientall. E nom te trouue Alfragano e outros sem esperiençia, os quaes diserom soomente huma quarta parte da terra estar descuberta ao

maar e ha terra segundo as tres suas partes estar alargada sob ho maar, porque nas cousas que pertencem a habitaçam da terra mais se ha de creer a esperiença e as prouaues estorias que as ymaginacioones fantasticas. Porque certo sabes que muitos autorizados astronomos negarom ser alguma habitaçam debaixo dos tropicos e equinocios. As quaes cousas tu achaste serem vãas e falsas por tua esperiencia. Nam seia duuida que a terra nam esta alargada sob ho maar, mais pello contrairo o maar estaa immerso. Et ainda a redondeza orbicular della. Abondam tambem a ty as abastanças e riquezas e sam a ty marinheiros muy sabios, os quaes asy mesmo deseiam ganhar immortalidade e gloria. O quanta gloria alcançarás, se fezeres o oriente habitavell seer conhesçido ao teu occidente, e tambem quanto proveito os commercios te darám, que mais farás las jlhas do oriente tributarias e muytas vezes os reys marauilhados se sogigaram muy leuemente ao teu senhorio. Ja te louuam por grande principe os Alemãos, e Jtalicos, e os Rutanos, Apolonios, Scithos e os que moram debaixo da seca estrella do polo artico, com ho grande duque de Moscavia, que, nam ha muytos annos, que debaixo da sequidade da dicta estrella foy nouamente sabida a grande ilha de Grulanda, que corre por costa CCC leguoas, na qual ha grandissima habitaçam de gente do dicto senhorio do dicto senhor duque. Mais se esta espediçam acabares, alevantar te am em louvores como deus ou otro Hercules e terás tambem, se te apraz, para este caminho por companheiro deputado do nosso rey Maximiliano ho senhor Martinho Boemio singularmente para esto acabar, e outros muy muytos marinheiros sabedores que navegarám ha largura do maar tomando caminho das jlhas dos Açores por sua industria, por quadrante, chilindro e astrolabio e outros jngenhos, onde nem frio nem calma os anojará e mais navegarám a praya orientall sob huma temperança muy temperada do aar e do maar, muytos infindos argumentos sam, pellos quaes tua magestade pode seer estimada. Mais que aproveita esporear a quem corre? Et tu mesmo es tall que todas las cousas com tua jndustria ate a vnha examinas, e portanto escrever muytas cousas desta cousa he jmpedir a quem corre, que nam achegue ao cabo. Ho todo poderoso conserve a ty em teu proposito e, acabado o caminho do maar de teus cavalleiros, sejas celebrado com jmmortalidade. Vale ; de Nuremberga vila da alta Alemanha á 14 de julho, salutis de mill e quatroçemtos e nouventa e tres annos.

C₄ — Traduction faite sur les textes latin et portugais.

Lettre qu'envoya Hieronimo Montaro, docteur allemand de la ville de Nuremberg, en Allemagne, au sérénissime roi Dom João second de Portugal, sur la découverte de la mer Océane et de

la province du Grand Khan de Cathay, traduite du latin en langage [portugais], par maître Alvaro de la Torre, maître en théologie, de l'ordre de Saint-Dominique, prédicateur du dit seigneur roi (1).

Au sérénissime et invincible Jean, roi de Portugal, des Algarves et de la Mauritanie maritime, et premier découvreur des îles de Madère, Fortunées, Catherides (2) et des Açores, Hieronymus Monetarius, docteur en médecine, Allemand (3), se recommande humblement.

Puisque jusqu'ici tu as hérité de ton oncle le sérénissime infant Dom Henrique la gloire de n'avoir épargné aucune peine ni dépense pour faire connaître le globe terrestre (4) et que, par ton industrie, tu as rendu tributaires la mer d'Ethiopie et celle de Guinée avec leurs peuples maritimes jusqu'aux tropiques du Capricorne, pour leurs marchandises, telles que l'or, les grains de Paradis, les esclaves, le poivre et autres choses, et que par ce moyen tu as acquis une louange et une gloire immortelles, et de plus un très grand avantage pour toi, il n'est pas douteux que bientôt les Ethiopiens, qui sous l'effigie humaine sont comme des bêtes, n'ayant aucune connaissance du culte divin, dépouilleront, grâce à toi, leur bestialité et embrasseront la foi catholique.

Considérant ces choses, l'invincible Maximilien, roi des Romains, dont la mère est portugaise (5), a voulu par ma lettre, quoique imparfaite, inviter ta majesté à chercher le très riche pays oriental de Cathay. Car Aristote, à la fin du second livre du *Ciel*, Sénèque, livre V des *Questions naturelles*, de même que Pierre d'Ailly, le plus savant de son époque, et un grand nombre d'autres hommes illustres, ont déclaré que le commencement de l'Orient habitable est assez rapproché de la fin de l'Occident habitable. La preuve en est dans les éléphants, qui abondent dans ces deux endroits et semblablement dans les roseaux que la tempête venant de l'Orient jette sur le littoral des îles Açores. De même, il y a de nombreuses, et si je puis m'exprimer ainsi, de très certaines preuves par lesquelles on peut conjecturer, d'une

---

(1) Titre donné par le premier éditeur portugais. La suite est la traduction de la partie du texte latin original trouvé par Stauber dans les papiers de Schedel.

(2) Pour Cassitérides. Dans le texte portugais cette expression est remplacée par celle des Canaries. Behaim croyait que les îles Cassitérides des Anciens étaient les Açores.

(3) Docteur allemand, dans la version portugaise.

(4) Pour découvrir la sphéricité de la terre, dans la version portugaise.

(5) Ce membre de phrase manque dans le portugais.

manière presque certaine, que cette mer peut être naviguée en peu de jours jusque vers le Cathay Oriental.

Et ne te laisse pas troubler par Alfragan et d'autres auteurs sans expérience, qui disent qu'un quart seulement de la terre est au-dessus du niveau de la mer, et que la terre, pour ses trois autres quarts, est noyée sous la mer, parce que, dans les choses qui concernent l'habitation de la terre, on doit croire plutôt l'expérience et les récits probables, que les imaginations fantastiques.

Tu sais certainement que beaucoup (6) d'astronomes autorisés ont nié qu'il y ait quelque terre habitable sous les tropiques et dans les régions équinoxiales. Cependant tu as prouvé par expérience que ces choses étaient vaines et fausses. Il n'y a aucun doute que la terre ne s'étend pas au-dessous de l'eau, au contraire c'est l'eau qui est plus basse (7). A cela vient s'ajouter la forme orbiculaire de la terre.

Tu as aussi en abondance les ressources et les richesses et tu as des marins très savants qui désirent aussi gagner immortalité et gloire. O quelle gloire tu obtiendras si tu fais que l'Orient habitable soit connu à ton Occident! Et aussi quel profit le commerce te donnera, car tu rendras les îles de l'Orient tributaires, et bien des fois leurs rois émerveillés se soumettront très facilement à ton autorité.

Déjà te louent comme grand prince, Allemands, Italiens, Ruthènes, Polonais, et les Scythes, qui demeurent sous l'étoile aride du pôle arctique, ainsi que le grand-duc de Moscovie, et il n'y a pas bien des années que, sous la sécheresse de la dite étoile, fut nouvellement découverte la grande île de Grulanda, qui a 300 lieues de côtes, dans laquelle il y a une grande colonie sous la seigneurie du dit grand-duc.

Mais, si tu achèves cette expédition, on t'exaltera par les louanges comme un Dieu ou comme un autre Hercule. Et pour ce

---

(6) Le fragment latin s'arrête là. Schedel a écrit au bas : Incomplet, il n'a rien été trouvé de plus.

(7) Ce passage est assez obscur ; mais Harrisse s'est certainement mépris sur le sens de la phrase, quand il a rendu *mais pello contrairo o maar estaa immerso* par : *on the contrary it is the sea which is smaller than the earth.* (*Discovery of North America*, p. 394.) Il n'est pas du tout question ici du peu d'étendue des eaux par rapport à celle de la terre. Le Dr Grauert dit avec raison, croyons-nous, qu'il s'agit de l'opinion soutenue au moyen âge que la mer était à un niveau plus élevé que la terre. (*Die Entdeckung... op. cit.*, p. 318, n.) Ravenstein a traduit : *It cannot be doubted that the earth (land) is not spread out below the water (sea), but, that, on the contrary the sea is immerged.* (*Martin Behaim*, p. 113, col. I.)

voyage tu auras aussi, si cela te plaît, un compagnon, le seigneur Martin Behaim, envoyé par notre Roi Maximilien spécialement pour exécuter cela (8), ainsi que beaucoup d'autres marins expérimentés qui, des Açores, navigueront par leur industrie la largeur de la mer au moyen du quadrant, du cylindre, de l'astrolabe et autres instruments. Ils ne craindront ni le froid ni les calmes, car ils navigueront vers la plage orientale par une température très modérée de l'air et de la mer. Il y a de nombreuses et infinies raisons qui peuvent acquérir de la gloire à ta majesté. Mais à quoi bon éperonner celui qui court ? Et toi-même tu es tel qu'avec ton savoir tu examines toutes les choses à fond. Et par conséquent écrire beaucoup sur cette chose, c'est empêcher celui qui court d'arriver au but. Que le Tout Puissant te conserve en ton intention, et que le voyage de mer terminé, toi et tes chevaliers soient célébrés immortellement.

Salut. De Nuremberg, ville de la Haute-Allemagne, le 14 juillet de l'année du salut 1493.

N° 26

De Globo sperico terre.

Note manuscrite de Hartmann Schedel sur le Globe de Behaim trouvée par le Dr Richard Stauber et publiée par le Dr Hermann Grauert dans le mémoire de Stauber : *Die Schedelsche Bibliothek*, appendice n° 18, p. 257, in *Studien und Darstellungen aus dem Gebiete der Geschichte*, Vol. VI, fascicules 2 et 3. Fribourg, Herder, 1908.

Mundi formam omnes fere consenciunt rotundam esse, idemque de terra senciunt, que in medio rerum constituta gravia queque ad se trahit, aquis maiori ex parte submersa.

Sunt qui arbitrantur quatuor ejus plagas apparere, quas magnus insecat occeanus, duobus amplissimis fluminibus eas ambiens, quorum alterum zodiaco subiciatur, alterum ab aurora dextra levaque per polos defluens extra columnas Herculeas conju[n]gatur, atque in hunc modum tocius terre quatuor porciones velut ingentes insulas emergere. Que celo subjecte benigno mortalium habitaciones admittant.

Hunc orbis situm impeditum opus in hoc sperico globo ornatissimo facundie minime capax verum aspici cognoscique dignis-

(8) Dans la traduction de Harrisse ainsi que dans celle de Ravenstein (*op. cit.*), l'important membre de phrase *singularmente pera esto acabar*, spécialement pour exécuter cela y est supprimé.

simum M[artinus] B[ohemus] eques auratus anno Christi 1492 absolvit pro gloria inclite urbis nurembergensis. Et cum nec divinis operibus maledica lingua parcit, quecunque enim mortales agunt sive privatim sive publice calumnie subiacent, haud diffidimus, quin nostrum laborem malignus interpres non fugiet, neque maledicis occursuri clausurique ora contendimus. Frustra nitimur et in dextro et sinistro latrant itinere canes.

Nullius enim vita sine reprehensione cucurrerit. Communem igitur sortem equo animo ferre decet, presertim [au-dessus est écrit : precipue] cum opus ex illustribus cosmographis ac geographis tum antiquis ut Strabone, Pomponio Mella, Diodoro Siculo, Herodoto, Plinio secundo Novocomensi, Dionysio, etc., tum modernis ut Paulo Veneto, Petro de Eliaco et peritissimis viris regis Portugalie profecimus.

De situ locorum, que videbantur necessaria, inseruimus et quantum terrarum orbis incolitur cum interjectis et circumfusis aquis.

At quodcumque de nobis judicium fuerit non inviti subibimus, quando in hoc opere neque optimorum speramus laudem neque pessimorum timemus vituperium, neque qui nobis detraxerit id glorie assequetur, ut omnes ei consenciant, et fortasse futura etas id approbabit quod nostra rejecerit.

Hic globus labore et opera M. B. absolutus est, in quo orbis situs strictim continetur, quo pacto se habeat forma tocius orbis, maximeque ejus partes, Europa scilicet, Asia et Africa, quomodoque singule ejus partes se habeant.

Similiter ore et littora, qualiter se intra et extra ostendant, qualiterque pelagus ea subeat et circundet.

Absolute etiam sunt latitudines et longitudines paralellorum ex veteribus cosmographis ut Ptolemeo, Strabone, Diodoro Siculo, Plinio ; similiter ex reciencioribus ut Petro de Eliaco, Marco Polo Veneto, aliisque cosmographie martiribus, eaque omnia doctis dumtaxat, in quibus, si erraverit, correccioni se submittit, sciens, nihil esse cui non possit additamentum ad operis consumacionem fieri, etc.

Traduction. — Les parties soulignées sont de Schedel même, les autres ont été tirées par lui de l'*Historia Rerum* de Pie II. Voir ci-dessus, Sources, n° 11, p. 412 et note 47, p. 445.

Du globe sphérique de la terre.

Tous à peu près reconnaissent que la figure du monde est ronde, et l'on pense la même chose de la terre, qui, placée au milieu des choses, attire à elle tout ce qui est pesant, et est submergée par les eaux pour la plus grande partie.

Il y en a qui pensent qu'elle présente quatre parties, délimi-

tées par le Grand Océan, qui les entoure par deux très larges fleuves, dont l'un est situé sous le zodiaque, et l'autre partant de l'aurore et coulant à droite et à gauche en passant par les pôles, se réunit au delà des colonnes d'Hercule, et de cette manière les quatre parties de la terre émergent comme de grandes îles ; lesquelles, situées sous un ciel clément, sont habitables par les hommes.

Cette représentation de la terre dans ce magnifique globe sphérique, ouvrage difficile, incapable de parler mais très digne d'être vu et connu, a été exécutée par M[artin] B[ehaim], chevalier, l'an du Christ 1492, pour la gloire de l'illustre ville de Nuremberg. Et comme les langues médisantes n'épargnent pas même les œuvres divines, et que tout ce que les mortels font soit en particulier, soit publiquement, est exposé à la calomnie, *nous ne nous dissimulons pas que* notre travail n'échappera pas à la malignité des interprètes, et nous n'avons pas l'intention d'aller au-devant des médisants et de leur fermer la bouche. Car nous nous efforcerions vainement et les chiens aboient à droite et à gauche du chemin.

En effet, il n'y a personne dont la vie ne s'écoule sans critique. C'est pourquoi il convient de supporter avec sérénité le sort commun, *surtout lorsque nous avons composé notre œuvre d'après d'illustres cosmographes et géographes tant anciens, comme Strabon, Pomponius Mela, Diodore de Sicile, Hérodote, Pline le second de Côme, Denys et autres, que modernes, tels que Polo le Vénitien, Pierre d'Ailly et les gens très expérimentés du roi de Portugal.*

Pour la situation des lieux, nous avons inséré ce qui nous a paru nécessaire, *ainsi que* l'étendue de la terre habitable, avec les eaux qui la divisent et qui l'entourent.

Et, quel que soit le jugement que l'on formera de nous, nous nous y soumettrons de bon gré, vu que, dans le présent ouvrage, nous n'espérons pas l'éloge des bons, et nous ne craignons pas le blâme des méchants, et que celui qui nous dénigrera, n'obtiendra pas cette gloire de voir tout le monde partager son avis, et que peut-être la postérité approuvera ce que notre âge aura rejeté.

C'est par l'œuvre et le travail de M[artin] B[ehaim] qu'a été terminé ce globe, qui contient la description sommaire de la terre et indique la forme de tout l'univers et ses grandes divisions, savoir l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et la disposition de chacune de ces parties.

Semblablement, il indique les côtes et les rivages, de quelle manière ils rentrent et ressortent, et comment la mer les pénètre et les entoure. Les latitudes et les longitudes des parallèles ont aussi été tracées d'après les anciens cosmographes, tels que Ptolémée, Strabon, Diodore de Sicile, Pline, comme aussi d'après les plus récents, tels que Pierre d'Ailly, Marco Polo le Vénitien et d'au-

tres cosmographes, bien entendu tous savants. S'il a erré dans ces choses, il se soumet à la correction, sachant qu'il n'y a rien à quoi il ne puisse être fait quelques additions pour le perfectionnement de l'œuvre.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Comprenant la liste des ouvrages et des documents cités

Les indications de pages sans mention de tomaison, se rapportent au premier volume. Abréviations : Ét. pour Étude S. pour Sources. N. pour Né. M. pour Mort.

de Santangel (15 febbrajo, 14 marzo 1493), Riprodotta a fac-simile ed illustrata per cura di Girolamo d'Adda dall' unico exemplare a stampa finora conosciuto che si conserva nella Biblioteca Ambrosiana. Milano, Laengner, 1866, in-4°, pp. XXXII, pour l'introduction et les notes, et 6 feuillets pour la reproduction.

Cette reproduction est un calque fait à la plume pour le marquis d'Adda par Enrico Giordani de l'exemplaire de l'Ambrosienne. Il contient des erreurs plusieurs fois relevées, notamment par Thacher (*Columbus*, vol. II, p. 41). Ce calque, lithographié à 150 exemplaires, étant devenu rare, Adam Pilinski le reproduisit à quelques exemplaires qui contiennent naturellement les mêmes erreurs.

— 7. The Spanish quarto of the letter written by Christofer Columbus to Luis de Santangel (unique exemple) in the Ambrosian library in Milan. Dans le *Columbus* de Thacher, vol. II, pp. 31, 40.

C'est le seul fac-similé photographique qui ait été fait de cet exemplaire unique d'une édition in-4° contemporaine de la lettre envoyée à Luis de Santangel.

Il y a une traduction anglaise de ce texte par Major (*Select letters of Columbus*, Londres, 1890, p. 1-18), avec le texte espagnol au bas des pages, laquelle a été réimprimée dans les *American History Leaflets* (Boston, 1892, n° 1, in-12), et ailleurs. Harrisse en a donné une autre dans ses *Notes on Columbus* (Cambridge, 1865, in-fol.), et dans ses *Letters of Christopher Columbus* (New-York, 1865, Gr. in-8°). Il en a aussi donné une traduction française dans son *Christophe Colomb*, vol, I, avec le texte espagnol.

— 8. The letter in Spanish of Christopher Columbus written on his return from his first voyage and addressed to Luis de Sant Angel, 15 feb.-14 march 1493, announcing the discovery of the new World. Reproduced in fac-similé from a unique copy in the possession of the publishers, with introductory critical remarks, accompanied by a revised Spanish version, and a literal translation into English. Londres, Ellis et Elvey, 1884, in-4°, pp. 47 et 8 pour le fac-similé.

C'est la reproduction d'un exemplaire de la lettre à l'*Escribano de Racion*, qui était donné pour être d'une édition inconnue jusqu'alors et que possédaient les éditeurs anglais de ce volume, MM. Ellis et Elvey. Cet exemplaire, dont on demandait 2.000 dollars fut vendu à M. Brayton Ives de New-York, qui l'acquit de confiance, bien que son authenticité ait été mise en doute. A la vente de ce collectionneur, la question fut de nouveau soulevée et donna lieu à la publication de diverses lettres et documents d'où il résulte que ce prétendu unique exemplaire d'une édition inconnue de cette fameuse lettre était une contrefaçon de l'édition de l'Ambrosienne faite à Bologne à 5 exemplaires, qui passèrent, un à Quaritch, un à Thacher, un à la Bibliothèque publique de New-York et un en Angleterre. Le cinquième resta en Italie. La démonstration du faux a été faite par Quaritch et par Harrisse, auxquels le faussaire avait soumis l'un de ses cinq exemplaires. La supercherie se reconnaît notamment à l'absence de filigrane dans le papier et de trace de foulement et à diverses autres particularités dont la principale est que les erreurs faites par Giordani, en copiant l'exemplaire de l'Ambrosienne, se retrouvent dans l'exemplaire des éditeurs anglais. A la vente de M. Yves, en 1891, cet exemplaire fut vendu 4.300 dollars. Mais M. Yves dut le reprendre et réussit, croyons-nous, à se faire rembourser par les éditeurs

qui est de l'année 1497, a été faite d'après une traduction en langue catalane de la lettre à l'*Escribano de racion* et la version latine à laquelle on aura emprunté le nom de Sanchez. On sait qu'il a existé une traduction catalane de la lettre par le catalogue de la Bibliothèque de F. Colomb. On n'en connaît aujourd'hui aucun exemplaire.

— Sur quelques incunables espagnols relatifs à Christophe Colomb, par —. de la Bibliothèque royale de Dresde. Besançon, Paul Jacquin, 8° pp. 34. — II, 240, 415.

Extrait du *Bibliographe moderne*, 1899, n° 6. Travail excellent. L'auteur y démontre que l'Ambrosienne a été imprimée à Valladolid par un imprimeur italien.

— America. Forme le chap. 5 du vol. I de la grande *History of the World* de Helmolt, édition anglaise. Londres, Heinemann, 1901, grand in-8°, pp. 180-565.

Les trois quarts de ce chapitre imprimé sur de grandes pages en caractères serrés sont consacrés à l'Amérique primitive, à la découverte et à la colonisation. L'auteur est très bien renseigné. — La carte de Toscanelli était le routier de Colomb, 292. — Aucune différence entre le plan de Toscanelli et celui de Colomb, 301, 401, 411. — II. L'Histoire du pilote sans nom est une invention, 219.

Hakluyt (Richard). — Géographe anglais, 1533-1616.

— Discourse on western planting written in the year 1584 by — with a preface and an introduction by Leonard Woods, edited with notes in the appendix by Charles Deane. Cambridge, 1887, 8° pp. LXI, 253, 461.

Cette excellente édition d'un livre dont on ne connaît que quelques exemplaires, fait partie de la collection de la *Maine Historical Society*, dont elle forme le vol. II.

— The principal navigations, voyages, trafiques and discoveries of the English nation, collected by —, and edited by Edmund Goldsmid. Edinburg, E. et G. Goldsmid, 1885-1900, 16 vol. in-8°. — 462.

Hamy (Ernest-Théodore). — Savant polygraphe et américaniste, né le 22 juin 1842, mort le 18 nov. 1908.

— Francisque et André d'Albaigne. cosmographes lucquois, par — (Extrait du *Bulletin de géographie historique et descriptive*). Paris, Imp. Nationale, 1895, in-8°, pp. 34. — *Sources*, I, 361. — Nouveaux documents sur les frères d'Albaigne et sur le projet de voyage de découvertes, présenté en 1566 à la Cour de France. (Extrait du même Bulletin, n° 1, 1899). Paris, Imprimerie Nationale, in-8°, 1900, pp. 12. — 408, 409.

— Documents relatifs à un projet d'expéditions lointaines présenté à la Cour de France en 1570. (Extrait du même Bulletin, 1903). Paris, Imp. Nationale, 1903, pp. 10.

Hare (Christopher). — A queen of queens and the making of Spain, by —, illustrated. London et New-York, Harper and Brothers, 1906, in-8°, pp. XIV, 371, planches. — 489.

Harrisse (Henry). — Éminent américaniste, né en France, vers 1830, mort à Paris le 13 mai 1910. — Un des propagateurs de la légende de Colomb cherchant le Levant par le Ponant, I, 12; II, 332.

— Fernand Colomb, sa vie, ses œuvres. Essai critique par l'auteur de la *Bibliotheca Americana vetustissima*. Paris, Tross, 1872, gr. in-8°, pp. 231. — 25, 408.

— L'authenticité des *Historie*, attri-

Achevé d'imprimer le 11 mars 1911
sur les presses
de
Ch. COLIN,
Imprimeur à Mayenne
pour
H. WELTER,
Éditeur à Paris.

Tirage à 550 Exemplaires
dont :
500 sur papier Alfa (vélin anglais).
25 — — du Japon, numérotés de 1 à 25.
25 — — de Hollande, numérotés de 26 à 50.

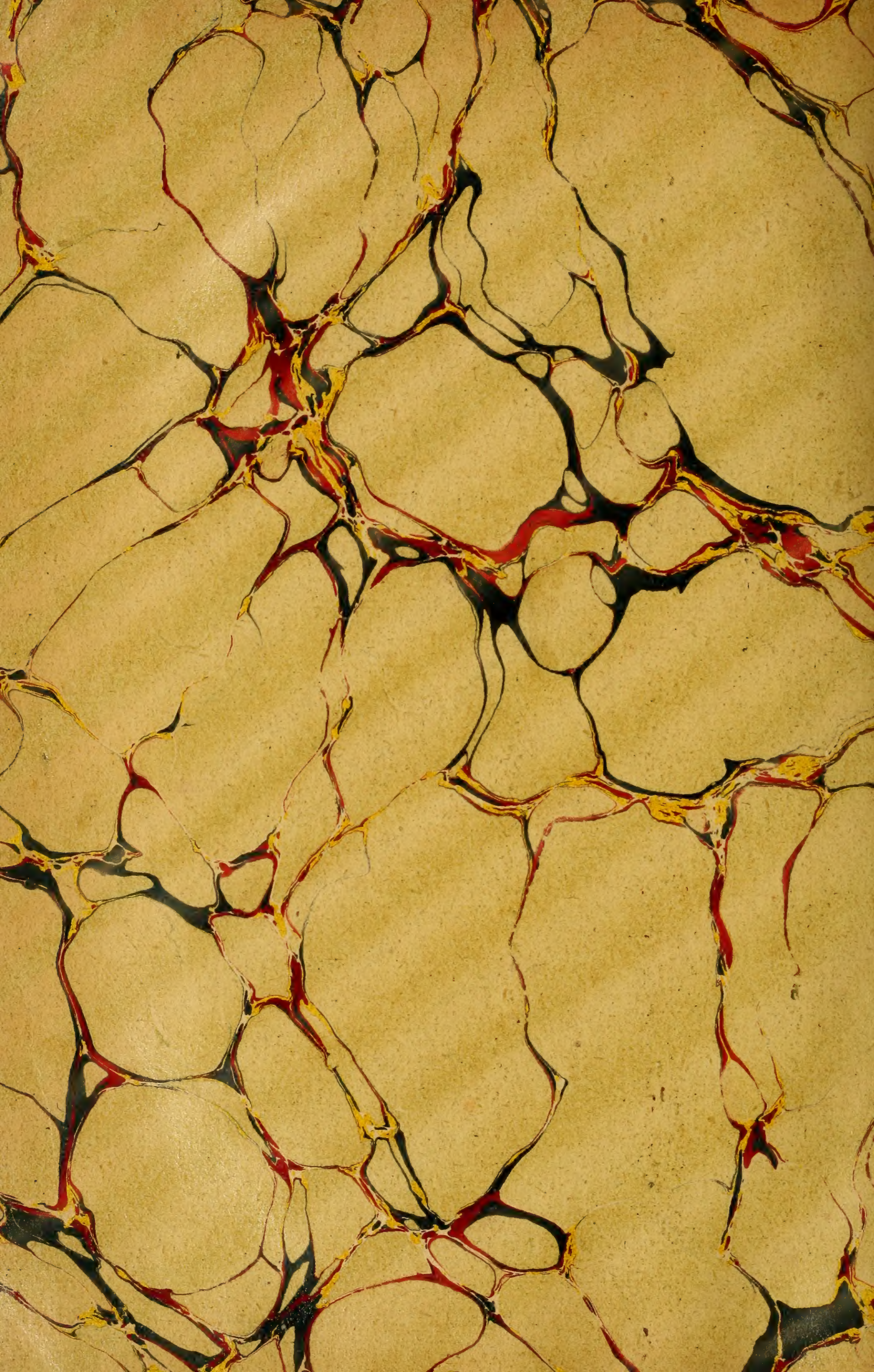
ERRATA

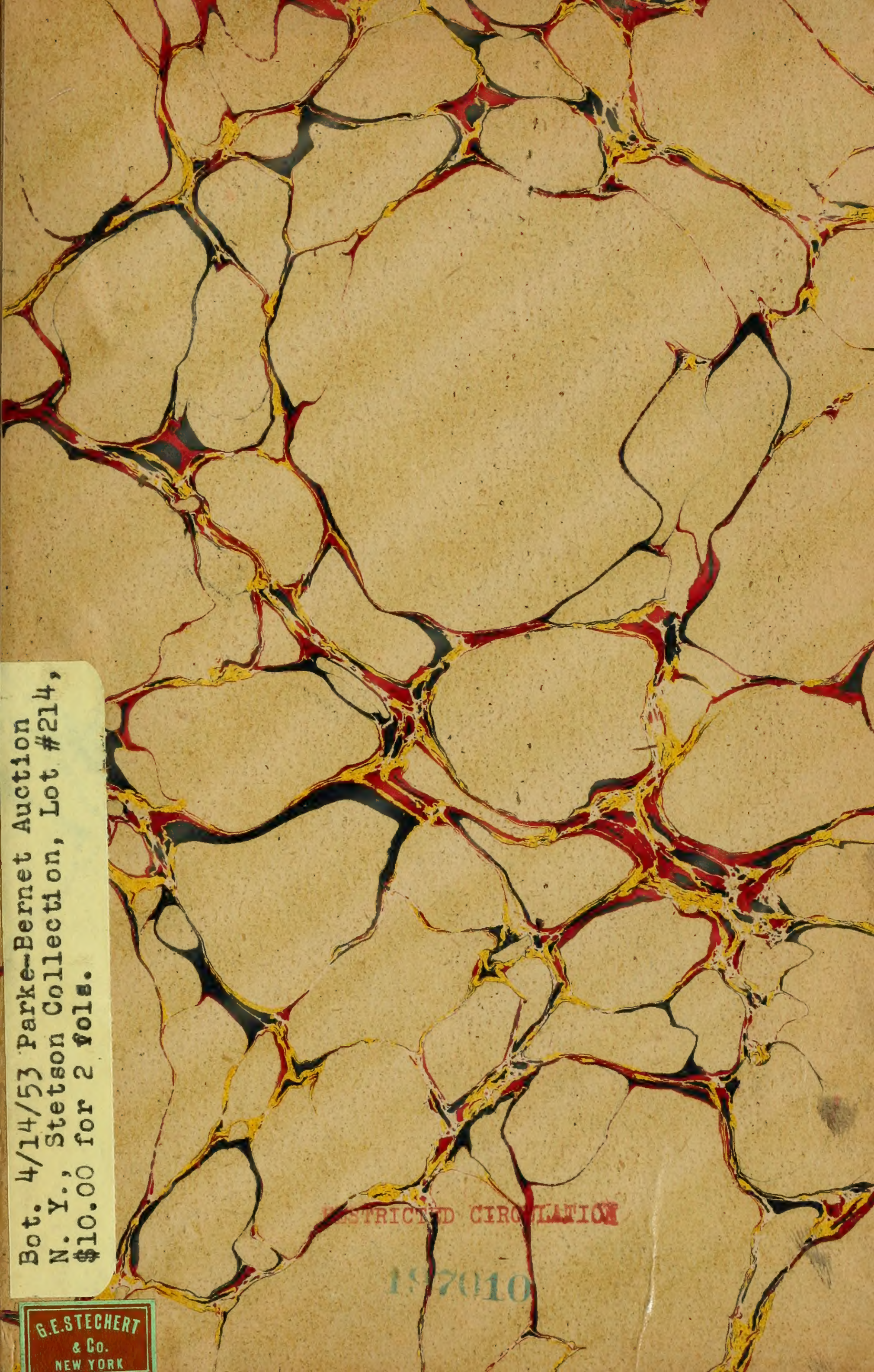
Vol. I.

Page 63, note 93, naquit en *1450*, au lieu de *1470*.
— 273, note 349, *Denucé* au lieu de *Denuci*.
— 377, note 28, *Lannoy* au lieu de *Launay*.
— 392, note 58, *American historical Review*, au lieu de *Magazine of American History*.
— 486, *Cabezudo* au lieu de *Cabuzedo*.
— *Valladar* au lieu de *Valador*.

Vol. II.

Page 33, note 44, Témoignage de Valdovinos, p. *137* des *Pleitos*, au lieu de *139*.
— 265, 29 avril *1493*, au lieu de *1494*.





Bot. 4/14/53 Parke-Bernet Auction
N. Y., Stetson Collection, Lot #214,
$10.00 for 2 vols.
RESTRICTED CIRCULATION
G.E.STECHERT
& Co.
NEW YORK

